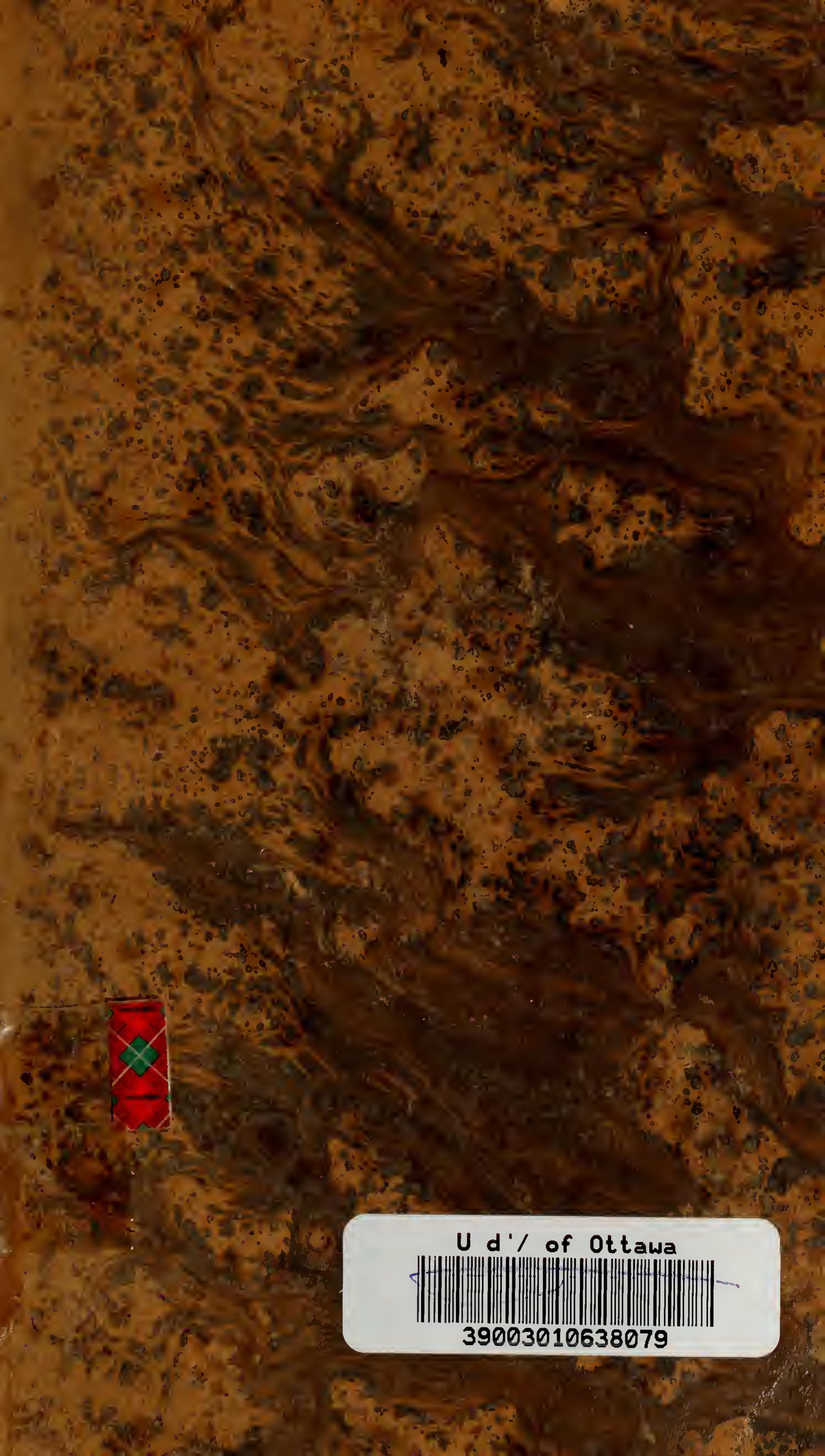
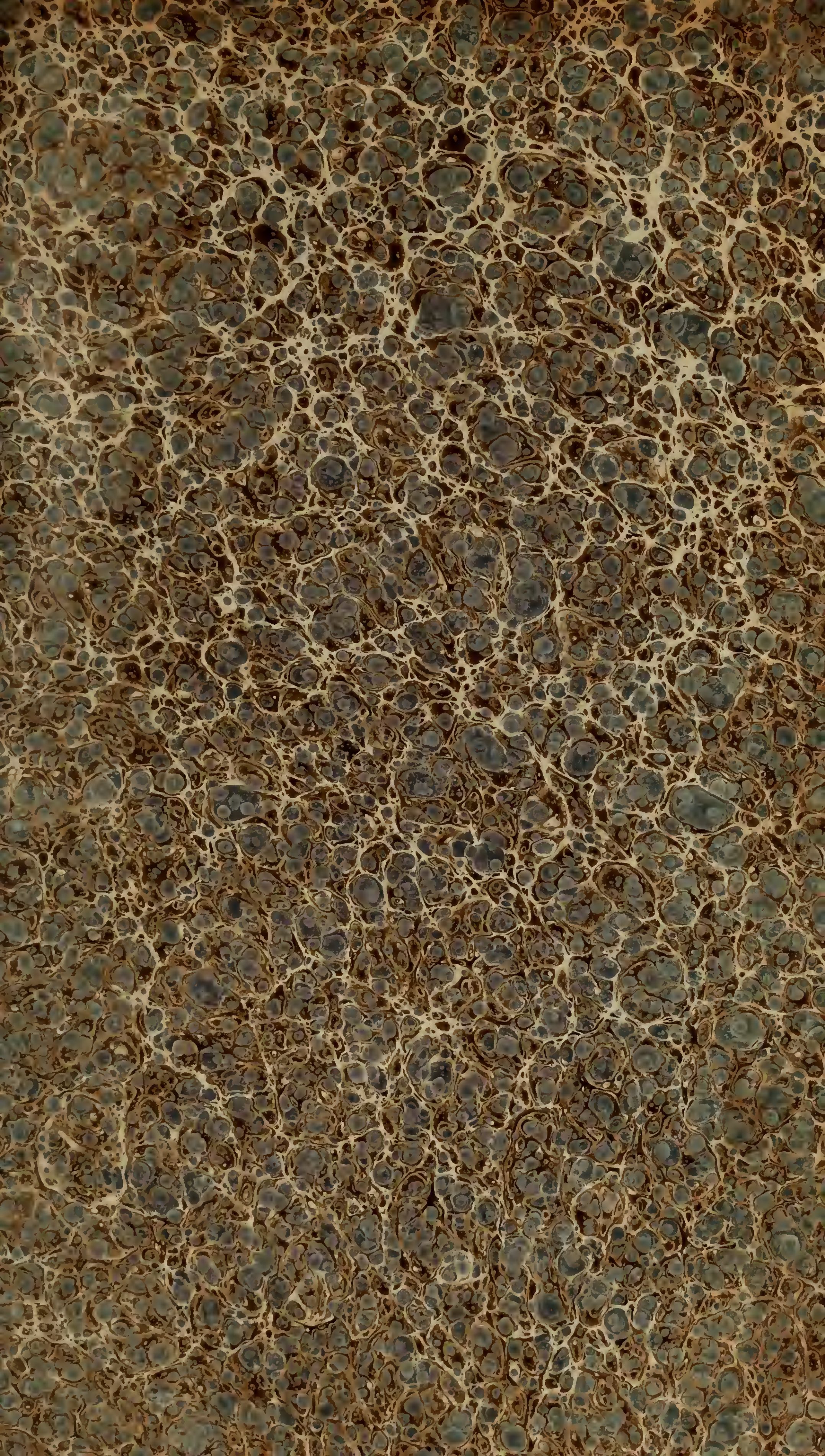




PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Cie.
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS,

OU

Dictionnaire Apostolique

A L'USAGE DE CEUX QUI SE DESTINENT A LA CHAIRE,

PAR M. DASSANCE,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTPELLIER,

PRÉCÉDÉE

D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

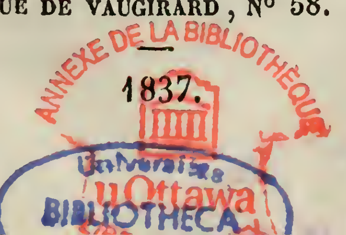
Tome Quatrième.

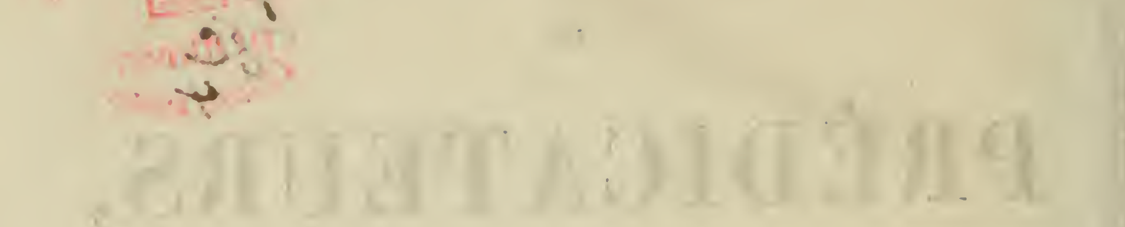
PARIS,

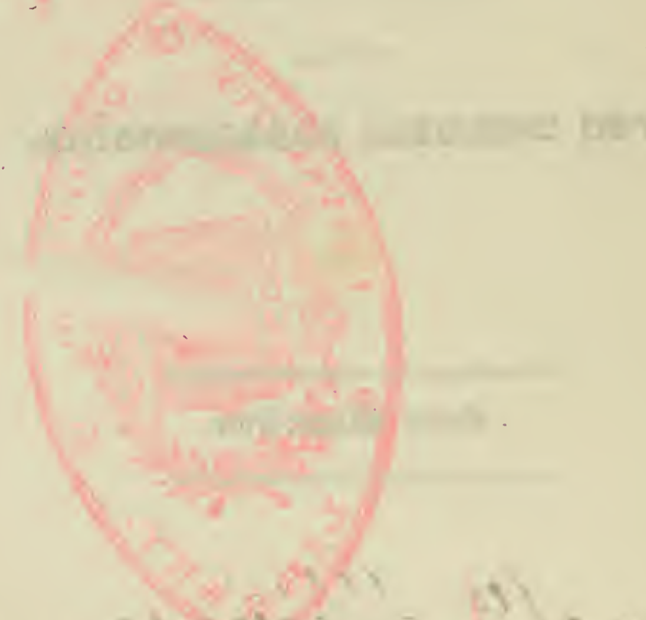
AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ECCLÉSIASTIQUE,

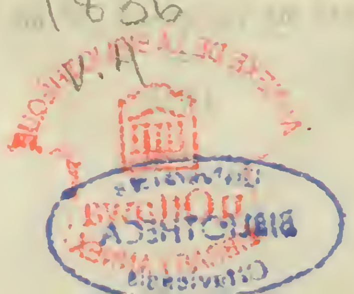
RUE DE VAUGIRARD, N° 58.

1837.









NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

INCRÉDULITÉ.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE L'INCRÉDULITÉ.

D'où peut venir l'irréligion qui de nos jours s'est répandue dans l'Europe entière? La peste noire, qui, au quatorzième siècle, ravagea une partie de notre hémisphère, ne fit pas des progrès plus rapides. Les auteurs sacrés ont constamment attribué à l'esprit de ténèbres les erreurs des hérétiques, les superstitions des idolâtres, les artifices malicieux des incrédules; et ils nous ont appris à connaître les moyens dont il se sert. Disons-le hardiment, nous n'avons que trop de preuves à produire; l'incrédulité est fille de l'ignorance : dans un siècle qui se croit très instruit, la religion n'est pas connue. Mais cette ignorance même tient à d'autres causes; il en est de générales et de particulières; l'histoire en est tracée dans celle des peuples qui nous ont précédés.

Ce n'est pas la première fois que cette maladie épidémique a paru dans le monde. Les Grecs, parvenus au comble de la prospérité par leurs victoires sur les Perses, se précipitèrent dans l'épicuréisme; Rome, maîtresse du monde, chargée des dépouilles de l'Asie, fit entrer dans ses murs avec le luxe cette odieuse philosophie; les Juifs, délivrés de la persécution des rois de Syrie, et enrichis par le commerce d'Alexandrie, virent éclore le saducéisme, qui n'était qu'un épicuréisme grossier. Selon les observations de plusieurs politiques modernes, les mêmes vaisseaux qui ont voituré dans nos ports les trésors du Nouveau-Monde ont dû y apporter le germe de l'irréligion, avec la maladie honteuse qui empoisonne les sources de la vie.

A la suite du luxe, marche la philosophie, qui n'est elle-même qu'un luxe de connaissances. Une nation qui s'applaudit d'avoir quitté les mœurs agrestes de ses aïeux, se fait presque un point d'honneur de renoncer à leur croyance. Ne serait-il pas aussi indécent de conserver l'antique religion de nos pères, que de porter les mêmes habits? L'esprit, devenu calculateur, suppute les avantages d'une nouvelle façon de penser, comme il estime le produit d'un nouveau commerce ou d'une branche d'industrie; nos philosophes ont porté l'exactitude jusqu'à évaluer la dépense du pain bénit et des cierges: bientôt l'on marchande combien coûte la vertu, et l'on juge ordinairement qu'elle est trop chère.

Chez un peuple corrompu par l'amour effréné des plaisirs, plus la religion est sainte, plus elle doit devenir odieuse; sa morale se trouve si éloignée du ton général des mœurs! l'esprit énervé par les faiblesses du cœur n'envisage plus cette morale qu'avec effroi. On est descendu de sa hauteur par une pente imperceptible; on ne se sent plus assez de force pour regagner le sommet. On argumente pour prouver qu'il est inaccessible, que la tête y tourne, que l'on ne peut y respirer : les philosophes, qui promettent de le démontrer, sont sûrs de trouver des auditeurs dociles. Les uns et les autres s'applaudissent de leur sagacité, vantent les progrès des lumières du siècle, donnent l'irréligion comme le résultat des connaissances qu'ils ont acquises; ce n'est que l'effet des vices qu'ils ont contractés. Si nous pouvions nous flatter d'avoir plus de vertus que nos pères, il nous serait permis de penser que nous sommes aussi beaucoup plus éclairés.

Les panégyristes mêmes du siècle présent nous font remarquer que « l'âge de la philosophie annonce la vieillesse des empires, « qu'elle s'efforce en vain de soutenir. C'est elle qui forma le dernier « siècle des belles républiques de la Grèce et Rome: Athènes n'eut « de philosophes que la veille de sa ruine, qu'ils semblèrent pré- « dire. Cicéron et Lucrèce n'écrivirent sur la nature des dieux et « du monde qu'au bruit des guerres civiles qui creusèrent le tom- « beau de la liberté. » Triste réflexion! Si les flambeaux de la philosophie n'étaient que les torches funèbres destinées à éclairer les funérailles du patriotisme et de la vertu, il devrait être défendu, sous peine de la vie, de les allumer jamais.

Un autre spéculateur observe que le laboureur est nécessairement superstitieux, le matelot impie, le guerrier fataliste, l'habitant des villes indifférent. Quelle philosophie que celle qui dépend de a profession que l'on exerce ou du séjour que l'on habite!

Mais il est bon de voir par quels progrès insensibles, par quel enchaînement de conséquences elle est parvenue à ce point *d'indifférence*, que l'on veut nous faire envisager comme le comble de la sagesse.

Il y a un fait constant, et dont plusieurs philosophes sont convenus, c'est que les nations féroces qui ravagèrent l'Europe, au cinquième siècle et dans les âges suivans, auraient étouffé jusqu'au dernier germe des connaissances humaines, si la religion n'avait opposé des barrières à leur fureur. Les ecclésiastiques, obligés à l'étude par leur état, conservèrent une faible teinture des sciences qui avaient été cultivées sous la domination des Romains. Il y eut toujours des écoles établies dans l'enceinte des chapitres et des monastères, pour l'instruction de la jeunesse; le nom de *clerc* devint synonyme de celui de *lettré*. La langue latine consacrée aux offices de l'Eglise, quoique fort déchue de son ancienne pureté, fut dans la suite un secours pour apprendre la lecture des anciens auteurs. Dans le loisir du cloître, les moines s'occupèrent à rassembler et à copier des écrits que le génie destructeur des barbares avait épargnés : à la renaissance des lettres, les archives des églises et des monastères ont été les uniques dépôts où l'on a retrouvé les monumens des siècles précédens.

La pompe extérieure du culte divin contribuait à entretenir un reste de goût pour les arts; les rapports nécessaires avec le siège de Rome et les pèlerinages de dévotion furent pendant long-temps le seul lien de communication entre les différentes nations de l'Europe; la *trève de Dieu*, établie par un motif de religion, suspendit par intervalles les ravages de la guerre. Un des objets de l'institution de plusieurs fêtes fut d'interrompre les travaux des serfs accablés sous la tyrannie féodale. Avant l'établissement des foires et des marchés publics, les *apports* ou le concours des peuples aux fêtes et au tombeau des saints furent le rendez-vous ordinaire des négocians.

Si donc il s'est trouvé quelques vestiges d'humanité, de mœurs, de police, de lumières parmi les hommes au quinzième siècle, c'est incontestablement au Christianisme que l'on en est redevable. Sans la résistance que le zèle de la religion opposa aux tentatives réitérées des Mahométans, ils auraient envahi l'Italie et les Gaules : tout était perdu.

Lorsque les premiers littérateurs commencèrent à reprendre le fil des connaissances humaines, on n'avait pas lieu de prévoir que leurs successeurs se serviraient bientôt, pour attaquer la religion,

des secours mêmes qu'elle leur avait conservés, et tourneraient contre elle les armes qu'ils avaient reçues de sa main : la révolution fut aussi prompte qu'elle avait été imprévue.

Il était impossible qu'au milieu des ténèbres qui avaient couvert la face de l'Europe pendant plusieurs siècles, il ne se fût glissé des abus dans la religion, que les mœurs du clergé ne se sentissent de la licence qui avait régné dans tous les états; c'est de là que l'on est parti pour lancer les premiers traits contre la constitution même du Christianisme.

Ceux qui s'annoncèrent au seizième siècle, sous le titre de réformateurs, sentirent ces abus; ils crurent y remédier en détruisant le principe auquel ils les attribuaient, savoir, l'autorité de l'Eglise. Ils ne virent pas qu'ils faisaient une brèche par laquelle toutes les erreurs allaient bientôt pénétrer; que pour renverser successivement tous les dogmes et les fondemens mêmes de la foi chrétienne, il n'y avait qu'à suivre la route qu'ils venaient de tracer. En effet, bientôt en imitant leur méthode, les sociniens rejetèrent tous les dogmes qui leur parurent incompréhensibles, citèrent au tribunal de la raison les oracles de la parole divine. Instruits par cet exemple, les déistes ne voulurent plus admettre aucune révélation, révoquèrent en doute plusieurs vérités de la religion naturelle. Enfin le matérialisme, armé de leurs argumens, osa lever sa tête altière et nier l'existence de Dieu. Les sceptiques, frappés du choc de ces divers systèmes, conclurent qu'il n'y a rien de certain; qu'en fait de religion et de morale, un philosophe doit s'en tenir au doute absolu. De là est née *l'indifférence* pour toutes les opinions, à laquelle on donne le nom de *tolérance*. Dans l'excès du délire, l'esprit humain ne peut aller plus loin.

Cette progression surprenante est clairement marquée par les époques des personnages qui ont été à la tête de ces différens partis, et par la date de leurs ouvrages. Luther commença de dogmatiser en 1517; Calvin en 1532; Lelio, Socin et Gentilis, vers 1550. Viret, l'un des réformateurs, a parlé des premiers déistes dans son *Instruction chrétienne*, en 1563. Vanini, athée décidé, fut exécuté en 1619. Spinosa n'a paru que quarante ans après; La Motte Le Vayer et Bayle, deux sceptiques, ont écrit sur la fin de ce même siècle; Montagne les avait précédés.

En Angleterre, les progrès de l'incrédulité ont été les mêmes. Après les divers combats des différentes sectes protestantes et sociniennes, le déisme y eut des prosélytes. Le lord Herbet de Cherbury, premier auteur anglais qui l'ait réduit en système, publia son

livre, *De Veritate*, en 1624. Hobbes, Toland, Blount, Shaftesbury, Tindal, Morgan, Chubb, Collins, Woolston, Bolingbrocke, sont venus à la suite. Ce dernier, de même que Hobbes et Toland, a semé des principes d'athéisme dans ses ouvrages; David Hume, plus recent, a professé le scepticisme dans les siens.

Nos incrédules français, qui parlent aujourd'hui si haut, n'ont été que les échos et les copistes des Anglais: c'est un fait aisé à vérifier. Ils ont commencé par enseigner le déisme; insensiblement ils en sont venus au matérialisme pur; pour achever la dégradation, le pyrrhonisme absolu se montre à découvert dans la plupart de leurs livres. Nous citerons ci-après quelques unes de leurs maximes.

Ce phénomène, constamment renouvelé, ne peut être un effet du hasard; déjà on l'avait remarqué chez les anciens philosophes. Trois cents ans avant notre ère, les dogmes de la religion naturelle et de la morale avaient été trop faiblement établis par Pythagore, par Socrate, Platon et Aristote, qui avaient précédé cette époque; ils avaient mêlé des erreurs à ces vérités essentielles. Les épicuriens et les cyniques, qui parurent alors, attaquèrent, les uns l'existence de la Divinité ou du moins sa providence; les autres, les lois de la morale. Leurs égaremens furent remplacés par les hypothèses de Pyrrhon et de ses descendans, qui ne voulaient admettre aucune vérité.

Il n'en faut pas davantage pour convaincre un esprit droit, non seulement de la nécessité de la révélation, mais du besoin que nous avons d'une autorité visible pour nous guider en matière de religion: l'une de ces vérités découle évidemment de l'autre. L'auteur de l'article *Unitaires*, dans l'Encyclopédie, a très bien montré a progression que doit faire un raisonneur, dès qu'il a franchi la barrière de l'autorité. Sur ce point important, les principes sont exactement d'accord avec les faits, ils servent d'appui les uns aux autres.

Le premier essai des novateurs fut d'attaquer l'autorité de la tradition : ils ne virent pas qu'en renversant la tradition des dogmes, ils sapaient du même coup la tradition des faits. Car, enfin, on ne conçoit pas pourquoi il est plus difficile aux hommes de rendre témoignage de ce qu'ils ont entendu que d'attester ce qu'ils ont vu : s'ils sont indignes de croyance sur le premier chef, nous ne voyons pas quelle confiance on peut leur accorder sur le second. Dès que la tradition des faits est aussi caduque et aussi incertaine que la tradition des dogmes, le Christianisme ne peut se soutenir;

il est appuyé sur des faits. Tous les argumens que l'on a rassemblés contre l'infaillibilité dogmatique, ont donc servi à ébranler en général toute certitude morale ou historique. Celle-ci étant intimement liée à la certitude physique, comme nous le ferons voir, les coups portés à l'une ne pouvaient manquer de retomber sur l'autre. Quand on est parvenu à douter des vérités physiques, il ne reste qu'un pas à faire pour contester les principes métaphysiques sur lesquels portent nos raisonnemens. A proprement parler, ces trois espèces de certitudes sont appuyées sur le même fondement, sur le sens commun; l'on ne peut donner atteinte à l'une sans diminuer la force des autres.

V. Dans la vue de détruire l'autorité de la tradition dogmatique, les novateurs soutinrent que les pasteurs de l'Eglise avaient changé la doctrine des Apôtres, que la plupart de nos dogmes sont de nouvelles inventions de la théologie. Aujourd'hui les incrédules nous apprennent que les Apôtres mêmes ont changé la doctrine de Jésus-Christ; que le Christianisme, tel que nous le professons, a été fabriqué par saint Paul et par ses sectateurs. Julien avait fait cette rare découverte, il l'a transmise aux docteurs modernes.

Pour décréditer les témoins de la tradition, les critiques protestans se sont déchaînés contre les Pères de l'Eglise; ils ont suspecté leur doctrine, leur morale, leur capacité, leur conduite, leur bonne foi. Des anciens Pères aux Apôtres la distance n'est pas longue, les déistes l'ont franchie; ils ont appliqué aux Apôtres les mêmes reproches que l'on avait faits à leurs successeurs. Il n'est pas une seule de leurs objections contre les écrits des Pères qui n'ait été rétorquée contre ceux des Apôtres. Les mêmes argumens que les critiques avaient faits contre l'authenticité de certains livres de l'Ecriture ont été tournés, par les incrédules, contre tous les autres livres; les objections que l'on oppose actuellement aux miracles du Christianisme ont été forgées par les protestans contre les miracles opérés dans l'Eglise romaine.

Lorsqu'il fut question d'examiner la mission des prétendus réformateurs, les catholiques objectèrent que des hommes qui avaient été sujets à toutes les passions humaines et à des erreurs dont leurs disciples étaient forcés de rougir ne pouvaient avoir été suscités de Dieu pour réformer l'Eglise. Pour se tirer de ce mauvais pas, les novateurs répondirent que les Apôtres mêmes avaient été sujets aux erreurs et aux passions humaines, et s'efforcèrent de le prouver. De ces accusations, quoique fausses, les

déistes conclurent que les Apôtres n'ont point été envoyés de Dieu pour éclairer et corriger les hommes : bientôt cette critique impie s'est jetée sur Jésus-Christ même, a noirci sa doctrine, ses mœurs, ses intentions, ses vertus, et a tiré contre lui la même conséquence. Les sociniens, devenus déistes, affectèrent de faire de pompeux éloges de Jésus-Christ; mais ils versèrent des torrens de bile contre Moïse : leurs successeurs, moins hypocrites, ont également blasphémé contre l'un et l'autre. Les manichéens et les marcionites, qui soutenaient que la religion juive était trop grossière pour avoir été révélée par un Dieu infiniment sage, prétendaient aussi que ce monde était trop imparfait pour être l'ouvrage d'un Dieu infiniment bon : ainsi s'enchaînent les erreurs.

Si nous disons aux protestans qu'un fidèle doit user de sa raison pour connaître quelle est la véritable Eglise et pour peser les preuves de son infaillibilité, mais qu'après l'avoir connue il doit se laisser guider par cette autorité : absurdité! s'écrient-ils; il s'ensuivrait que l'Eglise pourrait enseigner toutes sortes d'erreurs sans que ses membres aient droit de consulter leur raison, pour savoir s'ils doivent les admettre ou les rejeter. Est-il plus difficile à la raison de juger quelle est la vraie doctrine, que de savoir quelle est la véritable Eglise? Très bien, ont répliqué les déistes; selon vous, on ne peut juger de la mission de Jésus-Christ et des Apôtres, ni de l'inspiration des livres saints, que par la raison; donc c'est encore à elle de voir si leur doctrine est vraie ou fausse : autrement Jésus-Christ, les Apôtres, l'Ecriture, pourraient enseigner toutes sortes d'erreurs, sans que nous eussions droit de consulter la raison pour savoir si nous devons les admettre ou les rejeter.

En vertu de cette rétorsion, il a fallu convenir que c'est à la raison, en dernier ressort; de juger quelle est, dans l'Ecriture même, la doctrine digne ou indigne de Dieu, par conséquent révélée ou non révélée. Alors l'Ecriture ne nous impose pas plus d'obligation de croire que tout autre livre. C'est le déisme pur. Dans les ouvrages faits par les protestans contre les déistes, nous n'avons vu aucune réponse à cet argument.

Les différentes sectes, pour s'établir, demandèrent la tolérance, bien résolues de ne pas l'observer lorsqu'elles auraient acquis des forces. Selon les principes qu'elles posèrent, la tolérance doit être illimitée : les Juifs, les Mahométans, les païens, les déistes, les athées, ont autant de droit d'y prétendre qu'un hérétique quelconque. Ce point a été démontré de concert par les catholiques,

par les protestans, par les incrédules. En effet, toutes les raisons par lesquelles les calvinistes avaient exigé la tolérance ont été rétorquées contre eux-mêmes par les sociniens. Les déistes à leur tour s'en sont servis pour prouver qu'il leur était permis de dogmatiser. Enfin, les athées les font valoir aujourd'hui en leur faveur, et s'en autorisent pour enseigner impunément le matérialisme. Il est ainsi démontré par le fait, aussi bien que par le raisonnement, que la tolérance universellement réclamée est l'aliment de toutes les erreurs et la destruction de toute religion.

Si nous suivons la progression des controverses qui se sont élevées successivement, nous ne verrons pas moins l'effet que devait produire le principe d'où l'on est parti, et la chaîne de conséquences qu'il a fallu parcourir. Dès que les réformateurs se furent élevés contre l'autorité de l'Eglise et qu'ils s'arrogèrent le droit de juger du sens de l'Ecriture, ce livre divin, loin de concilier les opinions et de réunir les esprits, ne servit qu'à les diviser. Les mêmes argumens par lesquels les calvinistes avaient attaqué le mystère de l'Eucharistie servirent aux sociniens pour combattre tous les autres mystères. La plus forte objection que les premiers aient cru faire contre la transsubstantiation a été tournée par David Hume contre tous les miracles. D'autres sont allés plus loin. Si Dieu ne nous a point enseigné d'autres vérités que celles qui paraissent d'accord avec la lumière naturelle, on ne voit pas pourquoi la révélation était nécessaire. Dès que le Christianisme enseigne des mystères, il y a lieu de douter si c'est une religion révélée, si les preuves de cette révélation sont assez certaines : un raisonneur commence par préjuger qu'elles sont fausses. Il n'est pas besoin, selon lui, de preuves surnaturelles pour établir des vérités conformes aux lumières de la nature; aucune preuve, selon lui, ne peut nous obliger à croire des dogmes contraires à nos idées naturelles. On a donc contesté les prophéties et les miracles; on a soutenu qu'ils sont non seulement faux, mais impossibles : pour le prouver, on a eu recours au système de la *nécessité* ou de la *fatalité*, qui tient au matérialisme. Mais si les preuves du Christianisme sont autant de fables; si cette religion qui paraît si sainte n'est qu'une imposture, y a-t-il une Providence qui veille sur la religion, un Dieu qui exige de l'homme un culte, et qui lui impose des lois ? Lorsqu'un pareil doute vient à éclore, on n'est pas loin de l'athéisme.

Les déistes ont encore attaqué la révélation, parce qu'elle n'a pas été donnée à tous les hommes; on leur a montré que leur pré-

tendue religion naturelle est dans le même cas, qu'elle a été méconnue par les païens, qu'elle est ignorée des peuples barbares : nouvelle objection contre la Providence; les athées l'ont fait valoir. On a démontré aux déistes que quiconque admet un Dieu admet des mystères; que plusieurs attributs de Dieu sont incompréhensibles et semblent inconciliables. Pour ne pas reculer, nos déistes révoquent en doute tous les attributs de la Divinité que l'on ne conçoit pas. Il n'est pas difficile aux athées de tourner en ridicule un Dieu dont les déistes n'osent rien affirmer.

Ceux-ci fondent leur incrédulité sur l'insuffisance des témoignages de la révélation; les premiers établissent la leur sur l'insuffisance des preuves que fournit la raison. Selon les déistes, la Providence n'a pas fait assez de bien aux hommes dans l'ordre de la grace; selon les athées, elle n'en a pas assez fait dans l'ordre de la nature, puisqu'il y a du mal dans le monde. Mais prendrons-nous pour mesure de la bonté divine l'entêtement des esprits opiniâtres et l'ingratitude des mauvais cœurs? En comparant la justice divine à la justice humaine, les déistes et les sociniens ont soutenu que Jésus-Christ n'a pas pu satisfaire pour nous; en comparant la bonté divine à la bonté humaine, les athées concluent que l'existence du mal anéantit le dogme de la Providence.

L'axiome sacré des uns et des autres est que l'homme ne doit écouter que sa raison, ne se rendre qu'à l'évidence, rejeter tout ce qui lui paraît faux et absurde. Voyons les divers usages que l'on a faits de cette maxime séduisante.

Je vois clairement que telle loi, telle discipline, tel usage religieux est un abus; que la raison, le bon ordre, le bien public en exigent la réforme. Donc je dois travailler à établir une discipline contraire, malgré tous les obstacles; rompre, s'il le faut, toute société avec ceux qui s'obstineront à maintenir l'usage actuel : voilà le fondement de la conduite de tous les schismatiques.

Je conçois avec une évidence invincible qu'il n'y a qu'un seul Dieu; la divinité de Jésus-Christ est donc une erreur : qu'un corps ne peut pas être en différens lieux au même moment; la présence réelle de Jésus-Christ dans toutes les hosties consacrées est donc un dogme absurde : que Dieu ne peut pas être un, et trois; le mystère de la Trinité est donc une contradiction. Les passages de l'Ecriture qui semblent prouver la divinité du Verbe, la présence réelle, ou la Trinité, doivent être expliqués par d'autres qui me paraissent dire le contraire. Ainsi ont raisonné les ariens, les sociniens, les protestans et tous les sectaires qui ont paru depuis la naissance de l'Eglise.

Je suis intimement convaincu que Dieu ne peut pas révéler des dogmes absurdes, inintelligibles, contradictoires, indignes de sa sagesse et de sa véracité suprême; je vois de pareils dogmes dans toutes les religions qui se disent révélées; donc toutes ces prétendues révélations sont des chimères; donc toutes les preuves sur lesquelles on veut les appuyer sont fausses; donc il faut s'en tenir à la religion naturelle : tel est le système des déistes.

Il n'est pas possible de douter qu'un Dieu qui prendrait intérêt au culte des hommes ne leur en révélât directement, actuellement et sans interruption la forme : il ne souffrirait pas qu'ils le lui refusassent par une ignorance invincible. S'il y avait un Dieu, s'écriait Toland, et un Dieu qui s'intéressât au bonheur des humains, sans doute il prendrait pitié de l'état d'incertitude et d'ignorance où je suis. C'est le langage de ceux qui soutiennent l'indifférence de religions, et qui n'en veulent aucune.

Il est évident qu'un être doué de qualités incompatibles, dont les attributs sont inconciliables et contradictoires, n'existe pas. Or, quelle que soit l'idée qu'on veut me donner de Dieu, non seulement je n'y conçois rien, mais j'y vois des contradictions formelles : donc Dieu n'existe pas et ne saurait exister. Les athées ne cessent de répéter cette prétendue démonstration.

Un philosophe ne doit admettre que ce qu'il conçoit et dont l'existence lui est démontrée. Or, ce qu'on dit des esprits ou des substances distinguées de la matière est inconcevable; leurs qualités, leurs opérations, leur manière d'être sont autant de mystères inintelligibles dont on ne peut avoir une idée claire. Je ne conçois que des corps, mes sens ne peuvent m'attester l'existence d'un être distingué de la matière; donc tout est matière, les esprits sont des chimères : voilà le grand argument des matérialistes.

Puisqu'un philosophe ne doit admettre que ce qu'il conçoit, je ne puis affirmer l'existence d'aucun être quelconque. L'essence de la matière et la plupart de ses propriétés sont inconcevables. Ce que l'on dit du temps ou de la durée, soit finie, soit infinie, de l'espace, créé ou incré; du mouvement, de la divisibilité de la matière, du principe intérieur des opérations de l'homme, des causes physiques, etc., est inintelligible; il n'est pas un seul de ces objets sur lequel on ne puisse faire des questions insolubles: d'ailleurs les sens nous trompent; ils ne nous attestent que des apparences; leur témoignage ne doit jamais prévaloir sur celui de la raison: donc il n'y a rien de certain; l'on doit tout au plus admettre des probabilités et des vraisemblances. Ainsi ont parlé les acata-

leptiques, les académiciens, les sceptiques, les pyrrhoniens, souvent copiés par les philosophes modernes.

Si la maxime sur laquelle se fondent les incrédules est vraie, le pyrrhonisme est donc le seul système raisonnable. Après avoir supposé que l'évidence de nos idées doit être la seule règle de nos jugemens, on prouve doctement que cette évidence est réduite à rien. Un philosophe ne la voit que dans ses propres opinions, quelque absurdes qu'elles soient d'ailleurs.

Pour résumer en deux mots, les protestans ont dit : Nous ne devons croire que ce qui est expressément révélé dans l'Ecriture, et c'est la raison qui en détermine le vrai sens. Les sociniens ont répliqué : donc nous ne devons croire révélé que ce qui est conforme à la raison. Les déistes ont conclu : donc la raison suffit pour connaître la vérité sans la révélation; toute révélation est inutile, par conséquent fausse. Les athées ont repris : or, ce que l'on dit de Dieu et des esprits est contraire à la raison : donc il ne faut admettre que la matière. Les pyrrhoniens viennent fermer la marche en disant : le matérialisme renferme plus d'absurdités et de contradictions que tous les autres systèmes ; donc il ne faut en admettre aucun.

Selon un déiste anglais, de même que le calvinisme anglais a produit des enthousiastes dans son origine, il a fait éclore enfin des athées. Un athée n'est qu'une espèce d'enthousiaste idolâtre de sa raison, qui déclame contre Dieu et sa providence.

Ainsi le premier pas dans la carrière de l'erreur a conduit nos raisonneurs téméraires au dernier excès d'aveuglement; ainsi la raison livrée à elle-même ne trouve plus de borne où elle puisse s'arrêter : elle est entraînée par le fil des conséquences beaucoup plus loin qu'elle ne l'avait prévu. Tout homme qui a suivi la naissance et le progrès de différentes opinions est convaincu qu'entre la vérité établie par la main de Dieu et le pyrrhonisme absolu il n'y a point de milieu où l'esprit puisse demeurer ferme. Quiconque se pique de raisonner doit être chrétien catholique, ou entièrement incrédule, et pyrrhonien dans toute la rigueur du terme.

Nos adversaires mêmes ont confirmé par leur aveu la vérité de cette théorie; ils disent que le christianisme une fois détruit, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame ne tiennent presque plus à rien; mais que, si l'on admet un Dieu, l'on est forcé de dévorer toute la suite des conséquences qu'en tirent les superstitieux, c'est-à-dire les Chrétiens; que ceux-ci raisonnent plus conséquemment, et sont plus d'accord avec eux-mêmes que les déistes; que

le déisme est un système où l'esprit humain ne peut pas long-temps s'arrêter. C'est donc uniquement la conséquence qui conduit les incrédules à l'athéisme ; de peur d'être forcés à croire trop, ils prennent le parti de ne rien croire du tout. Leur manière de philosopher, dit un encyclopédiste, n'est au fond que l'art de *décroire*. De même que les sociniens ont démontré aux protestans qu'ils n'avaient pas suivi leur principe jusqu'où il peut aller, et s'étaient arrêtés sans savoir pourquoi, un déiste prouve aux sociniens qu'ils sont capables de la même inconséquence ; mais un athée retombe sur les déistes, et leur montre qu'ils sont eux-mêmes des raisonneurs pusillanimes, et qu'ils se contredisent ; enfin un pyrrhonien, à son tour, fait voir aux athées qu'ils déraisonnent, qu'un dogmatique quelconque prête le flanc à ses adversaires, et se trouve bientôt percé de ses traits. Nous demandons si, la dispute réduite à ce point, le triomphe de la religion peut encore paraître douteux ; pour se débarrasser de ses ennemis, elle n'a qu'à leur laisser le soin de s'entre-détruire.

Quand on connaît les vrais motifs qui déterminent la plupart des déserteurs de la religion, l'on n'est plus tenté de leur prêter l'oreille ; ils ont eu la complaisance de les dévoiler eux-mêmes.

Avant d'aller plus loin, écartons d'abord une pierre de scandale : nous déclarons une fois pour toutes que, sous le nom de *philosophes* ou d'*incrédules*, nous entendons les auteurs de cette foule de livres impies dans lesquels la religion est attaquée sans ménagement, et dont nous réfuterons les principes dans cet ouvrage. Nous faisons profession d'ignorer si ces auteurs sont vivans ou morts, nationaux ou étrangers, connus ou inconnus ; nous ne voulons les peindre que par leurs écrits ; nous attaquons les livres et non les personnes. Nous ne citerons nommément que ceux dont les ouvrages sont généralement avoués, et nous n'allèguerons d'autres faits que ceux qui résultent de ces ouvrages mêmes. En nous bornant à cette preuve irrécusable, nous soutenons que le libertinage et les passions sont les vraies causes de l'incrédulité. Le tableau que nous allons tracer paraîtra peut-être trop noir ; mais il vient de la propre main de nos adversaires.

« Si nous remontons, dit l'un d'entre eux, à la source de la pré-
« tendue philosophie de ces mauvais raisonneurs, nous ne les trou-
« verons point animés d'un amour sincère pour la vérité ; ce n'est
« point des maux sans nombre que la superstition a faits à l'espèce
« humaine dont nous les verrons touchés ; nous verrons qu'ils se
« trouvent gênés des entraves importunes que la religion, quel-
« quefois d'accord avec la raison, mettait à leurs déréglemens.

« Ainsi c'est leur perversité naturelle qui les rend ennemis de la « religion ; ils n'y renoncent que lorsqu'elle est raisonnable ; c'est la « vertu qu'ils haïssent encore plus que l'erreur et l'absurdité. La su- « perstition leur déplaît, non par sa fausseté, non par ses consé- « quences fâcheuses, mais par les obstacles qu'elle oppose à leurs « passions, par les menaces dont elle se sert pour les effrayer, par « les fantômes qu'elle emploie pour les forcer d'être vertueux....

« Des mortels emportés par le torrent de leurs passions, de « leurs habitudes criminelles, de la dissipation, des plaisirs, sont- « ils bien en état de chercher la vérité, de méditer la nature hu- « maine, de découvrir le système des mœurs, de creuser les fonde- « mens de la vie sociale? La philosophie pourrait-elle se glorifier « d'avoir pour adhérens, dans une nation dissolue, une foule de li- « bertins dissipés et sans mœurs, qui méprisent *sur parole* une re- « ligion lugubre et fausse, sans connaître les devoirs qu'on doit « lui substituer? Sera-t-elle donc bien flattée des hommages inté- « ressés ou des applaudissemens stupides d'une troupe de débau- « chés, de voleurs publics, d'intempérans, de voluptueux, qui, « de l'oubli de leur Dieu et du mépris qu'ils ont pour son culte, « concluent qu'ils ne se doivent rien à eux-mêmes ni à la société, et « se croient des sages, parce que, souvent *en tremblant et avec « remords*, ils foulent aux pieds des chimères qui les forçaient à « respecter la décence et les mœurs [1]? »

Nous n'aurions pas osé dire d'aussi terribles vérités; mais il nous est permis de les copier; les incrédules ne peuvent être mieux défi- nis que par les maîtres qui les ont formés.

L'auteur du *Système de la nature* ne s'est pas exprimé avec moins d'énergie, en recherchant les causes qui peuvent porter à l'a- théisme et à l'irréligion. La première est, selon lui, l'indignation qu'inspire à tout homme qui pense la vue des maux qu'ont produits dans le monde l'idée de Dieu et la religion. La seconde est la crainte importune que doit faire naître dans l'esprit de tout raisonneur conséquent l'idée d'un Dieu tel que ses affreux ministres le pei- gnent, c'est-à-dire, un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. La troisième sont les passions et les intérêts des hommes qui les poussent à faire des recherches.

La question est de savoir si un esprit préoccupé par la crainte, par les passions, est fort en état de faire des recherches avec suc- cès, et de découvrir la vérité.

[1] Essai sur les Préjugés, c. 8.

« Nous conviendrons, dit-il, que souvent la corruption des « mœurs, la débauche, la licence, et même la légèreté d'esprit peu- « vent conduire à l'irréligion ou même à l'incrédulité; mais on peut « être libertin, irréligieux, et faire parade d'incrédulité sans être « athée pour cela... Bien des gens renoncent aux préjugés reçus « par vanité et sur parole; ces prétendus esprits forts n'ont rien « examiné par eux-mêmes, ils s'en rapportent à d'autres qu'ils sup- « posent avoir pesé les choses plus mûrement... Un voluptueux, « un débauché enseveli dans la crapule, un ambitieux, un intri- « gant, un homme frivole et dissipé, une femme déréglée, un bel « esprit à la mode sont-ils donc des personnages bien capables de « juger d'une religion qu'ils n'ont point approfondie, de sentir la « force d'un argument, d'embrasser l'ensemble d'un système ?.... « Les hommes corrompus n'attaquent les dieux que lorsqu'ils les « croient ennemis de leurs passions. »

Cependant, selon le même auteur, « il faut être désintéressé « pour juger sainement des choses; il faut des lumières et de la « suite dans l'esprit, pour saisir un grand système. Il n'appartient « qu'à l'homme de bien d'examiner les preuves de l'existence de « Dieu et les principes de toute religion.... L'homme honnête et « vertueux est seul juge compétent dans une grande affaire. »

Si, avant de lire un livre écrit contre la Religion, l'on commençait par demander : L'auteur est-il un homme de bien, vertueux, honnête, sage, désintéressé ? Il est fort douteux qu'aucun de ces ouvrages fût dans le cas de faire fortune.

Un troisième dit avec franchise : « J'aime mieux être anéanti une « bonne foi, que de brûler toujours; le sort des bêtes me paraît « plus désirable que le sort des damnés. L'opinion qui me débar- « rasse des craintes accablantes dans ce monde me paraît plus « riante que l'incertitude où me laisse l'opinion d'un Dieu sur mon « sort éternel.... On ne vit point heureux, quand on tremble tou- « jours. Un Dieu qui damne éternellement est évidemment le plus « odieux des êtres que l'esprit humain puisse inventer. »

Voilà donc la source dans laquelle nos philosophes ont puisé tant de lumières, *la crainte de brûler toujours ;* mais cette crainte n'entre pas dans une ame pure, honnête, vertueuse; l'Enfer n'est destiné qu'aux méchans. Avouer que l'on est tourmenté par cette idée, c'est reconnaître que l'on n'a pas la conscience nette. Nos adversaires préfèrent, non l'opinion la plus vraie et la mieux prouvée, mais *la plus riante et la plus commode;* c'est le goût et non le raisonnement qui les détermine.

L'un des derniers qui aient écrit convient de même qu'entre la religion et l'athéisme, c'est le cœur, le tempérament, et non la raison qui décide du choix.

L'auteur du livre de l'*Esprit* n'avait pas trop bonne opinion de ses confrères. « Peut-être, dit-il, nos auteurs sont-ils quelquefois « plus soigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de « leurs mœurs, et prennent-ils exemple sur Averroës, ce philosophe « qui se permettait, dit-on, des friponneries qu'il regardait, non « seulement comme peu nuisibles, mais même comme utiles à sa « réputation. »

Un autre avoue qu'au terme de la caducité, les principes de la religion reprennent l'ascendant, parce qu'alors nous n'avons plus besoin des raisons qui nous tranquillisaient au sein des plaisirs. Il est donc bien décidé que l'on n'est incrédule qu'autant que l'on a besoin de raisons pour se tranquilliser au sein des plaisirs.

Peut-être en est-il plusieurs qui ne méritent pas ce reproche, et qui ont au moins des mœurs décentes. Mais ce n'est point à nous de faire des recherches sur leur conduite; nous ne pouvons en juger mieux que sur leur propre témoignage. Or, il est difficile d'avoir bonne opinion des maîtres qui, de leur aveu, ont formé tant de disciples corrompus, et de nous fier à des principes toujours adoptés par les cœurs vicieux et par les esprits pervers.

Selon eux, nous attribuons mal à propos à l'incrédulité les vices, qui viennent plutôt du luxe et des passions. Soit. Donc ils ont encore plus de tort de les attribuer à la religion. Mais dans quel cas les passions causeront-elles plus de ravage? Sous le joug de la religion qui les condamne, ou sous le règne de l'incrédulité qui leur lâche la bride? Jamais le luxe ne fut porté à l'excès chez une nation, sans traîner à sa suite le libertinage d'esprit et de cœur. Que la philosophie incrédule soit fille du luxe comme tous les autres vices, c'est ce que nous n'ignorons pas; un tel père ne fera jamais honneur à ses enfans.

« L'athéisme, disent-ils, n'est point fait pour le vulgaire, ni « même pour le plus grand nombre des hommes. Des êtres ignorans, « malheureux et tremblans, se feront toujours des dieux.... Les « principes de l'athéisme ne sont point faits pour le peuple, ni « pour les esprits frivoles, ni pour les hommes ambitieux et re- « muans, ni pour un grand nombre de personnes instruites d'ail- « leurs, mais qui n'ont pas assez de courage. » Cependant l'on répète sans cesse la maxime, que la vérité est faite pour tout le monde; d'où il s'ensuit clairement que l'athéisme n'est pas la vérité.

« Leucipe, Démocrite, Épicure, Straton, et quelques autres « Grecs, osèrent déchirer le voile épais du préjugé et prêche « l'athéisme ; ils ne furent pas écoutés. Chez les modernes, Hobbes, « Spinosa, Bayle, etc., ont marché sur les traces d'Épicure ; mais « leur doctrine ne trouva que peu de sectateurs dans un monde « trop enivré de fables pour écouter la raison.... Ceux qui ont eu le « courage d'annoncer la vérité ont été communément punis de « leur témérité. » Il est fort douteux que nos docteurs de la vérité n'aient encore aujourd'hui le même sort.

Ils demandent « quel mal on peut faire aux hommes en leur « proposant ces idées. Le pis-aller est de les laisser dans le doute « et dans la dispute ; n'y sont-ils pas déjà ? » Mais ils observent que, pour bien des gens, leur ôter les idées de Dieu, ce serait leur arracher une portion d'eux-mêmes ; que le doute sur ce sujet n'est rien moins qu'un oreiller commode ; que le doute, en fait de religion, est un état plus cruel que d'expirer sur la roue. Rendons grace à ces maîtres charitables qui veulent nous arracher une portion de nous-mêmes et nous mettre dans un état pire que d'expirer sur la roue. Si, après des déclarations aussi précises, ils viennent à bout de séduire quelqu'un, il a grande envie d'être séduit. Montagne, parlant d'eux, les appelait hommes bien misérables et écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne sont.

On croit peut-être que les incrédules modernes ont fait des découvertes dont les anciens n'avaient aucune connaissance, qu'ils ont créé de nouveaux systèmes ; erreur. Ils ont puisé leurs matériaux dans des sources abondantes, et qui ne sont point inconnues. Pour attaquer les vérités de la religion naturelle, ils ont ramené sur la scène les objections des épicuriens, des pyrrhoniens, des cyniques, des académiciens rigides et des cyrénaïques ; c'est une doctrine renouvelée des Grecs. Mais ils ont passé sous silence les raisons par lesquelles Platon, Socrate, Cicéron, Plutarque et d'autres ont réfuté toutes ces visions. Contre l'Ancien-Testament et la religion juive, ils ont rajeuni les difficultés et les calomnies des manichéens, des marcionites, de Celse, de Julien, de Porphyre et des autres philosophes ; le plus célèbre de nos adversaires en est convenu. On en retrouve la plupart dans Origène, dans Tertullien, dans saint Cyrille, dans saint Augustin et dans les autres Pères de ces temps-là ; mais les incrédules ont supprimé les réponses de ces auteurs.

Lorsqu'il a fallu combattre le Christianisme, nos adversaires ont encore été mieux servis ; ils ont copié les livres des Juifs et

ceux des Mahométans. Les écrits d'Isaac Orobio, le *Munimen fidei*, tous les autres ouvrages compilés par Wagenseil sont hachés et cousus par lambeaux dans les livres des déistes; on doit en rendre la gloire aux rabbins. Contre le Catholicisme ils ont extrait les reproches de tous les hérétiques, surtout des controversistes protestans et des sociniens. Enfin, pour suspecter les titres de notre croyance, ils ont fait sérieusement usage d'une méthode que le Père Hardouin n'avait hasardée que comme un jeu d'esprit sur un sujet très indifférent.

Les premiers incrédules français auraient peut-être rougi de puiser leurs réflexions dans des sources aussi impures; ils copiaient les Anglais, sans savoir d'où ceux-ci avaient emprunté tant de richesses littéraires. Le poison était du moins présenté alors sous un masque de décence. Ceux d'aujourd'hui ont eu moins de délicatesse; ils ont fait couler de leur plume tout le fiel que les rabbins ont vomi contre Jésus-Christ et contre son Evangile, sans en adoucir l'amertume et toute la bile des controversistes protestans contre l'Eglise romaine; ils se sont même efforcés d'enchérir sur les uns et les autres. Grace à leur intrépidité, il n'est plus de blasphèmes, de sarcasmes, d'invectives, de grossièretés auxquelles nous n'ayons été forcés de nous endurcir.

Cependant il nous accusent d'ignorance, de crédulité, d'aveuglement, de prévention. Selon eux, nous ne tenons à la religion que par préjugé de naissance, par respect pour l'autorité de nos maîtres et de nos aïeux, par négligence de réfléchir et de consulter la raison; nous commençons par croire avant d'examiner. Soit, pour un moment. Nous soutenons qu'il n'y a point d'écrivains plus crédules, ni d'espèce plus moutonnière que nos prétendus philosophes. Déjà ils conviennent que la plupart renoncent à la religion *par vanité et sur parole*, *s'en rapportent à d'autres*, sont très peu en état d'approfondir une question et de sentir la force ou la faiblesse d'un argument. Ce n'est donc pas la raison, mais l'autorité, qui les détermine. Qu'un incrédule quelconque ait avancé, il y a cinquante ans, un fait bien faux, bien absurde, cent fois réfuté, il n'en est pas moins répété par vingt auteurs qui se suivent à la file, sans qu'un seul ait daigné vérifier la chose. Copier aveuglément Celse et Julien, les Juifs, les sociniens, les déistes anglais, les controversistes de toutes les sectes, sans choix, sans critique, sans précaution; compiler, répéter, extraire, affirmer ou nier au hasard, parce que d'autres ont fait de même, ce n'est pas être crédule? Lorsque le déisme était à la mode, tout phi-

losophe était déiste; le plus hardi a osé dire : *Tout est matière*, et a fait semblant de le prouver : à l'instant la troupe docile a répété en grand chœur : *Tout est matière*, et a fait un acte de foi sur la parole de l'oracle. Voilà où ils en sont. Les plus incrédules en fait de preuves sont toujours les plus crédules en fait d'objections.

Avant de voir ce que l'on peut objecter contre la religion, quelle étude la plupart des lecteurs ont-ils faite de ses preuves? Aucune. Est-il étonnant que, dans la force des passions, sans aucun préservatif contre l'erreur, un jeune homme soit aisément séduit par les fausses lueurs des raisonnemens philosophiques, par les faits qu'on lui déguise, par le ridicule que l'on jette sur la religion? Tout lui paraît clair, évident, démontré dans les écrits des incrédules; il ne soupçonne pas seulement qu'il y ait une réponse à leur faire. Les impressions qu'il reçoit se gravent profondément; elles plaisent à son esprit et à son cœur; à moins d'un miracle, il en tient pour la vie. Dès qu'il a parcouru quelques brochures, il se croit un docteur, ce n'est qu'un ignorant.

Après avoir lu pendant vingt ans tous les ouvrages écrits contre la religion, après s'être rempli l'esprit d'objections, de sophismes, de préventions, de fausses anecdotes, un homme qui se pique d'impartialité se résout enfin à lire un ou deux de nos apologistes. S'il ne trouve pas d'abord de quoi satisfaire à toutes ses difficultés et calmer tous ses doutes, il en conclut que la religion n'est pas prouvée, que les argumens de ses ennemis sont insolubles. Il semble voir un malade qui a travaillé pendant vingt ans à se ruiner le tempérament et qui veut que son médecin le guérisse ou le soulage en huit jours. L'habitude de raisonner de travers se contracte aussi aisément que le dérangement d'estomac; quand il faut en revenir, c'est autre chose. Dès que l'on envisage la religion comme un procès, comme une question de controverse, et que l'on veut faire la fonction de juge, il est fort dangereux que la balance ne penche du côté qui paraît le plus commode. *Je me trouve*, dit-on alors, *dans un scepticisme nécessité*. Je le crois; après avoir pris d'aussi bonnes mesures pour y réussir, il serait fort étonnant que vous n'en fussiez venu à bout.

Parmi nous, tout est mode et goût passager. Sous François I[er] et ses successeurs, il était du bel air de se faire huguenot et antipapiste; sous la minorité de Louis XIV, il fallait être frondeur et antimazarin; pendant la régence, il était beau de déclamer contre Rome et contre la Bulle; aujourd'hui, c'est un mérite de se donner

pour philosophe incrédule. Quel travers nouveau le siècle prochain verra-t-il éclore?

Celui dont nous nous plaignons serait moins odieux s'il n'inspirait pas tant de calomnies. Les prêtres, disent nos adversaires, ne sont Chrétiens que par décence et par intérêt; leur conduite dément évidemment leur croyance; lorsqu'on a des liaisons familières avec eux, on s'aperçoit bientôt qu'ils ne sont pas fort chargés d'articles de foi.

Avant de répondre à ce reproche, voyons si les philosophes sont eux-mêmes exempts de toutes vues d'ambition et d'intérêt.

Plusieurs poussent très loin les prétentions. Selon eux, tout écrivain de génie est *magistrat-né* de sa patrie; il doit l'éclairer, s'il le peut : son droit, c'est son talent. Voilà leur mission fondée sur un titre authentique, sur la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Les gens de lettres, disent-ils, sont les arbitres et les distributeurs de la gloire; il est donc juste qu'ils s'en réservent la meilleure part. L'un nous fait observer qu'à la Chine le mérite littéraire élève aux premières places; et, à son grand regret, il n'en est pas de même en France. L'autre dit que les philosophes voudraient approcher des souverains, mais que, par l'ambition et les intrigues des prêtres, ils sont bannis des cours. Celui-ci souhaite que les savans trouvent dans les cours d'honorables asiles, qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples auxquels ils auront enseigné la sagesse. Mais si l'on veut, dit-il, que rien ne soit au dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au dessus de leurs espérances. Rare modestie! Celui-là vante les progrès qu'auraient faits les sciences, si on avait accordé au génie les récompenses prodiguées aux prêtres. Tantôt ces maîtres désintéressés se plaignent de ce que les prêtres sont devenus les maîtres de l'éducation et des richesses, pendant que les travaux et les leçons des philosophes ne servent qu'à leur attirer l'indignation publique. Tantôt ils opinent qu'il faut dépouiller les prêtres pour enrichir les philosophes. Enfin, concluent-ils, si on ne peut pas guérir les hommes de leurs préjugés de religion, qu'ils en pensent ce qu'ils voudront; mais que les princes et les sujets apprennent au moins à résister quelquefois aux passions des odieux ministres de la religion.

Consolons-nous : ce n'est plus à la religion qu'en veulent les philosophes; c'est aux priviléges, au crédit, aux biens du clergé; s'ils peuvent réussir à s'en emparer, ils croiront en Dieu, tous les argumens seront résolus.

Comment prouve-t-on que les prêtres ne sont Chrétiens que par intérêt? par les fautes vraies ou prétendues qu'ils ont commises depuis la naissance de l'Église. On en reproche aux papes, aux évêques, aux ministres inférieurs; les protestans surtout ont fourni là-dessus de bons mémoires.

C'est s'arrêter en beau chemin; il fallait pousser l'induction jusqu'où elle peut aller.

On connaît d'habiles jurisconsultes dont la conduite n'est pas un modèle d'équité; des médecins qui, après avoir disserté savamment sur la nécessité du régime, ne l'observent pas mieux que leurs malades; des philosophes dont les actions et la morale ne sont pas toujours d'accord. « Toutes les fois, dit un écrivain très « connu, que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'em- « pêcher d'en rire. Je ne lisais pas un livre de morale ou de philo- « sophie que je ne crusse y voir l'ame ou les principes de l'auteur; je « regardais tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, « sages, vertueux, irréprochables; je me formais de leur commerce « des idées angéliques, et je n'aurais approché de la maison de l'un « d'eux que comme d'un sanctuaire. Je ne comprenais pas que l'on « pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant tou- « jours de sagesse. Enfin, je les ai vus; ce préjugé puéril s'est dis- « sipé, et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri. » Donc les philosophes ne croient pas plus à la morale que les prêtres à la religion.

Voilà l'argument dans toute sa force. Que répondent les philosophes? Que, « quand un homme entraîné par ses passions pa- « raît oublier ses principes, il ne s'ensuit pas qu'il n'en a point, « qu'il n'y croit pas, ou que ces principes soient faux; que le tem- « pérament est plus fort que les systèmes, et que les passions l'em- « portent sur la croyance. » Ainsi les prêtres sont justifiés ou du moins excusés par leurs propres dénonciateurs.

Supposons que ceux-ci soient venus à bout d'en séduire quelques uns qui ont eu *des liaisons trop familières* avec eux ou avec leurs écrits; il s'ensuit que ces faibles théologiens n'en savaient pas assez pour sentir la fausseté des raisonnemens des incrédules. Cette victoire n'est pas assez brillante pour en faire trophée contre la religion. Semblables aux païens qui insultaient aux Chrétiens apostats, nos sages philosophes ne pardonnent ni à ceux qui leur résistent, ni à ceux qui ont succombé sous leurs sophismes. Belle récompense de la docilité que l'on a pour eux!

Personne ne disconvient aujourd'hui du ressort secret qui a fait agir les hérétiques lorsqu'ils ont troublé le repos de l'Eglise et de

la société; ils étaient conduits par l'enthousiasme, par le fanatisme. Les philosophes ont éloquemment déploré les ravages de ce vice dangereux; ils en ont donné le nom à toute espèce d'attachement à une religion vraie ou fausse; les athées regardent comme des fanatiques tous ceux qui croient un Dieu. Si l'on doit appeler *fanatisme* le faux zèle allumé au foyer des passions, pouvons-nous en méconnaître les symptômes dans ceux mêmes qui déclament contre lui? Un homme qui se croit né pour instruire les nations, résolu de braver les lois et l'autorité des souverains pour établir sa doctrine, très peu délicat sur le choix des moyens et des prosélytes, ennemi déclaré de tous ceux qui s'opposent à ses desseins, appliqué à les rendre odieux et méprisables, toujours prêt à se porter aux derniers excès contre eux, à bouleverser la société, s'il le faut, pour affermir le règne de ses opinions; si ce n'est pas un *fanatique*, nous ne savons plus quelle idée l'on doit attacher à ce nom.

Ils disent que la liberté naturelle à l'esprit humain, l'indépendance, *moins amoureuse de la vérité que de la nouveauté*, fait souvent rejeter le Christianisme dans sa vieillesse, comme elle le fit adopter à sa naissance. Serons-nous encore dupes de l'amour de la *vérité* dont nos adversaires sont embrasés?

Quelques uns ont poussé la démence jusqu'à se faire un mérite de leur haine contre les défenseurs de la religion. « J'ai été, dit « l'un d'entre eux s'adressant à Dieu même, j'ai été l'ennemi de « ceux qui opprimaient la société. » Il prétend que s'il y a un Dieu il doit tenir compte à un athée des invectives qu'il a vomies contre les souverains et contre les prêtres. Y eut-il jamais de fanatisme mieux caractérisé?

Le fanatisme, dit l'oracle des incrédules, est une folie religieuse sombre et cruelle; c'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole; les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées et les discours. Mettons *folie anti-religieuse*, la définition ne sera pas moins juste.

Y a-t-il moins de danger pour un génie ardent de concevoir une haine aveugle contre la religion que de se livrer à un zèle inconsidéré pour elle? Le premier de ces deux excès trouve plus d'aliment que le second dans les penchans du cœur. Si l'un mérite le nom de fanatisme, quel titre donnerons-nous à l'autre?

Un homme sensé, qui pourra soutenir la lecture de la harangue adressée à Dieu dans le système de la nature, y reconnaîtra le vrai langage d'un énergumène ou d'un réprouvé condamné aux flammes éternelles.

Quoi, dira-t-on, vous osez taxer de fanatisme des philosophes qui ne prêchent que la tolérance, qui ne cessent de déclamer contre la fureur avec laquelle les hommes se sont égorgés pour des opinions?

Ne soyons pas dupes d'un mot. *Tolérance*, dans le style de nos adversaires, signifie la même chose que *liberté* dans la bouche des séditieux. « Nom spécieux, dit très bien un ancien; quiconque a voulu se rendre le maître et asservir ses semblables n'a « jamais manqué de s'en décorer. » On sait ce que les ambitieux entendent par là; ils veulent la liberté pour eux, et l'esclavage pour les autres; c'est précisément ce que nous voyons. Lorsque les philosophes étaient déistes, ils jugeaient l'athéisme intolérable; ils décidaient qu'on doit le bannir de la société; depuis qu'ils sont devenus athées, ils disent qu'on ne doit pas souffrir le déisme, parce qu'il est intolérant aussi bien que les religions révélées. Ces docteurs pacifiques sont donc bien résolus de n'établir la tolérance que pour leurs propres opinions, et de déclarer la guerre à toutes les autres. S'ils ont droit d'attaquer la religion parce qu'elle est intolérante, nous ne sommes pas moins fondés à détester l'incrédulité, puisqu'elle est encore moins tolérante que la religion.

« Il est peu d'hommes, dit le livre de l'Esprit, s'ils en avaient le « pouvoir, qui n'employassent les tourmens pour faire générale- « ment adopter leurs opinions.... Si l'on ne se porte ordinaire- « ment à certains excès que dans les disputes de religion, c'est « que les autres disputes ne fournissent pas les mêmes prétextes « ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'est qu'à l'impuissance « qu'on est en général redevable de sa modération. » L'auteur du Système de la nature avoue de même qu'il est difficile de ne pas se fâcher en faveur d'un objet que l'on croit très important. Or, tout philosophe regarde son système comme très important, et nous ne savons pas encore à quelles extrémités il est capable d'en venir lorsqu'il est fâché.

Mais quand nous lisons que « celui qui parviendrait à détruire « la notion fatale d'un Dieu, ou du moins à diminuer ses terribles « influences, serait à coup sûr l'ami du genre humain, » nous croyons avoir lieu de nous défier d'une pareille amitié.

N'espérez plus de paix, nous crie un de ces bénins philosophes, après avoir vomi six pages d'injures et de calomnies contre les prêtres; *n'espérez plus de paix*. Si malheureusement il faut nous résoudre à la guerre, nous nous sentons assez de forces pour la soutenir encore long temps.

Dans les commencemens les sectaires du seizième siècle étaient des agneaux, ils demandaient humblement la tolérance; devenus forts, ils se conduisirent en lions furieux, ils voulurent tout détruire. Les incrédules, héritiers de leurs principes et de leur haine, seraient-ils très doux en pareil cas? Ce que nos pères ont essuyé pendant plus de deux siècles ne nous a que trop instruits des excès auxquels le fanatisme anti-religieux est capable de se porter. L'incrédulité, plus ou moins étendue, plus ou moins ambitieuse dans ses prétentions, se ressemble partout; son génie est toujours le même.

Rassurons-nous : la discorde suffit pour faire avorter les desseins de nos adversaires. Tant qu'ils se sont bornés à prêcher le déisme, ils pouvaient paraître redoutables; ils mettaient les théologiens sur la défensive; ils proposaient des objections souvent embarrassantes; ils semblaient ne donner aucune atteinte à la morale : on voyait toujours un Dieu, une religion, une base aux devoirs de la société. Par cet artifice, ils ont séduit d'abord un grand nombre de lecteurs trop peu instruits pour apercevoir les conséquences funestes de leurs principes; ils ont eu la maladresse de les dévoiler. En renversant le déisme pour y substituer le matérialisme, ils ont écrasé la vipère sur sa morsure; ils ont mis au grand jour la discordance des systèmes d'incrédulité, les excès où ils conduisent, la fragilité de l'édifice qu'ils avaient construit à si grands frais; ils ont donné lieu aux théologiens de démontrer que cette nouvelle hypothèse détruit jusqu'à la racine les fondemens de la morale, de la vertu, des devoirs de l'homme, et tous les liens de la société; qu'en suivant le fil des conséquences, il faut se retrancher dans le doute absolu, ressusciter la doctrine absurde des cyrénaïques, les infamies des cyniques, l'entêtement révoltant des pyrrhoniens.

Il n'y en a pas deux qui pensent de même. L'un tâche de soutenir les débris chancelans du déisme; l'autre professe le matérialisme sans déguisement : quelques uns biaisent entre ces deux opinions, défendent tantôt l'une et tantôt l'autre, ne savent de quel principe partir ni où ils doivent s'arrêter. Ce que l'un établit, l'autre le détruit; il n'est pas une seule question de fait ou de raisonnement sur laquelle ils soient d'accord. Est-il difficile de prévoir la chute d'une république aussi mal réglée où règne une anarchie et une confusion générale? Si les déistes se réunissent à nous pour combattre les athées, ceux-ci empruntent nos armes pour attaquer les déistes; nous pourrions nous borner à être spectateurs du combat.

Ainsi Dieu veille sur la religion qu'il a lui-même établie, il livre ses ennemis à l'esprit de vertige. Le Psalmiste a tracé leur destinée en parlant d'un autre objet. « Une nation bruyante de philosophes « s'est assemblée, un peuple de raisonneurs a conjuré contre le « Seigneur et contre son Christ. Brisons, disent-ils, les liens qui « tiennent notre raison captive ; secouons le joug de la religion qui « nous importune. Celui qui réside dans le ciel se joue de leurs « vains projets ; il les couvrira de confusion, leur parlera en maître « irrité ; le souffle de sa colère troublera leurs sens et leurs idées. »

S'il a permis que les docteurs du mensonge jouissent pendant quelque temps d'une réputation brillante, le jugement qu'il a exercé sur eux doit faire trembler leurs imitateurs. Il menace de punir avec la même sévérité ceux qui se laissent volontairement séduire par leurs prestiges. (Bergier, *Traité de la vraie Religion, Introduction.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR L'INCRÉDULITÉ.

Pedes sanctorum suorum servabit, et impii in tenebris conticescent.

Dieu gardera les pas de ses saints, et les impies se tairont dans les ténèbres. (1 *Reg.*, 2, 9.)

Ab impiis egredietur impietas.

L'impiété sortira des impies. (2 *Reg.*, 4, 11.)

Qui oderunt te, induentur confusione ; et tabernaculum impiorum non subsistet.

Tes ennemis seront confondus; la tente des impies ne subsistera pas. (*Job.*, 8, 22.)

Et si impius fuero, væ mihi.

Si je suis impie, malheur à moi. (*Ibid.*, 10, 15.)

Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.

Heureux l'homme qui n'est point entré dans le conseil des impies. (*P.S.*, 1, 1.)

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum, et adversus Christum ejus.

Les rois de la terre se sont élevés, et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. (*Ibid.*, 2, 2.)

Increpasti gentes, et periit impius : nomen eorum delesti in æternum, et in sæculum sæculi.

Vous avez châtié les nations, et l'impie a péri : vous avez effacé son nom à jamais et pour l'éternité. (*Ibid.*, 9, 6.)

Dum superbit impius, incenditur pauper.

Le pauvre est consumé par l'orgueil de l'impie. (*Ibid.*, 10, 2.)

Ecce peccatores intenderunt arcum, paraverunt sagittas suas in pharetra, ut sagittent in obscuro rectos corde.

Voilà que les pécheurs ont tendu leur arc, ils ont apprêté les flèches de leur carquois pour percer dans les ténèbres ceux qui ont le cœur droit. (*Ibid.*, 10, 2.)

Ne delecteris in semitis impiorum, nec tibi placeat malorum via.

N'aimez pas à suivre les sentiers des impies, ne vous plaisez pas dans la voie des pervers. (*Prov.*, 4, 14)

Impius quum in profundum venerit contemnit.

Quand l'impie est descendu dans les profondeurs du mal, il méprise. (*Ibid.*, 18, 3.)

Væ impio in malum.

Malheur, malheur à l'impie. (*Is.*, 3,)

Ventum seminaverunt et turbinem meent.

Ils ont semé du vent, et ils moissonneront la tempête. (*Osée*, 8, 7.)

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (*Joan.*, 20, 27.)

Revelatur ira Dei de cœlo super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum, qui veritatem Dei in injustitia detinent.

La colère de Dieu éclate du ciel contre toute l'impiété et l'injustice de ces hommes qui retiennent injustement la vérité de Dieu captive. (*Rom.*, 1, 18.)

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam secundùm traditionem hominum.

Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie et par les raisonnemens vains et trompeurs d'une doctrine humaine. (*Coloss.*, 2, 8.)

In novissimis diebus instabunt tempora periculosa.

Dans la suite il viendra des temps difficiles et périlleux. (2 *Timoth.*, 3, 1.)

Erit tempus quum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus.

Un jour viendra que les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et qu'ayant une extrême démangeaison de tout entendre, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs. (*Ibid.*, 4, 3.)

— — —

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR L'INCRÉDULITÉ.

DOUTE SUR LA RELIGION.

EXORDE.

Sed hunc scimus unde sit; Christus autem quum venerit, nemo scit undè sit.

Nous savons d'où celui-ci vient; mais pour le Christ, lorsqu'il paraîtra, personne ne saura d'où il vient. (*Joan.* 7, 27.)

Voilà le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs opposait à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ : des doutes sur la vérité de sa mission. Nous savons qui vous êtes, et d'où vous venez, lui disaient-ils ; mais le Christ que nous attendons, quand il paraîtra, nous ne saurons d'où il vient. Il n'est donc pas clair que vous soyez le Messie promis à nos pères ; peut-être est-ce un imposteur, qui opère par vous des prestiges à nos yeux, et qui impose à la crédulité du vulgaire : tant de séducteurs ont déjà paru dans la Judée, lesquels, en se disant le grand Prophète qui doit venir, ont trompé les peuples, et se sont enfin attiré la punition due à leur imposture. Ne tenez plus nos esprits en suspens : *Quousque animam nostram tollis*[1]? et si vous voulez que nous vous croyions le Christ, montrez nous que vous l'êtes, d'une manière qui ne laisse plus de lieu au doute et à la méprise.

Je n'oserais le dire ici, mes frères, si le langage des doutes sur la foi n'était devenu si commun parmi nous, que nous n'avons plus besoin de précaution pour le combattre : voilà le prétexte presque le plus universel dont on se sert tous les jours dans le monde, pour s'autoriser dans une vie toute criminelle. Tout est plein aujourd'hui de ces pécheurs qui nous disent froidement qu'ils se convertiraient s'ils étaient bien sûrs que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable; que peut-être il n'y a rien après cette vie; qu'ils ont des doutes et des difficultés sur nos mystères, auxquels ils ne trouvent point de réponse qui les satisfasse;

[1] Joan. x, 24.

qu'au fond tout paraît assez incertain, et qu'avant de s'embarquer à suivre toutes les maximes sévères de l'Evangile, il faudrait être bien assuré que nos peines ne seront pas perdues.

Or, je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établissent la vérité de la foi chrétienne : outre que nous les avons déjà établies ailleurs, c'est un sujet trop vaste pour un discours, et qui n'est pas même souvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent; c'est faire souvent trop d'honneur aux objections frivoles de presque tous ceux qui se donnent pour esprits forts dans le monde, que d'employer le sérieux de notre ministère pour les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée et plus facile. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage à la vérité de la foi; je veux seulement vous découvrir le fond de l'incrédulité : je veux vous prouver que la plupart de ceux qui se disent incrédules ne le sont pas; que presque tous les pécheurs qui nous vantent, qui nous allèguent sans cesse leurs doutes, comme le seul obstacle à leur conversion, ne doutent point; et que tous les prétextes dont on se sert pour ne pas changer de vie, celui des doutes sur la religion, qui est devenu le plus commun, est le moins vrai et le moins sincère.

Il paraît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croient avoir des doutes sur la religion, et qui nous les opposent sans cesse, qu'ils ne doutent point en effet: cependant, pour peu que l'on connaisse les hommes, et qu'on fasse attention surtout au caractère de ceux qui se vantent de douter, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entre toujours le déréglement, l'ignorance et la vanité, et voilà les trois sources les plus ordinaires de leurs doutes : ils en font honneur à l'incrédulité qui n'y a presque point de part.

C'est, premièrement, le déréglement qui les propose sans oser les croire: première réflexion.

C'est, en second lieu, l'ignorance qui les adopte sans les comprendre: seconde réflexion.

C'est enfin la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource: dernière réflexion.

C'est-à-dire que la plupart de ceux qui se disent incrédules dans le monde sont assez déréglés pour désirer de l'être, trop ignorans pour l'être en effet, et assez vains cependant pour vouloir le paraître. Développons ces trois réflexions devenues parmi nous d'un si grand usage, et confondons le libertinage plutôt que l'incrédu-

lité, en le découvrant à lui-même. *Ave, Maria.* (MASSILLON, *Doutes sur la Religion.*)

Le déréglement propose les doutes sans oser les croire.

Il faut d'abord convenir, mes frères, et il est triste pour nous que nous devions cet aveu à la vérité; il faut, dis-je, convenir que notre siècle et ceux de nos pères ont vu de véritables incrédules. Dans la dépravation des mœurs où nous vivons, et au milieu des scandales qui depuis si long-temps affligent l'Eglise, il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé quelquefois des hommes qui n'aient plus voulu connaître de Dieu, et que la foi, affaiblie dans tous, se soit enfin en quelques uns tout-à-fait éteinte. Comme dans tous les siècles paraissent certaines ames choisies et extraordinaires, que le Seigneur remplit de ses graces, de ses lumières, de ses dons les plus éclatans, et en qui il prend plaisir de verser à pleines mains toutes les richesses de sa miséricorde, on en voit aussi en qui l'iniquité est pour ainsi dire consommée, et que le Seigneur semble avoir marquées, pour faire éclater en elles les jugemens les plus terribles de sa justice et les effets les plus funestes de son abandon et de sa colère.

L'Eglise, où tous les scandales doivent croître jusqu'à la fin, ne peut donc se glorifier d'être tout-à-fait purgée du scandale de l'incrédulité: elle a de temps en temps ses astres qui l'éclairent et ses monstres qui la défigurent; et à côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières et par leur sainteté, qui lui ont servi de soutien et d'ornement dans chaque siècle, elle a vu s'élever aussi une tradition d'hommes impies, dont les noms sont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers, lesquels, par des écrits pleins de blasphème et d'impiété, ont osé attaquer les mystères de Dieu, nier le salut et les promesses faites à nos pères, renverser le fondement de la foi, et prêcher le libertinage parmi les fidèles.

Je ne prétends donc pas, mes frères, que, parmi tant de libertins qui parlent au milieu de nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'assez corrompu dans l'esprit et dans le cœur, d'assez abandonné de Dieu, pour être en effet et réellement incrédule; je veux seulement établir que ces hommes impies et fermes dans l'impiété sont rares, et que, parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité, et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits, et qui ne

craigne encore en secret le Dieu qu'il fait semblant de ne vouloir pas connaître. Pour confondre nos prétendus incrédules, il n'est pas toujours nécessaire de les combattre; souvent on ne combat que des fantômes : il faut seulement les montrer tels qu'ils sont; l'affreuse décoration d'incrédulité dont ils se parent tombe bientôt, et il ne leur reste plus que leurs passions et leurs débauches.

Et voilà la première raison sur quoi j'ai établi la proposition générale, que la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des doutes ne doutent point en effet; c'est que leurs doutes sont des doutes de déréglement, et non d'incrédulité : pourquoi, mes frères? parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement; parce qu'actuellement c'est à leurs passions et non pas à leurs doutes qu'ils tiennent; parce qu'enfin ils n'attaquent d'ordinaire de la religion que les vérités incommodes aux passions. Voici des réflexions qui me paraissent dignes de votre attention; je vais vous les exposer sans ornement, et dans le même ordre qu'elles se sont offertes à mon esprit.

Je dis en premier lieu, parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Oui, mes frères, on n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, lesquels aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche : on commence par les passions; les doutes viennent ensuite; on se laisse d'abord emporter aux égaremens de l'âge et aux excès de la débauche, et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paraît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même, pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir, et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette l'incertitude sur la religion, et qui, nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode; et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avaient pas encore gâté votre cœur, la foi de vos pères ne

vous offrait rien que d'auguste et de respectable; la raison pliait sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés; c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions, si favorables à la foi, ne venaient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance, nous vous répondrons que les secondes, si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche, et que, préjugés pour préjugés, il me semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont formés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière; et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules : c'est la faiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchans les plus honteux; c'est même une lâcheté de courage, qui, ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres pour se rassurer lui-même ; la débauche nous rend toujours lâches et craintifs, et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses; il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même ; il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend ; cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui, sans doute de ses châtimens, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, mes frères, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux ; suivez-les de près, ce sont les plus faibles et les plus lâches de tous les hommes....

En effet, il serait trop triste et trop vulgaire pour un homme abîmé dans la débauche de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop faible et trop abandonné au plaisir pour en sortir et mener

une vie plus régulière et plus chrétienne. Ce prétexte lui laisserait encore tous ses remords : c'est bien plutôt fait de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après la vie. Ce prétexte est bien plus commode, parce qu'il finit tout ; c'est le plus favorable à la paresse, parce qu'il nous éloigne des sacremens et de tous les autres assujétissemens de la religion. Il est bien plus court de se dire à soi-même qu'il n'y a rien, et de vivre en effet comme si on en était persuadé ; c'est se délivrer tout d'un coup de tout joug et de toute contrainte ; c'est finir toutes les mesures que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la religion et avec la conscience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous persuadant que nous doutons en effet, nous laisse dans un certain état d'indolence sur tout ce qui regarde le salut, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions ; nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, sur le préjugé général que nous ne croyons rien : nous avons peu de remords parce que nous nous supposons incrédules, et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable ; du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience ; et en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons comme si nous étions en effet ce que nous désirons être.

C'est-à-dire qu'il faut regarder le parti de la plupart de ces prétendus esprits forts et de ces incrédules de débauche et de libertinage comme un parti d'hommes faibles, dissolus, dissipés, lesquels, n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la religion, comme le plus commode à la paresse ; comme ils ne font rien pour en sortir, ils croient y tenir en effet : c'est une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, dont l'indolence s'accommode, parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, et que, pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser et vivre d'habitude : ainsi on ne s'approfondit et on ne se décide jamais soi-même. L'impiété ferme, déclarée, a ce je ne sais quoi qui fait horreur ; la religion, d'un autre côté, offre des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions. Que faire entre ces deux extrémités dont l'une révolte la raison, et l'autre les sens ? on demeure indécis et chancelant ; on jouit, en attendant, du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse ; on vit sans vouloir savoir ce qu'on est, parce qu'il est plus commode de n'être

rien, et de vivre sans penser et sans se connaître. Non, mes frères, je le répète, ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti; qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance, et qui, sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentimens, et qu'ils en sont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore; voilà les suffrages dont elle se fait un rempart, et qu'elle oppose à la religion en nous insultant; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible; et il faut bien que ses ressources soient faibles et misérables, puisqu'elle est réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère. (Le même.)

Si l'on ne change point de vie, c'est que l'on tient à ses passions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne foi, à vous qui nous alléguez sans cesse vos doutes sur nos mystères. Lorsque vous pensez quelquefois à sortir de cet abîme de vice et de débauche où vous vivez, et que les passions plus tranquilles vous permettent quelque retour sur vous-même, vous opposez-vous alors vos incertitudes sur la religion? vous dites-vous à vous-même: Mais si je reviens, il faudra croire des choses qui paraissent incroyables? est-ce là la grande difficulté? Ah! vous vous dites en secret à vous-même: Mais si je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces sociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne soutiendrai jamais, et prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. Voilà à quoi vous tenez; voilà le mur de séparation qui vous éloigne de Dieu. Vous parlez tant aux autres de vos doutes; d'où vient que vous ne vous en parlez point à vous-même? ce n'est donc pas ici une affaire de raison et de croyance, c'est une affaire de cœur et de déréglement, et le délai de votre conversion ne prend pas sa source dans vos incertitudes sur la foi, mais dans le doute seul où vous laisse la violence et l'empire de vos passions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur servitude et de leur infamie. Voilà, mes frères, les chaînes véritables qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'est que la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En

certains momens les vérités de la religion les touchent; ils se sentent agités de vifs remords; ils cherchent même des hommes habiles et renommés, des serviteurs de Dieu, pour s'entretenir avec eux et s'instruire : en d'autres, ils se moquent de ces vérités ; ils traitent les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère : il n'est guère de ces pécheurs, de ceux même qui font le plus d'ostentation de leur incrédulité, que le spectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeste, qu'une perte douloureuse, qu'un renversement de fortune, qu'une disgrace éclatante, n'ait quelquefois jetés dans des réflexions tristes sur leur état et dans ces désirs d'une vie plus chrétienne; il n'en est guère qui, dans des situations affligeantes, ne cherchent de la consolation auprès des gens de bien, ne fassent quelque démarche qui laisse espérer une sorte d'amendement. Ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage qu'ils ont recours alors pour se consoler; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères et dans cette philosophie affreuse qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines : ce sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès; ce n'est pas celle du sérieux, des contre-temps et de la tristesse : le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs. Or, si leur incrédulité avait son fondement dans les incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteraient, l'incrédulité serait toujours la même; mais comme leurs doutes ne naissent que de leurs passions, et que leurs passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de leur cœur, leurs doutes changent sans cesse comme leurs passions; ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparaissent, ils sont dans la même volubilité et toujours dans le même degré de leurs passions; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

En effet, mes frères, pour ne laisser plus rien à dire sur ce sujet, et achever de vous faire sentir combien cette profession d'incrédulité dont on s'honore est méprisable, c'est que, répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui se vante d'être incrédule, réduisez-le à n'avoir plus rien à vous répliquer, il ne se rend pas encore; vous ne l'avez pas encore pour cela gagné : il se renferme en lui-même, comme s'il avait encore des raisons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant; il tient bon, et oppose un air mystérieux et décidé à toutes les preuves qu'il ne peut résoudre. Vous avez pitié alors de sa fureur et de son entêtement: vous vous

trompez, ne soyez touché que de sa vie libertine et de sa mauvaise foi; car qu'une maladie mortelle le frappe au sortir de là; courez autour du lit de sa douleur ; ah! vous trouvez ce prétendu incrédule convaincu, ses doutes cessent, ses incertitudes finissent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit et se déconcerte; il n'en est plus même question; il a recours au Dieu de ses pères; il redoute ses jugemens qu'il faisait semblant de ne pas croire. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété; le pécheur mourant prévient là-dessus ses soins et son ministère; il a honte de ses blasphèmes passés, il s'en repent, il en avoue le faux et la mauvaise foi, il en fait une réparation publique à la majesté et à la vérité de la religion; il ne demande que des consolations. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières sur la foi; le coup qui frappe sa chair n'a pas éclairci les doutes de son esprit: ah! c'est qu'il touche son cœur; c'est qu'il finit ses déréglemens; c'est, en un mot, que ses doutes étaient dans ses passions, et que tout ce qui va éteindre ses passions éteint en même temps ses doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il se trouve quelquefois des pécheurs qui poussent jusqu'à ce dernier moment leur fureur et leur impiété, et qui meurent en vomissant, avec leur ame impie, des blasphèmes contre le Dieu qui va les juger, et qu'ils ne veulent pas connaître. Car, ô mon Dieu! vous êtes terrible dans vos jugemens, et vous permettez quelquefois que l'impie meure dans son impiété. Mais ces exemples sont rares; et vous savez vous-mêmes, mes frères, qu'un siècle entier fournit à peine un de ces affreux spectacles; mais voyez dans ce dernier moment tous les autres, qui s'étaient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique; voyez au lit de la mort un pécheur qui jusque là avait paru le plus ferme dans l'impiété et le plus déterminé à ne rien croire; il devance lui-même la proposition qu'on allait lui faire de recourir aux remèdes de l'Eglise; il lève les mains au ciel; il donne des marques éclatantes, sincères, d'une religion qui ne s'était jamais effacée du fond de son cœur; il ne rejette plus comme des terreurs puériles les menaces et les châtimens de la vie future; que dis-je? ce pécheur, autrefois si ferme, si fier dans sa prétendue incrédulité, fort au dessus des frayeurs vulgaires, devient alors plus faible, plus crédule, que l'ame la plus populaire; ses craintes sont plus excessives, sa religion même plus superstitieuse, ses pratiques du culte plus simples, plus vulgaires, plus outrées que celles

du simple peuple; et comme un excès n'est jamais loin de l'excès qui lui est opposé, on le voit passer en un moment de l'impiété à la superstition, de la fermeté du philosophe à la faiblesse de l'ignorant et du simple.

Et c'est ici où je voudrais en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité : c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrais pas d'autre témoin de la faiblesse et de la mauvaise foi de l'impie que cette ame qui expire, et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité; c'est ici que je voudrais assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort, et, pour les confondre par un témoignage qui ne saurait leur être suspect, lui dire avec Tertullien : O ame! avant que vous ne sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio, anima;* parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits faibles et crédules. Dites-nous si tout disparaissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paraît pas immortel, immuable, l'Etre de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre. Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable: *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.* Quoique vous ayez été jusqu'ici étrangère par rapport à la foi, et ennemie de la religion, la religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avait si étroitement unis: *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paraît-elle si fort à craindre? *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissemens et écouter vos prières? si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te?* D'où vous viennent dans ce dernier moment ces sentimens de crainte, de respect pour l'Etre Suprême? N'est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public par une fausse

ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion que vous aviez toujours conservées pendant votre vie? *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.*

En effet, si la religion ne proposait que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seraient rares; les vérités et les erreurs abstraites, qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. Vous trouverez peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science; mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques: la contagion n'était pas à craindre; aussi n'a-t-elle pas gagné; on les admire, mais on serait bien faché de les imiter. Si la religion ne proposait que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la fidélité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre, les impies seraient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent: on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité ou leur fausseté ne décide de rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'est pas par intérêt propre, mais par amour tout seul de la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette. Je sais bien que le prétendu incrédule s'en vante, et voudrait nous le faire accroire; mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent point, qui ne l'aiment pas, qui ne la connaissent pas, qui ne veulent pas même la connaître, et qui ne désirent que de se la cacher à eux-mêmes? Que leur importe une vérité qui les passe, à laquelle ils n'ont jamais donné un seul moment sérieux, et qui, n'ayant rien qui flatte les passions, ne saurait intéresser ces hommes de chair et de sang, et plongés dans une vie voluptueuse? Il leur importe de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie; voilà la seule vérité qui les intéresse: passez-leur ce point: l'obscurité des autres mystères ne les occupera pas seulement, ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

Aussi la plupart des impies qui nous ont laissé par écrit les tristes fruits de leur impiété, se sont attachés à prouver qu'il n'y avait rien au dessus de nous ; que tout mourait avec le corps, et que les peines ou les récompenses futures étaient des fables. Il fallait commencer par mettre les passions dans leurs intérêts pour se faire des sectateurs. S'ils ont attaqué les autres points de la foi, ce n'a été que pour en venir là ; pour conclure qu'il n'y avait rien après cette vie ; que les vices ou les vertus étaient des noms que la politique avait inventés pour contenir les peuples, et que les passions n'étaient que des penchans naturels et innocens, que chacun pouvait suivre, parce que chacun les trouvait en soi. (Le mmême.)

L'ignorance adopte les doutes, sans les comprendre.

On pourrait faire à la plupart de ceux qui nous vantent sans cesse leurs doutes sur la religion, et qui trouvent que tout est plein de contradictions dans ce que la foi nous oblige de croire ; on pourrait, dis-je, leur faire la même réponse que Tertullien faisait autrefois aux païens sur tous les reproches qu'ils formaient contre les mystères et la doctrine de Jésus-Christ. Ils condamnent, disait ce Père, ce qu'ils n'entendent pas ; ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, et qu'ils ne connaissent que par ouï dire ; ils blasphèment ce qu'ils ignorent, et ils l'ignorent parce qu'ils le haïssent trop pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connaître : *Malunt nescire, quia jam oderunt.* Or, rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore ; et tout ce que la religion demanderait de ces hommes frivoles et dissolus, qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum gestit interdum ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules : ils n'ont jamais approfondi ni les difficultés, ni les preuves respectables de la religion ; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent, car comment aimer ce qui nous condamne ? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt.*

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savans plus profonds et plus éclairés, lesquels, après une vie entière d'étude et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi ; ont trouvé les preuves

de la religion si éclatantes qu'il leur a paru que la raison la plus fière et la plus indocile ne pouvait refuser de se rendre, l'ont défendue contre les blasphèmes des païens; ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes; il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si long-temps et si universellement établis; que pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie, il faudrait, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un faible qu'on n'avait pas encore découvert. Il me semble que pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monumens divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendus d'âge en age plus triomphans et plus immortels; en un mot, tant d'événemens étonnans, et jusque là inouïs, qui établissent la foi des Chrétiens, il faudrait des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles pour entreprendre ou d'en douter ou de la combattre. Hors de là on aurait droit de nous regarder comme un insensé qui viendrait tout seul défier une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant, lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre, vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion se réduisent à certains discours de libertinage qui court les rues, s'il est permis de parler ainsi; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fond, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de la religion qu'ils attaquent: ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et

qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauraient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvait leur avoir donné de pénétration et de lumières.

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu; voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorans, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés et de personnages plus habiles et plus célèbres : ils ne savent que le langage des doutes; mais ce sont des doutes qu'ils ont appris; ils ne les ont pas formés, ils répètent ce qu'ils ont ouï, c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue : aussi ils ne doutent pas, ils ne font que conserver à ceux qui les suivront le langage de l'irréligion et des doutes : ils ne sont pas incrédules; ils ne sont que les échos de l'incrédulité; en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance, c'est que, dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir, on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter; preuve que le doute ne nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache; on serait bien fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, mes frères, si la peine de ceux qui doutent était une obligation indispensable de chercher la vérité, nul ne douterait; nul ne voudrait acheter à ce prix le plaisir de se dire incrédule; nul peut-être même n'en serait capable : preuve décisive qu'on ne doute point, qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes qu'à la religion (car on n'est guère plus instruit sur l'un que sur l'autre); mais seulement qu'on a perdu ses premiers sentimens de retenue et de foi qui nous laissaient encore un reste de respect pour la religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'honneur à des hommes si dignes en même temps et de pitié et de mépris de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embrassé un système; on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de déistes ou d'athées : hélas! ils ne

sont rien; ils ne tiennent à rien; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont; ils ne sauraient le dire; et ce qu'il y a ici de déplorable, c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus méprisable, plus bas, plus indigne de la raison que celui de l'impiété, et que c'est les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédule, qui avait été jusqu'ici la honte de l'humanité et le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réflexion qui confirme la même vérité, et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux, qui nous traitent si fort d'esprits faibles et crédules; eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfans et le peuple: voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles, mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuses que dans la fureur et dans l'extravagance: c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des Prophètes, des Apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatans opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre; et ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison de déférer à l'autorité d'un impie qui, dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même. Ah! mes frères, que l'homme s'avilit et se rend méprisable quand il se fait une fausse gloire de n'être plus soumis à Dieu!

La vanité se fait honneur des doutes sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource.

Je dis la vanité; et c'est la grande et la dernière raison qui fait sentir encore mieux tout le faux et tout le faible de l'incrédulité. Oui, mes frères, tous nos prétendus incrédules sont de faux bra-

ves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air; ils se vantent sans cesse de ne rien croire, et, à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes; semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands; noms à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes : il en est ainsi de nos prétendus incrédules; ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur; mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force, de la supériorité d'esprit et une singularité qui plaît et qui flatte, au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine piété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons qu'on ne saurait presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit et d'un peu plus de lecture et de connaissances que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré que des objections et des doutes. On aurait donc honte de paraître religieux et fidèles avec eux; ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paraît beau de ressembler : on adopte leurs talens et leur réputation; et il semble que ce serait faire un aveu public de faiblesse et de médiocrité de n'oser ou les imiter ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile. D'ailleurs, parce que l'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyaient pas, et que le souvenir de leurs talens et de leurs grandes actions n'est venu jusqu'à nous qu'avec celui de leur irréligion, on se fait honneur de ces grands exemples; il paraît glorieux de ne rien croire d'après de si illustres modèles; on a sans cesse leur nom dans la bouche; c'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit, puisque rien n'est si

petit et si misérable que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage qui nous fait parler le langage de l'impiété; qu'on veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il serait honteux d'être dissolu et de paraître croire encore devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore est un parti faible et vulgaire; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage; autrement ce serait être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat : on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime à craindre encore un enfer et ses peines; ce reste de religion paraît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah! il faut se mettre au dessus de ces faiblesses vulgaires : on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là; on se moque même de ceux qui paraissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?* Et quoi! vous en êtes encore là? vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau? vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits faibles, et que les plus habiles, qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes? *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?*

O mon Dieu! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même! c'est un lâche qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret; c'est un glorieux qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur; c'est un imposteur qui voudrait nous en imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même; c'est un insensé qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource; c'est un furieux qui, ne pouvant arriver à l'irréligion ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes : que dirai-je enfin? c'est un homme ivre et emporté, et qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paraître incrédule. Quel abandon de Dieu! et quel abîme de fureur et d'extravagance! (Le même.)

L'ostentation d'impiété cache tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux selon le monde.

Premièrement, de déréglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu ; qu'on vit actuellement en secret dans la plus honteuse débauche ; et que si l'on était connu pour ce qu'on est, on serait à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement, de bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus dissolu, le plus faible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

Troisièmement, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté ; on se donne pour ce qu'on n'est point ; et tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie, et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

Quatrièmement, d'ostentation et de vanité. On fait le brave, et on tremble en secret ; et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple ; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable ; caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On ose sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend pas ; condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle ; et décider sur des points importans auxquels on n'a jamais donné, et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse ; caractère indécent, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement, d'extravagance. On se fait une gloire de paraître sans religion, c'est-à-dire sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes ; capable de tout, de vertu et d'innocence.

Septièmement, de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints Prophètes, consulter des devins, accorder aux hommes la science de l'avenir qu'ils refusent à Dieu ; donner dans des crédulités puéri-

les, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints ; et en un mot, croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut. Car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu, et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémait sans la connaître : le Seigneur, dans sa miséricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné; faire luire la lumière dans ses ténèbres, et lui découvrir la vérité qu'il ne combat que parce qu'il l'ignore : il y a encore en lui des ressources; de la droiture, de la suite, des principes, d'erreur et d'illusion, je l'avoue; mais du moins des principes : il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connaîtra, comme il a été son ennemi avant de le connaître. Mais les incrédules dont nous parlons n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu; ils insultent le Seigneur qu'ils connaissent; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur; ils résistent à la conscience qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes : la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur; elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étaient absolument aveugles, ils seraient dignes de pitié, et leur péché serait moindre, dit Jésus-Christ; mais maintenant ils voient; et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'Esprit-Saint, qui demeure à jamais sur leur tête. (Le même.)

L'incrédule professe une doctrine douce à l'oreille et au cœur de tous les scélérats, favorable à tous les crimes, et subversive de tous les états.

Et d'abord, trouvez-moi, si vous le pouvez, un scélérat, un ennemi de Dieu et des hommes, qui n'aime à entendre qu'il n'y a aucune différence essentielle entre le vice et la vertu, entre les plus odieux attentats et les actions les plus saintes; que tout ce que les générations ont cru sur un témoin invisible et un juge de nos pensées et de nos œuvres, sur une loi et une justice invariable et éternelle, sont des rêveries et des chimères; que tout ce que l'on peut avec impunité est légitime; que la conscience est un préjugé et le remords une faiblesse; que les seuls mobiles de l'être

raisonnable sont l'intérêt et le plaisir; qu'il n'existe pas d'autres biens ni d'autres maux que ceux de la vie présente, et qu'à la mort tout est égal entre le méchant et l'homme de bien.

Allez, si on vous le permet, sur les places publiques, enseigner ces maximes à la multitude : ne serez-vous pas écouté avec transport par tout ce qu'il y a d'épouses adultères, d'enfans dénaturés, de sujets traîtres à leur prince, de ravisseurs du bien d'autrui, de meurtriers, de parricides? Armés, par cette sublime philosophie contre les reproches de leurs consciences, contre les terreurs de la religion et cette honte naturelle qui accompagne le crime; que tous ces êtres pervers conçoivent d'une manière quelconque l'espérance d'éluder les lois humaines, ou de prévaloir contre elles par la force; ou enfin, qu'ils aient assez de courage pour braver l'échafaud et le coup presque insensible de la prompte mort qu'on y subit, quel frein pourra les arrêter; et à quel débordement de forfaits ne faudra-t-il pas s'attendre?

Hélas! ce n'est pas ici une supposition. Depuis que ces détestables dogmes sont si généralement répandus parmi nous, qu'avons-nous vu? Sans parler de ces vinq-cinq années de sang et de larmes, où l'impiété législatrice et souveraine a pu commander tous les excès, aujourd'hui même qu'elle ne règne plus, mais qu'elle fait encore librement circuler ses poisons, où en sommes-nous? De quels attentats retentissent les tribunaux, et quels récits viennent à tout instant épouvanter notre imagination et flétrir nos ames? Les crimes de nos jours ne sont plus ni de simples violations de la foi conjugale, ni les désordres de quelques prodigues, ni des larcins, des fraudes, ou même des homicides ordinaires; mais c'est, ô ciel! que vais-je dire?..... tantôt le lit nuptial ensanglanté par la main même de l'époux ou de l'épouse; tantôt le fils ou la fille déchirant le sein des auteurs de leurs jours, tantôt le père, la mère ôtant la vie... Je ne puis achever. O Dieu! ô nature! ô entrailles paternelles et maternelles! qui donc a pu enseigner à des Chrétiens ces forfaits monstrueux et presque inouïs, qui feraient frémir les hordes sauvages, et dont les tigres et les lions des forêts pourraient avoir de l'horreur? Qui encore a aiguisé les poignards de ces nombreux séides, qui, comptant pour peu ou pour rien de se plonger un peu plus tôt dans le néant, mais pour tout de satisfaire leur rage, méditent froidement des assassinats, dans la résolution de s'immoler eux-mêmes sur le corps palpitant de leur victime; et se glorifient de cette association philosophique du meurtre avec le suicide? Qui encore a instruit et formé, jusque

dans les dernières classes du peuple, ces malfaiteurs d'une scélératesse consommée, qui, chargés, convaincus des plus noirs attentats, paraissent fièrement devant leurs juges; se vantent d'avoir agi conséquemment à leurs principes; font parade de leur haine pour leur prince, pour l'ordre public, pour la religion, pour Dieu; semblent se jouer dans un labyrinthe inextricable de contradictions et de parjures, où ils embarrassent et confondent la justice; gardent jusqu'à la fin à leurs complices une détestable fidélité; couvrent le secret des complots d'un invincible silence; et, par l'orgueilleuse insensibilité avec laquelle ils meurent enfin, le blasphème à la bouche, changent en un nouveau et dernier scandale le supplice même qui devait être la réparation de tous ceux de leur vie? Qui, encore une fois, nous a fait tous ces monstres? qui, mes frères? si ce n'est cette grande maîtresse d'iniquité, cette abominable doctrine, qui anéantit toute la morale en la réduisant à une convention humaine et arbitraire; qui étouffe tous les sentimens les plus purs et les plus tendres de la nature elle-même, en ne reconnaissant point d'autre nœud entre les époux qu'une union brutale; point d'autres liens entre les enfans et ceux qui leur ont donné le jour, que les besoins physiques du premier âge; point d'autre dignité dans l'homme, que celle qui convient au plus vil animal; ni d'autre devoir pour lui que d'obéir à l'instinct de l'appétit et de la passion; ni enfin d'autre avenir à espérer ou à craindre que le néant? Il est donc vrai, d'abord, que l'incrédule professe une doctrine douce à l'oreille et au cœur de tous les scélérats, et favorable à tous les crimes.

J'ai ajouté : une doctrine subversive des états et de tout ordre social. Oh! mes chers auditeurs, que nos pères étaient heureux, lorsque n'ayant d'autre philosophie que celle qui est venue du ciel, voyant dans leur roi le représentant de leur Dieu, et dans son autorité souveraine une émanation de la puissance divine, ils se faisaient une religion, une gloire, un plaisir de l'obéissance, ne distinguaient point leurs droits de leurs devoirs, et vivaient dans la sécurité, la paix et la joie, sous le sceptre révéré des monarques les plus bienfaisans et les plus doux qu'il y eût dans l'univers! Qu'est devenu ce bonheur, et quel effroyable bouleversement a succédé à un si bel ordre, depuis qu'une autre philosophie bien différente, et sortie des enfers, est venue dire à la multitude, à cette multitude si aveugle dans ses désirs, si inconstante dans ses caprices, si terrible dans ses fureurs, et qui a besoin d'être contenue par des maîtres, comme les torrens par des digues, pour

ne pas tout renverser et tout détruire : Toi seule es le souverain; loin que tu sois faite pour obéir, c'est en toi, et non en Dieu, qu'est la source même du pouvoir; ta volonté est la loi; tes ordres sont la justice; ceux qui te commandent ne sont que tes délégués et tes sujets; s'ils s'attribuent la souveraineté qui t'appartient tout entière, ils sont usurpateurs; s'ils t'ordonnent autre chose que ce qui te plaît, ils sont tyrans; s'ils ne déposent leur autorité au moment où tu veux la reprendre, ils sont rebelles; tu es le juge et l'arbitre de leur sort; tu disposes à ton gré de la fortune publique, de la vie et des biens de chaque particulier, c'est-à-dire de chaque portion du grand tout qui est toi : voilà tes droits imprescriptibles; pour y rentrer, l'insurrection est le plus saint des devoirs; fallût-il, pour les reconquérir, sacrifier plusieurs générations et des millions d'hommes, un tel bien ne saurait être trop chèrement acheté? O hypocrite sagesse! ô furie implacable! qu'as-tu dit? que de calamités viennent de sortir de ta bouche avec cette seule parole! Les vents furieux qui soulèvent les flots et remuent le fond des mers n'agitent pas plus violemment les frêles navires que cette parole n'agitera les empires et les royaumes. Que de factions! que de déchiremens! que d'horreurs! Je vois les colonnes du monde moral ébranlées, la société tout entière s'écrouler sur ses bases, des fleuves de sang couvrir la terre, les trônes renversés mêler leurs débris à ceux des autels; les institutions, les lois, les mœurs, les arts, la civilisation, s'abîmer tous ensemble dans le gouffre immense de la plus dévorante anarchie; des attentats!.... O mes frères, ne craignez pas que je renouvelle vos douleurs, que je retrace ici tout ce que vous voudriez pouvoir effacer avec votre sang de nos annales et de la mémoire des hommes; tout ce que le plus clément des rois à pardonné; tout ce que ses bienfaits et ceux de son auguste famille font oublier de jour en jour à la France; tout ce qu'un gouvernement sage et paternel travaille avec tant de zèle et de succès a réparer. Mais ne fallait-il pas montrer l'œuvre par excellence de l'incrédulité, ce grand œuvre qu'elle préparait, qu'elle annonçait avec tant de complaisance depuis un demi-siècle; que ses disciples ont exécuté en son nom, d'après ses principes et sur les plans dressés par ses maîtres; que d'autres disciples essaient en ce moment, réussissent, hélas! peut-être, à renouveler chez d'autres grandes nations?... Eh! si le même Dieu qui a donné des bornes à l'Océan n'en donnait aussi à l'inondation de ces exécrables doctrines, où s'arrêteraient les désastres? où, mes frères? à la destruction en-

tière du genre humain. Car tel devait être, enfin, le terme de cette génération qu'une barbare philosophie nous promettait. Ne s'est-elle pas assez clairement expliquée? N'a-t-elle pas dit que le seul état qui convienne à l'homme est celui de nature; que cet état est la guerre de chacun contre tous, et de tous contre chacun; que, rendu à cette perfection primitive, l'homme de la nature, nu dans les bois, n'a d'autre soin que de satisfaire ses appétits et de chercher son bien-être physique à tout prix; qu'il ne connaît ni père, ni enfant, ni épouse, ni frère, ni ami; que les autres hommes ne sont pour lui que ce que les bêtes féroces sont les unes à l'égard des autres; que tout ce qui peut lui disputer une jouissance ou une proie est ennemi, et que le plus fort doit déchirer le plus faible? Mais qu'ai-je besoin de reproduire dans cette chaire toutes les abominables rêveries dont tant de livres sont pleins? Qui ne les connaît? qui ne voit que, dans cet état prétendu de nature, où nos sophistes voulaient nous conduire, les hommes se dévoreraient mutuellement, et le monde ne serait bientôt qu'un désert? Il semble que l'Ange exterminateur les ait lui-même inspirés. Et en effet, dans notre révolution, qui n'a été, je le répète, que l'exécution littérale de leurs théories et l'application rigoureuse de leurs principes, n'a-t-on pas vu quelque chose de fort semblable à une entreprise d'extermination générale, qui fut poursuivie avec une inconcevable persévérance, et une ardeur toujours croissante pendant dix-huit mois entiers, et jusqu'au moment où la Providence, qui s'était enveloppée dans son secret, pour nous donner le loisir de reconnaître et d'expier notre délire daigna se montrer enfin, dispersa les meurtriers, d'un coup de foudre, et laissa respirer le genre humain?

Ainsi, grand Dieu, vous permettez quelquefois, pour punir les nations, que l'athéisme et les plus funestes erreurs, étendant sur elles leur ombre malfaisante, les couvrent des plus épaisses ténèbres : *Posuisti tenebras, et facta est nox* [1]; à la faveur de cette profonde et affreuse nuit, tous ces monstres indignes du nom d'hommes, qui s'assimilent eux-mêmes aux bêtes farouches dont ils envient le sort et surpassent la férocité, sortent en foule des repaires où ils se cachaient : *In ipsa pertransibunt omnes bestiæ silvæ* [2]; semblables à des lions affamés, ils fondent en rugissant sur la société, pour la dévorer comme une proie : *Catuli leonum rugientes, ut rapiant, et quærant.... escam sibi* [3]. Mais, Seigneur,

[1] Ps. CIII, 20. — [2] Ibid. — [3] Ibid., 21.

avant qu'ils se soient rassasiés de carnage, vous faites lever de nouveau votre soleil, vous faites briller autour d'eux la lumière de la religion et de la vérité qu'ils croyaient éteinte; effrayés de revoir le jour, ils fuient et se replongent en frémissant dans leurs cavernes : *Ortus est sol.... et in cubilibus suis collocabuntur* [1]. L'humanité rentre alors dans ses droits; l'homme de bien reparaît avec confiance; l'ordre renaît et toutes choses reprennent leur cours : *Exibit homo ad opus suum, et ad operationem suam, usque ad vesperum* [2]. (Le P. de Mac-Carthy, *Crime de l'Incrédule.*)

La doctrine de l'incrédule se réduit à la haine de Dieu, de soi et de tous les hommes.

L'incrédule professe une doctrine qui, bien analysée et bien approfondie, se réduit tout entière à ces trois mots : Haine de Dieu, haine de soi, haine de tous les hommes. De sorte que l'incrédule consommé et affermi dans son irréligion, qui en connaît et en embrasse toutes les conséquences, est un être dénaturé, ennemi de son Auteur, de lui-même et de ses semblables. L'imputation ne saurait être plus grave; voyons si elle est fondée.

Premièrement, l'incrédule est ennemi de Dieu. Comment ne le serait-il pas? Rebelle à toutes ses lois, seul étranger dans l'univers au culte que toutes les créatures lui rendent, ne voulant ni croire ce qu'il enseigne, ni faire ce qu'il ordonne, ni reconnaître aucun de ses droits sur l'homme son ouvrage, il sent bien que ce Dieu, s'il existe, ne peut être à son égard qu'un Dieu irrité et vengeur; il hait cette justice suprême dont la rigueur le menace, cette sainteté infinie qui repousse éternellement le crime, cette souveraine et inflexible vérité qui n'admet aucun accommodement avec l'erreur et le mensonge, cette puissance sans bornes qui accable tôt ou tard tout ce qui ose s'élever contre elle; il ne voit rien en Dieu qui ne l'alarme et ne l'épouvante; il voudrait se persuader que Dieu n'est pas; il voudrait, pour se rassurer dans la guerre impie qu'il lui fait, voir le monde entier conjuré contre lui; en conséquence, il déploie l'étendard de la rébellion; il attaque le Tout-Puissant avec les armes du sophisme, de la raillerie et du blasphème. Plus il l'outrage, plus sa haine s'aigrit et s'envenime; il lui cherche partout des ennemis et des adversaires; il ne néglige rien pour les multiplier. De là, dans un siècle incrédule, ce déluge d'audacieux écrits, qu'on peut appeler des manifestes et des libelles contre

[1] Ps. CIII, 22. — [2] Ibid., 23.

Dieu; où un déisme hypocrite dégénère bientôt en athéisme effronté et en pyrrhonisme absolu; où toutes les perfections divines deviennent tour à tour l'objet des plus indécens sarcasmes; où, pour mieux exclure la Divinité véritable, on consent à diviniser tout le reste : la nature, le hasard, la fatalité aveugle, la matière insensible, l'universalité des êtres, le grand tout, le rien, voilà les dieux de ces hommes qui ne veulent pas du Dieu que l'univers adore. De là, dans un monde incrédule, la piété envers Dieu tantôt méprisée et livrée à la dérision la plus amère, sous le nom de superstition; tantôt calomniée et peinte des plus noires couleurs, sous le nom odieux de fanatisme. Delà, quand le parti incrédule s'est grossi et fortifié, ces associations immenses qui se lient par d'affreux sermens avec l'Enfer, et qui, se donnant la main d'une extrémité du globe à l'autre, forment comme un vaste levier pour soulever la terre contre le ciel. De là, si la secte incrédule vient à saisir le pouvoir et à commander dans l'état, le nom de Dieu effacé du code des lois, des actes et des monumens publics; son culte aboli; tout ce qui rappelle sa mémoire, voué à la destruction; les temples où l'on chantait ses louanges, renversés; les autels où il recevait notre encens, brisés; ses ministres et ses serviteurs fidèles, proscrits; l'observation du jour du Seigneur, l'accomplissement du plus simple devoir de religion, punis comme les plus grands crimes; les noms même des jours, des mois et des saisons, changés, pour faire disparaître jusqu'à la trace des fêtes qui se célèbrent en son honneur; toutes choses bouleversées, dans l'espérance qu'au milieu de cette confusion universelle et de cet horrible chaos le monde perdrait enfin le souvenir de son Auteur. (Le Même.)

L'incrédule secondement se hait lui-même.

Cette proposition vous étonne, mes frères, et au premier coup d'œil vous semble un paradoxe; mais daignez m'entendre et jugez ensuite.

L'incrédule trouve en lui-même son plus redoutable ennemi et son contradicteur le plus opiniâtre. Son ame, cette substance spirituelle sortie du sein de Dieu, dont elle est le souffle et l'image, quelques efforts que l'on fasse pour la dégrader et la corrompre, ne peut oublier à tel point sa noblesse originelle, qu'elle cesse entièrement de rendre témoignage à son Auteur, et de réclamer en faveur de l'éternelle vérité, contre le mensonge et le blasphème. L'impie a beau inventer des systèmes spécieux d'incrédulité; sa

raison, malgré lui, les repousse. Il a beau se faire une morale au gré de ses passions, s'efforcer de croire que la probité est un vain mot, et la pudeur un préjugé vulgaire; que l'intérêt est la justice, et le plaisir la vertu : sa conscience réprouve ces détestables maximes, et lui crie, au milieu de ses trésors usurpés, qu'il est un ravisseur injuste; au sein de ses honteuses voluptés, qu'il est un infâme; parmi les plus heureux succès de ses abominables complots, qu'il est un monstre. En vain, bornant tous ses désirs à la terre, cherche-t-il à se persuader que cette vie future dont on lui parle est une chimère, une voix forte s'élève de son propre cœur, qui lui répond : Insensé, tu es immortel; le Dieu que tu braves t'attend pour te juger, dans cet autre monde que tu méconnais, mais vers lequel tu cours, et où les châtimens du vice, comme les récompenses de la vertu, sont éternels. Irrité, désespéré de ne pouvoir imposer silence à ce censeur secret et impitoyable qui le poursuit partout de ses reproches et de ses menaces, il prend en haine sa raison, sa conscience, son ame et son immortalité. Ennemi de lui-même, il ne peut souffrir la pensée de ne pas mourir tout entier; il fixe des regards avides sur le tombeau; il voit cette pourriture, ces vers, ces hideux amas de corruption et de cendres; et il dit : Voilà mon partage, mon avenir et ma fin dernière; je n'en veux point d'autre. Il se repaît de l'espérance que tout son être, et surtout le rayon de lumière qui est en lui, et qu'il abhorre, ira s'éteindre et s'ensevelir pour jamais dans cette infection et cette poussière : *Cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius, et luto vilior vita ejus* [1]; car il a un cœur de boue; la poussière de la terre est son espérance; il se met lui-même au dessous de la fange. Ce n'est pas moi qui lui prête ce vœu dénaturé : ouvrez les livres des incrédules; vous l'y trouverez partout exprimé. Eh! quel autre sentiment a pu dicter tant de productions monstrueuses, dont les noms mêmes ne sauraient se prononcer sans dégoût, ni peut-être dans cette chaire, sans indécence, tant ils sont dégradans pour la nature humaine: *L'homme machine; l'homme plante!* C'est là qu'on voit des philosophes frénétiques s'acharnant contre leur propre ame; épuisant, pour la ravaler jusqu'à la boue, toutes les ressources de la fausse science et tout l'art du sophisme; la vouant avec fureur à une éternelle destruction; et s'applaudissant avec transport de ce que, pour fruit de leurs découvertes, il leur sera permis d'espérer que nulle partie d'eux-mêmes n'échappera à la pourriture et au néant. N'est-ce pas là se

[1] Sap. xv, 10.

haïr à mort? C'est donc ainsi que l'incrédule se hait : il est suicide dans le cœur ; mais suicide d'une espèce nouvelle et plus odieuse, puisqu'il n'en veut pas seulement à la vie de la portion mortelle de son être, mais de celle même qui est immortelle. Il se souhaite une mort qu'aucun tyran ne pourrait lui donner; il porte sa haine et ses vœux homicides contre lui-même au delà des bornes du possible. O divine sagesse, vous l'aviez dit, que celui qui aime l'iniquité hait sa propre ame : *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam*[1]! . . . . .

Il reste à faire voir que l'incrédule est l'ennemi commun du genre humain. Mais, de quelle preuve cette assertion peut-elle avoir besoin désormais? Le malheureux! a-t-il pour ses semblables d'autres sentimens que pour lui-même? tous les coups qu'il se porte ne sont-ils pas également dirigés contre eux? pour qu'il puisse à son gré s'avilir, ne faut-il pas qu'il outrage et avilisse tout ce qui est homme? il veut être bête, plante, fange et poussière : il entend bien que les autres le soient aussi. Voyez en effet, mes frères, comme il se plaît à détruire, en imagination, tout ce qui honore et distingue l'être raisonnable : la société, les lois, la civilisation, les mœurs! comme il chasse le genre humain des villes, et le pousse dans les forêts! comme là il dégrade l'homme à plaisir, le dépouille de toute sa dignité naturelle et des vêtemens mêmes dont la décence le couvre, le réduit à une infâme nudité, le courbe vers la terre, lui interdit la pensée, le condamne à disputer la pâture des bêtes sauvages qu'il lui présente comme ses modèles, et l'invite, pour toute gloire, à s'élever jusqu'à leur instinct! Il n'y a point de révolution qu'il ne médite, point d'essai si monstrueux qu'il ne fasse pour réaliser ses exécrables chimères, et, suivant l'expression même de la secte, que vous n'entendrez pas sans horreur, pour *perdre l'homme dans l'animalité.* Et pourquoi? pour que, dans cette dégradation générale, la lumière importune de la raison s'éteigne, la voix de la conscience soit enfin étouffée, et le cri d'immortalité ne puisse plus se faire entendre à l'homme abruti; car c'est surtout à l'immortalité qu'ils en veulent : il ne faut pas que personne ose y prétendre, ni que l'homme de bien vive au delà du trépas, pour insulter au malheur du méchant. Il faut que tout périsse à jamais, que les ames et les corps soient tous ensemble la proie assurée de la mort et du néant, et que, de tout ce qui a été homme, il ne reste, comme des plus vils animaux, que des

[1] Ps. x, 6.

ossemens, des cendres, et la pourriture des tombeaux. Voilà l'espérance qui le réjouit et le console; essayez de la lui enlever; dites-lui qu'il pourrait y avoir quelque chose en nous qui échappât à cette effroyable destruction : il poussera des cris de rage. Ah! qu'on ne me parle plus de ce tyran, qui souhaita que tout un grand peuple n'eût qu'une tête, afin de l'abattre d'un seul coup; l'incrédule, bien plus barbare, voudrait que le genre humain tout entier n'eût qu'une ame, et qu'il fût en son pouvoir de l'anéantir. Ainsi sa haine pour son espèce, comme pour Dieu et pour lui-même, est une haine à mort. Déicide et suicide, il est encore homicide dans le cœur; et homicide, non d'une partie de l'homme seulement, mais de tout l'homme; non d'un seul ou de plusieurs, mais de tous les hommes; non pour le temps, mais pour l'éternité : fureur inconcevable et vraiment infernale, qu'on aurait cru ne pouvoir attribuer qu'à celui que l'Écriture nomme meurtrier universel, meurtrier dès le commencement, c'est-à-dire au génie du mal : *Ille homicida erat ab initio*[1].

Que dire donc enfin, et que conclure, sinon que l'incrédule est coupable de lèse-divinité et de lèse-humanité au premier chef, que son crime renferme tous les crimes, et que, s'il n'y avait point d'enfer pour les autres pécheurs, il faudrait, hélas! en créer un pour lui ?

Ne viens donc plus nous dire, ô effronté sophiste de Genève, que, si tu t'es trompé, tu ne crains pas que Dieu te réprouve pour de mauvais raisonnemens. Ce n'est pas là ton crime; mais c'est d'avoir été, au milieu d'une génération corrompue, l'apologiste et le modèle de tous les vices; d'avoir rempli tes livres de ces maximes funestes, de ces détestables paradoxes qui excitent les ames ardentes à tous les forfaits, qui ébranlent les fondemens des empires, produisent des révolutions désastreuses, et feront couler le sang peut-être pendant des siècles encore; d'avoir été l'ennemi de Dieu, que tu outrageas par mille blasphèmes, dont tu voulus que l'enfance et la jeunesse ignorassent le nom, que l'âge mûr et la vieillesse méprisassent le culte; l'ennemi de tes semblables, que tu voulus dégrader de la qualité d'hommes, transformer en bêtes farouches, et instruire à se dévorer les uns les autres; l'ennemi de ton père que tu abandonnas, de tes enfans que tu exposas, de ta patrie que tu insultas, de tes bienfaiteurs que tu avouas ne pouvoir t'empêcher de haïr pour leurs bienfaits mêmes, du monde

[1] Joan, VIII, 44.

que ton génie malfaisant bouleversa ; l'ennemi de toi-même que tu sacrifias à un féroce orgueil, lequel, après t'avoir isolé de tous les êtres, te jetant enfin dans le désespoir et dans le délire, t'arma du feu et du poison, comme l'attestent des récits trop certains, pour terminer tes jours et venger ainsi par tes propres mais la Divinité méconnue, l'humanité trahie, la nature blessée dans tous ses droits. (Le même.)

L'incrédulité, dans le doute que la religion soit vraie, est une folie.

Oh! lui dirai-je, dans cette supposition, quel délire est le vôtre! Quoi! vous doutez, c'est-à-dire vous ne savez pas si la religion est vraie ou fausse; et, dans cette incertitude, vous prenez le parti de l'incrédulité, c'est à-dire un parti dans lequel, si la religion est vraie, tout est perdu pour vous sans ressource! Car si elle est vraie, il y a un Dieu juste et terrible, dans les mains duquel vous tomberez tôt ou tard; vous avez une ame immortelle à perdre ou à sauver ; Jésus-Christ est le fils du Tout-Puissant, et l'unique médiateur par lequel vous puissiez obtenir miséricorde; l'Evangile est la divine loi qu'il a donnée aux hommes, et sur laquelle ils seront jugés; l'enfer sera le partage de ceux qui auront refusé d'y croire. Rien de plus certain que tout cela, si la religion n'est pas une fable. Et vous, qui n'osez affirmer qu'elle en soit une, vous qui en êtes au simple doute, sans autre éclaircissement, vous bravez ce Dieu, vous hasardez la destinée éternelle de cette ame, vous repoussez ce médiateur unique, vous méprisez cet Evangile, vous courez à cet enfer! Se peut-il un égarement plus étrange? Que penseriez-vous d'un homme qui, dans des affaires bien moins importantes, et dans de bien moindres périls, tiendrait une semblable conduite? qui, dans un procès, par exemple, où il s'agirait de sa fortune, de son honneur et de sa vie, mettrait son mérite et sa gloire à ne prendre nulle précaution, à tout abandonner au hasard, ne ferait que rire des malheurs dont il est menacé, quoique extrêmes et imminens, et rejetterait avec mépris tous les moyens qu'on lui offre de s'en garantir? Ne diriez-vous pas qu'il a perdu la raison? Et vous croiriez être moins insensé, vous qui, de gaieté de cœur, vous précipitez dans des dangers et des maux auprès desquels ceux dont je viens de parler ne sont rien? Car il y va pour vous, non d'une fortune périssable, ni de cet honneur mondain qui n'est qu'une fumée, ni de cette fragile vie que chaque instant nous peut ravir; mais il va de tout vous-même, et par

rapport à vous de toutes choses : de votre corps, de votre ame, de tous vos biens, de toutes vos espérances, de votre éternité. Et vous ne frémissez pas, et vous riez! Et, comme s'il s'agissait de l'affaire la plus indifférente, ou d'intérêts étrangers, vous exercez froidement votre esprit à d'insipides railleries sur l'alternative même, l'affreuse alternative où vous êtes, et sur ce terrible et mystérieux avenir, dont la seule pensée devrait vous glacer d'effroi! Mais dites-nous, de grace: avez-vous donc fait quelque découverte nouvelle? vous êtes-vous assuré que tout doive finir avec vous à la mort? ou, si la plus noble portion de votre être doit survivre, savez-vous ce qu'elle deviendra? n'aura-t elle ni jugement à subir ni supplice à craindre? Je l'ignore, répondez-vous, et je ne m'en informe point : s'inquiéter de ces choses, c'est ce qu'on appelle superstition et faiblesse; n'en tenir aucun compte et douter, c'est être philosophe et esprit fort. Ah! qu'est-ce donc qu'être stupide? Car, qui pourrait supporter, mes frères, la folle arrogance de ces hommes qui se disent sages, parce qu'ils se jettent au milieu des abîmes, en se mettant un bandeau devant les yeux? qui donnent le nom de philosophie à leur superbe ignorance d'eux-mêmes, de leur nature, de leur origine, du sort qui les attend, et des moyens à prendre pour éviter un malheur sans bornes et sans terme? qui veulent qu'on soit curieux de tout le reste, qu'on observe les astres du firmament, que l'on compte à ses pieds les insectes et les plantes, que l'on étudie l'histoire des peuples qui passent si rapidement sur cette terre, et ne veulent pas qu'on sache s'il y a un Dieu, ni à quelle condition il nous a donné l'être, ni ce qu'il réserve au delà du tombeau à ceux qui lui obéissent et à ceux qui l'outragent? Si leur doute sur ces grandes et formidables questions était involontaire, s'ils en gémissaient, s'ils en avaient une juste honte, s'ils faisaient tous leurs efforts pour en sortir, et que, malgré leurs études et leurs recherches, la vérité, si évidente pour les autres, se dérobât constamment à leurs regards, on s'étonnerait de leur aveuglement, mais on le jugerait digne de quelque indulgence. Si du moins, dans le doute, ils prenaient le parti le plus sûr; s'ils respectaient des lois dont l'infraction doit avoir pour eux de si effroyables suites, on louerait en cela leur prudence. Mais qu'ils se complaisent dans ce doute affreux, qu'ils en tirent vanité, qu'ils s'en prévalent comme d'un titre pour prendre le parti le plus périlleux, et vivre comme s'il était prouvé qu'il n'y eût point d'avenir pour l'homme, qu'ils s'endorment volontairement d'un sommeil dont ils pourraient bien se réveiller au fond des enfers, et se fas-

sent un jeu d'aller tranquillement, comme ils le disent, affronter ce grand *peut-être*, c'est une extravagance et une fureur qui, en toute autre matière, paraîtrait le signe certain d'un esprit aliéné; il faut donc convenir, premièrement, qu'embrasser l'incrédulité dans le doute, c'est folie. (Le Même, *Folie de l'Incrédule.*)

Péroraison.

Réparons donc, mes frères, par notre respect pour la religion de nos pères, par une reconnaissance continuelle envers le Seigneur qui nous a fait naître dans la voie du salut, dans laquelle tant de peuples et de nations n'ont pas encore été jugés dignes d'entrer ; réparons, dis-je, le scandale de l'incrédulité si commun dans ce siècle, si autorisé parmi nous, et qui, devenu plus hardi par le grand nombre et la qualité de ses partisans, ne se renferme plus dans ces ténèbres obscures où la crainte le retenait, et ose se montrer presqu'à visage découvert, bravant en quelque sorte la religion du prince et le zèle des pasteurs. Ayons horreur de ces hommes impies et méprisables, qui mettent leur gloire à tourner en risée la majesté de la religion qu'ils professent; fuyons-les comme des monstres indignes de vivre, non seulement parmi les fidèles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité et la raison lient ensemble : loin d'applaudir à leurs discours impies, couvrons-les de confusion par le mépris dont ils sont dignes. Il est si bas et si lâche, selon le monde même, de déshonorer la religion dans laquelle ont vit : il est si beau, et il y a tant de dignité à se faire un honneur de la respecter et de la défendre même avec un air d'autorité et d'indignation, contre les discours insensés qui l'attaquent! Otons à l'incrédulité, en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche: les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés ; et la même vanité qui forme leurs doutes les aura bientôt anéantis ou cachés dès que ce sera parmi nous une opprobre de paraître impie et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale, et que nous glorifierons tous ensemble le Seigneur dans la même foi et dans l'attente des promesses éternelles. Ainsi soit-il (Massillon.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LES INCRÉDULES.

EXORDE.

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam secundum traditionem hominum.

Prenez garde que quelqu'un ne vous surprenne par la philosophie et par les raisonnemens vains et trompeurs d'une doctrine humaine. (*Coloss.*, 2, 8.)

Ce que l'Apôtre prévoyait de son temps, nous le voyons s'accomplir de nos jours. Ils s'accréditent, ils se multiplient dans le centre de nos villes, ces hommes qui se font une gloire de résister à la vérité, dont l'audace effrénée, ne reconnaissant d'autre loi que l'attrait de la volupté, d'autre Dieu que la raison, d'autres maîtres qu'eux-mêmes, prétendent enfin élever le triomphe de leur orgueil sur les ruines de la religion.

A la vue d'un désordre devenu tous les jours plus contagieux, pourrions-nous garder un silence criminel? Et tandis que l'ennemi est aux portes, qu'il menace de toutes parts la cité sainte, n'est-ce point à nous d'élever la voix, et, à l'exemple de l'Apôtre, de vous faire connaître les détracteurs de l'Evangile, d'arracher le masque qui couvre l'incrédulité, et une fois enfin de le placer vis-à-vis de lui-même, et de le confondre par son portrait?

Prenez garde, je vous prie : mon intention n'est point ici d'entrer dans la discussion des preuves de la religion, ni d'attaquer leurs adversaires par les raisons qui en démontrent la certitude. Cette matière, trop vaste pour un discours, trop savante pour la plupart de nos auditeurs, ne produit pas, dans la chaire, tout le fruit que nous devrions en attendre. Dans le dessein de faire un discours à la portée du grand nombre, et par là d'une utilité plus générale, je me propose uniquement aujourd'hui de mettre dans tout son jour l'inconséquence et le ridicule de l'impie : j'entreprends de dévoiler les contradictions de sa conduite, plutôt que

les absurdités de son système; de le confondre moins par ses opinions que par ses actions, moins par ses principes que par ses sentimens, et, s'il se peut, de faire rougir d'eux-mêmes des hommes que le travers de leur esprit a conduits à ne rougir de rien. Laissant donc à part et les raisonnemens et les sophismes de l'incrédule, je ne m'attacherai qu'à peindre son caractère: je ne l'attaquerai que dans ses prétentions; et, pour cet effet, j'en distinguerai de deux sortes, prétention du côté de l'esprit, prétention du côté du cœur; je m'explique.

Il n'est point d'impie qui, en secouant le joug de la religion, ne se croie exempt des préjugés et de superstition, plein de force d'esprit et de grandeur d'ame, et ne soit persuadé qu'à lui seul appartient le titre de grand homme et de génie supérieur; voilà ses prétentions du côté de l'esprit. Il faut lui montrer qu'il n'est rien de si aveugle, de si superstitieux, de si crédule même, rien en effet de moins grand et de plus faible que l'incrédule: sujet de la première partie. Il n'est point d'impie qui ne se pique d'être aussi vrai dans ses sentimens que dans ses vertus, et qui ne veuille passer pour être tout ensemble, et véritablement incrédule et parfaitement honnête homme; voilà ses prétentions du côté du cœur. Il faut lui montrer qu'il est suspect dans l'un et l'autre; c'est-à-dire que son incrédulité est plutôt un langage qu'une conviction, et sa probité un masque dont il se couvre, qu'un mérite réel et véritable: sujet de la seconde partie. L'incrédule convaincu de crédulité et de faiblesse d'esprit; l'incrédule convaincu de fausseté dans ses sentimens et dans ses vertus: voilà tout mon dessein.

Vous nous pardonnerez, mes frères, cette espèce d'outrage que le malheur des temps nous force de faire à votre piété, de ne parler qu'aux ennemis de la religion dans une assemblée qui n'est sans doute composée que de ses plus fidèles disciples. Mais s'ils sont rares dans nos auditoires, ils sont devenus trop fréquens dans le monde, pour ne pas vous prémunir contre l'arrogance de leurs discours: ils seront bien moins à craindre pour vous, une fois qu'on vous aura dévoilé la corruption de leur cœur, le délire de leur esprit; et si ce n'est pas un avantage pour votre piété, ce sera toujours un spectacle bien consolant pour votre foi, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil de la raison, lorsqu'il ose secouer le joug de la révélation. (CAMBACÉRÈS, *Sermon sur les Incrédules.*)

L'incrédule convaincu de crédulité et de faiblesse d'esprit.

Entreprendre de convaincre de crédulité et de superstition des hommes qui ont pour principe de douter de tout et de ne respecter rien ; accuser de faiblesse d'esprit des hommes que la voix publique a mis depuis long-temps en possession du titre d'esprit fort ; taxer enfin de fausseté et de dépravation dans les mœurs, des hommes qui ne parlent que de vertus, et qui s'érigent en législateurs : voilà sans doute une de ces idées qui ne présentent d'abord à l'esprit que l'air de la singularité et du paradoxe. Afin donc de procéder avec ordre, distinguons dans le langage de ces hommes superbes deux objets, savoir, la crédulité, la simplicité dont ils nous accusent ; en second lieu, la force d'esprit et de raison dont ils se glorifient ; et je dis que la crédulité, la simplicité, qu'ils nous imputent, ne sont que de leur côté ; que la force d'esprit et de raison dont ils osent se prévaloir n'est dans la réalité que faiblesse et vanité : deux réflexions qui vont mettre dans tout son jour le ridicule de l'impie dans l'orgueil de son esprit.

Oui, mes chers auditeurs, la crédulité, la superstition dont nous accusent ces grands esprits, ne sont que de leur côté, et, pour en rendre la preuve plus sensible, je vais la prendre dans les principes mêmes des incrédules, dans les raisonnemens qu'ils emploient pour nous reprocher nos préjugés. En effet, prenez garde, sur quoi s'appuient-ils pour nous traiter d'hommes simples et crédules ? Sur ce que nous sommes assez faibles, disent-ils, pour croire des faits et des événemens que nous n'avons pas vus, des mystères que nous ne concevons pas, des dogmes qui étonnent notre raison, et ne la satisfont pas ; pour ajouter foi enfin au témoignage d'autres hommes comme nous, et n'avoir qu'une croyance qu'il leur plaît d'appeler de tradition et de préjugé, tandis qu'eux, au contraire, se glorifient d'être les seuls à faire usage de leur esprit, de ne devoir qu'à eux-mêmes leur système, de ce qu'ils pensent, en un mot, au lieu qu'à leur jugement nous ne pensons que d'après les autres, et nous ne croyons que ce que nos pères ont cru. Voilà cet intervalle immense qu'ils mettent entre eux et les autres hommes, et d'où ils nous regardent avec cette compassion philosophique dont ils honorent le naufrage de notre raison.

Or, pour leur montrer que ces imputations leur conviennent plus qu'à nous, ou, pour mieux dire, ne conviennent qu'à eux seuls, je demande à ces prétendus grands hommes si ce qu'ils

croient, ce qu'ils adoptent comme des vérités hors de doute, ils ont pour les croire un seul degré, je ne dis pas d'évidence et de certitude, mais seulement de vraisemblance et de probabilité? Où est-ce qu'ils ont vu, par exemple, que ce monde n'est que l'ouvrage du hasard, l'homme le jouet d'une destinée aveugle, d'une divinité bizarre, qui, nous ayant créés sans dessein, nous détruit sans raison; qui nous jette sur ce vaste théâtre comme de frêles machines, indignes même d'attirer ses regards, de lui servir de spectacle, et qui après nous avoir distingués des autres animaux par la raison durant la vie, nous confond avec eux par le néant après la mort? Ou bien, comme prétendent raisonner les plus éclairés d'entre eux, en admettant l'ame immortelle, où est-ce qu'ils ont vu, et comment prouveront-ils qu'après cette vie tout est égal; qu'il n'y a dans l'autre que des récompenses à attendre pour le plus scélérat comme pour le plus juste; que dans Dieu tout est bonté et miséricorde, rien n'est justice et vengeance? où sont, dis-je, les preuves de toutes ces chimères? où sont les autorités et les raisons en faveur de ces absurdités? Car enfin, si Dieu a créé le monde sans raison, il est donc capricieux et bizarre; s'il l'a créé sans dessein, il est donc aveugle; s'il l'a créé pour nous faire souffrir, il est donc cruel; s'il l'a fait pour nous rendre heureux, il est donc impuissant, puisque nous ne le sommes pas; s'il n'y a point d'autre vie, il est absurde de n'avoir créé des êtres intelligens et raisonnables que pour les détruire; s'il n'y a que des châtimens dans l'autre vie, il est donc barbare; s'il n'y a que des récompenses, il est donc injuste de traiter également le vice et la vertu; s'il y a récompense et châtiment pour nos actions, il est donc faux que Dieu soit indifférent sur la conduite de l'homme; nous pouvons blesser sa gloire, intéresser sa justice, provoquer ses vengeances, mériter ses bontés; et que deviennent alors tous ces principes de l'orgueil philosophique, que Dieu est trop grand pour s'abaisser jusqu'à conter nos pas, éclairer nos démarches, peser nos mérites? L'incrédule tombe donc en contradiction avec lui-même. Enfin, s'il y a récompense et châtiment, pour qui sont-ils, et à qui appartient-il d'en juger? Si c'est à la raison seule, c'est dès lors comme s'ils n'existaient pas; chacun en jugera selon ses lumières et son intérêt; on changera de religion en changeant de passion, de vertu en changeant d'opinion : ce ne sera pas Dieu qui nous jugera, ce sera nous-mêmes : et la première vérité, le dogme le plus important, dépendra dans son application des caprices de notre esprit.

Voilà le labyrinthe inexplicable où l'impie se jette dès le premier pas, et qu'il ose opposer aux vérités lumineuses de la religion : voilà un Dieu aussi révoltant pour le cœur que pour l'esprit, environné à lui seul de plus d'obscurités, de nuages et d'absurdités que tous les dieux du paganisme même, et de toutes les fausses religions du monde. Or, n'y eût-il que cette première difficulté dans leur système, qu'on me dise si ce n'est pas le comble de la crédulité, de la superstition, que d'admettre un tel Dieu, de se faire une idée aussi puérile de l'Être-Suprême? et, à ce premier coup d'œil seulement, je demande, entre eux et nous, de quel côté sont l'aveuglement et la superstition?

Mais disons mieux, et puisqu'ils se glorifient surtout de n'en croire qu'à eux-mêmes, que selon eux, c'est là ce qui distingue l'homme d'esprit de l'homme du peuple, d'être à soi-même son guide, son docteur et son maître, je leur demande encore : Est-il bien sûr que cette gloire vous appartienne, que vous soyez vous-mêmes les auteurs de ces systèmes, les inventeurs de cette vaine philosophie, et de ces doutes sur lesquels se fonde votre orgueil? Je dis plus, êtes-vous même capables d'en connaître, et de juger entre ce qu'il faut croire ou ne croire pas? Car, prenez garde, pour se décider sur une question aussi importante que le choix d'une religion, et surtout pour en rejeter une aussi bien fondée que le Christianisme; pour répondre à tant de preuves et de raisons, d'exemples et d'autorités, pour voir ce que personne n'a vu avant vous, et donner le démenti à une tradition de dix-sept siècles, que ne faut-il pas? Quel temps! quelle discussion! quel savoir profond! des années entières d'étude et de travail pourraient à peine suffire. Et je vois cependant que toute votre vie à vous, homme, femme du siècle qui vous piquez d'irréligion, toute votre vie, pour la plupart, est un cercle d'amusemens et de plaisirs; que, loin de réfléchir et de penser comme les autres, votre grande attention est d'écarter toute réflexion, et d'être tellement emportés par le torrent de la dissipation, que vous ne vous aperceviez point de votre existence; que vous êtes si frivoles qu'il ne vous faut d'autres lectures que celles qui sont de pur agrément; qu'un livre profond et raisonné serait pour vous une fatigue accablante; je vois que, loin de devoir vos opinions à un examen plus sérieux et à la maturité de la raison, c'est au contraire le temps de votre jeunesse que vous avez pris pour vous décider; c'est-à-dire l'âge des erreurs, de la présomption, de l'ignorance, où quelques teintures des lettres et des sciences suffit pour nous persuader que

nous savons tout, parce que nous ignorons encore combien il nous reste à apprendre. Jeune mondain, enfant du plaisir et de l'oisiveté, frêle roseau qui venez heurter contre un colosse, eh! d'où avez-vous donc pris ces doutes hardis, ces principes impies dont vous vous parez comme de votre ouvrage? D'où vous est venu tout à coup assez de science et de lumière pour vous décider sur des questions aussi épineuses? Avouez-le donc; aussi bien, que vous servirait-il de le cacher? Personne ne s'y laisse tromper, toute votre irréligion n'est rien moins que l'effet de vos connaissances et d'une étude réfléchie; ce n'est que l'ouvrage de celui qui vous a donné les premières leçons du crime, et qui, pour mieux s'assurer sa conquête, a débauché votre raison à la vérité, en même temps que votre cœur à l'innocence. Car les hommes ne sont que trop souvent complices de ceux qui les trompent; ils croient volontiers ce qu'ils désirent; je ne sais quel charme fascine alors nos yeux, et quand nos erreurs nous sont chères, notre raison se tait ou ne parle qu'en leur faveur. Ainsi, tout cet étalage éblouissant de sophismes et de blasphèmes n'est pour vous qu'une tradition d'ignorance et d'impiété; vous savez ce qu'il faut dire pour paraître douter, vous n'en savez point assez pour douter vous-même, et vous ne faites que répéter ce que vous avez entendu de la bouche de quelque libertin célèbre, ce que vous entendez tous les jours dans un monde profond et corrompu, où la conversation ne s'égaie jamais qu'aux dépens de la religion et de la pudeur. Voilà vos auteurs, et sur quoi vous vous fondez pour nous reprocher notre crédulité, notre faiblesse, de n'oser voir et penser que d'après autrui : c'est-à-dire, qu'au lieu que nous n'en croyons qu'à des autorités respectables, à une tradition aussi ancienne que le monde, à des hommes vertueux dont on ne peut récuser le témoignage, et qui ne vous disent que ce qu'ils ont vu et examiné, ce qui s'est fait à la vue de tout un monde en état de le contredire; vous, au contraire, n'en croyez qu'à des hommes livrés à toutes leurs passions, démentis par tout l'univers, qui ne vous disent que ce qu'ils ont imaginé, et ce que personne n'a encore ni vu ni compris. Or, crédulité pour crédulité, décidez encore laquelle l'emporte, et de nous deux quel est le peuple.

Mais je me trompe peut-être, et vous êtes un de ces hommes à talens, distingué dans son siècle par les connaissances, et dont le nom seul peut servir d'époque dans l'histoire des lettres. Le dirai-je? peut-être votre état seul annonce vos lumières; car, ô mon Dieu! notre siècle a vu des scandales nouveaux, et les enfans

d'Héli faire blasphémer votre nom dans Israël. Je vous suppose donc aussi éclairé que vous le prétendez, votre système en est-il moins l'ouvrage des autres? et dans toutes ces opinions dont vous faites trophée de vanité, nous montreriez-vous bien celle qui vous appartient, et dont vous ne devez la découverte qu'à vous seul? qu'avez-vous dans votre façon de penser qui soit à vous? Quoi? votre morale sur les plaisirs de la vie présente qu'il faut goûter, dites-vous, sans inquiétude de l'avenir? Je la trouve dans les siècles les plus reculés; et les saducéens dans l'Évangile, les impies dans les livres de la Sagesse, qu'on peut regarder comme les pères des incrédules, n'attaquaient, comme vous, que l'immortalité de l'ame. Jouissons du présent, disaient-ils, couronnons-nous de fleurs et ne pensons point à l'avenir; mangeons et buvons, nous mourrons demain : et par là vous voilà avec tout votre orgueil le disciple de ce qu'il y a eu de plus vil et de plus méprisable dans le judaïsme. Quoi encore? votre système sur la matière éternelle, votre opinion sur le bien et le mal, sur la liberté de l'homme, sur l'indifférence de Dieu pour ses créatures? Je pourrais vous citer, avec saint Augustin, une foule de philosophes païens, qui, dans leurs écrits, ont tenu le même langage; et pour ne parler ici que d'un seul, le chantre impur d'Epicure et de la volupté avait crié avant vous à la superstition; et quoique à vos yeux ses lumières soient bien méprisables en comparaison des vôtres, il sera toujours vrai de dire qu'il a le premier célébré votre système; et par là, vous voilà avec toute votre philosophie, un enfant, un élève de l'école païenne, c'est-à-dire, de votre aveu, des ténèbres mêmes et de l'ignorance. Quoi enfin? seraient-ce vos difficultés sur nos mystères, vos argumens contre la révélation? Montrez-nous-en un seul qui n'ait été fait avant vous? Je remonte à la naissance de la religion; j'ouvre les écrits d'Origène, de Tertullien, de Lactance, de saint Justin; et je vois dès lors les Pères occupés à répondre à vos blasphèmes; je trouve que dans toutes vos objections vous n'êtes que les échos d'un Marcion, d'un Celse, d'un Porphyre; et de tous vos sophismes il n'en est aucun dont vous puissiez vous dire l'auteur, aucun qui n'ait été trouvé dans des siècles qu'en comparaison du nôtre vous traitez de siècles de barbarie; et par là, vous voilà donc un barbare vous-même, et avec beaucoup d'esprit, vous êtes au rang des hommes que vous regardez comme en ayant eu le moins. Or, sans pousser encore cette induction, je m'arrête maintenant, et je dis à l'incrédule : Voyez dans quel cercle de contradictions vous êtes sans cesse emporté. Vous nous accusez

d'être crédules et superstitieux, et vous l'êtes jusqu'à embrasser des opinions et des systèmes dont l'origine remonte jusqu'aux fables et aux divinités du paganisme; vous nous vantez vos objections contre la religion, et il n'en est aucune dont vous soyez l'auteur; vous vous glorifiez de n'en croire qu'à vous-même, et vous avez pour maîtres tous les impies des siècles précédens, et pour disciples tous les scélérats du nôtre. Ainsi, de quelque côté que vous vous tourniez, la honte et l'opprobre vous attendent, vous êtes convaincu de la crédulité la plus humiliante. Si vous remontez jusqu'à vos auteurs, voyez quels sont vos oracles: des philosophes qui n'ont eu que les faibles lumières et les vains éclairs de la science du Lycée et du Portique, des poètes animés du délire des passions qu'ils ont chantées, des païens aveugles et extravagans dans leurs opinions, des hérétiques furieux et absurdes, méprisés par vous-même; voilà ceux qui vous ont précédés dans la carrière du pyrrhonisme, de la fatalité, du matérialisme, de la religion naturelle; ceux qu'il vous faut reconnaître, sinon pour vos maîtres, du moins pour vos guides et vos semblables; et, pour tout dire enfin, un Spinosa, un Bayle. Dieu de majesté, pardonnez si j'ai fait retentir les tentes d'Israël du nom des Philistins; j'ai nommé Dagon devant l'Arche, mais c'est pour rappeler les victoires qu'elle a remportées. Voilà, dis-je, pour ne rien cacher, vos plus grands législateurs, deux impies qui ne s'accordent point entre eux: l'un emporté, par le sombre délire d'une imagination effrénée, a appelé autour de lui toutes les créatures, tous les êtres pour n'en faire qu'un seul et même Dieu; et brouillant tout, confondant tout sous le nom d'une même substance, l'esprit, la matière, la créature et le Créateur, l'ouvrier et son ouvrage, il a fait de ce monstrueux chaos un système ténébreux, qu'on peut appeler le tombeau de la raison et de la religion, où il a divinisé la nature entière pour détruire la Divinité, et où, inintelligible aux autres, on doute s'il s'est entendu lui-même.

L'autre, moins ambitieux d'élever un système que de détruire et d'abattre tous ceux qui l'avaient précédé, a appelé autour de lui les doutes et les problèmes; homme malheureusement célèbre, né, ce semble, pour avoir tous les talens et abuser de tous, pour connaître toutes les religions et les combattre toutes; dont la plume fatale a fait voir au monde le chef-d'œuvre de l'impiété, un livre où le sacré et le profane, la vérité et la calomnie, la fable et l'histoire, l'éloge et la satire, la raison et la plaisanterie, réunis et confondus dans leur marche, semblent se disputer la gloire de charmer le

lecteur et de le séduire ; semblable à un labyrinthe enchanté où toutes les routes attirent et où toutes égarent : prodige de scandale et de licence, où les mœurs ont autant d'écueils que la foi ; de souplesse et de dissimulation profonde, où le pyrrhonisme se couvre du masque de la probité, et feint d'établir la vérité pour établir le doute : que dirai-je ? un homme qui, avec tout son esprit, n'en a pas eu assez pour sentir qu'il était des choses au dessus de l'esprit de l'homme ; un sophiste qui se joue de tout, qui ne peut ni s'accommoder des opinions d'autrui ni se fixer dans les siennes ; critique sans équité, historien sans fidélité, philosophe sans système ; je dirais théologien sans religion, si, par l'inquiétude de son esprit, il n'eût été capable de les embrasser toutes, et, par l'orgueil de sa raison, incapable de se soumettre à aucune. Voilà, dis-je, les sources de votre esprit, et les apôtres de l'incrédulité parmi nous ; de deux impies, tous deux opposés l'un à l'autre, tous deux errans et fugitifs, tous deux déserteurs de leur patrie, tous deux apostats, ou de leur secte où de leur religion, tous deux enfin applaudis des libertins de toutes les nations, et ne l'ayant pu être encore d'un seul homme sage. Or, sur cet exposé, si simple et si aisé à concevoir, je reprends encore, et je dis : Il vous sied donc bien cet air de fierté, et de venir nous traiter de peuple aveugle et crédule ; tandis qu'il n'est point d'homme parmi le peuple le plus aveugle et le plus stupide qui le fût assez pour croire comme vous à un petit nombre d'impies sans mœurs, sans règle, sans aveu, dont il suffit d'examiner la conduite pour mépriser les sentimens ! Il vous sied bien de taxer notre attachement à une religion que nous ont transmise les plus grands génies, les hommes les plus respectables, et dont vous-mêmes ne pouvez refuser d'admirer la sagesse ; tandis que vous, vous croyez, vous embrassez des opinions dont il suffit d'examiner les premiers auteurs et les sectateurs de tous les temps, pour faire rougir la raison et alarmer l'innocence ! Il vous sied bien de nous citer de tels maîtres comme infaillibles, de vous croire surtout par là plus sages et plus clairvoyans que nous ; tandis que vous ne voyez pas que tous ces fameux impies, eussent ils plus d'esprit qu'on ne leur en accorde, ont pu se tromper, sans qu'il y ait rien dans cet événement, ni d'extraordinaire ni d'incroyable : au lieu que les auteurs qui ont transmis la religion, pour qu'ils se soient trompés, et que nous nous trompions après eux en croyant à leur témoignage, il faut que tout soit renversé, que la tradition entière ne soit qu'une fable, les martyrs des fanatiques, les prophètes des visionnaires, les

miracles des impostures, tous les docteurs des ignorans, tous les historiens des menteurs, tous les saints des insensés, tous les hommes ou trompeurs ou trompés; c'est-à-dire qu'il faut, pour que nous soyons dans l'erreur, ce qui n'est point dans la nature et n'y peut être, que toutes les règles de la raison et du bon sens soient renversées! Pour que l'impie se trompe, il n'a fallu, ou dans lui-même ou dans ses maîtres, que ce qui n'est que trop dans l'homme et dans la nature, les passions et l'amour-propre, tyrans impérieux qui aveuglent et précipitent les plus grands génies. Enfin, il vous sied bien de vous dire les seuls êtres pensans et raisonnables, tandis que vous ne faites que répéter, retourner des doutes et des blasphèmes surannés, et que d'autres impies ont dits avant vous et mieux que vous, et de prétendues difficultés qui tombent de vieillesse et de caducité! Oui, je laisse une foule de raisons dont je pourrais vous accabler, et, pour la dernière fois, je demande où est la crédulité, la superstition, et de nous deux quel est le peuple. (Le même.)

La force d'esprit dont l'incrédule se glorifie n'est que faiblesse et vanité.

Et pour éviter ici d'entrer dans des raisonnemens trop abstraits et peu propres à la chaire, qu'est-ce, en matière de religion, que la force d'esprit, et en quoi consiste-t-elle? Est-ce dans la beauté et l'arrangement d'un système, dans la noblesse et l'élévation des sentimens, dans la grandeur des idées qu'on se forme de Dieu? Mais quel est le Dieu des impies? Je l'ai déjà dit, un Dieu que l'homme peut mépriser sans en avoir rien à appréhender; superbe et indolente divinité qui, après avoir tiré le monde du néant, est rentrée elle-même dans le néant de l'inaction et de l'oisiveté, a abandonné son ouvrage au hasard et l'homme à ses passions; un Dieu, en un mot, qu'ils ont feint tranquille sur le bien comme sur le mal, et avec qui ils pussent être vertueux sans mérite, afin de pouvoir être dissolus sans remords. C'est à peu près où viennent aboutir tous les systèmes de la philosophie anti-chrétienne, et où se réunissent toutes les branches du déisme : indifférence de la part de Dieu pour la conduite de l'homme, sécurité et impunité du côté de l'homme pour toutes ses actions. Belle découverte! A-t-il fallu, pour imaginer un tel Dieu, s'élever beaucoup au dessus de l'homme et de la nature? et que prouve un tel système? la force de l'esprit ou celle des passions?

En quoi donc consistera-t-elle, cette force dont ils font la plus

chère de leurs prérogatives? Peut-être la mettront-ils dans leur résistance opiniâtre aux preuves de la religion. Nous rejetons, disent-ils, comme faux des faits que tout le monde croit, et comme préjugés des raisonnemens qui ont subjugué le monde entier, tous les siècles jusqu'à nous; voilà qui demande du courage et de la force dans l'esprit. Mais raisonnons un moment : si ces faits et ces raisonnemens sont faux, comment l'univers les a-t-il crus? Et s'ils sont vrais, comment peut-on se glorifier de ne les croire pas? Quoi! dirais-je à l'incrédule, n'est-il donc question que de se révolter contre la force de la vérité, pour avoir droit au titre de grand homme? Au moins faudrait-il l'attaquer, cette vérité, la combattre, cette religion, en montrer le faible par des preuves convaincantes, et en même temps lui en substituer une autre plus solide et plus raisonnable. D'où vient donc qu'ils sont encore à le faire, ces rares génies, et que de tant d'impies qui ont écrit ou disputé contre la religion, aucun n'a pu produire contre elle une seule démonstration, un seul ouvrage, je ne dis pas victorieux, mais plausible et conséquent; aucun n'a pu trouver une religion plus convaincante : au contraire, ils conviennent sans peine que, s'ils en avaient une à choisir, ils préféreraient le Christianisme; ils reconnaissent qu'il n'a point paru dans l'univers de religion qui lui soit comparable ; ils ne font pas même difficulté d'avouer qu'il faut être ou Chrétien ou pyrrhonien; de sorte qu'en même temps qu'ils refusent de croire à la religion, ils ne peuvent se défendre de la respecter; ils l'estiment et la persécutent; ils la combattent et l'admirent : destinée ordinaire de la vérité parmi les hommes. Par conséquent, tout le mérite de l'esprit fort se réduit, ou à douter de tout simplement, ou à nier tout absolument; ou, pour mieux dire, à se jouer de tout ce que la religion enseigne. Or, douter de tout, nier tout, rejeter tout, se jouer de tout, je conçois que ce peut être la ressource de l'ignorance, de l'entêtement, du préjugé; mais que ce soit une preuve de supériorité d'esprit et de raison , c'est ce qu'on ne montrera jamais.

Encore si, en la combattant, cette religion, ils employaient des armes qui fissent honneur à leur discernement; mais, vous le savez, une ironie, un trait de raillerie ou de satire, une anecdote apocryphe, mille déclamations vaines et puériles, voilà les armes les plus ordinaires à ces rares génies. Dans tous ces libelles qu'enfante leur impuissante fureur, tout leur mérite se réduit aux agrémens du style, à prodiguer l'enjouement et la saillie, à éblouir l'imagination pour mieux surprendre la raison et s'assurer ainsi le

suffrage des mondains sans étude, qui ne manquent jamais de se croire convaincus lorsqu'ils ont été amusés. Que remarque-t-on, en effet, dans toutes ces productions modernes contre les mœurs et contre la religion? Plus de paradoxes que de raisonnemens, plus d'objections que de réponses, plus de railleries que de preuves, plus de chaleur que de lumière, plus de superficie que de profondeur; et pour peu que le style entraîne, le livre fait fortune, parce qu'il fait du bruit. Voilà, dis-je, tout ce qu'ont pu produire jusqu'ici tant de plumes armées contre la religion, et à quoi se réduisent depuis tant de siècles tous les efforts de l'impiété, toute la force d'esprit des incrédules anciens et modernes. Je reprends donc, et je dis : résister à une religion uniquement pour avoir la gloire de lui résister; la rejeter sans avoir d'autres armes contre elle que des difficultés usées, des argumens foudroyés cent fois; répondre à des preuves de la dernière évidence par la dérision et la raillerie; substituer à une religion qui porte tant de caractères de vérité, des doutes, des conjectures, des problèmes, des paradoxes, des imaginations vagues, qu'on ne peut même rendre vraisemblables; en un mot, ne pouvoir établir la vérité du système qu'on adopte, ne pouvoir démontrer la fausseté de la religion qu'on abjure, être aussi incertain de ce qu'on ne croit pas : je le répète, si c'est là être un grand homme et un esprit fort, qu'on me dise qu'est-ce qu'un esprit faible et un insensé?

En quoi donc, encore une fois, consistera-t-elle, cette force d'esprit et de raison? Eh quoi! me dira-t-on, comptez-vous donc pour rien de braver des feux et un enfer éternel? d'affronter gaiement cet avenir qui fait pâlir le reste des hommes? Que veut dire ce langage? J'avoue que je ne l'ai point encore entendu. Ils ne sont donc pas sans fondemens ces dogmes de l'enfer, d'un avenir, d'une éternité malheureuse, et les impies s'en doutent eux-mêmes; autrement où serait la force de braver des chimères et un ennemi qui n'existe pas, de vaincre une terreur absurde, et de se battre contre des fantômes? Ou bien ils les méprisent, ces dogmes, quoique vrais; ils ne les craignent pas, quoique terribles, et la force de l'esprit consiste à mettre ces vérités au rang des préjugés. Alors je demande d'où vient donc que les impies, au seul moment de leur vie où ils ont occasion de montrer leur courage et de réduire en pratique la hardiesse de leurs discours, paraissent si différens de ce qu'on les a vus pendant leur vie, et qu'au moindre péril qui menace leurs jours on voit le trouble dans leurs yeux, la rétractation sur leurs lèvres? Et, en effet, ils ont beau affecter,

pour ce dernier moment une morgue philosophique, une insensibilité stoïque; appeler la mort la fin de tous les maux, la solution de tous les doutes, un doux sommeil après de longues fatigues, un port après la tempête, et tous ces grands mots de la morale épicurienne, sont-ils bien assurés de trouver dans la mort la fin de leurs peines? ne soupçonnent-ils rien au delà? sont-ils bien fermes dans leur incrédulité? sont-ils bien sûrs du néant? s'ils en sont assurés, quelle horreur! et s'ils en doutent encore, quel supplice! D'où vient enfin qu'on a vu tant de fois ces impies, sur leur lit de mort, donner au public les scènes les plus tragiques, les plus humiliantes, et venger terriblement la religion? Dans ces derniers momens, ils ont beau appeler à leur secours les maximes d'une affreuse philosophie; chercher encore dans ces ames égarées ces sophismes, ces raisonnemens captieux, qui les avaient rassurés pendant leur vie, et vouloir s'en faire un rempart contre les horreurs de la mort: inutiles efforts! le trouble de leur ame ne tarde point à accuser la vanité de leurs systèmes; et déchirés de mille remords, combattus par mille pensées contraires, on les voit finir par se maudire eux-mêmes, et mourir enfin aussi méprisés du monde qu'ils quittent qu'effrayés du monde qui les attend.

A cette preuve si humiliante et si décisive, que peuvent opposer les partisans de l'incrédulité? Ecoutons: Il est vrai, disent-ils froidement, qu'il en est beaucoup parmi nous à qui la mort fait changer de langage et de sentiment; ce sont des ames faibles que nous désavouons. Mais il en est aussi que la mort n'ébranle pas, et qui meurent dans les mêmes principes d'incrédulité où ils ont vécu. Voilà le nœud de la difficulté où les esprits forts croient triompher; et moi, je retourne contre eux cette difficulté; et, pour leur montrer combien peu elle prouve en leur faveur, je ne leur propose que cette question à décider, savoir, si, pour qu'une secte soit déshonorée, pour qu'un système soit réputé faux et insensé, il ne suffit pas que le plus grand nombre se démente, que presque tous l'abandonnent à la mort; ou bien, au contraire, pour qu'un système soit réputé vrai et raisonnable, pour que ses défenseurs soient autant de héros, suffit-il qu'un seul homme ou quelques hommes l'aient soutenu jusqu'au tombeau? Que les libertins répondent à cette question, et bientôt tout va être décidé entre eux et nous. Quoi! leur dirais-je, l'exemple de cinq ou six furieux, qu'on voit à peine dans un siècle mourir en athées, prouvera tout en votre faveur; et les exemples de tant d'autres qui vous abandonnent, qui vous condamnent à cette dernière heure, l'exemple

de la secte entière ne prouvera rien contre vous! Ah! mes frères, où en serions-nous si le libertinage pouvait avoir contre nous une preuve aussi convaincante? Oui, il n'est point de libertin qui ne crût avoir triomphé de la religion, si on voyait, je ne dis pas plusieurs, mais un seul Chrétien, un de ces hommes qui par leur vertu s'attirent la vénération publique, et qui aurait pendant sa vie été regardé comme un saint; si, dis-je, on en voyait un seul de cette nature se démentir à la mort, avouer qu'il s'est trompé et renoncer à la religion, il n'est point d'impie qui ne crût sa cause gagnée et être en droit d'insulter à la religion. Or, par ce seul trait, jugeons de l'esprit fort et de sa façon de raisonner : un seul exemple de cette nature leur suffirait contre nous pour se dire victorieux; et mille exemples semblables, qu'ils ont chaque jour, chaque instant contre eux, ne leur suffisent pas pour s'avouer vaincus! Grand Dieu! qu'est-ce que l'impie? de quoi est-il capable, s'il ne l'est pas de sentir cette vérité? Et après tout, s'il est encore des impies qui meurent intrépides, si l'on en voit à qui les approches de la mort paraissent n'inspirer aucune frayeur, n'arrachent aucun repentir, pourquoi en être plus surpris que de voir des scélérats à qui toute la violence des tortures ne peut arracher aucun aveu; que la vue même du supplice et de l'échafaud ne déconcerte pas; qui, quoique couverts de crimes, montrent toute la tranquillité de l'innocence, et dont l'intrépidité dans ces derniers momens vient moins de la force de leur esprit que de la férocité de leur caractère? Qui a pu vivre sans religion peut bien mourir sans sentiment. (Le Même.)

L'indocilité de l'incrédule est un principe réel de faiblesse.

S'il est vrai, comme le reconnaissent tous les hommes, que le double effet de la véritable force consiste a se commander intérieurement à soi-même, et à supporter généreusement les maux qui assiégent au dehors, il doit donc aussi être avoué que le caractère propre de la faiblesse est de céder aux passions qui agitent l'ame et aux malheurs qui l'affligent. Or, il est évident que la prétendue force d'esprit dans ceux qui rejettent les lumières de la religion aboutit à leur ôter l'empire qu'on doit avoir sur soi-même, et à les laisser sans ressources contre les rigueurs des événemens.

L'expérience confirme à tous les hommes la justice de la plainte que faisait saint Paul, lorsqu'il remarquait en lui deux sentimens

directement opposés, l'attrait pour le bien, l'inclination pour le mal, et, pour m'exprimer avec cet Apôtre, une loi contraire à celle de la raison : *Legem repugnantem legi mentis* [1]. D'où résulte cette vérité universellement reconnue, que l'état de l'homme pendant cette vie est un état de guerre et de combats; qu'il porte avec lui et dans lui des ennemis domestiques plus redoutables que des ennemis étrangers; que, sans cesse aux prises avec eux, ce n'est qu'en remportant sur eux de continuelles victoires qu'il doit et qu'il peut conserver la vertu et acheter la paix. D'accord sur ce point avec le Christianisme, la philosophie du siècle ne réclame pas contre l'existence des passions; mais, d'un principe qui leur est commun, quelle diversité dans les conséquences! La religion dit donc aux Chrétiens, par la bouche de l'Apôtre : Revêtez-vous de la force de Dieu : *Induite vos armaturam Dei* [2]. C'est par cette force, leur ajoute-t-elle, que vous pourrez tenir ferme contre les attaques du tentateur avec lequel vous êtes vous-même d'intelligence : *Ut possitis stare adversus insidias diaboli.* Et le grand moyen qu'elle leur fournit pour appuyer le courage de leur résistance, c'est la force de leur affermissement dans la foi : *Cui resistite fortes in fide.*

C'en est fait, mes chers auditeurs, c'est cette foi qui, comme l'a dit saint Jean, est victorieuse du monde [3], et qui opère dans chacun ses victoires réitérées par lesquelles il triomphe de lui-même. Ses vérités instruisent, ses espérances animent, ses secours aident, et produisent le contraste frappant de la force chrétienne au milieu de la fragilité humaine. C'est sous l'empire de la foi que s'établit l'empire qu'exercent sur elles-mêmes tant d'ames chrétiennement vertueuses, que n'ébranlent ni l'attrait de la cupidité, ni les douceurs de la vengeance, ni la fougue des sens, ni le séduisant intérêt des penchans; dans lesquelles on voit briller la force de la générosité qui pardonne, de la douceur qui se réconcilie, de la docilité qui se soumet, de la charité qui agit. D'où l'on doit conclure, avec saint Jérôme, que dans la vertu se trouve la véritable force : aussi la véritable force, comme le remarque saint Ambroise, est-elle toujours accompagnée de vertus. En offrent-ils ordinairement le glorieux cortége, ceux qui dédaignent le courage qu'inspirent et que soutiennent les vertus chrétiennes? Combien d'entre eux ont reproché à la religion de contrarier les inclinations de la nature et de condamner ceux qui s'y livrent? N'ont-ils pas taxé de dureté, je

[1] Rom., VII, 13. — [2] Eph., VI, 22. — [3] Joan., V, 4.

dis trop peu, d'injustice et de tyrannie, la loi qui met un frein aux passions? n'ont-ils pas essayé d'en accuser le Créateur, pour chercher dans cette accusation la dispense du devoir qui les assujétit; et n'en est-ce point assez pour m'autoriser à conclure, d'après eux-mêmes, que les passions règnent en pleine liberté dans les cœurs sur lesquels ne règne pas la religion?

Et par là même qu'ils s'appliquaient à détruire les principes du Christianisme, n'était-il pas conséquent qu'ils parussent énerver les vertus dont il est la source; ôter les motifs puissans qui les forment, et les déraciner du cœur des hommes? Et quoi de plus propre à les empêcher de se vaincre que de leur persuader qu'il n'est point pour eux aucun intérêt à se combattre! De là vient que les goûts divers qu'ils éprouvent sont les seuls guides qui les conduisent; les obstacles que présente la sagesse chrétienne suffisent pour leur en fermer la route; et, dès qu'ils n'apprennent plus de la religion à dominer leurs penchans, ils se croient autorisés à en devenir les esclaves. Ils vont plus loin encore, remarque saint Augustin, ils accusent eux-mêmes leur propre faiblesse, en avouant qu'ils n'ont pas la force de la surmonter. L'unique force qu'ils nous montrent est donc la force des passions, auxquelles ils invitent de céder : *Suam imbecillitatem, quod ista non possunt, accusant.* Ce n'est pas tout encore, et faites-y, mes chers auditeurs, une spéciale attention : ce qu'on appelle faiblesse devient la mère des vices, parce que la faiblesse de l'homme augmente la force de ses passions; d'où il suit évidemment qu'en attaquant le principe de force qui produit les vertus on prépare efficacement le règne du crime.

Qu'il est malheureux que l'expérience en fournisse la triste preuve dans la multitude des épreuves! Qu'ils sont donc coupables aux yeux de la société, les ennemis de la religion, lorsqu'ils s'efforcent d'en effacer les saintes lois de l'esprit même du peuple, entre les mains duquel ils mettent des livres corrupteurs, pour en séduire l'ignorance! Aussi de là tant de libertinage, tant de mauvaise foi, tant d'infidélités, tant de crimes plus monstrueux encore, qui troublent l'ordre, la tranquillité, la sûreté des citoyens. N'a-t-on pas vu des scélérats dignes du plus grand supplice, convenir, dans de derniers aveux, qu'ils devaient aux maximes de l'impiété et leurs excès et leurs malheurs?

Quelle est donc cette force dont l'esprit d'incrédulité est l'origine? et de quel front ose-t-il paraître mépriser les vertus pénibles du Christianisme? Quoi! des hommes plongés dans une indolence

ennemie de toute gêne; des hommes dont les principes ne respirent que liberté et que licence; des hommes qui ne blâment dans les passions que les effets réprouvés par l'honneur (et quel honneur, grand Dieu, que celui dont ils s'établissent les juges!); des hommes dont le système se réduit à vivre au gré de ses désirs, à les multiplier, à les satisfaire; des hommes qui, pour m'exprimer ainsi, dans une autre sorte d'enfance, ne paraissent sensibles qu'aux impressions de la nature, et qui opposent le voile épais de ses machinations aux rayons de la lumière surnaturelle qui doit les régler! De tels hommes usurpent le nom de force; ils s'érigent en docteurs pour en donner des leçons; ils affectent une pitié insultante pour ceux qui refusent de les suivre! ils voient donc des esprits faibles partout où ils ne trouvent pas des cœurs corrompus?

C'est, mes chers auditeurs, c'est au Christianisme qu'appartient le vrai caractère de la force. Munies du bouclier de la religion, les vertus sont invincibles; la probité, lorsqu'elle traite avec les hommes; l'équité, lorsqu'elle prononce sur leur sort; la fidélité, dès que l'autorité lui commande. Voilà la force qui résiste à la séduction, qui préserve l'innocence, qui soutient les mœurs; et, s'il est malheureusement vrai que, dans le sein même du Christianisme, il est un grand nombre de faibles, loin de s'en prévaloir, que les impies en rougissent. Ces faibles sont ceux, ou que l'impiété a pervertis, ou qui ont laissé s'affaiblir dans eux la force des principes et la force des secours qu'on trouve dans la religion. (Le P. Lenfant, *Faiblesse des esprits forts.*)

L'incrédule est faux dans ses discours.

Lorsque l'Esprit-Saint a voulu nous faire connaître le cœur de l'impie, à quoi l'a-t-il comparé? à une mer orageuse qui, tourmentée par les vents et la tempête, vomit l'immondice de son sein, et couvre son rivage de fange et d'écume: *Fluctus feri maris, despumantis confusiones suas.* Ne nous étonnons point de la hardiesse de la métaphore: il suffit, en effet, de suivre la conduite de l'impie pour voir qu'il porte la guerre en lui-même, pour remarquer à chaque instant des traits qui lui échappent, et qui décèlent l'ignominie de son cœur; je veux dire la fausseté et la corruption: la fausseté, en ce qu'il se dit incrédule de bonne foi, tandis qu'il ne l'est pas, et que ses actions se trouvent continuellement en contradiction avec son système: la corruption, en ce qu'il se dit honnête homme et vertueux, tandis que son système ne lui laisse

que l'apparence de la probité, le fantôme de la vertu. Suivons ces deux réflexions avec toute l'attention qu'elles méritent.

L'impie se dit incrédule, et il ne l'est pas. Je n'entends point encore ici me servir de tous mes avantages, ni employer toutes les raisons dont je pourrais faire usage; je m'en tiens toujours aux preuves de sentiment, à la conduite de l'incrédule même, et je lui dis : Vous êtes bien convaincu de votre système; vous voulez qu'on croie que vous sentez tout le faible de la religion, et que c'est bien sincèrement que vous l'avez rejetée. Pourquoi? à cause, dites-vous, de ses mystères, de ses obscurités, indignes, selon vous, d'un esprit raisonnable et de tout homme qui pense. Or, sur cela, voici comme je raisonne, et je vous prie de raisonner un moment avec moi. Si cette religion, qui vous paraît si odieuse, pouvait se changer et s'adoucir à votre gré; si, par exemple, pour être chrétien, il ne fallait ni pénitence ni renoncement à soi-même et aux plaisirs; si l'Evangile ne disait anathème au monde, et qu'il n'y eût surtout ni enfer ni peines éternelles à appréhender; à ce prix, dites-moi, refuseriez-vous de l'être? ces mystères sur lesquels vous rejetez votre prétendue incrédulité vous arrêteraient-ils encore? Quoi! une religion si ancienne, si respectable, si bien prouvée, et qui, d'ailleurs, ne gênerait point les passions, qui ne nous laisserait rien à craindre et donnerait tout à espérer : ah! diriez-vous, peut-on hésiter à l'adopter? et il faudrait voir alors comme vous feriez voir la beauté, l'enchaînement, la solidité de ses preuves, la sublimité de ses dogmes, la pureté de sa morale. Eh! qu'importe, ajouteriez-vous, que tous ses mystères soient à notre portée, que nous entendions tout ce qu'elle nous enseigne? L'homme est-il donc fait pour comprendre tous les ouvrages de son Dieu, ou Dieu ne peut-il dire, ne peut-il faire que ce que l'homme peut entendre? Oui, ce langage de la raison serait celui de la plupart des impies; et si le Christianisme, une fois adouci en leur faveur, ne comptait plus l'éternité des peines parmi ses dogmes, il en est bien peu qui ne revinssent à la religion, à peine en resterait-il un seul dans le parti contraire : donc ce n'est point l'obscurité, la sublimité de ses mystères qui vous choquent; c'est la sainteté, la sévérité de sa morale qui vous révoltent; vous n'êtes mécontent de ses preuves que parce que vous êtes effrayé de ses dogmes, et votre impiété est plutôt en vous haine de la religion que mépris pour elle. Donc vous n'êtes pas incrédule, vous n'êtes que corrompu.

Allons plus loin, et, pour mettre dans tout son jour la fausseté de l'incrédule, interrogeons toutes ses actions, suivons par degré

toute sa conduite. Vous êtes, dites-vous, bien convaincu de votre système; par conséquent, vous croyez être sûr d'avoir trouvé la vérité : pourquoi donc ne la faites-vous pas connaître aux autres? La vérité fait de si vives impressions sur le cœur de l'homme qu'il n'est pas le maître de la tenir captive; du moins on ne la cache pas à ce qu'on a de plus cher au monde; on s'empresse au contraire à voir les siens dans les mêmes sentimens que soi. D'où vient donc cette monstrueuse contradiction que j'aperçois entre vos sentimens et vos actions? Vous avez des enfans, et vous ne voulez point auprès d'eux des hommes qui pensent comme vous, et, en père dénaturé et barbare, vous confiez leur éducation, à qui? à ce qu'il y a de plus chrétien et de plus opposé à votre façon de penser, à des hommes dont vous affectez de déplorer l'aveuglement et la superstition. Que dis-je? cette religion que vous blasphémez, vous voulez qu'on la leur enseigne; vous seriez fâché qu'on ne la leur enseignât pas; vous ne voudriez pas qu'on leur apprît vos systèmes; vous les leur cachez même à mesure qu'ils avancent en âge, et vous seriez au désespoir s'ils vous ressemblaient. Ah! imposteur, vous ne le croyez donc pas, ce système, puisque vous l'abandonnez au moment où le zèle de la vérité devrait se produire, mais où la tendresse paternelle ne vous permet pas de livrer vos enfans au mensonge et à l'erreur; tant il est vrai qu'il suffit d'avoir des passions pour n'être plus chrétien; pour désirer que les autres le soient, il suffit d'avoir des sentimens; et c'est assez de la nature seule pour trahir l'incrédulité. Hélas! disons tout : peut-être en secret enviez-vous le sort de vos enfans; vous vous rappelez avec regret le temps de votre jeunesse, où la religion combattait dans votre cœur pour sauver votre innocence, et vous voudriez pouvoir revenir au même âge pour reprendre les mêmes sentimens : donc vous n'êtes pas un incrédule décidé, vous n'êtes qu'un Chrétien honteux.

Vous êtes bien convaincu de votre système; et c'est, dites-vous encore, en homme qui pense et par réflexion que vous l'avez embrassé : vous avez donc médité, approfondi vos opinions, et par conséquent vous êtes en état d'en rendre raison, de les soutenir, de les défendre; vous devez même être charmé d'en trouver l'occasion; du moins tels se sont montrés dans tous les temps les auteurs bien convaincus de leurs nouvelles découvertes. Mais j'en appelle encore à l'expérience : est-ce là ce que nous voyons dans la plupart des détracteurs de la religion? et pour un impie qui montre des connaissances, qui, à l'aide de son esprit, sait donner

quelque couleur à ses raisonnemens, que voyons-nous dans la plupart des incrédules? des hommes qui ne connaissent de raison que le bon mot et la satire, qui souvent seraient sans esprit s'ils étaient sans méchanceté; jamais plus ignorans que sur leur incrédulité, jamais moins instruits que sur la religion; qui semblent enfin se défier d'eux-mêmes et appréhender de s'instruire : tous les livres corrompus qui contiennent leurs principes, ils les dévorent; fussent-ils dépourvus de toute raison, c'est assez qu'ils attaquent la religion pour qu'on les trouve remplis de sel et d'esprit : tous ceux qui les combattent, on ne daigne pas les ouvrir, on ne les connaît pas, tant on appréhende de se détromper et de voir la vérité. Ce n'est pas tout: les presse-t-on par des raisonnemens qui les embarrassent, ou ils rentrent dans le silence, ou ils ne répondent que par un air de mépris, un rire moqueur, une raillerie, un mot vague, un ton mystérieux, affectant de ne s'exprimer qu'à demi, et dire peu, afin de donner à croire qu'ils pensent beaucoup. Telle est, pour l'ordinaire, dans les cercles du monde la façon de répondre et de raisonner de ces hommes qui se regardent comme les seuls disciples de la vérité. Voilà donc, voilà sans doute une vérité bien timide, qui est faite pour paraître, et qui n'ose se montrer; qui éclaircirait tout, et qui craint elle-même d'être éclaircie; une vérité qui est l'ouvrage de la raison, et qui redoute le moindre raisonnement; qui est le fruit d'un examen profond, et qui fuit un moment de discussion; qui chante la victoire, et qui refuse le combat! Est-ce là être convaincu? Trouvez-vous quelqu'un assez simple pour le croire? le croyez-vous vous-même? Donc vous n'êtes pas incrédule, vous n'êtes que l'hypocrite de l'incrédulité et du libertinage.

Vous êtes bien convaincu de votre système, par conséquent vous devez y trouver des secours dans les grands événemens, dans les momens de disgrace et de tribulation, et il n'est point d'accident, de revers, de catastrophe qui doive vous en faire départir, parce que c'est la vérité surtout qui fait notre consolation dans l'adversité. Je vous demande donc, lorsqu'il vous est arrivé quelque disgrace, quelque chagrin accablant qui vous a plongé dans la plus profonde douleur, où a été votre ressource, dans la religion ou dans la philosophie? de qui avez-vous été prendre conseil, des héros de l'impiété ou des sages du Christianisme? J'en appelle encore ici à l'expérience : combien de fois n'a-t-on pas vu cette contradiction dans les plus grands libertins! sont-ils dans la peine et l'infortune, ils vont dans la retraite auprès d'un ami

chrétien et vertueux se consoler des outrages du sort, de l'injustice des hommes, chercher dans ses entretiens des adoucissemens à leurs maux, et dans ses réflexions un remède à leur désespoir; ils sont les premiers à reconnaître la sagesse et le bonheur des serviteurs de Dieu, et souvent on en a vu qui ont fini leur malheur par leur conversion; c'est-à-dire que votre système n'est que comme un de ces nuages formés par le soleil d'un beau jour, et qui se dissout au premier coup de tonnerre; vous blasphémez tant que la fortune vous rit, vous adorez dès qu'elle menace; et le plus souvent il n'est pas nécessaire de la raison, il suffit de l'adversité seule pour vous dévoiler: donc toute votre impiété n'est point l'effet d'un esprit éclairé, convaincu par la vérité, mais l'ivresse d'un cœur gâté par les plaisirs : donc vous n'êtes point le vrai héros de l'incrédulité, vous n'êtes que le monstre de la prospérité.

Enfin vous êtes bien convaincu de votre système, et si bien convaincu que vous n'avez que du mépris pour le Christianisme. Vous devez donc, par une conséquence nécessaire, être charmé de n'avoir avec vous et auprès de vous que des personnes qui pensent de même; vous devez être charmé d'avoir à traiter avec des hommes de votre sentiment, à dépendre d'eux, à leur confier vos plus chers intérêts. Eh! que serait-ce, en effet, qu'une opinion, une religion où l'on n'aurait de confiance qu'en ceux qui ne l'ont point embrassée, et où l'on ne se défierait que de ceux qui la suivent? Ne serait-ce pas en faire le désaveu le plus authentique? Or, vous-même, tout incrédule de bonne foi que vous croyez être, dites-nous donc, voudriez-vous voir votre maison et vos affaires entre les mains des personnes qui n'auraient que vos principes et votre religion? Vous croiriez-vous bien en sûreté avec des serviteurs qui penseraient comme vous que tout est indifférent à Dieu? et par qui aimeriez-vous mieux être servi, par un impie ou par un bon Chrétien? Disons tout: si l'on vous proposait, pour être unie avec vous d'un lien indissoluble, une personne qui fît profession de croire et de penser comme vous, qui n'eût que vos principes et vos mœurs, vous croiriez-vous bien assuré de sa conduite? Fût-elle une héroïne en philosophie et en force d'esprit, en voudriez-vous encore à ce prix? Que dis-je? fût-elle seulement soupçonnée de penser comme vous, elle serait perdue même dans votre esprit. La plus chrétienne est toujours celle qui convient le mieux; on s'applaudit de l'avoir trouvée, et le plus incrédule se croirait déshonoré de se voir uni à une personne qui lui ressemblât. Et ce

raisonnement, à combien d'autres sujets ne pourrions-nous pas l'appliquer? Car, si vous y prenez garde, tels sont les incrédules! presque dans toutes les circonstances de la vie; leur donne-t-on des maîtres, ils les souhaitent bons Chrétiens, afin que leur gouvernement soit juste; ont-ils des procès, ils ne voudraient point voir leur cause, à moins qu'elle ne fût injuste, entre les mains d'impies comme eux, et ils veulent des juges qui aient le désintéressement et la probité chrétienne; ont-ils un dépôt à confier, ils le remettent de préférence à un homme chrétien et vertueux; ont-ils des conseils à demander, ils préfèrent toujours les lumières d'un homme sage et vertueux. En un mot, leur honneur, leurs intérêts, leur vie, leurs biens, ils ne les croient en sûreté que dans les mains de la religion, et ils se fient à tout, excepté à leurs semblables. Qu'est-ce donc, je vous prie, qu'un système qu'on n'aime que pour soi-même, et qu'on redoute dans les autres? dont on se fait l'apologiste, et dont on craint d'être la victime? qu'un système qui n'existe que dans le langage, et qui vient toujours échouer contre l'expérience? J'ajoute, qu'est-ce qu'une conviction et une croyance qui se dément, se parjure à la moindre occasion critique, et presqu'à chaque action de la vie? De bonne foi, est-ce là croire? est-ce même douter? Donc vous n'êtes point un incrédule, vous êtes plutôt le traître et l'apostat de l'incrédulité. (Cambacérès.)

Les incrédules ne peuvent jamais être que de faux adorateurs de la Divinité.

Il ne nous faut, mes frères, qu'une bien simple réflexion pour reconnaître évidemment que, puisque Dieu a créé l'homme, il doit se soumettre tout l'homme. Toutes nos facultés sont autant de tributs que nous devons à son empire; lui en soustraire une partie, c'est méconnaître sa grandeur, c'est insulter à sa puissance; car notre hommage ne doit pas être moins entier que son domaine est absolu. Si la raison conçoit un culte, il ne peut consister que dans le double sacrifice de l'esprit et du cœur. Or, lui offre-t-il d'abord le sacrifice de l'esprit, ce disciple de la pure raison qui ne veut céder qu'à l'évidence, qui prétend hardiment que Dieu ne peut dire que ce que l'homme peut comprendre, qui détermine ainsi les limites de son pouvoir, et lui dispute fièrement le plus beau de ses droits et le plus inhérent à sa grandeur suprême, celui de captiver l'entendement, comme parle l'Apôtre [1], sous le poids de sa

[1] II Cor., x, 5.

majesté? Lui offre-t-il le sacrifice de l'esprit, ce téméraire serviteur qui ne veut recevoir aveuglément aucun ordre de son souverain maître, qui mieux que lui veut savoir le moyen de lui plaire et la façon de le servir, qui sans cesse est occupé à le surprendre et à le fatiguer par ses orgueilleuses questions? Lui offre-t-il le sacrifice de l'esprit, cet homme dont le principe favori est que l'erreur n'est point un crime, que Dieu ne nous impute point les méprises de la raison, et que, pourvu qu'on croie qu'il existe, peu lui importe ce qu'on pense et quel culte on lui rende? Enfin, lui offre-t-il le sacrifice de l'esprit celui qui a abandonné la loi chrétienne parce que la raison y est trop subjuguée et Dieu trop cru sur sa parole? Il s'abaisse, dit-on, devant la grande intelligence, il adore humblement l'Etre incompréhensible: beau langage, sans doute, s'il signifiait quelque chose dans la bouche de ceux qui le tiennent! Grande soumission, en effet, qui n'impose aucune croyance précise, et qui laisse toujours à l'esprit la liberté d'errer sans fin au gré de ses vains songes! Grand abaissement, qui se fait à lui-même sa loi, et dont la résistance est plus vive à mesure que les vérités sont plus hautes! Grande dépendance, qui ne porte aucun joug pénible, et qui, dans la réalité, ne lui rend pas plus sacré le Dieu de la nature que le Dieu du Christianisme! Croit-on bien, en effet, que le sage orgueilleux qui abandonne l'Évangile à cause de ses incompréhensibles mystères respectera davantage les attributs de Dieu, qui sont tout autant de mystères qu'il ne comprend pas mieux? Croit-on bien qu'une fois affranchi du joug de la révélation, son intempérante raison s'abaissera humblement devant les augustes nuages dont s'est enveloppé le Dieu de l'univers? Et pourquoi croirait-il mieux ce qui le confond comme homme que ce qui le surpasse comme Chrétien? Non, mes frères, celui qui n'a pas voulu faire le sacrifice de son esprit dans la loi chrétienne ne le fera pas davantage dans la loi naturelle, parce que la création n'a pas moins ses insurmontables mystères que la révélation, et qu'ainsi son plus grand effort de raison et le plus grand honneur qu'il croira faire à la Divinité seront toujours au moins de rester dans le doute.

Lui offrira-t-il davantage le sacrifice du cœur? Quels devoirs envers Dieu lui commande donc la nature? quelles obligations lui fait-elle contracter envers celui qui l'a créé? quel commerce et quel rapport établit-elle entre la terre et le ciel? qu'est-ce qu'un homme qui n'a pour symbole que sa seule raison, pour religion que l'inspection de l'univers et pour catéchisme que le livre de la na-

ture? Sans doute que c'est une fort grande et fort utile occupation de contempler le spectacle de la création, pour s'efforcer de remonter, par ses merveilles, vers le Dieu qui en est l'auteur; mais que peut-elle enfin produire, dans ceux qui n'ont plus de Christianisme, qu'une vaine spéculation qui sert bien plus au délassement de la créature qu'au service du Créateur; qu'une passion oiseuse pour les devoirs, que des rêves perdus pour la vertu, et une stérile métaphysique qui n'influe en rien sur la probité des actions et sur la conduite de la vie? Aussi, mes frères, suivez le plan de leur vie, examinez en quoi elle diffère de celle des athées, examinez à quelle marque on peut les reconnaître pour des adorateurs de la Divinité; demandez-leur si jamais ils ont su ce que c'est que d'invoquer son nom, d'étudier sa volonté sainte, d'implorer humblement son secours et de marcher en sa présence. Ils adorent un Dieu! Mais qu'ont-ils jamais fait pour lui témoigner leur amour? quelle passion lui ont-ils immolée? quelle prière lui ont-ils adressée? quelles actions de graces lui ont-ils jamais rendues? surtout quelles expiations se sont-ils imposées après l'avoir offensé? Quoi! de stériles regrets qui leur laissent toujours les mêmes habitudes et les mêmes penchans; quelques vains repentirs sans changement, sans componction et sans contrainte! Je les adjure tous ici : y en a-t-il un seul qui jamais lui ait consacré, je ne dis pas un jour, mais un seul moment de sa vie? un seul qui ait jamais pris quelque intérêt à son service et à sa gloire? Mais que dis-je? Hélas! qui ne sait pas que Dieu est, dans leurs principes, un nom qui n'a plus de sens, et son service un devoir qui n'a plus d'objet? Ils adorent un Dieu! mais qu'est-ce donc qu'adorer un Dieu, et ne lui rendre aucun culte? Si ce n'est rien par rapport à eux, qu'importe qu'il existe en lui-même? Qu'importe qu'ils l'adorent en esprit, si dans la vérité ils ne diffèrent point des athées? De toutes les erreurs sur la Divinité, la plus dangereuse et la plus incurable, ce n'est pas de nier son existence, c'est de l'oublier; ce n'est pas la révolte, c'est l'indifférence. Ils adorent un Dieu! Oui, mais un Dieu qui, n'étant pas plus saint que la nature, laisse à nos sens leurs appétits grossiers, à la chair toutes ses convoitises, et au corps toutes ses souillures; un Dieu qui donne aux astres des lois invariables, et qui permet aux hommes d'errer sans règle au gré de leurs penchans; un géomètre éternel qui arrange le monde, et ne se mêle point de leur conduite : c'est-à-dire qu'ils admettent son existence uniquement pour s'épargner la honte et l'infamie de la nier; qu'ils reconnaissent ses bienfaits en s'en servant pour leurs plaisirs; sa

puissance, en lui demandant tout au plus longue vie et santé; sa bonté, pour l'impunité qu'ils en attendent. Qu'une telle croyance est commode pour les passions! et qu'il était bien nécessaire que Dieu sortît de son repos, et déployât dans la création tant de puissance et de grandeur, pour obtenir un pareil culte et se former de tels adorateurs! (M. de Boulogne, *Sur l'Incrédulité.*)

L'incrédule est suspect dans ses vertus.

Et qu'on ne vienne point m'opposer qu'on voit des Chrétiens plus déréglés encore, plus dépourvus de vertu et de sentiment que les incrédules de profession. J'en conviendrai, s'il le faut, et c'est par là même que je prétends décider la question que je traite; car enfin les incrédules n'ont jamais contesté au Christianisme le pouvoir de rendre l'homme meilleur; ils conviennent que l'espérance d'un paradis, la crainte d'un enfer, sont deux grands mobiles pour la vertu, et de fortes barrières contre les passions; si donc avec de tels secours l'honnête homme, selon eux, est encore si rare parmi les Chrétiens, que sera-ce de ceux qui ne le sont pas, que sera-ce de ceux qui n'ont rien à attendre dans l'autre vie du bien qu'ils ont fait ou du mal qu'ils auront commis? Quoi! la crainte d'un Dieu vengeur, la crainte d'un Dieu armé de foudres n'arrête pas le Chrétien, et l'impie s'arrêtera par la crainte des hommes et par le seul respect humain? Une éternité malheureuse ne peut pas nous contenir dans les règles du devoir, produit à peine quelques faibles vertus; et un système qui borne tout au temps et à ce monde, que produira-t-il donc? quels monstres n'en doivent pas sortir!

Et, après tout, je voudrais bien qu'on me dît une fois ce que c'est qu'un honnête homme, dont la probité est fondée sur la nature faible et corrompue, ou sur un système qui favorise encore plus les passions que les vertus; un honnête homme qui condamne une religion qu'il estime au fond du cœur, pour en adopter une qu'il ne croit pas, qu'il n'estime pas, qu'il ne peut croire, et dont il veut paraître persuadé; un honnête homme qui fait sa première loi de satisfaire toutes ses inclinations, et qui veut que le bien et le mal n'aient d'autre principe que les lois et les caprices des souverains; un honnête homme qui s'est fait un Dieu qu'ont adopté tous les scélérats, et qui, par son système, se voit associé à ce qu'il y a de plus dépravé dans toutes les nations; un honnête homme qui veut que la tradition ne soit qu'une fable, la religion un fantôme, l'autre vie un préjugé, l'ame un souffle que l'instant du trépas

dissipe dans les airs, les vertus des chimères, les crimes des polices humaines, les rois des tyrans; car, à raisonner conséquemment, telles sont les suites de leurs opinions : un honnête homme qui ne croit rien, qui ne craint rien, qui n'espère rien après cette vie, et qui a toutes les vertus, à cela près qu'il n'a point de religion; c'est-à-dire un honnête homme qui n'a ni foi ni loi. Qu'on mette à l'épreuve sa probité, que son intérêt ou son plaisir se trouvent en concurrence avec son devoir, et l'on verra ce que c'est qu'un sage de cette espèce.

Je sais que ces héros de l'impiété prennent souvent un masque imposant; et s'imaginant s'être mis au rang des hommes désabusés par la philosophie, au dessus des autres par leur orgueil, au dessus de la religion par l'impiété, ils affectent encore d'être au dessus des faiblesses de la nature par leur vertu ; souvent même, pour donner quelque air de consistance et de réalité à ce fantôme de sagesse, on se fait à soi-même des maximes inviolables de droiture et d'équité, qu'on affiche aux yeux du monde qu'on veut éblouir, et qu'on étale dans l'occasion avec tout le faste de l'orgueil philosophique. Monde trop crédule à la vanité et au mensonge, ne te fie point à ces protestations tant de fois éprouvées, à ces vertus tant de fois démenties! Cette statue énorme si brillante et si parée n'est portée que sur des pieds d'argile : le moindre choc la fera tomber. Ce sage que tu respectes, ce héros que tu couronnes, te punira bientôt de ton estime et de tes respects. Quand on a rompu les nœuds de la piété et de la religion, reconnaît-on quelque chose de sacré et d'inviolable dans la nature? David est infidèle à Dieu, il sera bientôt infidèle aux hommes ; il a perdu l'innocence par un adultère, bientôt il perdra l'humanité par un homicide. Achab a quitté sa religion ; triste et malheureux Naboth, abandonne-lui ta vigne, si tu veux conserver ta vie.

Il est vrai encore, et je ne saurais trop insister sur ce point; il est vrai qu'à l'extérieur ces hommes ne paraissent pas toujours aussi corrompus; il est une imposture d'actions comme de langage dont ils savent étayer leur système. Beaux discours, noblesse de sentiment, grands principes de bienfaisance et d'humanité, d'équité et de vertu ; voilà ce qu'ils affectent de montrer dans leur conduite, de prêcher avec enthousiasme dans leurs écrits; quelquefois même on a vu partir d'eux les actions les plus héroïques, des traits de grandeur d'ame qui étonnent; mais que prouvent ces exemples? Qu'il n'est point d'homme entièrement vicieux, et que comme le plus sage peut être capable d'une faiblesse, le plus méchant peut l'être

d'une belle action : encore faudrait-il en connaître le motif, et savoir si ces actions si vantées, si éclatantes, ne ressemblent pas à ces eaux jaillissantes qui, quoique élevées et brillantes dans les airs, n'en sortent pas moins d'une source impure et infecte; ou, pour mieux dire, ces exemples prouvent que l'honnête homme ne se connaît point aux actions d'éclat : pourquoi? Parce que, dans ces grandes occasions, on se regarde comme étant en spectacle, à la vue d'un public qui nous examine, de nos amis qui nous entourent; l'esprit s'enflamme, l'héroïsme s'empare de l'imagination; on croit, dans ce moment, être le modèle de la vertu, et il se trouve qu'on n'est que le héros de la vanité. L'homme vertueux est celui qui n'a pas besoin de témoins pour l'être. Aussi il faut voir comme ces sortes d'impies s'estiment entre eux : il n'en est pas un seul qui, au fond du cœur, ne se défie de son semblable; pas un seul qui voulût voir sa vie, sa fortune, son honneur, à la discrétion des autres, et en secret ils se rendent tous la justice de se mépriser mutuellement; pourquoi donc balancer à leur égard sur le titre d'honnête homme, et serait-ce à nous de les estimer plus qu'ils ne s'estiment eux-mêmes?

A tous ces raisonnemens, à tant de preuves de fait et d'expérience journalière, que pensez-vous que puissent opposer les incrédules? Ils osent nous accuser de mauvaise foi et d'exagération à leur égard. On peut être incrédule et honnête homme, ajoutent-ils; on en a vu, et on en voit tous les jours des exemples. Je veux bien le leur accorder; mais prenez garde, que prouvent ces exemples? Ils prouvent seulement que, lorsqu'on a reçu un caractère vertueux, que la religion et l'éducation ont perfectionné dans la jeunesse, il est comme impossible d'étouffer entièrement ces heureuses semences, et d'abandonner tout principe. Ils prouvent, ces exemples, qu'après un certain âge, l'esprit a beau s'enivrer du poison des nouvelles opinions, les anciennes impressions demeurent, et le cœur est toujours à la vertu par la force de l'inclination, de l'habitude ou de l'amour-propre. On a beau, par des principes hardis, le solliciter au mal; dans une ame bien née, la nature est plus forte que les systèmes, et jamais on ne peut détruire entièrement ce qu'il plaît aux impies d'appeler préjugé, parce que la religion, qui, heureusement, a présidé à notre éducation, ayant plié de bonne heure notre cœur à la sagesse, à la vertu, leur a fait jeter des racines si profondes que le torrent des passions ne peut jamais tout emporter. Un incrédule honnête homme prouve donc encore en faveur de la religion; et il a beau affecter de n'y

plus tenir par la foi, il lui appartient encore par la probité. L'incrédulité ne gagnerait donc rien quand on lui accorderait qu'on peut être honnête homme sans avoir actuellement de la religion ; il faudrait prouver qu'on peut l'être sans en avoir jamais eu ; il faudrait voir une fois un homme élevé à l'école des impies dès l'enfance, à qui, par conséquent, on n'aurait inspiré ni religion, ni crainte de Dieu et d'une autre vie, et à qui on aurait persuadé la vertu que par des motifs d'une sagesse toute mondaine, et voir ce que deviendrait, avec de tels principes, cet enfant de la philosophie; si, au premier souffle des passions, cet édifice de la sagesse humaine, bâti sur le sable mouvant des systèmes et des opinions de la vanité, ne serait pas plutôt renversé; et si, contre la première tentation, un bon philosophe serait aussi fort qu'un bon Chrétien.

On peut être honnête homme et incrédule, on en voit des exemples. A quoi pensent les impies en tenant ce langage? et comment ne sentent-ils pas, non seulement que ce n'est rien dire en faveur de l'incrédulité, mais qu'au contraire c'est prononcer sa condamnation et en faire la satire la plus cruelle, à peu près comme on ferait celle d'une profession qu'on voudrait décrier, en disant qu'on y voit pourtant des gens de bien? parce qu'en effet ce n'est point assez que l'incrédulité n'exclue pas, ne détruise pas les vertus de l'honnête homme, il faut montrer aussi qu'elle ne s'accorde pas avec les vices du méchant, qu'elle ne favorise pas le crime et les passions.

On peut être honnête homme et incrédule. Quelle honte pour l'incrédulité d'être réduite à ce langage! Quoi donc! serait-ce faire l'éloge du Christianisme que de dire qu'on peut être à la fois honnête homme et Chrétien? Non, sans doute; la gloire de la religion n'est pas de ne point exclure la vertu, mais de l'exiger, de la supposer, de la perfectionner même, et qu'en un mot tous ses principes soient si étroitement unis à ceux de la probité que manquer à l'une ce serait manquer à l'autre, et qu'on cesse d'être Chrétien dès lors qu'on cesse d'être honnête homme. De même, pour l'honneur de l'incrédulité, il faudrait prouver, non pas qu'elle peut être compatible avec la probité, mais qu'elle est si incompatible avec le crime qu'un malhonnête homme, un fourbe, un imposteur, un méchant ne peut être par là même ni athée, ni pyrrhonien, ni déiste, et montrer, en un mot, que c'est une contradiction que d'être un incrédule et un scélérat. Jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à démontrer cette proposition, ils n'auront rien fait; et dire

qu'on voit des gens de bien sans religion, c'est dire simplement qu'il est des exceptions à tout, des contradictions partout, et qu'on voit des honnêtes gens parmi les impies, à peu près comme on trouve quelquefois un humain parmi les sauvages et des hommes parmi les barbares. Je n'agite donc pas la question, si absolument l'on peut être honnête homme sans religion : je dis seulement qu'on a plus de peine à l'être, que pour l'ordinaire on ne l'est pas; et pour vous les prouver, comme je l'ai fait dans ce discours, par des preuves de fait et de sentiment, comparons un moment les devoirs, les sentimens, la conduite, les actions de l'honnête homme, avec la conduite, les actions, les sentimens des impies; et, de cette comparaison, faisons naître une démonstration plus forte que tous les raisonnemens.

Un honnête homme respecte sa patrie et ses maîtres, les mœurs et les lois publiques; il ne se permet ni de les attaquer par ses écrits, ni de les blesser par ses discours, ni de les fronder par des systèmes. Mais les impies, qu'ont-ils fait dans tous les temps, qu'ont-ils produit dans le nôtre? Livres scandaleux, satires sanglantes, poésies infâmes, romans licencieux; sciences, lettres, beaux-arts, tout, dans leurs écrits, respire l'audace et la licence la plus effrénée, l'amour des nouveautés les plus dangereuses. Avant ce siècle d'incrédulité, connaissions-nous ce désordre? Et depuis qu'elle n'a cessé de se répandre, qu'on me montre ce qu'elle a épargné. Est-il rien de si saint dans nos mœurs qu'elle n'ait profané, de si sacré dans la religion qu'elle n'ait blasphémé, de si respecté dans nos lois qu'elle n'ait ébranlé, de si sage dans les principes du gouvernement qu'elle n'ait attaqué, d'autorité si respectable qu'elle n'ait insultée, d'entreprise enfin si hardie, d'ouvrage si funeste qu'elle n'ait enfanté, et qui, tous sortis de cette source impure, ont imprimé une honte éternelle à notre siècle et à la nation? Voilà ce qu'a produit cette école d'honneur, de sagesse, de vertu; qu'on juge donc de l'arbre par les fruits, et la probité des maîtres par celle des disciples.

Un honnête homme respecte tout ce qui est utile, à plus forte raison tout ce qui est nécessaire au bien public, fût-ce même des préjugés. Or, de l'avis des impies eux-mêmes, quoi de plus nécessaire à l'homme dans toutes les situations que la religion? Sans ses espérances et ses promesses, sans ses menaces et ses châtimens, où serait notre ressource dans la plupart des situations de la vie? Je suis infirme, qui me soutiendra dans mes maux si ce n'est la religion? J'ai des peines, qui essuiera mes larmes si ce n'est la religion?

Je suis pauvre et malheureux dans ce monde, qui me consolera si ce n'est la religion, par l'espoir d'une vie plus heureuse? J'ai des passions à réprimer, qui les enchaînera mieux que les terreurs de la religion? Des chagrins et des ennuis accablans qui me dégoûtent de la vie, qui me préservera du désespoir et d'attenter sur mes jours, si la religion n'arrête mon bras? Hélas! sans la religion, qu'est-ce qui pourrait nous consoler du malheur de naître et de la nécessité de mourir? O impie! ô incrédule! que faites-vous donc en la combattant cette religion, en tâchant de l'ébranler, de la décrier? Vous nous arrachez tout ce que nous avons de plus cher au monde, vous ôtez au malheureux sa consolation, à l'infirme son soulagement, au mariage sa sainteté, au pauvre son espoir, aux vertus leur récompense, aux crimes leur châtiment, et aux mœurs leur plus ferme appui. Quel honnête homme, qui est à la fois l'ennemi du genre humain et le fléau de la société!

Un honnête homme ne doit jamais trahir son sentiment, soit à la vie, soit à la mort: il n'a pas deux langages, et cependant les incrédules portent la fourberie jusqu'au moment le plus consacré à la vérité, jusqu'au bord du tombeau. On les voit, à la mort, remplir par bienséance les devoirs les plus sacrés de la religion, et, selon eux, c'est là le plus beau trait, le plus grand effort de leur probité, de ne point choquer dans ce moment les lois de la société et du culte établi. Quoi donc! la première loi, le premier devoir de l'honnête homme n'est-il pas de n'être ni faux ni trompeur, de ne rien jouer, de ne point feindre, en un mot, des sentimens que l'on n'a pas? Eh! que penser d'une secte dont la plus belle action est une hypocrisie? Non, toutes les menaces des tyrans ne sauraient forcer un honnête homme à feindre une religion qu'il ne croit pas, encore moins à la feindre de sang-froid et par respect humain. Les Chrétiens mouraient plutôt que de feindre d'être païens pour racheter leur vie; les païens mêmes aimaient mieux être persécutés que feindre d'être Chrétiens au dehors, ne l'étant point au fond du cœur, parce que la probité ne permet jamais de paraître ce qu'on n'est pas, plus encore en matière de religion qu'en toute autre. Je raisonne donc et je dis: les incrédules, au dernier moment qu'ils donnent à la religion, ou y croient ou n'y croient pas; s'ils y croient, il y a bien de l'apparence que toute leur vie n'a été qu'hypocrisie et fausseté, et qu'ils blasphémaient de bouche ce qu'ils croyaient du fond du cœur; s'ils n'y croient pas, je leur apprends et je répète qu'il est d'un malhonnête homme de dire à la mort ce qu'on ne pense pas, de faire à la mort un acte de religion qu'on

ne croit pas; c'est finir par le mensonge et la perfidie. Que l'impie choisisse donc : ou il a vécu en fourbe ou il meurt en imposteur; où est donc l'honnête homme? (Cambacérès.)

Péroraison.

Ne nous laissons donc point ni étonner par leurs belles actions, elles ne sont que faste et arrogance; ni ébranler par leur langage, il n'est qu'erreur et sophisme; ni séduire par leur esprit et leurs raisonnemens, il n'est point de science contre la science de Dieu; ni entraîner par leur nombre, qui s'accroît de jour en jour; regardons-le, au contraire, comme une nouvelle preuve de la vérité, de la divinité de la religion. Plus elle est combattue par les hommes, plus elle a d'ennemis, plus nous devons y reconnaître la main et l'ouvrage d'un Dieu. Si elle n'était que l'ouvrage des hommes, elle serait, comme toutes les religions que les hommes ont faites, paisible et tranquille, sans guerre, sans contradictions, sans ennemis; mais elle est l'ouvrage d'un Dieu de vérité et le fléau de toutes les passions, il faut bien que toutes les passions s'arment pour la combattre; il faut surtout que les prophéties s'accomplissent, que l'enfer et le monde soient conjurés contre elle.

En effet, permettez-moi encore cette réflexion, elle est de saint Augustin, ne la perdez pas. Deux religions, disait ce Père de son temps, et nous pouvons dire aujourd'hui trois religions ont partagé le monde, la païenne, la mahométane, le Christianisme : les deux premières ont régné sans contradiction : nous voyons le Dieu de Mahomet adoré, respecté sur ses autels; et, dans toute la vaste étendue de son empire, il ne s'est point encore trouvé d'esprit fort qui ait entrepris de le combattre et de le braver. Le paganisme, avec quel éclat, quel ascendant ne s'est-il pas soutenu! Rome, Athènes, Lacédémone, l'univers ont offert leur encens aux idoles, et on compte à peine, durant tant de siècles, quelque poète licencieux, quelque philosophe sceptique ou épicurien qui, dans leurs écrits, aient osé attaquer le culte public. Du reste, ceux mêmes qui étaient trop éclairés pour croire à la pluralité des dieux s'observaient dans leurs discours et leur conduite; et s'il se fût trouvé quelqu'un qui eût osé publiquement attaquer la majesté des dieux de l'empire, jamais, non jamais il n'eût échappé à la sévérité des lois, à la vigilance des magistrats. Siècles malheureux, que n'avez-vous eu notre religion! et pourquoi faut-il que vous ayez eu plus de zèle pour le mensonge que nous

n'en avons pour la vérité ? Oui, le Christianisme seul s'est vu attaqué, non seulement par ses ennemis, mais par les Chrétiens mêmes ; c'est la seule religion qui ait vu dans son sein tant d'incrédules et d'esprits forts, qui se font une gloire de la décrier ; et pourquoi ? demande ce Père, étonné du contraste. C'est que le paganisme et les autres religions étant l'ouvrage de l'esprit de mensonge, il n'avait garde de se détruire lui-même et d'inspirer aux hommes du mépris pour son culte. Le Christianisme, au contraire, étant la seule religion divine, la seule qui se soit opposée au règne du démon et des passions, et qui ait renversé leurs autels, il a bien fallu que l'enfer fût toujours déchaîné contre elle, que tous les jours l'enfer et les passions fissent de nouveaux efforts pour la détruire. Donc, loin de nous étonner de ce nombre d'impies qui s'élèvent parmi nous, de voir leur orgueil et leur audace s'accroître de jour en jour, soyons plutôt surpris de ce que le nombre n'en est pas encore plus grand. Il faut bien, encore une fois, que les oracles s'accomplissent, et que la religion soit en butte aux contradictions jusqu'à la fin. Donc, plus nous devons nous animer, non seulement à la croire, mais encore à la pratiquer, afin d'avoir part à ses récompenses. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR L'INCRÉDULITÉ.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS PRINCIPALES DES INCRÉDULES.

EXORDE.

Dixerunt enim cogitantes apud se non recte...... Ex nihilo nati sumus, et post hoc, erimus tanquam non fuerimus.

Ils ont dit dans l'égarement de leurs pensées : Nous sommes nés du néant ; et après la vie, nous serons comme si nous n'avions jamais été. (*Paroles de l'impie, au livre de la Sagesse*, ch. 2.)

Si les hommes, entraînés au mal par leurs passions, devenus par habitude esclaves de leurs vices, conservaient encore des principes de religion et leur rendaient extérieurement hommage ; si, tenant au moins à la vertu par des regrets et des remords, ils nourrissaient l'espérance, le désir de mettre quelque jour un terme à leurs désordres, et de se réconcilier avec le Ciel avant de quitter la terre, nous aurions toujours, il est vrai, à gémir sur leurs écarts et leur triste désertion ; mais sans avoir à les compter parmi nos ennemis, nous aurions à craindre, il est vrai, qu'avant leur retour à la pénitence ils ne fussent enlevés à la vie ; mais nos prières se borneraient alors à demander qu'en prolongeant leurs jours, le Seigneur daignât réveiller au plus tôt dans leur ame la foi, trop long-temps assoupie. Telles, en général, étaient autrefois les dispositions des pécheurs : tel était aussi notre ministère. Que les temps sont changés ! Depuis que l'incrédulité philosophique a jeté sur le Royaume Très-Chrétien son haleine empestée, elle a flétri les vertus dans leurs germes, et desséché le sentiment dans les cœurs. Depuis cette époque, l'homme doué de raison, créé à l'image de Dieu, s'est fait honneur de s'assimiler aux brutes, de les imiter, les surpasser dans leurs appétits, quelquefois même en cruauté ; et pour s'affermir contre les terreurs de la religion, il s'est dit à lui-même ce qu'autrefois se disaient les impies de l'Ecriture : Nous sommes nés du néant, et, après la vie, nous serons comme si nous n'avions jamais été !

Eh quoi! ce siècle de lumière (ne s'est-il pas lui-même ainsi nommé?) aurait-il donc découvert contre la religion des raisons péremptoires? Car assurément, pour renoncer à ses brillantes espérances ou braver ses châtimens éternels, des doutes, des obscurités, quelques invraisemblances ne suffiraient pas à des esprits raisonnables ; il ne leur faudrait pas moins que la certitude. Eh bien ! interrogez la foule et le commun des impies : ils n'ont rien à vous répondre : mais depuis trente ans, sans culte, sans morale, sans frein, enhardis par l'exemple, endurcis par l'habitude, ils n'obéissent plus qu'à leurs inclinations grossières. Essayez de les en ramener : ils sont sourds à ce que vous leur dites. Mais pressez-les de s'expliquer : au lieu de raisons, ils vous répondront avec brutalité : « Après la vie, nous serons comme si nous n'avions jamais été; » et leurs jours s'éteindront misérablement, ou dans les angoisses du désespoir, ou dans le silence stupide de l'insensibilité.

Ce n'est pas que parmi les incrédules il ne puisse se rencontrer des hommes instruits, recommandables par de belles qualités; des hommes nés, ce semble, pour la couronne immortelle, s'ils n'avaient le malheur de l'envisager comme chimérique. Toujours fixés sur l'obscurité de certains dogmes, jamais sur la clarté des preuves, je ne m'étonne pas qu'ils se soient égarés. Par esprit de singularité et un fonds d'orgueil secret, ils ont voulu tout pénétrer, tout concevoir ; et pour éviter dans la révélation quelques nuages, ils sont tombés dans les ténèbres de l'athéisme. A force de s'abuser, ils continuent et s'endorment dans une fausse sécurité, et mourront peut-être dans le calme de la conscience; dignes en vérité de nos larmes, puisqu'ils vivent comme s'il existait à leurs yeux un souverain Juge, et qu'ils pensent comme s'il n'existait pas. Ce sont là des exceptions rares, mais des plus déplorables.

Quant au reste des incrédules, on peut dire avec assurance qu'ils n'ont jamais fait sur cette matière aucune étude suivie, aucun examen sérieux. Ils n'en savent pas plus *contre* la religion que *pour* leur philosophie prétendue. Ils ont rejeté la première, comme ils ont adopté la seconde, sans connaître ni l'une ni l'autre. Ce sont ou des jeunes gens ou des hommes du monde dissipés, irréfléchis; ou des hommes adonnés à des professions utiles, d'autres aux belles-lettres, aux sciences, aux arts, à des talens agréables. Ils auront les connaissances de leur état, ils y auront peut-être même acquis de la célébrité. Peut-être aussi, dans leurs momens de loisir, ont-ils fait des lectures instructives, mais étrangères à la

religion. Jamais ils n'ont eu ni le temps ni le goût d'étudier nos apologistes : seulement ils ont quelquefois pris plaisir à la lecture de nos adversaires. Ils en ont goûté la doctrine, retenu ce qu'ils y ont trouvé contre la nôtre, des sarcasmes, des ridicules, des aperçus présentés avec esprit, des objections maniées avec adresse ou relevées par un étalage de savoir et d'érudition : c'en est assez. L'incrédulité les appelle et les attire par des promesses séduisantes : le front couronné de fleurs, elle leur offre les biens, les jouissances de la vie ; les invite à des plaisirs sans trouble, à des joies sans remords. Elle se mêle à leurs jeux, à leurs entretiens ; sourit à leurs propos, à leurs projets de fortune, de bonheur. On résiste difficilement à tant d'attraits étalés à la vue. Mais, un instant : séparons l'incrédulité de son brillant cortége, qui n'est pas elle. Examinons à part ce qu'elle saurait bien nous dire en sa faveur et contre son austère rivale. Rien de neuf, rien de concluant : ce qui a été cent fois réfuté, elle le redit encore. Oh ! si ses partisans éblouis pouvaient la dépouiller de ses dehors empruntés, s'ils pouvaient l'envisager telle que véritablement elle est en elle-même ! je suis certain que sa pauvreté réelle, que son dénûment absolu leur ferait peur, leur ferait pitié. La misérable ! elle n'a pas seulement l'ombre d'une preuve pour se couvrir.

Vous en serez bientôt convaincus, mes frères, par l'examen rapide des motifs qui décident les incrédules à rejeter notre croyance. Vous allez voir, ce que je vous annonçais dans une de mes précédentes conférences, qu'ils prennent les conjectures pour certitudes, l'erreur pour la vérité, et même la déraison pour le bon sens.

C'est de vous seul, ô mon Dieu ! que viennent, comme de leur source, les pensées vraies, les pensées bonnes ; c'est aussi par votre grace seule qu'elles pénètrent dans les esprits. Accordez à votre humble ministre le don de les concevoir, de les exprimer, et à ses auditeurs celui de les sentir et de s'y attacher. (M. de Trévern, Évêque de Strasbourg, *Réponse aux difficultés des incrédules.*)

Évaluation du nombre des incrédules.

Je compte pour rien, en faveur de l'incrédulité, ces femmes beaux esprits, nourries de la lecture de livres frivoles ou même licencieux, qui, effrayées peut-être de leurs propres songes, rient des menaces de la vie future, et adoptent, comme étant plus commodes pour elles, les maximes de l'incrédulité. . . .

Je compte pour rien cette foule de jeunes gens légers d'instruction et de doctrine, qui, étrangers aux règles du raisonnement et de la critique, sont incapables d'avoir une opinion raisonnée, ou bien qui, sans manquer d'ailleurs d'esprit et de talent, sont néanmoins incrédules sur la foi d'autrui, font les impies par ton, ne connaissent le Christianisme que par les faux portraits qu'en font ses ennemis, et n'en cherchent pas le portrait véritable dans ses apologistes.

Je compte pour rien ces hommes faibles et sans caractère, faciles à recevoir l'impression de tout ce qui les entoure, qui semblent avoir tous les vices parce qu'ils n'en ont aucun de décidé, sont impies avec les impies, et quelquefois aussi religieux avec ceux qui le sont.

Je compte pour rien ces incrédules grossièrement débauchés, qui prennent leurs argumens dans la corruption de leur cœur; n'est-il pas évident que leur conduite est un préjugé contre leur doctrine? Leur incrédulité s'explique par leurs mœurs; s'ils sont voués à de honteuses passions, je puis sagement suspecter qu'elles font toute la cause de leur irréligion.

Je ne compte pas ces esprits incertains qui semblent flotter entre la religion et l'incrédulité, ne sont ni pour ni contre le Christianisme; ou bien qui, après avoir bravé la religion, finissent par lui rendre hommage dans leurs écrits ou par leur conduite; l'incertitude des uns décèle des incrédules qui ne sont pas convaincus de leurs systèmes, et le changement des autres dépose contre leur incrédulité passée.

Je ne compte pas cette multitude d'écrivains éphémères qui paraissent un instant sur la scène du monde littéraire, et disparaissent pour toujours; je crois à leur esprit plus qu'à leur bon sens, ce ne sont pas là des autorités.

Enfin je ne compte pas, en faveur de leur incrédulité, des hommes d'ailleurs distingués par le savoir et le talent, mais qui n'auraient pas suffisamment étudié la religion; ainsi, qu'ils aient été, même avec une très grande réputation d'esprit et de connaissances, poètes, grammairiens, physiciens, géomètres, qu'importe, s'ils n'étaient pas versés dans l'étude de la religion? Quand on ne la connaît pas, on n'a pas même le droit apparent de la condamner.

Ainsi, Messieurs, voulez-vous me citer des incrédules qui fassent autorité? Je demande que vous me citiez, 1° des incrédules qui soient doués d'un talent supérieur; 2° des incrédules bien convaincus de leurs systèmes; 3° des incrédules qui aient fait une

étude sérieuse de la religion ; 4° des incrédules qui aient eu une conduite honorable. Si quelqu'un de ces caractères leur manque, je les récuse; et en effet, s'ils ne sont pas des hommes de génie, ils ne font pas autorité; dans le parallèle des croyans et des mécréans, nous sommes convenus de ne pas citer des hommes d'une classe au dessous de la première ; s'ils n'ont pas une conviction intime de leur incrédulité, leur suffrage n'est pas fait pour rassurer leurs disciples ; si vos incrédules n'ont qu'une connaissance superficielle de la religion, ce sont des juges peu éclairés qui prononcent sur une chose à laquelle ils sont étrangers ; enfin s'ils tiennent une conduite entièrement réprouvée par l'Evangile, je ne suis pas très surpris que l'Evangile soit réprouvé par eux. Oui, Messieurs, un écrivain incrédule serait noble et digne comme Buffon, original et piquant comme Montesquieu, il aurait toute la vigueur et tout le feu de Jean-Jacques, toute la fécondité et l'esprit de Voltaire, que si j'étais fondé à le croire livré à tous les égaremens de l'orgueil et de la volupté, son incrédulité ne ferait sur moi aucune impression ; je ne lui contesterais ni le savoir ni le talent; mais sa conduite m'avertirait d'être en garde contre ses systèmes ; il aurait un intérêt manifeste à trouver fausse une religion qui lui serait si opposée. Remarquez la différence qui se trouve ici entre le Chrétien et l'incrédule. Lorsqu'un Chrétien souille sa religion par de mauvaises mœurs, je vois dans lui un homme inconséquent, un cœur faible qui n'a pas le courage de pratiquer ce qu'il croit ; mais ses désordres mêmes ne font que me rendre sa foi plus frappante ; il faut qu'il soit bien convaincu pour qu'il ne rejette pas une religion qui le condamne. J'admire sa bonne foi qui a sauvé son esprit de la séduction de son cœur ; mais dans l'incrédule, toujours dominé par ses passions, sa conduite expliquera son incrédulité. (M. Frayssinous, *Sur les beaux esprits incrédules.*)

Il en coûte bien peu pour n'être pas incrédule.

Dieu étant un être infiniment sage, il ne peut être contraire à lui-même; le caractère de ses ouvrages surnaturels, dit saint Denis, doit être, non de détruire, mais de perfectionner la nature dont il est l'auteur aussi bien que de la grace : *Nec enim est Providentiæ violare naturam.* Si donc l'édifice de la foi, comme parle saint Paul, sort de la même main qui a formé l'homme, il faut qu'il s'élève, non sur les ruines, mais sur les fondemens de ce qui se

trouve en nous de stable et de solide; qu'il corrige nos défauts, et qu'il n'anéantisse pas nos perfections.

Or, en creusant dans le fond de notre être, j'y trouve deux apanages essentiels qui nous sont infiniment chers, mais qui semblent d'abord bien opposés à la foi : le privilége de la raison et celui de la liberté. La liberté et la raison murmurent de ce que la foi de nos mystères les gêne et les contraint : celle-ci par une entière et aveugle soumission, celle-là par une profession ouverte et déclarée; car voilà le double sacrifice que demande de nous la religion et la foi. Sacrifice intérieur de docilité; d'abord il faut croire: *Corde creditur ad justitiam.* Sacrifice extérieur de déclaration : ensuite il faut confesser : *Ore autem confessio fit ad salutem.* Voyons si nos plaintes là-dessus sont bien fondées, si ce ne sont point d'injustes révoltes plutôt que de légitimes oppositions; les droits de la raison et ceux de la liberté sauvés, la foi ne trouve plus d'obstacles, et l'homme sensé ne peut plus s'en défendre.

Or que demande d'abord la raison la plus épurée? que nous préférions l'évidence à l'obscurité, et dans l'évidence le sens commun au sens particulier. Ne sont-ce pas les premiers principes sur lesquels nous formons nos jugemens dans le cours ordinaire de la vie? Nous avons tous une ame, nous n'en doutons point. Cependant ses opérations sont imperceptibles, ses ressorts secrets, les liens qui l'unissent au corps invisibles. Sûrs néanmoins de ses effets, nous nous tenons assurés de la cause, quoique obscure et cachée. Pourquoi? parce que l'évidence doit l'emporter sur l'obscurité. Dans vos affaires temporelles, quelque habiles et quelque éclairés que vous soyez, vous ne laissez pas de consulter; et si par hasard votre avis se trouvait en quelque sorte nouveau et singulier, la prudence vous obligerait alors de soumettre vos propres lumières, quelque évidentes qu'elles vous paraissent, à des lumières étrangères. Pourquoi? parce que le sentiment commun doit prévaloir à l'esprit particulier. Appliquons ces règles à la foi, et nous trouverons qu'elle n'a rien que de très raisonnable.

Car toutes les difficultés qui la combattent se réduisent à ces deux centres de contradictions. Je ne comprends point, ou bien je conçois autrement. Je ne comprends point, dit l'incrédule, les dogmes de la foi; voilà l'obscurité. Et moi, dit l'hérétique, je les conçois tout autrement que ceux qui m'instruisent; voilà l'esprit particulier. Que fait la religion? Elle oppose à l'obscurité de ses mystères l'évidence de la révélation divine, et à l'esprit particulier le sentiment commun de l'Eglise, et nous force par-là ou à renon-

cer à la raison, ou à embrasser la foi. Développons ces deux principes capables de nous affermir désormais et de nous rendre inébranlables dans notre foi.

Evidence de la révélation divine, qui seule suffit pour dissiper les ténèbres de l'ignorance, et les défiances de l'incrédulité. Car supposé qu'un Dieu parle, peut-on refuser de l'entendre? et supposé qu'il s'explique, peut-on hésiter un seul moment de souscrire à sa divine autorité?

Or, qu'un Dieu ait parlé aux hommes, qu'il se soit expliqué sur tout ce qu'ils doivent croire et penser, c'est une vérité que rien n'infirme, et que tout établit: la nature même des choses révélées, et le caractère de la révélation ; les témoins qui l'ont reçue, et les témoignages qu'ils en ont porté ; son établissement et ses progrès ; la fin qu'elle se propose, et les moyens qu'elle emploie ; les effets qu'elle a produits, et les obstacles qu'elle a surmontés ; les disciples qui l'ont embrassée, et les ennemis qui la combattent. Tout conspire dans le Christianisme à nous faire sentir l'évidence de la révélation divine; en sorte que je puis bien faire ici, à tout incrédule, le même défi qu'un Prophète donnait autrefois à un prince infidèle : imaginez quelle preuve vous voulez; choisissez tel signe qu'il vous plaira pour vous assurer de la vérité que je vous prêche, et la religion vous l'offre : *Pete tibi signum à Domino Deo tuo.* Suivez-moi, je vous prie, dans le détail de ces preuves évidentes de la foi (elles n'ont rien que vous ne puissiez comprendre, ou que vous puissiez même ignorer). Hommes sages à vos propres yeux, et insensés aux yeux des vrais sages; vous qui regardez la vraie religion comme une erreur populaire, et qui ne voulez de foi qu'autant qu'en admet la raison, convainquez-vous une bonne fois de ce qu'il y a pour vous au monde de plus important, de la vérité de la religion que vous devez suivre: *Pete tibi signum.*

Est-ce d'abord par la nature même des choses révélées que vous prétendez juger de leur origine? Qui ne voit que celles de la religion chrétienne sont trop sublimes pour être sorties d'un principe humain; trop pures pour être émanées d'une source corrompue; trop bien assorties pour être l'effet du caprice; trop peu favorables à nos penchans pour être l'invention de la politique; trop intéressantes pour être le fruit d'une vaine spéculation; en un mot, trop dignes d'un Dieu pour n'en être pas l'ouvrage? *Pete tibi signum.*

Est-ce à la manière dont la vérité se débite que vous en reconnaissez les principaux traits? Ouvrez les livres saints, selon le con-

seil de Jésus-Christ : *Scrutamini Scripturas ;* sacré dépôt qui renferme le précieux trésor de la révélation. Quelle sublimité ! quelle onction ! quel langage élevé sans enflure, simple sans bassesse, majestueux sans faste ; tout y respire la sincérité, la candeur, le désintéressement, la piété. Vertus divines ! qui montrent bien que le cœur de ces écrivains admirables était échauffé d'un autre feu que celui des passions humaines ; leur raison éclairée d'une autre lumière que de celle d'un esprit profane ; leur plume dirigée par d'autres règles que par celles de la nature ou de l'art ; en un mot qu'ils étaient inspirés de Dieu : *Pete tibi signum.*

Voulez-vous des témoins irréprochables ? la religion vous présente dans les deux Testamens, ici des Prophètes, là des Apôtres ; si éloignés de temps, qu'ils n'ont pu se concerter, ni même se connaître, et cependant si bien unis de sentimens que les uns ne font que prédire tout ce que les autres rapportent, et que ceux-ci ne font qu'exécuter tout ce que ceux-là ont annoncé. D'où peut venir, je vous prie, une harmonie si parfaite entre des hommes si différens en toute autre chose, et qui se ressemblent tous dans des points où il n'est pas possible aux autres hommes de se rencontrer, sinon d'un même esprit, maître de l'avenir, pour le prévoir, et du présent pour en disposer en Dieu, comme il lui plaît ? *Pete tib signum.*

Des témoins en appelez-vous aux témoignages ? Peuvent-ils vous être suspects d'illusion et d'erreur, dans des hommes qui attestent simplement ce qu'ils ont entendu, senti, touché, vu : *Quod audivimus, quod vidimus, quod manus nostræ contrectaverunt ;* d'artifice et de mensonge au milieu des plus affreux tourmens, qui ont coutume, dit Tertullien, d'arracher aux autres l'aveu de la vérité : *Consciis adhibentur tormenta ad confitendum :* et qui ne peuvent forcer ceux-ci à la dissimuler, et à la taire : *Solis martyribus ad negandum ;* pourquoi ? Sinon, parce que c'est le Dieu même de la vérité qui les fait parler : *Pete tibi signum*

Est-ce la nouveauté du spectacle, qui vous frappe et qui vous fait crier au prodige ? Que penser d'une religion qui est née du sein de la mort ; qui a pour écoles les prisons et les échafauds ; qui trouve son berceau dans le cercueil ; et qui regarde comme ses seconds fondateurs et ses bienfaiteurs les plus insignes, ses persécuteurs et même ses bourreaux ? Quelle autre loi que la loi d'un Dieu peut avoir une naissance si miraculeuse ? *Pete tibi signum.*

Les progrès répondent aux commencemens. Chaque Chrétien mourant enfante, pour ainsi dire, par sa mort un peuple de Chré-

tiens, tous prêts à mourir comme lui. Le sang répandu d'un seul martyr fait éclore sous le fer du tyran une moisson florissante d'un million d'autres martyrs, qui lassent enfin sa fureur et épuisent sa rage. Les membres de cette Eglise naissante, coupés, déchirés, épars, forment dans l'univers une société immortelle d'hommes périssables, qui s'augmente par ses décroissemens, qui se peuple par son exil, qui s'enrichit de ses pertes, qui survit à sa défaite, et qui se voit mille et mille fois renaître des cendres mêmes de ses enfans: *Sanguis martyrum semen Christianorum.* Quelle est cette religion, qui n'est qu'un continuel miracle, si ce n'est la véritable? *Pete tibi signum.*

Est-ce la fin qui vous donne idée d'une entreprise? En fut-il jamais de plus noble? sanctifier l'homme et glorifier Dieu: en quel esprit humain ce dessein peut-il entrer?

Mais quels moyens pour parvenir à cette fin? En peut-on imaginer de plus proportionnés et de plus efficaces? D'une part, ôter à l'esprit de l'homme son orgueil, à l'amour-propre ses attaches, à la chair ses déréglemens, à toutes les passions ses désordres, et d'autre part ne soustraire aucune créature au Créateur; aucun événement à sa providence, aucun péché à sa justice, aucun pécheur à sa miséricorde, aucun mouvement de piété à sa grace, aucun acte libre à ses jugemens. Qui peut si bien connaître, et le fond de l'homme, et la nature de l'Etre divin, si ce n'est celui qui a fait l'un, et qui est l'autre? *Pete tibi signum.*

Sont-ce les effets que vous voulez surtout observer? Qu'admirez-vous davantage? ou le triomphe de l'idolâtrie païenne ensevelie sous les ruines de ses temples, ou les trophées de la religion chrétienne élevés sur leurs débris, ou le monde purgé de tant de monstres de vices ennoblis autrefois et consacrés: ou la terre enrichie de tant de nouvelles vertus dont le nom même était ignoré, ou le silence forcé des oracles des démons, ou la sainte liberté de l'Evangile? Quelle autre cause que la Divinité a pu produire, en si peu de temps, tant et de si surprenantes révolutions? *Pete tibi signum.*

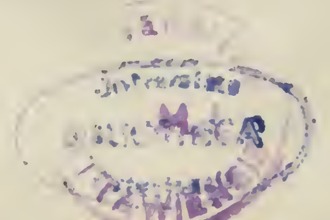
Est-ce par les difficultés et les obstacles que vous estimez le succès? Il fallait pour celui-ci confondre la sagesse et faire triompher la simplicité; dégrader les grandeurs et les richesses, et autoriser la faiblesse et la pauvreté; enter la sainteté la plus pure et la plus parfaite sur des cœurs gâtés et corrompus par leurs vices; et une foi surnaturelle sur des esprits prévenus et infatués de leurs erreurs. En un mot, il fallait, selon l'expression du Prophète,

changer toute la nature, et créer, pour ainsi dire, une terre nouvelle et de nouveaux cieux : *Terram novam et cœlos novos.* Qui le pouvait, excepté Dieu ? *Pete tibi signum.*

Êtes-vous curieux de connaître ceux qui paraissent à la tête d'une si grande entreprise ? Quel sera votre étonnement de n'y voir d'abord que des hommes sans lettres, sans armes, sans argent, sans nom, sans crédit, sans talent : des hommes dont tout l'appui est de n'en avoir aucun ; la politique, de ne flatter personne ; la science, celle de bien vivre ; et l'espérance, celle de bientôt mourir ! En quelle autre main de pareils instrumens pouvaient-ils devenir propres à un si grand ouvrage, que dans celle de ce grand ouvrier, qui, quand il veut, sait tirer tout du néant ? *Pete tibi signum.*

Enfin voulez-vous vous en rapporter aux ennemis même les plus déclarés de cette religion ? Ce sont deux grands peuples, habiles, polis, éclairés, judicieux : Juif et Gentil ; mais dont le premier, c'est le Juif, par la plus claire de toutes les convictions, porte partout entre ses mains, dans ses livres prophétiques, le monument authentique de notre conquête, et de notre conversion prédite par ses Prophètes ; et dans sa dispersion générale, annoncée longtemps avant Jésus-Christ, le triste aveu de sa réprobation et de sa défaite : et le second, je veux dire le Gentil, jugeant par ses yeux, auxquels seuls il se fie, de la conformité de l'événement avec la prédiction, doute presque lequel des deux Testamens est aujourd'hui le nouveau, et croit lire dans la prophétie un second Evangile : *Pete tibi signum.*

Recueillez maintenant, et réunissez toutes ces preuves, dont la moindre suffit pour désarmer la plus fière incrédulité, et vous verrez que l'abondance des lumières, qui en rejaillissent de toutes parts, absorbe, efface toutes les ombres que peut former l'obscurité de nos mystères ; que toutes les répugnances, toutes les subtilités, tous les faux-fuyans de l'incrédulité et du libertinage tombent d'eux-mêmes aux pieds de la foi : et que si une telle évidence est nécessaire pour convaincre quelques esprits entêtés, la religion est bien vengée de leur résistance par leur aveuglement volontaire et leur damnable opiniâtreté. Vous concluerez enfin que, bien loin qu'il soit nécessaire de faire effort pour croire, il faudrait que la raison se fît violence pour ne croire pas. Je dis plus, vous trouverez bien des raisons solides pour justifier l'obscurité de nos mystères ; mais vous n'en trouverez aucune bonne pour combattre la clarté de la révélation....



Quant à l'hérétique, la raison lui dit qu'il doit préférer le sentiment commun à l'esprit particulier. J'appelle ici sentiment commun celui de tous les lieux, de tous les temps, de tous les vrais fidèles : *Quod*, dit Vincent de Lérins, *ubique*, *quod semper*, *quod omnibus creditum est.* Or, où trouver cette antiquité, cette universalité, cette union de sentiment, que dans l'Eglise romaine, centre de l'unité où réside la foi, et hors de laquelle il n'y a point de salut. Eglise si ancienne, qu'elle ne tire son origine que de Jésus-Christ seul, son auteur et son chef; tandis que nous voyons les autres sortir toutes de son sein, comme autant de flots écumeux et mutinés, que cette mer ennemie du trouble et de la moindre souillure brise contre ses rochers, et jette au loin sur ses rivages : Eglise si répandue dans l'univers, et par conséquent si visible, qu'elle porte le titre de son étendue et de sa visibilité dans son nom même de catholique, c'est-à-dire, universelle : nom que les plus fières et les plus florissantes des hérésies n'ont jamais osé lui disputer, ni s'arroger, de peur d'être trop tôt et trop visiblement démenties. Eglise si constante dans l'union établie entre ses membres et leur chef visible qu'elle seule, depuis sa naissance, c'est-à-dire, depuis plus de dix-huit siècles, montre une succession non interrompue de pasteurs légitimes, dont le troupeau fidèle a toujours, selon l'ordre de Jésus-Christ, écouté la voix et suivi la conduite : *Qui vos audit*, *me audit.* Où trouver ailleurs ces caractères indubitables de sentiment commun? disons mieux, où ne pas trouver partout ailleurs des marques visibles de nouveauté, d'indépendance, de séparation, de partialité, et par conséquent d'esprit particulier? Temple sacré où j'ai l'honneur de parler, monument vénérable de la piété des premiers fidèles, portion de l'héritage de Jésus-Christ, arrachée à la fureur de ses ennemis, vous conservez dans les restes précieux de vos statues mutilées, des reproches éternels à la nouveauté de l'hérésie, comme vous conservez dans la majesté de vos augustes cérémonies des vestiges durables de l'antiquité de notre foi. Et vous, îles infortunées! aussi rebelles maintenant que soumises autrefois à Jésus-Christ, quand vous adoriez, comme nous, sur ses autels, son corps et son sang; devenues l'asile de tous les incrédules, de patrie que vous étiez alors des fidèles, vous conservez encore, malgré vous, dans le spectacle subsistant de vos temples profanés, dans les augustes noms de vos évêques séparés, dans les vestiges durables de vos anciennes cérémonies, et jusque sur les tombeaux respectables de vos plus

saints rois, vous conservez, dis-je, des reproches éternels à la nouveauté de l'hérésie.

Et vous, nouvelles conquêtes du corps et du sang de Jésus-Christ! heureuses contrées éclairées depuis peu du flambeau de la foi, vous voyez dans la rapide course des zélés enfans de l'Eglise romaine, son étendue plus vaste que les mers qui vous séparent de nous, et dans l'éloignement des ministres de l'erreur, les bornes étroites qui la resserrent: comme nous voyons, nous, dans le chaos confus de leurs opinions mal digérées sur ce mystère même qu'ils ont attaqué, des semences éternelles de mésintelligence et de désunion; sans aucun juge légitime, dont ils ne veulent reconnaître ni l'autorité ni le nom. Or, le sentiment commun une fois établi, est-il donc si difficile de le suivre? Quel attrait peut avoir pour un esprit judicieux et sensé un sentiment capricieux et distingué! Quoi! le mérite de son auteur? Mais fût-il un ange d'esprit et de mœurs, répond saint Paul, dites-lui anathème. Est-ce donc par les personnes, dit Tertullien, que nous devons juger de la foi? et n'est-ce pas plutôt par la foi qu'il faut juger des personnes? En matière de doctrine, ajoute un saint Père, ce n'est point le docteur accrédité qui doit donner vogue au sentiment, c'est le sentiment orthodoxe qui doit donner créance au Docteur de l'Eglise: *Catholici noverint se cum Ecclesia doctores recipere; non cum doctoribus Ecclesiæ fidem deserere debere.*

Serait-ce la plausibilité du dogme qu'il enseigne? Quelle apparence et quelle couleur de vérité peut avoir un sentiment qui vous oblige à condamner la religion de vos pères, et la foi de vos premiers frères en Jésus-Christ; à attaquer par une injuste révolte la respectable autorité des uns et l'édifiante soumission des autres; à donner le démenti, ou la torture, aux jugemens infaillibles de l'Église, dont tous les siècles fidèles ont humblement reçu et adopté promptement les décisions; et à vivre cependant dans l'usage des sacremens, c'est-à-dire, dans l'habitude du sacrilége? Dites, dites plutôt anathème à toute nouveauté; puisqu'il est raisonnable que le sentiment commun l'emporte sur l'esprit particulier. Second principe de raison qui condamne les hérétiques et leurs fauteurs.

La foi n'a donc rien au fond qui révolte si fort la raison dans la soumission intérieure qu'elle exige; puisque ce grand sacrifice aboutit, après tout, à préférer l'évidence à l'obscurité, et le sentiment commun à l'esprit particulier? Qu'a-t-elle, dans la profession ouverte et déclarée qu'elle exige, qui gêne et qui contraigne la li-

berté ? Est-ce la disposition où doit être tout fidèle de donner, s'il le faut, son sang et sa vie pour la foi ? Le grand effort de braver les tyrans, lorsqu'il n'en est plus ; d'affronter les orages dans le calme, et de s'offrir au combat quand la paix est assurée! Les moins braves le sont toujours loin du péril, et le monde Chrétien est aujourd'hui rempli de ces lâches fidèles qui n'osent vivre de leur foi, comme parle saint Paul, et qui se disent toujours prêts à mourir pour elle. Bien différent des premiers Chrétiens, qui ne savaient pas disputer et combattre, dit un saint Père, mais souffrir, vivre et mourir pour la défense de la foi de Jésus-Christ.

Est-ce l'ardeur qu'elle demande pour l'étendre et la faire régner dans les cœurs ? Tous ne sont pas appelés, dit l'Apôtre, au ministère évangélique, et votre zèle se trouve le plus souvent borné à quelques personnes confiées à vos soins, qu'il est de votre intérêt propre de rendre dociles et attachées à la foi, afin de vous les rendre à vous mêmes plus soumises et plus fidèles ; puisque la différence de sentimens, en matière de religion, fut toujours mère de discorde.

Est-ce la vivacité avec laquelle nous devons prendre dans l'occasion sa défense et ses intérêts ? Grace à la divine Providence, le parti des impies et des libertins déclarés, quelque nombreux qu'il soit, n'est pas parmi nous le parti le plus fort, et je ne sais si un juste dédain et une généreuse fuite ne sont point de nos jours contre l'irréligion, ou l'infidélité, pour le commun des fidèles, les armes les plus propres à la combattre.

Reste donc, pour rendre témoignage à votre foi, d'y conformer vos mœurs, et au défaut de votre voix de faire parler vos œuvres. Ainsi pensaient au moins les premiers Chrétiens. Leur conduite, dit Tertullien, préconisait leur doctrine : *Non eloquimur magna, sed vivimus.* C'est tout à la fois, et les découvrir, et les justifier, que de dire : Voulez-vous savoir ce qu'ils croient ? voyez comme ils vivent.

Que sont devenus ces heureux temps ? Hélas ! on ne connaît plus de nos jours cette manière si simple et si naturelle de confesser et d'honorer sa foi, en la faisant passer en pratique ; l'on s'en fait une gêne et une torture. Ah ! Chrétiens, en est-ce une pour vous, de suivre les opinions arbitraires des temps et des lieux où vous vivez ? L'honneur a ses maximes, la bienséance ses règles, la mode ses caprices. Quelque dures, quelque gênantes qu'elles soient, on n'y trouve point à redire : on plie, on s'en fait honneur : on court même au devant du joug ; on se fait volontiers

le martyr de la complaisance, l'esclave de la coutume, la victime des usages du siècle; on veut bien acheter à ce prix le nom de parfait honnête homme, selon le monde, et l'on craint de payer trop chèrement, par un peu de contrainte, le nom de parfait Chrétien selon Dieu! Au fond, quelque zélé partisan qu'on paraisse de ces lois mondaines, on les regarde toutes comme des inventions humaines; et l'on est bien persuadé que les règles de la foi sont des lois divines. Cependant se soumettre aux unes, c'est être libre, et suivre les autres, c'est se captiver selon vous. Est-il donc plus difficile de conformer ses actions à ses vrais sentimens, que de les asservir à des opinions populaires? Vivre comme l'on pense; faire ce que l'on juge le mieux fait; exécuter ce qu'une raison éclairée de la foi nous dicte, fut-ce jamais là l'effet de la tyrannie? C'en est bien plutôt une véritable de n'oser se déclarer pour ce que l'on est, et de cacher, comme vous faites si souvent par un lâche respect humain, un cœur chrétien sous une conduite toute mondaine.

Si quelque hasard imprévu vous avait jetés sur ces côtes étrangères, où tout est permis, hors le libre exercice de la religion; fidèles, comme je le suppose, d'inclination et de choix, vous gémiriez sans doute de n'en pouvoir faire une profession ouverte et déclarée. Ah! Chrétiens, l'indigne contrainte où vous la retenez ici captive au milieu de son règne, n'est-elle donc pas plus honteuse pour elle, et plus onéreuse même pour vous? Quoi! croire, par exemple, que l'impénitence conduit à l'Enfer; la mort à l'impénitence finale, un moment à la mort: et vivre tranquille dans le désordre des années entières; quelle gêne! Adorer un Dieu vengeur inexorable du péché, et ne cesser de le commettre! un Dieu le prix immortel de la vertu, et ne pas la pratiquer; quelle captivité! Faire de sang-froid ce que l'on espère pleurer un jour! risquer de gaieté de cœur un bonheur éternel que l'on serait au désespoir de perdre; quelle contrariété! Aimer toujours ce qu'au fond on juge haïssable; et haïr sans cesse ce que l'on connaît aimable; quelle violence! Si dans la conduite de vos affaires temporelles on vous engageait, par quelque voie que ce pût être, à agir ainsi contre vos vues les plus droites, vos plus justes sentimens, vos véritables intérêts, vous crieriez sans doute à la rigueur, à l'esclavage, à la tyrannie; et vous auriez raison. Voilà cependant, en matière de religion, ce que vous appelez franchise et liberté. Non, non, dit saint Paul, la vraie liberté ne se trouve qu'avec l'esprit de Dieu, qui seul nous procure l'affranchissement des pas-

sions dont nous naissons esclaves : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas.* Et l'esprit de Dieu n'est jamais ici-bas sans une foi vive et agissante. La foi pratique ne détruit donc point la liberté, comme la foi spéculative ne choque en rien la raison, et par conséquent elle ne peut avoir de grands obstacles. (Le P. Ségaud, *Sur la foi.*)

Dans l'indocilité de la religion il n'est aucun caractère de force.

La raison est l'apanage de tous les hommes ; mais l'étendue de ses lumières n'est pas la même dans tous. L'activité, la pénétration, la profondeur, l'invention distinguent ces génies dont le brillant essor leur assure l'hommage de ceux qui, sans pouvoir les atteindre, sont capables de les admirer. Jusqu'où ne s'est point élevé l'esprit humain dans ces hommes célèbres devenus, par leurs talens et par leurs connaissances, la gloire de l'humanité ? La sublimité des sciences, la perfection des arts, tout sert de monument à la grandeur de l'homme, dont l'intelligence l'étonne lui-même et le force à en reconnaître le principe dans cette intelligence suprême du Dieu qui, selon la parole de saint Jean [1], éclaire tous les hommes dont il est le Créateur. Mais la résistance aux vérités que Dieu a révélées est-elle l'effet des lumières naturelles dont il est la source ? la supériorité du génie produit-elle l'indocilité à la foi ? en un mot, est-ce la force de l'esprit qui fait la force des ennemis de la religion ?

Je n'ai garde, mes chers auditeurs, de méconnaître ou de dissimuler les qualités estimables que quelques uns d'entre eux ont reçues de la nature, ni de calomnier leurs talens pour défendre la vérité. Je laisse à l'erreur l'odieux langage qu'elle emploie contre ceux qu'elle ne réussit pas à séduire, en attribuant à la faiblesse de leur esprit la fermeté de leur foi. Il est de part et d'autre des esprits faibles, et si la religion en compte parmi ses disciples, l'incrédulité en voit un grand nombre parmi ses sectateurs.

Ne nous adressons point à ces incrédules subalternes, faibles échos des chefs de l'impiété, dont ils suivent l'étendard, sans pouvoir manier leurs armes. Mais voyons si, dans ceux qui dogmatisent si fièrement, se trouve ce caractère de force dont se pare l'irréligion ; examinons s'il est en eux une force de raisonnement et de pensées qui les élève à une hauteur où les fidèles ne sauraient parvenir ; nous rechercherons ensuite si, dans leurs atta-

[1] Joan., I, 9.

ques réitérées et concertées, se trouve une force réelle qui ait pu se rendre si formidable à la religion.

Ne vous y trompez pas, mes chers auditeurs, le premier cri de l'impiété, le cri général auquel se rapportent en détail presque toutes les objections qu'elle reproduit, tend à reprocher aux Chrétiens leur soumission à des vérités obscures, c'est-à-dire cette humble docilité qui, selon l'expression de saint Paul, réduit en servitude tous les esprits : *In captivitatem redigit omnem intellectum* [1]. L'incompréhensibilité des dogmes est le faible motif que nous allèguent journellement ceux qui les rejettent. Ils vantent leur raison comme supérieurement éclairée, parce qu'ils se font gloire d'échapper aux ténèbres dont les vérités de la religion sont enveloppées.

Mais quel est donc l'avantage qu'ils ont en ce point sur les esprits que soumet l'autorité du Christianisme? En est-il un parmi les fidèles qui ne s'écrie avec l'Apôtre : O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugemens sont incompréhensibles! que ses voies sont au dessus de nos recherches! *Quam investigabiles viæ ejus!* En est-il un qui ne reconnaisse que la nature, les desseins et les œuvres de Dieu sont impénétrables? En est-il un qui, en courbant sa tête sous le poids de l'autorité divine, ne confesse qu'il croit ce qu'il ne saurait comprendre, et qu'il humilie sa raison au pied du trône de Dieu, en qui cette même raison reconnaît le droit de l'instruire et de lui commander? Et voilà, Chrétiens, la véritable force dans cet esprit de sagesse, qui, en avouant ses propres limites, n'a pas la prétention insensée de vouloir tout y renfermer; dans cet esprit de discernement qui, en appréciant le nombre et le poids des preuves, trouve alors dans les facultés de sa raison même un motif solide de croire ce qu'elle ne peut pas pénétrer; dans cet esprit de prudence qui, dans un objet aussi important que la religion, assujétit les fougues d'une imagination qui s'échauffe à la maturité du jugement qui doit la régler; dans cet esprit enfin qu'on peut appeler seul un esprit de force, puisque seul il triomphe de la force des préjugés.

Il est vraiment étrange, mes chers auditeurs, qu'on ose accuser la religion d'en être l'effet, et que cette méprisable accusation soit dans la bouche même de ceux que les préjugés dominent. Eh! quoi de plus opposé aux préjugés que la religion? C'est évidemment malgré les préjugés qu'elle s'est établie, puisqu'elle est venue

[1] II Cor., x, 5.

réformer les idées, changer les principes, attaquer les passions, corriger les mœurs, renouveler tout dans l'homme, et renouveler l'homme lui-même. Il ne pouvait donc y avoir, il n'y avait donc que la force des preuves qui pût en accréditer le règne. Et n'avons-nous pas encore à surmonter aujourd'hui les préjugés que forment les sens pour croire à ce qui leur échappe; les préjugés qui naissent de nos connaissances pour croire ce qui est au dessus d'elles; les préjugés qui se servent de nos propres pensées pour nous rappeler l'immensité de la distance qui les éloigne de la pensée de Dieu; les préjugés que semble autoriser l'ordre de la nature, où nous n'apercevons pas l'indice de l'état surnaturel que nous croyons?

S'il est un esprit véritablement fort, c'est donc celui du Chrétien, soutenu de la grace, qui, s'appuyant sur l'immuable vérité de la révélation divine, suit paisiblement la carrière que Dieu lui ouvre et brave généreusement tous les obstacles dont la faiblesse de l'esprit humain est épouvanté. Il sait (et l'expérience particulière lui rend sensible cet oracle du Sage) que tout est difficile à l'intelligence des hommes, et que, dans les choses mêmes qu'elle connaît, elle n'en peut pas développer l'explication: *Cunctæ res difficiles; non potest eas homo explicare sermone*[1]. Il sait que le vrai caractère, non de la force, mais d'une présomption stupide et d'un fol orgueil, est de vouloir s'élever jusqu'au trône de Dieu et mesurer les volontés et le pouvoir du Créateur sur les bornes d'un esprit créé. Il sait, et la nature ne cesse de le lui répéter, que tout ce qui est mystérieux n'est pas chimérique, et qu'il n'est qu'un esprit faible qui puisse conclure à nier les effets, parce qu'il ne comprend pas la cause qui les produit. Il sait, en un mot, et le raisonnement démontre qu'il est essentiel à l'être infini de Dieu d'accabler sous le poids de sa gloire les téméraires qui osent en interroger la majesté.

Que prétend donc aujourd'hui la vaine philosophie de l'incrédulité, lorsqu'elle insiste avec complaisance sur l'obscurité de la croyance qu'exige la religion? croit-elle en alarmer les disciples en supposant de la nouveauté dans les objections que le Christianisme vit naître, et dont il triompha en naissant? espère-t-elle, en les étalant aux yeux des fidèles, leur dévoiler un secret dont l'ignorance les abuse? mais, trop répandues de toutes parts pour être ignorées, elles ont toujours fait partie de l'étude réfléchie de

[1] Eccles., I, 8.

la religion. Ose-t-elle les reproduire comme le fruit de la supériorité des vues? mais elles ont évidemment leur principe dans la faiblesse même des vues de l'esprit. L'homme le plus simple et le moins éclairé trouve en lui-même plus fortement encore ce germe d'indocilité qui dispose à croire avec peine ce qu'on ne saurait concevoir. Plus un esprit est borné, plus les difficultés l'effraient. A-t-il donc plus de force et de mérite à leur céder qu'à les résoudre? se flatte-t-elle de décider complétement sa victoire en s'appuyant sur quelques écrivains dont elle se plaît à préconiser les noms, comme ils ont préconisé ses erreurs?

Ici, Chrétiens, je demande à ces adulateurs, à ces esclaves de quelques maîtres, dont l'impiété et l'audace sont leurs garans, de quel front ils osent nous en opposer le suffrage, eux qui nous reprochent de faire valoir le témoignage de tant d'illustres défenseurs du Christianisme, et qui en méconnaissent dédiagneusement l'autorité? Ah! sans doute la religion ne craint pas le parallèle, et sa gloire est d'avoir vu consacrer à sa défense les plus brillantes lumières dans un grand nombre d'hommes en qui elle a formé les plus éclatantes vertus. Mais avez-vous jamais pesé mûrement la marche si différente de ceux qui la respectent, et de ceux qui la combattent?

Ouvrez ces immortels ouvrages destinés à établir et à prouver les vérités chrétiennes. Là se déploie la force d'un esprit qui raisonne avec clarté, pense avec profondeur et s'explique avec énergie. Vous verrez sortir du sein de notre nation ces génies élevés qui traitent de la religion avec une sublimité qui semble les rapprocher de leur sujet. Quel enchaînement d'idées justes! quelle étendue de connaissances! quel rapprochement merveilleux des événemens! quelle solidité de réflexion! quel tableau des différens peuples et des divers empires! quelle grandeur, quelle majesté dans celui qui met sous les yeux l'ensemble frappant de la religion! Pour ne citer que ce grand évêque, la lumière de l'épiscopat, j'en appelle au jugement de tous les hommes instruits: n'est-ce pas là la véritable force de l'esprit? n'est-ce pas là le vrai langage de la raison?

En retrouve-t-on le poids et le caractère dans les adversaires du Christianisme? Je sais, mes frères, que les raisonnemens, les calculs, les citations, les archives des peuples, le principe des sciences, ont été frauduleusement employés à servir leur haine contre la religion. Je sais encore que le pompeux étalage d'une érudition hasardée n'a pu en imposer qu'à des esprits peu attentifs, qui en étaient éblouis. Mais le croira-t-on? Et cependant rien n'est plus

généralement avoué, et plus tristement certain; ce sont ces ennemis armés à la légère, dont on vante les combats. Le sel d'une impie malignité, les tours d'une plaisanterie sacrilège, la calomnieuse interprétation des livres saints, les nombreuses falsifications des textes, la supposition des faits, l'ignorance profonde des principes, les conséquences imaginaires; disons tout, le ton d'une licence effrénée qui associe la dépravation du libertinage au complot de l'incrédulité: voilà par quels moyens, des écrivains, sans frein et sans pudeur, se sont efforcés de séduire des lecteurs frivoles, qui ont cru reconnaître les traits du génie dans ceux qui leur parlaient le langage de leurs passions. Que l'on est faible quand l'on en est réduit à de pareilles ressources!

Aussi que l'on nous montre ce que doit l'univers à ces hommes qui ne craignent pas de se donner pour ses guides et pour ses maîtres: évanouis dans leurs pensées, comme parle l'Ecriture [1], ils n'ont réussi qu'à retracer l'image de la confusion et du chaos; ils ont vengé eux-mêmes la religion de leur indocilité à ses dogmes, en ne leur opposant que de ténébreuses erreurs, les plus monstrueuses absurdités, et rien n'a mieux prouvé la faiblesse de l'esprit humain que ces productions bizarres, tout à la fois, et la honte et le terme de ses efforts. Qu'ont-ils enseigné d'utile, ces docteurs superbes, dont les leçons ne tendent qu'à dégrader l'homme, à l'avilir, à lui faire oublier la noblesse de son origine et de sa destination? Quel code de morale résulte de leurs maximes, dont l'unique effet est d'ôter aux lois leur principale force, en effaçant l'idée de la vigilance du suprême législateur? Quelle lumière ont-ils répandue parmi les peuples, en promettant de les éclairer? Est-il une vérité inconnue avant eux qu'ils aient établie? Est-il une route nouvelle et sûre qu'ils aient tracée? Est-il une seule de leurs opinions qu'ils aient affermie? Il y a plus : est-il un désordre, est-il un excès que leurs principes n'aient préparés, comme une conséquence qui en dérive! Comment donc, et à quel titre s'annoncent comme supérieurs au commun des hommes ceux qui, sous prétexte de les instruire, ne sèment et ne peuvent semer que le doute et l'ignorance pour les aveugler? Que le génie puisse se réunir à l'incrédulité, c'est ce qu'explique facilement l'orgueil des hommes; mais fut-il jamais rien de plus insensé que de vouloir trouver dans l'incrédulité une preuve de génie?

Eh quoi! l'on touche donc au moment de devenir un grand

[1] Rom., I, 21.

homme, dès qu'on est arrivé à celui où l'on cesse d'être chrétien! Il faut donc placer aussi dans la classe des esprits supérieurs ces imitateurs serviles d'un écrivain dont ils croient partager la gloire, dès qu'ils en répètent les erreurs! ces disciples enthousiastes d'un maître dont la parole les captive, parce qu'ils en entendent publier les talens! Il faut donc aussi compter parmi les hommes extraordinaires ces lecteurs désœuvrés, qui nourrissent leurs pernicieux loisirs de toute sorte de lectures, que les plus suspectes attirent, que les plus licencieuses amusent, et qui n'ont appris à connaître la religion que dans les écrits qui la travestissent, pour y puiser ces objections vieillies que recueille la mauvaise foi, et qui n'étonnent plus que l'ignorance; l'ignorance! cause si ordinaire des naufrages dans la foi! Il faudra donc regarder comme des ennemis formidables de la religion ces personnes de tout état et de tout sexe, qu'étourdit la dissipation, que la réflexion fatigue, que la conscience accuse, lorsque, pour n'avoir rien à redouter, elles s'efforcent de ne croire à rien, et qu'elles affectent de méconnaître toutes les vérités pour s'affranchir plus librement de tous les devoirs? Si l'incrédulité est l'effet des lumières, elle est donc aussi singulièrement éclairée cette portion du peuple, sur laquelle la contagion de l'exemple et l'attrait de l'imitation produisent une impression si funeste. Ainsi le blasphème fera bientôt preuve de philosophie; les horreurs de l'apostasie deviendront le signalement du sage; et, pour être admis parmi les êtres qui raisonnent et qui pensent, il ne s'agira que d'abjurer sa religion!

C'est là, en effet, mes chers auditeurs, ce qui forme cette multitude qui se pare du nom de supériorité et de force. Frivole et méprisable triomphe de l'impiété! Elle s'en applaudit, à l'exemple du fier Philistin qui brave l'armée d'Israël à la face des camps du Seigneur [1]; elle essaie de jeter l'épouvante, par le nombre de ceux qui secondent ses efforts, comme la mesure de sa force. Eh bien! ne craignons pas d'examiner sa victoire : nous y trouverons une preuve nouvelle de sa faiblesse.

Il est vrai, Chrétiens, que *l'homme ennemi* a semé une abondante ivraie dans le champ du Père de famille [2]; et qu'aux cris séditieux de l'incrédulité, se sont réunis ceux d'un trop grand nombre d'hommes que sa voix a entraînés. On compte rangés à sa suite un amas d'adversaires que rassemblent l'amour du plaisir, le goût de la liberté, l'ardeur des penchans, l'espoir de la réputation,

[1] I Reg., XVII. — [2] Matth., XIII, 25.

le défaut de connaissances, l'inexpérience de l'âge, de l'orgueil. Tel est (j'en atteste le monde lui-même), tel est le faible assemblage de ceux dont on oppose la force à l'empire de la religion.

Mais si elle gémit de voir grossir la troupe infidèle qui l'abandonne, avec quelle consolation conserve-t-elle toujours dans son sein un grand nombre d'enfans soumis qui la chérissent et qui l'honorent! Non, non; ne souscrivons point à la plainte qu'arrachent quelquefois à des ames chrétiennes la douleur et le zèle, lorsqu'elles s'écrient à l'aspect de tant de désordres : Hélas! il n'y a plus de religion! Ah! j'en appelle à la fureur même avec laquelle on ne cesse de la combattre. S'appliquer, s'acharner à la détruire, c'est prouver son règne. Pourquoi tant d'assauts livrés au Christianisme, s'il n'est pas un grand nombre de véritables Chrétiens? J'en appelle aux savantes apologies que, de nos jours même, la vérité fait éclore, pour confondre des erreurs que l'on s'efforce de rajeunir, et pour montrer aux peuples avec quelle heureuse facilité les lumières de la science et de la raison se concilient avec les ténèbres de la foi. J'en appelle à la foule qui, dans les jours de solennité, remplit encore les voies qui conduisent à Sion, et tempère par l'édification de la piété les gémissemens des ministres du Seigneur sur les égaremens de ceux qui s'en éloignent. J'en appelle aux exemples multipliés et éclatans de tant de personnes illustres qu'on voit faire servir la gloire de leur nom à celle de la religion, et forcer l'impiété même à en respecter les leçons devenues plus sensibles par les vertus. J'en appelle à la dissimulation et au déguisement des ennemis de la religion. D'ordinaire ils cherchent à dérober la main d'où partent les traits qu'ils lancent contre elle; et, lorsque, dans l'excès de leur audace, ils arborent ouvertement l'étendard de l'impiété, j'ose le dire, le mépris, la flétrissure et l'opprobre sont le partage que leur adjuge le sentiment général de la nation. Et, s'il est des voix sacriléges qu'étouffe la crainte de l'autorité, il faut en conclure que la religion de Jésus-Christ est toujours celle de ce vaste royaume, et que nos rois qui se glorifient du titre précieux de fils aînés de l'Église en sont aussi les protecteurs.

Oui, Chrétiens, la foi de nos pères est toujours la nôtre; nous faisons toujours partie des nations qui sont l'héritage de Jésus-Christ; et le caractère respectable de ceux qui l'adorent et le suivent fidèlement suffit pour confondre efficacement les dédains de l'incrédulité.

Qu'elle cesse donc de publier l'étendue de ses triomphes, à la vue de ce nombre invincible de braves, constamment demeurés

fidèles à la religion. Quelle victoire l'impie a-t-il remportée sur le Chrétien qui connaît bien le Christianisme? Quelle colonne a-t-il ébranlée dans le temple du Seigneur? Les a-t-on vus chanceler, ces antiques fondemens sur lesquels repose la Loi? Et leur immuable stabilité, qui résista à la subtilité, aux sophismes des philosophes du paganisme, a-t-elle enfin plié sous les coups redoublés des héritiers de leur haine? En même temps qu'ils nous en ont retracé les violences et les fureurs, qu'ont-ils ajouté à la stérile efficacité des armes qu'ils ont visiblement empruntées aux ennemis de la religion? Toujours fièrement révoltés contre la sublimité des objets révélés qui humilie leur orgueil, ont-ils jamais pu détruire le fait de la révélation qui les propose? Parmi tant de preuves qui ont profondément enraciné la foi chrétienne sur la terre, où donc est celle que la force de leur esprit ait, je ne dis pas anéantie, mais seulement énervée?

Il n'est rien qu'ils n'aient osé, rien qu'ils n'aient entrepris. Or, je le demande, quel a été le succès de leur entreprise et de leurs travaux? Sont-elles aujourd'hui moins attestées, et l'antiquité des prophéties qui ont annoncé les événemens, et la certitude des événemens qui ont vérifié les prédictions? Est-il moins évident aujourd'hui que le peuple le plus ennemi du Christianisme, le peuple juif, a conservé lui-même et conserve encore les titres incontestables de la foi des Chrétiens? En est-il aujourd'hui moins sensiblement vrai que ce peuple, errant et dispersé sur la terre, porte et laisse après lui les traces de son crime et les marques de son châtiment? Malgré tous les efforts de la conjuration, en est-il aujourd'hui moins visiblement divin, le caractère de Jésus-Christ? En est-il moins clair, le rapport du tableau de sa vie et de ses œuvres avec celui que les anciens Prophètes avaient tracé du Messie? Sont-ils moins connus, les oracles qui avaient prédit son règne sur les nations, et les monumens qui publient que les nations l'ont adoré et qu'elles l'adorent?

En est-il aujourd'hui moins prouvé qu'il a régné par la croix; que, dans les siècles, chez les peuples les plus éclairés, il en a fait révérer les mystères; qu'il lui a soumis les lumières des sages, l'orgueil des grands, la puissance des maîtres de la terre, qui l'ont reconnu, et qui le reconnaissent pour le roi des rois?

Sont-ils aujourd'hui moins marqués, moins sensibles, les traits de candeur et de franchise qui distinguent le langage de l'Évangile? L'impiété même en a senti l'impression; elle n'a pas pu se défendre d'en admirer la touchante simplicité, la majestueuse

noblesse. Elle s'est vue forcée à se contredire elle-même, à se condamner, pour rendre un solennel hommage à la vérité et à la divinité de l'Évangile.

Est-elle brisée aujourd'hui, cette chaîne antique qui tient au premier siècle et qui touche au nôtre, pour nous présenter successivement dans tous la gloire des progrès, des conquêtes, des prodiges, des triomphes de la religion de Jésus-Christ?

Est-elle étouffée aujourd'hui, la voix du monde chrétien, dont la conversion offrirait elle seule le plus étonnant miracle, si elle n'était pas évidemment l'effet des miracles qui ont démontré la certitude du Christianisme? Est-elle aujourd'hui moins persuasive, l'autorité des grands hommes, l'ornement de l'Église par leurs lumières comme par leur sainteté, dont la science, la conviction et le suffrage furent et seront à jamais des titres sacrés pour la religion?

Sont-elles aujourd'hui moins avérées, et la nature des obstacles de tout genre qu'elle a surmontés dans son établissement, et la simplicité des moyens qui en ont opéré le succès, et l'intrépidité de ceux dont elle anima le courage, et l'inébranlable durée de son existence? Est-elle aujourd'hui moins sublime dans ses enseignemens, moins sainte dans ses lois, moins pure dans sa morale, moins ferme dans ses principes, moins constante dans ses décisions? Lui a-t-on enlevé le caractère distinctif d'avoir étonné l'univers par la divine supériorité de sa doctrine, d'y avoir formé des vertus sans exemple, d'avoir élevé des hommes au-dessus de l'humanité?

En interrogeant la nature, les temps, les nations; en fouillant dans les fables du paganisme, dans la stupidité de l'idolâtrie, dans les horreurs du mahométisme, dans le labyrinthe des hérésies; en se prévalant des désordres des Chrétiens, pour en faire injustement tomber l'odieux sur la religion, qu'ont-ils produit, qu'ont-ils découvert qui pût obscurcir les faits éclatans qui établissent la divinité de la religion? Est-il un seul point sur lequel ils aient pu convaincre les Chrétiens d'erreur, tandis que les Chrétiens les convainquent journellement d'imposture? Ce n'est donc pas la force de la raison, c'est la faiblesse du raisonnement qui vient échouer contre la force inébranlable du Christianisme; et ce colosse menaçant que présentent les impies, la pierre détachée de la montagne vient l'écraser [1].

[1] Dan. II, 45.

De là, mes chers auditeurs, bien loin d'avoir éteint le flambeau de la religion, les impies n'auront fait qu'ajouter à son éclat; ils lui préparent la gloire d'un nouveau triomphe. Et, comme ses victoires, accumulées dès son origine sur les forces de l'esprit humain conjurées contre elle, ont mis la vérité dans le plus grand jour, les assauts réitérés de la fausse philosophie la montreront plus brillante encore à la postérité. Ils parviendront peut-être, ces écrits qu'infecte le poison de l'impiété, à en propager encore long-temps les ravages dans la postérité; du moins, le scandale qui les répand, l'artifice qui veut en embellir jusqu'à la forme, s'empresseront à les transmettre. Ils publieront les pompeux éloges de leurs auteurs; ils répéteront que dans ce siècle, nommé par eux *le siècle des lumières*, des hommes de talent, des écrivains fameux, s'accordèrent à traiter la révélation de chimère, la foi de faiblesse, le culte de superstition; ils ajouteront que la poésie, l'histoire, les dissertations, tout fut mis en usage pour décréditer la religion; ils diront, pour donner aux traits plus de force, qu'ils furent assaisonnés par l'élégance du style, les charmes de la diction, la rapidité de l'éloquence; que ces ouvrages insidieux inondèrent la nation; qu'ils eurent de nombreux partisans, de puissans protecteurs, qui en étendirent la célébrité par le bruit de leurs suffrages et par les hommages de l'admiration. Et cependant, mes chers auditeurs, elle survit triomphante à tant d'attaques, cette religion qui en est l'objet. Elle présentera toujours ses dogmes sans altération, sa morale sans relâchement, son règne sans interruption, ses preuves sans affaiblissement, et plus fortes encore.

A quoi donc ont abouti les raisonnemens, les discussions, les recherches des ennemis de cette sainte religion? Il en résultera qu'il n'est point dans les desseins des hommes d'efficacité contre l'ouvrage du Seigneur; que, comme il a choisi les plus faibles d'entre eux pour marquer que sa puissance a construit l'édifice de la religion, il en continue le prodige; que l'art de ceux qui se disent les forts n'a pu réussir à le renverser; et que les vrais Chrétiens, qu'ils appellent les faibles, ont été armés d'une force victorieuse dont ils n'ont pu triompher. Il en résultera qu'on ne pourra pas attribuer à l'ignorance des Chrétiens leur soumission au Christianisme, puisqu'après avoir été élevées de toutes parts, et sous les formes les plus séduisantes, les objections de l'impiété n'auront séduit que les téméraires dont l'imprudence les exposa au danger où leur faiblesse les fit périr.

Il en résultera qu'il n'est rien dans la croyance des Chrétiens qui répugne aux lumières de la raison, puisqu'en ne cessant de vanter les progrès de l'esprit humain et d'en accumuler les efforts, les ennemis du Christianisme n'ont pu lui ravir la gloire de commander à des hommes dont la raison a si solidement exposé les motifs de leur foi, et si clairement développé les mensonges et les erreurs que l'incrédulité lui oppose. Il en résultera qu'au milieu des agitations, des railleries, des insultes, le Christianisme a conservé la force qui le caractérise, et qu'il a montré sur ce genre de persécution la même supériorité qui déconcerta dans les siècles la cruauté des tyrans. Il en résultera que, comme la multitude des rebelles ne fut jamais une preuve contre la légitimité du pouvoir, le nombre de ceux qui se raidissent contre les oracles du Christianisme ne porte aucune atteinte à la certitude de son autorité. Il en résultera que l'unique effet des talens qu'on célèbre, et des écrits qu'on rassemble, ayant été de substituer aux lumières du Christianisme les ténèbres de l'incertitude, aux règles de la morale la licence des mœurs, à l'ordre public l'illusion des idées particulières, ce ne sont point des esprits forts, mais des esprits égarés, des esprits dangereux, des esprits faibles, qui, sans avoir en eux assez d'étendue pour rien établir, pour rien fixer, pour rien proposer aux hommes qui pût les éclairer, n'ont pas su apercevoir qu'il n'appartient qu'à la sagesse et à la science de Dieu de les instruire et de les gouverner. (Le P. Lenfant, *Faiblesse des esprits forts.*)

Objections des incrédules.

Aux premiers fidèles, qui reconnurent la divinité de la révélation par ses miracles, ils opposent l'universalité des Juifs et des païens qui ne la reconnurent point. Mais c'est ici que le moindre nombre l'emporte certainement sur le plus grand. Car, d'abord, nous sommes fondés à vous assurer, comme un fait très positif, que, parmi les incrédules d'alors, le grand nombre ne s'inquiéta aucunement de ce qui se racontait sur la doctrine ou les miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres. Il est dans une nature dépravée que des hommes fortement prévenus refusent toute attention à ce qui heurte leurs idées, leurs habitudes, leurs goûts, leurs passions. Vous pouvez l'observer dans le cours ordinaire de la vie; et pour en tirer un exemple frappant de notre sujet même, si nos incrédules avaient donné quelque application aux écrits que nous ont laissés tant de beaux

génies parmi les Chrétiens, il y a long-temps qu'ils seraient revenus de leur incrédulité. Mais ils méprisent et n'examinent pas. Il en fut de même du grand nombre parmi les Juifs et les païens ; ils dédaignèrent et poursuivirent le cours de leurs occupations, de leurs amusemens, sans donner leurs soins ou leur temps à la nouvelle religion ; ils furent indifférens, neutres pour elle ; ils sont donc ici nuls pour nous.

Il s'en trouva pourtant, il est vrai, parmi les incrédules juifs et païens qui ne purent s'empêcher de tourner leur attention sur les miracles et d'en donner leur opinion en réponse aux Chrétiens. Mais qu'en ont-ils dit? En ont-ils nié l'existence? Nullement, quoique ce moyen eût été décisif et très facile alors. Ils les expliquèrent à leur façon ; les Juifs en firent honneur aux démons ou à la puissance du nom divin dérobé dans le temple ; les païens aux prestiges, aux enchantemens de la magie. Or, nos philosophes actuels ne voulant pas plus entendre à la puissance de la magie qu'à celle des démons, toutes ces vieilles explications tombent, et les faits restent ; car on ne s'est jamais avisé d'expliquer ce qui n'est pas. Voilà donc les Juifs, les païens non seulement incrédules, mais contradicteurs, qui viennent se ranger parmi nos témoins, et qui, tout en rejetant la divinité des miracles, en confirment l'existence.

Les fidèles en jugèrent plus sainement; ils y reconnurent alors comme aujourd'hui le doigt de Dieu. Dès-lors, sans s'arrêter aux préjugés communs, aux exemples de la multitude, à l'autorité des docteurs, aux philosophes, ils deviennent des hommes nouveaux, parfaits; dorénavant ils comptent pour rien les privations, les calomnies, les outrages, les tourmens ; ils vont sans crainte, comme sans orgueil, soutenir devant les magistrats ce qu'ils ont vu, et mourir pour l'attester. En vérité, nos philosophes nous persuaderont-ils jamais qu'il entre dans le bon sens de préférer à la déposition de pareils témoins la foule de ceux qui ne prirent aucun intérêt aux faits évangéliques, ou la folie de ceux qui les attribuèrent à l'intervention de la magie ou du démon?

Mais comment admettre, s'écrient avec humeur nos philosophes, une religion qui se présente avec des dogmes, des mystères si révoltans à la raison? Pour moi, mes frères, ce qui me révolte c'est un pareil langage. Comment! des hommes pour qui la nature entière n'est que mystères, qui ne comprennent rien de ce qui frappe leurs yeux, leurs oreilles, leurs mains, leur palais, leur odorat ; rien absolument rien, pas un cheveu, pas un brin d'herbe, un atome, et cela dans un monde fait pour eux ; ces mêmes hommes

se révolteraient d'un petit nombre de mystères, ajoutés par la révélation, sur un état de choses totalement inconnu, sur un autre monde voilé aux regards terrestres! Ils répondront qu'ils admettent tout dans l'ordre physique, sans y comprendre quoi que ce soit, parce que tout y frappe les sens. D'accord: c'est donc de la preuve que tout dépend; et ce qui est prouvé, qu'il se conçoive ou non, doit être nécessairement admis. Eh bien, la divinité de la révélation vous est prouvée par ses indubitables miracles; admettez donc ce qu'elle vous dit, et convenez qu'il y a pure démence à refuser de croire la parole de Dieu, quand il est prouvé qu'il a parlé.

Non, non, ce ne sont ni ses dogmes, ni ses mystères, mais ses préceptes seuls qui font les incrédules; et nous n'aurions jamais entendu parler d'eux, si la religion n'était que spéculative. Supposez un instant que l'incrédulité mît un frein à toutes les passions et que la religion leur lâchât la bride, où seraient les partisans de la première? Tous lui tourneraient le dos et se jetteraient dans les bras de la religion. Ce ne sont donc pas les difficultés spéculatives qui décident du choix de la multitude entre l'une et l'autre. C'est le goût de la licence qui donne à l'incrédulité ses partisans et les enlève au Christianisme. En effet, pour être Chrétien, il faut vaincre une passion dominante, rompre tel engagement, combattre un amour-propre qui s'irrite des préférences et s'indigne des humiliations; il faut mépriser les biens, les jouissances du monde, la vie même; il faut se dépouiller du superflu pour ceux qui manquent du nécessaire, et cela sans bruit, sans publicité, sans autre témoin que l'œil invisible; il faut soigner, aider un ennemi, aimer le prochain comme soi-même. Voilà ce qui heurte, ce qui révolte une nature rebelle, qui se complaît à l'être, et croit se justifier en disant: Tout est faux. Mais, au contraire, tout est vrai, les miracles en font foi. Nous avons vu leurs preuves, elles sont hors d'atteinte. Ainsi, quelque contraires à nos inclinations que soient les préceptes, ils n'en viennent pas moins de celui qui a droit de nous les donner. Nos philosophes, s'ils étaient sainement éclairés, se persuaderaient-ils jamais qu'il entre dans le bon sens de se raidir contre l'ordre, au lieu de se plier à la volonté de celui qui peut les sauver ou les perdre? Et n'est-ce point en eux le comble de l'aveuglement de se jeter en désespérés dans le parti de l'incrédulité, qui, pouvant bien voiler mais non détruire ce qui est, dérobera jusqu'au tombeau l'Enfer à leurs yeux, mais ne les empêchera pas d'y tomber alors? (M. de Trevèrn.)

Les impies allèguent contre la religion les crimes de quelques uns de ses ministres.

Une autre méthode familière aux mêmes hommes, pour justifier et propager leur défection religieuse, consiste à faire un grand étalage des persécutions, des calamités, des guerres occasionnées par la religion, des scandales, des crimes, des attentats commis par quelques uns de ses ministres. Aux inculpations de ce dernier genre, dont les preuves ne seraient malheureusement que trop vraies, ma première réponse serait des larmes. Mais puisque nous sommes à discuter, et que nos incrédules en appellent sans cesse à la raison, je voudrais bien savoir quel usage ils en font ici. L'équité n'exige-t-elle pas de balancer les malheurs dont la religion fut le prétexte avec tout le bien dont elle a été la cause? les écarts de quelques ecclésiastiques corrompus et pervers avec les vertus du grand nombre, avec les avantages que depuis dix-huit siècles la société n'a cessé d'en recueillir? Mais cette justice, je le sens, ils ne pourraient la rendre à la religion sans affaiblir leur propre cause. Mettons-les donc à l'aise. Qu'ils entassent à plaisir scandales sur scandales, qu'ils en grossissent la liste à leur gré, mais qu'ils me répondent: est-il un mal qu'elle approuve? Ils savent qu'elle en condamne jusqu'à la pensée. Eh! comment donc lui font-ils un crime de ce qu'elle condamne ces hommes qui se disent éclairés, raisonnables? Nous sommes bien autrement fondés, nous, à rejeter sur leur philosophie les crimes de ses philosophes. Car, en les bornant à la vie présente, elle ouvre la carrière à leurs passions et les pousse en furieux contre les barrières divines et humaines qui s'opposent à leurs jouissances terrestres. La religion, au contraire, interdit les passions ou les modère, épure les affections en les dirigeant vers le ciel, donne un frein, des chaînes à une nature dépravée; et quant aux pervers incorrigibles qu'elle ne peut changer dans cette vie d'épreuve, elle leur découvre au-delà l'immobile éternité, où arrivant avec des affections criminelles, devenues immuables désormais, ils resteront à jamais punissables, et par conséquent punis à jamais.

Il n'est aussi que trop ordinaire à une jeunesse sans expérience, à la foule des gens faibles et ignorans, de fonder leur indifférence ou leur incrédulité sur celle d'hommes plus instruits. Ils se croient forts, parce qu'ils s'appuient sur ceux qui le sont véritablement dans des sciences diverses. Mais d'abord n'est-il pas contraire au bon sens de se déterminer par des exemples contre des raisons

décisives, des preuves établies? En second lieu, les exemples mieux choisis les amèneraient encore à la religion. Car vous ne me nommerez des incrédules dans aucune profession, aucun art, aucune science, où je ne trouve à leur opposer des hommes plus éminens qui ont honoré et qui honorent encore les mêmes états par des vertus chrétiennes. Le grand siècle, qui sera la gloire éternelle de la France, abondait en génies et ne voyait pas d'incrédules; nous abondons tristement en incrédules, et ne voyons guère de génies. La religion brillait alors dans toute sa beauté avec les vraies et grandes lumières. Son éclat s'est terni avec le leur, et s'éclipsera peut-être pour nous par les ombres dont les esprits sont aujourd'hui menacés. A la honte ineffaçable de nos jours, n'avons-nous pas eu le malheur de voir des hommes se porter pour athées dans les hautes carrières agrandies par les conceptions des Descartes, des Newton, des Leibnitz? Gardez-vous donc, jeunes imprudens, d'imaginer que l'incrédulité tienne aux principes de la science, lesquels, étant essentiellement fixes, ont été et seront les mêmes pour tous les savans. L'incrédulité tient aux dispositions variables de l'esprit et du cœur; et les plus fâcheuses, nous le déplorons journellement, ne s'allient que trop souvent avec le talent et le savoir. Remontez à ces dispositions si vous cherchez les sources de l'incrédulité; jamais aux vraies lumières qui ont toujours conduit et conduiront toujours les esprits justes, les cœurs droits au Christianisme.

Il me semble entendre ici la clameur s'élever, et m'opposer un génie devant lequel tous les autres, ce semble, doivent s'éclipser et disparaître. Il n'est bruit parmi nous que de cet homme, extraordinaire, sans doute, qui a étonné ses contemporains, qui étonnera la postérité par la fécondité de son esprit, le brillant de son imagination, l'élégance de son style, la multiplicité de ses écrits. Phénomène singulier dans les annales de notre littérature, il s'est placé presque à côté de nos premiers poètes, et les aurait égalés, surpassés peut-être, s'il n'avait aspiré qu'à ce genre de gloire. Mais incessamment agité par le feu qui le dévorait, et passant légèrement d'un sujet à l'autre, il les effleure presque tous, sans pouvoir s'arrêter et se fixer assez sur aucun. Comment a-t-on pu songer à le retirer de la place à laquelle il s'est véritablement élevé, pour le transporter dans une sphère qui ne fut jamais la sienne? Comment s'est-on mépris jusqu'à prétendre, d'un écrivain élégant et léger, d'un poète varié sur tous les tons et presque toujours admirable, faire un critique judicieux, un érudit universel,

un penseur profond, un philosophe enfin? S'il en avait eu le caractère solide et réfléchi, le goût pour la solitude, le travail dur et opiniâtre, l'aptitude à suivre patiemment la chaîne des idées, à remonter de principes en principes, nous n'aurions aucun des ouvrages qu'il nous a laissés : il aurait écrit tout autrement. Si jamais la manie anti-religieuse vient à passer de mode parmi nous; ou si la forme actuelle de notre constitution opère à la longue sur nos têtes, comme sur celles de nos voisins, alors on reconnaîtra que cet esprit, en mobilité perpétuelle, eut précisément les qualités les plus incompatibles avec celle du philosophe et qu'il perdit en profondeur (pour me servir de ses termes) tout ce qu'il acquit en superficie. Alors nos neveux porteront de lui le jugement qu'en ont toujours porté les étrangers, et s'étonneront qu'il fut un temps où ses frivoles compatriotes prirent ses fantaisies pour des faits, ses plaisanteries pour de la logique, ses sarcasmes pour des argumens. Alors encore ils déploreront que parmi les souverains et leurs ministres, parmi les opulens du siècle, parmi les savans et les littérateurs, il se soit rencontré, de son temps, des esprits assez superficiels, assez corrompus pour entrer avec lui dans sa conspiration anti-chrétienne, sans soupçonner qu'elle devait bientôt renverser leurs états ou leurs fortunes, leur dresser des échafauds, et les envelopper pêle-mêle dans les catastrophes générales. (Le même.)

Parallèle des grands hommes de la religion et des coryphées de l'impiété.

Que si, dans la grande affaire du salut, il fallait se décider par la force de l'autorité et des exemples, les siècles chrétiens nous présentent assez de modèles, assez de maîtres, bien autrement faits pour nous entraîner sur leurs pas: sans vous produire ici un Paul, de pharisien orgueilleux devenu le plus humble disciple, de persécuteur un apôtre; un Ignace d'Antioche, qui avait vu le Sauveur après sa résurrection, et qui, brûlant de retourner à lui, se rendait au martyre avec plus de joie et d'ardeur que n'en aurait un conquérant ambitieux à se rendre au triomphe qui l'attend; un Justin, qui, après avoir essayé les divers systèmes de philosophie, finit par devenir l'apologiste et le martyr de la nôtre; un Pantène, surnommé l'abeille de Sicile, renonçant aux chimères des stoïciens pour aller professer les vérités du Christianisme dans Alexandrie, et de là les porter dans les Indes, sur les traces de l'apôtre Thomas. A la suite de ces grands personnages, je ferai choix, si vous le voulez, d'un homme né à la fin du second siècle,

fils d'un sénateur opulent, élevé dans les lettres grecques et romaines, où il excella; doué d'un beau génie, accoutumé aux charmes du luxe dans les habits, les ameublemens, la table, long-temps captivé par les attraits et les plaisirs des sens. Dans l'âge mûr et déjà même avancé, la curiosité le porte à interroger quelque habile Chrétien, pour en apprendre la doctrine. Il examine, dispute long-temps avec le vieillard Cécilius, et se rend enfin à lui. Dès lors il s'arrache à ses habitudes, à ses goûts. Ce n'est plus le même homme; il est devenu Chrétien; il en pratique les vertus au point d'être bientôt élevé sur un siége éminent; écrit des ouvrages qui ont été et qui seront toujours admirés, et termine dix années d'un glorieux épiscopat, par sceller la religion de son sang. Ce grand homme était le primat de l'Eglise africaine, Cyprien.

Comparez à présent, sous le rapport religieux, notre poète célèbre, incrédule et non philosophe, avec cet illustre évêque du troisième siècle. Celui-ci, né dans le paganisme, long-temps épris de ses fictions enchanteresses, y renonce dans l'âge mûr, pour embrasser la foi et les maximes chrétiennes : celui-là, nourri dans le Christianisme, se fait un jeu, dès la plus tendre jeunesse, de l'abandonner, afin de suivre plus librement ses inclinations qui l'entraînent ailleurs. Le premier, avant de se rendre à la religion, combat long-temps contre elle, comme il le déclare lui-même, examine à fond, balance le pour et le contre, lorsque la mémoire des événemens était encore récente, et qu'il avait sous les yeux cent écrits que nous n'avons plus. Le second, avant l'âge de la réflexion, est déjà corrompu, se déclare sans examen contre la foi de ses pères, la prend bientôt en haine, et vient impudemment au dix-huitième siècle (car c'est à lui, si je ne me trompe, que l'invention en est due) attribuer à l'école d'Alexandrie l'origine de nos livres sacrés, dont le savant Africain, si près de la source, avait reconnu l'authenticité. Cyprien, mourant en héros chrétien, embrasse celui qui va lui trancher la tête, ordonne qu'on lui remette vingt-cinq pièces d'or, et donne, avec le calme d'une noble fermeté, tout son sang à son Sauveur. Voltaire, après avoir poursuivi cinquante ans, comme infâme, celui qui avait passé sur la terre en faisant le bien; après avoir travaillé sans relâche à arracher de tous les cœurs celui qui l'avait porté dans le sien; Voltaire, à la fin, bouleversé sur le lit de mort et par les terreurs du jugement qu'il va subir, et par la honte de les déceler aux yeux de ses disciples, voulant se rétracter et ne le faisant qu'à demi, se confesser et ne le pouvant plus, termine pitoyablement la longue carrière de son apostasie.

Mais parce que les fausses doctrines n'ont jamais su se fixer, les disciples de Voltaire en sont venus depuis au système où le maître ne trouvait qu'absurdités à dévorer. Dans ses emportemens, du moins, il admettait un Être suprême. Ses disciples, héritiers de toute sa haine contre la personne adorable de Jésus-Christ, ont poussé l'extravagance jusqu'à s'en prendre à l'Eternel. Pour eux, le siècle des lumières est celui où ils sont convenus de fermer tous ensemble les yeux sur la cause unique à laquelle ils doivent tous l'existence et le jour, et cette manie de cécité mentale et volontaire court aujourd'hui le monde sous le nom de philosophie. A la faveur de ce nom emprunté, elle séduit, s'empare des têtes, et semble menacer l'intelligence des peuples d'une nuit universelle. Au reste, ne demandez à cette philosophie ni preuves ni titres : elle n'en a pas, et même n'en a que faire.

Et comment donc, me demanderez-vous, étend-elle si facilement ses conquêtes? Mes frères, ne lui connaissez-vous pas une auxiliaire, plus puissante qu'elle, dans la dépravation de notre nature? Ils la connaissaient bien, les chefs de la conspiration : ils s'en ouvraient avec complaisance à leurs affidés. Les passions! les passions! disaient-ils, et disent encore leurs disciples : voilà nos alliés, voilà nos légions. Par elles nous avons des intelligences dans tous les cœurs, et nos succès sont assurés chez tous les peuples. Mais quand une fois ils auront déchaîné les passions sur la terre, n'en seront-ils pas eux-mêmes les victimes? Eh quoi! ils travaillent à exciter un embrasement général, et ne songent pas qu'ils en seront eux-mêmes consumés! Inconcevable aveuglement! Il est donc vrai que les malheureux qui ont bu trop avant dans la coupe de l'incrédulité en conservent une ivresse qui les enlève à toute prévoyance, au soin de leur propre sûreté, aux intérêts les plus chers de leurs familles, de leur patrie, et les livrent en forcenés à toute la fureur du prosélytisme! Et comme ils ont expérimenté que ceux qu'ils arrachaient aux mœurs, à la vertu, étaient bientôt à eux, ils arrachent à la vertu, aux mœurs, tous ceux qu'ils peuvent. Ils soufflent à la fois le vice et l'irréligion : productions impies, licencieuses, représentations obscènes; ils jettent à pleines mains tous les brandons de la volupté au milieu d'une population inflammable; convaincus, hélas! avec trop de vérité, que, sur un fonds de corruption, la semence d'incrédulité germe et prospère comme dans le sol natal.

Elle croîtra, s'il en faut croire de tristes pressentimens, elle croîtra par leurs soins infatigables; elle se multipliera sous leurs mains

cette froide et mortelle semence d'incrédulité. Déjà même ils s'applaudissent, ils triomphent des progrès qu'ils lui font faire. Mais qu'ils nous écoutent avant qu'il soit trop tard. Qu'ils sachent qu'au moral comme au physique rien ne tient, rien ne s'élève sur un amas de pourriture. Qu'ils sachent que les passions déchaînées ont renversé et renverseront toujours et les royaumes, et les républiques, et les constitutions jusque-là les plus florissantes, les plus robustes. Qu'ils sachent que seules elles ont vengé, sur le plus fort des empires, l'univers vaincu par lui. Déjà les bruits sourds et redoublés nous font assez comprendre qu'elles sont en mouvement de toute part, et comme en travail parmi nous : déjà leur fermentation, leurs œuvres même commencent à s'annoncer, et de nos provinces lointaines retentissent jusqu'à cette capitale. Des crimes inouïs éclatent coup sur coup dans toutes les parties du royaume, et les bruits effrayans en arrivent trop fréquemment à nos oreilles. Que nous présagent-ils de sinistre? Ne seraient-ils que les préludes à des horreurs plus générales? Le présent épouvante, et l'on frémit d'envisager l'avenir. « Où marches-tu donc, ô nation si recherchée, tant que tu fus chrétienne, pour la douceur, l'aménité de ton caractère? où marches-tu, à la suite de ceux qui te séduisent et qui t'entraînent? Arrête et regarde. Ne vois-tu point devant toi l'abîme où ils te vont précipiter? Ils voudraient te faire abjurer ton Dieu et ses autels! Mais s'il t'abandonnait à toi-même, ce Dieu puissant et miséricordieux, tu serais bientôt tout entière en proie à tes passions farouches. Dans ton délire et ta frénésie, tu tournerais tes mains contre toi-même; tu déchirerais ton propre flanc; et saisies de terreur, de pitié, les nations voisines ne verraient plus de sûreté pour elles-mêmes que dans la consommation de ta ruine. » (Le même.)

Les vains efforts des impies doivent nous raffermir dans la foi.

Regarde seulement, dirai-je, à cette raison vaine et superbe, qui ose troubler ma croyance; considère cette foule successive d'impies, déclarés d'âge en âge contre cette religion mystérieuse; vois-les tour à tour essayer contre elle toute les subtilités de leurs esprits, employer toutes les forces de leur raison pour l'attaquer, réunir tous les genres de combats pour la détruire : c'étaient là, et ce sont encore des sages et des esprits forts selon le monde; et cependant ils n'ont encore opposé rien de solide aux vérités étonnantes que tu crois : et depuis que Jésus-Christ a paru sur la terre, ses fiers ennemis, toujours furieux, toujours occupés de le com-

battre et de l'humilier, sont encore à démontrer la plus légère contradiction dans sa doctrine, qu'ils osent présenter au monde comme un abîme de contradictions les plus insoutenables et les plus sensibles. Or, à cette idée lumineuse, je sens, Chrétiens, que ma raison soumise rentre dans le silence qui lui est prescrit; que toute ma foi se réveille, que tous mes doutes s'évanouissent: et comme autrefois, au rapport des Pères de l'Église, les vains oracles du paganisme devinrent par leur silence les témoins forcés de la sagesse et de la puissance de l'Homme-Dieu, au moment qu'il parut sur la terre, pour en être le sauveur; ainsi ces sages du siècle, ces faux oracles du monde, deviennent-ils encore aujourd'hui, non point par leur silence, mais par leurs discours, par leurs argumens dénués de toute apparence de raison, par les objections vaines et frivoles qu'ils nous opposent, les témoins forcés de tous les mystères révélés par Jésus-Christ, et qui seront toujours la base et le fondement de notre religion.

Et c'est ainsi, mes chers auditeurs, si vous saviez penser dignement de la religion de Jésus-Christ, c'est ainsi que l'incrédulité de ces faux sages, dont le mérite spécieux a de quoi vous séduire, loin de scandaliser et d'affaiblir votre foi, deviendrait pour vous une nouvelle preuve, et une preuve invincible des sublimes vérités qu'elle vous révèle. C'est ainsi que les défaites apparentes de votre religion seraient pour elle à vos yeux autant de sujets de gloire, autant de véritables triomphes; et que les triomphes apparens dont l'impiété se glorifie la couvriraient à vos yeux d'un opprobre éternel. C'est-à-dire que les efforts de tant d'impies renommés ne vous paraîtraient efficaces que contre eux-mêmes; que le principe présomptueux de leur incrédulité servirait à la combattre; que les systèmes fragiles de leur incrédulité serviraient à la confondre; que les objections toujours vaines de leur incrédulité serviraient à la détruire; que vous sauriez enfin trouver la source intarissable du salut du monde qui est la foi, dans les ennemis les plus acharnés à votre perte: *Salutem ex inimicis nostris;* et profiter de leur fureur même, contre le dépôt sacré de la religion qui vous éclaire et vous conduit, pour vous rendre fermes et inébranlables à tous leurs traits : *Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos.* Telle serait, dis-je, l'heureuse impression que ferait sur votre esprit cette incrédulité trop répandue, si funeste à votre foi, si vous aviez conçu de votre religion cette idée aussi noble que solide que tout Chrétien doit en avoir; cette idée, qui la rendrait toujours

plus vénérable à vos yeux, à mesure qu'elle vous paraîtrait plus attaquée et combattue par l'audace de l'incrédulité. Eh! quelle est-elle cette grande et magnifique idée de la religion de Jésus-Christ, que je voudrais graver profondément dans votre ame? Comprenez-la, je vous prie, mes chers auditeurs, et ne l'oubliez jamais.

C'est que la destinée de cette religion divine dont nous avons le bonheur d'être les disciples ne doit point différer sur la terre de la destinée de Jésus-Christ même dont elle est l'ouvrage; et que comme Jésus-Christ n'a pu entrer dans l'éternité de sa gloire que par la voie sanglante de la croix et de l'humiliation: *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam;* ainsi la religion de Jésus-Christ doit trouver l'immortalité de sa gloire dans les humiliations passagères que l'incrédulité lui prépare de siècle en siècle au milieu du monde.

Oui, Chrétiens, s'il a fallu que l'humanité adorable de Jésus-Christ, pour être éternellement glorifiée comme elle devait l'être, devînt d'abord un objet de mépris et de contradiction pour le monde qu'elle venait racheter au prix du sang de l'Homme-Dieu; qu'elle fût en butte à la fureur également terrible, et des hommes et des démons, depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'instant de sa mort pour le genre humain, il fallait pareillement que la religion de Jésus-Christ, avant que d'arriver au terme heureux et immuable de sa gloire, devînt l'objet des mépris et des contradictions du monde entier; que pour être marquée visiblement au sceau de son divin Auteur, elle reçût du monde perfide autant d'opprobres et d'indignités qu'il en avait reçus lui-même; que l'Enfer dont elle abaissait l'empire, empruntât de siècle en siècle l'organe des hommes pour la blasphémer; que les hommes dont elle détruisait les passions, employassent successivement toutes les armes de l'Enfer pour la détruire elle-même; et loin que sa vérité doive souffrir des contradictions toujours renaissantes, qui devaient être son partage, c'était là plutôt le grand caractère que Dieu destinait à distinguer le Christianisme de toutes les fausses religions qui désolent encore une partie de l'univers; parce qu'il n'y avait qu'une religion divine, révélée pour le salut des hommes, que le monde et l'Enfer, toujours aspirant à les perdre, eussent tant d'intérêt de combattre et d'anéantir : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam.*

Il a fallu qu'à son entrée dans le monde presque entièrement idolâtre, cette religion essuyât, dans la personne de ses disciples et de

ses Apôtres, tout ce que la rage des persécuteurs pouvait inventer d'ignominies, de tortures et de supplices; afin que son progrès merveilleux dans le sein de la persécution même prouvât clairement à l'univers, dont elle venait dissiper les ténèbres, la force et la puissance infinie qui lui servaient de défense contre les cruautés du paganisme, et il fallait encore que la fureur constante de l'impiété succédât sans cesse à la rage des persécuteurs, afin que la persévérance de son triomphe sur l'esprit incrédule prouvât évidemment à tous les peuples, aux plus éclairés comme aux plus simples, qu'elle est également invulnérable et aux vains raisonnemens du philosophe et au glaive meurtrier du tyran : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam.*

Il a fallu que les tyrans de cette religion sainte fussent des hommes redoutables par l'étendue de leur puissance, des empereurs, des Césars, des maîtres, des législateurs du monde, parce que sans de pareils ennemis, la force divine, qui fait tout son appui contre les passions conjurées du cœur humain, n'aurait pas suffisamment éclaté aux yeux des hommes; et il fallait encore qu'elle eût éternellement pour adversaires, pour contradicteurs de sa doctrine, des esprits forts, des philosophes, des sages, tous ces héros d'incrédulité, dont le monde ne cesse de nous exalter les talens et le génie; parce que sans de tels adversaires acharnés à la combattre, la sagesse infinie dont elle est le plus bel ouvrage n'aurait pas assez paru aux yeux du ciel et de la terre : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam.*

Il a fallu, il est vrai, pour l'honneur invariable de cette religion, qu'elle portât dans son sein, depuis son origine, une tradition de grands hommes, d'hommes savans et vertueux, de confesseurs, de martyrs, de thaumaturges, de prophètes, qui fussent autant de braves héros pour la défendre dans ses combats, et d'astres brillans pour l'éclairer dans ces jours nébuleux qui semblent dérober son éclat au monde. Mais il ne fallait pas moins pour soutenir la gloire de cette religion, et il faudra toujours dans la suite des siècles, qu'il s'élève de son sein, contre elle-même, une succession d'hommes impies, de philosophes insensés, de blasphémateurs furieux; et pour m'exprimer avec plus d'énergie, une tradition de monstres, de démons couverts sous le voile de l'humanité, qui ne cessent de la décrier, de la combattre, de conspirer contre ses conquêtes, et qui ne la laissent jamais sans épreuves, sans contradictions, sans combats sur la terre, afin de ne l'y laisser jamais sans triomphes et sans victoires : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam.* (LE P. LE CHAPELAIN, *Sur l'incrédulité.*)

Péroraison.

Car tels sont, ô mon Dieu ! vos desseins adorables, quand vous laissez naître ces fameux impies dans les royaumes chrétiens, de les faire servir un jour à la gloire de votre sainte religion; et si leur impiété même n'y devait pas contribuer dans l'ordre de vos décrets divins, ils cesseraient, ces impies déclarés qui portent l'esclavage dans toute l'étendue de votre empire, ils cesseraient bientôt de respirer et de vivre. Réunissez-vous donc, déserteurs perfides, ennemis furieux de la religion de Jésus-Christ, réunissez-vous pour arrêter le cours de ses progrès et de ses victoires, qui ne seront bornés que par la catastrophe générale du monde. Hélas! loin d'appréhender pour elle et contre elle vos inutiles efforts, si je n'avais égard ici qu'à sa gloire, j'oserais presque vous défier au combat, et vous animer à cette guerre, que vous lui déclarez si hautement au milieu du monde. Vous la croyez abattue sans ressource sous vos coups redoublés; vous vous applaudissez par avance d'un éternel triomphe; mais (écoutez cet oracle plus infaillible que ces vaines prophéties de sa chute prochaine, dont vous scandalisez le monde chrétien, dans ces funestes écrits dont vous inondez la capitale et les provinces), mais malgré vous, malgré vous, et par vous-mêmes, elle ne cessera, cette religion sainte, de régner sur le monde et le plus grand monde, où vous ne cessez de blasphémer, d'intriguer, de conspirer contre elle. Malgré vous, et par vous-mêmes, elle dominera sur tant de cœurs vraiment chrétiens, sur tant d'esprits dociles à la voix infaillible de l'Église, sur de grandes ames où vous prétendez vainement l'abolir et la détruire par vos misérables complots. Malgré vous, et par vous-mêmes, elle trouvera son éternel appui dans le clergé plein de zèle et de lumière, qui veille à la foi de ce grand empire, dans le plus chrétien des princes, dans la plus vertueuse des reines, dans leur auguste famille, qui édifient, par l'exemple immuable de leurs vertus, la cour, leurs états et l'univers. Malgré vous, et par vous-mêmes, j'en deviendrai plus ferme à la croire dans tous ses points, plus intrépide à l'annoncer au monde le plus ennemi de ses dogmes et de ses maximes; plus fort et plus triomphant à la défendre contre les assauts qui lui sont livrés de toutes parts; et après avoir fait sur la terre ma consolation, ma force, mon espérance, elle fera, s'il plaît à Dieu, cette religion divine, toute ma gloire et tout mon bonheur dans le ciel, où nous conduise le Père, etc. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR L'INCRÉDULITÉ.

MALHEUR DE L'INCRÉDULE.

EXORDE.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (*Joan.*, xx, 27.)

Quels que soient le délire et le crime de l'incrédule, si du moins, en trahissant sa raison et sa conscience, il pouvait réaliser la chimère de bonheur qu'il poursuit; si, en renonçant à l'immortalité bienheureuse, et se dévouant à un éternel supplice, il pouvait du moins goûter la paix et la joie, durant cette courte vie à laquelle il borne tous ses désirs : sans le trouver plus excusable, nous pourrions le juger moins à plaindre, et voir, dans la félicité présente et passagère dont il jouirait, quelque faible dédommagement à la perte des biens plus précieux et plus durables qu'il lui aurait sacrifiés. Mais si, en même temps qu'il est le plus insensé et le plus coupable des hommes, il en est aussi le plus malheureux; si son incrédulité lui enlève, avec les espérances du monde à venir les douceurs et les consolations véritables du monde présent, pour lui en laisser sentir toutes les amertumes; si, en un mot, tout le fruit de sa folle et sacrilége audace, est de le conduire par une vie d'angoisses et de douleur à une éternité de désespoir, où trouverons-nous des expressions assez vives pour peindre l'horreur d'une telle destinée, assez pathétiques pour déplorer dignement un tel excès de misère? Essayons toutefois, mes chers auditeurs; que la compassion nous fournisse aujourd'hui des paroles, comme, dans d'autres circonstances, l'indignation nous en a fourni; laissons les reproches, et pleurons sur cet infortuné; tâchons de l'attendrir lui-même sur son malheur, en le déployant tout entier à sa vue. Ah! si notre zèle a pu lui paraître sévère, lorsque

nous sommes venus combattre ses erreurs et dévoiler ses crimes; que notre charité le touche, maintenant que nous venons donner des larmes à ses maux, et les manifester pour les guérir. Et vous, fidèles, qui n'avez point participé à ces erreurs funestes, venez en contempler les affreuses suites, afin qu'une salutaire crainte vous en préserve à jamais, et vous affermisse de plus en plus dans la sage et heureuse simplicité de la foi.

Tout ce que j'ai à vous dire dans ce discours est renfermé dans ce mot de l'Ecriture : *Non est pax impiis* [1] : Il n'y a point de contentement pour l'impie. Comprenez bien ceci, mes frères. L'impie, dans son aveuglement, ose dire que le moyen d'être heureux ici-bas est d'y vivre sans Dieu : Dieu l'entend et se retire; et parce qu'il est l'unique source du bonheur, dès lors il n'en existe plus pour l'impie. En vain demande-t-il à tout ce qui l'environne, en vain cherche-t-il au dedans de lui ce bien-être dont il est si avide : toutes les créatures et son propre cœur, d'intelligence avec son Dieu, le lui refusent. Séparé de celui qui est seul l'être, la vie, la lumière, la joie des ames, et, en un mot, tout bien, il ne lui reste pour partage que la tristesse, les ténèbres, la mort, le néant, et tout mal. S'il rentre en lui-même, il ne trouve dans son esprit que doutes et perplexités désolantes; dans son cœur, qu'un chaos de passions et de désirs contraires qui se choquent; dans sa conscience, que trouble, terreur et remords. S'il se répand dans les objets extérieurs, il ne trouve dans les plaisirs des sens que satiété et que dégoût; dans les soins de l'avarice et de l'ambition, que soucis et chagrins cuisans; dans la société de ses semblables, que lassitude et ennui; dans le monde entier, qu'un vide affreux; dans toute la nature, qu'un silence qui le consterne, et je ne sais quoi qui repousse de toutes parts l'ennemi de Dieu, et l'isole au milieu de l'univers. Voilà son sort, et comme son enfer anticipé; voilà aussi en abrégé tout mon sujet : car c'est du malheur de l'incrédule que je dois vous entretenir.

O Dieu! qui êtes toujours bon, même pour vos ennemis, donnez la force et l'efficace à mes paroles, non pour frapper vainement les imaginations, mais pour toucher les cœurs; non pour inspirer seulement à l'incrédule une crainte passagère, ou lui arracher quelques gémissemens stériles; mais pour le convertir et le ramener à vous, afin qu'il retrouve et qu'il goûte le bonheur qu'il a perdu en vous abandonnant. *Ave, Maria.*

[1] Isa., XLVIII, 22.

Je remarque trois degrés du malheur de l'incrédule, ou trois déplorables effets de son irréligion, que je vais développer successivement dans les trois points de ce discours. Donnez-moi, je vous prie, toute votre attention. (Le P. de Mac-Carthy, *Malheur de l'incrédule.*)

L'irréligion flétrit pour l'incrédule ce qui fait le charme de la vie.

Réunissez, pour lui composer une destinée au gré de ses souhaits, tous les plaisirs et tous les biens dont peut jouir ici-bas un mortel; placez-le sous le plus beau ciel, dans une région fortunée, où la nature prodigue tous ses trésors, et étale ses plus ravissans spectacles; entourez-le de la société la plus aimable et la plus brillante; donnez-lui la jeunesse, la santé, les richesses, les honneurs, les voluptés, la gloire; ajoutez tout ce qu'il vous plaira encore: tout cela, sans la religion, sera nul pour son bonheur. Pourquoi? parce que, sans la religion, la nature entière est pour lui sans ame et sans vie; la société de ses semblables sans douceur et sans charme; tous les biens et toutes les délices réunies sans proportion avec les besoins de son cœur. Reprenons.

Je dis d'abord que, pour l'incrédule, la nature entière est sans ame et sans vie. Ah! mes frères, pour l'homme religieux tout est vivant et animé dans l'univers; tout l'entend et lui parle; tout est doué pour lui d'intelligence et de sentiment. Les cieux me racontent la gloire et la puissance du Dieu que j'adore; les nuits et les jours, en se succédant, m'annoncent sa sagesse et sa grandeur; chaque saison vient m'attester sa munificence, et m'apporter en tribut ses bienfaits. Que dis-je? c'est lui-même, tout invisible qu'il est, qui s'offre, sous mille formes différentes, à ma vue et à mes sens, dans tous les objets qui m'environnent. C'est sa lumière qui brille à mes yeux dans les rayons de l'astre qui m'éclaire; c'est sa bonté qui me sourit dans la sérénité d'un beau jour; ce sont ses parfums que je respire dans cette fleur qui embaume les airs; c'est sa fécondité qui couvre la terre de ces moissons et de ces fruits que sa main semble me présenter en m'invitant à les cueillir. Quel autre que lui apprend à cet insecte à me préparer ce miel si doux; donne aux troupeaux ces riches toisons destinées à me vêtir, et ce lait abondant qui me nourrit; soumet à mes lois ce peuple innombrable d'animaux si dociles à mes volontés, et doués de tant d'instincts merveilleux et divers pour me rendre les plus utiles services? Ainsi, tout dans la nature parle à mon cœur; tout me

montre l'action d'un être puissant et bon qui m'aime, qui daigne s'occuper de mes besoins, et s'intéresser même à mes plaisirs. Transporté d'admiration, de reconnaissance et d'amour, je m'écrie : O Dieu, que de beauté, que de perfection dans vos œuvres! mais que de soins et d'attention pour l'homme! Que lui réservez-vous donc dans la céleste patrie, puisque déjà, dans le lieu d'épreuve et d'exil, vous le comblez ainsi de vos faveurs? O Dieu! que sera-ce de vous voir un jour vous-même, sans nuage et sans voile, puisque la vue de vos moindres ouvrages nous cause ces ravissemens ineffables? J'entonne alors l'hymne d'actions de graces; il me semble que toutes les créatures me répondent, que je les entends toutes unissant leurs voix à la mienne, et, tressaillant d'une commune allégresse, former un concert unanime à la louange du Créateur.

L'impie seul est étranger à cette harmonie universelle; tout est muet, tout est mort pour lui. Il a comme ôté du monde l'ame qui le vivifie. Que peuvent dire à son esprit et à son cœur les plus beaux spectacles que la nature lui offre, les plus précieux dons qu'elle lui prodigue, quand il n'aperçoit nulle part ni intelligence, ni dessein, ni amour; qu'il ne voit que matière insensible, que combinaisons fortuites, et que fatalité aveugle? Spectateur stupide d'effets sans cause, d'un magnifique ensemble sans ordonnateur et sans objet, il se lasse bientôt de contempler les vaines décorations d'une scène inanimée, et tous ces inexplicables jeux du hasard qui l'étonnent, sans l'intéresser ni l'émouvoir. Ingrat possesseur de tant de biens dont il méconnaît l'auteur, enfant dénaturé qui désavoue son bienfaiteur et son père, il n'éprouve aucune de ces nobles et délicieuses émotions, qui élèvent et attendrissent nos ames, charment notre misère, et font seules tout le prix de nos jouissances. Il sèche et languit sans Dieu, comme on verrait se flétrir et se dessécher une fleur que le soleil ne visiterait plus des ses rayons, et sur laquelle ne tomberait plus la rosée du ciel.

C'est ainsi que, pour l'incrédule, la nature est sans ame et sans vie. J'ai dit, en second lieu, que pour lui la société des hommes est sans douceur et sans charme. Ah! je conçois qu'on fasse ses délices du commerce de ses semblables, qu'on leur soit uni par les liens de l'estime et de la confiance, par ceux d'une amitié tendre et réciproque; quand on les regarde comme des frères, comme les enfans d'un même Dieu dont on respecte et chérit en eux l'image, comme des êtres immortels destinés, après un court pèlerinage ici-bas, à vivre avec nous dans une bienheureuse et éternelle

paix, au sein de Dieu même; quand on reconnaît une loi morale qui lie les consciences et garantit la bonne foi mutuelle, une règle des devoirs supérieure à toutes les considérations d'intérêt, et un précepte de charité qui ne permet pas à l'amour de soi de prévaloir contre l'amour dû au prochain. Je trouve dans ces idées pures et sublimes, que la religion nous donne, tout ce qui rend un homme cher et précieux à un autre homme, tout ce qui fait le nœud des relations sociales, la sûreté des commerces, et la douceur des amitiés humaines.

Mais que deviennent la société et ses jouissances pour celui qui ne voit dans l'homme (souffrez, mes frères, la bassesse de ces révoltantes images) qu'une plante qui végète, qu'un peu d'argile organisé par un caprice du hasard, et qui bientôt, brisé par un autre caprice, va retomber dans la poussière et le néant pour n'en plus sortir; qu'un vil animal, que rien d'essentiel ne distingue des brutes, dont la raison n'est que l'équivalent de leur instinct, la parole qu'une modification de leur cri, dont les affections et les sentimens ne sont que des sensations et des appétits; les actions vertueuses ou criminelles, qu'un résultat d'organisation matérielle et un jeu indifférent des ressorts mécaniques : être sans liberté, sans conscience, et sans devoirs, qui obéit nécessairement à ses penchans physiques, et, n'espérant rien dans l'avenir, suit l'attrait irrésistible de l'intérêt et du plaisir présent? Imaginez une réunion d'hommes qui auraient ces idées abjectes les uns des autres. Que pourraient avoir de doux et de touchant pour eux des liaisons et des rapports où il n'entrerait ni volonté libre, ni choix; où tout ce que nous appelons bienveillance, tendresse, union des cœurs, ne serait que mouvemens mécaniques et instinct aveugle? Sur quoi se fonderaient l'estime et la confiance mutuelles, où il n'y aurait ni obligation morale, ni distinction du juste et de l'injuste, ni règle, ni honnêteté, ni frein? Quel motif aurait-on de s'aimer les uns les autres, quand l'unique loi serait de s'aimer soi-même, et de se satisfaire à tout prix? Aussi, mes frères, voyez les livres de nos philosophes incrédules : quelle sécheresse! quelle dureté! quel farouche dédain pour l'espèce humaine! quelle aversion non déguisée pour tout lien de société naturelle, civile ou domestique! Celui d'entre eux qui a le plus parlé de mœurs et de vertu, dont on a le plus vanté la sensibilité prétendue, qui a écrit sur les conventions sociales, sur l'éducation, sur l'amour maternel, n'a pas eu horreur de dire (mais j'éprouve, moi, une horreur profonde à répéter ces exécrables paradoxes; et vous, mes frères, vous fré-

mirez de les entendre) « qu'un homme n'a pas plus besoin d'un « autre homme qu'un tigre ou un loup de son semblable; que, « dans l'état primitif et parfait, un fils et son père sont tellement « étrangers l'un à l'autre, que, s'ils viennent à se rencontrer, ils « ne se reconnaissent même pas; qu'une mère (ô la monstrueuse « parole! ô droits sacrés de la nature méconnus et blasphémés!), « qu'une mère allaite ses enfans pour son propre besoin; et dès « qu'ils ont la force de chercher leur pâture, les abandonne et ne « les connaît plus. » Ne multiplions pas ces odieuses citations. Mais, mes frères, songez quelle féroce misanthropie, quel sauvage égoïsme de telles maximes supposent! Rappelez-vous qu'elles ont été applaudies avec ivresse par un siècle incrédule; et jugez si j'ai eu raison de dire que, pour l'ennemi de la religion, la société des hommes perd sa douceur et son charme.

Quels sont donc les biens et les jouissances qui restent à l'impie le plus favorisé de la nature et de la fortune? je n'en vois plus d'autres que les plaisirs des sens, les talens de l'esprit, les richesses, les honneurs, la puissance, la gloire. Eh bien! qu'il possède tout cela; que rien ne lui manque de tout ce qui semble devoir satisfaire la sensualité, l'orgueil et la cupidité humaine, sera-t-il heureux? Non; parce que tous les biens périssables et tous les plaisirs de ce monde sont sans proportion avec les besoins de son cœur. Il n'y a rien dans l'univers d'aussi grand que le cœur de l'homme, mes frères; Dieu, en le formant à son image et pour lui-même, lui a imprimé pour premier trait de ressemblance le sceau divin de son immensité; il lui a donné les plaisirs insatiables et infinis, les espérances immortelles, l'amour du bien parfait et suprême, et lui a dit: Tout ce qui t'environne existe pour toi; mais tu existes pour moi seul: c'est pour cela que j'ai mis en toi une capacité sans bornes; comme j'ai fait le vaste abîme de l'Océan pour recevoir la multitude des eaux, *congregationes aquarum*[1], et l'étendue immense des cieux pour contenir ces innombrables corps de lumière qui roulent sur ta tête, je t'ai fait plus grand que tout cela pour recevoir et posséder ton Dieu. Tu seras toujours vide, jusqu'à ce que je vienne à toi pour te remplir; toujours affamé, jusqu'à ce que je te nourrisse et que je te rassasie de moi-même; toujours brûlé d'une soif ardente, jusqu'à ce que j'entre en toi comme un fleuve de délices, pour te désaltérer et t'enivrer de mon propre bonheur. Telle est, mes frères, la nature et la haute

[1] Gen., I, 10.

destinée de notre ame; rien de moins que Dieu ne la contentera jamais : étrangère et captive ici-bas, elle y cherche le souverain bien qui lui manque; elle le demande à toutes les créatures : ne le trouvant point, elle sort, par la pensée et le désir, de tout ce monde visible, s'élève au dessus de tous les cieux, et s'étend au delà de tous les siècles qui finissent, pour s'unir, au moins par l'espérance, à l'objet éternel, parfait, infini, dont elle a l'idée, dont elle sent le besoin, et hors duquel il ne peut y avoir de repos ni de félicité pour elle.

Et cet objet, seul capable de la satisfaire, pour lequel seul elle a été créée, vous le lui retranchez, ô incrédule! Cette espérance, qui fait toute sa consolation, vous la lui arrachez! Fille du ciel, héritière de l'immortalité, avide et affamée du Dieu qui est son aliment et sa vie, vous la condamnez à ramper dans la poussière de la terre, à s'en nourrir, à se croire cendre et poussière elle-même, à n'avoir d'autre perspective que la mort, la pourriture, le néant; et vous lui dites : Sois heureuse! Mais, pour qu'elle puisse l'être, que lui donnez-vous donc à la place de tout ce que vous lui ôtez? quoi? des voluptés charnelles? ah! elle s'efforce de s'en assouvir, elle s'y plonge, et bientôt elle s'écrie : C'est de la boue! je ne puis supporter l'infection et la honte de ces infames plaisirs; plus j'essaie de m'en rassasier, plus ils me causent de dégoût; plus je m'y enfonce, plus ils me souillent; tout me devient insipide, et je me fais horreur à moi-même.

Que lui donnez-vous donc encore? des richesses? ah! qu'elle entasse des monceaux d'un vil métal; elle multiplie ses terres, ses plaisirs, ses équipages, ses maisons de plaisance. Qu'a-t-elle gagné? O illusion! dit-elle, j'ai rempli mes coffres, et je demeure vide; j'ai multiplié mes embarras et mes soucis bien plus que mes possessions et mes trésors; j'ai des peines que le pauvre ne connaît point, et je n'ai pas la paix et le contentement dont il jouit quelquefois dans sa misère.

Eh bien! voilà des titres, des dignités, des décorations, des honneurs.—Ah! ce sont des hochets; je m'en suis amusée un moment, et j'en suis lasse : tant que j'y aspirais encore, ils m'ont paru quelque chose de grand; depuis que je les ai obtenus, je n'y trouve qu'un éclat frivole.

Eh bien! la célébrité du nom, une bruyante renommée, la gloire qui s'attache aux grands talens, à la science, au génie.—Ah! c'est une fumée; elle a enflé mon cœur et ne l'a point nourri; elle irrite la soif de mon orgueil au lieu de l'apaiser; elle me rend plus inquiète, et non plus heureuse.

Eh bien! les lauriers de la guerre, les conquêtes, les sceptres, les couronnes, l'empire de l'univers. — Ah! en ravageant la terre, j'ai beaucoup fait pour le malheur des hommes, et rien pour mon bonheur. Quand j'aurais acquis cent royaumes et tout un monde, il me faudrait d'autres mondes à conquérir; et loin d'avoir comblé l'abîme qui est en moi, je n'aurais fait que le creuser davantage et me mieux assurer qu'il est sans fond.

Et, en effet, mes chers auditeurs, n'a-t-on pas vu de nos jours des hommes riches et puissans, des conquérans fameux, qui, sortis de la poussière, se sont assis sur des trônes, ont régné sur les peuples et même sur les rois, ont rempli l'univers du bruit et de la terreur de leur nom? Au milieu de tant de prospérités, qui les a vus tranquilles? qui a pu les croire heureux? le noir chagrin n'avait-il pas même établi son siége sur leur front livide? leur inquiète ambition leur a-t-elle permis un seul instant de respirer et de jouir? semblable à un aiguillon brûlant, ne les a-t-elle pas poussés sans cesse, comme égarés et furieux, d'entreprises en entreprises, jusqu'au gouffre, où ils ont été engloutis tout à coup, avec leurs vastes desseins, leur puissance redoutée et leur gloire vaine? (Le même.)

L'irréligion livre le cœur de l'impie à ses passions, à ses remords et aux terreurs de l'avenir.

L'homme n'a point de plus dangereux ennemis que ses passions: s'il ne les dompte et ne les subjugue, il devient le jouet et la proie de tous les monstres que son propre cœur enfante; l'orgueil, l'envie, la colère, la haine, la vengeance, l'avarice, l'ambition, la sensualité brutale, se font une guerre intestine dans son sein et ne lui laissent aucun repos. C'est une succession et un choc continuel de désirs, d'aversions, de craintes, d'espérances, de folles joies, de chagrins amers, de dépits, de dégoûts et de caprices, qui, se poussant et se repoussant comme les flots d'une mer orageuse, l'agitent, le tourmentent, l'élèvent, l'abaissent, le brisent contre mille écueils, et ouvre sous ses pas mille abîmes.

Aussi, lorsque Dieu voulut punir ces philosophes orgueilleux du paganisme, qui, résistant à leur raison et à leur conscience, refusèrent de le reconnaître et de le glorifier comme Dieu, que fit-il? Il les livra, dit Saint Paul, non à la cruauté des tyrans, ni à la férocité des bêtes sauvages, ni à la fureur des élémens, mais à des ennemis bien plus terribles, à eux-mêmes, à leurs passions, aux

désirs de leur propre cœur : *Tradidit illos Deus in passiones* [1], *tradidit illos in desideria cordis eorum* [2]. Dès lors, emportés par la violence de leurs penchans déréglés, ils se précipitèrent dans des égaremens si étranges, se souillèrent de tant de désordres, se couvrirent de tant d'opprobre et d'ignominie, que cette suprême majesté fut assez vengée contre eux par eux-mêmes : *Mercedem, quam oportuit, erroris sui in semetipsis recipientes* [3].

Comment ne pas voir que la même malédiction a frappé les philosophes incrédules de nos jours? A peine eurent-ils donné le signal de la révolte contre Dieu que, saisis du délire de toutes les passions, et agités par elles comme par autant de furies, ils se firent plus de maux à eux-mêmes que les plus implacables ennemis n'eussent pu leur en faire. Non contens de se déshonorer en secret par les vices les plus infâmes, ils publièrent avec une sorte d'acharnement leur propre honte, la confièrent à toutes les bouches de la renommée, et, dans des ouvrages fameux, établirent aux yeux du monde et de la postérité les turpitudes et les abominations de leur vie, comme pour ne laisser aucune ressource à ceux qui voudraient un jour défendre leur mémoire : *Tradidit illos in passiones.*

Quel était le trouble de leur cœur, et quelle rage les possédait, lorsque, se déchirant les uns les autres; versant de leur plume des torrens d'amertume et de fiel; s'attaquant à toutes les choses divines et humaines; menaçant, dans leur frénésie, d'escalader le ciel; ne pouvant supporter ni ordre ni décence, ni tranquillité sur la terre; souffrant les discordes, provoquant les guerres, les séditions, les meurtres, ils avouaient hautement qu'il ne pouvait y avoir de repos et de contentement pour eux que dans le bouleversement de l'univers! Peut-on douter que de tels hommes n'aient été malheureux? Et quand ils ne l'auraient pas confessé eux-mêmes, quand le vieillard de Ferney ne nous aurait pas appris que sa vie entière avait été, ô prodigieuse expression! *un cauchemar perpétuel;* quand nous ne saurions pas dans quelle noire mélancolie était tombé le sophiste de Genève, et à quelle fin tragique elle le conduisit; quand les autres chefs de cette ligue impie n'auraient pas si souvent maudit leur propre destinée, et quelquefois, dans leur fureur, tranché le fil de leurs jours, ne serait-ce pas assez de savoir à quelles viles et odieuses passions ils furent abandonnés, pour juger ce qu'ils eurent à souffrir de pareils bourreaux : *Tradidit illos in passiones.*

[1] Rom., I, 16. — [2] Ibid., 24. — [3] Ibid., I, 27.

Le siècle qu'ils pervertirent, complice de leur impiété, a dû partager leur châtiment. Dieu a vu les peuples, enivrés d'orgueil et de licence, s'élever audacieusement contre lui et secouer avec dédain le joug de sa religion sainte ; il les a vus, et dans sa colère, il les a livrés à une passion effrénée de liberté et d'indépendance, qui n'a pu se contenir dans aucunes bornes. Aussi tout se confond ; la société se dissout; les citoyens s'égorgent les uns les autres; un trône protecteur est renversé, et mille échafauds le remplacent; les villes ne sont plus que de vastes prisons où les hommes, renfermés et tremblans, vivent dans l'attente du supplice; le sol entier n'est qu'un immense tombeau toujours ouvert pour engloutir ses habitans; la désolation, l'effroi, le carnage sont partout; une passion déchaînée a tout fait: *Tradidit illos in passiones.*

Dieu a vu les peuples, après une si terrible leçon, toujours endurcis dans leur incrédulité; et alors il les a livrés à la fureur des combats et des conquêtes. Tout s'arme; on court, parmi les chants de victoire, à la destruction et à la mort; des millions de victimes humaines sont immolées à une vaine idole de gloire; toutes les terres sont engraissées du sang des guerriers, toutes les mers en sont teintes; et de grandes et innombrables armées, les plus fameuses et les plus redoutables qui furent jamais, vont aux deux extrémités du monde s'ensevelir tout entières, tantôt dans les sables brûlants de l'Afrique, tantôt dans les frimas et les glaces du septentrion: *Tradidit illos in passiones.*

O Dieu! combien d'autres passions encore sont devenues les trop fidèles ministres de vos vengeances, depuis que vous leur avez confié le soin de nous punir! Le démon de la volupté, non moins destructeur que celui de la guerre, a soufflé dans les cœurs son feu impur et dévorant. Les générations sont séchées dans leur fleur et seront bientôt peut-être étouffées dans leur germe par une corruption de mœurs effroyables et inouïes ; il n'y a plus parmi nous d'âge pour l'innocence et la pudeur : l'enfance est savante dans le mal, et se sacrifie à des vices précoces. La jeunesse, usée par la débauche, entrant avec des sens émoussés dans la carrière de la vie, y apporte cette satiété et ce dégoût universel qui ne peut plus être réveillé que par des monstres ; l'âge mûr est celui de tous les excès ; la vieillesse elle-même méprise la honte; le mariage a perdu sa sainteté; la loi constitutive du genre humain est violée, et le vœu de la nature trahi; d'infâmes désordres abrégent les jours de la plupart des hommes; des infirmités pleines d'ignominie, que des siècles moins coupables n'ont pas connues; des maladies, l'oppro-

bre de l'humanité, multiplient les morts affreuses, et font plus de ravages que les contagions et les famines; les ames sont dégradées et flétries; les corps énervés; le principe de la vie partout altéré; le sang corrompu dans toutes les veines; tout périt consumé par le venin de la plus funeste comme de la plus honteuse des passions, celle-là même qu'une abominable philosophie nous avait représentée comme la source de tout bonheur et le mobile de tout bien : *Tradidit illos in passiones.*

Quel fléau encore que cette cupidité insatiable, cette ardeur de s'élever et de s'enrichir, qui tourmente tous les esprits; qui fait de l'opulence et du luxe des besoins de nécessité pour tous; qui ne laisse personne tranquille dans sa condition; qui inspire les spéculations les plus hardies, les entreprises les plus téméraires, et souvent les crimes les plus odieux pour en sortir; qui précipite tant de fortunes dans les gouffres du jeu, de l'agiotage et de l'usure; qui produit les ruines éclatantes, et par suite les désespoirs, les catastrophes et les suicides; qui a presque banni, avec le désintéressement, toute bonne foi, toute confiance, toute sûreté du commerce des hommes; qui nous a familiarisés, non seulement avec les fraudes et les rapines, mais encore avec les empoisonnemens et les assassinats; qui conduit tous les jours à une horrible fin, et jusque sur les échafauds, des milliers de malheureux que la soif de l'or a disposés à tous les forfaits! *Tradidit illos in passiones.*

A la suite des passions satisfaites vient le remords. Le remords, mes frères! ai-je besoin de dire quelle est l'horreur de ce supplice inévitable au méchant, quand il n'y a qu'une voix à cet égard dans le genre humain; quand les peuples barbares et les nations civilisées, les écrivains du paganisme et nos auteurs sacrés, n'ont là dessus qu'un même langage; quand les poètes eux-mêmes nous peignent si bien le remords comme un vautour attaché aux entrailles du coupable, pour les dévorer; comme une furie armée de torches et de fouets sanglans, qui poursuit en tous lieux sa victime; quand on a vu plus d'une fois d'infortunés criminels, vaincus par la violence de ce tourment secret, se déférer eux-mêmes à la justice, implorer comme une grace la rigueur des lois, et se jeter dans les bras du bourreau, pour échapper aux terreurs de leur conscience?

Il faut l'avouer néanmoins, le remords est souvent lui-même une grace et un moyen de salut pour le pécheur qui a conservé la foi; parce qu'en excitant un trouble salutaire dans son cœur,

il le conduit par la crainte au repentir, et par le repentir au pardon de son crime : c'est ainsi qu'on se convertit tous les jours. Mais le remords de l'incrédule, je veux dire de l'incrédule déterminé et endurci, est un remords désespéré, le remords même des démons et des réprouvés, le ver qui ne meurt point, et qui ronge éternellement ; car, pour l'arracher de son sein, ce ver rongeur, et le faire mourir, il n'y aurait pour lui qu'un seul moyen : ce serait de s'humilier sous la main qui le frappe, d'abjurer son erreur et de se réconcilier avec le ciel. Or c'est ce qu'il ne veut pas faire, décidé comme il l'est à persister dans son irréligion ; et par conséquent sa plaie est incurable, et voilà son enfer commencé : *Insanabilis plaga tua.* Que lui sert de raisonner contre le mal qui le dévore, et d'opposer des sophismes à des tortures trop réelles ? Semblable à ces insensés stoïciens qui, au milieu des plus cruelles souffrances, s'obstinaient à nier la douleur, il niera le remords pendant qu'il en est déchiré ; il le traitera de préjugé vain et de chimère. Qu'importe, si c'est un préjugé qu'aucune philosophie, aucune impiété ne peut vaincre ; un préjugé qui équivaut pour lui aux roues et aux chevalets ; un préjugé qui empoisonne tous ses plaisirs, qui le désole, qui le désespère, qui lui a donné cent fois la tentation de se détruire ? Que lui sert encore d'éviter, autant qu'il le peut, la rencontre des objets propres à réveiller son remords ; de fuir la vue des temples, des autels, des ministres saints et des personnes consacrées à Dieu ? Fuira-t-il Dieu même qui est partout, qui est en lui, qui a dressé son tribunal dans sa conscience, et qui enfonce l'aiguillon dans son cœur ? Il essaiera de regimber contre cet aiguillon terrible, et d'étouffer le remords à force de blasphèmes. Mais les réprouvés aussi blasphèment éternellement, et ne font par là que redoubler leur supplice. Ne pouvant échapper à son malheur, il y cherchera une affreuse consolation, en augmentant le nombre des criminels et des malheureux qui lui ressemblent ; il propagera l'athéisme, et s'efforcera de soulever le monde entier contre le ciel. Eh ! c'est ce que font, depuis six mille ans, les démons, sans en retirer d'autre fruit que d'accroître sans cesse leur désespoir avec leur crime ; et d'attiser de plus en plus le feu de la vengeance divine qui les brûle.

O impie, ne dites pas qu'il est inutile de vous parler d'Enfer et de peines éternelles, puisque vous ne croyez pas à ces choses et que vous les méprisez : c'est là le mensonge de votre orgueil ; car, dans le vrai, la terreur de cet Enfer vous poursuit, et il n'y a personne dans l'univers qui en soit plus tourmenté que l'incrédule.

Étrange prétention de vouloir nous persuader que, pour être sans crainte dans le plus manifeste et le plus effrayant des dangers, il suffise de dire : Je ne veux point craindre! Depuis quand l'être raisonnable, menacé du plus épouvantable malheur, peut-il trouver la sécurité sans quelque motif solide qui le rassure? Or, où est le vôtre? Est-il donc si évident pour vous qu'il n'y ait point de Dieu; ou que ce Dieu soit indifférent au vice et à la vertu, ou qu'il manque de puissance, pour se venger de ceux qui lui font ouvertement la guerre; ou qu'après avoir souffert patiemment leur audace, tout le temps de leur vie, il ne se réserve pas l'éternité pour la punir? Citez-moi un seul de vos maîtres et de vos oracles d'impiété, qui, dans quelque endroit de ses écrits, n'ait avoué sur ces points ses incertitudes et ses frayeurs. Les Epicure et les Lucrèce, ces athées fameux de l'antiquité, en ont fait l'aveu formel; nos célèbres sophistes modernes l'ont répété. D'où vous viendrait une assurance qu'ils n'ont pas eue? et sur quoi la pourriez-vous fonder? Que l'homme religieux vive dans une humble confiance qui bannit ou modère la crainte; on le conçoit : il s'est fait un ami du Dieu qui le jugera; il l'adore; il pratique sa loi; pour n'avoir pas à redouter ses châtimens, il tâche de mériter ses récompenses : c'est là être sage et prendre ses mesures de sûreté. Mais qu'un insensé brave le Tout-Puissant; qu'un faible mortel provoque au combat le souverain Créateur de l'univers, et, quand la foudre gronde sur sa tête, qu'il ose dire : Je ne crains rien; comme s'il pouvait être le plus fort dans une pareille lutte! c'est un insolent délire; c'est la plus extravagante et la plus inepte forfanterie qui fût jamais; et si un tel homme n'a pas entièrement perdu la raison, il est impossible qu'avec ces paroles audacieuses à la bouche, il n'ait pas l'épouvante dans le cœur.

Eh! mes frères, que les incrédules tremblent, c'est ce que prouve assez clairement leur conduite. D'où vient en effet ce prodigieux déchaînement contre la religion? S'ils ne redoutent rien, que ne la laissent-ils en paix, et que n'y demeurent-ils eux-mêmes? Pourquoi ces déclamations éternelles, ces calomnies atroces, et ces cris de rage qui ne cessent de retentir contre elle? Pourquoi cette inondation d'ouvrages impies et de libelles forcenés qui n'ont d'autre objet que de la rendre odieuse, et de la livrer encore une fois aux poignards? Pourquoi ces ligues, ces complots, ces grandes confédérations et ces assemblées secrètes, dont le but avoué est de la détruire? Pourquoi ces horribles sermens, par lesquels on s'engage à ne rien épargner pour la faire disparaître de

dessus la terre? et ces vastes plans de conspirations, dont le premier article est toujours l'extermination des prêtres et l'abolition du Christianisme? S'ils sont pleinement rassurés contre ses menaces, comment a-t-elle mérité leur haine, cette religion de leur patrie, cette religion de leurs aïeux et de leurs pères, cette religion dans laquelle ils sont nés et qui a reçu les sermens de leur enfance? Ils la regardent comme une erreur! Je le veux; mais il y a tant d'autres erreurs dans le monde dont ils ne s'inquiètent pas; et d'ailleurs ils conviennent eux-mêmes que c'est ici une erreur non-seulement innocente, mais sainte, mais utile, nécessaire même aux peuples, et plus efficace que les lois pour prévenir les crimes et faire pratiquer la vertu; qu'y a-t-il là qui doive exciter tant de fureur? Craignent-ils encore les inquisitions, aujourd'hui qu'on n'en exerce plus que contre elle? est-ce à ses richesses qu'ils en veulent, maintenant qu'elle est nue et dépouillée? est-ce bien sérieusement sa puissance qui leur fait ombrage, quand elle ne peut plus même se défendre, et qu'il est permis à tous de l'outrager et de l'opprimer? sa puissance! quand elle sort à peine des prisons et des cachots, encore chargée des chaînes qu'elle y portait et qu'elle n'a pu rompre; quand elle descend toute mutilée des échafauds qu'elle a si long-temps inondés de son sang; quand elle revient, ombre d'elle-même, du fond des souterrains et des tombeaux n'ayant plus que la voix pour raconter ses douleurs et annoncer les vérités éternelles? Voilà donc la puissance contre laquelle s'acharnent les impies! Oui, mes frères; et il ne faut pas s'en étonner: cette voix en effet est encore une puissance formidable pour eux, cette voix qui se fait entendre depuis six mille ans, cette voix qu'aucune persécution n'a pu étouffer, qui est trop évidemment la voix de Dieu même, et qui parle avec autorité de ses justices et de ses vengeances. La terreur qu'elle inspire aux ennemis de la vérité est la cause de tous leurs emportemens; c'est cette terreur qui a fait les révolutions que nous avons vues, et qui en fait méditer de nouvelles: tant qu'il subsistera sur la terre un vestige du Christianisme, l'enfer et ses suppôts frémiront, et on les verra remuer les fondemens du monde, pour renverser l'édifice que Dieu a construit; mais Dieu a juré que leurs efforts seraient vains, et soixante siècles de victoires répondent à l'Église de ses futurs triomphes. (Le même.)

Sans la religion l'ordre public est impossible.

Oui, Messieurs, n'en doutez pas, sans la religion on verrait plus que jamais les familles troublées par la discorde et le libertinage, des époux sans union, des enfans sans respect, des serviteurs sans fidélité; on verrait plus que jamais des êtres contre nature, qui, n'étant plus retenus par le frein d'une éducation religieuse, connaîtraient dès leur plus tendre jeunesse les ruses et l'audace du crime, et présenteraient devant les tribunaux épouvantés le plus hideux de tous les spectacles, celui des forfaits dans l'âge même de la candeur et de l'innocence : on verrait des malfaiteurs, qui, débarrassés de la crainte de la justice divine, calculeraient froidement qu'après tout le temps du supplice sera court; qui marcheraient ensuite à l'échafaud portant sur le front, non la pâleur et la honte du crime, mais presque le calme de la vertu, et donneraient ainsi au peuple l'effrayant exemple d'un coupable qui meurt sans crainte et sans remords : on verrait des hommes qui formeraient les projets les plus iniques, les plus insensés, les plus désastreux peut-être pour leur patrie, dans la pensée que tout finit au tombeau, et que, s'il le fallait, ils sauraient bien échapper par le suicide au châtiment et à l'opprobre. Sans la religion enfin, on verrait plus que jamais de toutes parts des égoïstes, qui, détournant leurs regards des biens de la vie future, n'en seraient que plus ardens pour les biens de la vie présente, plus dévorés de désirs ambitieux, moins touchés des maux d'autrui, moins capables de sacrifices généreux, plus enclins à tous les désordres qui sont le fléau des états comme des familles. Plût au ciel que je n'eusse fait que tracer ici une peinture imaginaire, et qu'on ne l'eût vue se réaliser en aucune manière parmi nous! Mais ne puis-je pas en appeler à l'observateur, à l'homme public, au magistrat, à ceux qui sont armés du glaive de la loi contre les malfaiteurs, et leur demander s'il n'est pas vrai que l'affaiblissement des sentimens religieux a rendu plus communs et plus précoces les désordres et les délits de tous les genres; et pour appeler les choses par leur nom, n'est-il pas vrai qu'on a vu croître d'une manière effrayante le scandale du suicide, de l'infanticide, du concubinage, des enfans illégitimes, et de ce crime tellement repoussé par la nature, que, dans ses lois, un législateur de l'antiquité crut devoir le supposer impossible?

O vous qui, vers le milieu du dernier siècle, avez élevé la voix

avec l'éclat de la trompette pour prêcher la haine et le mépris de la religion, vous avez revendiqué pour vous seuls la gloire d'avoir guéri le corps social d'une maladie violente, des excès du faux zèle, du fanatisme en un mot ; et vous n'avez pas vu que vous déposiez dans son sein des germes de ruine et de mort! Avec vos systèmes, on n'aurait plus de fanatisme religieux, j'y consens ; mais on aurait les ravages profonds des vices les plus ignobles et les plus vils, de l'égoïsme le plus dévorant, de la dépravation la plus raffinée, jusqu'à ce qu'enfin, tous les liens sociaux étant dissous, on vît éclater le fanatisme de toutes les passions déchaînées. Le fanatisme religieux trouble la société, l'impiété la tue : le premier est cette tempête qui agite, mutile, arrache les rameaux de l'arbre le plus vigoureux; la seconde est cette plaie secrète qui le ronge jusque dans sa racine : et l'on peut bien dire, avec un écrivain fameux, que l'indifférence philosophique est la tranquillité de la mort, plus destructive que la guerre même.

Et ne croyons pas d'ailleurs, pour le remarquer en passant, que l'athéisme ne se manifeste jamais que par l'indifférence, par l'oubli, par le dédain de la religion : il a aussi ses persécutions et ses fureurs. Jean-Jacques, à qui les paradoxes les plus irréfléchis ne coûtaient rien, a cru pouvoir dire que l'athéisme ne fait pas verser le sang; c'est une assertion que l'expérience a bien hautement démentie sous nos yeux. Jamais le sang humain n'a coulé avec autant d'abondance que sous le règne de l'athéisme. N'en soyons pas surpris : quand on ne voit guère dans l'espèce humaine qu'une famille de plantes ou qu'une race particulière d'animaux, est-il étonnant qu'on n'ait pour elle que du mépris, et qu'on se fasse un jeu de ses douleurs et de sa mort? En assimilant l'homme à la brute, on s'habitue à le traiter comme elle : ici même la barbarie est d'autant plus froide, qu'étant débarrassée de la crainte et de la justice divine, elle ne connaît pas le remords; c'est bien surtout aux athées que s'appliquent plus littéralement ces paroles du Sage [1] : « Les entrailles des impies sont cruelles, » *viscera impiorum crudelia*. Voltaire lui-même l'avait pressenti quand il disait : « Si « le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être « sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint « comme acharnés sur leurs victimes. »

Je sais que le plus grand nombre des incrédules reculent d'effroi devant les abîmes de l'athéisme, qu'ils font gloire de reconnaître

1 Prov., XII, 10.

un Dieu, et même d'en célébrer les grandeurs; ils sont déistes. Soyons de bonne foi, Messieurs; sans être, si l'on veut, aussi funeste que l'athéisme, pensez-vous que le déisme suffise au maintien de l'ordre public? Je vous le demande, quelle idée le déiste se forme-t-il de Dieu et de sa providence, de sa bonté et de sa justice, de ses récompenses et de ses châtimens dans la vie future? Sur tout cela ses notions ne sont-elles pas vagues, incertaines, dépendantes de ses passions et de ses caprices? Quelle règle de conduite fait-il dériver de son opinion? quel appui y trouvent la morale et la société? Si vous comparez leur conduite habituelle, quelle différence remarquez-vous entre l'athée et le déiste? N'est-il pas vrai que le déisme en théorie ressemble beaucoup trop à l'athéisme dans la pratique; que, des deux côtés, c'est presque le même oubli de Divinité, de toute obligation, de tout hommage envers elle, de tout effort et de tout sacrifice pour lui plaire? et Bossuet n'était-il pas fondé à dire que le déisme n'était qu'un athéisme déguisé? Il faut bien le remarquer, Messieurs, toujours une religion quelconque, plus ou moins parfaite, a présidé à toutes les sociétés civilisées : c'est une règle invariable, qui n'a pas souffert une seule exception depuis que le soleil éclaire le monde; et sans doute il ne nous appartient pas de donner un démenti à la sagesse des siècles : or, par religion, toujours les peuples ont entendu, non pas quelques opinions spéculatives, stériles, sur la Divinité, mais un ensemble de croyances, de devoirs, d'hommages pieux; c'est de cela que se composent les chaînes invisibles, mais puissantes, qui ne lient les hommes à Dieu, leur père commun, que pour les lier plus étroitement les uns aux autres. Disons donc que le déisme n'est qu'un fondement ruineux pour l'ordre social; le déisme est une opinion, et non une religion. (M. Frayssinous, *Sur la Nécessité de la religion.*)

Sans la religion, la liberté est impossible.

Comment se fait-il, Messieurs, que certains esprits de nos jours voient d'un œil tranquille l'affaiblissement du Christianisme en Europe, et semblent même en prophétiser, avec autant de joie que d'assurance, la ruine entière et prochaine? Je crois voir des enfans qui se réjouiraient des progrès d'un incendie dont les flammes toujours croissantes vont réduire en cendre la maison paternelle. Quel doit être le sort de la religion en Europe? C'est le secret de Dieu, et il ne nous est pas donné de le pénétrer. Certes, ce

n'est pas pour elle qu'il faut s'alarmer, c'est pour nous-mêmes : la vengeance la plus redoutable qu'elle pût tirer de nos insultes et de nos mépris, ce serait de fuir loin de nos contrées, emportant avec elle les gages les plus certains de la paix et de la prospérité publique, ne laissant au milieu de nous que les ténèbres et les vices de la barbarie, ces excès de tout genre qui, en avilissant les ames, les façonnent à l'esclavage, cette anarchie qui engendre le despotisme. Je suppose, Messieurs, que le Christianisme vînt à s'éteindre parmi nous, qu'au lieu de cette religion positive qui fixe et réunit les esprits dans des croyances communes, qui trace à tous des règles précises de conduite, qui s'empare de l'homme tout entier par les dehors de son culte, il ne restât qu'un spiritualisme vague, incertain, sans presque aucune influence sur les sentimens et les actions; qu'arriverait-il? Par cela même, les gouvernemens seraient privés du moyen le plus puissant de contenir les peuples dans la soumission et le devoir; alors aux maux les plus extrêmes on opposerait forcément les plus extrêmes remèdes. « Moins la religion est réprimante, a dit le plus célèbre publiciste « du dernier siècle [1], plus les lois civiles doivent réprimer. » Oui, que la religion disparaisse, et le déchaînement le plus furieux de toutes les passions rendra nécessaires les moyens de répression les plus violens, parce qu'ils seront seuls efficaces; la justice ne sera que dans la force, la tranquillité ne se trouvera que dans la servitude, et les nations irréligieuses finiront par expier dans les fers leur révolte audacieuse contre la Divinité.

Pour développer davantage notre pensée, comparons un moment les heureux effets du Christianisme avec les résultats inévitables qu'aurait le triomphe de l'impiété. Avant que la lumière de l'Évangile eût dissipé les ténèbres du paganisme, quel spectacle présentait le monde même le plus civilisé? N'est-il pas reconnu que la servitude était la condition commune de l'espèce humaine, et que la liberté n'était le partage que du petit nombre? On ne voit pas que la pensée d'allier la liberté de tous avec le bonheur de tous ait occupé les anciens législateurs : à Sparte, à Athènes, à Rome, on voyait la servitude, et quelquefois la plus effrayante, à côté de la liberté. Je ne sache pas que les philosophes anciens aient réclamé contre ce désordre en quelque sorte légal, et néanmoins si révoltant; il était réservé au Christianisme de l'adoucir, de le faire enfin disparaître, et de montrer l'alliance de deux

1 Montesq., *Esp. des lois*, l. XXIV, c. 14.

choses qui paraissaient inconciliables, la tranquillité publique unie à la liberté universelle.

Jésus-Christ, il est vrai, n'est pas venu donner aux hommes des leçons directes de politique, ni tracer aux peuples une forme déterminée de gouvernement. L'Évangile a éclairé, sanctifié les républiques comme les monarchies; mais, par ses maximes et par son esprit, il rapproche les conditions les plus inégales, inspire des sentimens plus tendres et plus généreux, console le malheur, réprime fortement tous les vices; consacre toutes les obligations domestiques et civiles. Par cela seul la religion devint dans les mains des gouvernemens un moyen nouveau, également efficace et doux, de maintenir les peuples dans l'obéissance : la persuasion remplaça la terreur; les douces insinuations du Christianisme firent sans violence au milieu des peuples ce que la force ne faisait que très imparfaitement. Par la religion, la morale eut plus d'empire sur les hommes; dès lors les lois purent perdre impunément une partie de leur rigueur, et l'on sentit enfin, grace à l'Évangile, qu'on pouvait régir les hommes sans les tenir en servitude. Pour le repos des peuples, la religion donne plus de poids à l'autorité, en lui donnant une origine sacrée; elle affermit le trône des rois, en le plaçant, comme on l'a si bien dit, là où Dieu lui-même a le sien, dans la conscience : mais, également éloignée de la tyrannie et de la licence, elle ne commande pas moins aux souverains la justice, qu'aux peuples la soumission. Ainsi, au Christianisme appartient la gloire d'avoir donné tout à la fois et plus de stabilité aux gouvernemens, et plus de liberté aux peuples : voilà ce que n'ont pas voulu voir ces détracteurs irréfléchis, mais ce qui n'avait pas échappé à l'auteur de l'*Esprit des Lois*.

Maintenant veut-on que, par un triomphe à jamais exécrable, l'impiété vienne à bout de détruire la foi des peuples, que la religion perde son empire, qu'elle ne soit plus qu'une arme usée et sans force contre les passions désordonnées? Dès lors qu'on s'attende à voir renaître les maux dont le Christianisme a été le remède. D'un côté, les vices seraient plus audacieux et les excès de tout genre plus multipliés; de l'autre, les seuls moyens répressifs et conservateurs ne se trouveraient que dans les lois humaines : or il faudrait des lois de fer pour enchaîner des peuples sans religion. A la place des autels, des cachots; au lieu de pasteurs, des soldats; au lieu de l'Évangile, un code de supplices effrayans; au lieu d'un régime paternel, un régime de terreur : voilà ce que demanderait impérieusement le maintien de l'ordre public; et voilà comment,

avec leurs systèmes d'irréligion, certains novateurs faisaient rétrograder le monde social vers la barbarie, comment ces apôtres fougueux de la liberté en étaient les plus grands ennemis. Un peuple sans religion serait indisciplinable; il ne saurait exister pour lui de véritable liberté; pour vouloir s'affranchir de Dieu, il deviendrait esclave de l'homme : et c'est précisément pour les peuples impies que sont faits les tyrans.

Mais peut-être que les peuples modernes voudraient se rassurer contre les dangers qui les menacent, par la culture aujourd'hui plus universelle des lettres, des sciences et des arts, et qu'ils croiraient pouvoir remplacer par leur influence celle de la religion elle-même : vaine espérance! Je suis loin de partager le paradoxe du romanesque Jean-Jacques sur les sciences et les lettres, et volontiers je dirai que ceux qui les cultivent avec succès sont un des *plus beaux ornemens du monde*, pour me servir des termes mêmes de Bossuet. Mais sachons nous défendre d'un enthousiasme qui pourrait être aussi funeste que déraisonnable. Dans les sciences, les lettres et les arts, le sage pourra bien voir les décorations ou quelques colonnes de l'édifice; mais ce n'est pas là qu'il en placera le fondement. Ce qui donne à la morale son appui le plus ferme, et assure le plus la stabilité des institutions humaines; ce qui console et soulage le plus efficacement les classes si nombreuses dans toute société, celle des malheureux et des indigens; ce qui éclaire les ignorans sans les corrompre; ce qui, sans ôter au talent son essor, le contient dans de justes bornes, c'est là le véritable fondement de l'ordre et de la justice sur la terre, c'est là ce que réclament avant tout la félicité et la liberté publiques, et c'est bien aussi ce que l'on trouve dans la religion. Que peuvent les leçons de nos écoles savantes, pour la multitude qui ne doit pas les entendre? et croit-on d'ailleurs que les lumières soient la vertu? Si l'ignorance a ses vices, le savoir a aussi les siens; l'esprit a son intempérance, comme le cœur. Toutes ces choses si vantées peuvent devenir un nouvel instrument de corruption, contribuer à fomenter les passions au lieu d'en prévenir les écarts, et rendre le mal d'autant plus incurable, qu'on abusera des connaissances acquises pour l'appeler un bien. Dans ces temps heureux où la religion est honorée, on voit le talent contenu, dirigé par sa divine autorité; les esprits, même les plus indépendans, font gloire de s'abaisser devant elle; et les insultes de quelques uns sont à peine aperçues au milieu des hommages du plus grand nombre. Mais, lorsque, par une dégradation d'abord insensible, bientôt plus

rapide et plus manifeste; on est arrivé à ces époques déplorables où la religion n'est plus qu'un objet de dérision et de mépris, plusieurs de ceux là mêmes que la nature destinait à éclairer leurs semblables, seront infectés de la contagion universelle; ils seront enfans de leur siècle. Élevés, nourris au sein des mauvaises doctrines, ils seront égarés par elles, et en deviendront à leur tour les propagateurs; ils abuseront de leurs talens pour accréditer des erreurs funestes, et les embellir de séduisantes couleurs. Alors c'est un mélange d'athéisme et de bel esprit, de science et de barbarie, de politesse dans les mots et de dépravation dans les choses; alors toutes les vérités sont ébranlées, et tous les paradoxes érigés en systèmes; les croyances sont remplacées par des opinions, et de là ce septicisme, cette incertitude, cette anarchie des esprits, qui préparent les voies à tous les genres de séduction et de tyrannie. Sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, ne connaissons-nous pas, dans notre propre histoire, une époque où ce qu'on appelle les lumières n'a pas sauvé la France des plus effroyables excès, où le plus haut degré de perfection dans les sciences a concouru avec le dernier degré de la perversité humaine? Prétendre remplacer la religion par le savoir, c'est abandonner le nécessaire pour courir après l'utile; ne séparons pas ce qui doit être uni pour le bien de l'humanité.

Au lieu d'envisager la religion par son côté le plus sublime, je veux dire dans ses rapports avec nos destinées éternelles, je ne l'ai envisagée que par son côté le moins important aux yeux du Chrétien, dans ses rapports avec les intérêts humains. A Dieu ne plaise que je rougisse de l'Évangile : *Non erubesco Evangelium* [1]! Mais pourquoi faut-il que l'esprit du siècle nous force d'abaisser ainsi notre ministère? Hélas! il est aujourd'hui un si grand nombre d'esprits qui seraient pleinement satisfaits de tout, pourvu qu'ils trouvassent sur la terre la fortune et le repos; hé bien, il faut commencer par leur dire que, sans la religion qu'ils traitent avec tant de mépris, ils n'auraient pas même ce qu'ils cherchent uniquement; que c'est elle surtout qui veille au maintien des mœurs, des lois et de la liberté, à la sûreté des personnes, à la conservation de leurs biens; et qui, tandis qu'ils l'insultent peut-être, les couvre de sa protection puissante : il faut leur dire, en un mot, que ce monde social, auquel ils ont le malheur de borner toutes leurs pensées, s'il n'était vivifié par la religion, finirait par se dissoudre dans l'a-

[1] Rom., I, 16.

narchie, ou par s'abrutir dans la servitude; et le Prophète-Roi ne faisait qu'exprimer, sous une image vive et populaire, une idée éminemment politique, quand il disait, il y a trois mille ans : « Si « Dieu ne garde la cité, c'est en vain que veille à ses portes celui « qui est préposé à sa défense : » *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam* [1].

Je ne l'ignore pas, Messieurs, si quelquefois le ministre de la religion déplore les ravages des mauvaises doctrines; s'il exprime le désir de voir enfin les esprits s'arrêter dans la carrière de l'incrédulité; s'il fait sentir ce que celle-ci a de menaçant pour le repos et la liberté des peuples, on semble apercevoir dans ses gémissemens et ses vœux quelque chose d'indiscret et de superstitieux, on l'accuse de vouloir faire rétrograder la génération présente; et l'on croit avoir tout dit, en disant qu'il faut marcher avec son siècle : maxime vague et commode, vraie sous plus d'un rapport, mais qui, à force d'être appliquée sans discernement, peut devenir funeste, et nous précipiter dans l'abîme. Cherchons, Messieurs, à bien démêler ici la vérité; et que l'usage légitime d'une maxime, aujourd'hui si commune, ne nous aveugle pas sur les maux que pourraient entraîner ses fausses applications.

Oui, dans les choses indifférentes que le temps fait naître et mourir, qui sont abandonnées aux recherches, aux combinaisons, et en quelque sorte aux caprices de l'esprit humain, marchons avec le siècle, j'y consens. Ainsi, lorsque de brillantes découvertes auront agrandi le domaine des connaissances humaines, jeté une lumière plus vive sur les diverses branches des sciences naturelles, et fait évanouir d'anciennes théories pour en fonder de nouvelles, n'allons pas nous raidir contre l'expérience, ni contester à nos contemporains la gloire qui leur appartient; marchons avec le siècle. Ainsi, lorsque les progrès des arts, de l'industrie, du commerce, auront amené de nouveaux usages, de nouveaux besoins, de nouvelles relations de famille à famille, de peuple à peuple, et comme donné au monde une face auparavant inconnue; lorsque, sous l'empire du temps qui use et détruit tout ce qui est humain, les lois et les institutions auront subi des variations plus ou moins grandes : alors gardons-nous d'insulter à la mémoire de nos pères, qui pourraient bien avoir été aussi sages que nous; mais enfin n'allons pas demander au moyen-âge ses coutumes et sa législation : ici encore, marchons avec le siècle. Mais que des

[1] Ps. CXXIV, 1.

doctrines perverses, se cachant sous un beau nom, continuent de corrompre les générations naissantes, qu'on affecte de parler de morale, pour mieux outrager la religion qui en est le plus ferme appui ; qu'on se croie philosophe, précisément parce qu'on n'est pas Chrétien ; qu'on appelle lumières ce qui n'est que ténèbres, et qu'on voie les progrès de la raison dans ce qui en est le délire : alors marcher avec le siècle, ce n'est pas sagesse, mais faiblesse d'esprit ou de caractère. C'est ici que le ministre des autels, que le magistrat, que le père de famille, que l'instituteur de la jeunesse, que l'homme de lettres, que le savant, doivent former une sainte ligue contre les sophistes. Ah ! Messieurs, la pente au mal est si rapide, l'homme est si impatient de tout joug, que si ceux qui, par leur caractère, leurs dignités, leur âge, leurs lumières, sont naturellement préposés à la garde des bonnes doctrines et des bonnes mœurs ne les défendaient avec courage, bientôt la société tout entière tomberait dans le trouble et la confusion.

Rappelez-vous, je ne dis pas ces hommes célèbres, qui, épris d'une fausse gloire, ont rempli l'univers du bruit de leur nom en le remplissant de désastres et de calamités, mais ces hommes véritablement grands qui ont le plus honoré l'espèce humaine par leurs vertus ou leur génie ; et vous verrez qu'au lieu de marcher en tout et aveuglément avec leurs contemporains, ils ont presque toujours fait tous leurs efforts pour les arrêter dans leur course insensée. Que faisaient autrefois Phocion à la tribune, Socrate dans ses leçons, Caton au milieu du sénat, Cicéron dans ses œuvres philosophiques ? Ils luttaient contre les flatteurs du peuple, contre les corrupteurs de la morale, contre les contempteurs des anciennes maximes, contre les ennemis des doctrines religieuses. Que faisaient encore, dans l'antiquité, les Lycurgue et les Numa ; dans le moyen-âge, les Charlemagne et les saint Louis; dans des temps plus modernes , les Ximenès et les Sully ? Ils luttaient contre les vices et la férocité de la multitude, pour la soumettre au joug des lois; contre les abus et les mauvaises coutumes, pour les déraciner; contre la licence et la révolte, pour les comprimer. Et les saints, les illustres personnages dont s'honore l'Église chrétienne, depuis les Benoît jusqu'aux Vincent de Paul, depuis les Augustin jusqu'aux Fénelon, qu'ont-ils fait ? N'ont-ils connu les erreurs de leur temps que pour les professer, la corruption publique que pour la flatter, l'ignorance que pour en respecter les ténèbres, le relâchement des mœurs et de la discipline que pour s'y laisser entraîner ? Non, sans doute; mais, par leurs écrits

par de salutaires réformes, par de sages institutions, ils se sont opposés au torrent des mauvaises doctrines comme des mauvaises mœurs, et l'histoire atteste le succès comme les efforts de leur noble courage. (Le même.)

Péroraison.

Je finis donc par le souvenir de la menace redoutable que fit aux Juifs le Fils de Dieu, et que nous voyons vérifiée si sensiblement : Je vous le dis, peuple infidèle, écoutez-moi : *Dico vobis :* Ce royaume de Dieu que vous voulez méconnaître vous sera enlevé: *Auferetur a vobis regnum Dei.* Des nations plus dociles le feront fructifier dans leurs esprits et dans leurs cœurs : *Dabitur genti facienti fructus ejus.* Cette religion que vous combattez aujourd'hui avec tant d'acharnement, que vous outragez par vos méprises et vos révoltes, que vous déshonorez par vos déréglemens, puisqu'elle est pour vous un fardeau, Dieu vous en déchargera dans sa colère: *Auferetur.* Vos pères vous ont transmis la foi, et vous laisserez à vos enfans votre infidélité pour héritage, vos crimes pour exemple, vos erreurs pour règle. Successeurs malheureux de pères volontairement aveugles, ils suivront librement les traces que vous leur avez marquées vers l'abîme. Ils iront y partager vos supplices après avoir perpétué votre irréligion : *Auferetur regnum Dei.* Des nations éloignées, des peuples sauvages s'enrichiront de vos dépouilles; ils seront éclairés des lumières que vous rejetez. La pureté et l'innocence, la soumission et la fidélité seront chez eux le précieux fruit de la religion que vous abandonnez : *Dabitur genti facienti fructus ejus.* C'est à l'Eglise, ne l'oubliez pas, c'est à l'Eglise et non à vous en particulier, qu'est promise la perpétuité de son règne. D'autres conquêtes la dédommageront de vos ingratitudes; mais qui vous dédommagera de l'avoir perdue ? Et quand nous gémissons sur ses pertes, au sentiment du zèle qui nous attache à ses intérêts, pouvons-nous, mes frères, ne pas unir celui qui nous afflige et nous frappe à la vue de vos propres malheurs ?

Grand Dieu ! si, comme autrefois, pour épargner des villes coupables, dix ames justes eussent suffi à votre miséricorde, un nombre d'ames fidèles peut donc aujourd'hui désarmer votre vengeance. Ah ! il en est encore dans tous les états et dans tous les rangs, dont la foi pure et humble a de quoi vous toucher. L'abandonneriez-vous, Seigneur, cette portion chérie ? Puis-je vous dire, avec le Prophète : *Ut quid, Deus, repulisti in finem ?*

l'impie aurait-il armé votre courroux jusqu'à vous le faire étendre sur les brebis dont l'innocence mérite les regards de votre bonté : *Furor tuus super oves pascuæ tuæ.* Hélas! n'oubliez pas que ces fidèles, que l'impiété cherche à éloigner de vous, vous appartiennent, dès les premiers jours qu'ils ont été sur la terre. Ressouvenez-vous des sacrés engagemens qu'ils ont contractés avec vous : *Memor esto congregationis tuæ quam possedisti ab initio.* Opposez donc, Seigneur, opposez les secours de votre main puissante à ces ennemis superbes, dont l'artifice veut les séduire, dont le nombre les effraie, dont les effets les consternent : *Leva manus tuas in superbias eorum.* Il y va, grand Dieu, de votre gloire : c'est à votre saint nom qu'ils insultent; c'est votre saint temple qu'ils veulent renverser; c'est votre sainte loi qu'ils entreprennent d'anéantir : *Quanta malignatus est inimicus in Sancto.* Ah! ils portent encore l'aud. ce jusqu'à se glorifier de leur prévarication, et à planter l'étendard sacrilége de leur révolte dans le sein même des solennités, de la gloire et des triomphes de votre culte : *Et gloriati sunt qui oderunt te in medio solemnitatis tuæ.* N'exposez pas plus long-temps à la cruauté de tant d'ennemis farouches le zèle de ceux qui se confient en vous, et qui vous adorent; n'oubliez pas pour toujours votre peuple : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi, animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem.* Prenez, prenez en main et la cause de la religion et la vôtre; ou, si vous voulez nous punir nous-mêmes de nos infidélités et de nos crimes, punissez-nous dans votre miséricorde. Désolez nos campagnes, enlevez nos moissons, ravissez nos biens, frappez nos corps, redemandez notre vie; mais ne vous vengez pas dans votre colère : conservez-nous, conservez-nous la foi. Que, dans ses malheurs, la consolation de votre peuple affligé soit de reconnaître, de confesser et de louer votre saint nom : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum.* Ecoutez surtout, ô mon Dieu, les vœux que va vous offrir la foi de ceux qui m'entendent; qu'elle fasse constamment à vos yeux leur mérite dans le temps, et qu'elle devienne la source de leur bonheur dans l'éternité. Je vous la souhaite, etc. (Le P. Lenfant.)

PLAN ET OBJET DU CINQUIÈME DISCOURS SUR L'INCRÉDULITÉ.

INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

EXORDE.

Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.

Les Juifs ne communiquent pas avec les Samaritains. (*Joan.*, IV, 9.)

L'erreur de cette femme de Samarie avec laquelle Jésus-Christ daigne s'entretenir dans l'Évangile consistait à croire que les religions étaient indifférentes ; que la meilleure pour chaque peuple était celle qu'il avait héritée de ses pères ; qu'il était permis de mêler le culte du vrai Dieu avec celui des fausses divinités du paganisme, et que les Juifs se rendaient coupables d'une odieuse intolérance en condamnant le schisme et l'idolâtrie des Samaritains. Chaque mot qu'elle prononce fait sentir combien elle est blessée de cette intolérance prétendue. Je m'étonne, dit-elle au Sauveur, que vous condescendiez à m'adresser la parole, et que vous vouliez boire de l'eau que je puise ; car les Juifs ont horreur de communiquer avec ceux de notre nation et de notre croyance : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* Ils soutiennent qu'il n'y a de sacrifices légitimes que ceux qu'on offre dans leur temple de Jérusalem : *Vos dicitis qua Ierosolymis est locus ubi adorare oportet* [1] ; et ils ne nous pardonnent pas de sacrifier sur cette montagne, à l'exemple de nos pères : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt* [2].

Remarquez bien, mes frères, la réponse que le divin Maître fait à cette femme prévenue. Loin de la flatter dans ses préjugés, il lui déclare nettement que le culte de Samarie est un fruit de

[1] Joan., IV, 20. — [2] Ibid.

l'ignorance et de l'erreur. Vous ne savez, lui dit-il, ce que vous adorez: *Vos adoratis quod nescitis* [1]; les Juifs, au contraire, connaissent le Dieu qu'ils adorent, et lui rendent le culte qu'il leur a lui-même enseigné: *Nos adoramus quod scimus* [2]; aussi les Juifs ont-ils seuls possédé jusqu'ici la doctrine du salut: *Quia salus ex Judæis est* [3]. Mais, ajoute-t-il, un nouvel ordre de choses va commencer: les temps annoncés par leurs Prophètes sont venus, où le Christ, sorti de leur sein, doit établir un culte plus parfait, auquel le leur a préparé le monde, où toutes les nations vont apprendre enfin comment Dieu, qui est un esprit pur et la vérité même, doit être adoré en esprit et en vérité: *Qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* [4]. C'était dire clairement qu'il n'y a de religion agréable à Dieu que la seule véritable, enseignée d'abord imparfaitement par Moïse, et ensuite dans toute sa perfection par Jésus-Christ; et que les autres cultes, qui n'ont pas la vérité pour base, manquent de la première condition indispensable pour lui plaire: *Qui adorant eum, in veritate oportet adorare.*

La Samaritaine revint de son égarement, et embrassa la vraie foi. Serai-je assez heureux pour ramener aussi de leurs préventions funestes ceux qui se persuadent encore ou qui feignent de se persuader, jusque dans le Christianisme, que, sans distinction de faux ou de vrais, tous les cultes sont bons, et que chacun peut honorer la Divinité comme il lui plaît? Doctrine détestable, qui est l'anéantissement de tout culte et de toute croyance, et qui renverse le fondement même de la raison! En vain ceux qui professent cette sacrilége indifférence couvrent-ils leur impiété du nom spécieux de tolérance universelle; en vain se vantent-ils, par un abus manifeste des termes, d'être plus religieux que les autres hommes, parce qu'ils affectent de respecter également toutes les religions, et plus sages, parce qu'ils ne se rendent esclaves d'aucune en particulier. Nous entreprenons de détruire cette double prétention, et de prouver, premièrement, que l'indifférence en matière de religion est le comble de l'irréligion: ce sera la première partie; secondement, que l'indifférence en matière de religion est le dernier excès de la déraison: ce sera la seconde partie.

Appliquez-vous, mes frères; je viens attaquer l'erreur la plus répandue de nos jours, et comme l'hérésie dominante du siècle, ou, pour mieux dire, une sorte d'hérésie universelle, qui, con-

[1] Joan., IV, 22. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid., 24.

fondant en tout point la vérité avec le mensonge, embrassant toutes les impiétés et toutes les erreurs sous une protection commune, ne tend à rien moins qu'à introduire le chaos dans le royaume de Dieu, qui est la religion.

O Dieu, que votre parole, qui est lumière, dissipe les ténèbres de ce nouveau chaos, et rende à la divine vérité son éclat et ses droits. *Ave, Maria.* (Le P. de Mac-Carthy, *Indifférence en matière de religion.*)

L'indifférence en matière de religion est le comble de l'irréligion.

Quoi de plus ordinaire, dans ce siècle du sophisme et du paradoxe, où les doctrines s'acccréditent, non parce qu'elles sont vraies ou même apparentes, mais parce qu'elles sont étranges et bizarres, où l'on est sûr de persuader dès que l'on étonne, où ce n'est ni la raison, ni l'évidence, mais la nouveauté et la hardiesse qui subjuguent et entraînent les esprits; quoi de plus ordinaire, dans ce siècle, que d'entendre de prétendus philosophes nous dire : Suis-je moins religieux parce que je me déclare pour toutes les religions? est-on sans culte quand on réunit dans son amour et sa vénération tous les cultes? Je ne m'astreins, il est vrai, à aucune profession de foi particulière, mais j'ai un vaste symbole qui renferme les croyances de tous les peuples. Je ne suis ni Chrétien, ni musulman, ni Juif, ni païen, mais je suis à la fois tout cela; et, en fait de religion, sans rien distinguer ni rien examiner, j'honore et je respecte tout. Autant vaudrait dire : Je méprise tout en fait de religion. Car enfin, mes frères, y a-t-il de marque plus certaine de mépris que l'indifférence? Ne méprise-t-on pas son épouse quand on la regarde du même œil que tout le reste des femmes? Ne méprise-t-on pas son prince et sa patrie quand on a les mêmes sentimens pour eux que pour toutes les nations et pour tous les princes? Qui ne discerne rien n'estime rien. Si vous aimez tous les hommes également, vous êtes sans ami; et si toutes les religions vous sont égales, vous êtes sans religion et impie. Approfondissons cette vérité, et mettons-la dans tout son jour.

Ou la religion n'est qu'un mot vide de sens, ou elle est le lien de soumission et de dépendance qui unit l'homme à la Divinité; le code sacré des devoirs qu'il a à remplir envers elle; l'hommage suprême par lequel il reconnaît son souverain domaine sur toutes les créatures. Or, je le demande, où est le lien qui vous attache à la

Divinité, vous qui êtes neutre et indifférent entre toutes les Divinités qui sont l'objet du culte des hommes? Peu vous importe qu'on adore le Dieu véritable et tout-puissant qui a fait et qui conserve toutes choses; ou qu'on adresse ses vœux à ce ciel matériel et aux astres qui nous éclairent; ou qu'on se prosterne devant le bois et l'argile, devant le marbre et le bronze; ou qu'on rende les honneurs divins aux animaux et aux plantes, aux passions et aux vices, aux génies malfaisans et aux puissances infernales; ou qu'on divinise la nature, le hasard, la fatalité aveugle, l'univers, le néant même. Tout vous est égal; vous laissez à chacun son Dieu quel qu'il puisse être; vous n'en rejetez ni n'en choisissez aucun; vous êtes donc manifestement sans Dieu, sans aucun lien de dépendance envers une divinité quelconque; et voilà déjà votre indifférence prétendue religieuse réduite à un véritable athéisme.

Je ne suis pas athée, vous écriez-vous, l'athée ne veut d'aucun culte et moi je les admets tous. La différence est grande. — Je conviens, mon cher auditeur, que ce sont choses différentes en paroles, mais je soutiens qu'au fond, et dans la pratique, c'est une seule et même chose. En effet, de tous ces cultes divers, opposés, incompatibles que vous admettez si complaisamment, vous n'en pratiquez aucun. Ce grand culte universel que vous professez n'a ni temple, ni autel, ni prêtre, ni rit, ni sacrifice qui lui soit propre; ce n'est donc, sous un autre nom, que l'absence et l'affranchissement de tout culte. Vous ne priez point, vous n'adorez point, vous ne rendez ni hommage ni devoir à aucune divinité; et je suis toujours forcé de conclure que ce respect spéculatif et général pour toutes les religions n'est autre chose qu'un mépris réel et pratique pour chaque religion en particulier, c'est-à-dire, que c'est l'irréligion absolue.

Il est vrai, direz-vous, que je ne tiens à aucune forme extérieure de religion, à aucune cérémonie ou prière, ni à rien de ce qui frappe les sens. Mais j'adore en esprit, c'est là l'essentiel, d'après la parole de Jésus-Christ même, et je m'en contente. Ah! mon cher auditeur, si vous saviez ce que c'est que cette adoration en esprit dont vous parlez, vous ne songeriez pas à vous en faire un voile pour couvrir votre criminelle indifférence. Mais, puisque vous n'avez pas craint d'alléguer une si belle et si sainte parole de l'Evangile, apprenez ce qu'elle signifie.

Adorer Dieu en esprit, c'est premièrement le connaître, s'instruire de sa nature et de ses divins attributs, confesser et révérer sa grandeur, sa sainteté, sa puissance, sa bonté, sa justice; sou-

mettre les faibles lumières de notre raison à son intelligence infinie; croire avec une humble foi tout ce qu'il enseigne, quelque incompréhensible qu'il nous paraisse, et faire taire le raisonnement humain devant l'éternelle vérité. Je reconnais là un esprit qui adore. Mais celui qui est indifférent à tout ce que l'on peut dire ou penser de Dieu, qui ne s'inquiète pas de savoir s'il existe, ni s'il est esprit ou matière, ni s'il doit être discerné des objets les plus vils et les plus abjects, qui ne compte son autorité pour rien, ne daigne pas s'informer de ce qu'il enseigne, donne à chacun le droit de croire ou de mépriser sa parole, et ne fait aucune distinction entre les dogmes les plus saints et les plus monstrueuses doctrines; celui-là est-il un adorateur en esprit ou un contempteur sacrilége? Je vous laisse à répondre.

Adorer Dieu en esprit, c'est en second lieu l'aimer, être touché de ses bienfaits et de ses perfections ineffables, lui dresser dans le fond de son cœur un autel où on lui offre tous les jours un sacrifice de louanges; préférer ses bonnes graces à tous les biens, craindre moins la mort que de lui déplaire, aspirer de tous ses désirs au bonheur de le voir et de le posséder dans son royaume. Voilà ce culte de l'amour sans lequel on ne conçoit même pas l'adoration en esprit. Or, dites-moi s'il y a quelque chose de plus inconciliable avec un tel amour que l'indifférence?

Adorer Dieu en esprit, c'est en troisième lieu être docile à ses volontés, faire ce qu'il ordonne, et s'abstenir de ce qu'il défend; régler sur sa divine loi nos actions, nos affections et nos pensées, réprimer, pour lui obéir, les penchans de la nature, l'honorer par l'innocence de notre vie et par la pratique des vertus dont il est la source. Tout cela suppose une loi divine et une obligation de l'observer. Mais où montrer cette loi, et comment la faire reconnaître à celui qu'un respect égal pour les lois contradictoires de toutes les religions diverses affranchit de l'obligation d'en observer aucune; et qui n'a pas promis plus d'obéissance au Dieu trois fois saint qui commande toutes les vertus, qu'à cette multitude de divinités abominables qui offrent l'exemple de tous les crimes et se tiennent honorées de tous les vices?

Enfin, adorer Dieu en esprit, c'est, non lui refuser le culte extérieur qui lui est dû, mais animer et vivifier ce culte par le sentiment intérieur et par la ferveur de l'ame; joindre l'hommage du cœur à celui des lèvres, prosterner l'esprit avec le corps devant la Majesté suprême, rassembler en quelque sorte toutes ses puissances et toutes les parties de son être pour mieux glorifier le souverain

Auteur de toutes choses. N'êtes-vous pas forcé de l'entendre ainsi? Comment donc nous parlez-vous d'adoration en esprit ou même d'adoration quelconque, vous qui, placé entre tous ces cultes, sans vous déterminer pour aucun, demeurez étranger à tout exercice extérieur ou intérieur de religion, et la réduisez tout entière à un nom sans objet et à une vaine théorie?

Vous me répondrez peut-être que votre doctrine d'indifférence ne vous interdit pas toute pratique religieuse; qu'elle autorise chacun à se conformer aux usages sacrés de ses pères ou du pays qu'il habite; que vous ne faites pas difficulté d'aller comme les autres au temple lorsque la bienséance l'exige, et d'assister, dans les occasions, aux prières et aux cérémonies publiques. Oui, mon cher auditeur, je le sais; vous venez quelquefois dans la maison de Dieu, par bienséance, comme vous dites, et par cérémonie, sans y apporter aucun sentiment de foi, de véritable respect ou d'amour. Vous venez vous mêler à ceux qui adorent sans adorer vous-même, prendre part, en apparence, à un culte auquel vous ne croyez pas, rendre au vrai Dieu, parce que vous êtes dans tel pays, ce que vous rendriez, par le même principe, si vous étiez ailleurs, à la plus misérable idole, et, s'il le fallait, au démon même. Voilà ce que vous appelez un acte de religion, mais que je ne puis appeler, moi, ou qu'un jeu, ou qu'une hypocrisie, ou que le plus sanglant outrage qui se puisse faire à la religion et au Dieu qui en est l'objet. Car enfin, parlez clairement: croyez-vous que ce Dieu existe, ou le niez-vous avec l'athée? Si vous niez son existence, en venant lui rendre extérieurement un hommage que votre cœur désavoue, vous êtes incontestablement hypocrite, et si vous le reconnaissez pour Dieu, n'est-ce pas vous jouer de cette majesté infinie et l'insulter avec la dernière audace que d'oser lui dire: Apprenez, grand Dieu, les bornes de vos droits sur les hommes? ce n'est pas à vous à leur imposer un culte ou une croyance, c'est à eux de se faire des cultes selon leurs caprices, et à vous de trouver bon tout ce qu'il leur plaît d'inventer. L'expérience a fait voir qu'il leur faut une religion, mais n'importe laquelle; ils ont besoin d'adorer quelque chose, mais ce qu'ils veulent. Soit donc qu'ils brûlent leur encens en votre honneur, soit qu'ils l'offrent aux plus viles d'entre vos créatures, ou à des êtres fantastiques que leur propre imagination a créés, ou aux objets même les plus odieux et les plus infâmes, vous devez être satisfait puisqu'ils ont une religion quelconque, et leur dette est acquittée envers vous. — Qui ne sent, mes frères, que tenir un tel langage c'est braver ouvertement la

Divinité et l'avilir autant qu'on le peut; c'est ériger en doctrine religieuse toute l'impiété de l'athéisme jointe à toutes les abominations de l'idolâtrie; c'est adhérer par une sorte de profession de foi monstrueuse à tout ce qu'il se commet de blasphèmes, de profanations et de sacriléges dans l'univers? Voilà donc où nous conduisaient nos sophistes par cette spécieuse maxime: Que chacun doit suivre, sans autre examen, la croyance de son père, de son époux ou de sa patrie. Maxime qui, faisant du culte divin une pure affaire de convenance, d'usage ou de police, disposait les esprits à conclure que, puisque la foi doit varier selon les familles, les gouvernemens et les climats, puisque la piété consiste à bénir dans un lieu ce qu'on maudirait dans un autre, à se prosterner ici devant le même objet que là on foulerait à ses pieds, la religion n'est donc rien en soi, et ce nom si sacré n'exprime qu'une respectable et imposante chimère.

Ce qui est prodigieux, mes frères, c'est que des Chrétiens aient pu être entraînés dans ce gouffre de scepticisme et d'irréligion. Car, en supposant (remarquez bien ce que j'avance), en supposant, je ne dis pas comme certain, mais comme possible seulement, que le Christianisme soit vrai (et qui oserait nier cette possibilité?), le Chrétien qui, trahissant sa foi, embrasse le parti de l'indifférence, et met au même rang toutes les religions, témoigne par là tant d'ingratitude et de mépris envers Dieu, qu'il n'y a plus d'expression pour caractériser dignement le crime de son infidélité. Voici, en effet, ce qu'il se dit à lui-même: Il est possible que Dieu m'ait aimé jusqu'à sacrifier pour moi son Fils unique; que Jésus-Christ soit ce Fils de Dieu descendu du ciel pour me délivrer de la captivité des démons et de mes vices, et me ramener, des voies de l'erreur et de la perdition, dans celles de la vertu et du bonheur; que, pour me sanctifier et m'élever jusqu'à lui-même, il ait daigné s'abaisser jusqu'à moi, et se revêtir de ma nature et de mes misères; que, pour expier mes crimes, il ait souffert l'ignominie et les tourmens; que, pour me rendre les droits que j'avais perdus à une immortelle vie, il ait subi une cruelle mort; qu'il m'ait laissé pour testament un livre divin, qui m'enseigne la plus parfaite sagesse, la morale la plus pure, et le seul culte que le souverain Être puisse agréer. Tout cela est possible; le monde entier l'a adopté comme vrai, et l'on assure qu'il y a été contraint par l'évidence des preuves. Mais peu m'importe. Que Jésus soit ou ne soit pas le Fils de Dieu; qu'il ait ou qu'il n'ait pas versé son sang pour le salut des hommes, je ne veux ni vérifier ses titres,

ni me soumettre au joug de sa loi, ni lui donner aucun témoignage particulier de reconnaissance ou d'amour; j'affecterai de le confondre dans une générale indifférence, avec ces divinités de toute dénomination et de toute espèce, que le genre humain abusé encensait avant sa venue; je ne ferai aucun discernement entre son culte et le leur, entre ses adorateurs et ses ennemis; je verrai du même œil le païen qui le hait, le Mahométan qui le blasphème, le Juif qui le crucifie, et le Chrétien qui se prosterne devant ses autels; son Evangile ne sera pas plus sacré à mes yeux que l'impur Alcoran, ou que les fables insensées du polythéisme, les erreurs, les folies, les indécences et les impiétés de toutes les sectes et de tous les pays. Voilà ce que je professe et méprise à la fois. Ne rien rejeter, ne rien croire; voilà ma religion.

Que l'incrédulité, mes frères, qui a brisé aujourd'hui tout frein, et déposé toute honte, applaudisse, si elle le veut, à ce langage du plus insultant dédain, et de la plus sacrilége apostasie: pour moi, qui crois et qui sais que Jésus-Chrit est en effet le Fils du Dieu vivant, et qu'après s'être immolé pour les hommes, il les jugera tous un jour, j'éprouve un frémissement dont je ne puis me défendre, en me représentant au pied de son inévitable tribunal ces Chrétiens parjures, qui, nés dans son Eglise, sortis d'une longue suite de générations fidèles, marqués à son sceau par le baptême, nourris dans leur enfance, de sa parole et de ses sacremens, instruits de l'incomparable sainteté de ses lois, et de la sublimité toute divine de son culte, ont pu le confondre dans leur estime, avec les Jupiter incestueux, les Mars sanguinaires, les infâmes Vénus, et tant d'autres fantômes impurs ou odieux, que la corruption du cœur humain avait divinisés: malheureux, qui n'auront pas, comme les idolâtres, l'excuse de ne l'avoir pas connu; mais qui l'auront traité avec cet excès d'outrage, par un véritable mépris pour tout ce qui est Dieu, et parce que, dans le délire impie de leur orgueil, ils auront regardé comme au dessous d'eux de compter la Divinité, ses bienfaits et son culte pour quelque chose.

Vous conviendrez sans peine avec moi, mes frères, que c'est là le dernier terme où l'irréligion puisse atteindre. Ne parlons donc plus de ceux qui poussent leur indifférence jusqu'à ranger sur une même ligne le Christianisme si saint et si révéré, avec les plus folles et les plus criminelles superstitions. Mais faudra-t-il condamner aussi ces indifférens d'une autre espèce, qui, faisant profession de croire en Jésus-Christ, ne font du reste aucune distinction, entre les diverses communions chrétiennes, et n'admettent ni ne rejet-

tent l'autorité ou les croyances d'aucune Eglise. Remarquez, je vous prie, que, pour satisfaire à cette question, il n'est pas besoin d'examiner laquelle de ces communions est la vraie, ni jusqu'à quel point pourrait être excusable celui qui, élevé dans une fausse Eglise, la regarderait par erreur ou par ignorance, comme la véritable, et en suivrait les dogmes. Ce n'est point là de quoi il s'agit; mais de savoir ce qu'on doit penser du Christianisme de celui qui, par système ou par principe, demeurerait neutre entre les doctrines opposées que professent les différentes sociétés chrétiennes, et les jugerait toutes également bonnes, également sûres pour le salut. (Le même.)

L'indifférence en matière de religion est le comble de la déraison.

Ce qui menace véritablement les mœurs d'une ruine entière, et ce qui place les pasteurs dans une position unique dans l'histoire de la morale et de la religion, c'est l'indifférence pour la religion elle-même, qui fait le véritable caractère de ce siècle. Et quand nous parlons d'indifférence pour la religion, nous n'avons point précisément en vue l'oubli des devoirs religieux, la négligence des saints mystères et l'abandon des pratiques chrétiennes; nous parlons de cette indifférence systématique qui tend à neutraliser tous les principes religieux et à simplifier tous les symboles; de cet abandon de toutes les vérités, qui consiste bien plus encore à les oublier qu'à les réfuter, et à les laisser pour ce qu'elles sont qu'à les combattre; de cette funeste insouciance qui rend suspecte toute espèce de zèle, et qui fait que, tandis que chaque opinion a son défenseur, chaque système son partisan, la religion n'ose guère avoir le sien, sans risquer de passer pour intolérante; de cette fausse philanthropie, décorée du beau nom de modération, dont on veut faire honneur à la bonté de nos mœurs, et qui ne tient uniquement qu'à la nullité de nos principes; enfin de cette espèce de capitulation tacite avec toutes les croyances, qui, sous prétexte de tranquilliser les consciences, ébranle toutes les certitudes, et ne tranquillise que les vices: honteuse transaction, mère funeste de l'athéisme destructeur, trève trompeuse qui mine à petit bruit tous les états de l'ordre social, tous les ressorts de la vie morale, relâche tous les liens civils, en relâchant tous les liens religieux, et qui, en ruinant tout le fondement de bien croire, sape du même coup tout le fondement de bien vivre.

C'est ce qu'annonçait notre grand Bossuet, nos très chers frères,

quand du haut de la chaire où il instruisait si éloquemment les générations et les siècles, il s'écriait : « Je prévois que les liber-« tins et les esprits forts pourront être décrédités, non par au-« cune horreur de leurs sentimens, mais parce qu'on tiendra tout « dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires [1]. » O prophétie trop visiblement accomplie ! ô tableau trop fidèle des mœurs présentes ! Ainsi l'esprit humain, après avoir épuisé pendant dix-huit siècles tout l'art des sophismes et toutes les manières de s'égarer sur le dogme, sur la morale, sur les mystères et sur tous les objets de la révélation, se voit aujourd'hui ramené, par l'enchaînement même de ses erreurs, à ne plus savoir si l'on croit ou si l'on ne croit pas, et à ne plus faire de la religion qu'un problème sans résultat, un mot sans signification, une abstraction sans conséquence.

Cette indifférence est d'autant plus fatale qu'à l'époque où la France cherche à se rasseoir sur ses antiques fondemens, où s'ouvre un nouveau siècle de grandeur et de gloire, où de nouvelles institutions se forment, où une nouvelle législation se crée, il importe plus que jamais de retremper les ames, d'en remonter tous les ressorts usés, et de donner aux mœurs une vigueur nouvelle, à la foi publique un nouveau garant, et à la vertu un nouveau lustre, en donnant à la religion une nouvelle autorité. Or, quoi de moins propre à produire ces grands effets que l'indifférence, qui détend le ressort politique en relâchant le ressort religieux, et qui ôte aux ames leur énergie en leur ôtant leur conviction ? C'est la foi qui anime tout, et c'est d'elle et par elle, dit saint Paul, que vit le juste [2]. C'est la force de la croyance qui produit seule l'énergie de la vertu. Là où il n'y a pas de conviction, il n'y a pas d'action, et l'homme qui ne croit rien ne pratique rien. De même que la fermeté du caractère produit les grandes résolutions, la fermeté dans les principes inspire les grands sentimens et les grandes vertus. C'est alors que l'on voit ces ames magnanimes qui osent tout entreprendre, tout espérer et tout exécuter. C'est alors, dit admirablement Jésus-Christ [3], qu'avec un peu de foi on est capable de transporter les montagnes, c'est-à-dire de se surmonter soi-même, de franchir les plus grands obstacles qui s'opposent au bien, et d'enfanter tous les prodiges d'héroïsme. Mais l'indifférence est le vice des ames faibles et desséchées; avec elle on ne fait rien, on ne surmonte rien, on ne sacrifie rien, le bien public

[1] Second sermon pour le deuxième dimanche de l'avent. — [2] Rom., I, 17. — [3] Marc., XI, 23.

n'est rien; et, sous son ombre, froide et mortelle, tous les cœurs se flétrissent et sont frappés de stérilité et de langueur: *Omne caput languidum* [1]. Qu'espérer, en effet, de cette triste philosophie qui juge tout pour tout mépriser, ou plutôt qui méprise tout pour ne rien juger? Quels nobles efforts, quels élans généreux et quelles sublimes inspirations du bien peut-on attendre de tous ces hommes qui se disent impartiaux parce qu'ils mettent sur la même ligne la vérité et le mensonge, et qui se vantent d'être ennemis de l'exagération parce qu'ils n'ont sur rien ni aucune idée fixe ni aucun jugement arrêté? N'est-ce pas eux que l'Apôtre saint Jude compare à ces nuées sans eau et à ces arbres deux fois morts [2], morts à la vérité ainsi qu'à la vertu? Et n'est-ce pas encore d'eux que le Prophète a dit: « Ils se sont corrompus dans leurs voies; « il n'y en a pas un qui fasse le bien; ils sont tous devenus inuti- « les, et leur sagesse se réduit à rien comme leur croyance: *Si- « mul inutiles facti sunt* [3]? »

Ce qu'il y a ici de plus triste, nos très chers frères, c'est que le siècle s'applaudit encore de sa corruption, et triomphe de sa misère même; c'est qu'il regarde cette confusion de principes comme le complément de la sagesse humaine, et qu'il croit par là avoir saisi le nœud de toutes les difficultés morales et politiques; c'est qu'il se persuade avoir répondu à tout, quand, imitant ces faux prophètes et ces médecins imposteurs dont parle Jérémie, il répète avec eux, la paix, la paix, alors même qu'il n'y a pas de paix [4], comme s'il pouvait y avoir de paix pour les impies, comme si les vrais ennemis de la paix n'étaient pas ceux qui, sous prétexte d'union et de concorde, répandent des opinions nouvelles, déplacent toutes les bornes posées par nos pères, et remuent ainsi au fond des cœurs les sentimens inquiets et les pensées séditieuses; comme si une paix qui tue la vertu jusqu'à son dernier germe pouvait jamais nous être utile et profitable, comme si la langueur était la paix, l'apathie la paix, et l'engourdissement de toutes les facultés de l'ame la paix; comme si la mort n'avait pas aussi sa paix, et les tombeaux leur tranquillité.

Ah! sans doute que la paix religieuse est le plus grand des biens, et malheur à nous si nous ne faisions pas tous nos efforts pour la conserver! malheur à ceux qui chercheraient à la troubler par des disputes dangereuses, par des questions interminables, et par *ces combats de paroles* [5] contre lesquels l'Apôtre a soin de nous pré-

[1] Is., I, 5. — [2] Jud., 12. — [3] Ps. XIII, 3. — [4] Jerem., VI, 14. — [5] I Tim., VI, 4.

cautionner! mais cette paix si désirable et si précieuse est dans l'union, et non dans la confusion des principes; elle est dans la charité de Jésus-Christ, et non dans la politique du monde; elle est dans la vérité qui unit, et non dans l'erreur qui divise. Toute autre paix n'est pas la paix, c'est le calme perfide, avant-coureur de la tempête; ce n'est pas édification, c'est destruction; ce n'est pas la santé des empires, c'est leur consomption, c'est le symptôme le plus certain de leur entière décadence, c'est la maladie attachée à leur dernière décrépitude, c'est par là qu'ils périssent tous.

Et nous aussi, disait saint Grégoire de Nazianze [1] aux prétendus conciliateurs de son temps, et nous aussi nous aimons la paix; mais la paix que nous désirons n'est point celle qui s'obtiendrait au détriment des mœurs et au mépris des saintes règles, et où l'on consentirait à se relâcher sur la rigueur des principes, pour se faire une vaine réputation de douceur et de condescendance; car ce n'est point par le mal que le bien doit s'opérer. Le nom de paix est imposant, dit saint Hilaire, l'idée de l'union est belle; mais cette paix ne peut se trouver que dans l'unité de l'Eglise et dans l'unanimité de la doctrine; autrement ce n'est plus la paix de Jésus-Christ [2]. Si la foi qui conserve l'empire est en sûreté, disait un autre grand évêque à un empereur, voilà la charité digne de nos vœux; voilà la charité qui est plus grande que l'empire même, puisqu'elle est son bouclier et sa sauve-garde. *Hæc est charitas expetenda, hæc est charitas major imperio, si fides tuta sit quæ servat imperium* [3].

Telle est donc, nos très chers frères, la grande plaie de l'Église, ou, pour nous servir d'une expression des livres saints, sa plaie désespérée, *desperata est plaga ejus* [4]. Car que pouvons-nous opposer à cet état de choses? Il est possible de résister à la violence et à la force ouverte; mais qu'opposer à ces armes invisibles qui échappent à toute espèce de lutte, l'insouciance et le dédain, et comment chasser l'impiété de ce dernier poste, où, fatiguée de combats, elle a fini par se retrancher? Nous connaissons bien le remède aux maladies du corps; mais le remède à cette maladie épidémique des esprits, qui le trouvera? On peut savoir comment guérir un malade qui désire sa guérison; mais celui qui ne veut pas guérir, et ne sait pas même s'il est malade; mais celui qui, aux portes de la mort même, a toute la confiance et la sécurité de la

[1] Orat., XLII, n° 13. — [2] *Lib. contra Auxent.* — [3] *Ambros. ad Valent. de non restituenda ara Victoriæ.* — [4] Mich., I, 9.

santé, par où le prendre, et qui le sauvera? Nous savons comment on peut réfuter une erreur ou défendre un dogme; mais quelle réfutation reste-t-il donc à faire, ou quelle instruction reste-t-il à donner, quand le doute prend la place de tout, et que le premier dogme est le mépris de tous les dogmes? Nous connaissons le frein que l'on peut mettre au fanatisme religieux, puisqu'on le trouve dans la religion même; mais comment arrêter le fanatisme philosophique? Où sera donc son contre-poids, et comment faire entendre raison à des hommes qui n'ont pour règle de toute vérité que leur propre raison, et qui, comme ces Pharisiens follement présomptueux dont il est parlé dans saint Jean, nous disent froidement et dogmatiquement : Nous sommes sages, parce que nous sommes sages, et nous voyons, parce nous voyons, *quia videmus* [1]? Enfin nous pouvons arrêter un torrent dans sa course impétueuse; mais ces eaux bourbeuses et stagnantes d'une corruption raisonnée qui se complaît dans son repos, et ne laisse de l'énergie que pour l'intrigue et la cupidité, qui les remuera? et quel autre que Dieu, par un miracle singulier de sa miséricorde, peut nous tirer de cette torpeur indéfinissable qui déconcerte à la fois et les observations des sages et la sollicitude des pasteurs, et de ce marasme moral contre lequel ne peuvent rien ni la force de la raison, ni la force du zèle, ni la force des lois, ni la force des armes? (M. DE BOULOGNE, *Instruction pastorale pour l'entrée dans son diocèse.*)

L'indifférence en matière de religion est impossible à la nature humaine et réprouvée par la saine raison.

Oui, Messieurs, l'indifférence est si peu dans la nature de l'homme que toutes ses facultés la repoussent à la fois. Intelligent, l'homme est avide de connaître; il cherche, il découvre, et se repose avec joie dans la vérité connue; sensible, il désire, il craint, il espère, il aime; actif, il se plaît à produire au dehors ses sentimens et ses pensées. Je le sais, l'homme peut être séduit par les fausses couleurs du mensonge comme par les faux attraits du plaisir, il peut se tromper sur les objets de son intelligence comme sur les objets de son affection; mais enfin, par le fond même de sa nature, il a besoin d'aimer : or, se pourrait-il que l'être qui ne vit que d'intelligence et d'amour fût plein d'ardeur pour tous, excepté pour ce qui doit l'intéresser davantage, et que la religion seule fût étrangère à sa

[1] Joan., IX, 41.

raison et à ses affections? Quoi! ce qui tend à perfectionner mon être, à élever mes pensées, à me soutenir dans la vertu, à me consoler dans le malheur, ce qui a excité l'attention de tous les sages, occupé tous les législateurs, fait naître tant de vertus, me trouverait indifférent, n'obtiendrait de moi aucun hommage, pas même celui de l'examen! Ah! vous arracheriez plutôt du cœur de l'homme le désir de son propre bonheur que le sentiment de je ne sais quoi de divin qui le remplit malgré lui, l'élève au dessus de ce monde, le met en commerce avec une intelligence suprême, et le transporte dans l'immortalité. Vous ne réussiriez pas plus à tenir son ame enfoncée dans l'abîme de l'athéisme qu'à tenir son corps continuellement courbé vers la terre. Où trouverez-vous dans l'univers un seul peuple qui n'ait pas eu ses croyances religieuses? Je veux que quelques spéculatifs puissent s'endormir ici dans l'insouciance, sans rien admettre, sans rien rejeter; ce néant de toute affection pieuse n'est pas fait pour l'espèce humaine. Chez elle le sentiment sera toujours plus fort que les systèmes : le peuple pourra bien s'écarter insensiblement de ses croyances primitives, en adopter de nouvelles, quitter les routes de la vérité pour celles de la superstition; mais enfin le besoin, le malheur, les impressions de l'habitude, le cri de la nature et d'une conscience contre laquelle il n'est pas armé, le ramèneront toujours à la Divinité. Il adorera la pierre ou le bois plutôt que de ne rien adorer; il croira aux contes puérils dont on berce l'enfance plutôt que de ne rien croire, et il n'oubliera le Dieu véritable que pour se forger des dieux imaginaires; même combien d'incrédules, indifférens en théorie, et que leur prétendue force d'esprit n'a pu sauver de terreurs superstitieuses; qu'on a vus frémir à la vue d'une certaine combinaison de nombres, d'un accident imprévu ou d'un phénomène nouveau! Jean-Jacques a dit, et cette fois avec raison : « Le doute sur les choses qu'il nous importe le plus de connaître est un état trop violent pour l'esprit « humain; il n'y résiste pas long-temps, il se décide malgré lui de « manière ou d'autre [1]. »

Vous nous prêchez l'indifférence, a-t-on pu dire à ceux qui s'en sont faits les Apôtres, mais vous-mêmes la pratiquez-vous? Si à vos yeux toutes les religions sont égales, pourquoi, ne pas laisser à chacun la liberté de suivre la sienne? Pourquoi sous l'empire de votre indifférentisme, le Christianisme persécuté, ses temples fermés ou démolis, ses ministres et ses sectateurs égorgés? L'indif-

[1] Emile, tome III, page 27.

férence était dans les discours, et la haine dans les actions : loin d'être indifférens, vous vomissiez mille imprécations contre Dieu et contre son Christ, vous brisiez ses autels pour adorer la raison; ceux que vos paroles n'avaient pu séduire, vous les traîniez par violence aux pieds de la nouvelle idole. Encore aujourd'hui pourquoi toutes ces injures prodiguées à la religion de nos pères? Pourquoi cette haine sombre que l'on porte au ministère sacré, et ces efforts pour le décrier, pour l'avilir, pour le ruiner dans l'esprit des peuples? A ces traits reconnaît-on l'indifférence, ou plutôt ne faut-il pas reconnaître le fanatisme? tant il est vrai que l'indifférence est impossible à ceux-là même qui en font plus hautement profession!

Mais sur quoi fonderait-on ce système? on dit que les croyances religieuses ne sont rien, qu'il suffit d'être honnête homme et que le reste est arbitraire; que d'ailleurs, s'il faut à l'homme une religion, chacun doit suivre celle de son pays; voilà à quoi se réduit l'indifférentisme quand on le dépouille des phrases du bel esprit.

On dit d'abord que les croyances ne sont rien; mais quoi! n'est-ce donc rien que de croire en Dieu, à la Providence, à la vie future? Peut-on être raisonnable et s'endormir ici dans l'insouciance et l'apathie? Comment rester en suspens entre l'athéisme et la croyance d'un Dieu, entre le fatalisme qui livre tout à un aveugle destin, et la doctrine d'une Providence attentive à nos besoins, entre le matérialisme qui ne promet à la vertu malheureuse que le néant, et la religion qui ouvre devant elle les portes de l'immortalité? Qui ne sent pas que de la manière de croire sur cette matière dépend celle de régler ses affections et sa conduite? S'il n'y a ni Dieu, ni Providence, ni vie future, toute religion n'est qu'une imposture, et toutes mes pensées doivent se concentrer dans la vie présente; mais, si j'ai dans le ciel un père, un maître, un juge, s'il est quelque chose à craindre ou à espérer au delà du tombeau, je sens que je dois porter plus hant mes pensées, et m'occuper de mes futures destinées. En vain un agréable épicurien, pour qui réfléchir est un travail pénible, chantera l'indifférence dans des vers enfans du plaisir et de la débauche, et nous invitera à couvrir de fleurs le passage de la vie sans nous inquiéter où il doit aboutir; toutes les saillies d'une imagination voluptueuse n'ôteront pas à ce système ce qu'il a de monstrueux aux yeux de la raison; oui, se précipiter dans les abîmes éternels sans s'embarrasser du sort qui nous y attend, n'est pas force d'esprit, mais frénésie. Que la terre soit le centre du monde planétaire, comme le voulaient les anciens, ou que par son mouve-

ment annuel, elle nous emporte avec elle autour du soleil, comme le veulent les modernes, cela peut bien ne pas m'intéresser; la presque totalité du genre humain ignore ces choses et s'en passe. Mais y a-t-il un Dieu, une Providence, une vie à venir? Ce sont là des questions dont il est extravagant de se faire un jeu; ce qui a fait dire à Pascal : « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas le « système de Copernic, mais il importe à toute la vie de savoir si « l'ame est mortelle ou immortelle [1]. »

On nous dit qu'il suffit d'être honnête homme; mais le premier devoir de l'homme n'est-ce pas d'obéir à celui qui a fait l'homme? la créature a-t-elle le droit de rejeter le joug de son Créateur? peut-elle se dispenser de payer un tribut d'adoration et d'amour à celui de qui elle a tout reçu? et si par un effet de sa bonté incompréhensible, puisqu'elle est infinie, il avait daigné nous manifester ses volontés saintes, nous donner une religion positive, nous révéler ce qu'il faut croire et pratiquer, pourrions-nous impunément mépriser ce bienfait, lui dicter la loi, au lieu de la recevoir? Dieu n'est-il pas le roi des esprits comme de la matière? n'a-t-il pas le droit de commander à notre intelligence d'adhérer aux vérités qu'il nous révèle, comme de commander à notre volonté la soumission aux préceptes qu'il lui donne? Non, nous ne sommes pas plus les maîtres de nous soustraire à son empire qu'à ses regards. Sans doute, si cette révélation m'était inconnue, si elle n'avait pas fait briller sa lumière à mes yeux, je ne serais pas coupable de l'ignorer : l'ignorance de la vérité, quand elle est entièrement involontaire, n'est pas criminelle. Le souverain Juge ne demandera compte que des lumières qu'il aura communiquées, et celui qui aura été dans l'impossibilité de connaître l'Evangile ne sera pas jugé par l'Evangile; mais la vérité n'en conserve pas moins le droit de soumettre les esprits, et d'exiger leurs hommages, du moment qu'elle vient les éclairer. L'homme doit toujours être dans la disposition sincère d'embrasser la religion véritable, quand elle vient se manifester à lui. Ce n'est pas une chose arbitraire, c'est un devoir; j'aurais bien pu l'ignorer sans être coupable, mais jamais je ne pourrais, sans l'être, ni la rejeter quand elle se présente avec des titres suffisans pour subjuguer mon esprit, ni l'abandonner après l'avoir connue.

On dit encore qu'il est libre à chacun de suivre tranquillement, et sans examen, la religion de son pays. Mais d'abord il faut bien

[1] Pensées chrétiennes, XXII.

que les partisans les plus fougueux du tolérantisme y mettent quelques bornes; car enfin on a vu des cultes qui outrageaient l'humanité et la vertu, qui convertissaient les temples en lieux de prostitution ou en théâtres de carnage; les divinités qu'on y adorait demandaient des meurtres et des infamies. Apôtres complaisans de l'indifférence, vous ne voudrez pas, je pense, l'étendre jusqu'à ces abominables excès. Vous voilà forcés de restreindre votre système, si vous ne voulez absoudre tout ce que la superstition a inventé de plus cruel ou de plus impur. Il vous plaît d'avancer que, dans l'ordre de la religion, on peut suivre les divers cultes, comme dans l'ordre civil on peut se conformer aux diverses lois de police; vous voulez que l'on puisse changer de religion comme de climat; que l'on soit catholique à Rome, anglican à Londres, calviniste à Genève, musulman à Constantinople, idolâtre à Pékin; c'est-à-dire que, dans votre pensée, il faudra que tour à tour, suivant les lieux et les usages, j'adore ce que mon cœur déteste, ou que je blasphème ce que mon cœur adore. Ainsi je crois que Jésus-Christ est véritablement le sauveur du monde par sa mort, comme il en a été la lumière par sa doctrine, n'importe: si j'étais au Japon, je pourrais, suivant vous, blasphémer contre lui en foulant aux pieds ses images sacrées. Ainsi je crois qu'il n'est qu'un seul Dieu, créateur de la terre et des cieux; n'importe: si je me trouvais au milieu des peuples idolâtres, je pourrais, suivant vous, invoquer avec eux les divinités les plus fabuleuses. Ainsi, au sein de cette capitale, je puis traiter hautement Mahomet d'imposteur, et, si j'étais à la Mecque, je pourrais, suivant vous, m'écrier avec le musulman: *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.* Quel système que celui qui ne se compose que de contradictions, qui met sans cesse la conduite en opposition avec la conscience; qui m'apprend, soit à trahir par mes discours et mes actions les vérités que je crois, soit à me régler d'après des dogmes impies que j'abhorre! Quel système que celui qui fait de la religion un jeu et un caprice, m'autorise à faire semblant de croire ce que je ne crois pas, met la piété dans la dissimulation, et qu'on ne réduit en pratique que par un vice détestable, l'hypocrisie!

Jean-Jacques a dit très sérieusement que la femme *devait avoir la religion de son mari.* Ainsi, Messieurs, si le mari se montrait successivement anglican, catholique, déiste, ce qu'on a vu quelquefois, la femme serait condamnée à toutes ces variations; et si le mari devenait athée, faudrait-il aussi que, par complaisance, la

femme professât l'athéisme? En vérité, les apôtres de la liberté illimitée mettent ici la femme dans une étrange dépendance : ils exigent qu'elle croie en aveugle et qu'elle suive en esclave ; pour elle, la raison, la conviction, la vérité, sont comptées absolument pour rien. Et voilà pourtant ce qui s'est appelé de la haute philosophie! Jean-Jacques n'est pas plus raisonnable quand il dit que le *fils doit suivre la religion de son père.* Ceci demande une courte explication. Sans doute, dans ses tendres années, incapable de tout examen, ne pouvant soupçonner qu'il est induit en erreur par les auteurs de ses jours, il est tout naturel que l'enfant marche sur leurs traces, et que leur autorité le retienne alors même dans une fausse religion; mais enfin si cette religion est indigne de Dieu; si elle dégrade l'homme et tend à lui inspirer le vice plutôt que la vertu ; si en même temps, parvenu à l'âge où la raison est développée, l'enfant acquiert la conviction intime de son erreur, faudra-t-il qu'il sacrifie la vérité au respect filial? L'autorité paternelle a bien ses droits inviolables (et quelle religion les a mieux conservés que le Christianisme?), mais elle a aussi ses bornes : il ne lui est pas plus permis de commander une impiété que de commander le meurtre et le pillage; elle n'enchaîne pas la raison des enfans, et n'a pas le privilége insensé de les tenir courbés sous le joug de l'erreur, malgré le cri de leur conscience. Quand la volonté de l'homme ose se mettre en opposition avec celle de Dieu, c'est le cas de dire : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » (M. Frayssinous, *Sur la tolérance.*)

L'indifférence en matière de religion est funeste dans ses effets.

Oui, Messieurs, si vous suivez dans ses conséquences le système de l'indifférence raisonnée en matière de religion, vous verrez tout ce qu'il peut enfanter de maux pour le genre humain. Je suppose qu'il se répande au sein d'une nation, qu'il s'empare de toutes les classes de la société : qu'arriverait-il? toutes les croyances religieuses seraient ébranlées ; incertains et flottans, les esprits ne sauraient que croire ni que rejeter. Si la religion s'affaiblit, les règles de conduite qui en dérivent s'affaibliront avec elle ; chacun se fera à part sa manière de penser, de juger, et par conséquent d'agir ; plus de cette conviction profonde qui fait la force de l'ame, plus de ces principes fermes d'une croyance commune qui, mieux que les lois, rapprochent, lient les esprits et les cœurs : les particuliers et les familles, au lieu de ces chaînes invisibles et puissantes

par lesquelles la religion les unissait, n'auront de commun que les passions qui tendent à diviser; il n'y aura plus, ou du moins il y aura peu de sentimens nationaux; l'amour de la patrie en sera altéré; les pensées généreuses iront s'éteindre dans le froid égoïsme, et l'on n'aura plus cette communauté, cette unité de vues et d'affections dont se compose le vrai patriotisme, qui donnent tant de stabilité à l'édifice social. Et ne pensez pas que ce système soit borné dans ses ravages; l'esprit d'indifférence s'étendra d'un point de doctrine à un autre point; toutes les vérités seront contestées, même celle de l'existence de Dieu. La curiosité de l'esprit humain est insatiable, une erreur mène à une autre erreur, un abîme attire un autre abîme, disent les livres saints; d'égarement en égarement les esprits se précipiteront dans l'athéisme: alors, épouvantés, ils s'éveilleront peut-être de leur ivresse, et sentiront le besoin de sortir du fond de l'abîme; mais peut-être aussi qu'affaiblis, brisés de cette chute effroyable, ils n'auront pas la force de remonter vers la vérité. Ainsi l'indifférentisme ne produira que des athées et des égoïstes. Or, avec de tels hommes, que l'on forme, si l'on peut, des sociétés d'hommes libres et civilisés; c'est un phénomène politique qu'on n'a pas encore vu sous le soleil. Voilà donc comme le philosophisme, avec ses théories, aujourd'hui appelés *libérales*, se trouve en opposition avec le bonheur des hommes comme avec la raison, avec le bien de la société comme avec la vérité. (Le même.)

Malheur de l'indifférent.

C'est un grand malheur d'être tombé au fond de l'abîme, un plus grand encore d'y demeurer. S'y voir de sang-froid, s'étourdir sur les conséquences, ne les envisager que d'un œil dédaigneux, voilà le comble de la calamité et le dernier délire de l'impiété. Quoi! dans la chose où il faudrait apporter la plus vive sollicitude, apporter l'apathie de l'indifférence, rien qu'un mépris insultant! Vous m'allez dire : j'ai reçu tant de blessures, comment espérer m'en relever? Détrompez-vous, ô mon frère; non, il n'y a point pour les maladies de l'ame de blessure sans guérison. A la bonne heure pour le corps; mais pour l'ame, non. Le mal est qu'autant que nous nous occupons de celles du corps, autant nous sommes indifférens à celles de l'ame.

Voyez le larron mourant à côté de Jésus-Christ: combien peu de temps il lui a fallu pour se convertir et produire des actes hé-

roïques de la foi [1] ! Voyez les martyrs : quels miracles de force en si peu de temps !—Nous ne sommes plus au temps des martyrs ; nous sommes toujours au temps des combats. Nous lisons dans l'Ecriture cet oracle que je vous ai souvent répété : *Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés* [2]. Ils doivent s'attendre à subir des persécutions, sinon de la part des hommes, toujours de la part des démons ; et c'est là de toutes la plus violente. Le premier ennemi qui se rencontre est cette indifférence. Vous ne vous en défiez pas : vous le croyez peu formidable. C'est là néanmoins ce qu'il y a de plus dangereux ; une persécution réelle est la pire de toutes. L'indifférence, c'est une eau dormante qui creuse sourdement ; l'indifférence, c'est la chaleur de l'été qui vous abat, le froid de l'hiver qui vous glace. Elle plonge dans l'assoupissement, rend incapable d'aucun bien, jette dans un flux et reflux de pensées contraires, y soulève les passions, arme l'amour du faste, des plaisirs, provoque la vaine gloire, les jalousies, les emportemens, l'envie. Quelle est la persécution où il y ait autant à craindre ? Sous le glaive de la tyrannie s'occupe-t-on de la vaine gloire, de parties de plaisir ? On n'y pense pas. Tout entier au sentiment du danger qui vous menace, du moins on jouit du calme de sa conscience ; on goûte le plus précieux des biens, cette paix de l'ame que donne la piété ; l'indifférence est bien loin de donner cette tranquillité. Il y a toujours au fond du cœur une crainte secrète qui vous poursuit comme le fouet à la main. Vainement la conscience réclame ; les passions parlent plus haut : on est entraîné. J'ai entendu dire à nos pères (à Dieu ne plaise toutefois que vous soyez jamais dans le cas d'en dire autant ! car il ne nous est pas permis de tenter Dieu) ; je leur ai entendu dire : Du temps de la persécution, il y avait de vrais Chrétiens. On ne courait pas après les richesses, on n'était point servilement attaché à des intérêts humains, tyrannisé par les liens domestiques. On renonçait à tout sans regret : l'unique affaire était de sauver son ame. On courait s'ensevelir tout vivant dans les retraites les plus cachées. Il n'y avait pas jusqu'au sexe le plus délicat qui ne bravât les dangers de l'expatriation, le risque de mourir de faim. Dites-moi : cette femme chrétienne enfermée dans son sépulcre, où elle allait chercher son asile, et là, attendant le moment convenu avec son esclave pour que celle-ci lui apportât à manger, comptant les heures, tremblante qu'elle ne fût surprise, passant ses journées sur des

[1] Luc., XXIII, 40. — [2] II Tim., III, 2.

charbons ardens, s'occupait-elle de parure, de délicatesses mondaines, de frivoles dissipations, quand le monde tout entier semblait n'exister plus pour elle? Il n'y a plus de persécution; mais les passions, bourreaux impitoyables de l'ame, en ont pris la place. Ah! de toutes les persécutions, la plus redoutable est celle de se croire sans persécution. La plus cruelle guerre est celle de se croire en paix. On s'endort au sein d'une sécurité trompeuse, on oublie ses armes, on ne pense point à l'ennemi; on bannit toute crainte, toute défiance. Si vous ne m'en croyez pas, demandez-le aux païens eux-mêmes, si le temps des persécutions n'est pas celui où les Chrétiens remplissaient avec le plus d'exactitude et de ferveur les devoirs de leur profession. Ils étaient moins nombreux, mais plus riches en vertus. Qui vaut le mieux à votre sens que la paille où le froment abonde? Mettez-vous en balance cette herbe que l'on foule sous les pieds et des trésors de pierres précieuses? Ce n'est pas la quantité, c'est la valeur que vous estimez. Il n'y avait au monde qu'un seul Elie; le monde tout entier ne valait pas le seul Prophète; il n'était pas digne de lui: *Un seul homme craignant Dieu vaut mieux*, dit le Sage, *que mille qui l'outragent*[1]. Il venait de dire: *Ne vous réjouissez pas d'avoir beaucoup d'enfans*, *s'ils sont méchans*[2]. On en est plus porté à blasphémer contre Dieu que s'ils n'avaient pas le nom de Chrétiens. A quoi sert le grand nombre? à fournir plus de matière au feu. Non, ce n'est point la quantité qui fait la force. Plus vous donnez d'aliment au corps, plus vous l'affaiblissez: vous le chargez, vous ne le nourrissez pas. A la guerre, dans une navigation, quelques braves, quelques hommes bien entendus dans la manœuvre vaudront mieux que des milliers de bras sans courage et sans expérience; outre qu'ils ne font rien, ils empêchent de faire. (Saint Chrysostôme, *Homélie XXIV sur les Actes.*)

Péroraison.

« Prophète, disait autrefois le Seigneur à Isaïe, Prophète, crie « avec force et ne te lasse pas : *Clama*, *ne cesses.* Que ta voix, loin « d'être faible et timide, éclate, retentisse au loin comme la trom- « pette : *Quasi tuba*, *exalta vocem tuam;* annonce et reproche à « mon peuple ses erreurs et ses égaremens : *Annuntia populo meo* « *iniquitates eorum.* » Ces paroles divines s'adressent aujourd'hui

[1] Eccl., XVI, 3. — [2] Ibid., I.

plus que jamais aux ministres de la religion ; et dans quel temps fut-il plus nécessaire d'élever la voix avec liberté que dans un temps où l'impiété menace de dessécher dans les ames jusqu'au dernier germe des vertus? Il s'agit de sauver la génération présente des maux qui ont accablé la génération passée; d'empêcher le retour des mêmes calamités, en s'opposant au triomphe des mêmes erreurs ; de nous placer, comme des sentinelles vigilantes, entre l'abîme d'où nous sommes sortis miraculeusement, après en avoir mesuré toute la profondeur, et la jeunesse qui court aveuglément s'y précipiter. Jamais tant de périls n'ont environné son inexpérience; jamais tant de piéges ne furent tendus à sa candeur : pour elle, que d'exemples funestes d'irréligion de la part de ceux qui, par leur âge, devraient naturellement être ses modèles ! que de doctrines de mensonge de la part de ceux qui devraient être sa lumière et ses guides! Sciences et lettres, livres et discours, la plupart des sources où elle puisse sont plus ou moins empoisonnées; des attaques violentes ou des insinuations perfides tendent tour à tour à lui rendre le Christianisme odieux ou ridicule; on veut lui persuader que la religion des siècles passés ne doit plus être celle du nôtre, comme si Dieu n'était pas toujours Dieu, c'est-à-dire maître souverain; comme si l'homme n'était pas toujours homme, c'est-à-dire créature dépendante. Non, la vérité ne vieillit pas plus que le soleil, l'éternité ne passe pas avec le temps ; il nous sied bien d'ailleurs d'insulter aux siècles passés, après toutes les abominations dont le nôtre s'est souillé ! Nous allons rechercher les erreurs et les vices de l'ancienne barbarie; mais la civilisation n'a-t-elle pas aussi ses excès non moins funestes, et peut-être plus incurables encore? La religion a su faire plus d'une fois d'un peuple barbare un peuple civilisé; fasse le ciel qu'elle puisse faire quelque chose d'un peuple usé par la civilisation ! La subtilité des sophistes vaut encore moins que la simplicité de l'ignorant. Comparez un peuple barbare qui embrasse l'Evangile avec un peuple civilisé qui apostasie : à mesure que le premier se pénètrera des maximes évangéliques, il deviendra plus humain, plus juste, plus dévoué à ses devoirs; dans les seuls *commandemens de Dieu*, sans cesse rappelés à sa pensée, se trouvent les principes constitutifs de la famille et de la société; s'il est encore étranger aux lettres humaines et aux sciences naturelles, on ne l'appellera pas savant, mais il portera dans son sein tous les germes de la vie sociale, qui, en se développant, le feront croître jusqu'à l'âge mûr; dans son ignorante simplicité, il possédera la science véritable, celle

qui assure sa conservation et sa durée. Voyez, au contraire, ce peuple qui brille par les sciences et les arts; s'il est irréligieux, il perdra le sentiment de ses devoirs, il aimera tout, excepté la vertu; il portera dans son sein des principes de mort; il donnera bien quelques signes de vie, mais ce ne sera qu'un vieillard décrépit qui cache ses infirmités sous l'or et la soie; dans sa science superbe, il ne sera qu'un ignorant, puisqu'il méconnaîtra l'art de se conserver lui-même. Si quelque chose pouvait lui redonner une vie durable, ce serait la religion. Se refuse-t-il à ce remède indispensable? il faut qu'il languisse, qu'il tombe en ruine et qu'il périsse; nos arts et nos sciences ne le sauveront pas. Ce n'est pas la multitude des savans, c'est, disent nos livres saints, le grand nombre d'hommes sages et vertueux qui fait la force et la santé des nations : *Multitudo sapientium est sanitas terræ.* (M. Frayssinous.)

JEÛNE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Devoir de la mortification.

La mortification, non seulement des passions, mais aussi des sens, est, non pas un simple conseil, mais un précepte positif de la loi évangélique. Sans cette pratique essentielle, il ne peut y avoir de salut. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous en donner l'exemple; il nous en a intimé le commandement. Il a porté sa croix, et nous a ordonné de porter la nôtre à sa suite. Il nous fait répéter par son Apôtre que, pour être glorifié avec lui, il faut avoir souffert avec lui. Il nous fait déclarer par le prince de ses Apôtres qu'en souffrant pour nous, il s'est fait notre modèle, afin que nous suivions ses traces. La route qu'il a suivie sur la terre, voilà la seule qui puisse nous conduire au terme où il nous a précédés, où il nous attend, où il nous appelle, où il nous attire. Prétendre être les disciples d'un Dieu né dans la crèche, et mort sur la croix, en vivant dans la mollesse et dans les plaisirs, est une illusion. Vouloir obtenir ses récompenses en violant un de ses principaux commandemens, est une absurdité. Imaginer de devenir saint en restant immortifié, est une contradiction.

Le jeûne est la pratique de la mortification.

Mais cette loi de la mortification, tout absolue qu'elle est en elle-même, n'est pas entièrement précise dans son application. Les circonstances où elle oblige, les manières de l'observer, ne sont pas toujours fixées; et cette indétermination fournirait à la sensualité des prétextes de ne jamais remplir ce devoir strict, mais pénible. Pour obvier à ce dangereux inconvénient, l'Eglise astreint

ses enfans à des jeûnes réguliers, dont elle fixe les temps et dont elle règle le mode. La mortification est un moyen général et nécessaire d'arriver au ciel; le jeûne est un moyen nécessaire et particulier de pratiquer la mortification. L'Evangile ordonne de se mortifier pour se sauver; l'Eglise enjoint de jeûner pour se mortifier.

Antiquité du jeûne.

Quand nous disons que l'Eglise prescrit le jeûne, nous n'entendons pas que ce soit une loi nouvelle qu'elle ait portée. Le jeûne, bien plus ancien que le Christianisme, a toujours existé dans la vraie religion. Il est, dit saint Basile, contemporain de l'humanité; et le premier précepte positif que Dieu ait donné à l'homme encore dans le paradis terrestre, a été un précepte. Lorsqu'il accorde à Noé de se nourrir de toutes les viandes, il lui interdit l'usage du sang. En dictant au peuple qu'il s'est choisi les lois qui le régiront, il détermine les animaux qu'il lui permet de manger et ceux dont il ordonne de s'abstenir. Suivez l'histoire de cette nation, qui seule conservait le culte du vrai Dieu; vous verrez ses plus grands personnages l'honorer par le jeûne ; David jeûner jusqu'à s'affaiblir; Judith jeûner tous les jours excepté ceux des fêtes; Esther ne pas se plaire aux festins du roi son époux, et refuser de se souiller du vin des libations; Néhémie joindre de longs jeûnes à ses larmes abondantes et à ses ferventes prières. Vous verrez la nation entière, dans les occasions importantes, implorer le Seigneur par ses jeûnes, et avoir même des jeûnes fixés pour rappeler ses anciens événemens et en mériter d'heureux.

Notion du jeûne.

Ainsi le jeûne que l'Eglise nous prescrit n'est que la continuation de celui qui a constamment été pratiqué par les fidèles adorateurs du Seigneur. En renouvelant le précepte, elle ne fait que le déterminer d'une manière plus précise. Elle le fait consister en deux choses : à ne prendre dans le cours de la journée qu'une seule réfection, et à s'abstenir, dans cet unique repas, de certaines nourritures. Ces deux parties du précepte ne sont pas unies entre elles essentiellement et par leur nature. On peut pratiquer l'abstinence sans jeûner; et c'est ce que nous observons, d'après un autre commandement de l'Eglise, les deux derniers jours de

chaque semaine : et réciproquement il est possible de se réduire à l'unique repas, en y prenant indistinctement toutes sortes de nourritures; c'est ce que pratiquent ceux qui s'imposent à eux-mêmes, ou à qui sont imposés en particulier des jeûnes, pour l'expiation de leurs péchés. Ainsi celui qui, pour des raisons légitimes, est dispensé de l'un de ces deux points de la loi, n'est pas pour cela exempté de l'autre. Mais ces deux pratiques distinctes sont réunies par l'Eglise dans les jeûnes généraux qu'elle prescrit. Elle impose la double obligation, et de ne prendre par jour qu'un seul repas réel, et de s'y abstenir de la chair des animaux qui vivent sur la terre ou dans l'air. Elle interdit de plus dans le carême l'usage des œufs et du laitage, à moins qu'il ne soit permis par l'autorité ecclésiastique. Telle est l'étendue de son commandement.

Utilité du jeûne.

La loi que Dieu nous dicte, et nous fait intimer par son Eglise, règle l'usage de tous les biens, et réforme tous les appétits vicieux. Le principe général de ces inclinations qui nous portent au mal, nous ne pouvons nous le dissimuler, c'est nous-mêmes; c'est cette chair qui fait partie de notre être, et qui, pesant continuellement sur notre ame, la rabaisse vers les objets sensuels, et l'empêche de s'élever vers Dieu. Nous l'éprouvons tous, et les plus grands saints le sentent comme les autres; voulant le bien, nous sommes poussés vers le mal. Tandis que l'homme intérieur se plaît dans la loi de Dieu, une loi contraire fermente dans ses membres, et, contrariant la loi de son esprit, s'efforce de l'entraîner dans le péché. Le corps est un sujet révolté contre l'ame que Dieu a établie sa souveraine. Si elle ne réprime pas sa rébellion, elle lui sera elle-même assujétie. Il faut nécessairement qu'elle lui commande ou qu'elle lui obéisse. Pour conserver sur lui son empire légitime, elle a besoin de lui ôter les forces avec lesquelles il la combat. Saint Augustin compare le corps à un cheval fougueux qui emporte l'ame, et dont il est nécessaire de réprimer l'impétuosité en diminuant sa nourriture : et c'est principalement pour cet objet qu'a été institué le jeûne. En affaiblissant la chair, il affaiblit les passions dont elle est le principe, et il fortifie d'autant l'ame contre elles. En émoussant les sens, il diminue leur dangereuse activité, et donne par là plus de ressort à l'ame qu'ils comprimaient. Devenue maîtresse des mouvemens de son corps, elle les contient dans leur juste et raisonnable usage. Ses facultés n'étant plus gê-

nées, se développent. Son intelligence devient plus nette, ses désirs plus purs, ses bons sentimens plus vifs, sa volonté plus puissante. En lui rendant l'empire sur le corps, le jeûne lui a donné la domination sur elle-même.

Ainsi le jeûne apporte à l'ame le double avantage de la maintenir dans le bien, et de la préserver du mal. L'Esprit-Saint assimile son utilité à celle de la prière et de l'aumône. La sensualité, dit-il, a fait périr beaucoup d'ames : l'abstinence donne la vie. Le jeûne, dit saint Basile, nous rouvre la porte du Paradis, que l'intempérance du premier homme nous avait fermée. Le fruit défendu que mangea le premier père fut le poison fatal qui donne la mort à sa postérité : par l'abstinence, le nouvel Adam nous rappelle à la vie. Jeûnez, dit saint Chrysostôme, parce que vous avez péché ; jeûnez pour ne plus pécher ; jeûnez pour obtenir les dons divins ; jeûnez pour conserver ce qui vous a été accordé. Êtes-vous tourmenté par vos passions, jeûnez : soumettez-vous à la loi de Dieu, et il vous soumettra vos dangereuses cupidités. Les tentations vous attaquent-elles, jeûnez : le jeûne est une arme puissante contre l'ennemi du salut ; c'était celle qu'employait David ; et Jésus Christ nous assure qu'il est un genre de démons qu'on ne chasse que par la prière et la jeûne. Gémissez-vous sous le joug du péché, jeunez : c'est dans les larmes que Dieu veut que vous vous convertissiez, pour mériter votre pardon. C'est par le jeûne que les Ninivites l'ont obtenu. Êtes-vous pénitens, jeûnez. Votre péché consista dans l'usage des choses défendues : l'abstinence des choses permises l'expiera. Le plaisir criminel sera réparé par la peine religieuse. Hommes de tout état, dans quelque situation que vous vous trouviez, les graces du Seigneur vous sont nécessaires : pour les attirer, jeûnez. Graces de la vie présente et de la vie future ; graces de l'ordre, et spirituel, et temporel. Dieu les attache toutes à cette salutaire pratique. Sachez, l'Esprit-Saint vous le déclare, que le Seigneur exaucera vos demandes, si vous persévérez en sa présence dans le jeûne et dans la prière. Le royaume de Juda, sous le pieux roi Josaphat, est menacé par une ligue formidable. Béthulie, assiégée par une armée nombreuse, est près de tomber au pouvoir de l'ennemi : les jeûnes de tout le peuple, joints à ses prières, détournent ces terribles fléaux. Les enfans de la captivité implorent un heureux retour dans leur patrie ; c'est par le jeûne qu'ils l'obtiennent. C'est encore par le jeûne que Daniel mérite qu'un Ange descende du ciel, pour faire connaître, à lui et par lui, à toutes les générations, et du peuple juif, et des nations chré-

tiennes, l'époque fortunée de la venue du Messie, et de la libération du genre humain.

Devoir du jeûne.

Se soustraire à la loi du jeûne n'est pas seulement se refuser à une œuvre méritoire et se priver des avantages que Dieu y attache; c'est se révolter contre l'Eglise, contre cette autorité sacrée à laquelle Jésus-Christ a dit : Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise, et avec moi celui qui m'a envoyé. Quand Dieu ne ferait que nous exhorter au jeûne, ne serait-ce pas déjà un devoir de le pratiquer? Ne mérite-t-il pas ce léger sacrifice? Mais il nous le prescrit formellement par son Eglise. Sans examiner davantage, nous devons obéir. L'ame, nous le disons après le divin Maître, peut-elle être mise en comparaison avec une vile nourriture? Ou cette mortification dans la vie présente, ou de terribles châtimens dans la vie future. Expions nos iniquités par le jeûne, et n'y ajoutons pas le nouveau péché de l'enfreindre.

Jeûnes prescrits par l'Église.

Les jeûnes prescrits par les lois générales de l'Eglise sont, d'abord, les Quatre-Temps, dont l'institution, antérieure au cinquième siècle, a pour objet de sanctifier les diverses saisons de l'année, et d'obtenir que, dans les ordinations qui se font à ces époques, Dieu pourvoie son Eglise de dignes et fidèles ministres ; ensuite les Vigiles des grandes solennités, qui nous préparent à les célébrer dignement; et enfin le jeûne le plus long et le plus solennel, qui est celui du carême.

Institution du carême.

La plus antique, la plus universelle, la plus vénérable tradition que nous présente la succession des siècles chrétiens est celle du carême. Toute l'antiquité ecclésiastique la fait remonter au temps apostolique. Or, les traditions que les Apôtres ont apportées dans l'Eglise, ils les avaient reçues de leur divin Maître. Nous devons donc croire, comme le disent positivement saint Augustin et saint Chrysostôme, que le carême émane de l'autorité divine. Avant d'en dicter le précepte, Jésus-Christ en avait donné l'exemple. C'était par un jeûne de quarante jours qu'il avait ouvert sa carrière

évangélique. Annoncée dans les temps antérieurs à lui par la loi et les Prophètes, sa sainte quarantaine est prescrite par son Eglise aux siècles qui le suivent. Moïse et Elie l'avaient figurée par leurs jeûnes, nous la célébrons par le nôtre; ils en furent les précurseurs, nous en sommes les imitateurs. Le divin Sauveur, par son long jeûne, s'était préparé à ses saintes fonctions. L'Eglise a placé celui que, à son exemple, nous devons pratiquer, avant les solennités pascales, afin de nous disposer à célébrer religieusement l'auguste mystère de notre rédemption. Son intention a été de purifier nos cœurs par les sévères exercices de la pénitence, pour les rendre dignes de recevoir le Saint des Saints.

Jeûnes de l'Église primitive.

Dans ses premiers et ses plus beaux siècles, elle faisait observer l'abstinence sacrée avec une tout autre rigueur que dans notre malheureux temps. Les fidèles, dignes alors de ce nom, dans les jours consacrés au jeûne, bornaient toute leur nourriture à un tardif et unique repas. Tant que le jour durait, ils ne se permettaient pas la plus légère réfection. Ce n'était qu'après le coucher du soleil qu'ils accordaient à la nature le soutien nécessaire. Des fruits et des légumes, voilà en quoi consistait toute leur nourriture. Grands et petits, hommes et femmes, tous se soumettaient sans résistance, sans murmure, sans peine, à la rigueur de la loi. Jours heureux où le jeûne était pratiqué dans toute sa régularité, parce qu'il l'était par la piété, où la ferveur donnait des forces aux uns, y suppléait dans les autres; en s'occupant uniquement de l'observation de la loi, les Chrétiens n'imaginaient pas des prétextes pour s'en affranchir; jours de nos vertueux pères, vous n'existez plus que dans l'histoire de la religion!

L'Église s'est relâchée de sa sévérité.

Hélas! et ce sont nos vices, nos vices qui auraient dû nous condamner à une plus sévère pénitence; ce sont nos vices mêmes qui ont fait modérer la sévérité de notre pénitence. La sainte et utile rigueur de la discipline a plié sous le faix de nos iniquités. L'Eglise s'est vue forcée de reculer les barrières sacrées qu'elle avait opposées à la sensualité. Le relâchement de nos mœurs l'a contrainte à se relâcher de ses règles. Dans la tempête elle a jugé nécessaire, pour sauver le vaisseau, de sacrifier une partie de sa charge pré-

cieuse. Gémissant de ses pertes, elle y a consenti, pour n'en pas éprouver de plus douloureuses. Elle a craint que le remède, devenu trop fort pour des malades dont la faiblesse avait augmenté, n'irritât le mal, au lieu de le guérir. Mère indulgente, elle a condescendu à notre affaiblissement; elle a allégé le joug, pour que nous le portassions plus facilement; elle a composé avec notre lâcheté, afin de l'encourager : en retranchant de ses lois ce qu'elles avaient de plus austère, elle s'est flattée que nous accomplirions avec plus de fidélité ce qu'elle en a laissé subsister, et que l'observation, rendue plus facile, deviendrait plus exacte : ainsi, d'abord, elle ne prolonge plus le jeûne jusqu'à la fin de la journée; elle permet de le rompre vers le milieu du jour; ensuite, pour soutenir la faiblesse que le long intervalle d'un repas à l'autre pourrait abattre, elle lui accorde vers le soir un léger secours, appelé collation. Ce n'est qu'au bout de mille ans qu'elle a usé de cette indulgence inconnue jusqu'alors; mais son intention n'est pas que ce soulagement léger devienne un véritable repas. Elle veut que ce soit le besoin qui en fasse usage, et la tempérance chrétienne qui en règle la mesure.

Il convient aussi d'observer que la manière de pratiquer le jeûne n'est pas uniforme dans l'Eglise. Les adoucissemens de la loi ne sont pas partout absolument les mêmes. Les usages varient selon les diverses régions : il y en a où l'usage du laitage est accordé à la collation, d'autres où il est permis de prendre le matin quelques boissons. Le principe de conduite à cet égard, conforme à la décision de saint Ambroise, renouvelée par saint Augustin, est de suivre les règles et les usages des lieux où l'on se trouve, quand on n'y serait que momentanément et en passant. Ainsi vous qui, ayant quitté un lieu où les tolérances sont plus étendues, vous trouvez dans un pays où la pratique est plus sévère, il ne vous est plus permis d'user des adoucissemens auxquels vous étiez accoutumé. Mais réciproquement, si c'est d'un pays où la loi est plus strictement observée que vous soyez venu dans un autre où elle reçoit par l'usage des modifications plus étendues, vous pouvez légitimement profiter de l'indulgence locale, pourvu cependant que ce ne soit pas pour en jouir et pour vous exempter des rigueurs de la règle que vous vous y soyez rendu. Il faut aussi considérer qu'en parlant des usages qui rendent légitimes les tempéramens de la loi, nous entendons, non pas les usages des hommes corrompus ou tièdes, mais ceux qu'observent les personnes pieuses; non pas les relâchemens qu'ont

introduits des coutumes vicieuses, mais les adoucissemens autorisés par l'Eglise. Pour se conduire avec sûreté dans cette matière, il faut ne se permettre que ce qui est permis par l'évêque diocésain; alors la conscience sera tranquille et Dieu satisfait : il recevra avec bonté le jeûne ainsi mitigé, pourvu qu'il soit animé de l'esprit de religion et de pénitence.

Manière de jeûner saintement.

Car le jeûne chrétien consiste principalement dans l'abstinence des actions répréhensibles; c'est pour mortifier les passions que la mortification des sens est prescrite. Le jeûne, dans l'intention de Dieu qui le commande et de l'Eglise qui le règle, est un moyen de conversion. Quel avantage en attendez-vous, si, au lieu de vous convertir, vous continuez vos prévarications? Malade qui, en prenant les remèdes ordonnés, continuez le genre de vie qui causa vos maux, pouvez-vous raisonnablement vous flatter de votre guérison? Pensez-vous que ce soit satisfaire pour vos infidélités passées, que d'en ajouter de nouvelles? Espérez-vous que votre jeûne attirera sur vous les grâces divines, quand vous mêlez à votre jeûne les désordres qui repoussent la grace? Imaginez-vous que vos jeûnes feront exaucer des prières faites dans le crime? Affligés des rigueurs du Seigneur, pourquoi, lui disent les Israélites, avons-nous jeûné sans que vous nous ayez regardés? Nous avons humilié nos ames, et vous avez paru l'ignorer. C'est, leur répond-il par Isaïe, parce qu'au jour de votre jeûne vous continuez de faire votre volonté, et non la mienne; parce que vous exigez avec une rigoureuse dureté ce qui vous est dû, parce que vous ruinez vos frères par des procès, vous les troublez par des querelles, vous les affligez de vos violences. Cessez de jeûner comme vous avez fait jusqu'à cette heure, en faisant retentir l'air de vos clameurs. Le jeûne que je demande consiste-t-il à affliger son ame pendant un jour, à tourner sa tête en forme de cercle, à se couvrir d'un sac, à répandre sur soi de la cendre? Est-ce là ce que vous appelez un jeûne? Est-ce là le jeûne que vous croyez agréable au Seigneur? Ils jeûnaient aussi, et même très sévèrement, ces hypocrites pharisiens, qui rendaient leurs visages pâles et défaits, pour en imposer par leur apparente austérité. Mais Jésus-Christ, à qui les vices de leurs cœurs étaient connus, réprouve leurs jeûnes et défend de les imiter. Le jeûne, comme toutes les autres bonnes œuvres, tire son prix de la pureté de conscience qui l'accom-

pagne. Et quand, par l'abstinence de la sainte quarantaine, l'Eglise vous prépare à la participation de l'Agneau, son intention est évidemment de détruire en vous les vices qui vous en éloigneraient. Sanctifiez le jeûne, vous crie le Seigneur par son Prophète. Sanctifiez le jeûne; c'est-à-dire, d'abord, détruisez en vous tout ce qui s'oppose à sa sanctification, déracinez les inclinations vicieuses, réprimez les passions criminelles, réformez les habitudes réprouvées qui souillent le jeûne. Sanctifiez le jeûne; c'est-à-dire, ensuite, renoncez à vos dissipations, à vos plaisirs bruyans, à vos jeux, à vos bals, à vos cercles de divertissement; ceux-mêmes qui, dans d'autres temps, pourraient être innocens, n'appartiennent plus à des jours consacrés à la pénitence. Sanctifiez le jeûne; c'est-à-dire, enfin, en mortifiant le corps par l'abstinence, fortifiez l'esprit par toutes les œuvres d'une vive et solide piété; fréquentez les instructions de l'Eglise, nourrissez votre ame par de pieuses lectures, attirez dans elle, par de ferventes oraisons, les graces divines; ce que vous retranchez de votre nourriture, donnez-le à Dieu, en le versant dans le sein de ses pauvres. Voilà, vous dit-il, le jeûne qui m'est agréable. Rompez les liens qui vous retiennent dans l'iniquité; déchargez de leurs fardeaux ceux qui en sont accablés; rendez aux opprimés la liberté; partagez votre pain avec l'affamé; recevez dans votre maison les indigens et les voyageurs; revêtez celui que vous verrez nu, et ne méprisez pas votre propre chair. Alors votre lumière brillera comme l'aurore, votre justice marchera devant vous, et vous fera enfin recevoir dans la gloire du Seigneur.

Personnes exemptes.

En imposant aux fidèles, de la part de Dieu, l'obligation du jeûne, l'Eglise n'a pas l'intention d'y comprendre ceux qui sont dans l'impossibilité de l'observer, c'est-à-dire, ceux qui en ont une impossibilité morale, et qui ne pourraient pratiquer le jeûne sans se porter un préjudice notable. Mère religieuse, mais aussi mère tendre, pour procurer le bien spirituel de ses enfans, elle ne veut pas leur causer des maux corporels. Son précepte est une loi, non de mort, mais de pénitence. Son objet est de mortifier la chair, et non de ruiner la santé; d'affaiblir le corps, et non de le détruire. Les exemptions qu'elle accorde sont toutes relatives à ce principe. Un premier motif d'exemption est l'âge, ce qui comprend les jeunes gens qui n'ont pas encore acquis la force néces-

saire pour soutenir le jeûne, et les vieillards qui l'ont perdue. Quant aux premiers, l'âge où ils doivent commencer à jeûner, et avant lequel ils n'y sont pas obligés, est fixé à vingt et un ans; par rapport aux seconds, il n'y a pas d'âge déterminé: c'est moins à la vieillesse qu'à l'affaiblissement qui en est la suite ordinaire, et qui attaque les uns plus tôt, les autres plus tard, qu'est accordée la dispense. Les femmes enceintes et celles qui allaitent ne sont pas non plus comprises dans le précepte: elles ne pourraient l'observer sans préjudicier, non seulement à elles-mêmes, mais aux enfans dont la conservation leur est confiée et prescrite. L'Eglise décharge aussi de l'obligation du jeûne ceux que leur profession astreint à des travaux pénibles et fatigans, et qui ont besoin de réparer souvent des forces que dissipe continuellement leur laborieuse tâche. Enfin l'état de la santé est une légitime cause d'exemption; ce qui comprend non seulement ceux qui sont actuellement affligés de maladies, mais aussi ceux que la grande délicatesse de leur santé ou des infirmités notables mettent dans l'impuissance de supporter le jeûne sans en ressentir des maux graves. Nous disons des maux graves, car de légères incommodités ne sont pas des excuses. C'est la nécessité, et non la mollesse, qui a droit d'user de ce titre d'exception. Dans le cas, qui est très fréquent, de doute sur la légitime application de ce motif, la règle que prescrit la prudence est de se conduire d'après les avis de personnes pieuses et éclairées, et non selon les désirs de la sensualité, ou par les conseils d'hommes pas assez instruits, peu religieux, ou trop complaisans.

Le jeûne est mal observé.

Mais, hélas! cette conduite que prescrit la religion, que dicte la raison elle-même, n'est pas celle du plus grand nombre des Chrétiens. Cette loi du jeûne si mitigée de nos jours, quels sont de nos jours ceux qui l'observent? Quelques justes retirés du monde, de pieux solitaires, des vierges pures. Ceux à qui les saintes abstinences seraient le plus nécessaires sont ceux qui s'en affranchissent. Les plus grands pécheurs se refusent à la pénitence: les plus malades rejettent le remède. Que pour la santé le médecin prescrive une diète, elle sera exactement observée. Pour le salut, Dieu ordonne le jeûne, et on ne veut pas s'y soumettre. Allez dans les maisons des riches, aux temps consacrés à l'abstinence, qu'y verrez-vous? Isaïe vous l'a prédit. Le Dieu des armées ap-

pelle, ce jour-là, aux pleurs, à la mortification et à la pénitence; et voilà au contraire la joie et l'allégresse. On égorge les animaux : on se rassasie de leur chair défendue : on s'abreuve de vins délicieux. Mangeons et buvons aujourd'hui, disent les impies, si communs dans notre siècle, puisque nous devons mourir demain. D'autres, moins criminels sans doute, ne rejettent pas absolument le joug sacré, mais l'allègent tellement qu'ils le réduisent à rien. Méconnaissant, et l'intention de l'Eglise, et l'esprit de sa loi, et l'objet du jeûne, et le besoin qu'ils en ont, ils se flattent d'accomplir religieusement le précepte, en l'anéantissant par leur manière de l'observer, et cherchant tous les moyens, non de faire la pénitence prescrite, mais de l'adoucir. Et cependant on les entend tous les jours déplorer la rigueur de la sainte quarantaine; se plaindre de sa longueur; compter méticuleusement les jours déjà passés, calculer avec chagrin ceux qui restent encore à remplir. Infraction ouverte et audacieuse, infraction plus cachée et frauduleuse, voilà tout ce que nous voyons dans le monde. Les incrédules rejettent l'autorité du commandement : les mauvais Chrétiens en atténuent l'obligation. Les premiers prétendent l'annuler; les seconds se contentent de l'affaiblir. Ceux-là, révoltés contre l'Eglise, suppriment hautement toute abstinence; ceux-ci, dominés par leur sensualité, associent l'abstinence à la mollesse, et accommodent la conscience à la cupidité.

Le jeûne traité de minutie.

Pour justifier la violation du précepte, on le combat. Non content de le transgresser, on le décrie. Cette sainte abstinence, pratiquée par tous les siècles, consacrée par l'usage de tous les Saints, tant de l'ancienne que de la nouvelle Loi, honorée par l'exemple de Jésus-Christ, prescrite formellement de sa part, par son Eglise, on la traite de sévérité outrée; on la présente comme une pratique populaire, une dévotion petite, une vaine minutie. Dieu, dit-on, s'occupe-t-il, dans son infinie grandeur, de choses aussi indifférentes? règle-t-il, compte-t-il tous les morceaux dont nous nous alimentons? La solide religion, la vraie abstinence, est de faire jeûner la volonté, de la priver des objets illicites de ses désirs.

Grand Dieu, des minuties dans votre loi! Ah! peut-il y avoir quelque chose de petit dans votre service; quelque chose de petit dans une offense qui vous est faite? Si, parmi vos préceptes, il pouvait s'en trouver quelqu'un qui fût minutieux, il n'y en aurait au-

cun qui ne le fût. Qu'est-ce qui n'est pas infiniment petit devant votre immense et incompréhensible majesté? Il ne s'agit pas de savoir si les choses interdites sont grandes ou petites de leur nature. Sont-elles interdites? voilà tout ce que nous avons à savoir. Les choses que Dieu ordonne, ou qu'il défend, pourraient être indifférentes en elles-mêmes : du moment où il les a ordonnées ou défendues, elles ont cessé de l'être. Ce n'est pas l'objet de la violation, c'est la violation qui fait le péché. Le mépris de la loi est le mépris de l'autorité qui l'a portée. L'infraction de tout précepte divin est une révolte de l'homme contre la volonté de Dieu. Et c'est là ce que l'on appelle faire jeûner la volonté! C'est en satisfaisant ses désirs réprouvés, qu'on prétend la priver des objets illicites de ses désirs! Ce n'est plus elle qu'il faut soumettre à la loi; c'est la loi qu'on veut lui assujétir. Si Dieu daigne attacher du mérite à de petites privations, c'est, dans lui, une marque de bonté; pour nous, un motif d'obéissance. Soyez Chrétien, et vous lirez dans toutes les pages de l'Evangile le commandement de la mortification, et dans toutes les lois de l'Eglise son application au jeûne. Soyez Chrétien, et vous reconnaîtrez que le premier péché qui a fait la destinée du genre humain n'était qu'un fruit mangé contre l'expresse défense de Dieu. Soyez Chrétien, et vous verrez, dans les livres saints, Daniel et ses trois compagnons préférer, à la faveur d'un monarque puissant et absolu, la simplicité des viandes permises par la loi; Eléazar perdre la vie, plutôt que de souiller son ame par des nourritures profanes; une mère et ses sept enfans expirer dans les plus cruels tourmens, pour ne pas user des mets interdits. Quels sont-ils donc ces hommes qui trouvent de la petitesse où tout ce qu'il y a eu de saints, dans l'une et dans l'autre Loi, ont vu tant d'importance? Croient-ils avoir plus de lumières qu'eux; connaître mieux la majesté de la religion? Quelle idée nous donnent de leur piété ceux qui osent mépriser ce que révèrent tous les personnages pieux?

Le précepte est éludé.

Au reste, parmi les hommes qui se piquent de professer la catholicité (car il ne peut pas être ici question de ceux qui ont entièrement secoué le joug de la religion), le plus grand nombre n'est pas de ceux qui rejettent ouvertement la loi du jeûne. Le précepte est trop positif, pour qu'on en conteste la réalité. C'est sur l'application qu'on se rejette pour s'en affranchir. On ne veut pas

paraître l'enfreindre, on cherche à l'éluder. On le respecte dans la spéculation; on le viole dans la pratique; et, en reconnaissant dans le droit l'obligation de s'y soumettre, on s'en décharge par le fait. Les moyens de s'y soustraire sont de deux espèces. On s'oppose tantôt à l'esprit, tantôt à la lettre du commandement. On l'atténue par des modifications, ou on s'en dispense par des excuses. Les uns en retranchent ce qui les gêne par de vaines interprétations, les autres veulent n'y être pas compris, sur de futiles prétextes. Ainsi, se faisant une fausse conscience, on parvient, ou à mal observer la loi, ou même à ne pas l'observer du tout.

Observation vicieuse.

Considérons le peu que, de nos jours, il reste à observer de ce jeûne que nos pères accomplissaient avec une si rigoureuse uastérité, et nous concevrons combien nous sommes inexcusables d'étendre encore, par les fantaisies de notre sensualité, les mitigations devenues légitimes. Il n'y a pas, dans la morale chrétienne, de point sur lequel on ait plus subtilisé, plus disputé, que sur la loi du jeûne. Nous voyons des hommes qui se piquent d'une certaine régularité, chercher des difficultés qui élargissent le précepte, sans blesser la conscience; élever des doutes sur la quantité, sur la qualité des alimens permis; embrasser les opinions les plus relâchées; se forger des systèmes qui excusent les abus, qui justifient les infractions; accumuler les sophismes pour concilier le jeûne avec la gourmandise, et s'ériger en théologiens pour détruire la sainte théologie. Des adoucissemens que la loi permet, nous faisons des moyens de contrarier les vues de la loi. Nous nous armons de sa lettre contre son esprit. Ce qu'elle prescrit pour mortifier la chair, nous l'employons à la flatter; et ce que nous appelons abstinence n'est, dans le fait, qu'une plus sensuelle intempérance. Dans le repas que l'Eglise accorde, on se refuse peut-être les nourritures qu'elle interdit : mais celles dont elle permet l'usage sobre et modéré sont étalées avec profusion. Les tables sont servies avec une abondance égale, souvent supérieure à celle des autres jours. On dépeuple les fleuves et les mers, pour satisfaire le luxe et flatter le goût. On recherche la variété des mets, la délicatesse des assaisonnemens. Au lieu d'abandonner ses plaisirs, on les diversifie. On ne fait que changer, pour les rendre plus piquans, les objets de sa gourmandise. La collation du soir que l'Eglise autorise, pour que ce soit un léger soulagement, devient un repas

plus abondant que n'était autrefois le seul repas permis à cette heure. Ainsi les temps consacrés à la pénitence se trouvent être ceux où la pénitence est le moins pratiquée, et on se flatte encore d'avoir obéi à l'Eglise, quand on a été visiblement contre son intention.

Fausses excuses.

Ce n'est pas toujours dans la loi qu'on cherche des prétextes pour la violer; c'est plus ordinairement dans soi-même. On reconnaît toute l'étendue du précepte : on l'exagère même peut-être, et d'autant plus facilement que l'on prétend n'y être pas compris; comme il y a, ainsi que nous l'avons vu, des motifs légitimes de dispense, on se les applique sans difficulté. L'un allègue les restes d'une maladie, l'autre prétend en être menacé; celui-là se rejette sur l'effervescence du sang, que l'abstinence enflamme; celui-ci sur la faiblesse du tempérament, qui exige une nourriture solide. Nous ne disconvenons pas que cela ne puisse être, que ce ne soient même quelquefois des raisons d'exemption. Mais nous disons que ce sont très souvent des prétextes de violation. Je m'abstiens de vous demander quelle est la cause de cette délicatesse de santé dont vous faites votre excuse. N'est-elle pas la suite de l'excès de vos soins et de vos précautions, ou plutôt encore l'effet de votre vie molle et voluptueuse? Ne la devez-vous pas à votre intempérance? et n'opposez-vous pas au commandement du jeûne un mal, dont le jeûne serait le remède? Mais je dis que cette faiblesse de tempérament dont vous vous plaignez n'est que l'illusion de votre imagination; ou, pour parler plus exactement, que le subterfuge de votre sensualité. Aimez Dieu, et dans son service vous ne trouverez plus rien qui passe vos forces. Rien ne coûte à la charité. Etaient-ils de bronze, et non de chair, nos pères qui observaient des jeûnes si rigoureux? Sont-ils d'une nature différente de la vôtre, les pieux personnages qui pratiquent encore aujourd'hui le précepte avec une entière exactitude? Et considérez ces heureux pénitens qui vivaient autrefois dans les mêmes désordres que vous, qui peut-être furent les complices des vôtres. Ils faisaient alors sur la loi du jeûne les mêmes difficultés que vous. Ils la regardaient, ainsi que vous, comme un joug insupportable. Ils se prétendaient, de même que vous, incapables de l'observer. Depuis que la grace les a convertis, ils ont diamétralement changé de langage et de pratique. Voyez-les maintenant dans les saintes austérités du jeûne,

jouir d'une santé plus ferme et plus assurée qu'alors. Est-ce leur complexion qui s'est fortifiée? non, c'est leur volonté. En devenant pénitens, ils sont devenus robustes. Ce qu'ils furent, vous l'êtes encore; il ne tient qu'à vous de devenir ce qu'ils sont.

Et, sans aller chercher des exemples étrangers, qu'ils rentrent dans eux-mêmes, ces hommes qui, à la loi de l'Eglise, opposent la délicatesse de leur tempérament. Quels sont-ils pour la plupart? Je vois ceux qui vivent de la manière la plus désordonnée, la plus nuisible à la santé, prétendre que le jeûne altèrerait leur santé. Je vois ceux à qui il serait le plus nécessaire d'expier leurs plaisirs criminels dans les saints exercices d'une rigoureuse mortification, se refuser à la mortification si mitigée du jeûne ecclésiastique. Je vois ceux qui auraient le plus besoin de réprimer la lubricité de leurs passions, dont la chair s'enflamme à la moindre étincelle, attiser encore ce feu criminel par l'abondance et le choix des alimens qu'ils lui apportent. Ces infirmités dont on se dit, ou attaqué, ou menacé, ce n'est qu'au jeûne qu'on les oppose. Pour se réjouir et pour servir le monde, on se sent fort : s'agit-il de servir Dieu et de jeûner, on se trouve trop faible. Cette délicatesse d'estomac, qui ne peut supporter l'abstinence, permet cependant les excès de l'intempérance. Cette effervescence de sang, que le jeûne irriterait, n'est pas excitée par l'agitation des assemblées, des plaisirs, des théâtres, des bals, des jeux, dans lesquels on consume des nuits entières. Cette faiblesse de complexion, qu'abattrait entièrement la privation de nourriture très solide, soutient sans peine les pénibles et exténuans emportemens du libertinage. Combien, en peu de momens, cet homme est devenu différent de lui-même! Dans les jours de carnaval, il avait la force de résister aux fatigues, aux désordres, aux débauches de ses dissolutions. Le temps du carême est survenu, et le voilà qui succombe sous le joug rendu si léger de la sainte abstinence. Il se plaint que le jeûne le fait souffrir et l'incommode. Mais ces maux dont il s'autorise, ne les exagère-t-il pas? Qu'il sorte de son illusion. Ce ne sont que les incommodités durables, les maladies réelles qui peuvent le justifier. Une indisposition légère et passagère, une langueur, une souffrance d'estomac, qui durent jusqu'à l'heure du repas, et qui n'affectent pas le fond de la santé, ne sont point des excuses légitimes. Et n'est-ce pas pour faire souffrir l'homme, et surtout le pécheur; n'est-ce pas pour réprimer sa coupable mollesse, pour expier les péchés de sa criminelle sensualité, qu'a été institué le jeûne, et spécialement celui du carême? La raison qu'il allègue, pour

s'en exempter, est celle qui devrait le lui faire pratiquer. Du principal motif d'observation il se fait un prétexte de dispense.

Faux prétexte de dispense.

On se croit suffisamment autorisé à s'affranchir de la loi, parce qu'on en a obtenu la dispense. On se repose avec confiance sur l'attestation d'un médecin, sur la permission d'un directeur. Mais je vous demande d'abord : qui avez vous consulté ? Le médecin qui a déclaré que votre santé exigeait l'infraction de la sainte abstinence est-il un homme religieux ? N'a-t-il pas un esprit trop léger, un caractère trop complaisant ? Le confesseur qui a soulagé votre conscience est-il un ministre qui joigne à la piété les lumières ? N'est-il pas au contraire un de ces théologiens relâchés, de ces directeurs faciles, plus occupés d'alléger le joug que de le faire porter, qui, selon l'expression du Prophète, posent des coussins sous tous les coudes, des oreillers sous toutes les têtes, et tuent les ames, en leur annonçant la vie ? Je vous demande ensuite. Comment avez-vous consulté ? Avez-vous exposé avec une entière sincérité l'état de votre santé ? N'avez-vous pas exagéré l'effet que produit sur vous, soit le jeûne, soit l'abstinence ? Vous avez pu séduire les hommes ; vous avez pu vous abuser vous-même : mais Dieu, témoin et juge de votre fraude, croyez-vous l'avoir trompé ? Si la dispense que vous opposez à votre devoir n'est pas fondée sur des motifs légitimes, premièrement, étant nulle, elle ne doit pas tranquilliser votre conscience ; secondement, étant frauduleuse, elle la charge encore davantage, et, au péché de l'infraction, ajoute celui de la surprise et de la mauvaise foi. Que ce principe, qui peut-être vous paraît sévère, mais qui n'est qu'exact, ne vous jette pas dans des scrupules sur la dispense qui vous a été accordée. Vous devez savoir si c'est de bonne ou de mauvaise foi que vous avez consulté. Votre conscience vous rend-elle témoignage que vous avez agi avec sincérité, vous pouvez librement user de la dispense. Avez-vous des doutes sur l'entière franchise de votre consultation, examinez l'effet que produit sur votre cœur la dispense obtenue. Vous faites-vous un bonheur de l'impuissance de satisfaire au précepte ? Désireriez-vous pouvoir l'accomplir ?

Compensations dans le cas de légitime dispense.

Si les motifs de votre dispense furent justes, l'usage en est légi-

time. N'imaginez pas cependant que, délivré de l'obligation du jeûne, vous soyez pour cela déchargé de tout devoir. Les abstinences prescrites ne sont, comme nous l'avons remarqué, que des applications faites par l'Église du précepte général de la mortification. Exempté par une impérieuse nécessité de la règle ecclésiastique, vous ne l'êtes pas de la loi divine. Dispensé du jeûne, vous ne l'êtes pas de la pénitence. Si vous êtes dans l'impuissance d'observer la lettre du commandement, vous n'en êtes pas moins tenu de vous conformer à son esprit; et ne pouvant pas ce que vous devriez, vous devez ce que vous pouvez. Il vous est impossible de pratiquer l'abstinence; mais il est en votre pouvoir de la remplacer; les compensations, dans ce cas, sont non seulement utiles, mais nécessaires; et il en est de tous les genres, entre lesquelles vous pouvez choisir. La mortification vous offre ses privations, la piété ses saints exercices, la charité ses largesses. Contraint, malgré vous, d'user, aux jours du jeûne, de nourritures interdites, ayez au moins une plus grande sobriété dans l'usage, une moindre recherche dans le choix. Affligez votre chair par le retranchement des commodités auxquelles elle est accoutumée, votre esprit par le recueillement de la retraite, et par le sacrifice des plaisirs même innocens. Redoublez vos prières; multipliez vos saintes lectures; fréquentez davantage les églises; soyez plus assidu aux instructions; versez dans le sein des pauvres de plus abondantes aumônes; allez soulager les malades, consoler les affligés, soutenir les faibles, protéger les opprimés, porter de tous côtés les secours dont les malheureux ont besoin. Offrez à Dieu, avec vos regrets de n'avoir pu observer sa loi, vos œuvres compensatoires: il les recevra dans sa miséricorde; vous tiendra compte, dans sa justice, de votre bonne volonté, et récompensera, dans son immense bienfaisance, les sacrifices que le désir de lui plaire vous aura fait faire. (Le C. de La Luzerne, *Considérations sur divers points de la morale chrétienne.*

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE JEUNE.

Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio et in fletu.

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans les jeûnes et dans les gémissemens. (*Joel*, 2, 12.)

Nolite jejunare sicut usque in hanc diem.

Ne jeûnez plus à l'avenir comme vous avez jeûné jusqu'à présent. (*Isaïe*, 58, 4.)

Humiliaverunt animas suas in jejuniis.

Ils humilièrent leurs ames par les jeûnes. (*Judith*, 4, 8.)

Corpus suum humiliavit jejuniis.

Esther humilia son corps par les jeûnes. (*Esther*, 14, 2.)

Bona est oratio cum jejunio.

La prière avec le jeûne est agréable à Dieu. (*Tobie*, 12, 8.)

Humiliabam in jejunio animam meam.

J'humiliais mon ame par le jeûne. (*Ps.* 34, 13.)

Genua mea infirmata sunt a jejunio.

Mes genoux se sont affaiblis par le jeûne. (*Ps.* 108, 24.)

Quum jejunatis, nolite fieri, sicut hypocritæ, tristes; exterminant enim facies suas, ut appareant hominibus jejunantes. Amen dico vobis, receperunt mercedem suam.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes, comme les hypocrites qui affectent d'avoir un visage pâle et défiguré, afin que les hommes voient qu'ils jeûnent. Je vous dis en vérité qu'ils ont déjà reçu leur récompense. (*Matth.* 6, 16.)

Tu autem, quum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans.

Mais, vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin de ne pas faire paraître que vous jeûnez. (*Matth.* 17, 18.)

Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio.

Cette sorte de démons ne peut être chassée que par la prière et par le jeûne. (*Marc.* 9, 28.)

Quare discipuli Joannis et Pharisæi jejunant, tui autem discipuli non jejunant?

Pourquoi les disciples de Jean et ceux des Pharisiens jeûnent-ils et que vos disciples ne jeûnent pas? (*Ibid.* 2, 18.)

Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros in multa patientia, in jejuniis.

Comme les ministres de Dieu, rendons-nous recommandables par une grande patience et par les jeûnes. (*II. Cor.* 6, 4, 5.)

Ministrantibus illis Domino, et jejunantibus dixit illis Spiritus-Sanctus : Segregate mihi Paulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos.

Tandis qu'ils sacrifiaient au Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. (*Act.* 13, 2.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LE JEUNE.

EXORDE.

Quum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites. (*Matth.*, VI, 16.)

C'est l'Evangile que l'Eglise met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et comme l'indiction d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des fidèles, pour apaiser la colère du Seigneur, faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés, rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les Chrétiens; rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps, du zèle et de la sainte austérité de nos pères; inspirer par tous ces dehors lugubres des sentimens de componction aux pécheurs; ranimer la foi et la piété des justes, et nous préparer tous à la joie et à la grace de la résurrection.

Telles sont les vues que l'Eglise se propose dans l'institution de la loi du jeûne; telle est la fin du précepte; telles sont les graces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence; à des ames faibles qui verront les occasions de péché s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut; à des justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre; enfin à tous les fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Eglise vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grace ?

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux; et il faut que l'Eglise nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : *Nolite fieri tristes.* Insensés! dit saint Ambroise, nous allons triom-

pher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grace va se servir pour délivrer du péché tant d'ames criminelles; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolans de pénitence, et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, mes frères, dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans les sentimens d'une sainte allégresse; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes : *Ungite caput vestrum; nemo tristis coronatur; nemo mœstus triumphat.*

Car, mes frères, il est des tristesses de plus d'un genre. Il y a une tristesse de pénitence qui opère le salut; et la joie de l'Esprit-Saint en est toujours le plus doux fruit: une tristesse d'hypocrisie, qui, observant la lettre de la loi, affecte des dehors pâles et défigurés, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence; et celle-là est rare : enfin une tristesse de corruption, qui oppose à cette loi sainte un fonds de répugnance et de sensualité: et l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or, de là il arrive, ou qu'on se dispense de l'observer sur des prétextes frivoles, ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser d'une loi si sainte, et en second lieu les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple et la plus naturelle; c'est-à-dire, que je me propose d'établir l'obligation et l'étendue de la loi du jeûne: l'obligation, contre ceux qui en violent le devoir; l'étendue, contre ceux qui en adoucissent l'observance. C'est par où nous ouvrirons les instructions de cette sainte carrière.

Mais avant de les commencer, grand Dieu! écoutez les sincères gémissemens de mon cœur. Je sais que ce n'est pas à un pécheur de raconter vos justices, et de publier vos ordonnances; et je me découragerais dans le commencement de mon ministère, si je ne savais aussi que les instrumens les plus vils sont ceux dont votre puissance se sert quelquefois avec le plus de succès, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grace. Soyez donc vous-même, ô mon Dieu! le docteur intérieur des fidèles qui m'écoutent. Inspirez des désirs de pénitence, puisque vous nous ordonnez de l'annoncer à

votre peuple. Soutenez le zèle des ministres qui vont évangéliser Sion. Mettez vous-même dans leur bouche des paroles de vie et de salut. Rendez la force et la vertu à notre ministère. Revêtez-nous de cette dignité et de cette sagesse dont furent revêtus les premiers hommes apostoliques, et qui firent triompher votre Evangile des philosophes et des Césars. Car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous attendons l'accroissement; et toutes les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinaï, ne réussiront qu'à faire des rebelles et des incrédules, si votre doigt invisible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes et les ordonnances de la loi sainte. (MASSILLON, *Sur le jeûne.*)

AUTRE EXORDE.

Le Seigneur avait donné à nos pères cette ordonnance : Toutes les fois qu'ils entraient en campagne, ou bien qu'ils célébraient des réjouissances publiques, ou renouvelaient leurs néoménies, on devait sonner de la trompette; c'était une sorte d'appel fait à la divine miséricorde pour en solliciter le secours. David fait allusion à cet usage dans le psaume où il dit : *Sonnez de la trompette au premier jour de ce mois, et au grand jour de notre solennité* [1]. Imitons cet exemple. A l'approche de la plus auguste de nos solennités, faisons retentir la trompette guerrière qui prélude au combat; trompette sacrée, qui publie notre allégresse, nous rappelle sur le champ de bataille, et célèbre la plus glorieuse des victoires. Notre victoire, c'est la croix de Jésus-Christ; notre trophée, c'est la Pâque de Jésus-Christ, notre Seigneur. Il n'a vaincu, lui, qu'après avoir voulu combattre pour vaincre, il n'en avait pas besoin : c'était pour nous apprendre comment nous pouvions à notre tour repousser notre ennemi, et nous faire ensuite mériter l'honneur du triomphe. Le combat qui va s'engager, c'est le jeûne. Notre Seigneur commença par jeûner, pour se mettre en mesure contre les attaques du tentateur. Le premier trait que décocha l'ennemi fut celui-ci : *Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pains* [2]; c'est par l'appât de la sensualité que le démon cherche à le surprendre. Jésus-Christ s'avance, la bannière du jeûne à la main, pour faire échouer le perfide projet du séducteur : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu* [3]. Adam avait trouvé la mort dans un semblable piége. L'oracle de Jésus-Christ réduit le démon au silence, et délivre le genre humain de la séduction.

Combien le jeûne est efficace! Que de douceurs, quelle puissante énergie l'accompagnent! Jésus-Christ lui-même en fait ses délices. Que si vous aimez mieux que nous cherchions nos preuves sur la terre, plutôt que dans une nature divine : Elie jeûne ; à sa voix, le ciel, devenu d'airain, refuse trois ans entiers ses rosées au peuple prévaricateur; les morts sortent du sein des tombeaux,

[1] Ps. LXXX, 4. — [2] Luc., IV, 3. — [3] Ibid., 4.

des pluies abondantes succèdent à une si longue stérilité, le Jourdain arrête ses eaux et ouvre un passage à l'homme de Dieu; un char de feu l'enlève et le porte vivant dans le ciel. Voilà les miracles opérés par le jeûne. En un mot, ses mérites ont été d'autant plus éclatans, que son jeûne a été plus austère.

L'homme, rendu par le jeûne supérieur aux besoins du corps, semble tenir à la céleste Jérusalem. Le jeûne est la nourriture de l'ame, et l'aliment de l'esprit, le régime des Anges, l'expiation du péché, le remède qui donne le salut, la tige de la grace, le fondement de la pureté; c'est la voie la plus courte pour arriver au ciel. Elie ne fut transporté sur un char de feu que parce qu'il s'était élevé sur les ailes du jeûne. Aussi, en quittant la terre, ne laissa-t-il à son disciple d'autre héritage que l'exemple et la succession de ses jeûnes et de ses abstinences. Jean-Baptiste paraît parmi les hommes, en retraçant les exemples et l'esprit du prophète. Au fond de son désert, il est le prédicateur du jeûne, ne se nourrissant que de sauterelles et d'un miel sauvage. Élevé par la continence au dessus de tout ce qui paraissait possible à la nature, il est regardé non plus comme un homme, mais comme un ange. (Saint Ambroise, *Livre d'Élie et du Jeûne.*)

L'obligation du jeûne.

Si j'avais à parler devant les hommes rebelles à la vérité et pleins de mépris pour les lois de l'Église, j'établirais ce point de sa discipline; et remontant jusqu'aux siècles les plus purs du Christianisme, je vous ferais voir la religion elle-même née, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous eussiez vu les disciples encore assemblés à Jérusalem attendre, dans la pratique des jeûnes et des prières communes, qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-Haut. Vous auriez vu les premiers faire dans les rigueurs de l'abstinence l'apprentissage du martyre; des légions même de Chrétiens, au milieu de la licence des armées idolâtres, s'assembler pour célébrer avec plus de solennité les jeûnes pratiqués en ces temps heureux, et trouver dans l'affaiblissement d'un corps terrestre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnaître les Chrétiens qu'à l'abattement de leur visage, et à certaine odeur de piété et de mortification qui les discernait des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme ennemi toujours attentif à faire servir à l'iniquité les usages les plus saints, pousser dès-lors des esprits inquiets à

des abstinences nouvelles et outrées, et faire retomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées, et dont on peut user avec action de graces, une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair et sur une réparation due à la justice divine; si fort on était alors persuadé que depuis la mort de l'Epoux, le jeûne était devenu comme l'état naturel de l'Eglise.

Mais je suppose que je parle à des fidèles qui, d'un côté, n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos pères, mais qui, de l'autre, en respectant les lois de l'Eglise, ne les violent pas moins pour cela; qui ne disent pas tout haut comme l'impie : Je n'obéirai point, *non serviam;* mais qui, comme ces hommes de l'Évangile, trouvent toujours quelque prétexte pour excuser leur désobéissance : *Et ideo, rogo te, habe me excusatum* [1].

Or, pour démêler ici le vrai du faux dans une matière d'un si grand usage, remarquez d'abord, je vous prie, mes frères, que puisque l'Eglise nous fait une loi du jeûne et de l'abstinence, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance. Et quand je dis l'impossibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident et considérable : car je conviens que l'Église, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée, examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte sont dignes de la religion, et si la simple équité elle-même n'en est pas blessée; en second lieu, si lors même que ces excuses sont légitimes, il n'est pas vrai de dire qu'on n'est pas moins violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Église.

Vous nous dites donc, en premier lieu, que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus; que si vous n'aviez rien à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte, vous pourriez vous y présenter avec confiance; que vous êtes né avec un tempérament faible et incapable de soutenir la rigueur de cette loi, et que le peu de santé dont vous jouissez, vous ne le devez qu'à des soins et à des précautions infinies.

Mais je pourrais vous demander d'abord si ce ne sont pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui l'affaiblissent. Seriez-vous d'une santé si peu assurée si vous aviez moins de loisir pour

[1] Luc., XIV, 19.

y faire attention, ou si la Providence vous avait ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances? Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée? Est-elle autre chose qu'un usage d'indolence et un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flatte? Eh quoi! vous prétendez que ce qui vous rend la pénitence plus nécessaire puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense, et que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu, si opposée à l'esprit de l'Évangile, et qui vous engage en des réparations particulières d'austérité et de souffrance, vous exempte de celles qui sont communes à tous les fidèles? Votre délicatesse est un crime elle-même que vous devez expier, et non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation et de la souffrance.

Je pourrais vous demander encore si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance plutôt que des besoins réels et effectifs. Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même; si vous ne croyiez pas que dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité, ces faibles raisons de santé vous paraîtraient-elles si considérables? L'orgueil qui vous repaît, même à votre insu, de votre élévation et de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde vous paraît devoir l'emporter sur tout : mais Dieu, à qui votre vie n'est pas plus chère que celle d'une ame simple et vulgaire; Dieu, à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire que l'insecte qui rampe sur la terre; Dieu, devant qui votre ame et votre santé ne sont précieuses qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres, mais sa loi; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David était un prince que les délices de la royauté auraient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége, Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savait affliger son ame par le jeûne, et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu dans le fond d'un appartement le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice; et rien ne put adoucir la douleur de sa perte que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines, descendues

des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivans ! (MASSILLON.)

Objet du jeûne institué par l'Église.

L'Eglise a déterminé le commandement général de la pénitence à un commandement particulier, se fondant en cela sur notre infirmité d'une part, et de l'autre sur notre besoin ; se réglant sur l'exemple des anciens patriarches, et beaucoup plus sur celui de Jésus-Christ ; s'autorisant du pouvoir que Dieu lui a donné de faire des lois pour la conduite de ses enfans, et se promettant de notre fidélité que si nous avons un désir sincère de mortifier notre chair, autant qu'il est nécessaire pour vaincre la tentation, non seulement nous ne trouverons rien de trop rigoureux dans ce précepte, mais nous ferons bien plus qu'il ne nous prescrit, parce qu'en mille rencontres nous éprouverons qu'il ne suffit pas encore pour réprimer notre cupidité et pour éteindre le feu de nos passions.

Voilà, Chrétiens, le dessein que s'est proposé l'Eglise dans l'institution de ce saint jeûne. Mais dans la suite des temps qu'est-il arrivé? nous ne le déplorerons jamais assez, puisque c'est un désordre qui cause tant de scandale. Le démon et la chair, se sentant affaiblis par une si salutaire observance, ont employé toutes leurs forces pour l'abolir. Les hérétiques se sont déclarés contre ce commandement. Les uns ont contesté le droit, et les autres le fait. Ceux-là ont prétendu que l'Eglise, en nous imposant un tel précepte, passait les bornes d'un pouvoir légitime, comme si ce n'était pas à elle à qui le Sauveur du monde a dit, en la faisant l'héritière et la dépositaire de son autorité : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. Ceux-ci ont reconnu le pouvoir de l'Église, mais n'ont point voulu convenir qu'elle ait jamais porté cette loi, et qu'elle nous y ait assujétis : comme si la tradition n'était pas évidente sur ce point, et que saint Augustin, il y a déjà plus de douze siècles, n'en eût pas parlé, lorsqu'il disait que de jeûner dans les autres temps de l'année, c'était un conseil, mais que de jeûner pendant le carême, c'était un précepte : *In aliis temporibus jejunare consilium est; in quadragesima jejunare præceptum.* Combien même de catholiques libertins et sans conscience se sont élevés contre une pratique si utile et si solidement établie, non pas en formant des difficultés ou sur le droit ou sur le fait, mais en méprisant l'un et l'autre, mais en violant le précepte par profession et avec la plus scandaleuse impunité, mais ne cher-

chant pas même des prétextes pour colorer en quelque sorte leur désobéissance et pour sauver certains dehors. Que dis-je? et devrais-je les compter parmi les catholiques, et leur donner un nom qu'ils déshonorent et dont ils se rendent indignes, puisque Jésus-Christ veut que nous les regardions comme des païens et des idolâtres? *Qui Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.*

Enfin, jusque dans ce petit nombre de fidèles qui respectent l'Eglise et qui semblent soumis à ses ordres, combien en altèrent le commandement! et par où? par de fausses interprétations qu'ils lui donnent en faveur de la nature corrompue; par de prétendues raisons de nécessité qu'ils imaginent, et que la seule délicatesse leur suggère; par de vaines dispenses qu'ils obtiennent ou qu'ils s'accordent à eux-mêmes. Je dis vaines dispenses; et pour vous en convaincre, remarquez ceci : il n'y a qu'à considérer trois grands désordres qui s'y glissent, et dont je veux que vous conveniez avec moi. Car, en premier lieu, c'est communément à certains états que ces sortes de dispenses semblent être attachées, et non point aux personnes mêmes : marque infaillible que la nécessité n'en est pas la règle. Et, en effet, n'est-il pas surprenant, Chrétiens, que dès qu'un homme aujourd'hui se trouve dans la fortune et dans un rang honorable, il n'y ait plus de jeûne pour lui; que dès lors il soit si fécond en excuses pour s'en exempter; que dès lors les forces lui manquent, et que son tempérament, que sa santé ne lui permette plus ce qu'il pouvait et ce qu'il faisait dans un état médiocre, dans une maison religieuse, dans une vie plus réglée et plus chrétienne? En second lieu, ceux qui se croient plus dispensés du jeûne, ce sont ceux mêmes à qui le jeûne doit être plus facile; ce sont ces riches du siècle chez qui tout abonde, et qui jouissent de toutes les commodités de la vie. Je dis plus, et en troisième lieu, ceux qui font plus valoir une faiblesse imaginaire, pour se dégager de l'obligation du jeûne, ce sont ceux qui devraient se faire le plus de violence pour l'observer, parce que ce sont ceux à qui le jeûne est le plus nécessaire. Car qui sont-ils? Ce sont des pécheurs non seulement responsables à la justice divine de mille dettes contractées dans le passé, et dont il faut s'acquitter, mais encore liés par de longues habitudes qui les rendent plus sujets à de fréquentes rechutes dans l'avenir, dont il faut se préserver. Ce sont des mondains, engagés par leur condition en mille affaires, ayant sans cesse devant les yeux mille objets qui sont pour eux autant de tentations. Ce sont des courtisans, que le bruit

de la cour et ses divers mouvemens, que ses coutumes et ses maximes, que ses intrigues et ses soins, que sa mollesse, ses plaisirs, ses pompes exposent aux occasions les plus dangereuses. Ce sont de jeunes personnes, ce sont des femmes obsédées de tant d'adorateurs qui les flattent, qui les idolâtrent, qui leur prodiguent l'encens, qui leur tiennent des discours, qui leur rendent des assiduités, c'est-à-dire qui leur livrent des attaques et qui leur tendent des piéges à quoi elles ne se laissent prendre que trop aisément. Ce sont ceux-là pour qui le jeûne est d'une obligation particulière; et néanmoins ce sont particulièrement ceux-là qui se croient plus privilégiés contre le jeûne. Ils le renvoient aux monastères et aux cloîtres : mais, répond saint Bernard, si dans le cloître et le monastère le jeûne est mieux pratiqué, ce n'est pas là toutefois qu'il est d'une nécessité plus pressante; pourquoi? parceque d'ailleurs, par la retraite, par tous les exercices de la profession religieuse, on y est plus à couvert du danger.

Ah! mes chers auditeurs, souvenez-vous que vous ne surmonterez jamais la tentation, tandis que vous obéirez à la chair, et que vous en suivrez les appétits sensuels. Souvenez-vous que Dieu dans sa loi ne distingue ni qualités, ni rangs; ou que s'il les distingue, ce n'est point, par rapport à vous et à votre état, pour élargir le précepte; mais au contraire pour le rendre encore plus étroit et plus rigoureux. Souvenez-vous que vous êtes Chrétiens comme les autres, et que plus vous êtes élevés au-dessus des autres, plus vous avez d'ennemis à combattre et d'écueils à éviter. Par conséquent, que plus vous êtes dans l'opulence et dans la grandeur, plus vous devez craindre pour votre ame et faire d'efforts pour la conserver. (Bourdaloue, *Sur les tentations.*)

La faiblesse du tempérament, qu'on allègue pour ne pas jeûner, ne nous prive jamais d'un seul plaisir.

Et, en effet, souffrez que je vous demande encore : la faiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capable d'altérer le corps le plus robuste; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête se trouverait accablée; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil et tout le reste se trouve si fort dérangé, qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce

désordre; vous qui, pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du service, et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent aurait de la peine à s'accommoder; vous, en un mot, qui lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, sans que les soins de votre santé s'y opposent, l'austérité d'un jeûne vous alarme?

Ah! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur dans son Prophète, que vous refusez de souffrir, ô Israël! Vous me paraissez infatigable dans les voies de l'iniquité: et tout vous rebute dans mon service! Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier? *Narra, si quid habes ut justificeris* [1].

Oui, mes frères, les plaisirs n'incommodent personne. Ce qu'on aime ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah! soyez Chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ.

Voyez cette ame fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égaremens des passions. Lorsqu'elle vivait comme vous, livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égalait sa délicatesse; elle regardait la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'était toujours nouvelle raison pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est rentrée dans les voies de la grace et du salut? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi des rigueurs de surcroît. Avec moins de précautions, elle jouit d'une santé plus assurée, et, comme ces trois enfans juifs, on dirait qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure et à l'abstinence des viandes défendues. Ah! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle, c'est la grace; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son ame; et toute la nouveauté que j'y trouve n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur, et tout vous deviendra possible.

Mais enfin, quand même l'abstinence affaiblirait votre corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la Croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête? Est-ce un corps de péché comme le vôtre qui mérite d'être

[1] Is. XLIII, 26.

tant ménagé ? Vous vous plaignez de sa faiblesse ; ah! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affaiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesure dans sa révolte ? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence ou de celle de vos frères ? N'est-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que Jésus-Christ croisse ; que des membres qui ont servi à l'iniquité servent à la justice ; que la grace se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre ame pour la sauver ? (Massillon.)

On objecte qu'on ne se dispense de la loi que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Eglise est une dispense vaine, et qui vous laisse toute l'obligation de la loi ; c'est-à-dire, que toute dispense, qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge pas devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des Saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Eglise à se relâcher en votre faveur, vous lui imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant ? vous la faites consentir en apparence à votre transgression ; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur ? l'artifice serait-il devenu pour vous un titre légitime ? Ah ! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

Ce n'est pas que l'Eglise soit tellement abusée qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission, à son égard, à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes ; et si, malgré ses lumières, elle paraît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante, qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes! il faut que le mal soit bien désespéré lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels qui, ne pouvant plus s'accommoder de la manne,

obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur législateur : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum; et ira Dei ascendit super eos*[1].

Souvenez-vous-en, et n'oubliez jamais que l'Eglise déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère que ceux mêmes qu'elle punit.

Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes; et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins, aux yeux de Dieu, transgresseur de cette loi sainte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise.

Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvrait le visage des Pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance où vous êtes de l'observer produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps et l'abstinence des viandes défendues? Gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Eglise? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité et de la haine qu'a votre ame pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis? *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis*[2]. Seigneur, vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon ame; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus; mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve et du désir qui presse mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte : *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis.*

Sont-ce là vos sentimens? entrez-vous dans les pieuses dispositions d'Urie? Quoi! faut-il que je mange et que je boive à loisir, tandis qu'Israël et Juda combattent sous des tentes? *Israel et Juda habitant in papilionibus, et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam*[3]?

Pourquoi faut-il que je sois réduit à ménager une chair criminelle, tandis que toute l'Eglise combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence? Pourquoi, Seigneur, n'aurais-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps

[1] Ps. LXXVII, 30. — [2] Esther, XIV, 16. — [3] II Reg., II, 11.

de fer à une ame aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver l'instrument de ma pénitence où j'ai trouvé la source de tous mes crimes?

Ah! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée: vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles; comme une lèpre qui vous éloigne de la société et du commerce des saints, des sacrifices et des expiations, du temple et de l'autel, remplaçant ainsi par la force et la ferveur de l'esprit la faiblesse de la chair.

Alors l'Eglise en userait à votre égard comme autrefois Juda Machabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvaient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire et au partage du butin : *Debilibus et orphanis diviserunt spolia* [1]. Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes trangresseur du précepte dans la préparation du cœur; et loin de partager avec ceux qui l'accomplissent le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent. (Le MÊME).

C'est la fidélité aux commandemens qui constitue le jeûne véritable.

Si vos infirmités ou la faiblesse du tempérament ne vous permettent pas de prolonger votre jeûne jusqu'au soir, il n'est pas un homme de bon sens qui puisse vous faire un crime de ne pas jeûner. Le maître que nous avons l'honneur de servir n'est pas impitoyable, il n'exige de nous rien qui soit au dessus de nos forces. Ceux qui sont hors d'état de jeûner peuvent suppléer au jeûne par d'autres méthodes encore plus excellentes, et non moins faites pour leur donner accès auprès de la miséricorde divine; par exemple, de plus abondantes aumônes, des prières plus ferventes, plus d'empressement et de recueillement à entendre la parole de Dieu, plus d'ardeur à se réconcilier avec ses ennemis, à purger son cœur de tout levain de ressentiment et d'animosité. Pour tout cela, il n'est pas nécessaire d'avoir une santé vigoureuse. C'est la fidélité aux commandemens qui constitue le jeûne véritable, celui que le Seigneur demande de nous. C'est là la fin principale pour laquelle

[1] II Marc., VIII, 28.

l'abstinence des viandes a été instituée. Il ne nous est ordonné de dompter les appétits de la chair que pour nous apprendre à l'assujétir à l'esprit, à la rendre docile aux commandemens. Que si nos infirmités ne nous permettent pas d'employer le remède salutaire du jeûne, nous négligeons les bonnes œuvres par tiédeur, par indifférence, nous nous exposons à toute la sévérité du jugement de Dieu. Car, si la pratique même du jeûne devient inutile, quand elle n'est pas accompagnée de toutes ces œuvres de piété, que sera-ce si, parce que nous aurions trop peu de santé pour profiter du secours du jeûne, nous avons assez de paresse pour négliger de pratiquer les autres vertus? Rendez grace à Dieu, vous qui pouvez supporter la fatigue du jeûne; ne lui rendez pas moins grace, vous qui ne le pouvez pas. (Saint Chrysostome, *Sur la Genèse, homélie X.*)

La fin de l'institution de l'Église dans la loi du jeûne.

Qu'est-ce donc que se propose l'Eglise en imposant cette pénitence aux fidèles? Elle se propose, 1° en affaiblissant la chair, d'affaiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées, et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles; 2° en mortifiant le corps, de purifier l'ame, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de trangresseurs, mes frères, de cette loi sainte!

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par là, dit saint Chrysostôme, de servir et de préservatif à l'innocence et d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne saurait plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car, je vous le demande, s'il mortifiait encore le corps et les passions de la chair, ce devrait être ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas. Pardonnez-moi ce détail; il est ici indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence? mais s'il faut, pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'ame, en expiant ses voluptés profanes, apprenne dans ce désir naturel quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle, et de cet état heureux où, rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités

humiliantes, que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Eglise!

Hélas! les premiers fidèles qui ne le rompaient qu'après le soleil couché; eux que mille exercices saints et laborieux avaient préparés à l'heure du repas; eux qui, la nuit même qui précédait leur jeûne, avaient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs; ces pieux fidèles auraient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne, et seule alors elle pouvait affaiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, mes frères, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes. Car, outre que l'Eglise, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux fidèles, que d'indignes adoucissemens n'ajoute-t-on pas à son indulgence! Il semble que toute notre attention se borne à faire en sorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas, sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

Et delà (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécens à la place des grandes vérités de la religion), de là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence; on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte; on étouffe dans la mollesse du repos l'aiguillon de la faim dont le jeûne de Jésus-Christ ne fut pas exempt; on nourrit dans l'oisiveté d'un lit une chair que l'Eglise avait prétendu exténuer et affliger par la pénitence; et loin de prendre de la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir aurait souhaité pour y satisfaire.

Ah! c'est dans ce temps saint où il faudrait, avec un roi pénitent, prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les momens précieux de ce temps de grace et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusqu'ici à notre innocence.

De là encore l'usage de tant de boissons que la coutume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse si c'est être infidèle au précepte que d'en user (car c'est sur l'observation de cette loi que les doutes et les questions ne finissent pas). Je pourrais vous répondre d'abord que l'intention de l'Eglise dans l'établissement de la loi du jeûne, étant de mortifier

les sens, et principalement celui du goût, tout ce que vous vous permettez hors des heures prescrites, qui tend à le flatter, donne une manière d'atteinte à la loi : je pourrais vous répondre encore que tout ce qui adoucit la longueur de l'abstinence en blesse l'obligation. Mais quand ces vérités seraient douteuses, et qu'il n'y aurait que du péril, seriez-vous sage de vous y exposer? Ce qu'il y a de constant, c'est que ces adoucissemens sont nouveaux, c'est que l'usage, quelque universel qu'il puisse être, ne justifie jamais un abus, et ne saurait prescrire contre la loi.

Mais enfin, je veux que ces soulagemens, et tant d'autres autorisés dans le monde, soient innocens; ne faudrait-il pas honorer la pénitence du carême, en se les retranchant? ne serait-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres temps au seul plaisir, vous vous en absteniez en celui-ci, par un esprit de religion et de souffrance? Et comment réparerez-vous vos plaisirs illicites, qu'en vous abstenant, durant cette sainte carrière surtout, de ceux que vous vous croyez encore permis? Ah! nos jeûnes, mes frères, sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Eglise que, pour peu que vous alliez au-delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ses dernières bornes, qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance, et qu'on ne saurait les franchir tant soit peu sans être coupable d'infraction.....

Souvenez-vous donc, mes frères (pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étais proposé), que l'intention de l'Église est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne dût être une pénitence continuelle pour le pécheur; mais l'Eglise, qui voit en gémissant que les véritables pénitens sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout-à-fait parmi les fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année; que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie, dans un autre temps, est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve quand on est pécheur; vous le savez; voici de quoi réparer votre négligence. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger; n'en exagérez pas les incommodités; n'achevez pas d'affliger

l'Eglise, en vous plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffirait pas pour expier on vous demande si peu; et que la ferveur et la gaieté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence en remplacent l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore que, puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière, pour vos infidélités passées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles; détruire d'une main ce que vous édifierez de l'autre; apaiser votre juge, et l'irriter en même temps. Vous vous abstiendriez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps, et vous ne vous abstiendriez pas du crime qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu! Eh! que serviraient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience, qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur? Vous souffririez, et Dieu détesterait vos souffrances : vous jeûneriez, dit le Prophète, et il rejetterait vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues? ce serait le jeûne des Juifs, qui ne s'arrêtaient qu'à la lettre qui tue, qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des Chrétiens, c'est surtout l'éloignement du vice, et la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes, ni plus charitables, ni plus patiens, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas, ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion : si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas, c'est-à-dire, vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous, en troisième lieu, que puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu, non seulement les crimes vous sont interdits, mais encore les plaisirs qui, dans un autre temps, seraient peut-être innocens. Vous devez vous regarder comme des pénitens publics qui vont désarmer la colère du Seigneur, et entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes, le silence, la retraite, la prière, voilà quelles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Eglise vous impose. Les jeux, les spectacles, les assemblées de plaisir, tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à votre qualité de pénitent, si vous y allez participer, vous abandonnez l'entreprise : vous interrompez votre carrière. Tout ce qui ne convient pas à la pénitence, ne vous convient plus; et vous violez la

loi du carême, pour ainsi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

Souvenez-vous enfin que l'Eglise, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grace de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la Pâque des Chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuses inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels, pour vous disposer à recevoir le sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection des crimes tout nouveaux, et des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conscience, ou à vous accorder des graces dangereuses, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos frères y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous serez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au prêtre : si vous pourrez vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilége et au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le passé, pour justifier vos promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation et de pénitence, pour se disposer à une communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes; un pécheur qui, jusqu'ici, n'a peut-être fait aucune démarche sérieuse de salut.

Et, au fond, que vous reste-t-il, dites-moi, de tous vos excès passés, qu'une secrète confusion? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis* [1]? Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir se sont évanouies : qu'en avez-vous rapporté, qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être, de jalousie, de perte, de préférence, que sais-je? peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence, pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès! Ah! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui, et la tristesse secrète de votre cœur; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos désirs, ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la fidélité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu; y avez-vous réussi? Vous avez

[1] Rom., VI, 21.

poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu ; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes? et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille? n'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels? Et qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes, et vous préparer de nouveaux ennuis? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice. (MASSILLON.)

Les Chrétiens doivent se préparer pendant le jeûne du carême, par les croix et par les souffrances, à bien célébrer la fête de Pâques.

Nous n'ignorons pas, mes frères, que la fête de Pâques ne soit une des principales solennités du Christianisme; il faut se préparer pendant toute l'année pour célébrer dignement cette fête. Mais le temps où nous sommes demande de nous une dévotion et une piété toute particulière, parce que nous approchons tous les jours de plus en plus du sacrement de miséricorde. Les Apôtres, inspirés du Saint-Esprit, ont ordonné le jeûne du carême, afin de nous conformer par la mortification à la croix et aux souffrances de Jésus-Christ, pour avoir part à ses récompenses, selon cette maxime de l'Apôtre : *Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui*[1]. Nous devons avoir une ferme espérance d'obtenir la béatitude qu'on nous a promise, si nous avons part à la passion de Jésus-Christ. Tous les temps, mes frères, peuvent nous ouvrir la porte de la gloire; quoique l'Église jouisse d'une parfaite tranquillité, on ne manque pas d'occasions pour exercer sa vertu. L'Apôtre nous a avertis que *tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés* [2]. On ne manque jamais de croix et de tribulations tandis qu'on a de la piété; le Sauveur du monde, en exhortant ses disciples, leur disait : *Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi* [3]. Cet avis ne regarde pas seulement les disciples de Jésus-Christ; il regarde tous les fidèles, et toute l'Eglise en général, qui était représentée dans ceux à qui Jésus-Christ adressait la parole. Comme nous devons vivre en tout temps avec piété, ainsi nous devons porter

[1] Rom., VIII, 17. — [2] II Tim., III, 12. — [3] Matth., X, 38.

notre croix en tout temps; chacun a la sienne, proportionnée à ses forces; le nom de persécutions convient à toutes sortes de peines, mais les motifs de nos souffrances sont différens. Les embûches de l'ennemi caché sont souvent plus périlleuses que celles d'un ennemi découvert. Job, qui connaissait par expérience l'une et l'autre fortune, et qui avait successivement goûté des biens et des maux de la vie, disait : *La vie de l'homme n'est-elle pas une tentation perpétuelle sur la terre* [1] ? On n'est pas seulement exposé aux peines extérieures et aux douleurs du corps ; mais si l'ame se laisse amollir par la volupté, elle est exposée à des maux bien dangereux, quoique les membres n'en pâtissent point. Lorsque la chair se soulève contre l'esprit, et que l'esprit combat contre la chair, l'ame se soutient par la force, et par le secours de la croix : elle ne se laisse point séduire par l'attrait des plaisirs criminels, parce que la crainte de Dieu et l'amour de la continence la retiennent.

Ceux qui se sont déclarés pour le parti de la vertu deviennent l'objet de la haine des méchans, par l'instigation des démons; les mœurs des impies deviennent encore plus odieuses par la comparaison de la vertu des gens de bien; c'est ce qui aigrit l'inimitié que les méchans leur portent : le vice ne peut jamais être en paix avec la vertu, l'intempérance ne peut souffrir la sobriété, la vérité et le mensonge sont inalliables, la vanité n'aime point la douceur, l'insolence et la modestie sont incompatibles, de même que l'avarice et la libéralité. Cette diversité engendre des oppositions si opiniâtres, que les gens de bien ne sont jamais à l'abri de cette persécution, quoiqu'ils jouissent en apparence d'une paix extérieure; de sorte que cette maxime est toujours véritable : *Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés* [2]; et la vie humaine est une tentation perpétuelle : chaque fidèle l'éprouve assez tous les jours. Ainsi il faut s'armer de la croix de Jésus-Christ pour se rendre digne de Jésus-Christ.

Tandis que vous marcherez dans cette carrière, vous devez vous attendre, mes frères, que le démon vous attaquera en toutes sortes de manières, pour vous priver des récompenses que vous cherchez par cette voie pénible; s'il ne peut séduire votre probité, il tâchera au moins de corrompre votre foi. Celui qui s'éloigne de la confession de la vérité est jeté hors de la voie du salut; toute sa course est un perpétuel égarement; plus est-il voisin de la mort, qu'il s'éloigne de la lumière de la foi catholique. Voilà le malheur

[1] Job., vii, 1. — [2] II Tim., iii, 12.

où les fidèles de nos jours tombent par leur négligence : ils renouvellent des anciennes erreurs, et qui ont déjà été condamnées ; ils ont l'insolence de nier qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ; ils osent dire, ou qu'il n'a point pris un corps véritable, ou que sa divinité a été convertie en chair, ou qu'il n'est point ressuscité, comme les manichéens le soutiennent, et qu'il n'est pas effectivement mort; ou que la divinité du Verbe, sujette au changement, est devenue capable de souffrance, selon l'erreur d'Apollinaire.

Ceux qui ont des sentimens si impies, et qui en empoisonnent les oreilles des fidèles, ne renversent-ils pas les fondemens de la religion chrétienne, en niant que le véritable Fils de Dieu soit le véritable Fils de l'homme? Cependant c'est par ce mystère que la rédemption du genre humain a été accomplie; l'ancienne Loi en a rendu témoignage ; elle avait été promise par les Prophètes : l'Ancien Testament est rempli de signes qui l'ont annoncée, afin que personne ne pût douter que ce sacrement, que la divine miséricorde avait préparé de toute énernité, n'ait été accompli dans le temps qu'elle avait marqué. Depuis que le Verbe s'est fait chair, la nature divine et la nature humaine ne font qu'une même personne en Jésus-Christ; toutes ses actions procèdent de ces deux natures, sans aucune division. Cependant l'Evangile appelle quelquefois séparément Fils de l'homme celui qu'il nomme ailleurs simplement Fils de Dieu ; quoique quelques unes de ses actions conviennent à l'humanité et d'autres à la divinité, cependant on les comprend toutes en les attribuant au Fils de l'homme. La foi chrétienne, qui nous oblige de croire que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie, qu'il est Dieu et homme tout ensemble, veut que nous reconnaissions l'humanité en Dieu, et la divinité dans l'homme; la véritable humanité est unie au Verbe, la majesté de Dieu est unie à la chair.

Je vous dis ceci, mes frères, à l'occasion de la fête de Pâques; pour célébrer dignement cette fête, il faut purifier nos cœurs. Je ne me suis pas étendu davantage sur le mystère de l'Incarnation, parce que je vous en ai déjà instruits autrefois. Je vous avertis maintenant, conformément au temps où nous sommes, pour sanctifier votre jeûne, d'y ajouter des œuvres de miséricorde; et comme vous devez travailler principalement à vous rendre dignes d'obtenir la rémission de vos péchés, assurez-vous que Dieu vous fera miséricorde, si vous pardonnez de bon cœur les fautes que vos sujets auront commises contre vous. Il est juste que les fidèles, qui sont le peuple de Dieu, soient en paix et en union les uns avec

les autres, pour célébrer de concert une fête si auguste : puisqu'on n'observe pas, à ces jours-ci, toute la sévérité dont on use pour l'ordinaire dans les jugemens publics, à combien plus forte raison la douceur doit-elle régner dans le cœur des Chrétiens? C'est maintenant que les fidèles doivent redoubler leurs soins, pour empêcher que leurs frères ne sentent les incommodités du froid, de la faim, de l'indigence, pour empêcher que les ennuis et les chagrins ne les dévorent, qu'ils ne croupissent dans les prisons, qu'ils ne languissent dans les fers : quelque grands que soient les outrages, il faut qu'un homme ait plus d'égard à la nature humaine qu'à l'espèce de l'offense, puisque Dieu nous traitera de la même manière que nous aurons traité les autres. *Bienheureux ceux qui font miséricorde, parce qu'ils seront traités avec miséricorde*[1]; par la grace de Dieu qui vit et qui règne dans les siècles des siècles. *Amen.* (Saint Léon-le-Grand, 9e *Sermon sur le Carême.*)

Il faut jeûner, à l'exemple des Juifs, pour être délivrés de toutes sortes d'ennemis.

Le peuple juif et toutes les tribus d'Israël, se voyant autrefois, en punition de leurs péchés, opprimés par la puissance des Philistins, qui les accablaient du joug d'une dure domination, ne trouvèrent point de meilleur remède que le jeûne pour reprendre leurs forces et pour se remettre au dessus de leurs ennemis, comme l'Histoire sacrée nous l'apprend. Les Hébreux reconnurent que cette misérable servitude, sous laquelle ils gémissaient, était une suite de la corruption de leurs mœurs et du mépris qu'ils faisaient des commandemens de Dieu; et que tous les efforts qu'ils faisaient pour triompher de leurs ennemis par les armes étaient inutiles, s'ils n'avaient le soin auparavant de combattre leurs vices. Voilà pourquoi ils s'imposèrent une rude pénitence, en s'abstenant de boire et de manger; et ils crurent qu'ils pourraient vaincre plus facilement leurs ennemis après avoir dompté la gourmandise et leur propre sensualité. Il arriva que des nations fières et puissantes plièrent sous l'effort d'un peuple affamé, qu'elles avaient subjugué tandis qu'il faisait bonne chère, et qu'il vivait dans les délices. Nous sommes, mes frères, perpétuellement exposés à de rudes combats et à de grandes calamités; si nous voulons mériter les mêmes secours que les Israélites, il faut

[1] Matth., v, 7.

nous servir des mêmes remèdes. La situation où nous sommes est à peu près pareille à la leur; comme ils étaient environnés d'une foule d'ennemis visibles, nous sommes attaqués d'une infinité d'ennemis spirituels et invisibles. Si nous remportons sur eux la victoire, en réformant nos mœurs, par les graces que Dieu nous donne, nous aurons même l'avantage de triompher de nos ennemis visibles et de rendre tous leurs efforts inutiles; nos vertus affaibliront leurs forces; ce sont nos crimes, plutôt que leur mérite personnel, qui leur ont donné l'ascendant sur nous.

Si nous voulons dompter tous nos ennemis, il faut nous rendre dignes du secours céleste par notre fidélité et par l'observance des préceptes : il n'y a point d'autres moyens qui puissent nous mettre au dessus de nos ennemis, si nous ne nous rendons nous-mêmes les maîtres de nos passions. Notre cœur est comme un champ de bataille, où l'on voit tous les jours de nouveaux combats; la chair se révolte contre l'esprit; l'esprit a des désirs opposés à ceux de la chair. Si les cupidités sensuelles prennent le dessus dans ce combat, l'esprit sera honteusement dégradé de son ancienne dignité, et il sera réduit à une misérable servitude, quoiqu'il fût naturellement destiné à commander. Au contraire, si l'ame soumise à son Créateur est uniquement contente des plaisirs spirituels, méprise les attraits des voluptés sensuelles, ne laisse point dominer le péché dans son corps mortel, la raison jouira toujours de l'empire qui lui appartient, et elle ne se laissera point séduire par les illusions des démons. L'homme goûte la douceur d'une véritable paix et d'une parfaite liberté, quand la chair est gouvernée par l'esprit, et que l'esprit est parfaitement soumis à Dieu. Quoiqu'il faille en tout temps se préparer à soutenir les assauts de nos ennemis, qui épient perpétuellement l'occasion de nous supplanter, il faut cependant redoubler notre attention et notre industrie, lorsque nos ennemis redoublent leurs efforts pour nous perdre. Nous sommes parvenus au saint temps de carême, où nous devons nous punir de notre lâcheté et de notre négligence passée pour en effacer le crime; mais c'est en cette sainte saison que la malignité des démons est plus envenimée, et qu'ils font de plus grands efforts, afin que ceux qui doivent célébrer la Pâque soient coupables et impurs en quelque chose; et que ce mystère qui devait être pour eux une source de bénédictions les replonge dans de nouveaux crimes, parce qu'ils s'en approchent indignement.

Le saint temps de carême approche, mes frères, où nous de-

vons redoubler notre zèle et notre application au service de Dieu : comme nous entrons dans une espèce de combat, il faut nous préparer à soutenir les tentations de nos ennemis ; car nous devons être persuadés que plus nous nous appliquerons aux affaires de notre salut, nos ennemis redoubleront leurs attaques avec plus de violence. Mais celui qui habite en nous est plus fort que celui qui est contre nous ; nous sommes fortifiés par la force même de celui en qui nous avons mis notre confiance. Le Sauveur a permis au démon de le tenter, afin que nous soyons instruits par l'exemple de celui qui nous protège. Il a vaincu son ennemi par les témoignages de La loi, plutôt que par sa propre vertu et sa propre puissance ; il l'a fait pour honorer davantage, et pour humilier davantage son ennemi, qui fut plutôt vaincu par l'humanité que par la divinité de Jésus-Christ. Il combattit alors pour nous donner l'exemple de combattre maintenant ; il a vaincu pour nous donner l'espérance de vaincre à notre tour. Il est impossible, mes frères, de pratiquer quelque vertu, sans que le démon s'y oppose, et sans être exposé à la furie de ses tentations ; la foi n'est point bien assurée, jusqu'à ce qu'elle ait été éprouvée ; on ne peut remporter la victoire sur un ennemi, sans le combattre, et sans en venir aux mains avec lui. Notre vie est exposée à de perpétuelles tentations et à de perpétuels combats. Il faut être toujours sur nos gardes, pour nous défendre des surprises ; mais il faut combattre vivement, si nous voulons remporter la victoire. C'est pour cela que le sage Salomon a dit : *Mon fils, préparez votre ame à la tentation, quand vous voulez vous consacrer au service de Dieu.*[1]

Un homme rempli de la sagesse divine, connaissant que le zèle qu'on a pour la religion est nécessairement suivi d'une infinité de combats, a eu le soin d'en avertir ceux qui devaient combattre ; de peur que si le tentateur attaquait des gens qui ne seraient pas sur leurs gardes, il ne leur fît impunément des blessures dangereuses.

Nous, mes frères, qui avons la connaissance des lois divines et des maximes éternelles, nous sommes instruits de ce qu'il faut faire dans ces sortes de combats ; nous n'avons qu'à écouter ce que dit l'Apôtre : *Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes du monde ; c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air*[2].

[1] Eccl., II, 1. — [2] Eph. VI, 12.

Ces ennemis croient que tout ce que nous faisons pour notre salut est contre eux; nous excitons leur colère quand nous pratiquons quelque action de vertu. Il y a une semence d'une guerre éternelle entre eux et nous, par l'envie diabolique dont ils sont possédés; ils sont privés des biens que nous méritons par les secours de la grace de Dieu; voilà ce qui fait leur peine, et le plus cruel de leurs supplices: plus nous nous élevons, plus ils sont abaissés; notre force fait leur faiblesse; les remèdes qui nous guérissent leur font des blessures: *Soyez donc fermes: que la vérité soit la ceinture de vos reins, que la justice soit votre cuirasse; que vos pieds aient une chaussure spirituelle pour être toujours préparés à annoncer l'Evangile de paix; servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour pouvoir repousser et éteindre tous les traits enflammés du malin esprit: prenez encore le casque, qui est l'espérance du salut, et l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu*[1].

Voyez, mes frères, de quelles armes ce chef qui s'est rendu illustre par tant de triomphes, et ce savant maître de la milice chrétienne veut que nous soyons revêtus. Il veut que la chasteté serve de ceinture à nos reins; que notre chaussure soit attachée avec les liens de la paix; parce qu'un soldat sans règle et sans discipline est bientôt vaincu par le démon de l'impudence; et s'il n'a point de chaussure, il sera mordu par les serpens. Il a donné le bouclier de la foi; pour conserver tout le corps, l'espérance du salut est le casque qui sauve la tête; il nous met une épée à la main, c'est-à-dire, la parole de la vérité, afin que le guerrier spirituel ne se puisse pas seulement garantir des blessures, mais qu'il puisse encore repousser ceux qui l'attaquent.

Après nous être armés de la sorte, mes frères, il faut commencer généreusement le combat que nous avons à soutenir. Ce n'est pas assez, pendant le temps du jeûne, de nous abstenir seulement des viandes. C'est peu de chose d'atténuer le coprs par l'abstinence, si l'on ne donne de nouvelles forces à l'ame; en domptant l'homme extérieur, il faut fortifier l'homme intérieur; en refusant à la chair sa nourriture corporelle, il faut nourrir l'ame des délices spirituelles. Que les Chrétiens s'examinent sérieusement eux-mêmes, et qu'ils fouillent dans tous les replis de leur cœur; qu'ils voient s'il n'y reste point quelque semence de discorde, ou de mauvaises cupidités. Que la chasteté triomphe de la concupiscence; que les lumières de la vérité dissipent les ténèbres de la

[1] Eph. VI, 14.

dissimulation, parce que *la bouche qui ment tue l'ame du menteur*; que l'enflure de l'orgueil s'abaisse; que les saillies de la colère se ralentissent; que personne ne s'applique à nuire à son prochain; que la médisance ne répande plus son poison; qu'on ne voie plus les funestes effets de la vengeance; qu'on ensevelisse les injures dans un éternel oubli; enfin *que toute plante qui n'aura point été plantée par le Père céleste soit arrachée* [1].

Les semences des vertus se nourrissent et se fortifient dans notre cœur, quand il est purgé de toutes les plantes étrangères. Si quelqu'un est transporté contre un autre d'un si grand désir de vengeance, jusqu'à le faire mettre en prison et le charger de fers, qu'il lui pardonne et qu'il l'élargisse non seulement s'il est innocent, mais quand même il serait digne de quelque punition, afin qu'il puisse dire avec assurance cette prière que le Sauveur lui a enseignée: *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* [2].

Cette prière est tellement circonstanciée, que toute la force de cette prière est fondée sur la condition de pardonner: *Car si vous pardonnez aux hommes les fautes qu'ils font contre vous, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres. Mais si vous ne leur pardonnez point leurs fautes, votre Père ne vous pardonnera point aussi les vôtres.* (Saint Léon-le-Grand, 1er *Sermon sur le Carême.*) [3]

Le jeûne est un rempart invincible contre les attaques du démon.

Vous me direz peut-être que c'est dans le jeûne qu'il présente le combat au Sauveur avec une plus grande furie. Mais prenez garde, mes frères, que si c'est dans le jeûne que cet ennemi fait ses efforts les plus redoutables, c'est aussi dans le jeûne que Jésus, notre capitaine, a daigné nous faire paraître sa victoire la plus glorieuse: pour nous apprendre par son exemple que ce sera toujours en vain que le diable entreprendra contre nous, quand nous serons armés par le jeûne et par l'abstinence.

Et, pour vous en convaincre davantage, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire ce que je vous disais tout-à-l'heure, que c'est une envie furieuse qui enflamme les démons contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beaucoup par la grace: ils ne sauraient considérer sans un déplaisir extrême que, dans des membres mortels, nous puissions, par la miséricorde

[1] Matth., xv, 13. — [2] Matth., vi, 12. — [3] Ibid., 14.

divine, approcher de la pureté des substances incorporelles. Et comme ce qui élève les bons Chrétiens presque à l'égalité des saints Anges, c'est que, dédaignant le commerce du corps, ils conversent en esprit dans le ciel, ces malins et ces envieux ne tâchent qu'à les abîmer dans la chair, afin d'en faire des bêtes brutes, au lieu qu'en s'élevant au-dessus de cette masse du corps, ils entrent en société avec les intelligences célestes. C'est pourquoi la sainte Eglise de Dieu voulant purifier nos ames de l'attachement excessif qu'elles ont au corps, nous ordonne une salutaire abstinence. Ce que nous perdons pour la chair, nous le gagnons pour l'esprit. Le jeûne fortifie et engraisse l'ame; et autant que nous assujétissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi.

Par conséquent, mes frères, embrassons avec grand courage cette pénitence de quarante jours pour les péchés de toute l'année. Certes, puisque nous offensons tous les jours, aucun moment de notre vie ne devrait être exempt de l'exereice de la pénitence. Mais, puisque la sainte Eglise a choisi particulièrement ce temps pour nous recueillir en nous-mêmes, faisons pénitence sans murmurer. Ne nous plaignons pas des incommodités du carême. C'est par la mortification et la patience, et non pas par les voluptés et par les délices, que nous désarmerons et le diable et ses satellites. Et que ne dirai-je donc point de ces délicats, à qui la moindre peine fait tomber incontinent le courage, qui par des excuses frivoles méprisent l'observation d'un jeûne si universel, ou bien qui vivent de sorte que, s'ils jeûnent de corps, ils abhorrent le jeûne en esprit?

O ignorance! ô brutalité! Dieu par sa miséricorde, mes frères, nous donne de meilleurs sentimens. Jeûnons et d'esprit et de corps. Comme nous ôtons pour un temps à notre corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à notre ame les vanités dont nous la repaissons tous les jours; retirons-nous un peu des conversations et des divertissemens mondains; modérons et nos ris et nos jeux. C'est là le vrai jeûne de l'ame, qui lui fait trouver une nourriture solide dans la méditation des choses célestes. Sanctifions le jeûne par l'oraison, purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une ame dégoûtée des plaisirs sensibles. Ainsi nous serons terribles aux diables. Voyez les petits enfans; quand il leur paraît quelque chose qui leur semble hideux et terrible, aussitôt ils se cachent au sein de leur mère. Ainsi considérons, Chrétiens, cette bête farouche qui nous menace;

jetons-nous par l'oraison entre les bras de notre bon Père : nous serons à couvert et en assurance; nous verrons notre ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts; et soulevés sur ces deux ailes du jeûne et de l'oraison, que nous soutiendrons par l'aumône, au lieu de succomber aux attaques des Esprits rebelles et dévoyés, nous irons remplir les places qu'ils ont laissées vacantes au ciel par leur infâme désertion. (BOSSUET, 1er *Sermon sur les démons.*)

Péroraison.

Grand Dieu! je n'ai jamais goûté un plaisir véritable loin de vous. Je le confesse aujourd'hui en votre présence, et je rends cette gloire à votre grace. Ne rejetez pas ces faibles commencemens de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre loi sainte, plutôt que le désir de la vertu; et si les plaisirs injustes pouvaient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah! sans doute, Seigneur, je ne penserais jamais à vous offrir un cœur qu'ils occupaient tout entier. Mais n'est-ce pas votre grace elle-même qui répand sur les joies du monde les amertumes que j'y trouve? Combien est-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais; en qui l'ivresse dure toujours; et qui, ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus temps, et que, frappés de mort et déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paraître devant votre tribunal redoutable!

Conduisez donc, ô mon Dieu, ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui opère une véritable pénitence, et ajoutez au dégoût des plaisirs que vous me laissez, le goût de la justice et de la vertu qui achève de triompher d'un cœur corrompu, et de faire d'un vase de colère et d'ignominie un vase d'honneur et de miséricorde. (MASSILLON.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE JEUNE.

EXORDE.

Quùm jejunasset Jesus quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esur

Jésus, ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, eut faim ensuite. (*Matth.*, 5.)

Voilà, mes frères, un grand spectacle et un exemple bien capable de nous faire entrer avec ferveur dans la carrière de pénitence qui vient de s'ouvrir pour nous. Le Fils de Dieu, l'Agneau sans tache qui efface les péchés du monde, le Saint des Saints duquel aucune iniquité n'a jamais approché, Jésus-Christ, en un mot, vient de recevoir de Jean le baptême de la pénitence; et aussitôt il commence cette pénitence dont il veut nous donner l'exemple : il est conduit par l'esprit de Dieu dans le désert; il y observe pendant quarante jours un jeûne rigoureux ; il suspend pendant tout cet intervalle le besoin de la faim pour nous prouver qu'il est le Maître de la nature; et il daigne l'éprouver ensuite pour nous montrer qu'il s'est véritablement revêtu de notre faiblesse: *Quum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.* C'est sans doute pour honorer ce saint jeûne que l'Eglise a fixé à quarante jours celui qu'elle prescrit dans ce temps-ci à tous ses enfans; c'est d'après l'exemple de Jésus-Christ qu'elle soumet à cette loi tous ceux qui font profession de reconnaître son autorité; et non-seulement ceux qui, étant actuellement dans les liens du péché, doivent apaiser par la pénitence la colère du Seigneur, mais ceux même qui ont la confiance d'être délivrés de ce joug honteux et de jouir de l'état de grace. Qui pourrait, en effet, sous prétexte de son innocence, se soustraire à une loi que Jésus-Christ s'est prescrite à lui-même? Qui d'entre les justes pourrait refuser de suivre dans les voies étroites de la pénitence l'Auteur et le Consommateur de toute justice? Mais il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce point. Ce ne sont pas les justes qui refusent de se soumettre à la loi de la pénitence : plus ils sont solidement établis

dans la justice, plus ils ont d'ardeur pour l'embrasser; et l'on peut dire avec vérité que ceux qui observent le plus exactement et le plus rigoureusement la loi du jeûne sont ceux qui mériteraient le plus d'en être dispensés, si l'exemption de la pénitence pouvait jamais être pour des Chrétiens un avantage et une récompense. Au contraire, par un renversement étrange, les Chrétiens les plus déréglés, les pécheurs les plus scandaleux, ceux, en un mot, qui auraient le plus de besoin de se soumettre à ces salutaires rigueurs, sont ceux qui la rejettent avec le plus de hauteur, qui la violent plus ouvertement, et qui, si un reste de respect les empêche de se soulever publiquement contre les lois de l'Eglise, accumulent plus de vains prétextes pour se dispenser de les suivre. Puissé-je leur prouver, premièrement, que la loi du jeûne est une loi sacrée qui regarde tous les Chrétiens; en second lieu, que les prétextes sous lesquels on prétend être dispensé de cette loi sont presque toujours frivoles et illusoires. Ces deux vérités feront le partage de ce discours. *Ave*, *Maria*. (L'abbé GÉRY [1], *Sur la loi du Jeûne.*)

La loi du jeûne est une loi sacrée qui regarde tous les Chrétiens.

Deux choses peuvent surtout contribuer à rendre une loi sacrée et inviolable, l'autorité du législateur, l'utilité de la loi elle-même. Or, ces deux motifs se réunissent en faveur de la loi du jeûne.

Premièrement, mes frères, par quelle autorité le jeûne et

[1] Géry (André-Guillaume de), chanoine régulier et abbé de Sainte-Geneviève, naquit à Reims le 17 février 1727. Quelques sermons de Massillon que son professeur de philosophie lui fit apprendre et débiter développèrent ses dispositions, et lui donnèrent le goût de l'éloquence de la chaire. Il s'appliqua principalement à l'étude de saint Chrysostôme, de saint Cyprien, et de ceux des Pères les plus éloquens et les plus doctes: il prit surtout pour base de ses leçons la doctrine de saint Augustin, et obtint des succès qui le firent appeler à Sainte-Geneviève, où il enseigna la théologie de 1754 à 1761. Ses sermons, d'une élocution facile, d'une instruction vive et accompagnée d'onction, lui attirèrent un auditoire nombreux. Il suivait, en les composant d'un seul jet, l'impulsion de son zèle. Après avoir travaillé avec soin l'exorde d'un sermon qu'il devait prononcer devant le roi le jour de la Pentecôte, il en resta là: jamais il ne put terminer la composition entière d'un discours étudié qu'il lui fallait remettre à jour fixe. Quelque passages d'un sermon (*sur le baptême*), en quelque sorte improvisé, dont le sens fut défavorablement interprété auprès de M. de Beaumont, archevêque de Paris, firent suspendre dès le début la continuation d'un carême qu'il devait prêcher à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Une attaque d'apoplexie l'enleva le 7 octobre 1786. Ses sermons, ses panégyriques et ses homélies ont été recueillis en six volumes in-12, Paris, 1788. On y trouve une diction correcte, élégante de la force dans les raisonnemens, et des peintures vives et naturelles des mœurs.

surtout le jeûne du carême nous est-il prescrit? Je dis que c'est par celle de Jésus-Christ, dont l'Eglise est la fidèle dépositaire, et par conséquent par l'autorité qui exige de nous la soumission la plus entière et la plus parfaite.

Si l'Eglise eût d'elle-même institué le saint jeûne du carême, il n'y aurait personne d'entre nous, mes frères, qui ne dût s'y soumettre avec respect. En effet, peut-on, sans faire injure à cette société, lui contester le droit de régler tout ce qui appartient à l'ordre du salut et de la religion? Son gouvernement serait-il digne du Dieu infiniment sage qui l'a établi, si elle n'avait, à l'exemple des autres sociétés, ses lois et sa discipline; et remplirait-elle les fonctions augustes pour lesquelles elle a été instituée, si tandis qu'elle éclaire nos esprits par la lumière infaillible de ses décisions, elle ne réglait aussi nos mœurs par la sagesse de ses ordonnances? Non, mes frères, l'Eglise n'a pas seulement reçu de Jésus-Christ le pouvoir de nous enseigner infailliblement ce qu'il faut croire, elle a aussi reçu le pouvoir de nous prescrire ce que nous devons pratiquer; ce n'est pas seulement à l'égard des vérités spéculatives, c'est aussi à l'égard des œuvres et des vérités pratiques que Jésus-Christ a dit à ses Apôtres et à leurs successeurs : Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise: *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit.* Enfin, lorsqu'il nous parle de l'autorité de ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse, et à plus forte raison de ceux qui sont assis sur celle qu'il a lui-même établie, il ne nous dit pas seulement, croyez ce qu'ils enseignent, mais faites ce qu'ils vous ordonnent : *Omnia quæcumque dixerint vobis servate et facite.* Ce n'est donc pas remplir tout ce que nous devons à l'autorité de l'Eglise, c'est n'être Catholique qu'à demi, que de se contenter de croire les vérités qu'elle enseigne, sans pratiquer les commandemens qu'elle nous fait. Et cependant combien cette illusion n'est-elle pas ordinaire! On se fait gloire d'être entièrement soumis à l'Eglise, de respecter ses décisions, de détester les erreurs qu'elle condamne; on se croirait en danger de son salut, si l'on tenait une opinion proscrite par son autorité infaillible; et en cela, mes frères, on remplit un devoir essentiel. Mais pourquoi refuse-t-on de se soumettre à des commandemens émanés de la même autorité? Ah! c'est qu'il n'en coûte rien à nos passions pour croire des vérités purement spéculatives, et que ces mêmes passions se révoltent contre une discipline établie pour les réprimer. Faisons, mes frères, faisons enfin cesser cette contradiction intolérable de notre conduite; et si nous sommes de vrais enfans de

l'Eglise, si nous reconnaissons sincèrement son autorité, ayons pour ses commandemens et sa discipline le même respect que pour ses décisions en matière de foi et de doctrine.

Mais il y a plus, mes frères, l'observance du carême n'est pas proprement une institution de l'Eglise : on peut et on doit la regarder comme une pratique instituée et prescrite par Jésus-Christ et les premiers Apôtres de son Evangile. En effet, c'est un principe posé par saint Augustin et reconnu par tous les docteurs de l'Eglise, qu'un usage doit être censé appartenir à l'institution apostolique, lorsqu'il se trouve établi universellement dans l'Eglise, sans qu'on puisse en découvrir l'origine dans des temps postérieurs à celui des Apôtres : *Quod universa tenet Ecclesia, nec conciliis institutum sed semper retentum est, non nisi autoritate apostolica traditum rectissime creditur.* Or, telle est, mes frères, l'observance du saint jeûne que nous pratiquons aujourd'hui. En vain chercherait-on dans l'histoire de l'Église l'origine de cet usage; en vain s'efforcerait-on de découvrir en quel temps, en quels lieux, par quel concile il a été institué. Les plus anciens monumens de la tradition ecclésiastique le supposent établi ; les Pères des premiers siècles en parlent comme d'une pratique aussi ancienne qu'universelle. Il est donc évident que son origine est la même que celle du Christianisme, et qu'elle n'a eu d'autres instituteurs que les Apôtres, qui l'avaient eux-mêmes reçue de leur divin Maître.

Et quelle autre autorité eût pu rendre cet usage si universel et le faire recevoir de tant de communions différentes, qui, dès les premiers siècles, ont divisé le nom Chrétien? Car, vous le savez, mes frères, l'homme ennemi n'a pas tardé à semer l'ivraie dans le champ du Seigneur. A peine Jésus-Christ était-il remonté dans le ciel, qu'on vit paraître sur la terre une multitude de sectes, qui, toutes divisées entre elles, ne se réunissaient que dans leur opposition à la véritable Eglise. Ces sectes si acharnées contre elle n'avaient garde de recevoir ses lois. Cependant le jeûne du carême se trouve établi dans toutes ces différentes communions. Si quelques uns ont erré sur cet article, c'est plutôt par un excès d'austérité, et en multipliant les jeûnes qu'en les diminuant. Elles avaient donc trouvé le jeûne du carême établi dans le Christianisme avant leur malheureuse séparation. Il faut donc conclure de nouveau qu'il était en vigueur dès le temps des Apôtres.

Ici, mes frères, qu'il me soit permis de faire une réflexion qui me paraît bien propre à vous affermir dans la foi et dans l'attachement à l'Eglise catholique. Nos frères errans, qui se disent ré-

formés, et que vous connaissez sous le nom de calvinistes, prétendent que l'Eglise romaine a ajouté beaucoup d'institutions humaines à l'ancienne simplicité de la religion ; ils se flattent de l'avoir ramenée à son ancienne pureté, et se félicitent en particulier de s'être affranchis de l'observance du carême, qu'ils osent traiter de superstition. Mais je leur demande à qui ils prétendent ressembler, et qui sont, dans l'antiquité ecclésiastique, ceux dont ils consentent à prendre la foi pour règle et pour modèle. Car, enfin, le but de la réformation ne peut être que de rétablir la foi et la discipline des premiers temps. Si donc il ne se trouve, depuis le commencement du Christianisme, aucun temps où le carême n'ait été observé avec religion ; si parmi les saints docteurs, qu'ils ne peuvent s'empêcher de respecter, il ne s'en trouve aucun qui ne parle de cet usage avec éloge, et qui n'exhorte les fidèles à s'y conformer, n'est-il pas évident qu'en le condamnant, en le rejetant, ils ont imprimé sur leur propre front un caractère ineffaçable d'innovation et de témérité, et que ce trait seul suffit pour faire voir combien leur profane société est différente de la véritable Eglise? (LE MÊME.)

L'origine du jeûne remonte aux premiers jours de la création.

Dans le Paradis terrestre, c'est l'unique loi à laquelle Dieu soumet nos premiers parens. La première infraction vint de l'oubli de l'abstinence, et fut l'œuvre des artifices du démon. Jesus-Christ dit à ses Apôtres : *Jeûnez et priez, pour ne pas entrer en tentation*[1]. C'est la violation du jeûne qui ferme le Paradis; c'est le retour au jeûne qui le rouvrira. Ce n'est pas le jeûne qui jamais ait appauvri les familles, compromis la fortune des particuliers; ce n'est pas lui qui enflamme les désirs coupables, provoque l'adultère, attente à la pudeur, menace la vie par des coups de sang, la santé par des maux d'estomac : accusez de ces crimes l'intempérance et la débauche. Le jeûne est l'école de la continence, la règle de la pureté, la sauve-garde de toutes les vertus; l'ornement des vieillards, le plus sûr préservatif contre les orages du jeune âge. Comparez les effets de la gourmandise, et prononcez. Le mauvais riche vivait splendidement; à sa porte Lazare, manquant de tout, désirait apaiser sa faim des miettes tombées de la table du riche opulent. Celui-ci meurt; et, dans les Enfers où il est ense-

[1] Matth. 26, 41.

veli, il sollicite, sans pouvoir l'obtenir, une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue altérée. Où sont ses richesses et ses banquets où régnait l'intempérance? Plus d'ivresse, plus de superflu; pas même le nécessaire. (Saint AMBROISE, *Livre d'Élie et du Jeûne.*)

Même sujet.

Sonnez de la trompette, dit le Prophète, *au premier jour de ce mois, et au grand jour de notre solennité* [1]. Plus éclatante que le son de la trompette, et des instrumens de musique, ces paroles nous annoncent la solennité où nous entrons.

Pour découvrir l'origine du jeûne, il faut remonter par delà même l'institution de la loi. Ce n'est pas une invention moderne, mais un trésor précieux qui nous a été conservé et transmis par nos pères. Tout ce qui porte le sceau de l'antiquité en est plus vénérable. Respectons donc la vieillesse du jeûne : *Reverere jejunii canitiem.* C'est avec le premier homme qu'il a commencé; c'est dans le Paradis que l'ordonnance en fut rendue : *Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal*, fut-il dit à Adam [2]. Ces paroles: *Tu ne mangeras pas*, expriment le commandement du jeûne et de l'abstinence. Si Ève y eût été fidèle, nous n'aurions pas aujourd'hui l'obligation d'y obéir; car *on se passe de médecin quand on se porte bien, il n'est nécessaire que quand on est malade* [3]. Blessés par le péché, cherchons notre remède dans la pénitence; or, point de pénitence sans le jeûne. *La terre*, désormais *maudite*, *ne produira pour toi que des ronces et des épines* [4]. Il nous est commandé de vivre dans le deuil, et non de servir nos plaisirs; satisfaisons à Dieu par le jeûne. Pour n'avoir pas observé la loi du jeûne, nous sommes exilés du Paradis: jeûnons, pour y rentrer.

Vous m'objecterez la délicatesse de votre tempérament, la faiblesse de votre santé : prétextes frivoles! ce n'est pas à moi que vous les opposez; mais à celui qui connaît tout. Répondez : vous ne pouvez jeûner, mais vous pouvez bien vous charger de mets, écraser votre estomac sous le poids des alimens.... Quoi! vous pouvez l'un et vous ne pourriez pas l'autre? Vous êtes faible! il serait donc dans l'intérêt de votre santé de vous priver de nourriture par le jeûne, plutôt que de l'affaiblir encore par l'excès; à moins qu'à vous entendre, il n'en coûte plus pour se reposer que pour

[1] Ps., LXXX, 4. — [2] Gen., II, 17. — [3] Matth., IX, 12. — [4] Gen., III, 17.

courir. C'est par la modération dans le boire et le manger que la santé s'entretient; l'abondance et la diversité des mets ne donnent que des maladies. (Saint Basile, *Extraits abrégés sur le Jeûne.*)

Doctrine de l'Ecriture et de l'Église sur le jeûne.

Le jour du jeûne est si bien un jour d'affliction que l'Ecriture n'explique pas autrement le jeûne que par ces termes : *Vous affligerez vos ames*[1], c'est-à-dire vous jeûnerez. C'est pour entrer dans cet esprit d'affliction qu'on introduit cette pénible soustraction de la nourriture. Pendant qu'on prenait sur le nécessaire de la vie, on n'avait garde de songer à donner dans le superflu : au contraire, on joignait au jeûne tout ce qu'il y a d'affligeant et de mortifiant, le sac, la cendre, les pleurs; parce que c'était *un temps d'expiation et de propitiation pour ses péchés*, où il fallait être affligé et non pas se réjouir.

Le jeûne a encore un caractère particulier dans le Nouveau-Testament, puisqu'il est une expression de la douleur de l'Eglise dans le temps qu'elle aura perdu son Époux, conformément à cette parole de Jésus-Christ même[2] : « Les amis de l'Époux ne peu« vent pas s'affliger pendant que l'Époux est avec eux : il viendra « un temps que l'Époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » Il met ensemble l'affliction et le jeûne, et l'un et l'autre selon lui sont le caractère des jours où l'Église pleure la mort et l'absence de Jésus-Christ. Les saints Pères expliquent aussi que c'est pour cette raison qu'approchant le temps de la Passion, et dans le dessein de s'y préparer, on célébrait le jeûne le plus solennel, qui est celui du carême. Pendant ce temps consacré à la pénitence et à la mémoire de la passion de Jésus-Christ, toutes les réjouissances sont interdites : de tout temps on s'est abstenu d'y célébrer des mariages[3]; et, pour peu qu'on soit versé dans la discipline, on en sait toutes les raisons. Il ne faut pas s'étonner que durant ce temps on défende spécialement les spectacles : quand ils seraient innocens, on voit bien que cette marque de la joie publique ne conviendrait pas avec le deuil solennel de toute l'Eglise : loin de permettre les plaisirs et les réjouissances profanes, elle s'abstenait des saintes réjouissances, et il était défendu d'y célébrer les nativités

[1] Levit., XVI, 29 et seq. XXIII, 29. Num XXIX, 7, XXX, 14.—[2] Matt., IX, 15.—[3] Conc. Laodic. can. 52; tom, 1er conc. Col. 1506.

des Saints [1] ; parce qu'on ne pouvait les célébrer qu'avec une démonstration de la joie publique. Cet esprit se conserve encore dans l'Eglise, comme le savent et l'expliquent ceux qui en entendent les rits. C'est encore dans le même esprit qu'on ne jeûne point le dimanche, ni durant le temps d'entre Pâques et la Pentecôte ; parce que ce sont des jours destinés à une sainte réjouissance, où l'on chante l'*Alleluia*, qui est la figure du Cantique et de la joie du siècle futur. (Bossuet, *Maximes et Réflexions sur la Comédie.*)

Le jeûne du carême oblige étroitement tout le monde, et il est nécessaire à tous, puisque personne n'est exempt du péché.

Dieu a fait paraître dans tous les temps des signes de sa bonté; il nous donne tous les jours des marques de sa miséricorde; il n'y a point de saison dans toute l'année qui ne soit sanctifiée par quelque mystère, afin que la confiance que nous devons avoir en la miséricorde redouble toujours, à mesure que Dieu nous donne de nouveaux secours pour opérer notre salut. Il semble que toutes les graces que nous recevons par parcelles en divers temps se réunissent en ce temps-ci. Le grand mystère de la Pâque approche; pour le célébrer dignement, nous nous préparons par un jeûne de quarante jours; tous les fidèles, sans exception, sont obligés à cette abstinence, parce qu'il n'y a personne de si saint ou de si pieux qu'il ne doive croître toujours en sainteté et en piété : y a-t-il quelqu'un, pendant qu'il est exposé aux périls dont la vie est perpétuellement agitée, qui soit exempt de tentations, ou qui ne commette plusieurs péchés, qui ne doive faire des efforts pour acquérir de nouvelles vertus ou pour se délivrer de la tyrannie des vices? Les adversités sont autant d'écueils ; la prospérité séduit; il n'y a pas moins de périls à manquer de ce que l'on désire qu'à vivre dans l'abondance: les richesses excessives sont des piéges dangereux; la pauvreté est aussi une grande tentation: les unes inspirent l'orgueil, l'autre fait tomber dans les plaintes et les murmures: on est exposé aux tentations dans la santé et dans la maladie; l'une est une occasion de négligence, et l'autre l'est de tristesse. La sécurité est un piége, la crainte l'est aussi : il est indifférent qu'un esprit occupé des affections de la terre se laisse séduire par la joie ou par l'affliction ; c'est une maladie égale, ou de lan-

[1] Conc. Laodic. can. 51.

guir dans les plaisirs, ou de se laisser abattre par les soins et les inquiétudes.

Nous voyons dans toutes les conditions l'accomplissement de cette vérité, que la porte de la vie est étroite et difficile, et que si le chemin qui conduit à la mort est rempli d'une foule de gens qui s'y laissent entraîner, on ne voit que peu de vestiges de ceux qui entrent dans le chemin de la vie. D'où vient que le chemin de la mort est plus fréquenté que le chemin de la vie? si ce n'est que le premier promet des joies mondaines et des biens temporels, et que la multitude se laisse séduire par cet appât: quoique ces biens soient fragiles et incertains, cependant on se gêne et on se captive bien plutôt par l'espérance du plaisir que pour l'amour de la vertu. Le nombre est infini de ceux qui désirent les félicités temporelles; mais l'on ne trouve presque personne qui préfère les biens éternels aux temporels; et comme le bienheureux apôtre saint Paul a dit: *Les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles*[1], la voie de la vertu est cachée et difficile à trouver, parce que nous sommes sauvés par l'espérance: la vraie foi nous apprend à aimer pardessus toutes choses ce que nous ne voyons point, et où les sens ne peuvent atteindre.

C'est un grand ouvrage et une entreprise bien difficile de fixer la légèreté du cœur, pour empêcher qu'il ne s'abandonne au crime, et de le garantir de la contagion du vice parmi tant d'écueils et tant d'occasions de se pervertir. Peut-on toucher à la poix sans que les mains en soient salies? peut-on être exempt de maladies dans un corps sujet à tant de maux? peut-on se rouler dans la poussière sans se remplir d'ordures? Enfin qui peut se flatter d'une si grande pureté qu'il ne se laisse point corrompre parmi tant d'occasions de se pervertir, et qui sont inévitables durant le cours de la vie mortelle. Dieu nous a fait entendre par son Apôtre: *Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point, et ceux qui pleurent comme ne pleurant point, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point, ceux qui achètent comme ne possédant point, enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point, car la figure de ce monde passe*[2]. Heureux ceux qui achèvent leur course dans une sainte sobriété et dans une pureté exempte de toutes sortes d'ordures; qui ne s'attachent point aux choses passagères, et qu'il faut nécessairement quitter; qui se considèrent comme des pèlerins sur la terre, plutôt que comme les maîtres de ce qu'ils

[1] II Cor., IV, 18. — [2] I Cor., VII, 29.

possèdent; qui bornent leurs espérances aux promesses divines, sans se laisser aller aux désirs et aux affections de la chair !

Le temps où nous sommes, mes frères, exige plus que tout autre ce détachement et ce courage, et il nous est d'un grand secours pour l'acquérir. La pratique de la vertu fait qu'on en contracte l'habitude. Vous n'ignorez pas que c'est ici le temps où le démon déploie avec plus de violence sa fureur contre le monde, et que les Chrétiens doivent se tenir prêts pour lui résister. Si la paresse en a rendu quelques uns tièdes et languissans; si les autres sont trop occupés des soins du monde, il faut qu'ils se revêtent des armes spirituelles, et que la trompette céleste les anime à commencer le combat, parce que cet ennemi, par l'envie duquel la mort est entrée dans le monde, est maintenant plus envenimée que jamais, et la douleur qui le dévore est plus violente que de coutume; il voit dans toutes sortes de conditions de nouveaux peuples qui deviennent des enfans d'adoption; la virginale fécondité de l'Eglise donne une infinité d'enfans à Dieu. Le démon voit qu'on le dépouille des droits qu'il avait usurpés, et qu'on le chasse des cœurs dont il s'était emparé : on lui arrache dans l'un et dans l'autre sexe une infinité de vieillards, de jeunes gens, d'enfans : le péché originel, ni les péchés personnels ne sont point un obstacle à la justification, qui ne se donne point au mérite, mais est un pur effet de la grace. Ceux qui sont tombés malheureusement dans le péché, et qui se sont laissé séduire par les artifices du démon, peuvent se laver dans les larmes de la pénitence, et se faire ouvrir les portes de la miséricorde, en se réconciliant avec Dieu. Le démon sent que le jour de la Passion approche, et que son empire va être détruit par la puissance de la croix; elle n'a point été la peine du péché à l'égard de Jésus-Christ, qui n'était point sujet à la mort, mais c'est l'instrument dont il s'est servi pour racheter le monde.

Pour empêcher que la malignité du démon, qui crève de rage et d'envie, ne nous soit funeste, ayons plus de zèle et plus de ferveur que jamais pour accomplir les commandemens de Dieu. Voici le temps où tous les sacremens de la divine miséricorde concourent; il faut donc que le corps et l'ame fassent de nouveaux efforts pour se préparer à de si augustes mystères : implorons le secours et les graces de Dieu, afin que nous puissions, par sa miséricorde, remplir tous nos devoirs, puisque nous ne pouvons rien faire sans elle; il nous a fait des préceptes, pour nous obliger de recourir à lui. Que personne ne s'excuse sur son infirmité : celui qui nous donne la volonté d'accomplir sa sainte loi nous en

donnera aussi le pouvoir, puisque le bienheureux apôtre saint Jacques a dit : *Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement sans reprocher ce qu'il donne, et la sagesse lui sera donnée*[1].

Y a-t-il quelque fidèle qui ignore à quelles vertus il doit s'appliquer, et quels sont principalement les vices qu'il doit combattre? Qui est-ce qui se flatte tellement, ou qui connaît si peu les secrets de sa conscience, pour ne savoir pas ce qui lui manque ou ce qu'il est obligé de retrancher? Personne n'est assez dépourvu de raison pour ne savoir pas de quelle manière il vit, ou pour n'être pas instruit de ce qui se passe dans son cœur. Qu'on ne se flatte donc point d'avoir une vertu parfaite, et qu'on ne se juge point par les idées de la chair et du sang; qu'on examine ses actions sur la règle des commandemens de Dieu : les uns ordonnent de certaines pratiques, les autres défendent les choses dont il faut s'abstenir; ainsi il est aisé de connaître ses mœurs, en y appliquant ces deux règles. Par une sage disposition de la miséricorde, les commandemens de Dieu sont comme autant de miroirs qui représentent l'homme à lui-même tel qu'il est, pour lui faire connaître s'il est ressemblant à l'image de Dieu, ou s'il est dissemblable. Retirons-nous des choses terrestres, pour ne méditer que les célestes; dans un temps qui nous rappelle la mémoire des mystères de notre rédemption, relâchons-nous des soins du monde et des occupations inquiètes de la terre.

Et, parce qu'il est écrit *que nous faisons tous beaucoup de fautes*[2], nos premiers soins doivent être d'implorer le secours de la miséricorde, et d'oublier les offenses des autres, pour ne point violer, par un amour de vengeance, le pacte que Dieu a établi entre lui et nous; et puisque nous disons : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, ne soyons point trop formalistes, et ne faisons point les difficiles, quand il est question d'oublier les injures. Il ne dépend que de nous d'éprouver la vengeance ou la miséricorde de Dieu, selon que nous serons vindicatifs ou débonnaires : un homme, exposé à toute heure à tant de périls et à des tentations si dangereuses, doit bien plutôt souhaiter le pardon de ses crimes que de se mettre en devoir de punir les crimes des autres. Les fidèles doivent-ils souhaiter quelque chose avec plus d'ardeur, sinon que les péchés soient remis non seulement dans l'Eglise, mais aussi dans chaque maison par-

[1] Jac., I, 5. — [2] Ibid., III, 2.

ticulière? Que les menaces s'apaisent, qu'on brise les liens : c'est se charger de chaînes bien pesantes que de ne vouloir pas délier les chaînes des autres. On subira les mêmes lois que celles qu'on aura faites aux autres. *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde* [1]. Celui dont les jugemens sont doux et équitables sera traité avec la même douceur qu'il aura traité les autres; on ne doit point refuser le pardon pour les offenses d'autrui, tandis que l'on demande à Dieu qu'il nous pardonne, et qu'on a tant de besoin de sa clémence.

Puisque Dieu lui-même a dit : *Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfans de Dieu* [2], il faut que toute discorde cesse, et qu'on coupe la racine des querelles et des haines. Qu'on ne se flatte point de participer aux graces du mystère de la Pâque, si l'on ne fait revivre la paix et l'union fraternelle : celui qui n'a point de charité pour ses frères ne sera pas mis au nombre des enfans de Dieu. Afin que le jeûne soit plus méritoire, il faut y ajouter l'aumône et le soin des pauvres ; ce qu'on retranche aux délices doit être la portion des pauvres et des malades. Ces soins feront que tout le monde bénira Dieu de concert; celui qui distribue une partie de son bien aux nécessiteux est le ministre de la miséricorde divine, qui a confié aux riches la portion des pauvres. Il faut achever d'effacer par les aumônes les péchés qui ont été lavés dans les eaux du baptême et de la pénitence. *Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché*, par la grace de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et qui règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. (Saint LÉON-LE-GRAND, 9e *Sermon sur le Carême.*)

Le carême a été utilement institué, pour purifier nos ames, et pour en effacer les souillures des vices.

Ayant dessein, mes frères, de vous parler du jeûne que l'on observe durant le saint temps de carême, puis-je mieux commencer ce discours, que par les paroles de l'Apôtre, qui était l'interprète de Jésus-Christ : *Voici maintenant le temps favorable; voici maintenant le jour du salut* [3] : Quoique Dieu nous fasse des graces en tout temps, et que sa miséricorde nous tende toujours les bras, il faut toutefois que l'ame s'applique avec plus de ferveur à la pratique de la vertu, et qu'elle conçoive de nouvelles espérances,

[1] Matth., v, 7. — [2] Ibid., 5. — [3] II Cor., vi, 2.

lorsque le temps auquel nous avons été rachetés nous invite plus particulièrement aux œuvres de piété, afin que nous soyons en état de célébrer avec une extrême pureté de corps et d'esprit le saint mystère de la Passion du Sauveur. Nous devrions toujours avoir en la présence de Dieu la même piété et la même dévotion que la fête de Pâques exige de nous; mais comme cette ferveur ne convient qu'à peu de personnes, et que la fragilité de la chair est cause que l'on se dispense d'une exacte régularité; que les embarras et les inquiétudes de la vie causent de grandes distractions, et que les ames les plus vertueuses se sentent des ordures du siècle, Dieu a ordonné par une sage conduite le jeûne du carême, afin que l'ame se purifie par cette sainte abstinence, et qu'elle puisse effacer par de bonnes œuvres les crimes qu'elle avait commis durant tout le cours de l'année.

Puisque nous sommes à la veille de ce saint temps, et que nous nous disposons à prendre un remède si salutaire, servons-nous du conseil que l'Apôtre nous donne: *Purifions-nous de tout ce qui souille le corps ou l'esprit, achevant l'œuvre de notre sanctification, dans la crainte de Dieu* [1]. Apaisons la dissension qui est entre ces deux puissances ; que l'ame conserve sa dignité et son autorité; et que le corps soit soumis à l'esprit qui le doit conduire : prenons garde d'offenser personne, et ne donnons occasion à qui que ce soit de nous blâmer ou de se plaindre de nous. Les infidèles auraient lieu de trouver à redire à notre conduite : ces langues impies se déchaîneraient contre la religion par notre faute, si les mœurs de ceux qui jeûnent n'étaient pas bien réglées, et si elles étaient éloignées de cette pureté que l'abstinence doit donner.

Notre jeûne ne doit pas seulement consister à nous abstenir précisément des viandes ; il est inutile de retrancher au corps sa nourriture ordinaire, si l'esprit ne renonce à l'iniquité, et si la langue ne s'abstient de la médisance. Si nous sommes obligés pendant le carême de nous retrancher d'une partie de nos alimens ordinaires, il faut parl a même loi s'appliquer à modérer les autres passions. C'est ici le temps de la douceur et de la patience, de la paix et de la tranquillité; il faut bannir les vices et l'iniquité pour faire triompher les vertus; c'est le temps de pardonner les offenses, de négliger les injures, d'oublier les affronts qu'on nous a faits. C'est maintenant que les fidèles prennent les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche, parmi l'honneur et

[1] II Cor., VII, 1.

l'ignominie, parmi la mauvaise et la bonne réputation; par une conscience pure et une probité constante, sans que les louanges nous enflent, ou que les opprobres nous abattent. Que la modestie des religieux ne soit ni sauvage ni chagrine; qu'elle respire la sainteté; qu'on n'entende point parmi eux ni murmures ni querelles, puisque la source des joies spirituelles qu'ils goûtent est intarissable.

Qu'on ne craigne pas de diminuer son bien par les aumônes et les œuvres de miséricorde; la pauvreté chrétienne est toujours riche, ce qu'elle possède est plus précieux que ne sont précieuses les choses dont elle manque : pourquoi redouter la pauvreté dans ce monde, puisqu'on possède tout en Dieu ? Ne craignons jamais que les moyens de faire des bonnes œuvres nous manquent; puisqu'une pauvre veuve est louée, dans l'Evangile, pour avoir donné deux oboles, et que Dieu récompense ceux qui donnent un verre d'eau froide en son nom. Le mérite d'une bonne action se mesure par l'intention; celui qui a un fonds de miséricorde ne manquera jamais d'occasions pour exercer sa libéralité. La sainte veuve de Sarepta est un exemple mémorable de ce que je dis. La famine désolait tout le monde au temps d'Élie. Cette veuve n'avait plus que de quoi vivre pendant un jour, elle donna tout ce qu'elle avait au Prophète, pour le sustenter, sans se mettre en peine de la faim à quoi elle s'exposait elle-même : elle lui offrit le peu de farine qui lui restait; mais elle ne fut pas privée de ce qu'elle donna de si bon cœur: ses vaisseaux vides devinrent des vaisseaux d'abondance, d'une manière nouvelle et extraordinaire elle n'eut point peur de la faim, en donnant tout ce qu'elle avait, et le bon usage qu'elle en fit empêcha que ce qui lui restait ne diminuât.

Je ne doute point, mes frères, que vous ne vous disposiez de bon cœur à ces pieux exercices, et à résister aux embûches du démon qui fera tous ses efforts pour vous traverser, parce qu'il est l'ennemi déclaré de toutes les vertus; il emploie toutes sortes d'artifices pour faire que les œuvres mêmes de piété deviennent des obstacles à la piété, afin qu'il perde par l'orgueil et la présomption ceux qu'il n'a pu combattre par la défiance. La vanité suit de près les bonnes œuvres; c'est le poison de la vertu. Il est difficile qu'un homme qui vit régulièrement ne se laisse pas éblouir par les louanges qu'on lui donne; si ce n'est comme il est écrit : *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur* [1]. Est-

[1] II Cor., x, 17.

il quelqu'un dont cet ennemi malin ne tâche de troubler les saintes résolutions, et d'interrompre le jeûne, après qu'il a eu l'insolence d'attaquer le Sauveur même, et de lui dresser des embûches? Ce jeûne de quarante jours et de quarante nuits fit peur au démon; il voulut connaître adroitement si le don d'abstinence était naturel dans Jésus-Christ ou s'il l'avait par miracle : il ne douta point de l'effet de ses artifices si Jésus-Christ était de même condition que le reste des hommes; il usa d'adresse pour savoir s'il était effectivement le Créateur du monde, et s'il avait le pouvoir de changer les substances en d'autres substances. Il voulut encore savoir si la Divinité était cachée sous les voiles de son corps mortel, en lui proposant de se lancer au travers des airs; mais Jésus-Christ ne voulut pas lui manifester la puissance de sa Divinité, il aima mieux lui opposer la justice d'un homme soumis à Dieu. Voilà pourquoi le démon eut recours à une troisième espèce de fraude: il le tenta par l'ambition, et par l'envie de dominer, puisqu'il avait caché les marques de sa Divinité; il lui promit tous les royaumes du monde, pourvu qu'il voulût se résoudre à l'adorer. La sagesse de Dieu traita de folie la prudence du démon. Ce superbe ennemi fut enchaîné des mêmes liens dont il avait enchaîné les autres.

Les fourberies de cet adversaire ne sont pas seulement à redouter dans les attraits de la gourmandise, il faut encore les craindre dans les peines de l'abstinence. Il a causé la mort à tout le genre humain par l'intempérance du premier homme; il se sert même du jeûne pour nous séduire. Les manichéens sont ses ministres et ses suppôts, pour faire réussir ses fourberies; comme il a persuadé de manger du fruit défendu, les manichéens veulent qu'on s'abstienne des viandes permises. L'abstinence est utile et louable; la vie frugale, qui se contente de peu, modère le luxe et les délices; mais malheur à ceux dont les jeûnes sont des péchés et qui enseignent une doctrine pernicieuse! Ils ont horreur de certaines créatures pour outrager le Créateur; ils enseignent qu'on se souille en mangeant de certaines viandes, dont ils croient que le démon, et non pas Dieu, est auteur, quoiqu'il n'y ait aucune substance qui soit mauvaise par elle-même, ni qui soit l'ouvrage du démon. Dieu est le Créateur de toutes choses, et tout ce qu'il a créé est bon; c'est lui qui a fait le ciel, la terre, la mer et toutes les créatures qui y sont renfermées; de sorte que tout ce qui est destiné pour la nourriture de l'homme est pur et saint selon son espèce et sa qualité : si l'on mange avec trop d'avidité, l'excès déshonore les gourmands

et les ivrognes; il ne faut point s'en prendre à la qualité de la viande ou de la boisson. *Tout est pur pour ceux qui sont purs ; et rien n'est pur pour ceux qui sont impurs et infidèles ; mais leur raison et leur conscience sont impures et souillées* [1].

Vous, mes frères, qui êtes les enfans de l'Eglise catholique, vous que le Saint-Esprit a instruits dans l'école de la vérité, vous devez vous servir de votre raison, pour faire un bon usage de votre liberté, persuadés que c'est une chose louable de s'abstenir des choses mêmes qui sont permises; mais lorsque l'on se mortifie pour vivre avec plus de réserve et plus de retenue, l'on se contente de se retrancher l'usage des viandes, mais l'on n'en condamne point la nature. N'ayez rien de commun avec les manichéens, ni avec leur doctrine; leur abstinence ne sert qu'à les rendre plus criminels et plus impurs : *Ils rendent à la créature l'adoration et le culte souverain, au lieu de le rendre au Créateur* [2]. Ils jeûnent en l'honneur de la lune et du soleil; tous ceux que l'on trouvera jeûner le dimanche et le lundi, pour honorer la lune et le soleil, qu'on les mette sans hésiter au nombre des manichéens; cette criminelle superstition les rend doublement impies et doublement profanes; leur jeûne a pour fin le culte des astres, et ils déshonorent la résurrection de Jésus-Christ. Ils détruisent le mystère de la rédemption du genre humain, et ne veulent pas croire que Jésus-Christ se soit véritablement uni à la nature humaine; qu'il soit mort, qu'il ait été enseveli, qu'il soit ressuscité; ils tâchent par la tristesse de leur jeûne de condamner la joie que nous avons d'un mystère si glorieux. Ils assistent à nos saintes cérémonies pour cacher leur infidélité, et se comportent de telle sorte dans la communion, qu'ils présentent une bouche infâme pour recevoir le corps de Jésus-Christ; mais ils évitent de recevoir son précieux sang, comme s'ils avaient peur qu'on ne les reconnût pas pour ce qu'ils sont. Je vous en avertis, mes frères, afin que vous les reconnaissiez à ces marques et que vous les bannissiez de la société des saints, quand vous aurez connu leur hypocrisie sacrilége. C'est de ces sortes de gens que l'Apôtre nous avertit de prendre garde, lorsqu'il dit : *Je vous exhorte, mes frères, de prendre garde à ceux qui causent parmi vous des divisions, et des scandales, contre la doctrine que vous avez apprise, et d'éviter leur compagnie ; car ces sortes de gens ne servent point Jésus-Christ notre*

[1] Ad. Tit., I, 15. — [2] Rom., I, 25.

Seigneur, mais leur sensualité; et par des paroles douces et flatteuses, ils séduisent des ames saintes[1].

Ces avis que je vous ai si souvent donnés, mes frères, pour vous prémunir contre une erreur si détestable, doivent suffire pour votre instruction, et pour vous inspirer assez de ferveur et de dévotion, pour passer saintement le carême, et pour vous disposer par des œuvres de miséricorde à recevoir les fruits de la miséricorde divine. Etouffez les feux de la colère : ne nourrissez plus de haines dans vos cœurs; aimez la paix et l'union; honorez-vous les uns les autres, par les motifs d'une sincère humilité : commandez avec douceur à vos domestiques et à ceux qui vous sont soumis; ne les faites pas mettre en prison, et ne les chargez point de chaînes. Qu'on n'entende plus parler de vengeance; qu'on pardonne les injures; que la douceur succède à la sévérité, la mansuétude à l'indignation, la paix à la discorde. Que tous ceux à qui nous avons affaire connaissent combien nous sommes modestes, faciles, doux, commodes, si nous voulons que nos jeûnes soient agréables à Dieu. C'est lui offrir le sacrifice d'une véritable abstinence et d'une piété sincère que de s'abstenir de toute malice, par la grace de Dieu tout-puissant, qui est la même Divinité et la même majesté avec le Fils et le Saint-Esprit, et qui règne dans les siècles des siècles. *Amen.* (LE MÊME, 4e *Sermon sur le Carême.*)

Avec quelle pureté de conscience il faut observer le jeûne. De quelle manière chacun doit s'examiner.

Nous sommes obligés en tout temps de nous conduire avec beaucoup de sagesse et d'équité; il faut que nos intentions, et nos actions soient réglées selon les lois de la justice divine, si nous voulons plaire à Dieu. Mais, principalement dans cette saison, qui est spécialement destinée au mystère de notre sanctification, il faut purifier nos cœurs, avec plus de soins, et plus d'exactitude que jamais, et nous appliquer à la pratique de la vertu avec plus de ferveur et plus de zèle que de coutume. Comme les mystères sont plus grands et plus sublimes par eux-mêmes, ainsi il faut les célébrer avec plus de régularité que jamais. Si c'est une espèce de religion de se parer les jours de fêtes, et de témoigner par la propreté de ses habits la joie que l'on sent dans l'intérieur; si l'on

[1] Rom., XVI, 17.

apporte de nouveaux soins à orner ces jours, là les églises, n'est-il pas raisonnable qu'une ame chrétienne, qui est le temple du Dieu vivant et animé, se revête de nouveaux ornemens, et que pour se préparer à célébrer le mystère de sa rédemption, elle évite avec un soin scrupuleux d'être souillée d'aucune tache ni flétrie d'aucune ride, qui puisse diminuer sa beauté naturelle? De quoi sert cette propreté extérieure, qui est la marque d'une honnêteté apparente, si l'intérieur est gâté par les ordures du vice? Il faut donc se précautionner avec un soin extrême contre tout ce qui peut défigurer la beauté de l'ame et ternir sa pureté. Que chacun s'examine, et qu'il fouille dans les replis de sa conscience, qu'il soit à soi-même un juge sévère pour censurer ses propres défauts; qu'il voie si cette paix que Jésus-Christ donne règne dans le fond de son cœur; si les désirs de l'esprit ne sont point combattus par la concupiscence de la chair; s'il n'a point de dégoût pour ce qui est humble et abject; s'il n'a point trop d'empressement et trop d'ardeur, pour ce qui paraît grand et élevé, s'il ne cherche point à faire des gains illégitimes; s'il n'a point trop de complaisance en voyant ses richesses démésurément grossies; s'il ne regarde point avec des yeux envieux et jaloux la prospérité d'autrui; s'il n'a point une maligne joie des malheurs de ses ennemis. S'il trouve en soi-même les vestiges de quelqu'une de ces passions; qu'il examine soigneusement de quelles images et de quelles pensées son esprit est le plus ordinairement frappé; qu'il fasse réflexion s'il ne se laisse point séduire par la vanité; et s'il n'a point trop de répugnance à retirer son esprit des objets qui le flattent criminellement. Il ne faut pas que les hommes espèrent, tandis qu'ils sont sur la terre, d'être insensibles aux passions et aux attraits du plaisir; toute cette vie est une suite perpétuelle de tentations; ceux qui ne craignent point d'y succomber y succombent infailliblement. C'est une présomption insupportable de se flatter qu'on peut s'abstenir aisément de tomber dans le crime; puisque cette présomption est même un péché, selon cette maxime du bienheureux apôtre Saint Jean : *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous* [1].

Que personne ne s'abuse, mes frères, que personne ne s'aveugle soi-même, qu'on ne se confie pas tellement sur la pureté de son cœur, qu'on se croie hors du péril de succomber aux tentations :

[1] Jean, I, 8

le tentateur attentif et vigilant attaque avec plus de violence ceux qui sont plus sur leurs gardes pour s'abstenir du péché. Qui pourra être à couvert de ses artifices et de ses embûches, puisqu'il n'a pas respecté la majesté même du Sauveur? Cet esprit fier et superbe, voyant son orgueil foulé aux pieds, par l'humilité de Jésus-Christ, lorsqu'il se fit baptiser, fit réflexion qu'un jeûne continué pendant quarante jours marquait que la cupidité de la chair n'avait point de place dans un corps qui se mortifiait de la sorte; cependant il ne désespéra point de le séduire en l'attaquant par toutes sortes de voies, et employant pour cela ses plus dangereux artifices : il fonda son espérance sur l'inconstance et la fragilité de la nature humaine; et puisqu'il était assuré que Jésus-Christ était véritablement un homme, il crut qu'il pourrait le faire tomber dans le péché. Si le démon a employé ses ruses et ses artifices contre la personne même du Sauveur, quelle doit être sa présomption et son espérance lorsqu'il attaque des hommes aussi fragiles que nous le sommes! La haine et l'envie qu'il nous porte est d'autant plus envenimée que nous avons renoncé à son empire et à ses pompes par le baptême, et que nous sommes devenus de nouvelles créatures par la régénération divine. Tandis que nous sommes revêtus d'une chair mortelle, notre ancien ennemi ne cesse point de semer des filets partout pour nous faire tomber dans le péché; sa fureur est plus ardente contre les membres de Jésus-Christ lorsqu'ils sont sur le point de célébrer les plus augustes mystères : le Saint-Esprit a eu soin de nous instruire de cette vérité, afin que nous nous préparions par un jeûne de quarante jours à la fête de Pâques. Voici le temps de nous purifier par cette sainte abstinence, et de nous imposer une pénitence si utile; nous serons plus en état d'honorer la Pâque de Jésus-Christ, et de la célébrer dignement, si nous passons saintement le carême, et si nous observons avec une exacte fidélité le jeûne qui nous est prescrit. (Saint Léon-le-Grand, *Sermon* IIIe *sur le Carême.*)

Quelles sont les raisons qui peuvent autoriser les dispenses de la loi du jeûne?

S'il fallait prendre à la lettre certains canons de la vénérable antiquité, certaines expressions des saints Pères, il semblerait, mes frères, que la loi du jeûne ne souffrirait ni exception ni dispense. Le jeûne nous est ordonné dans des termes aussi généraux que l'observation des fêtes, l'assistance au saint sacrifice, la confession et la communion pascale, et d'autres devoirs de ce même genre

dont personne ne se croit dispensé. Que tous les enfans de l'Eglise, dit un ancien concile de France, jeûnent tous les jours du carême excepté les dimanches: *Omnes Ecclesiæ filii, exceptis diebus Dominicis, in Quadragesimâ jejunent.* Il est nécessaire, dit saint Léon, que non seulement les pontifes, les prêtres, les ministres des autels, mais encore tous les fidèles, tout le corps de l'Eglise, *omne Ecclesiæ corpus, universum fidelium numerum*, se purifient par l'observance du carême, et se préparent ainsi à célébrer la grande fête de la résurrection de Jésus-Christ.

Cependant l'Eglise, toujours conduite par un esprit de discrétion et de charité, ne donne point à ses lois cette universalité rigoureuse. Elle reconnaît des raisons légitimes d'exception et de dispense. Disons mieux, mes frères, elle n'en connaît qu'une seule: l'impossibilité d'observer le commandement. Mais cette impossibilité peut venir de plusieurs causes différentes; et j'en trouve trois positivement exprimées dans le célèbre canon de Tolède, qui semble avoir servi de règle à tous ceux qui ont traité de la loi du jeûne. Rapportons-en les propres paroles, et voyons dans les exceptions mêmes la confirmation de la règle générale. Quiconque, disent les Pères de ce concile, ose violer l'observation du carême autrement que par l'impossibilité où son âge le réduit de s'y conformer, ou par une faiblesse évidente de santé, ou enfin par une nécessité inévitable, ne mérite pas de célébrer le mystère de la résurrection du Seigneur, et doit être privé de la communion dans cette grande solennité.

Il y a donc, selon ce concile, un âge qui dispense de l'observation du carême; mais c'est lorsque cet âge en rend l'observation véritablement impossible: *Ætatis impossibilitate.* Il est un état de langueur et d'infirmité qui rend la dispense légitime, mais c'est lorsque cette infirmité est tout-à-fait évidente: *Evidente fragilitatis languore.* Il est un genre de vie qui peut suspendre à votre égard l'activité de la loi, mais c'est lorsqu'il en résulte une nécessité tout-à-fait inévitable: *Inevitabili necessitate.* Développons ces vérités, et tâchons d'éviter également une sévérité excessive et un relâchement pernicieux.

I. Premièrement, mes frères, il est un âge auquel l'observation du jeûne peut être dite impossible, *ætatis impossibilitate;* et les deux extrémités de la vie, c'est-à-dire une jeunesse trop tendre et une vieillesse décrépite, semblent se réunir dans ce point: leurs besoins et leurs faiblesses sont à peu près les mêmes, et peuvent opposer à la loi du jeûne un obstacle également insurmon-

table. Mais qui pourra déterminer l'âge où commence l'obligation de jeûner, et celui où elle finit? Plusieurs auteurs l'ont entrepris, et parmi ces auteurs il en est de fort respectables : le concours de leurs opinions a formé dans le sein de l'Église un préjugé qui a presque la force d'une loi. On croit communément que les jeunes gens ne sont point obligés de jeûner avant l'âge de vingt et un ans. Qu'il me soit permis, mes frères, de discuter ce sentiment.

Pour que cette opinion pût passer pour une règle sûre, il faudrait qu'elle fût appuyée, ou sur une loi publique, ou sur un consentement universel de l'Église, ou sur des principes évidens et qui ne souffrissent point d'exception. Mais il n'en est pas ainsi du sentiment que nous examinons. Jamais l'Église ne l'a autorisé par une ordonnance publique; jamais il n'a été universellement proposé aux fidèles comme la règle de leur conduite; et le principe sur lequel on l'appuie n'est ni d'une vérité bien évidente ni d'une application universelle.

Ce principe, mes frères, c'est que les jeunes gens ne peuvent être assujétis à la loi du jeûne que quand le corps est entièrement formé, et que ce n'est qu'à l'âge de vingt et un ans qu'il a pris tous ses accroissemens. Mais, premièrement, est-il bien sûr et bien incontestable que la loi du jeûne n'oblige que quand le corps est entièrement formé? Ah! il est d'autres règles sur lesquelles nous devons juger de cette obligation; il est d'autres besoins que nous devons consulter. Si, avant l'âge dont il s'agit, les jeunes gens étaient incapables de commettre de ces fautes qui ont surtout besoin d'être expiées par le jeûne; s'ils ne sentaient point l'aiguillon de la chair et la révolte des sens, je vous dirais encore qu'ils devraient jeûner, pour se préparer par la pénitence à repousser la tentation, pour affaiblir d'avance leur ennemi, pour se plier de bonne heure au joug du Seigneur, pour contracter une heureuse habitude d'observer les lois de l'Eglise. Ainsi pensaient nos pères dans la foi; ils voulaient que dès l'enfance même on s'accoutumât à respecter la discipline salutaire que l'Eglise nous prescrit; ils voulaient que les enfans apprissent, par des retranchemens ordonnés par la piété et dirigés par la prudence, à mettre quelque distinction entre les jours consacrés au jeûne et ceux où l'on en est dispensé. Saint Basile regardait le jeûne comme une eau salutaire dont ces jeunes plantes devaient être arrosées : *Pueri, velut plantæ virides, jejunii aquâ irrigantur.* Tel était aussi le sentiment de saint Thomas, de l'autorité duquel on n'a que trop abusé sur cette matière : il voulait que les jeunes gens s'exerçassent

à jeûner selon la mesure de leurs forces, même avant le temps où l'obligation commençait, selon lui, à être entièrement indispensable : *Etiam hoc tempore ad jejunandum se exerceant secundum modum suæ ætatis.* Mais si avant cet âge les passions sont déjà dans toute leur violence ; si les jeunes gens ont déjà éprouvé combien les forces du corps sont redoutables à l'ame, si déjà ils se sont rendus coupables de ces crimes dont le nom même ne devrait jamais être prononcé parmi les Chrétiens, ne sont-ils pas obligés de regarder le jeûne autant comme l'expiation du péché que comme un préservatif pour l'avenir? Est-il juste d'attendre, pour leur appliquer un remède déjà si nécessaire, que le mal ait augmenté, qu'il soit devenu tout-à-fait incurable?

En second lieu, connaît-on sûrement la marche et les progrès de la nature? L'état de faiblesse ne cesse-t-il pas plus tôt dans les uns que dans les autres? et comme il est des tempéramens qui ne sont pas même formés à l'âge qu'on nous donne ici pour le point fixe et précis où commence l'obligation, n'en est-il pas aussi un grand nombre qui le sont avant ce terme, et qui, dans un âge moins avancé, sont capables de travaux infiniment plus pénibles que le jeûne le plus rigoureux? C'est, mes frères, ce que reconnaît encore le docteur angélique. Il ne dit pas, comme on semble le lui imputer, que personne ne soit en état de jeûner avant l'âge de vingt et un ans ; il dit seulement que plusieurs ne le peuvent pas : *Quod est in pluribus ;* et il est évident que, dans ses principes, plusieurs aussi sont soumis bien plus tôt à cette obligation.

Il y a donc de la témérité de fixer à un point précis l'obligation du jeûne. Qu'on dise, si l'on veut, que dans l'adolescence le jeûne peut être moins exact et moins rigoureux, qu'on peut être dispensé de l'observer avec une certaine continuité, et qu'il faut se conduire selon la mesure des forces que Dieu nous donne ; j'y souscris volontiers. Mais il faut toujours revenir au principe de Tolède, qu'il n'y a que l'impossibilité qui excuse la transgression : *Ætatis impossibilitate ;* et que par conséquent tout ce qui est possible est en même temps nécessaire et indispensable.

Respectables vieillards, ce que je dis pour la jeunesse, je le dis aussi pour vous : vos forces doivent être la règle de votre conduite. Vous devez observer la loi du jeûne, si vous le pouvez et autant que vous le pouvez. Loin de nous l'illusion funeste, qui vous ferait regarder comme une dispense de la pénitence un âge que le Seigneur ne vous accorde que pour donner lieu de réparer par la pé-

nitence les longs égaremens de votre vie! Et qu'attendez-vous des lâches ménagemens que vous suggèrent l'amour de la vie, ou que vous conseille l'aveugle tendresse de vos proches? Comptez-vous donc sur l'immortalité? espérez-vous échapper au tombeau qui déjà s'ouvre sous vos pas? et ne serait-il pas plus glorieux pour vous de sacrifier généreusement à la pénitence le peu qu'il vous reste de jours, que de chercher à les multiplier par des affaiblissemens aussi inutiles pour votre corps qu'ils sont pernicieux pour votre ame? Ah! consentez à mourir, puisqu'une nécessité inévitable vous y condamne. Mais mourez les armes à la main contre les ennemis de votre salut; mourez sur la croix de Jésus-Christ; mourez en laissant à la génération future l'exemple de votre courage et de votre vertu.

Le second motif légitime de dispense, c'est un état évident de langueur et de faiblesse : *Evidenti fragilitatis languore.* Remarquez, mes frères, ces paroles du concile. Ce qui peut vous dispenser du jeûne et de l'abstinence du carême, ce n'est pas la crainte d'un danger souvent chimérique; c'est un état actuel de langueur, de faiblesse, de maladie. Ce n'est pas une indisposition passagère dont vous seuls êtes les juges; qui ne vous détourne ni de vos affaires ni de vos plaisirs; qui n'est considérable qu'à vos propres yeux, et tout au plus à ceux d'un médecin trop complaisant, et plus soigneux de la santé de votre corps que de celle de votre ame : c'est un état d'infirmité connue de ceux qui vous approchent, et dont l'évidence puisse lever le scandale de votre transgression. Ce n'est point une diminution d'embonpoint et de force; ce n'est point la perte de ce coloris brillant dans lequel vous mettez une ridicule complaisance; ce n'est point une sorte d'affaiblissement qui vous rend moins agréables à certaines sociétés, moins propres à certains plaisirs qui, quelque légitimes qu'ils puissent être d'ailleurs, vous sont interdits pendant ce saint temps : c'est un dépérissement qui altère notablement votre santé, et qui vous empêche de remplir les devoirs essentiels de votre état. Voilà, mes frères, ce que les saints Pères entendent par cette infirmité qu'ils regardent comme une dispense légitime du jeûne. Et si vous étiez dans cet état, vous ne seriez légitimement dispensés qu'après avoir pris tous les moyens possibles de concilier la règle de l'Eglise avec le soin que vous devez prendre de votre conservation; vous demeureriez chargés de tout ce qui ne serait point incompatible avec votre santé. Souffrez que j'entre ici dans quelques détails qui peut-

être ne sont pas dignes de la majesté de la chaire évangélique, mais que des préjugés trop répandus rendent aujourd'hui nécessaires.

Lorsque nous vous pressons de vous soumettre à la loi du jeûne, vous alléguez la délicatesse de votre tempérament. Je l'avoue, mes frères, cette délicatesse est extrême. Mais si cette faiblesse ne vient que de vos désordres antérieurs ou de la mollesse dans laquelle vous vivez, croyez-vous qu'elle soit pour vous une excuse légitime? Voulez-vous donc faire revivre dans la pratique l'opinion monstrueuse de ces casuistes odieux qui ont osé décider qu'un homme était dispensé du jeûne lorsque, par des travaux illicites ou des débauches honteuses, il s'était mis hors d'état de l'observer? Quittez, mes frères, cette vie molle et voluptueuse, qui est elle-même un des péchés que vous devez expier par le jeûne et les autres rigueurs de la pénitence : cessez de donner au sommeil et à l'oisiveté des momens précieux, que vous devriez consacrer à la prière, aux soins de votre domestique, à des travaux utiles, et bientôt vous recouvrerez la force qui vous est nécessaire pour accomplir les lois de l'Eglise. Cette faiblesse que vous alléguez est la compagne inséparable de la paresse et de la volupté; elle ne se trouve que dans des hommes amollis par les délices; elle disparaît lorsqu'on sait s'armer d'un noble courage. Combien de personnes, après s'être données sincèrement à Dieu, ont exécuté, sans préjudice de leur santé, des œuvres pénibles dont elles ne se seraient jamais crues capables dans les jours de leurs égaremens!

Le jeûne, dites-vous, écarte de vous le sommeil qui vous est nécessaire. A cela je réponds, premièrement, que le jeûne est en partie destiné à produire cet effet; que les veilles font partie des œuvres de pénitence, et que, selon l'intention de l'Eglise, nous devons dans ce saint temps retrancher de notre sommeil comme de nos alimens. Je réponds, en second lieu, qu'en changeant l'ordre de vos repas, en différant jusqu'au soir celui que l'Eglise vous permet de faire au milieu de la journée, vous pourriez rappeler le sommeil autant qu'il vous est nécessaire pour réparer vos forces, et que, si vous le pouvez, vous le devez.

Vous nous dites que les alimens du carême vous causent des incommodités considérables; que plusieurs fois vous en avez essayé et qu'ils étaient incompatibles avec votre tempérament. Et moi je dis, mes frères, que si cette excuse est bonne pour quelques personnes, elle est une pure illusion à l'égard du plus grand nombre je dis qu'il est peu vraisemblable que des alimens qui ont été

d'abord la seule nourriture de l'homme, soient aujourd'hui si nuisibles : je dis qu'ils seraient d'abord très salutaires, même pour le corps, si on voulait les prendre avec la simplicité de la nature, si on ne les altérait par des assaisonnemens; et j'en appelle sur ce point aux maîtres de l'art et à l'expérience d'un nombre infini d'hommes qui, par choix ou par pauvreté, ne connaissent point d'autre nourriture. Les riches sont-ils donc pétris d'un autre limon que les pauvres? et ce qui est salutaire pour les uns peut-il être nuisible pour les autres?

Rappelez-vous ici, mes frères, l'histoire de ces trois enfans juifs, dont nous parle le prophète Daniel, qui lui-même se trouvait dans les mêmes circonstances. Ils étaient élevés à la cour du roi de Babylone, et ce prince voulait qu'ils fussent nourris de sa propre table. Mais les viandes que l'on y servait étaient prohibées par la loi. Ces enfans, pénétrés de la crainte du Seigneur, demandèrent donc de n'avoir point d'autre nourriture que des légumes, point d'autre boisson que de l'eau, et après une longue expérience, ils parurent plus sains et plus vigoureux que les autres enfans qu'on nourrissait des viandes les plus succulentes et des mets les plus délicieux. Si vous aviez de la foi, mes frères, ce miracle se renouvellerait en votre faveur.

Mais je suppose que les alimens du carême vous soient véritablement nuisibles, et que vous ayez besoin de ceux dont l'Eglise interdit l'usage pour ce saint temps; ce besoin, mes frères, est-il continuel? Et si cette indulgence vous est nécessaire pour quelques jours, s'ensuit-il que vous deviez en user pendant toute la Sainte Quarantaine? Et si une indisposition qui vous est survenue vous empêche de commencer l'abstinence avec les autres Fidèles, ou vous force de l'interrompre, s'ensuit-il que vous ne deviez pas la reprendre lorsque cette indisposition a cessé? Enfin, dans les jours mêmes où l'usage des viandes vous est nécessaire, êtes-vous dispensés d'observer la loi de l'Eglise quant à l'unité du repas, et à l'heure à laquelle vous devez le prendre? C'est surtout en cela que consiste le jeûne; et s'il fallait décider lequel de l'abstinence ou du jeûne est le plus essentiel à l'observation du carême, je ne craindrais point de dire, mes frères, que c'est le jeûne. Pourquoi? parce que c'est par le jeûne que toute la tradition, toute l'antiquité ecclésiastique désigne la sainte carrière que nous parcourons; parce que l'Eglise, dans ses prières, dans ses cérémonies, dans les usages qu'elle adopte pour ce saint temps, ne parle que du jeûne et rapporte tout au jeûne; parce qu'enfin le jeûne va plus direc-

tement que l'abstinence à la fin que l'Eglise se propose. Cette fin, c'est la mortification des sens, l'affaiblissement de la chair de péché, une plus grande facilité pour la prière. Or, le jeûne produit ces salutaires effets beaucoup plus facilement que l'abstinence. Celle-ci n'exclut par elle-même ni la quantité, ni la variété, ni la délicatesse des mets; et l'on sait que c'est en ce genre que les gens du monde font surtout éclater leur somptuosité, leur magnificence; mais le jeûne retranche tout le superflu, il prend même quelque chose de ce qui paraîtrait nécessaire dans d'autres circonstances : il consiste essentiellement dans l'unité d'un repas simple et frugal. Il entre donc plus directement dans les vues de Jésus-Christ et de l'Eglise; et par conséquent ceux que des raisons légitimes dispensent de l'abstinence ne sont que plus obligés à observer fidèlement le jeûne.

Enfin, mes frères, il est, indépendamment de l'âge et de la santé, des circonstances particulières, des situations passagères ou permanentes qui forment cette nécessité inévitable dont parle le concile de Tolède, et qui par cette raison sont une dispense légitime de la loi de l'Eglise. Tel est, selon les théologiens les plus exacts, l'état d'une femme qui porte dans ses entrailles ou qui nourrit de son lait le fruit précieux de l'union et de la tendresse conjugale. Tel est l'état d'un pauvre qui, dans son extrême misère, n'a d'autre ressource que la charité de ses frères, et qui ne peut déterminer ni l'heure ni l'espèce de ses repas, parce que l'une et l'autre dépendent moins de sa volonté que de celle de ses bienfaiteurs. Quels retranchemens pourrait-on prescrire à des infortunés qui ont à peine de quoi ne pas mourir de faim? Hélas! nos repas les plus simples, ces collations auxquelles nous ne voulons pas donner le nom de repas, seraient pour eux des festins somptueux. Cependant, mes frères, si ces pauvres sont animés d'un esprit de religion et de pénitence, ils trouveront dans leur pauvreté même la matière de quelque sacrifice : ils différeront, jusqu'à l'heure prescrite par l'Église, de manger le pain qu'une main charitable leur donnera; ils useront avec plus de sobriété des viandes qui leur seront distribuées; ils n'en useront qu'au défaut d'autres nourritures; ils les partageront avec d'autres pauvres à qui elles pourraient être plus nécessaires. Mais, encore une fois, nous ne devons faire ici mention des pauvres que pour nous exciter à soulager leur misère. L'aumône, comme je le ferai voir dans une autre instruction, doit accompagner le jeûne, lorsqu'on l'observe, et le remplacer lorsqu'on est contraint de le rompre.

La nécessité inévitable, dont parlent les saints Pères, s'étend aussi, mes frères, à ces hommes qui portent dans toute sa rigueur la peine imposée à Adam et à sa postérité; c'est-à-dire qui mangent leur pain à la sueur de leur front, qui sont sans cesse courbés vers la terre pour en arracher leur nourriture et la nôtre, ou qui sont obligés d'exercer des professions aussi pénibles et aussi fatigantes qu'elles sont en elles-mêmes honnêtes et nécessaires à la société. Mais n'abusez point, mes frères, de ce principe que nous suggèrent la prudence et l'humanité. Pour que votre travail soit pour vous une dispense légitime, il faut premièrement qu'il soit nécessaire; il faut, en second lieu, qu'il soit véritablement incompatible avec l'observation de la Loi. Sans la réunion de ces conditions essentielles, vous n'êtes point dans le cas d'une nécessité inévitable.

Je dis premièrement qu'il faut que votre travail soit nécessaire. Car si, en modérant ce travail, vous pouvez également pourvoir à votre subsistance et à celle de votre famille, il est évident que c'est la cupidité qui vous porte à travailler avec un excès incompatible avec le jeûne; et par conséquent la religion ne peut vous tenir compte de ce travail, ni le regarder comme une dispense légitime de ses lois. Ici, mes frères, quels reproches ne pourrais-je pas faire à ces maîtres inhumains qui, sans respect pour la loi du jeûne, accablent de fatigues inutiles ou leurs serviteurs ou les compagnons de leurs travaux, et les mettent ainsi dans la nécessité de la violer! Leur transgression peut être innocente, puisqu'elle est involontaire; mais vous qui la rendez nécessaire, pour ainsi dire, sans nécessité, c'est vous qui en portez la faute devant Dieu. Quels reproches ne pourrais-je pas adresser à ceux qui prennent pour dispense légitime la fatigue de la chasse, un voyage de plaisir, ou qui pourrait être différé à un autre temps! Non, mes frères, ne vous y trompez pas : dès qu'il n'y a dans cette fatigue aucune nécessité, elle laisse subsister dans son entier l'obligation de jeûner.

Je dis, en second lieu, qu'il faut que le travail soit incompatible avec l'observation de la loi; et c'est ici où vous avez besoin d'une grande prudence, d'une grande délicatesse de conscience, pour juger sainement de ce que vos forces vous permettent, et de ce qu'elles ne vous permettent pas. Car, mes frères, ce n'est pas le travail qui porte en lui-même la dispense, c'est l'impossibilité de le concilier avec le jeûne et par conséquent l'obligation varie selon les différences infinies des situations et des tempéramens. Ce qui est impossible à celui-ci peut être possible à celui-là. Ce qu'un homme plus faible ne peut absolument observer, un autre plus robuste

peut l'observer en partie. Or, selon les principes que nous avons déjà posés, il n'y a que l'impossibilité qui excuse, et tout ce qui n'est pas impossible est par cela même nécessaire et indispensable. Il n'est donc personne qui ne doive au moins essayer ses forces; il n'est personne, même parmi ceux qui sont occupés des travaux les plus pénibles, qui puisse en sûreté de conscience se dispenser du jeûne, à moins que l'expérience ne lui ait appris qu'il est hors d'état de l'observer. J'ajoute qu'il n'est personne qui ne doive mettre quelque différence entre les jours de jeûne et les autres jours, et qui ne doive participer par quelque retranchement à la pénitence publique de l'Église.

Est-il besoin, mes frères, que je vous fasse remarquer que cette dernière espèce de dispense ne comprend ni ces professions sédentaires, qui s'exercent dans l'intérieur d'une maison, sans fatigue et presque sans mouvement du corps, ni ces domestiques de l'un et l'autre sexe, dont le service n'a rien de pénible, dont la plus grande partie de la vie se passe dans l'inaction ou l'amusement; ni ces militaires qui, dans le repos d'une garnison, n'ont ni marches à faire, ni travaux à essuyer, ni combats à livrer; moins encore ces homme oisifs qui se croient exempts de travailler par l'opulence dont il jouissent, et qui bien loin de pouvoir être dispensés du jeûne, devraient, au contraire, y joindre des travaux utiles, et faire par pénitence ce qu'ils ne font point par nécessité? Tels sont les maximes de la religion sur la matière du jeûne. (L'abbé Gery.)

Péroraison.

Mais de quoi servira, ô mon Dieu, que nous les exposions dans toute leur pureté, si vous ne les gravez vous-même au fond des cœurs? Sans vous, Seigneur, sans le secours de votre grace, la sévérité de votre sainte loi ne pourra qu'effrayer la faiblesse de nos auditeurs; elle n'en fera que des prévaricateurs, et les rendra plus coupables à vos yeux. Répandez donc sur ceux qui m'écoutent l'onction salutaire de cette grace. Inspirez-leur une juste crainte de vos jugemens, une haine souveraine du péché, un désir sincère de satisfaire pleinement à notre justice, et de rentrer en grace avec nous. Donnez-leur l'amour de la pénitence et de la croix de Jésus-Christ; adoucissez par votre saint amour le joug que votre Eglise leur impose. Faites-leur éprouver combien les larmes mêmes de la pénitence sont douces à ceux qui les répan-

dent dans votre sein paternel; et combien elles sont un gage assuré du bonheur éternel, que vous promettez à ceux qui reviennent à vous de tout leur cœur. Je vous le souhaite, mes frères, ce bonheur ineffable, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. (Le même.)

JUGEMENT DERNIER.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Le principe d'un jugement à subir après cette vie est tellement conforme à la raison, que nous le trouvons établi dans tous les temps, répandu dans tous les pays; toutes les religions l'ont enseigné, toutes les nations l'ont adopté. Comment auraient-elles pu concilier autrement la certitude d'un Dieu juste, avec le spectacle frappant de la distribution inégale des biens et des maux sur la terre? Le crime presque toujours heureux, la vertu presque partout misérable ont fait calomnier la Providence par les insensés, mais ont fait sentir aux esprits raisonnables ses vues pleines de sagesse; et, les faisant pénétrer dans les profondeurs de l'avenir, leur ont découvert la nécessité d'une autre vie, où, la scène changeant entièrement, le bonheur serait une récompense et le malheur un châtiment. Ils admettaient donc tous un jugement, qui, rétablissant l'ordre interverti dans le monde, rendrait à la vertu ses honneurs usurpés, et couvrirait le vice de l'opprobre dont il a l'art de se garantir: mais il n'avait pas été accordé à la raison humaine d'aller plus loin; elle était incapable de découvrir la nature et les circonstances de ce jugement, et ses efforts pour y atteindre avaient abouti à imaginer des fables absurdes et minutieuses. C'est à notre religion, qui a répandu sur le monde tant de lumières, que le genre humain a l'obligation d'être éclairé sur ce point si important. La foi, déchirant le voile qui cachait nos destinées, nous révèle deux arrêts successifs que nous aurons à subir: le premier, au moment où nous sortirons de ce monde; le second, au jour où le monde lui-même sera anéanti: l'un, seul aux pieds de Dieu; l'autre, à la vue de toutes les générations: celui-là, par notre ame séparée de notre corps; celui-ci, par notre ame et notre corps réunis de nouveau. Ce ne seront point deux jugemens divers, à proprement parler, ils n'en feront qu'un seul, il n'y aura de diffé-

rence que leur solennité; le second sera la confirmation du premier, ou, pour parler un langage plus exact consacré par l'Esprit-Saint, il sera la révélation du juste jugement de Dieu. Considérons ce double jugement, d'abord en lui-même, fixant notre éternelle destinée, et tel qu'au moment de la mort nous irons le recevoir; nous examinerons ensuite les circonstances dont il sera environné dans le grand jour de sa publicité.

Le jugement de Dieu est inévitable. Il est en mon pouvoir de faire qu'il me soit favorable ou contraire; mais un pouvoir auquel je suis irrésistiblement soumis me forcera un jour de le subir. Je n'ai été mis au monde que pour en être retiré. Je n'ai reçu des biens temporels et spirituels que pour en rendre compte. De tous les hommes qui, avant moi, ont traversé cette vie, il n'y en a pas un qui n'ait été arrêté au passage de l'éternité pour y recevoir sa sentence. Chaque jour je vois autour de moi mes semblables partir pour se rendre devant ce redoutable tribunal. Mon tour viendra; c'est une nécessité de l'attendre. Ne pouvant m'y soustraire, je dois m'y disposer.

Sûr d'avoir à subir mon jugement, j'ignore absolument quand il sera rendu. Le moment ne me sera connu que lorsqu'il sera arrivé; jusque-là il demeure caché dans l'impénétrable nuage de l'avenir. Ce que Dieu me révèle, ce qu'il me fait répéter presque par tous les écrivains sacrés, afin que je ne puisse ni l'ignorer, ni l'oublier, c'est que ce jour terrible arrivera à l'improviste et comme un voleur. Malheur à moi si, plongé dans la léthargie du péché, je ne me réveille qu'au son de l'heure fatale; si, comme tant d'autres qui tombent journellement à mes côtés, je me laisse surprendre au milieu de mes dissipations par la voix tonnante qui m'ordonnera d'en rendre compte. Les malheureux! à l'instant où ils ont entendu cette épouvantable citation, ils se flattaient d'avoir encore un long temps pour s'y disposer. Ce qui leur est arrivé, je puis l'éprouver; je l'éprouverai certainement comme eux, si, comme eux, je néglige de me préparer à ce moment le plus important de tous.

Dans cette terrible incertitude sur le jour où mon tour viendra de comparaître devant le Juge suprême, ce que je sais certainement, ce qui redouble mon effroi, c'est que je m'en approche continuellement. Chaque moment de ma vie est un pas que je fais vers celui qui la terminera; chaque jour je sens la vieillesse appesantir ma tête et la pencher plus fortement vers le tombeau; chaque année m'enlevant sensiblement une portion de ma vie,

m'avertit que l'année où je dois la perdre tout entière ne peut pas être éloignée. Depuis que j'occupe la terre, que d'heures, que de journées, que d'années passées, hélas! et ne puis-je pas dire perdues! j'aurai à justifier l'emploi de toutes, et chacune grossit le compte qui me sera demandé. Avec quelle ardeur ne dois-je donc pas employer ce qui me reste de temps, bien court peut-être, à réparer tout celui que j'ai consumé inutilement, si ce n'est même criminellement!

Il viendra donc, et nous l'attendons dans le silence de la terreur, ce jour appelé avec tant de justesse le jour du Seigneur. On peut regarder tous les jours de notre vie comme nous appartenant, parce que nous les employons au gré de notre volonté; mais le jour de notre mort n'est plus à nous; ce n'est plus nous qui en disposons. La volonté suprême qui le fixa dispose arbitrairement de ce jour et de nous-mêmes. Au moment où nous entrons dans le sommeil de la mort, Dieu, qui pendant tout le temps de notre vie avait paru endormi sur nous et sur nos actions, se réveille comme d'un long somme; il se lève, dit son Prophète, et vient juger sa cause. C'est sa cause et la mienne; il est ma partie, et en même temps mon juge. C'est lui qui se lève pour intenter contre moi l'accusation; c'est encore lui qui s'assied pour prononcer mon arrêt. Il n'y a que l'Etre infiniment juste à qui puisse appartenir ce droit de juger sa propre cause. Les juges de la terre n'en sont pas dignes; leurs arrêts seraient constamment inspirés par la passion, dictés par l'intérêt; mais ce qui serait parmi les hommes le comble de l'iniquité est dans Dieu la suprême justice. Quel autre pourrait lui dénoncer la multitude de péchés cachés à tous les yeux humains, qui n'ont eu que lui pour témoin? Qui peut, s'il n'est pas Dieu, sentir toute la malice, voir toute la difformité du péché? Dans lui, la justice et la vengeance se confondent sans inconvénient. Dans l'homme, la vengeance est criminelle, parce qu'elle est un emportement de passion ; dans Dieu, elle est sainte, parce qu'elle est un mouvement d'équité. Celle de l'homme excède toujours les bornes; celle de Dieu ne peut pas en avoir. L'homme n'a pas le droit de se venger : il y a sur la terre, ou au moins dans le ciel, des tribunaux qui le vengeront; mais qui est-ce qui serait capable de venger Dieu? Quel autre que lui pourrait tirer la vengeance pleine, entière, qui lui est due? La vengeance est à moi, dit-il. Elle ne peut être qu'à lui, parce qu'il n'y a que lui qui puisse et en connaître l'étendue, et en infliger la totalité. Sur la terre il ne l'exerce pas; il la réserve au jour où il nous aura amenés à ses

pieds pour nous juger, et plus elle aura été différée, plus elle sera terrible. C'est alors, nous dit-il d'une voix menaçante, c'est lorsque j'aurai repris l'exercice de ma justice, que j'aiguiserai mon glaive comme la foudre, et que j'assouvirai contre mes ennemis la plénitude de ma vengeance.

Nous redoutons les tribunaux humains; et que sont leurs jugemens auprès de celui de Dieu? Figurez-vous, d'une part, un criminel conduit devant le magistrat qui l'interroge, et de l'autre, le pécheur comparaissant devant Dieu, qui prononce son arrêt. Quelle différence de terreur dans les deux! Vous verrez l'un, conservant encore de l'espérance, chercher à faire illusion à son juge, vouloir surprendre son équité, implorer sa pitié, tâcher de fléchir sa justice; et l'autre, dans le silence de la confusion et dans l'horreur du désespoir, contempler l'inévitable éternité de supplices où il va être plongé. Que peut-il, en effet, répondre au juge suprême qui demande le compte de ses actions? Mais que dis-je? il ne nous le demandera pas, il nous le présentera lui-même tout fait. Nous en lirons tous les articles écrits dans le livre des justices; le tableau fidèle de notre vie sera remis en entier sous nos yeux. La main céleste, déroulant tous les plis de notre conscience, nous en fera découvrir pour la première fois peut-être les diverses sinuosités. Nous verrons avec effroi la multitude de nos péchés s'offrir tous ensemble à nos regards, non plus sous les fausses couleurs dont le monde cherche à les parer, et dont nous les embellissions à nos yeux, mais tels qu'ils sont, et dans toute leur difformité. Notre conscience, que nous étions parvenus à pervertir, dont nous avions fait notre complice, et qui, séduite d'abord par nous, entretenait à son tour notre illusion, rendue désormais à sa rectitude primitive, s'élèvera contre nous. Nous refusâmes dans le temps d'écouter ses avis salutaires; nous entendrons malgré nous ses terribles reproches. Ses remords, que nous étouffâmes, commenceront notre supplice. Si sa voix nous effrayait tant, quand elle nous accusait seulement à notre propre tribunal, de quelle terreur ne nous pénètrera-t-elle pas, quand elle déposera contre nous au tribunal de Dieu? Tel sera donc, dans ce redoutable jugement, l'excès de honte et de malheur de celui qui sera trouvé coupable, qu'il sera forcé de se condamner lui-même. L'épouvantable arrêt que prononcera le Juge suprême ne sera que la confirmation de celui qu'aura déjà porté la raison du pécheur.

Il est enfin rendu, cet arrêt que la miséricorde avait tenu si long-temps suspendu sur la tête du pécheur, et que ses crimes

ont enfin arraché à la justice. Ce n'est plus la confusion qui le pénètre, c'est le désespoir avec toutes ses horreurs qui s'empare de lui. Le temps de la grace est passé, les siècles de la colère commencent. Ils commencent, hélas! et jamais ils ne finiront. L'éternité, voilà la mesure de ses tourmens. Il voit déjà sous ses pas les flammes qui le brûleront sans relâche, et, ce qui est plus affreux, qui ne le consumeront jamais.

L'homme a reçu son jugement. Le juste recueille sa récompense, le pécheur subit son supplice. Tout n'est-il pas consommé? La justice suprême a-t-elle encore quelque chose à exiger? l'éternelle félicité quelque chose à désirer? le comble du malheur quelque chose à redouter? Pourquoi ce second jugement que Jésus-Christ promet aux saints et dont il menace les coupables? Est-ce pour lui-même, est-ce pour les réprouvés qu'il rassemble cet appareil imposant? C'est, et pour lui-même et pour eux. Pour lui, afin de faire éclater sa gloire, de justifier sa justice, de venger sa doctrine, de faire révérer jusqu'à ses humiliations; pour les saints, afin de manifester leurs vertus; pour les damnés, afin de combler leur confusion. Les circonstances du dernier jugement vont nous montrer ces vues de notre Dieu parfaitement réalisées.

Le temps a terminé son cours; la dernière des heures va sonner: l'univers touche à son terme; la parole qui le fit sortir du néant, va l'y replonger. Un Ange vient lui annoncer qu'il ne lui reste plus à exister que quelques instans; il vole au travers du ciel, criant d'une voix forte aux peuples étonnés: Tremblez devant le Seigneur et rendez lui gloire; l'heure de son jugement est arrivée. Il embouche la trompette fatale qui, selon les oracles des Prophètes, doit précéder immédiatement la consommation du mystère de Dieu. A ce son, qui retentit jusque dans les entrailles de la terre, se réveillent tous ceux qui, depuis l'origine du monde, s'endormirent du sommeil de la mort; toutes les générations, entassées depuis tant de siècles les unes sur les autres, se redressent et reviennent sur la terre qu'elles occupèrent. Du sein de la mer, des antres profonds, de toutes les parties du monde, Dieu a ramassé leurs membres épars. Leurs ames s'étonnent de se trouver de nouveau unies aux corps qu'elles ont animés. Tous les hommes qui existèrent jamais, rassemblés dans un même lieu, se regardent avec étonnement, attendant en silence ce qui va arriver. C'est le Fils de l'homme qu'ils voient se présenter couvert de gloire et de majesté, porté sur une nuée lumineuse, environné de la multitude de ses Anges. Il vient, revêtu de la puissance que son Père lui a confiée,

juger tous ces mortels pâles et tremblans à ses pieds. A son aspect les cieux s'enfuient et disparaissent avec les astres dont ils brillaient; la terre s'écroule sous ses habitans consternés; les élémens se dissolvent. De tout ce que Dieu créa, il n'a conservé que les humains pour recevoir ses arrêts, et ses ministres pour les exécuter.

Le voilà donc enfin ce dominateur suprême, rendu à toute sa splendeur, qu'il avait si long-temps laissé obscurcir; voilà tous ces hommes qui l'avaient ignoré, méconnu, persécuté, outragé, forcés de l'adorer. Le peuple qui a été le sien, qui a refusé de continuer de l'être, levant, comme l'annonçait le Prophète, les yeux sur celui qu'il immola, reconnaît en lui son Messie revêtu d'une gloire bien supérieure à celle dans laquelle il l'attendait, achevant d'accomplir les oracles, et possédant l'héritage des nations, promis pour lui à David son père. Ils le contemplent avec effroi sur leurs têtes, les peuples infidèles qui, dans leurs extravagantes superstitions, lui substituèrent de vaines idoles; ils cherchent inutilement les absurdes divinités auxquelles ils prodiguèrent leur encens; ils sont confondus de honte de s'être prostitués à un culte aussi insensé qu'impie, qui insultait la raison, outrageait la nature, dégradait l'humanité; les voilà aussi, courbant devant Dieu leurs têtes superbes, qu'ils élevaient contre lui avec une insolente arrogance, ces hommes audacieux qui avaient secoué le joug de la religion. L'athée regarde avec terreur celui à qui il osa contester l'existence; le déiste qui nia la Providence, admire en frémissant la consommation de son grand ouvrage; les incrédules de toutes les classes viennent avec désespoir servir au triomphe de la religion dont ils révoquaient en doute la réalité. Ils tombent aussi aux pieds de ce Dieu qu'ils ne cessèrent d'offenser par leurs crimes et d'outrager par leurs blasphèmes, tous ces libertins d'esprit et de mœurs, pour qui la foi, la piété, la religion furent des sujets de dérision: dans la douleur d'un repentir désormais stérile, ils s'offrent à ses éternelles vengeances, et lui font, par leur humiliation, à la face de l'univers, une solennelle réparation de leurs extravagantes impiétés. Voilà donc quel est l'évènement de ce grand jour, de ce jour tel que depuis le commencement il n'y en eut jamais de pareil, de ce jour après lequel il n'y en aura plus aucun. Tout orgueil des hommes est humilié, toute hauteur est abattue; Dieu seul est exalté, et sur les débris de toute autre grandeur anéantie, la sienne s'élève dans toute sa majesté.

Ce n'est pas seulement sa gloire méconnue que Jésus-Christ vient faire admirer; il veut faire révérer et adorer jusqu'à ses hu-

miliations. Le signe du Fils de l'homme, sa croix, autrefois le scandale des Juifs, et la folie des gentils, devenue la terreur des uns et des autres, apparaît resplendissante au plus haut des airs. C'est maintenant qu'est accompli ce que disait l'Apôtre : « Le scandale de la croix est anéanti ; il n'y a d'heureux que ceux qui ont porté et chéri la croix. » Ainsi, lorsque Dieu déployait sa puissance contre l'Égypte en faveur d'Israël, tout ce qui n'était pas marqué du sang de l'Agneau était frappé de sa colère. Ainsi, dans le jour où il développera avec bien plus de force sa toute-puissance pour les justes et contre les pécheurs, tout ce qui ne portera pas le signe du véritable Agneau pascal sera livré à ses implacables vengeances. Pécheurs, vous voyez la croix sur les autels, comme sur le trône de la miséricorde, vous inviter à mettre en elle votre confiance ; elle vous sera présentée alors, mais devenue aussi terrible qu'elle est consolante ; elle vous sera présentée, non plus pour réveiller vos espérances, mais pour consommer votre désespoir ; elle vous sera présentée pour être la règle de votre jugement, et la justice suprême fera servir à votre réprobation jusqu'à l'instrument de votre salut.

Jésus-Christ ne se borne pas à faire briller sa gloire méconnue, à faire respecter ses humiliations méprisées, il vengera encore sa doctrine calomniée et sa loi violée. Les livres sacrés, que dicta la Sagesse suprême, que la bonté infinie nous donna pour être notre règle, seront ouverts et présentés aux regards de toutes les générations rassemblées, pour être le titre de leur jugement. Ceux qui nièrent la divinité de ces saints livres, ou qui blasphémèrent les mystères qu'ils révèlent, ou qui raillèrent les principes qu'ils enseignent, ou qui négligèrent de s'instruire des règles qu'ils contiennent, ou qui violèrent les devoirs qu'ils imposent, y liront avec terreur leur condamnation prononcée d'avance. Que sont en effet tous les anathèmes dont les saintes Écritures sont remplies contre l'irréligion, contre le libertinage, contre l'orgueil, contre la colère, contre l'hypocrisie, contre le scandale, contre tous les vices, sinon autant d'arrêts anticipés sur ceux qui s'y livrent, et dont, au dernier jour, il ne restera à faire que l'application ?

Ainsi sera solennellement vengée la justice de Dieu continuellement bravée dans cette vie, et fréquemment outragée. Ainsi seront dissipés tous les murmures, toutes les plaintes que l'on entend maintenant répéter de tous côtés sur l'excessive rigueur de la loi de Dieu, sur la cruelle sévérité de ses jugemens. En se faisant rendre compte de la conduite de tous les hommes, Dieu daignera

leur rendre compte de sa propre conduite. Comme s'il avait besoin de faire confirmer par eux ses sacrés jugemens, en même temps qu'il jugera leurs justices, il fera juger par eux les siennes, et le monde qui ose les censurer sera forcé, tout en frémissant, de reconnaître l'équité de sa condamnation.

Ce n'est pas assez pour Jésus-Christ de se venger lui-même solennellement des mépris et des outrages du monde. La gloire de ses élus est liée à la sienne, et le monde n'est pas plus juste pour eux qu'envers lui. Il a donc voulu qu'il y eût un jour où leurs vertus, données en spectacle au genre humain tout entier, reçussent enfin les hommages qui leur furent si long-temps refusés. Sur la terre elles furent méconnues, et parce que l'humilité, qui les couronnait, les cachait avec soin aux regards des hommes, et parce que les hommes, qui n'étaient pas dignes de les connaître, ne cherchaient pas à les découvrir, craignaient même quelquefois d'y voir la censure de leurs vices. Et plût à Dieu que ces admirables vertus n'eussent été que méconnues! Mais tel est leur sort dans cette triste vie, d'être continuellement livrées au mépris, exposées aux outrages, en butte aux persécutions. L'Enfer est occupé sans relâche à en obscurcir l'éclat par le souffle empesté de la calomnie. Il n'y a pas de vertu dont, pour en détourner les hommes, il ne s'efforce de faire ou un vice ou un ridicule. Écoutez les propos du monde, et même de plusieurs de ceux qui, dans le monde, se sont fait une réputation d'honneur et de probité : vous entendrez de tous côtés taxer la piété, de minutie; la ferveur, d'exaltation; le zèle, de fanatisme; la délicatesse de conscience, de scrupule; l'amour de la solitude, de bizarrerie; l'humilité, de bassesse; la modération, d'indolence; la bienfaisance, de prodigalité; la prudence, de finesse; la franchise, d'indiscrétion; la résignation, d'insensibilité; la mortification, d'extravagance : les actions les plus louables sont interprétées défavorablement, et quand il est impossible de leur prêter un mauvais sens, ce sont les intentions qu'on empoisonne. Grand Dieu! ainsi, le peuple entier condamne sans cesse l'innocence, et il ne se trouve pas un Daniel qui la justifie. Non, ce n'est à aucun homme que Dieu confie le soin de dissiper les vapeurs infectes que le vice a entassées autour de la vertu, et de la montrer dans sa pureté; c'est lui-même qui se charge de la faire briller de tout son éclat. Il attend que tout ce qui exista d'hommes sur la terre soit rassemblé; c'est en leur présence qu'il veut manifester la gloire de ses saints; c'est devant tous ces yeux attentifs qu'il tire de l'obscurité dont elles furent couvertes jusqu'à ce jour, tant

d'actions héroïques, tant de victoires difficiles, tant de sacrifices pénibles qui n'eurent que lui pour témoin ; c'est aux regards de ceux qui les calomnièrent, qu'il fait éclater toutes les vertus des saints, et qu'il force leurs détracteurs eux-mêmes de leur applaudir. L'Esprit-Saint nous représente dans ce grand jour, d'une part, les justes s'élevant avec grandeur et dignité vis-à-vis de ceux qui les persécutèrent, et de l'autre, leurs vils calomniateurs, dans le trouble de la frayeur, dans l'étonnement de l'admiration, dans les gémissemens du repentir, se disant entre eux : les voilà donc ces hommes qui furent l'objet de nos dérisions et de nos reproches ! Insensés! nous traitions leur vie de folie, et nous croyions leur mort sans gloire; ils sont maintenant placés entre les enfans de Dieu, et leur sort est de triompher à jamais parmi les saints.

Ils sont donc aussi présens à ce redoutable jugement, tous ces coupables qui, abusant des graces de Dieu, ont enfin lassé sa patience, et qui, dans le cours d'une vie criminelle, méprisèrent sa miséricorde et bravèrent sa justice. Ils y sont venus, comme dit le Sage, tremblans de la pensée de leurs crimes, et traduits au suprême tribunal par leurs iniquités qui s'élèvent contre eux. Sur la terre, le vice, adroit à se cacher, parvient souvent à se faire honorer; quelquefois même, à la honte de la raison humaine, le vice public, quand il est heureux, est applaudi. L'espoir du secret ou du succès encourage au crime, et il n'est que trop commun de lui voir usurper les honneurs et même les éloges dus à la vertu. Dans ce monde, il n'existe pas de remède à ce désordre, parce qu'il tient à deux causes malheureusement aussi difficiles à détruire qu'elles sont universelles, la faiblesse de nos connaissances et la corruption de nos cœurs; mais Dieu a dit : Pour faire cesser cette injuste prostitution des éloges et des louanges, je créerai un jour où tout voile sera déchiré, où seront dissipées toutes illusions ; j'associerai le monde entier à ma justice, je lui ferai juger avec moi les pécheurs, et, afin qu'il puisse les juger comme moi, je lui ferai part de ma science universelle et de mon inflexible équité; je rendrai tous les yeux aussi perçans que les miens, tous les jugemens aussi sains.

Enfin les voilà exposés aux regards auxquels ils étaient parvenus à se soustraire, ces pécheurs qui avaient mis tout leur art à obtenir une estime si peu méritée; les voilà maintenant soumis à cet examen exact qu'ils redoutaient si fortement, non plus seulement à l'examen de Dieu qu'ils ont négligé, peut-être bravé, mais à celui des hommes; non plus seulement à l'examen de leur pays et de

leur génération, mais à celui de tous les pays et de toutes les générations. Leurs désordres, qui semblaient avoir péri avec eux, ressuscités avec eux, sont présentés aux regards du monde. Leur conscience, ouverte et déployée, laisse voir l'amas d'iniquités caché dans ses replis. L'universalité de leurs actions, tout ce qui fut épars dans le cours d'une longue vie, est mis à découvert et rassemblé dans un seul tableau. Depuis le premier péché, tout ce qu'on en a commis dans les divers âges est dévoilé à tous les yeux attentifs: emportemens d'une jeunesse déréglée, intrigues d'un âge mûr ambitieux, habitudes d'une vieillesse scandaleuse, tout ce qu'on voulait cacher au public, tout ce qu'on cherchait à se dissimuler à soi-même, tout ce qu'on avait oublié ou ignoré, tout est manifesté; ce qui était renfermé dans l'intérieur des cœurs, pensées, jugemens, amours, haines, désirs, espérances, transports, projets, tout est produit au grand jour. Cette multitude de péchés de tout genre s'offre accompagnée des circonstances qui les aggravèrent encore, et qui les rendirent plus inexcusables ou plus criminels; ils se présentent, non plus tels que les voyaient des yeux abusés, mais tels que Dieu lui-même les voit. Les prétextes dont on les palliait sont dissipés; les sophismes dont on les justifiait, confondus; les couleurs dont on les embellissait, effacées. Vus dans leur véritable nature, ils inspirent toute l'horreur qu'ils méritent.

Avec le mal que l'on a fait, seront aussi manifestés tous les biens auxquels on était tenu et que l'on a omis. On verra une vie pleine de péchés et vide de bonnes œuvres; nulles prières, nulles pratiques de piété, nuls secours aux indigens, nuls soulagemens aux malheureux, nulles mortifications. Toutes ces omissions que l'on se permettait sans scrupule, que l'on entassait sans remords, que l'on était peut-être parvenu à ne plus regarder comme des infractions de préceptes, seront découvertes et jugées de véritables prévarications. Il sera reconnu alors combien est coupable une vie oisive, combien une vie sensuelle est criminelle; et ce qui, aux yeux de tant d'hommes obscurs, est la partie la plus innocente de leur conduite, deviendra dans ce jour un des sujets de leur honte et de leur condamnation.

Et tous les bienfaits divins dont on a abusé vont sortir de l'obscurité où on les retint, et paraître au grand jour. On verra les dons de fortune accordés pour qu'on obtînt le mérite de la bienfaisance, dissipés en frivolités, en luxe, souvent même en dissolutions. On verra les talens de l'esprit, destinés par la Providence qui les donna à procurer à Dieu la gloire, au prochain l'instruc-

tion, employés à satisfaire une minutieuse vanité, peut-être même prostitués au libertinage et à l'impiété. On verra tous les dons naturels qui avaient donné des espérances de vertu, devenus des moyens de vice; on verra tout ce qui fut reçu de graces dans le cours de la vie, rendu inutile par le défaut de correspondance; tant d'inspirations saintes rejetées, tant de pieux désirs étouffés, tant de remords combattus, tant de salutaires avertissemens méprisés, tant d'occasions favorables négligées; tout ce qui fut employé contre le service du maître qui l'avait confié sera connu de l'univers entier.

Ce ne seront pas seulement les péchés que l'on a commis, ce seront encore ceux que l'on a fait commettre, ou auxquels on a participé, qui deviendront la matière de cet examen sévère et solennel. Toutes les ames que le pécheur entraîna avec lui dans le vice s'élèveront contre lui et lui reprocheront publiquement ceux de leurs péchés dont il fut ou la cause ou l'occasion; elles relèveront hautement les suggestions insidieuses, les conseils perfides, les discours dangereux, les exemples scandaleux par lesquels il pervertit leur foi, ébranla leur vertu, corrompit leur innocence, autorisa leurs désordres. Tous ces crimes étrangers lui deviendront, dans le grand jour, aussi personnels que ceux dont il s'était rendu coupable.

Essaiera-t-il de recouvrir cette masse de péchés par la pénitence qu'il prétendra en avoir été faite? sans doute, pour les véritables pénitens, ce jour sera celui de leur triomphe et de leur gloire; leurs fautes auront disparu; on ne verra plus que les austérités qui les expièrent et les vertus qui les remplacèrent; mais ces pénitences fictives, ces pénitences incertaines par lesquelles on essaie de revenir à Dieu sans quitter le monde, et qui trop souvent éblouissent les hommes, seront alors remises à leur juste valeur. Le monde remontera jusqu'aux motifs de ces conversions qui le séduisirent en l'édifiant; il en apercevra le principe dans quelque humiliation, dans quelque dégoût, dans quelque dépit, dans quelque intérêt. Les suivant dans leur progrès, il découvrira combien furent légères les contritions, combien superficiels les examens, combien incomplètes les confessions. Descendant à leurs effets, il verra des satisfactions, ou nulles, ou mal faites, des réparations imparfaites, des restitutions insuffisantes, des réconciliations fausses, des regrets du péché étouffés par les désirs du crime, des velléités de vertu combattant faiblement un violent attachement au vice; aucune occasion évitée, aucune liai-

son rompue, aucune habitude réformée, aucune passion réprimée ; et toutes ces vaines pénitences seront elles-mêmes des sujets de reproches et des causes de confusion.

Ce n'est pas tout encore. Dans ce redoutable jour, Dieu jugera et manifestera non seulement les iniquités, mais encore les justices. En même temps qu'il fera briller les vertus solides de ses élus, demeurées jusque-là inconnues, il fera connaître toutes les fausses vertus qui trompèrent si long-temps le monde : la piété, qui n'était qu'hypocrisie ; la charité, qui n'était qu'ostentation ; la générosité, qui n'était qu'intérêt ; la douceur, qui n'était qu'indolence ; la complaisance, qui n'était que politique ; la modération, qui n'était que faiblesse ; la modestie, qui n'était que raffinement de vanité ; le zèle, qui n'était qu'humeur ; la clémence, qui n'était que frayeur ; la retenue, qui n'était que dissimulation : tout ce qui fut en un mot injustement estimé sur la terre, considéré alors sous son vrai point de vue, deviendra en un instant l'objet du mépris universel. Que d'œuvres si admirées, regardées jusqu'à ce moment comme des actes de la plus haute vertu, sur lesquelles peut-être, par un aveuglement trop commun, on avait compté soi-même pour le salut, se trouveront être non seulement inutiles, mais funestes, non seulement mortes, mais criminelles !

Ame pécheresse, coupable fille de Babylone, voilà donc, comme l'annonçait le Prophète, votre turpitude mise à découvert, votre ignominie révélée, votre opprobre manifesté. De quelle confusion n'êtes-vous pas pénétrée à ce fatal moment ? Vous redoutiez la censure de quelques hommes qui vous entouraient, et vous voilà exposée au blâme de tout ce qui exista d'hommes sur la terre. Vous redoutiez la censure de quelques hommes. Ah ! c'était celle de Dieu qu'il fallait craindre ; c'était contre celle-là qu'il fallait vous précautionner. Maintenant le ciel et la terre se réunissent contre vous, et vous accablent de leurs mépris, de leurs reproches, de leurs anathèmes. L'oracle de la sagesse est accompli ; l'univers entier a fait alliance avec Dieu, et combat avec lui contre les insensés. (Le C. de La Luzerne, *Explication des Evangiles.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Dominum formidabunt omnes adversarii ejus, et super ipsos in cœlis tonabit.

Les ennemis du Seigneur trembleront devant lui : il tonnera sur eux du haut des cieux. (I. *Reg.*, 2, 10.)

Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum.

Les cieux révèleront l'iniquité du pécheur, et la terre s'élèvera contre lui. (*Job*, 28, 27.)

Quid faciam, quum surrexerit ad judicandum Deus? et quum quæsierit, quid respondebo illi?

Que ferai-je lorsque Dieu viendra pour me juger? et lorsqu'il me fera rendre compte, que lui répondrai-je? (*Ibid.*, 31, 14.)

Tu terribilis es, et quis resistet tibi?

Vous êtes terrible, Seigneur! et qui pourra vous résister? (*Ps.*, 75, 8.)

Armabit creaturam ad ultionem inimicorum suorum.

Il armera toutes les créatures pour tirer vengeance des pécheurs. (*Sap.*, 5, 18.)

Ecce dies Domini veniet crudelis, et indignationis plenus et iræ furorisque, ad ponendam terram in solitudinem et peccatores ejus conterendos de ea.

Voici le jour du Seigneur qui va venir; ce jour cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur, pour faire de la terre une solitude et pour réduire en poudre tous les méchans. (*Isaïe*, 13, 9.)

Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui et principibus ejus.

Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens et les princes de son peuple. (*Idem*, 3, 14.)

Quis poterit cogitare diem adventus ejus? et quis stabit ad videndum eum.

Qui pourra penser au jour de son avénement? et qui en pourra soutenir la vue? (*Malac.*, 3, 2.)

Congregabo gentes et deducam eas in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis super populo meo et hereditate mea Israel.

J'assemblerai tous les peuples et je les amènerai dans la vallée

de Josaphat, où j'entrerai en jugement avec eux touchant Israël, mon peuple et mon héritage. (*Joel*, 3, 2.)

Dico vobis quoniam omne verbum otiosum quod locuti fuerint, homines reddent rationem de eo in die judicii.

Je vous déclare que les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites. (*Matth.*, 12, 36.)

Sol obscurabitur et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo, et virtutes cœlorum commovebuntur.

A ce jour, le soleil deviendra obscur; la lune ne rendra plus de lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. (*Idem.*, 24, 29.)

Secundum duritiam tuam et impenitens cor thesaurisas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei.

Par votre endurcissement et votre impénitence, vous amassez un trésor de colère pour le jour auquel le Seigneur fera paraître la justice de son jugement. (*Rom.*, 2, 5.)

Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.

Nous devons tous paraître devant le tribunal de Jésus-Christ. (*II Cor.*, 6, 10.)

Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus; omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.

Il n'y a point de créature qui puisse être cachée à Dieu; mais toutes choses sont découvertes à ses yeux. (*Ad Heb.*, 4, 13.)

Ecce venit Dominus in sanctis millibus suis facere judicium contra omnes gentes, et arguere omnes impios de omnibus operibus impietatis eorum.

Voici le Seigneur qui va venir avec une multitude de saints, pour exercer son jugement sur tous les hommes, et pour convaincre tous les impies de toutes les actions d'impiété qu'ils ont commises. (*In Ep. Judæ.*, 4, 14 et 15.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LE JUGEMENT DERNIER.

EXORDE.

Dies tenebrarum et caliginis, dies nubis et turbinis.

Jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuée et de tempête. (*Joël*, II, 2.)

Depuis qu'il a été ordonné au soleil de séparer le jour d'avec la nuit et de commencer la carrière des siècles, le genre humain a vu s'écouler des jours bien déplorables; jours amers où la peste exterminait les hommes échappés à la famine, où l'on rencontrait partout sur des visages pâles l'affreuse image de la mort; jours infortunés, où Dieu appela des extrémités de l'univers les guerriers, sanctifia leurs mains au combat, pour faire de la terre un désert, des villes un monceau de ruines, des hommes coupables un affreux carnage; jours affreux, où les malheureux, accablés d'angoisses dans leurs cachots, demandaient la mort et ne pouvaient l'obtenir de leurs impitoyables persécuteurs; jours désastreux, que les saints et les justes maudissaient en disant : Périsse le jour qui m'a vu naître, et la nuit dans laquelle il a été dit : Un homme a été conçu. Que cette nuit soit emportée par un tourbillon de ténèbres! qu'elle ne soit pas comptée dans les jours de l'année, ni dans le cercle des mois!

Mon dessein n'est pas de développer devant vous les preuves qui établissent l'avènement de ce grand jour; je me sens pressé de réserver mes faibles efforts pour réveiller dans vos ames la terreur du jugement de Dieu. Toutefois, je ne dirai rien des signes avant-coureurs de l'avènement du Fils de l'Homme. Il y a bien de quoi trembler quand on lit dans nos Prophètes la description effrayante qu'ils nous font des préliminaires de ce grand acte de la justice divine. La lune teinte de sang; le soleil obscurci; tout l'univers dans d'épaisses ténèbres; la terre agitée par d'horribles tremblemens, semblables aux convulsions d'un homme qui chancelle dans l'ivresse; les nations qui se heurtent et se choquent par de sanglantes batailles; l'épée du Seigneur enivrée de sang, les astres éteints ne marchant

plus qu'à la lueur étincelante du glaive du Seigneur. Ce ne sont là que les commencemens de cette grande douleur. Il y a ici un plus grand sujet à nos alarmes. L'interrogatoire du coupable, la discussion des consciences, la manifestation des délits, la confusion du pécheur, la sentence du Juge et toute cette procédure effrayante du jugement de Dieu, qui vous forcera de convenir que ce jour est justement appelé le jour d'obscurité et de nuages : *Dies tempestatis et caliginis.* Aussi quand l'esprit de Dieu dit que les hommes sècheront d'effroi en ce jour, il ne dit pas : Les hommes en ce jour seront glacés d'effroi en voyant la terre qui tremble, les élémens qui se dissolvent, tout l'univers prêt à s'écrouler avec tout le bruit qu'on doit attendre de ces effroyables ruines ; mais il dit que les hommes sècheront d'effroi dans l'attente du jugement qui va être prononcé contre toute créature.

Je remarque que dans le jugement des hommes, le coupable est interrogé, sa cause discutée, son délit manifesté au grand jour, la sentence prononcée avec un appareil imposant et terrible. Dieu gardera dans son jugement les formes sévères des jugemens des hommes. Le coupable sera interrogé, et vous verrez combien cet interrogatoire sera sévère ; sa cause y sera discutée, et vous verrez combien cette discussion le laissera sans excuse ; son délit sera manifesté, et vous verrez combien sa confusion sera amère ; la sentence sera prononcée, et vous verrez combien elle sera terrible. (M. Boyer, directeur de Saint-Sulpice, *Sur le Jugement dernier.*)

Sévérité et équité de la sentence de Dieu au jour du jugement dernier.

Vous avez, disait aux Juifs un Prophète, vous avez fatigué le Seigneur par l'audace de vos discours : *Laborare fecistis Dominum in sermonibus vestris.* A la vue de la prospérité des méchans, vous avez dit : Tous ceux qui font le mal sont agréables aux yeux de Dieu ; il les voit avec complaisance : *In eo quod dicitis, omnis qui facit malum bonus est in conspectu Domini, et tales ei placent.* Du moins avez-vous fièrement demandé : Où est il donc ce Dieu, dont le jugement devrait s'exercer sur eux : *Aut certè, ubi est Deus judicii?* Et n'est-ce point encore aujourd'hui le blasphème de ces prétendus sages, qui, spectateurs oisifs des désordres du monde, en prennent occasion d'insulter à la Providence qui le gouverne ; ou le scandale de tant d'ames faibles, qui, vainement alarmées des maux que dans le monde permet la Providence, laissent s'ébranler la confiance qu'elles lui doivent ?

Attendez, mes frères, attendez : il est dans le ciel un maître; il paraîtra donc sur la terre un juge. C'est aujourd'hui la tyrannie des passions humaines; arrivera donc le règne de la sagesse divine; et si, de la part de Dieu, un scandale apparent vous frappe, il sera donc pleinement dissipé un jour. C'est la foi de ce dernier jour qui doit nous prémunir efficacement contre le scandale du siècle; car, puisque l'ordre des choses est si souvent renversé sur la terre, puisque si souvent le juste y gémit, et que l'impie y triomphe, le Seigneur, infailliblement, jugera donc les uns et les autres. C'était la sage conséquence que tirait Salomon du malheur des bons et du bonheur des méchans: *Dixi in corde meo*, *justum et impium judicabit Deus.*

La Providence, il est vrai, paraît quelquefois, ou ignorer l'infraction de l'ordre qu'elle a établi dans le monde, ou s'intéresser peu à l'y maintenir. De là, le double reproche que l'impiété voudrait s'autoriser à lui faire. Reproche d'aveuglement ou de faiblesse, en ce qu'elle semble ou méconnaître le vice, ou délaisser la vertu. Or, c'est dans le jugement dernier qu'éclatera la solennelle justification de cette Providence souverainement éclairée, dont les connaissances ont démêlé tous les désordres du monde; et de cette Providence, souverainement équitable, dont la justice sait réparer la transgression de l'ordre qui devait régner dans le monde. Entrons en détail.

Quel est le désordre du monde? Ce n'est pas précisément que le vice y soit caché; c'est bien plutôt l'excès du désordre, quand il ose se produire. Et, comme il porte avec lui son opprobre, c'est une suite naturelle de l'ordre, qu'il rougisse de se montrer. Mais ce qui est un vrai désordre dans le monde, c'est qu'à la faveur d'un déguisement artificieux, le vice est confondu avec la vertu; c'est qu'il est honoré quelquefois sous les faux dehors de la vertu; c'est qu'il ose outrager même la vertu: tandis que sous le voile de la modestie, son plus bel ornement, la vertu plus d'une fois est ignorée; tandis qu'uniquement défendue par la douleur de ses sentimens, la vertu est opprimée; tandis que méconnue dans la noblesse de ses principes, la vertu est humiliée. Déplorable erreur, funeste prestige qu'il faut enfin faire évanouir! A ce dessein, Dieu répand l'infinie activité de sa lumière; elle agit; et, à l'instant, aux yeux de tous les hommes, elle étale les œuvres de tous, elle présente chacun et à lui-même, et au monde entier: tableau distinct, où tout paraît sans confusion et sans mélange; tableau d'horreur où, selon la parole de saint Bernard, il est im-

possible de n'être pas aperçu, et où il est intolérable de paraître; tableau général, où rien n'échappe, l'œil de l'Eternel l'éclaire. Il dissipe, nous dit saint Paul, toutes les ténèbres dont le vice avait pu s'envelopper: *Illuminabit abscondita tenebrarum.*

Ténèbres du temps et de l'oubli. C'est de là que reparaîtront les premiers égaremens d'une ame infectée par le péché aussitôt qu'éclairée par la raison; ces honteuses fureurs d'une passion qui réunit au moment de sa naissance le comble de ses excès; ces déréglemens d'une jeunesse dont le crime fut l'habitude, et dont l'habitude rendit innombrables les crimes; ces désordres accumulés d'un cœur voué à un libertinage dont il remarqua peu les circonstances parce qu'il s'obstina à braver ses remords. De ce chaos d'une conscience pervertie; que souillèrent successivement les péchés de tous les âges, de tous les états, de tous les emplois, quel effrayant amas se développe tout à coup! Péchés de l'esprit et de ses pensées; du cœur et de ses affections; de la volonté et de ses désirs; des actions et de leurs suites: péchés de toutes les passions, péchés de toute la vie; tout est gravé aussi distinctement que celui de l'impénitence, par lequel elle a fini. Hommes coupables, vous n'en avez aujourd'hui qu'un souvenir vague et confus, cependant il vous consterne. La mémoire en redoute l'éclaircissement. Elle s'y égare, elle s'y perd; mais alors le pécheur est assailli en même temps par le cri universel de toutes ses œuvres. Le livre ineffaçable de la conscience les expose; il produit aux yeux de l'univers tout ce qu'elles eurent de criminel en détail: *Illuminabit*, etc.

Ténèbres du secret et du silence. C'est de là qu'éclateront ces mystères d'iniquité, que l'on dérobe si soigneusement à autrui, et qu'on voudrait pouvoir se dérober à soi-même. Non, non: ni dans l'ombre des cieux les plus solitaires, ni dans les ressources de la plus industrieuse adresse, ni dans les mesures de précautions les mieux concertées, il n'est aucun voile que Dieu ne déchire. Intrigues cachées, crimes étouffés, abominations ignorées, scélératesse déguisée, vous eûtes Dieu pour témoin. Et, pour convaincre le monde que rien n'échappe au regard divin, c'est à l'exécration du monde entier que Dieu vient dévouer le coupable: *Illuminabit*, etc.

Ténèbres de la politique et de l'artifice. C'est de là que se dévoileront au grand jour ces souplesses insidieuses, ces déguisemens perfides, ces ruses infernales, que les fougues de l'ambition, les noirceurs de la jalousie, les projets de la vengeance, les vœux

de la cupidité, employèrent diversement à parvenir à leur but. Et voilà clairement, dans une seule vue, la frappante histoire et des conspirations dont on a couvert la trame, et des trahisons dont on a pallié les horreurs, et des tragiques événemens dont on a ménagé la liaison, et des chefs qui en ont enfanté le dessein, et des attentats qui en ont opéré la consommation : *Illuminabit abscondita tenebrarum.*

Ténèbres du préjugé et de l'usage. C'est de là que perceront sous les traits qui leur sont propres, les vices que le monde colore aujourd'hui, pour les nourrir et les fomenter. Ce qu'ils sont en eux-mêmes, c'est ce qu'ils paraîtront alors. L'ambition ne sera plus qu'un désir effréné; la vengeance, qu'une fierté cruelle; la rivalité, que les prétentions de la vanité; la prétendue force d'esprit, que l'audacieuse révolte de l'impiété; l'amour du monde, que l'esclavage de la passion ; et le monde lui-même, que l'aveugle assemblage des ennemis de Dieu et de sa loi. A la lumière divine, tout reprend son caractère. Il n'appartient plus au jugement de la passion de le dénaturer : *Illuminabit*, etc.

Ténèbres de la dissimulation et de l'hypocrisie. C'est de là que se démasqueront ces œuvres travesties sous l'écorce des apparences, ces sourdes manœuvres sous de précieux dehors, ces actives démarches sous l'air d'une tranquille indifférence, ces coups de la fureur sous le prétexte de l'impartialité, ces injustices secrètes sous les maximes de la probité, ces cabales et ces complots sous le manteau du zèle. Contraste humiliant, dont à peine on peut exprimer l'opprobre! Quoi! des feux criminels, en même temps qu'on affectait l'austérité de la pénitence! Des mœurs dépravées, tandis qu'on annonçait la sévérité la morale! Les désordres d'une vie licencieuse, avec l'extérieur d'un état saint; un orgueil enraciné, couvert par la modestie du maintien ! Dans le cœur, une haine ardente, et sur les lèvres, le langage de la charité! Hommes faux qui trompez les hommes! qu'il est redoutable le jour qui leur manifestera votre imposture! *Illuminabit*, etc.

Non, mes frères, il n'est pas jusqu'aux ténèbres, dont la prudence et la charité chrétienne cherchent à voiler le pécheur, que la lumière de Dieu ne remplace, pour laisser au péché toute sa laideur. Il n'est plus ce temps de clémence, où l'aveu secret du crime en préparait le pardon ; où, devenu le garant de la réputation du coupable, Dieu lui-même le prémunissait par sa loi contre la malignité du discours et la témérité des jugemens. Livré à la multitude, il est accusé et par les instructions de ceux qui voulu-

rent le détourner du péché, et par les reproches de ceux qu'il en a rendus complices, et par la perte de ceux qui en sont devenus les victimes, et par le courage de ceux qui refusèrent d'y participer, et par la discrétion même de ceux qui craignirent de le révéler : *Illuminabit*, etc.

Ne poursuivons pas un détail que la corruption des hommes rend intarissable. Laissons à Dieu qui s'annonce par son Prophète, un témoin qui dans un instant opère la conviction, et dont un seul regard, dit saint Augustin, jette le plus grand jour dans l'abîme des consciences; laissons à Dieu le soin d'étaler aux yeux du monde ce qu'il y a de plus secret dans les ames; et les pensées, malgré la rapidité avec laquelle elles se succèdent; et les désirs, malgré la contrariété avec laquelle ils se combattent; et les motifs, malgré la difficulté avec laquelle ils se remarquent; et les mouvemens intérieurs, malgré la diversité avec laquelle ils se renouvellent : *Manifestabit consilia cordium.*

Mais n'est-il donc que la ténébreuse obscurité, dont le péché fut enveloppé dans le temps, qui doive disparaître dans ce jour formidable, où s'ouvrent les immenses profondeurs de l'éternité? Non, mes frères. Et, puisqu'au tribunal d'une justice universelle sont alors cités tous les hommes, vous y paraîtrez donc aussi, justes qui m'écoutez. Avec vous paraîtront vos œuvres saintes, et l'humilité qui les voile; vos intentions pures, et la droiture qui les dirige; vos pieux désirs, et la noble ardeur qui les nourrit; votre pénitence, et la ferveur qui l'anime; en un mot, cette vie cachée en Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre, ces mérites connus de Dieu seul, ces vertus secrètes d'un cœur dont Dieu est l'unique objet, et qui lui-même est l'objet des complaisances de Dieu. Ah! Chrétiens! sous quel aspect différent paraissent les actions des hommes! Ce pauvre dédaigné, mais résigné dans sa disgrace; ce malheureux abandonné, mais patient dans ses revers; ce faible qui succombe sous le poids de la haine, et qui ne dément point les sentimens de la charité; cet infirme qu'humilie la nature, et que soutient la grace; cet homme, que sa condition rabaisse, et que la religion décore, tels sont les héros dont la lumière divine découvre et répand la gloire. Elle s'est évanouie, celle des honneurs, de l'élévation, de l'opulence, masque trompeur, qui dans ce monde peut quelquefois protéger le vice, et qu'arrache la justice vengeresse qui doit le punir.

A ce brillant rayon de lumière qui investit le monde assemblé, le monde voit donc que ce ne fut point un hasard aveugle qui le

gouverne, puisque tout se retrouve dans les connaissances du Dieu auquel il doit répondre. Il voit qu'il y eut une distinction réelle entre les vertus et les vices, puisque Dieu les produit sous un caractère si marqué et si différent. Il voit qu'il n'y eut point en Dieu cette prétendue indifférence sur la conduite des hommes, puisqu'il la leur retrace toute entière. Il voit que si Dieu parut insensible dans le temps, c'est que dans le temps sa parole devait suffire pour prévenir les fausses conséquences de son inaction, et qu'il était insensé de dire alors : Dieu ne nous voit pas, puisqu'il avait annoncé qu'il se vengerait à la fin du temps. C'est que le temps était destiné à l'épreuve, et la fin du temps réservée pour le jugement. C'est, comme l'a dit énergiquement Tertullien, c'est que Dieu était patient dans le temps, parce qu'il est l'arbitre de l'éternité. Aussi, lorsque les païens objectaient aux premiers Chrétiens que Dieu laissait ceux qui le servent, partager les maux publics avec ceux qui le méconnaissent, c'est, leur répondait Tertullien, qu'il ne veut pas anticiper dans le temps une différence destinée à caractériser le jugement qui doit terminer les siècles : *Non præcipitat discretionem quæ est conditio judicii*, *ante sæculi finem.* Caractère d'un juge souverainement éclairé, puisqu'il a connu tous les désordres du monde : caractère d'un juge souverainement équitable, qui rétablit l'ordre que les hommes avaient troublé.

Comment cela, Chrétiens ? Ah ! déjà l'ordre résulte en partie de la seule manifestation des vertus et des vices, par la gloire qui rejaillit sur celles-ci, et par la confusion qui retombe sur ceux-là. Pécheurs ! vous n'avez pas l'idée de l'ignominie qui vous attend. Serait-ce qu'aujourd'hui vous faites trophée du péché ? Mais alors c'est sur les idées de Dieu que vous serez contraints à régler les vôtres ; et, dès à présent, il est des péchés dont je défierais le plus audacieux de ne pas rougir. Serait-ce que vous regardez à peine comme personnelle une honte qu'un grand nombre doit partager ? Mais une puissance infinie est-elle bornée par la multitude des coupables ; et ne peut-elle étendre sur chacun d'eux sa vengeance, sans l'affaiblir ? Serait-ce qu'inconnu à l'univers, il vous importera peu d'en fixer les mépris ? Mais est il moins facile à Dieu de faire connaître votre personne que vos péchés ? Serait-ce enfin que l'arrêt de réprobation qui aura consommé votre perte ferme l'entrée à tout autre sentiment qu'à celui qui consomme votre désespoir ? Mais oubliez-vous que les divers genres de peines, d'humiliation, d'avilissement, l'objet de ce désespoir, sont renfermés dans cet arrêt ?

Suppléons à tous les raisonnemens par une image faible, mais sensible. Qu'à ce moment la justice de Dieu s'annonce dans ce saint temple; que parmi vous le silence redouble; que votre ame soit toute dans vos yeux. Et vous, Seigneur, présentez clairement à mon idée le détail de toutes les œuvres; mettez dans ma bouche cette énergie d'accusation qui, d'un seul mot, trace le tableau des crimes; ordonnez-moi, comme à votre Prophète, de révéler, à la face du soleil, ce que l'obscurité a enseveli. J'obéis, mes frères. Je vous envisage; j'élève la voix; je prononce votre nom. L'attention semble faire de cet auditoire une morne solitude. Ah! s'il était ici quelqu'un dont la vie offrît de ces traits qu'on voudrait effacer de sa mémoire; s'il fallait en essuyer le détail, soutenir tous les regards, lire dans tous les yeux, voir gravé sur son front ce que renferment les replis impénétrables de la conscience; si l'on voyait se manifester tout à coup l'orgueil et ses projets, l'avarice et ses bassesses, l'ingratitude et ses noirceurs, la cupidité et ses fraudes, la volupté et ses infamies; si l'affreux dérangement de la conduite venait frapper singulièrement ceux à qui singulièrement on le dérobe; jeunes personnes, les yeux d'un père et d'une mère, dont vous trompez la vigilance; serviteurs infidèles, les yeux d'un maître dont vous trahissez la confiance; amis perfides, les yeux d'un ami dont vous sacrifiez les intérêts; pénitens sacriléges, les yeux d'un confesseur dont vous profanez le ministère! si, au lieu de ce que vous paraissez, on connaissait ce que vous êtes! N'étendons pas plus loin l'alarme d'une telle idée. Elle peut nous faire frémir, elle ne suffit pas pour nous instruire; c'est à peine un léger augure d'une épouvantable réalité.

En est-ce assez que le vice soit enfin connu? Non, Chrétiens. C'est sans doute un premier effet de l'ordre. Mais, pour que l'ordre soit entièrement réparé, Dieu achève de confondre le vice par la vue des honneurs qu'il accorde à la vertu.

Plus d'une fois, dès cette vie, Dieu a ménagé des triomphes à ses serviteurs. Joseph vit humilié devant lui l'orgueil jaloux de ses frères. Daniel fut respecté des lions qui dévorèrent ses accusateurs. Sous les coups du jeune David, fut abattue la présomptueuse audace du Philistin. La gloire de Suzanne fut vengée par le supplice de ceux qui calomnièrent son innocence; et le perfide Aman périt sur le même gibet qu'il avait fait préparer à Mardochée: autant de traits signalés d'une Providence qui, par intervalle, rappelle aux hommes qu'elle jette sur eux ses regards.

Mais, comme par des vues toujours sages, elle n'accorde pas

toujours une protection si marquée ; Seigneur, disait à Dieu le Prophète-Roi, dans l'humble soumission de ses plaintes, jusques à quand mes ennemis se prévaudront-ils de ma faiblesse, et insulteront-ils à mes malheurs ? *Usquequo exaltabitur inimicus meus super me* [1] ? Je me lèverai, répond le Seigneur, j'entendrai la voix du juste affligé, et j'exaucerai sa demande. Or, c'est dans le grand jour de sa justice qu'il lève en effet sa main puissante. Il vient arracher l'ivraie, former la récolte, et dissoudre enfin le mélange qui nous étonne, des bons et des méchans, après avoir rendu public le discernement efficace de leurs œuvres. Elus de Dieu, élus de Dieu ! levez vos têtes [2] : *Levate capita vestra.* Soyez abaissée à jamais, impérieuse fierté des pécheurs, Dieu a fixé son choix : à sa droite est déjà placé le troupeau d'élite qu'il reconnaît ; à sa gauche, demeure, plongé dans l'opprobre, cet amas vil et impur qu'il désavoue. A l'instant s'est opérée l'éclatante séparation des justes et des réprouvés : *Statuet oves a dextris, hædos autem a sinistris* [3].

Juste et brillante révolution ! Combien tout à coup la scène du monde a changé ! L'homme vertueux et opprimé s'appuie visiblement sur le trône de Dieu ; l'oppresseur tremblant en voit partir les foudres ! Sous les yeux des Caïn, triomphe l'innocence des Abel ! Les Jean-Baptiste, au lieu de fers, portent des palmes dans leurs mains ! Les Hérode entendent en frémissant l'arrêt de leurs supplices ! Les cieux s'ouvrent devant Lazare ; sous les pieds du riche insensible, les abîmes sont creusés ! Du feu des tribulations passées, sort la splendeur la plus vive ; et, de toute la félicité du siècle, il ne reste pas même une ombre. Ah ! la vertu est donc vengée, puisqu'il n'est plus alors de droits, que ceux que la vertu établit ; plus de prérogatives, que celle que la vertu assure ; plus d'éclat, que celui que la vertu répand ; plus de liens entre les hommes, que ceux que la vertu a consacrés. (Le P. Lenfant, *Sur le Jugement dernier.*)

Le jour du jugement dernier est le jour de la justice.

Le temps présent est celui de la miséricorde divine ; viendra un temps qui sera celui de la justice ; viendra un temps où les larmes des pécheurs, coulassent-elles par torrens, ne leur serviront plus de rien. Le son des trompettes, retentissant dans tous les lieux de l'univers, annoncera que le jour du dernier jugement est arrivé. Les Anges ont parcouru le monde tout entier ; tous les peuples de

[1] Psalm., XII. — [2] Luc., XXI, 28. — [3] Matth., XXV, 33.

morts, sortis des tombeaux, vont comparaître pour être jugés. Le tribunal est dressé, et le Juge souverain s'avance, porté sur les vertus célestes, escorté des principautés et des puissances. Plus d'astres qui répandent leur lumière que les soleils du royaume céleste. Les livres où les actions de chacun des hommes furent consignées vont s'ouvrir; tous auront à répondre sur leurs manquemens à la loi. L'accusé n'a plus de recours, plus de défense que dans ses œuvres seules; c'est sa propre conscience qui prononce et l'enquête et l'acte d'accusation. L'abîme où roule l'étang de feu attend l'arrêt que le Juge va porter; et cette parole : *Ayez pitié de moi*, retentira désormais vainement dans l'éternité. Venez donc, pressez-vous avant que les portes de la miséricorde ne se ferment, avant que la toile ne se baisse et que la scène du monde n'ait disparu. Ce monde, il touche à sa fin ; n'attendez pas que je vienne le juger, car, du moment où la procédure aura commencé, plus de grace. Je vous en ai avertis par l'exemple de ces vierges folles qui se présentèrent à la salle du festin après avoir laissé leurs lampes s'éteindre, et qui, trouvant les portes fermées, frappèrent inutilement pour qu'on leur ouvrît, et ne reçurent pour réponse que ce mot : *Je ne vous connais pas* [1]. (Saint CHRYSOSTÔME, *Homélie sur un Martyr.*)

Jugement dernier, jugement sans ménagement et sans miséricorde.

Entrons dans notre conscience, faisons chacun de nous un sérieux examen de notre vie; rendons-nous compte de nos œuvres, et n'attendons pas l'arrêt de condamnation qui sera prononcé à la face de tout l'univers. Alors, jugement épouvantable, tribunal terrible, examen plein de rigueur, discussions sans ménagement et sans miséricorde. *Point d'homme qui puisse racheter son frère, ni donner le prix de sa propre rançon* [2]. Sous les yeux, un fleuve de feu qui s'apprête à recevoir ses victimes pour les engloutir à jamais. Rappelez-vous donc tout ce que nous dit l'Evangile des vierges folles exclues de la salle des noces, pour avoir laissé leurs lampes s'éteindre ; du débiteur traîné dans les ténèbres extérieures; de ces fournaises allumées pour l'éternité. Ne vous rassurez pas sur l'obscurité qui enveloppe vos crimes. S'il arrivait à quelqu'un de nous que ceux que nous avons commis dans les ténèbres fussent tout à coup révélés au grand jour, et manifestés en présence de tout cet auditoire, quelle confusion! La mort lui sem-

[1] Matth., XXV, 2. 12. — [2] Ps. XLVIII, 8.

blerait moins dure. Plutôt être englouti dans les entrailles de la terre que d'avoir à rougir devant un si grand nombre de témoins! Que sera-ce à ce jour de la manifestation générale, où les crimes de tous seront découverts aux yeux de tous; où nous aurons pour témoins et pour accusateurs, et ceux qui nous connurent et ceux qui ne nous connaissaient pas? Quelle honte! quel désespoir de paraître ainsi nu, démasqué, à leurs regards! Mais que parlé-je de la confusion où nous jetteront les reproches des hommes? Ce n'est point là ce qu'il y aura de plus redoutable; ce sera surtout la présence du Dieu vengeur. Que deviendra le pécheur au moment où, arraché à ces ténèbres dont il aimait tant à se couvrir, il se verra sous l'œil de Dieu! L'Enfer lui-même avec ses supplices sera pour lui moins affreux. (Le même, *Hom. V*, *in Epist. ad Rom.*)

Promptitude avec laquelle nous serons jugés.

Quand nous disons qu'il faudra rendre compte à Dieu de nos moindres actions, il ne faut point se figurer que cet examen et ce compte exigeront un temps considérable. Car Dieu voulant que chacun de nous se rappelle tout ce qu'il a fait durant le cours de sa vie, afin que sa conscience le juge sur ses bonnes comme sur ses mauvaises actions, il fera usage pour cela de son ineffable puissance. Quand nous voulons rappeler à notre souvenir quelque événement, ou bien nous reporter à quelque chose que nous avons fait ou que nous avons dit, il est bien vrai que nous demandons du temps; mais il n'en est pas ainsi de Dieu, lorsqu'il veut réveiller en nous le souvenir de tout ce que nous avons fait soit en bien, soit en mal pendant le cours de notre vie, afin de nous faire sentir, par le témoignage même de notre conscience, la justice des récompenses qu'il nous accorde ou des châtimens qu'il nous inflige. Que si quelqu'un révoquait en doute à cet égard les moyens qui sont au pouvoir d'un Dieu tout puissant, nous oserons le lui dire : Non, il ne comprend point encore le Dieu par qui toutes choses ont été créées, et qui n'a point eu besoin de temps pour édifier cet ensemble merveilleux du ciel et de la terre. Ne craignons donc point de le penser ni de le dire : le dernier jugement n'exigera aucun délai; mais, de même que la résurrection aura lieu en un instant, en un clin d'œil, comme parle l'Apôtre [1], de même je suis persuadé que le dernier Jugement s'effectuera avec

[1] I Cor., xv, 52.

plus de promptitude que nos esprits ne le peuvent concevoir. (ORIGÈNE, *Comment. sur saint Matth.*)

Confusion du réprouvé au jugement dernier.

Figurez-vous être à ce dernier jour. Que chacun de nous interroge sa conscience, qu'il se voie en présence du souverain Juge, exposé nu à tous les regards, sa vie entière manifestée aux yeux de tout l'univers. Je vous demande, mes frères, si cette seule pensée ne vous a pas glacés déjà de honte et d'épouvante. Que sera-ce donc à ce moment terrible où vous comparaîtrez, non plus par la pensée, mais en personne, en présence du genre humain, sous l'œil des Anges et des Archanges, au bruit effroyable des trompettes que les esprits célestes feront retentir à travers les nues ? L'Enfer à part, quelle confusion ! quel supplice de se voir repoussé par le divin Juge, dans l'éclat de la gloire qui l'environnera, et de sortir des pieds de son tribunal marqué du sceau de l'ignominie ! Jugeons de l'état du réprouvé par ce qui se passe dans nous-mêmes à l'aspect de la brillante cour qui accompagne le prince faisant son entrée dans une ville, avec tout l'appareil de la majesté royale : quel est celui d'entre nous qui, faisant là alors un secret retour sur son infériorité, ne soit moins touché de la pompe du spectacle que de la douleur qu'il éprouve à ne point partager cette gloire, et à se voir éloigné de la personne de l'empereur ? D'après cette faible comparaison, qui peut supporter l'idée d'être rejeté loin de la bienheureuse compagnie des saints, d'être banni pour jamais du séjour des immortelles béatitudes ? Mais ce n'est pas tout. Que l'on vienne à songer qu'au lieu de ces félicités qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer, le partage des méchans sera d'être plongés dans d'éternelles ténèbres, condamnés aux pleurs et aux grincemens de dents, jetés au fond de ces cachots qui ne s'ouvriront jamais ; que là il y aura un ver rongeur qui jamais ne lâche sa proie, un feu qui jamais ne cessse de brûler, une angoisse, un désespoir qui jamais ne sont mêlés d'aucune consolation, des hurlemens auxquels on ne répond que par de semblables hurlemens, une soif toujours dévorante et pas une goutte d'eau pour la rafraîchir, des cris, des gémissemens, qui ne trouvent que des démons pour les entendre ; que, durant toute l'éternité, les yeux se tourneront de tous côtés pour implorer la pitié, et l'implorer vainement. Imaginez-vous, mes frères, situation plus

horrible, et de plus effroyables calamités? (Saint CHRYSOSTÔME, *Hom. X, in II ad Cor.*)

Les mauvais riches au jour du dernier jugement. Arrêt prononcé pour l'éternité.

Tout est mêlé dans ce monde. Au jour du dernier jugement, plus de mélange, plus de confusion. Le genre humain, rassemblé tout entier aux pieds du souverain Juge, ne formera plus que deux classes parfaitement distinctes l'une de l'autre; *les boucs* et *les brebis* [1]; les méchans, stériles en bonnes œuvres, figurés par ces immondes animaux dont les mœurs les font assez connaître; les bons, désignés par les brebis innocentes qui nous donnent en abondance le lait, la laine et leurs agneaux. Avant de prononcer sur les coupables la sentence qui va les livrer à d'éternels supplices, l'enquête s'ouvre, les actes d'accusation sont dressés. Les bons, *placés à la droite* [2], ont entendu ces consolantes paroles: *Venez, ô les bénis de mon Père!* Quel bonheur égal à celui d'être béni et d'être béni par le Père lui-même! Eh! par où ont-ils mérité cet excès d'honneur? Parce que *j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger* [3]; etc. O gloire, ô félicité incomparable! *Venez posséder le royaume qui vous fut préparé dès la naissance des siècles.* On ne leur dit pas: recevez le royaume, mais, *possédez-le comme votre héritage*, comme un bien qui est à vous, que vous tenez du droit de l'adoption paternelle, qui vous était dû de tout temps. Maintenant les méchans, *placés à la gauche*, vont entendre leur arrêt et les justes motifs de leur condamnation: *Retirez-vous loin de moi, maudits; allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses Anges; car j'ai eu faim* [4], etc. Les prophètes leur avaient crié au nom du Seigneur: *Je veux la miséricorde, et non pas le sacrifice* [5]. Le législateur n'avait cessé de leur recommander le même devoir, tant par ses paroles que par ses actions. La nature elle-même suffirait pour le leur rendre respectable et cher; en le violant, c'était la loi tout entière qu'ils transgressaient. Ne pas nourrir ce pauvre qui leur demandait du pain ou quelque habit pour se couvrir dans sa nudité, c'était une barbare inhumanité; mais ne pas visiter ce malade, quand il leur coûtait si peu de le faire! Aussi, pesez bien, mes frères, les paroles de Jésus-Christ: il ne dit pas: *J'étais en prison*, et vous ne m'avez pas délivré, *J'étais malade*, et vous ne m'avez pas guéri; mais seu-

[1] Matth. xxv, 32. — [2] *Ibid.* 33. 34. — [3] *Ibid.* 35. — [4] Matth., xxv, 41. — [5] Osée vi 6.

lement : *Vous ne m'avez point visité, vous ne m'êtes point venu voir.*

Ce n'étaient pas des tables somptueuses ni de magnifiques parures qu'il leur avait demandées; ce n'était que le simple, le rigoureux nécessaire. Quand il le demandait, ce n'était pas avec l'autorité du prince qui lève un tribut, mais avec l'humble démarche d'un suppliant qui sollicite une grace. Ce qu'il demandait coûtait si peu à donner : rien qu'un morceau de pain. Et quelle récompense encore était promise au bienfait? pas moins qu'un royaume. D'autre part, la menace du plus terrible châtiment, tout le feu de l'Enfer; et au nom de qui? au nom de Dieu lui-même, de Dieu qui daignait se substituer en personne à ce pauvre, recevoir par ses mains, s'engageait à payer sa dette, bien qu'il eût le droit de l'exiger à titre de simple restitution. Tant de considérations si pressantes ont été sans effet. La cruelle avarice a fermé leur cœur et leurs mains. Ils ont été insensibles à la menace qui leur était faite d'un châtiment plus rigoureux encore que celui des villes les plus criminelles, sourds à la voix qui leur criait : *Autant de fois que vous aurez refusé votre assistance à quelqu'un des plus petits que voilà, autant de fois vous me l'avez refusée à moi-même.* Eh! comment Jésus-Christ, en les appelant ses frères, les nomme-t-il en même temps *petits*, c'est-à-dire pauvres, dévoués à l'abjection, au mépris du monde? C'est pour cela même qu'il les qualifie de la sorte. Ce qui s'adresse, non pas seulement aux religieux et aux solitaires, mais à chacun des fidèles qui vivent dans l'Eglise. Quand vous voyez un Chrétien qui, étant engagé dans le monde, y vit dans la pauvreté et dans un entier dénûment de toutes choses, Jésus-Christ veut que vous le regardiez comme son frère, et que vous ayez autant de soin de lui que vous en auriez pour notre Sauveur. Quelque abjects, quelque méprisables qu'ils vous paraissent, ce sont vos frères; ils le sont devenus par la grace du baptême et de l'adoption divine qui les a introduits dans la communication des plus saints mystères.

Jésus-Christ, pour manifester la justice qui présidera à la condamnation de ceux qui auront omis ces devoirs de charité, a commencé par louer et récompenser ceux qui les auront pratiqués, en leur adressant ces paroles : *Venez, ô les bénis de mon Père, posséder comme votre héritage le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim* [1], etc. Il semble que, pour ôter toute excuse à ces cœurs durs, sans mi-

[1] Matth., xxv, 46.

séricorde et sans entrailles pour les besoins de leurs frères, pour les empêcher de dire qu'ils n'avaient point trouvé l'occasion de pratiquer la charité, il ait voulu d'abord les confondre par la comparaison avec ceux qui ont eu plus de tendresse envers les pauvres, plus d'empressement à découvrir et à soulager leurs misères. C'est ainsi que, dans ses précédentes paraboles, il confond les vierges folles par l'opposition avec les sages, le serviteur négligent et crapuleux par l'opposition avec les serviteurs vigilans et sobres; il condamne le lâche serviteur qui avait enfoui son talent, par l'exemple de ceux qui avaient su faire valoir le leur. Il confondra de même un jour tous les pécheurs de la terre, en les comparant avec les justes; particulièrement ceux qui auront manqué au précepte de la charité en leur opposant ceux qui l'auront accompli.

Observez encore, mes frères, qu'en louant ceux-ci, Jésus-Christ commence par leur représenter l'amour éternel dont Dieu a prévenu les hommes: *Venez, ô les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Quel bonheur peut être comparé à celui d'être béni, et béni par le Père même? D'où peut venir un si grand honneur à un homme, et comment peut-il mériter une telle gloire? *Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire.* O paroles pleines de joie, de consolation et d'honneur pour ceux qui mériteront de les entendre! Il ne leur dit pas: Recevez le royaume; mais: *Possédez-le comme votre héritage*, comme un bien qui est à vous, que vous avez reçu de votre père, et qui vous était dû de tout temps. Car je vous l'ai *préparé* avant même que vous fussiez au monde, parce que je savais que vous seriez ce que vous êtes. Quelles sont donc les œuvres que Jésus-Christ récompense dans les saints, avec cette magnificence toute divine? C'est, mes frères, parce qu'ils ont retiré chez eux un étranger; c'est parce qu'ils ont revêtu un pauvre, qu'ils ont donné à manger à celui qui avait faim, à boire à celui qui avait soif; enfin, parce qu'ils ont visité un malade ou un prisonnier. Car Dieu a principalement égard au secours que nous rendons à ceux qui ont besoin. Il y a même des rencontres où il ne considère pas si les secours que nous leur avons portés ont été efficaces. Il daigne se contenter du peu que nous faisons, quand nous voudrions faire plus que peut-être même nous le pourrions.

Quant aux autres, restés à sa gauche, il parle à ceux-là en termes bien différens: aux premiers, il a dit: *Venez, bénis;* à

ceux-ci : *Allez, maudits;* maudits, par qui? Non par mon Père; eux seuls, leurs actions criminelles ont seules provoqué l'effroyable sentence : *Allez au feu éternel qui a été préparé* [1], non pour vous, mais *pour le démon et pour ses anges.* Ce n'est pas moi qui ai préparé ce feu, comme j'ai préparé le royaume; l'Enfer n'était destiné qu'au démon et à ses anges; c'est vous-mêmes qui vous êtes précipités dans ses abîmes. Il se justifie en quelque sorte par ces paroles : *Qui a été préparé pour le démon et ses anges*, comme par celles qui suivent : *Car j'ai eu faim.* Quand j'aurais été votre ennemi, ne suffisait-il pas, pour toucher les cœurs les plus durs, de voir tant de maux joints ensemble, la faim, la soif, la nudité, la captivité, la maladie? Tant de maux ensemble n'adoucissent-ils pas d'ordinaire les cœurs les plus impitoyables et les plus envenimés? Cependant c'est dans cet état même que vous n'avez pas secouru votre Dieu, votre bienfaiteur, votre maître. (Le même, *Homélies LXXIX et LXXX sur saint Matthieu.*)

Rigueur de l'arrêt prononcé par Jésus-Christ.

O formidable tribunal! paroles terribles, qui glacent d'épouvante le cœur le plus insensible! S'il est impossible de les entendre sans effroi, que sera-ce quand on les verra s'exécuter?

Les livres sont ouverts; le trône est dressé; pour qui? Pour le Dieu de vérité. Il y siége : ce trône, c'est un trône de feu. Les livres sont ouverts; les livres où furent inscrites les bonnes et les mauvaises actions de chacun de nous. — Quoi! des livres tels que ceux qui servent à notre usage, écrits par la main des hommes pour être les dépôts de nos souvenirs? — Non, Dieu n'a pas besoin de ces supplémens. Les livres de Dieu, c'est sa mémoire : c'est à ces livres que le Prophète fait allusion par ces paroles, en parlant des Juifs : *Qu'ils soient*, dit-il, *effacés du livre des vivans, et qu'ils ne soient point écrits parmi les justes* [2]. Ah! tremblez qu'il n'en soit de même de vous : songez à la confusion, à l'épouvante, qui viendront vous saisir au moment où vos péchés, déposés dans ces livres, seront dévoilés et rendus publics par la voix du Juge redoutable, à la face de tout l'univers.

Que vous soyez accusé devant un juge de la terre; que l'on déroule sous vos yeux l'acte d'accusation qui dépose contre vous, et fournira la matière de la sentence, de quelle frayeur ne vous sen-

[1] Matth., xxv, 41. — [2] Ps. lxviii, 48.

tiriez-vous pas pénétrés! quelle confusion, en entendant dévoiler vos crimes secrets! Là, pourtant, ce n'est qu'un homme qui vous juge. Combien plus ne serez-vous pas écrasé sous le poids de la crainte et de la honte, quand vous aurez pour juge le Dominateur de l'univers, prononçant votre arrêt, en présence des armées célestes, des Patriarches et des Prophètes, des Évangélistes et des Apôtres, associés à la gloire de leur divin Maître dans ce jour de son triomphe, assis près de lui sur autant de trônes resplendissans de gloire, en présence des rois, des riches et des pauvres! Entendez-le repoussant tous ceux qui ne l'auront pas reconnu, adresser à Dieu, son père, ces paroles : Mon Père, celui-ci a prévariqué contre mes Commandemens, celui-là persécuté mes serviteurs, insulté mon Eglise, ou foulé sous les pieds la prédication de ma parole. Et cependant les Anges, ministres des vengeances divines, ont saisi les pécheurs, pour les exclure à jamais du royaume céleste, et les précipiter dans le lieu des supplices. Être privé du salut, être relégué, banni du royaume céleste, quel effroyable avenir! Mais ce n'est pas tout : être condamné à des flammes éternelles, comment ne trembleriez-vous pas? D'autre part, quelle gloire, quelle félicité pour les élus de s'entendre dire : Celui-ci a été docile à ma parole, fidèle à ma loi; il n'a point dédaigné le pauvre, il a méprisé la richesse, et pratiqué la justice; il s'est élevé au dessus des vains attachemens du monde pour ne rechercher que les biens futurs; il a travaillé à la propagation de mon règne, honoré ma parole; honorez-le vous aussi, ô mon Père! *Nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ* [1], nous dit l'Apôtre, pour y rendre compte de nos œuvres. Que deviendrons-nous donc, ô nous tous qui n'aurons à y porter que nos péchés? Quelle grace aurons-nous à espérer? Comment parviendrons-nous à fléchir le redoutable Juge? Quelle confusion, alors que nos iniquités seront révélées à tous les yeux!... Mais il est des hommes assez téméraires pour accuser de mensonge nos Ecritures divinement inspirées, et qui prétendent expliquer par des allégories la menace du jugement dernier; ils nous disent que tout ce langage n'a d'autre but que d'effrayer les hommes, et qu'il n'est pas possible qu'un Dieu de miséricorde punisse personne, avec cette rigueur, particulièrement ceux qui l'ont reconnu. Ecoutez, ô vous qui vous abandonnez aux illusions de l'ennemi du salut, car c'est lui qui, pour vous détourner de la voie du salut, et vous engager dans celle qui

[1] T. VIII, *Bened.* 143.

mène à l'Enfer, vous inspire cette funeste sécurité; dites-moi, vous qui faites de Dieu un menteur, de qui la parole ne doit pas être prise à la lettre, dites-moi, le mauvais riche n'est-il pas puni dans les Enfers [1]? Les vierges folles ne sont-elles pas repoussées de la salle du banquet [2]? Jésus-Christ ne condamne-t-il pas au feu de l'Enfer ceux qui ne l'ont point nourri dans la personne du pauvre et celui qui s'est rencontré dans la salle des noces sans avoir la robe nuptiale [3]? N'a-t-il pas prononcé de sa propre bouche contre les adultères qu'ils seront déchirés par un ver qui ne meurt pas, par des flammes qui ne s'éteignent pas? Sont-ce là de simples menaces? N'est-ce pas Jésus-Christ qui nous affirme tout cela? — Oui, répondent-ils. — Vous ne croyez pas ce qu'il a prédit pour l'avenir; mais tant d'autres menaces qu'il avait faites ont été exécutées: pourquoi celle-ci ne le serait-elle pas? Qui donc, du temps de Noé, a englouti tout l'univers sous les eaux du déluge, fait tomber sur les habitans de Sodome une pluie de feu, après que tout cela avait été prédit? Le châtiment des Juifs avait été prédit par la parabole de la vigne et des noces [4]: rappelez-vous quelles terribles calamités ont justifié la prédiction. *La tribulation* qui les attend *sera telle*, avait-il dit, *que jamais il n'y en eut de semblable* [5], et le fait l'a prouvé: lisez l'historien Josèphe, vous y verrez que jamais peuple désolé par le fléau de la guerre n'eut à subir une aussi épouvantable catastrophe; de leur ville *il ne restera pas pierre sur pierre*, avait dit Jésus-Christ. Dites-moi s'il en reste encore. Mon dessein est-il de vous attrister? Non, mais de vous inspirer une salutaire défiance. En vous flattant, je ne ferais que vous tromper et vous perdre. Quelle raison auriez-vous de croire que si vous péchez il n'y a point de punition à craindre? Ne vous l'a-t-il pas déclaré à l'avance? ne vous a-t-il pas prodigué tous les secours nécessaires pour échapper au péché et au châtiment? Qu'est-ce donc, après tout, que ses Commandemens ont de si pénible? *Si vous pardonnez*, vous dit-il, *il vous sera pardonné à vous-même* [6]. Cela est-il si difficile? *Confessez le premier vos péchés*, imitez le publicain, *ils vous seront remis*, *et quand ils vous auraient rendus rouges comme l'écarlate*, *je vous rendrai blanc comme la neige* [7]. *Rachetez-les par vos aumônes* [8]. Qu'y a-t-il donc là de si impraticable? Et quand vous y manquez, vous vous opiniâtrez à nier l'existence du châtiment! A ce compte, il n'y en aurait donc pas pour le démon

[1] Luc, XVI, 20. — [2] Matth., XXV, 12. — [3] Ibid., XXII, 41. — [4] Matth., XXI, 39.— [5] Ibid., XXIV, 21. — [6] Luc., VI, 37. — [7] Isa., XLIII, 17. — [8] Dan., IV, 24.

lui-même, bien que Jésus-Christ ait dit : *Éloignez-vous de moi, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges* [1]. Car enfin s'il n'y a pas d'Enfer, il n'y a pas pour lui de châtiment; mais s'il est incontestable qu'il soit puni, il est clair que nous devons l'être quand nous faisons les œuvres du démon; coupable, sinon des mêmes fautes, toujours du moins de désobéissance à la loi divine. — Dieu est bon, dites-vous; donc il ne punit pas; et, selon vous, il cesserait d'être bon s'il punissait. Quel pitoyable raisonnement! Tout sera donc égal entre vous qui l'aurez offensé, et ces religieux, par exemple, qui, ensevelis dans la retraite, s'adonnent perpétuellement aux plus laborieux exercices de la pénitence. Si le méchant ne doit point être puni, ni les justes non plus n'ont point de récompenses à prétendre. — Non, répliquez-vous; mais il convient à la grandeur de Dieu qu'il récompense, et non pas qu'il punisse; qu'il y ait un Paradis et point d'Enfer. Ainsi le fornicateur et l'adultère, l'homme souillé de crimes, auront droit à la même félicité que l'homme dont la vie aura été irréprochable. Car, puisque l'un doit ressusciter avec l'autre, s'il n'y a point d'Enfer pour l'un, il y a un Paradis pour tous. Je demande à quelqu'un de tant soit peu raisonnable, si le démon lui-même aurait droit de tenir un pareil langage..... Dieu serait donc moins juste que les hommes; vos magistrats établissent des distinctions entre les bons et les méchans, récompensant les uns, punissant les autres. Dieu seul les confondrait dans un même traitement! Et vous en appelez à la bonté! La bonté consiste-t-elle à protéger le crime, à le récompenser? Si Dieu doit se montrer si indifférent pour ceux qui l'auront outragé, à quoi bon tant de soins et d'empressemens de sa part pour nous attacher à ses commandemens? Quelle inconséquence! Vous venez dans ses temples lui demander de vous pardonner, d'oublier vos prévarications vos injustices, vos cupidités; et lorsque dans ces mêmes temples, il vous menace de les punir, vous vous emportez contre lui en plaintes et en accusations; mais si la menace vous révolte, il était plus simple de vous en applaudir, que de vous condamner vous-même. (Le même, *Homélie sur le second avénement du Seigneur.*)

[1] Matth., xxv, 41.

Péroraison.

Sortons, mes frères, de ce léthargique assoupissement où nous sommes pour la plupart. Que si le grand jour du dernier jugement venait à nous y surprendre, nous nous trouverions être la proie d'une mort d'où l'on ne se réveille plus. Tant que nous serons dans les liens de ce sommeil où nous dormons, nous sommes de toutes parts en butte aux coups que nous portent nos ennemis, les hommes et les démons, sans rien avoir qui nous garde ou nous défende. Tout dort, hélas! autour de nous et comme nous. On dirait que nous sommes plongés dans l'obscurité d'une nuit sombre, où l'on s'abandonne au sommeil, où tout dort exepté le démon, seul veillant au milieu des ténèbres, et profitant de l'état de mort où nous sommes pour s'introduire dans nos maisons, égorger ses victimes, et s'enrichir de leurs dépouilles, sans nulle résistance. Si ce que je dis n'est pas vrai, répondez-moi, ô vous ici présent, que s'est-il passé dans ce saint lieu? Quelles paroles y ont frappé vos oreilles? quel Prophète, quel Apôtre a fait retentir sa voix jusqu'au fond de nos ames? Dites-moi s'il n'est pas vrai que tout ce que nous venons de dire n'a été pour nous qu'un songe vain. Vous dormez, non pas corporellement, et plût à Dieu! Qui dort au moins de cette manière, ne parle pas; et s'il ne fait nul bien, du moins il ne fait pas de mal. Le sommeil dont je parle, c'est cette funeste insensibilité pour tous les devoirs au milieu d'une activité qui ne s'épuise pas dans la recherche des moyens d'augmenter son trésor par les gains les plus illicites; c'est ce continuel étourdissement où vous jettent vos coupables sensualisés, cette ivresse qui provient moins encore des excès de la table que de la dissipation habituelle où l'on vit; sommeil trop réel, qui vous tient dans l'engourdissement, et ne permet pas à la semence de la divine parole de prendre racine dans vos cœurs. Réveille-toi, réveille-toi donc, ame malheureuse; sors enfin de ce sommeil de mort, et secoue l'ivresse où tu es plongée. (Le même, *Hom. XXIV, in Epist. ad Rom.*)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

EXORDE.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magnâ et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. (*Luc.*, XXI, 27).

Encore que dans le moment que notre ame sortira du corps elle doive être jugée en dernier ressort, et l'affaire de notre salut immuablement décidée, toutefois il a plu à Dieu que, nonobstant ce premier arrêt, nous ayons encore à craindre un autre examen et une terrible révision de notre procès au jugement dernier et universel. Car, comme l'ame a péché conjointement avec le corps, il est juste qu'elle soit jugée aussi bien que punie avec son complice, et que le Fils de Dieu, qui a pris la nature humaine tout entière, soumette aussi l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi nous sommes tous ajournés après la résurrection générale pour comparaître de nouveau devant ce tribunal redoutable, afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en ame, c'est-à-dire dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la mesure entière et le comble de leur supplice; et c'est ce qui donne lieu à ce dernier jugement qui nous est proposé dans notre Evangile.

Mais pourquoi ces grandes assises? pourquoi cette solennelle convocation et cette assemblée générale du genre humain? pourquoi, pensez-vous, Messieurs, si ce n'est que ce dernier jour, qui est appelé dans les saintes Lettres « un jour d'obscurité et de nuage, « un jour de tourbillon et de tempête, un jour de calamité et d'an- « goisses, » y est aussi appelé « un jour de confusion et d'ignomi- « nie[1]? » Voici une vérité éternelle : il est juste et très juste que celui qui fait mal soit couvert de honte; que quiconque a trop osé soit confondu; et que le pécheur soit déshonoré, non seulement par les autres, mais par lui-même, c'est-à-dire par la rougeur de

[1] Soph., I, XV.

son front, par la confusion de sa face, par le reproche public de sa conscience.

Cependant nous voyons que ces pécheurs, qui ont si bien mérité la honte, trouvent souvent moyen de l'éviter en cette vie; car, ou ils cachent leurs crimes, ou ils les excusent, ou enfin, bien loin d'en rougir, ils les font éclater scandaleusement à la face du ciel et de la terre, et encore ils s'en glorifient : c'est ainsi qu'ils tâchent d'éviter la honte, les premiers par l'obscurité de leurs actions, les seconds par les artifices de leurs excuses, et enfin les derniers par leur impudence. C'est pour cela que Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là, ceux qui se sont cachés seront découverts; là, ceux qui se sont excusés seront convaincus; là, ceux qui étaient si fiers et si insolens dans leurs crimes seront abattus et attérés; et ainsi sera rendue à tous ces pécheurs, à ceux qui trompent le monde, à ceux qui l'amusent par de vains prétextes, à ceux qui le scandalisent; ainsi, dis-je, leur sera rendue, à la face de tout le genre humain, des hommes et des anges, l'éternelle confusion, qui est leur juste salaire, leur naturel apanage qu'ils ont si bien mérité. (Bossuet, *Sur le Jugement dernier.*)

AUTRE EXORDE.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance et une grande gloire. (*Luc.*, XXI, 27.)

Il y a cette différence, parmi beaucoup d'autres, entre la gloire de Jésus-Christ et celle des grands du monde, que la bassesse étant en ceux-ci du fond même de la nature, et la gloire accidentelle et comme empruntée, leur élévation est suivie d'une chute inévitable et qui n'a point de retour; au lieu qu'en la personne du Fils de Dieu, comme la grandeur est essentielle et la bassesse empruntée, ses chutes, qui sont volontaires, sont suivies d'un état de gloire certain et d'une élévation toujours permanente. Ecoutez comme parle l'Histoire sainte de ce grand roi de Macédoine, dont le nom même semble respirer les victoires et les triomphes. En ce temps Alexandre, fils de Philippe, défit des armées presque invincibles, prit des forteresses imprenables, triompha des rois, subjugua les peuples, et toute la terre se tut devant sa face, saisie d'étonnement et de frayeur. Que ce commencement est superbe, auguste! mais voyez la conclusion. Et après cela, poursuit le texte de l'historien sacré, il tomba malade et se sentit défaillir, et il vit sa mort assurée; et il partagea ses états que la mort lui allait ravir, et ayant régné douze ans, il mourut. C'est à quoi aboutit toute cette gloire; là se termine l'histoire du grand Alexandre. L'histoire de Jésus-Christ ne commence pas, à la vérité, d'une manière si pompeuse; mais elle ne finit pas aussi par cette nécessaire décadence : il est vrai qu'il y a des chutes. Il est comme tombé du sein de son père dans celui d'une femme mortelle, de là dans une étable, et de là encore, par divers degrés de bassesse, jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscurité du tombeau. J'avoue qu'on ne pouvait pas tomber plus bas: aussi n'est-ce pas là le terme où il aboutit, mais celui d'où il commence à se relever. Il ressuscite, il monte aux cieux, il y entre en possession de la gloire; et afin que cette gloire qu'il y possède soit déclarée à tout l'univers, il en viendra un jour en grande puissance juger les vivans et les morts.

C'est cette suite mystérieuse des bassesses et des grandeurs de Jésus-Christ que l'Eglise a dessein de nous faire aujourd'hui remarquer, lorsque, dans ce temps consacré à sa première venue dans l'infirmité de notre chair, elle nous fait lire d'abord l'Evangile de sa gloire et de son avénement magnifique, afin que nous contemplions ces deux états dissemblables dans lesquels il lui a plu de paraître au monde : premièrement le jouet, et ensuite la terreur de ses ennemis ; là jugé comme un criminel, ici juge souverain de ses juges mêmes. Suivons, messieurs, les intentions de l'Eglise ; avant que de contempler combien Jésus-Christ est venu faible, considérons aujourd'hui combien il apparaîtra redoutable ; et prions la divine Vierge, dans laquelle il s'est revêtu miséricordieusement de notre faiblesse, de vouloir nous manifester le mystère de sa grandeur, en lui disant avec l'Ange : *Ave.* (LE MÊME.)

Preuves qui établissent la nécessité d'un jugement dernier.

Si les hommes ne doivent jamais être jugés sur l'ensemble de leurs actions, ils n'ont rien de plus que les animaux dépourvus de la raison. Je dis plus : leur condition est pire, puisqu'ils ont sans cesse des combats à soutenir pour réprimer les passions qui les agitent, puisqu'ils se donnent mille peines durant leur vie, pour acquérir ce qu'ils appellent des vertus, la piété, la justice, la tempérance et tant d'autres. La vie exempte de soucis et de peines que mènent les animaux est bien préférable. La vertu est insipide, les menaces du jugement deviennent ridicules ; et le souverain bonheur, c'est de se livrer désormais à tous les penchans de son cœur. Plus d'autre précepte à observer que celui-ci, qui est si doux, si facile, si conciliable avec toute espèce d'intempérance et de débauches : « Mangeons et buvons, car demain nous « mourrons [1]. »

Mais certes, si le Créateur des hommes prend quelque soin de ses ouvrages ; si tôt ou tard il doit y avoir quelque différence entre ceux qui auront bien ou mal vécu, il faut bien que cette différence existe ou dans cette vie ou dans une vie à venir. Or l'expérience de tous les jours nous apprend que cette différence n'existe point dans cette vie. On ne voit ni les bons récompensés de leurs vertus, ni les méchans punis de leurs crimes ; oserai-je le

[1] Is. XXII, 13.

dire? il serait même impossible que cette justice distributive eût lieu dans cette vie, notre nature restant ce qu'elle est. Supposons un homme, un brigand, ou quelque tyran féroce, qui ait fait périr un nombre infini de malheureux, pourra-t-il, lui, par une seule mort, expier tant de forfaits? Celui qui aurait commis mille assassinats ne serait donc pas plus puni que celui qui n'en aurait commis qu'un seul!

Ce n'est point dans la vie présente que l'homme peut être jugé, et traité selon ses œuvres; et puisque cependant Dieu est souverainement juste, et que lui-même il nous assure qu'il saura bien rendre à chacun selon ses œuvres, concluons-en que l'homme sera jugé dans une autre vie, et que là il recevra la récompense ou la punition qu'il aura méritée. (Athénagoras, *De la Résurrection.*)

La résurrection et le jugement.

Ne nous conduisons point comme si la vie présente ne devait être suivie d'aucun jugement; car après notre mort nous ressusciterons, et nous comparaîtrons devant le tribunal de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres. Si l'on nie la résurrection, il faudra donc aussi nier la mort; et si l'on ne peut nier la résurrection, il faut donc aussi reconnaître la certitude d'un jugement. La même bouche qui a porté contre tout le genre humain la sentence de mort nous a aussi menacés d'un jugement rigoureux; notre Dieu peut-il être véridique sur un point et ne l'être pas sur l'autre?

Et certes, s'il a bien pu tirer du néant cette terre dont l'homme a été formé, à combien plus forte raison pourra-t-il rappeler à sa forme primitive le corps de l'homme dont les parties ne sont point anéanties, et dont l'économie a seulement été dérangée par la mort! Rien ne coûte à Dieu. Gardons-nous donc, en ce point, de tout esprit d'incrédulité. Reconnaissons que Dieu peut opérer ce qu'il nous a promis; et craignons d'attirer sur nous, par notre incrédulité, des châtimens plus grands encore que par nos actions coupables. Faillir dans nos actions, c'est faiblesse; mais être incrédule, c'est l'excès de l'audace et de la témérité.

Songeons donc à nos véritables intérêts, tandis que nous en avons encore le temps; essayons de nous rendre Dieu propice pour qu'il n'ordonne point de nous jeter, comme des serviteurs infidèles, dans les ténèbres extérieures où règnent éternellement

les pleurs et les grincemens de dents. Ces pleurs, que nous indiquent-ils, si ce n'est l'immensité des souffrances que l'on endure dans ce lieu de douleur? Et puisque, pendant cette vie, qui est si courte, nous pouvons servir Dieu et nous mettre en sûreté contre ces éternels supplices, pourquoi nous voit-on si souvent, au mépris des préceptes de notre Dieu, devenir les vils esclaves de nos passions? Ah! puisse ce Dieu, riche en miséricordes et puissant dans ses œuvres, aider notre infirmité, et nous donner le courage, l'intelligence et toutes les vertus nécessaires, afin qu'après l'avoir servi fidèlement en esprit et en vérité durant le cours de notre vie, nous trouvions grace auprès de lui au jour redoutable de son jugement! Ainsi soit-il. (Saint Antoine abbé, *Sermon de la vanité du monde.*)

Pourquoi le jugement n'aura lieu qu'à la fin du monde.

Quelques uns veulent, à force de recherches, découvrir pourquoi le jour du dernier jugement a été fixé à la fin des temps, de telle sorte que tous ceux qui sont morts depuis la naissance du monde jusqu'à sa fin sont comme renvoyés à ce dernier jour, pour entendre la sentence qui fixera leur sort dans l'éternité.

Il est indubitable que les raisons premières de cette conduite de notre Dieu sont enveloppées d'un mystère tout-à-fait impénétrable à nos faibles yeux : néanmoins, pour satisfaire autant qu'il est en nous la curiosité de ceux qui nous adressent ces questions, voici ce que nous leur répondrons :

Parmi ceux qui quittent cette vie, il en est un grand nombre qui laissent après eux, si j'ose ainsi parler, des semences de bien et de mal, qui deviennent pour les autres hommes, encore voyageurs au chemin de la vie, des occasions de salut ou de perte : tels sont, par exemple, les Apôtres et les hérésiarques. Jusqu'à la fin du monde, le bien ou le mal qu'ils ont fait persévèrera, et ce n'est véritablement qu'alors que les œuvres sur lesquelles ils doivent être jugés seront accomplies. Et c'est ce qui fait que le jugement de Dieu semblerait moins conforme à l'équité, s'il réglait leur destinée éternelle, tandis que leurs mérites peuvent encore s'accroître par les avantages qu'ils procurent à leurs frères, ou que leurs fautes s'aggravent encore par les occasions de chute qu'ils leur donnent sans cesse. (Origène, *Comment. sur l'Ép. aux Rom.*)

Les pécheurs cachés seront découverts au jugement dernier.

« L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu : » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*[1]. Les saints docteurs nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée. Il y a en premier lieu les athées et les libertins qui disent tout ouvertement que les choses vont à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! Il y a peu de ces monstres : le nombre en est petit parmi les hommes, quoique, hélas ! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paraît toujours que trop dans le monde. Il y en a d'autres, dit le docte Théodoret[2], qui ne vont pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité; mais pressés et incommodés dans leurs passions déréglées par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugemens qui les troublent, ils désireraient que Dieu ne fût pas ; ils voudraient même le pouvoir croire ; ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom ; et ils disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : Il n'y a pas de Dieu. « Insensés, dit saint Augustin[3], qui, parce qu'ils sont déré-« glés, voudraient détruire la règle, et souhaitent qu'il n'y ait ni « loi ni justice, à cause qu'ils ne sont pas justes. » Je laisse encore ceux-ci ; je veux croire qu'il n'y a aucun de mes auditeurs qui soit si dépravé et si corrompu. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle vous avouerez que la plupart de mes auditeurs ne se peuvent pas excuser. Je veux parler de ceux qui, en confessant que Dieu est, le comptent néanmoins tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre quand ils n'ont que lui pour témoin. Ceux-là manifestement comptent Dieu pour rien ; et ils disent donc en leur cœur : Il n'y a point de Dieu.

Eh! qui de nous n'est pas de ce nombre ? Qui de nous n'est pas arrêté dans une action malhonnête par la rencontre d'un homme qui n'est pas de notre cabale ? et cependant de quel front savons-nous soutenir le regard de Dieu ? N'apportons pas ici l'exemple

[1] Ps. LII, 1. — [2] *In Psalm.*, LII, tom. I, p. 603. — [3] Tract., XC, *in Joan.*, n° 3, tom. III, col. 721.

de ceux qui roulent en leur esprit quelque noir dessein; tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre même leur fait peur; ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats, disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret celui que vous caressez en public; quand vous le percez incessamment de cent plaies, par les coups mortels de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance, qui vous obligeait à penser aux siens, combien de précautions pour ne point paraître; combien regardez-vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : Qui nous a vus? *Narraverunt ut absconderent laqueos, dixerunt : Quis videbit eos* [1] ? « Ils ont consulté ensemble sur les moyens de cacher leurs piéges, et ils ont dit : Qui « pourra les découvrir? » Vous ne comprenez donc pas parmi les voyans celui qui habite au ciel? Et cependant entendez le même Psalmiste. « Quoi! celui qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas, et « celui qui a fait les yeux est-il aveugle? » *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat* [2] ? Au contraire ne savez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui dit tout, que votre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous? Et cependant sous ces yeux si vifs et sous ces regards si perçans, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché? N'est-ce pas le compter pour rien, et « dire en son cœur insensé, il n'y a point « de Dieu? » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Il n'est pas juste, messieurs, que les pécheurs se sauvent toujours, à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable; si faut-il que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent la confusion; car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a

[1] Ps. LXIII, 4. — [2] Ps. XCIII, 9.

destiné ce dernier jour « qui percera les ténèbres les plus épaisses, « et manifestera, comme dit l'Apôtre, les conseils les plus cachés : » *Qui et illuminabit abscondita tenebrarum*, *et manifestabit consilia cordium* [1]. Alors quel sera l'état des grands du monde qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentimens applaudis et leurs vices mêmes adorés? Que deviendront ces hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connaisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leur faible? Alors, dit le prophète Isaïe, « les bras leur tomberont de « faiblesse : » *Omnes manus dissolventur;* « leur cœur angoissé dé- « faudra : » *Omne cor hominis contabescet ;* « un chacun sera con- « fus devant son prochain : » *Unusquisque stupebit ad proximum suum* [2]; « les pécheurs mêmes se feront honte mutuellement, leurs « visages seront enflammés : » *Facies combustæ vultus eorum* [3]; tant leur force sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes ! ô intrigues mal tissues ! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé! ô vices mal cachés! ô honte mal évitée! (Bossuet.)

Les pécheurs qui se sont excusés seront convaincus au jugement dernier.

Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout sera manifesté devant le tribunal de Jésus-Christ. Une lumière très claire de justice et de vérité sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colorer leur rébellion; mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre.

Car il faut, messieurs, remarquer ici une doctrine importante : c'est qu'au lieu que dans cette vie notre raison vacillante se met souvent du parti de notre cœur dépravé, dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle contrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la justice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables; et toutefois à leur honte, toujours la connaissance en sera très claire dans leur esprit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le livre du Témoignage de l'ame : *Merito omnis anima et rea et testis est* [4] ;

[1] I Cor., IV, 5. — [2] Isaï., XIII, 7 et 8. — [3] Ezech., XVI, 52. — [4] *De Testimon. Anim. sub. fin*, n° 6.

« Toute ame pécheresse, dit ce grand homme, est tout ensemble « et la criminelle et le témoin. » Criminelle par la corruption de sa volonté, témoin par la lumière de sa raison : criminelle par la haine de la justice; témoin par la connaissance certaine de ses lois sacrées; criminelle parce qu'elle est toujours obstinée au mal, témoin parce qu'elle condamne toujours son obstination.

Effroyable contrariété et supplice insupportable! c'est donc cette connaissance de la vérité qui sera la source immortelle d'une confusion infinie. C'est ce qui fait dire au Prophète : *Alii evigilabunt in opprobrium ut videant semper* [1] ; « Plusieurs s'éveilleront à « leur honte pour voir toujours. » Ceux qui s'étaient appuyés sur des conseils accommodans et sur des condescendances flatteuses, qui pensaient avoir échappé la honte, et s'étaient endormis dans leurs péchés à l'abri de leurs excuses vainement plausibles, « s'éveil« leront tout à coup à leur honte pour voir toujours : » *Evigilabunt ut videant semper*. Et qu'est-ce qu'ils verront toujours? cette vérité qui les confond, cette vérité qui les juge. Alors ils rougiront doublement et de leurs crimes et de leurs excuses. La force de la vérité manifeste renversera leurs faibles défenses; et leur ôtant à jamais tous les vains prétextes dont ils avaient pensé pallier leurs crimes, elle ne leur laissera que leur péché et leur honte. Dieu s'en glorifie en ces mots par la bouche de Jérémie : *Discooperui Esau;* j'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs par lesquelles il avait voulu pallier ses crimes; j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte : *Discooperui Esau*, *revelavi abscondita ejus*, *et celari non poterit* [2].

Mais réveillez vos attentions pour entendre ce qui servira davantage à la conviction et à la confusion des impies : les justes qu'on leur produira, les gens de bien qui leur seront confrontés. C'est ici que ces péchés trop communs, hélas! trop aisément commis, trop promptement excusés, péchés qui précipitent tant d'ames et qui causent dans le genre humain des ruines si épouvantables; péchés qu'on se pardonne toujours si facilement, et qu'on croit avoir assez excusés, quand on les appelle péchés de fragilité; ah! ces péchés désormais ne trouveront plus aucune défense. Car il y aura le troupeau d'élite, petit à la vérité en comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en soi, dans lequel il paraîtra des ames fidèles, qui dans la même chair et dans les mêmes tentations

[1] Daniel, XII, 2. — [2] Jerem., XLIX, 10.

ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là la fleur sacrée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi vous seront produits. Ceux-là sont à la vérité tombés par faiblesse; mais s'étant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle, que malgré la fragilité ils ont toujours triomphé autant de fois qu'ils ont voulu combattre; et, comme dit Julien Pomère: « Ils « montreront par ce qu'ils ont fait ce que vous pouviez faire à leur « exemple aussi bien qu'eux: » *Cum fragilitate carnis in carne viventes, fragilitatem carnis in carne vincentes, quod fecerunt, utique fieri posse docuerunt*[1].

Pensez ici, Chrétiens, ce que vous pourrez répondre; pensez-y pendant qu'il est temps et que la pensée en peut être utile. N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature était faible; la grace était forte. Vous aviez une chair qui convoitait contre l'esprit; vous aviez un esprit qui convoitait contre la chair. Vous aviez des maladies; vous aviez aussi des remèdes dans les sacremens. Vous aviez un tentateur; mais vous aviez un Sauveur. Les tentations étaient fréquentes; les inspirations ne l'étaient pas moins. Les objets étaient toujours présens; et la grace était toujours prête; et vous pouviez du moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, ni aucun moyen de vous évader; vous êtes pris et convaincu. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en flagrant délit: *Quomodo confunditur fur, quando deprehenditur*[2]: « Comme un voleur est confus quand il est surpris dans son vol ». Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser; il ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. « Ainsi, dit « le saint Prophète, seront étonnés, confondus, interdits les ingrats enfans d'Israël »: *Sic confusi sunt domus Israel.* Nul n'échappera cette honte. Car écoutez le Prophète: Tous, dit-il, seront confus, « eux et leurs rois et leurs princes, et leurs prêtres et « leurs prophètes »: *Ipsi et reges eorum, principes et sacerdotes et prophetæ eorum*[3]. Leurs rois, car ils trouveront un plus grand roi et une plus haute majesté: leurs princes, car ils perdront leur rang dans cette assemblée, et ils seront pêle-mêle avec le peuple: leurs prêtres, car leur sacré caractère et leur sainte onction les condamnera: leurs prophètes, leurs prédicateurs, ceux qui leur

[1] *De Vit. contempl.*, lib. III, cap. 12. — [2] Jerem., II, 26. — [3] Ibid.

ont porté les divins oracles', car la parole qu'ils ont annoncée sera en témoignage contre eux. « L'homme paraîtra, dit Tertul-« lien, devant le trône de Dieu n'ayant rien à dire » : *Et stabit ante aulas Dei nihil habens dicere* [1]. Nous resterons interdits et si puissamment convaincus que même nous n'aurons pas cette misérable consolation de pouvoir nous plaindre : *Sic confusi erunt domus Israel, ipsi et reges*, etc. (Le même.)

La terreur du jugement. Jésus sera le refuge assuré des justes.

Pécheur! ajoute terreurs à terreurs et gémissemens à gémissemens. Tu auras pour Juge, en ce dernier jour, celui contre qui est dirigé tout acte de désobéissance, toute prévarication de l'homme pécheur ; celui qui t'a mille fois rendu le bien pour le mal, et à qui tu n'as en retour rendu que le mal pour le bien. Maintenant il est la patience même, alors ce sera le plus redoutable des maîtres. S'il te traite ici-bas avec une clémence infinie, il ne laissera plus agir alors envers toi que sa justice.

Malheureux! malheureux! contre qui ai-je péché! Ah! c'est Dieu lui-même que j'ai voulu dépouiller de sa gloire, c'est le Tout-Puissant que j'ai osé défier. O colère du Tout-Puissant, sur quoi pourrez-vous exercer votre fureur, dans moi qui ne suis que néant? Il n'y a rien dans tout ce que je suis qui puisse résister à vos coups. Cruelles angoisses! d'un côté je verrai mes péchés qui m'accuseront, de l'autre la justice de mon Dieu qui me glacera d'effroi; sous mes pieds, l'horrible chaos de l'Enfer, sur ma tête un juge courroucé; et au dedans je sentirai les déchiremens de la conscience, et au dehors les flammes de l'incendie qui dévoreront le monde. Le juste aura peine à être sauvé : et où donc le pécheur trouvera-t-il un asile? où me cacherai-je ? comment oserai-je paraître ? il me sera impossible de me cacher, et insupportable de me montrer; ce que je désirerai ne sera nulle part, ce que je détesterai me suivra partout. Que deviendrai-je alors? qui m'arrachera à la main vengeresse de Dieu? qui m'aidera de ses conseils? qui viendra me sauver? où est celui qui est appelé l'Ange du grand conseil, qui est appelé *Sauveur?* quel est-il, afin que je l'appelle de toutes mes forces à mon secours? Ah! je l'entends, c'est lui, oui, c'est lui-même; c'est ce Jésus qui est mon juge, et entre les mains de qui la mort vient de me remettre tout tremblant.

[1] *De Testim. Anim.*, n° 6.

A ce nom, tout pécheur que je suis, je respire : non, je ne veux plus désespérer; je place maintenant mon espérance dans celui même qui naguère m'inspirait tant de frayeur; je le fuyais, et je vole maintenant me jeter dans ses bras. Jésus, ô Jésus! à cause de ce nom si doux que vous portez, soyez mon Sauveur; oubliez l'orgueilleux pécheur qui vous a provoqué, pour ne plus voir que le pécheur pénitent qui vous invoque. De quelle utilité serait-il pour vous de me laisser périr et de me laisser descendre dans l'éternelle demeure du péché? Hélas! Seigneur, « les morts ne chan« teront point vos louanges, non plus que tous ceux qui descen« dent dans les Enfers [1]. » (Saint Anselme, *Méditation IIe*.)

Séparation des bons et des méchans, l'un des principaux caractères du jugement dernier.

Remarquons que le jugement dernier et universel est toujours représenté dans les saintes lettres par un acte de séparation : « On « mettra, dit-on, les mauvais à part; on les tirera du milieu des justes [2]. » Et enfin tout l'Evangile parle de la sorte, et la raison en est évidente, en ce que le discernement est la principale fonction du juge et la qualité nécessaire du jugement; de sorte que cette grande journée en laquelle le Fils de Dieu descendra du ciel, c'est la journée du discernement général; que si c'est la journée du discernement, où les bons seront séparés d'avec les impies, donc en attendant ce grand jour il faut qu'ils demeurent mêlés.

Approche ici, ô toi qui murmures en voyant la prospérité des pécheurs : « Ah! la terre les devrait engloutir; ah! le ciel se de« vrait éclater en foudre.... » Tu ne songes pas au secret de Dieu : s'il punissait ici tous les réprouvés, la peine les discernerait d'avec les bons : or l'heure du discernement n'est pas arrivée; cela est réservé pour le jugement : ce n'est donc pas encore le temps de punir généralement tous les criminels, parce que ce n'est pas encore celui de les séparer d'avec tous les justes. « Ne vois-tu pas, dit « saint Augustin, que pendant l'hiver l'arbre mort et l'arbre vivant « paraissent égaux? ils sont tous deux sans fruits et sans feuilles. « Quand est-ce qu'on les pourra discerner? ce sera lorsque le prin« temps viendra renouveler la nature, et que cette verdure agréable « fera paraître dans toutes les branches la vie que la racine tenait en« fermée. » Ainsi ne t'impatiente pas, ô homme de bien; laisse passer

[1] Ps. VI, 6. — [2] Matth., XIII, 48, 49.

l'hiver de ce siècle, où toutes choses sont confondues : contemple ce grand renouvellement de la résurrection générale, qui fera le discernement tout entier, lorsque la gloire de Jésus-Christ reluira visiblement pour les justes. Si cependant ils sont mêlés avec les impies, si l'ivraie croît avec le bon grain, si même elle s'élève au dessus, c'est-à-dire si l'iniquité semble triomphante, n'imite pas l'ardeur inconsidérée de ceux qui, poussés d'un zèle indiscret, voudraient arracher ces mauvaises herbes : c'est un zèle indiscret et précipité ; aussi le père de famille ne le permet pas. « Attendez, « dit-il, la moisson[1], » c'est-à-dire, la fin du siècle où toutes choses seront démêlées, alors on fera le discernement; « ce sera le temps « de chaque chose[2], » selon la parole de l'Ecclésiaste. (BOSSUET, *Sermon sur la Providence.*)

Avénement de Jésus-Christ, et péroraison.

Nous la verrons tous cette croix triomphante au jour de la consommation des siècles et du second avénement de Jésus-Christ; nous la verrons tous environnée de gloire et de majesté, escortée de légions célestes, paraître dans le ciel, objet de terreur pour les méchans, de joie et de consolation pour les justes, annoncer l'arrivée du grand roi qui vient juger les vivans et les morts,

L'imagination du pieux solitaire, saisie de la pensée du dernier jugement, s'enflamme, et va prendre le plus sublime essor. Opprimée d'abord sous le poids des effrayantes scènes qu'elle a conçues, elle se recueille en elle-même, et s'arrête en silence aux pieds du souverain juge. L'auditoire s'étonne; on veut apprendre de lui-même le sujet de cette brusque interruption.

Il répond :

Bien-aimés de Jésus-Christ, prêtez une oreille attentive à ce que je vais vous dire sur le formidable avénement du Seigneur; en y pensant, je me sens glacé d'effroi. Eh! qui pourrait raconter de sang-froid d'aussi épouvantables choses? quelle langue humaine, quels discours peuvent décrire cette lugubre scène? Du plus haut des cieux, le Roi des rois, porté sur un trône éclatant de lumière, environné de gloire, est descendu ; il vient siéger comme juge à la face de tout l'univers, et faire comparaître, aux pieds de son tribunal, tous les humains. A ce seul aspect, je me sens prêt à m'évanouir; la plus violente agitation s'est emparée de tout mon

[1] Matth., XIII, 30. — [2] Ecc., III, 16.

corps, mes membres palpitent, mes yeux se remplissent de larmes, ma langue balbutie, mes lèvres tremblent, ma voix entrecoupée par les sanglots s'arrête; il n'y a plus dans mes idées que désordre et confusion. Un coup de tonnerre, qui vient tout à coup à retentir à nos oreilles, porte la terreur au fond de l'ame ; que sera-ce alors que les accens de la trompette, mille fois plus éclatans que le bruit du tonnerre, se faisant entendre jusque dans les tombeaux, iront réveiller tous les hommes justes et pécheurs qui existèrent depuis la naissance du monde ; alors que le genre humain tout entier, renaissant à la fois, viendra comparaître aux pieds du souverain juge ? Il a parlé, et soudain la terre ébranlée a rendu tous les morts ensevelis dans ses entrailles. Ceux que l'Océan avait engloutis dans ses abîmes, et ceux que les animaux féroces dévorèrent, reparaissent tous ressuscités, tous vivans dans leur propre chair. Un fleuve de feu, épanché des lieux où naît le soleil, avec l'impétuosité d'une mer en furie, s'est précipité sur la terre ; il embrase montagnes et vallées, il consume l'univers tout entier. Plus de riantes campagnes, plus de fontaines rafraîchissantes, de fleuves et de rivières portant au loin l'abondance avec leurs eaux ; l'air est embrasé, les étoiles tombées du ciel, le soleil anéanti, la lune changée en sang : tout a disparu. Le ciel s'est replié comme un livre. Les Anges ont reçu l'ordre de rassembler, d'une extrémité à l'autre, les fidèles serviteurs de Dieu ; ils l'exécutent en un moment. Un nouveau ciel, une nouvelle terre ont remplacé le ciel et la terre anéantis. Tout à coup un trône majestueux s'avance. Le signe du Fils de l'homme paraît resplendissant de lumière, et son éclat remplit un immense horizon. Tous les peuples ont reconnu le royal sceptre du monarque terrible qui se découvre enfin à leurs regards. Comment oser alors se présenter à Jésus-Christ et entrer avec lui en jugement ? Accablé par le souvenir de ses péchés, vide de bonnes œuvres, le pécheur est là nu et tremblant dans l'effroyable attente de l'arrêt qui va être rendu contre lui. Chacun lit le tableau de sa vie tout entière. Ceux qui ont marché par la voie étroite, qui ont racheté leurs péchés par une pénitence sincère, qui ont exercé la miséricorde envers les indigens, les étrangers attendent, pleins de confiance, la bienheureuse espérance et le glorieux avénement du grand Dieu sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ[1]. C'est le jour de leur triomphe. Le voilà, non plus venu de la terre, mais descendu du ciel. Il se montre pareil à

[1] Tit., II, 13.

l'éclair qui fend la nue. A son aspect s'est fait entendre ce cri : Voici que l'époux arrive, voici que le juge paraît ; il vient de prononcer le jugement, c'est le Dieu de l'univers qui vient juger le monde et rendre à chacun selon ses œuvres [1]. A ce cri, un frémissement général a saisi tous les cœurs, tout tremble, tout est consterné. De nombreux éclairs ont sillonné la nue, les armées célestes se déploient, les chœurs des Archanges se développent, les Chérubins et les Séraphins chantent l'hymen de gloire : Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées qui est, qui était, et qui doit venir dans sa toute-puissance. Et les cieux et la terre ont répondu : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*[2]. A ce moment le ciel s'entr'ouvre et laisse voir le Roi des rois, le souverain Dominateur des puissances revêtu de gloire et de majesté. Tous les yeux le voient; ceux-là qui l'attachèrent à une croix le reconnaissent, et tous les anciens habitans du globe pleurent sur eux, déplorant leur aveuglement [3]. Ainsi l'Evangélister-Pophète avait-il marqué sa venue : *J'ai vu*, dit-il, *un grand trône blanc et quelqu'un qui était assis dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuyaient, et il n'en resta pas même la place* [4]. Pécheurs que nous sommes, hélas! que deviendrons-nous? Le Fils de l'homme s'assied sur le trône de sa gloire ainsi que lui-même l'a dit [5]. Les livres sont ouverts conformément à la prophétie de Daniel [6] ; ces livres où furent écrites non seulement nos œuvres, bonnes ou mauvaises, mais nos paroles, mais nos pensées les plus secrètes, celles que nous croyons pouvoir dérober à l'œil de Dieu, qui scrute les cœurs et les reins [7]. Alors s'accomplira la parole de l'Apôtre : *Qu'au nom de Jésus-Christ tout genou fléchira dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et toute langue confessera que le seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son père* [8].

Que diront alors ces pécheurs qui, aujourd'hui, refusent de faire pénitence? Combien, hélas! nous nous sommes abusés! Il n'est plus temps, s'écrieront-ils, de prier, de jeûner, de donner aux pauvres. Si souvent on nous parla de ce terrible jour du dernier jugement! et nous n'en voulions rien croire. Et la voix tonnante du juge fait retentir cette parole : Montrez-moi quelles ont été vos œuvres, et recevez le traitement qu'elles méritent.

Oh ! mes frères, que de larmes ne devrions-nous pas répandre nuit et jour dans l'attente de ce terrible jour!

[1] Matth., XXV, 6. — [2] Ibid., XXII, 39. — [3] Joan., XIX, 37. — [4] Apoc., XX, 2.
[5] Matth., XIX, 62. — [6] Dan., VII, 10. — [7] Ps. VII, 10. — [8] Philip., II, 10.

A ce moment, le saint abbé s'arrête, suffoqué par ses sanglots. L'auditoire s'écrie : Ne nous apprendrez-vous pas ce qui vient à la suite? Il reprend.

Voilà tous les hommes rassemblés, pâles, les yeux baissés en présence du redoutable tribunal, comme suspendus entre la vie et la mort, entre le Ciel et l'Enfer. Et chacun d'eux s'entend appeler, citer par son nom, pour subir un rigoureux examen. Malheur à moi! je voudrais vous apprendre le reste, il ne m'est plus possible, ma voix est muette.

Nouvelles instances de l'auditoire : Poursuivez, s'est-on écrié de toutes parts, nous vous en conjurons pour notre utilité et la sanctification de nos ames.

Bien-aimés de Jésus-Christ, tout est donc examiné, discuté, jugé en présence des Anges et des hommes. On cherchera dans chacun des Chrétiens le sceau du baptême et le dépôt de la foi; on leur redemandera cette renonciation qu'ils avaient faite au démon, à ses œuvres, non pas à telle et telle de ses œuvres, mais à toutes en général. Heureux celui qui aura gardé fidèlement la promesse à quoi il s'était engagé. En conséquence de l'examen, les bons seront séparés d'avec les méchans, les brebis d'avec les boucs [1]. Aux premiers il est dit : *Venez, ô les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été promis;* aux seconds : *Retirez-vous maudits; allez au feu extérieur* [2], vous qui fûtes sans charité, ennemis de Dieu et de vos frères! vous qui fûtes sans entrailles, je serai sans pitié; sourds à la voix de mon Évangile, et moi aussi je vous dis à présent : *Je ne vous connais plus* [3]. Et le partage s'est fait pour l'éternité; aux méchans les Enfers avec leurs supplices sans fin; aux bons, le Ciel avec ses immortelles récompenses.

Dans les Enfers, supplices. Ici, ténèbres extérieures; là, géhenne et tortures; ailleurs, grincemens de dents; ver qui jamais ne dort; plus loin, étang de feu, fournaise ardente, inépuisable. A chacune de ces tortures sont assignées leurs victimes particulières, dans la proportion avec les péchés dont on s'était rendu coupable. Tous bannis à jamais de la présence de Dieu; tous abîmés dans le désespoir; tous livrés à la mort, qui en fait sa proie.

Ici Ephrem se frappant la poitrine, et pleurant encore plus amèrement, a suspendu son récit. On le presse de nouveau.

Vous le voulez : je parlerai donc, mais seulement par mes lar-

[1] Matth., xxv, 34. — [2] Ibid., 41. — [3] Ibid., 12.

mes et par de profonds gémissemens. O mes frères! que voulez-vous apprendre? Jour épouvantable! malheur à moi! malheur à moi! vous tous qui, avec des larmes, pleurez avez moi; que ceux qui n'en ont point, apprennent à connaître le sort qui les attend, et qu'ils ne négligent pas leur salut.

Séparation cruelle! Le prêtre infidèle, le prince et le monarque qui abusèrent de leur pouvoir, le religieux qui fut mondain dans le cloître, les pères, les mères qui oublièrent leurs devoirs, sont arrachés d'avec les prêtres fidèles, d'avec leurs frères, leurs fils, leurs proches, leurs amis, sans égard pour leurs gémissemens, sans trouver nulle part de défenseurs, appelant vainement à leur secours leurs richesses et leurs flatteurs. Des Anges, le fouet à la main, les chassent devant eux, et les poussent vers l'abîme. Les malheureux! ils regardent en arrière, ils implorent la pitié, ils arrivent au seuil du séjour affreux des supplices : plus d'espoir. Ils s'écrient en hurlant : Oh! pourquoi nous sommes-nous laissés aller aux séductions du siècle? A quoi nous a-t-il servi d'obéir au monde? Où sont les parens de qui nous avons reçu le jour? où sont et nos enfans et nos amis? où sont et les biens et les plaisirs? Adieu, adieu pour jamais, saints et justes, âmes bienheureuses, dont nous avons refusé de suivre l'exemple! Adieu, parens, famille, enfans que nous ne reverrons plus jamais! Adieu, saints Apôtres, Prophètes et Martyrs du Seigneur! Auguste Mère du Dieu-Sauveur, qui nous invitiez à la pénitence, qui nous engagiez par de si tendres prières à penser à notre salut, et que nous avons refusé d'écouter! Adieu, délices du Paradis, Jérusalem céleste! adieu royaume immortel des cieux. (Saint Ephrem, *Homélie sur le second avénement de Jésus-Christ.*)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

EXORDE.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. (*Luc.*, XXI, 37.)

Tel doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux, et qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avénement du Fils de l'homme, le jour de sa révélation, l'accomplissement de son règne, l'entière rédemption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences, ce jour de calamité et de désespoir pour les uns; pour les autres, de paix, de consolation et d'allégresse : l'attente des justes, la terreur des méchans, le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible en avaient laissée aux premiers fidèles, qui les rendaient patiens dans les persécutions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des martyrs, anima la constance des vierges, adoucit aux anachorètes les horreurs des déserts; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes religieuses que la piété de nos pères éleva contre la contagion du siècle.

Vous-mêmes, mes frères, rappelant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuser à ce souvenir des sentimens de componction et de crainte. Mais ce n'ont été là que des frayeurs passagères; des idées plus douces et plus riantes les ont à l'instant effacées, et ont ramené votre premier calme. Hélas! dans les temps heureux de l'Eglise, c'eût été renoncer à la foi, de ne pas désirer le jour du Seigneur. Toute la consolation de ces premiers disciples de la foi était de l'attendre; et il fallait même que les Apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des fidèles; et aujourd'hui il faut que l'Eglise emploie toute

la terreur de notre ministère pour en rappeler le souvenir aux Chrétiens, et tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas, cependant, de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ces circonstances, qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs : c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici-bas le pécheur ne se connaît jamais tel qu'il est, et n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement; aux autres, par ses dissimulations et par ses artifices. Dans ce grand jour il se connaîtra, et il sera connu. Le pécheur montré à lui-même; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples et édifiantes. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*. (MASSILLON, *Sur le Jugement universel.*)

Le pécheur connu au jugement dernier.

« Tout se réserve pour l'avenir, dit le Sage, et demeure ici-bas « incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, « au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui immole « des victimes et à celui qui méprise les sacrifices [1]. » Quelle idée, en effet, mes frères, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens et les maux seraient dispersés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction! Le juste gémirait presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivrait environné de gloire, de plaisir et d'abondance; et après des fortunes si différentes, et des mœurs si dissemblables, tous deux tomberaient également dans un oubli éternel; et le Dieu juste et vengeur qu'ils trouveraient au delà ne daignerait pas peser leurs œuvres et discerner leurs mérites! Vous êtes juste, Seigneur, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé, je dis que dans ce jour terrible où, à la face de l'univers, le pécheur paraîtra devant le tribunal redoutable, accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'ame infidèle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même; et voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

[1] Eccl., IX, 2.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, et qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres et vos pensées. Ce sera un législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, et qui ne vous jugera que par elle : tous les adoucissemens, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avait inventées, s'évanouiront; l'éclat de la loi les dissipera; les ressources dont elles avaient flatté le pécheur tomberont; et le législateur irrité examinera presque plus rigoureusement les fausses interprétations qui en avaient altéré la pureté que les transgressions manifestes qui l'avaient violée. Ce sera un Juge chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu et l'homme; et ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due ; un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude; tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous; son sang, le prix de votre salut, élèvera sa voix et demandera votre perte, et ses bienfaits méprisés seront comptés parmi vos plus grands crimes ; le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés et les plus secrètes pensées seront découvertes; enfin, un Dieu d'une majesté terrible, devant lequel les cieux se dissoudront, les élémens se confondront, toute la nature se bouleversera, et dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen et la terreur de sa présence.

Or, voici les circonstances de cet examen redoutable. Premièrement, il sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*, dit un Évangéliste [1]. La diferénce des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien; et comme l'Evangile sur lequel vous serez jugés est la loi de tous les temps et de tous les états, et n'a que les mêmes règles à proposer au noble et au roturier, au prince et au sujet, aux grands et au peuple, au solitaire et à l'homme engagé dans le tumulte du monde, au fidèle qui vivait dans la ferveur des premiers temps, et à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des siècles, on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les périls de son état, sur les mœurs de son siècle, sur la faiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées! Et sur la chasteté, sur la modestie, sur l'ambition, sur le pardon

[1] Matth., xv, 32.

des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec qu'au Barbare; au pauvre, qu'au puissant; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite; au prince, qu'au simple citoyen; enfin, aux Chrétiens de ces derniers temps, qu'aux premiers disciples de l'Evangile : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugemens de la terre, que vous serez alors étrangement confondus! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talens, et de tous ces titres pompeux dont les hommes tâchent ici bas d'exhausser leur bassesse, et sur lesquels ils fondent tant de distinctions et de priviléges, lorsque nous verrons dans cette foule de coupables le souverain confondu avec l'esclave; les grands avec le peuple; les savans placés au hasard parmi les ignorans et les simples; les dieux de la guerre, ces hommes invincibles et glorieux qui avaient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du vigneron et du laboureur; que vous avez seul, ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité; et que, tous les titres de la vanité étant détruits et anéantis avec le monde qui les avait inventés, chacun ne paraîtra environné que de ses œuvres!

En second lieu cet examen sera universel ; c'est-à-dire qu'il rappellera les divers âges et toutes les circonstances de votre vie; les faiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir; les emportemens de la jeunesse, dont tous les momens ont presque été des crimes; l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr; l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez partout profane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres; n'ayant passé par différentes situations que pour amasser un trésor plus abondant de colère, et ayant vécu dans ces divers états comme si tout avait dû mourir avec vous!

La variété des événemens qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixe notre attention qu'au présent, et ne nous permet pas de la rappeler tout entière, et de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vue que notre état présent nous offre; la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois nous calme sur une insensibilité de plusieurs années; un jour passé dans les exercices de la piété nous fait oublier une vie

de crimes; la déclaration de nos fautes au tribunal de la pénitence les efface de notre souvenir, et elles sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été; en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le Juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se dépliera tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux; toutes les iniquités dispersées dans les différens âges de votre vie seront ici réunies : pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise; car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres! Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui était comme anéanti pour nous, et qui vivait pourtant aux yeux de Dieu : et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devaient être transmises à la postérité; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événemens brillans qui avaient rempli tant de volumes, et épuisé tant de louanges; non pas ces mémoires publics où étaient marqués l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines : cette immortalité tant vantée, qu'elle nous promettait, sera ensevelie dans les ruines et les débris de l'univers! mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination; c'est-à-dire, cette partie intérieure et invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes frères, outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur, qui se dépliera alors tout entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu; de ce cœur qui se dérobait sans cesse à nous-mêmes, et qui nous déguisait la honte de ses passions sous des noms spécieux; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté; que l'erreur publique et l'adulation avaient regardé comme tel, et qui nous avait fait placer au dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux, et qui à peine étaient formés que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules de fortune et d'élévation, douces erreurs où notre cœur séduit se livrait sans cesse; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étaient le principe invisible de toute notre con-

duite; tant de dispositions criminelles, qui nous avaient portés mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis; tant de haines et d'animosités, qui nous avaient corrompu le cœur à notre insu; tant d'intentions souillées et vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avait manqué, et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étaient pas sortis de notre cœur; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étaient toujours succédé les unes aux autres au-dedans de nous: voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre, dont nous ne nous serions jamais crus coupables: *Prodient ex improviso, et quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous mêmes; on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité; une lumière soudaine éclairera cet abîme: ce mystère d'iniquité sera révélé, et nous verrons que ce que nous connaissions le moins de nous, c'était nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits succèdera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonstances où notre caractère nous engageait de rendre gloire à la vérité, et où nous l'avons trahie par de vils intérêts ou par de basses complaisances; tant d'occasions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avait ménagées, et que nous avons presque toujours négligées; tant d'ignorances coupables et volontaires, pour avoir toujours craint la lumière, et fui ceux qui pouvaient nous instruire; tant d'événemens si capables de nous ouvrir les yeux, et qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talens et par nos exemples, et que nous avons empêché par nos vices; tant d'ames dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, et que nous avons laissées périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux par de sages remontrances et des conseils utiles, que l'indolence, la lâcheté, et peut-être des vues plus coupables nous ont fait supprimer; tant de jours et de momens que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, et que nous avons passés dans l'inutilité et dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'est que c'était là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offrait tout au plus à notre souvenir qu'un grand vide.

Quel regret alors pour l'ame infidèle, de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus, tandis qu'un seul moment consacré à un Dieu fidèle dans ses promesses eût pu lui mériter la félicité des saints! de voir tant de bassesses, tant d'assujétissemens pour des biens et une fortune misérable qui ne devaient durer qu'un instant, tandis qu'une seule violence soufferte pour Jésus-Christ eût pu lui assurer un royaume immortel! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de soins et de peines pour se sauver, qu'elle en a souffert pour se perdre, et qu'un seul jour de cette longue vie, tout employée pour le monde, eût suffi pour l'éternité!

A cet examen succèdera, en quatrième lieu, celui des graces dont vous avez abusé; tant d'inspirations saintes ou rejetées ou suivies à demi; tant de soins et de ménagemens de la Providence sur votre ame rendus inutiles; tant de vérités entendues par notre ministère, qui ont opéré en plusieurs fidèles la pénitence et le salut, et qui sont toujours tombées en vain dans votre cœur; tant d'afflictions et de contre-temps que le Seigneur vous avait ménagés pour vous rappeler à lui, et dont vous avez toujours fait un si indigne usage; tant de dons, même naturels, qui étaient en vous comme des espérances de vertu, et dont vous avez fait des ressources de vice. Ah! si le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures pour avoir seulement caché son talent, de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçu, et qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avait confiés?

C'est ici où le compte sera terrible. Jésus-Christ vous redemandera le prix de son sang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pour vous; qu'il vous a fait naître faible, et d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, et qu'il ne vous donne pas les graces dont vous auriez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent; ah! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses graces; vous verrez que parmi tant de nations infidèles qui ne le connaissaient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appelé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité et de la vertu des sacremens; soutenu sans cesse de ses inspirations et de ses graces: vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui; et vos plaintes se changeront en une confusion profonde, qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir....

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de

parcourir, et attaché depuis long-temps aux devoirs de la vie chrétienne, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paraîtrez avec plus de confiance que l'ame criminelle. Sans doute, mon cher auditeur, ce sera là le jour du triomphe et de la gloire des justes; le jour qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience, qui avaient fourni au monde tant de censures et de dérisions profanes; sans doute le Juste paraîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur, mais il y paraîtra, et ses justices mêmes seront jugées; vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discussion rigoureuse. Le monde, qui refuse souvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légèrement aux seules apparences de la vertu. Il est tant de justes qui s'abusent eux-mêmes, et qui ne doivent ce nom et cette réputation qu'à l'erreur publique! Ainsi ce n'est pas seulement Tyr et Sidon que je visiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'est-à-dire, ces pécheurs dont les crimes semblaient les confondre avec les infidèles et les habitans de Tyr et de Sidon; je porterai la lumière de mes jugemens jusque dans Jérusalem; c'est-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes, qui semblaient vous égaler aux ames les plus fidèles de la sainte Jérusalem: *Scrutabor Jerusalem in lucernis* [1].

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde; et l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune; dans des vues secrètes de faveur et d'élévation, plutôt que dans la haine du péché et dans l'amour de la justice: *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs, avec les complaisances, les desirs d'estime, l'ostentation, les vues humaines qui les ont infectées; et peut-être qu'à mes yeux elles paraîtront plutôt les fruits de l'orgueil que les suites de la grace et l'ouvrage de mon Esprit: *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de sacremens, de prières, de pratiques saintes dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveillait plus en vous aucun sentiment de foi et de componction; et vous

[1] Sophon., I, 12.

saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnait, le peu de disposition qui les précédait, n'en ont pas fait devant moi autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde et des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie et de régularité, et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament et de paresse, que de foi; et que dans une vie plus régulière et plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité, et en un mot, tous les penchans des ames les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire, qui vous faisait si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin; qui vous portait à les condamner avec tant de hauteur et de confiance, et à éclater si vivement contre les déréglemens et les faiblesses de vos frères; et peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de censurer et de médire, une ardeur indiscrète, un zèle d'ostentation et de vanité; et, loin de vous trouver zélé pour ma gloire et pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi qu'injuste, dur, malin et téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talens éclatans que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire, pour l'instruction des fidèles, et qui vous avaient attiré les bénédictions des justes, et les acclamations même des mondains; et peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissemens humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme et les fruits de l'orgueil; et que je maudirai ces travaux dont la source avait toujours été si souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (Le même.)

Rassemblement des hommes pour le jugement.

Pour que les élus de Dieu ne demeurent point confondus avec ses ennemis, il enverra, nous dit l'Écriture, il enverra ses Anges, qui, au son d'une trompette éclatante, rassembleront les élus des quatre coins du monde; et c'est alors qu'il leur dira : Venez, les bénis de mon Père [1]. »

[1] Matth., XXIV, 34.

Mais, nous dira quelqu'un, je suis un pauvre homme, peut-être alors serai-je étendu sur un lit de douleur; je suis une pauvre femme, peut-être alors serai-je occupée à quelque ouvrage de ménage : je ne pourrai me rendre, est-ce que je serai condamnée? O homme qui que tu sois, prends confiance. Le Juge qui t'attend ne fait point acception des personnes. Quand même tu serais seul, délaissé au milieu d'une campagne déserte, les Anges te recueilleront; seulement prends confiance, travaille, combats vigoureusement, rien de tout ce que tu feras ne sera perdu : on tient compte de toutes tes prières, de toutes tes aumônes, de tous tes jeûnes, de cette longue fidélité avec laquelle tu observes la chasteté du mariage. Mais si tu as entendu ce qu'il y a de consolant, entends maintenant ce qu'il y a de terrible : dans le même livre où sont écrites tes bonnes œuvres sont consignées aussi tes rapines, tes débauches, tes blasphèmes, et toutes les autres abominations que tu as commises depuis ton baptême; car pour celles qui ont précédé, le baptême les a lavées.

L'Ecriture ajoute : « Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, « et tous ses Anges avec lui [1]. » Entends-tu, ô homme, combien de témoins assisteront à ton jugement? Devant ce redoutable tribunal seront alors rassemblés tous les hommes qui ont existé, et tous ces Anges dont les cieux des cieux renferment un nombre au dessus de tous les calculs humains. Pour te juger, siègera sur son tribunal Dieu, le père de tout ce qui est; à ses côtés seront Jésus-Christ et le Saint-Esprit. La trompette de l'Ange nous appellera tous; et nous arriverons, portant devant nous tout ce que nous aurons fait pendant notre séjour sur la terre. Quand il ne s'agirait que de comparaître à un pareil tribunal, et en présence de tant de témoins, n'aurions-nous pas lieu de trembler? Tremblons donc, surtout dans la crainte de nous y entendre condamner par ce Dieu qui n'a besoin ni de recherches ni d'accusateur.

Et ne dites pas : C'est au milieu des ombres de la nuit que j'ai commis telle et telle abomination; nul d'entre les hommes n'en a été témoin. O homme! c'est sur le témoignage de ta conscience que tu seras jugé. Le visage menaçant de ton juge te forcera de dire la vérité, ou plutôt te convaincra de tous tes crimes. Et ce jugement, déjà si terrible en lui-même, l'est encore plus par ses suites. Il s'agit de cette alternative, ou d'être mis en possession du royaume des cieux, ou d'être livré aux feux éternels de l'Enfer.

[1] Matth., xxv, 31.

Et comment, dites-vous, nous soustrairons-nous à ces flammes vengeresses; comment mériterons-nous ce royaume? Chrétiens, écoutez la réponse : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à man- « ger [1], etc. » Si vous pratiquez tout cela, vous règnerez avec Jésus-Christ; si vous l'omettez, vous serez condamnés. Eh bien donc commencez dès maintenant à faire de ces préceptes la règle de votre conduite. Persévérez dans la foi, de crainte qu'à l'exemple des vierges folles vous ne vous trouviez exclus pour avoir perdu un temps précieux. Que le flambeau de vos bonnes œuvres brille devant les hommes; revêtez-vous d'un vêtement incorruptible, dont vos bonnes actions seront autant d'ornemens, et administrez en fidèles serviteurs tout ce que le Seigneur a confié à vos soins. (Saint CYRILLE de Jérusalem, *Cathéchèse XV.*)

Avénement de Jésus-Christ pour le jugement.

Pendant que l'univers entier sera plongé dans cet affreux désordre, tout à coup Dieu, touché de compassion par les dangers auxquels ses justes seront exposés, ému de leurs larmes et de leurs gémissemens, s'empressera de leur envoyer un libérateur. Soudain, au milieu du silence de la nuit la plus profonde, les cieux s'ouvriront, et la lumière de Dieu, qui descendra sur la terre, apparaîtra dans tout l'univers avec autant d'éclat que la foudre. Voici celui qui est tout à la fois libérateur, juge, vengeur, roi, Dieu; celui que nous nommons du nom de Christ; et voici les signes qui annonceront sa venue.

Tout à coup un glaive tombera du ciel, afin que les justes apprennent par là que le chef de la milice sainte va descendre. Il viendra entouré d'un cortége innombrable d'Anges, et précédé d'une flamme qui ne s'éteindra jamais. Ces Anges livreront entre les mains des justes toute la multitude des pécheurs rangés sous les bannières de l'Antechrist; et l'impie seul, abandonné de ceux qui faisaient sa force, cherchera son salut dans la fuite. Tel sera cet imposteur qui se donnera pour le Christ, qui combattra de toutes ses forces le Christ; qui, vaincu d'abord, s'enfuira, jusqu'à ce que, défait pour la quatrième fois, après avoir vu périr à ses côtés tous les impies armés pour sa défense, chargé lui-même de fers, il reçoive le juste châtiment de ses forfaits. Tous les autres chefs qui, de concert avec lui, auront pressuré les nations, seront comme

[1] Matth., xxv, 35.

lui amenés par les Anges victorieux en présence du roi de l'éternité, qui les jugera sans miséricorde, et les condamnera aux tourmens qu'ils n'auront que trop mérités. Ainsi la perte des impies rendra au monde sa tranquillité; on ne verra plus un encens coupable brûler devant de vaines idoles; les idoles elles-mêmes deviendront la proie des flammes, avec les dons que la folie des hommes venait leur offrir. (Lactance, *Institut. div.*)

Dieu entre en jugement avec ses créatures.

Il ne suffit pas, après tout, que les saints soient justifiés, et les pécheurs confondus; la raison souveraine demande encore qu'avant que tout soit consommé Dieu soit reconnu juste dans toutes ses paroles, et vainqueur dans tous ses jugemens : *Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas quum judicaris.* Je m'explique: s'il n'eût été question que de punir les coupables et ceux qui ont bravé ses lois, Dieu n'eût eu besoin que de son tonnerre, et d'ouvrir les prisons éternelles pour y précipiter les victimes de ses vengeances; l'assemblée des nations eût été inutile. Mais, pour que Dieu soit entièrement satisfait, il faut que sa sagesse, sa justice soient universellement reconnues, que les pécheurs rétractent à la face de l'univers tous les blasphèmes qu'ils avaient avancés contre la religion et la Providence, contre la rigueur de ses châtimens, et qu'ils adorent, même en périssant, le Dieu qui les éprouve, et la justice qui les condamne : voilà la dernière victoire qui ne peut appartenir qu'à un Dieu. Or, appliquez-vous, Chrétiens, voilà surtout ce qu'opèrera cette assemblée générale, où le juste et l'impie, le saint et le pécheur, le mondain et l'anachorète, le chrétien et le païen se trouvant réunis et confondus, chacun, pour ainsi dire, verra à côté de lui son jugement et sa condamnation; en sorte que Dieu, pour justifier l'arrêt qu'il prononcera contre les coupables, et le supplice auquel il les condamnera, n'aura besoin que de les comparer avec ses serviteurs et ses élus.

Quoi! leur dira le souverain Juge, vous m'accusiez, mondains, d'avoir fait ma loi trop dure, et mon Évangile au dessus des forces de la nature humaine; c'était là votre langage durant la vie, et le prétexte dont vous vous serviez pour m'accuser d'injustice. Eh bien! voilà qu'en ce jour j'ai rassemblé mes saints pour déposer en faveur de mon Évangile. Voyez, à ma droite, ces élus sanctifiés dans toutes les conditions du monde par leur respect pour ma loi, par l'amour, la pénitence, par la pratique infatigable des ver-

tus les plus sublimes, les plus austères; et vous n'avez pu obéir au moindre de mes commandemens!

Vous vous plaigniez que j'avais fait les routes du salut impraticables, qu'il en coûtait trop pour me servir; mais, pour être un ambitieux, un courtisan, un voluptueux, pour s'avancer dans le monde et lui plaire, n'en coûtait-il pas davantage? Voyez, les voilà devant vous, ce rival, cet ennemi; ne vous en a-t-il rien coûté pour les perdre et les détruire? Ce grand, ce protecteur à qui vous avez tout sacrifié, cette idole de chair, pour qui une folle passion vous a arraché tant d'hommages, n'en coûtait-il rien pour flatter leurs caprices, porter leurs fers et ramper sous leur dédaigneux empire? Quoi! si brave dans les routes du vice, vous n'étiez sans force et sans courage que pour la religion et les vertus; tout vous était aisé pour vous déshonorer, tout vous était difficile pour vous sanctifier!

Vous, esprit fort, ne cessiez de censurer ma conduite et mes ouvrages; vous demandiez pourquoi je laissais tant de peuples dans la nuit de l'erreur et du mensonge; pourquoi le flambeau de la foi n'éclairait pas toutes les nations? Paraissez, peuples infidèles, à qui un petit nombre d'ouvriers apostoliques ont été, à travers les mers, annoncer les vérités de la foi, et qui en avez mieux profité; paraissez, philosophes, sages du paganisme, qui, dans les ténèbres de l'idolâtrie, avez eu plus de mœurs, plus de sagesse et moins de vices que les Chrétiens mêmes. Chrétiens, les voilà devant vous qui vous accusent, qui vous condamnent: j'ai voulu vous confronter avec eux, vous mettre en parallèle avec eux, opposer une nation à l'autre, Ninive à Jérusalem, et vous confondre par les exemples de ceux qui, avec moins de secours et de lumières, ont été plus vertueux que vous. Vous demandiez pourquoi tant de sectes et d'hérésies dans le sein de l'Église? pourquoi la vérité y était sans cesse flottante et combattue? Et vous ne sentiez pas que c'était là une preuve invincible qu'elle était la colonne de la vérité, de subsister ainsi toujours inébranlable à tous les assauts de l'Enfer. Voyez-les maintenant frémissant à mes pieds, ces enfans de Pélage, d'Arius, de Luther, cherchant, d'une vue inquiète et égarée, leurs docteurs et leurs prophètes. Ils ont servi à accomplir mes prophéties, et contribué eux-mêmes, par leur révolte, au triomphe de mon Église, qui, sortie plus brillante du choc des opinions et des systèmes, va voir en ce jour tomber sous ses clefs triomphantes l'orgueil de ses rivaux.

Enfin, vous vous plaigniez surtout d'une éternité de tourmens

pour une vie si courte; vous disiez : Où est la proportion entre un péché d'un moment et un supplice sans fin? Eh bien! venez donc que je vous confonde par un exemple sans réplique. Voyez mes saints et mes élus couronnés d'un bonheur sans fin pour quelques jours, quelques momens de pénitence. Où est la proportion entre mes récompenses et leurs mérites, et qu'un aussi court espace que celui de la vie soit couronné d'une gloire infinie? Quoi! mes couronnes seraient éternelles, et mes châtimens ne le seraient pas! Infini dans mes bontés, je ne serais borné que dans ma justice : je récompenserais en Dieu, je ne punirais qu'en homme, et il dépendrait de l'homme de borner ma puissance et mon courroux! Et quoi encore? Il suffit de dire, avec le Prophète, que le pécheur en ce moment verra et frémira d'horreur et de colère : *Peccator videbit et irascetur*. Il verra l'injustice de ses murmures, la vanité de ses systèmes, le délire de sa prétendue sagesse, toute l'horreur de ses blasphèmes; et la lumière de la vérité, l'enveloppant de toutes parts, le jettera dans la rage et le désespoir : *Videbit et irascetur.* Voilà ce que j'ai appelé raison de tout, connaissance de tout, justification de tout, le dénouement et la consommation de toutes choses : *Et tunc veniet consummatio.* (CAMBACÉRÈS, *Sur le jugement.*)

Le pécheur montré aux créatures.

Telle sera la confusion de l'ame réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel et de la terre, l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures; celles mêmes qui sont inanimées, qu'il avait forcées de servir à ses passions et qui gémissaient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'élèveront contre elle à leur manière. Le soleil de la lumière duquel elle avait abusé s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes; les astres disparaîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assez long-temps témoins de ses passions injustes; la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jeter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvait plus porter; et l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragée : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* [1]. Hélas! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs! la seule indifférence nous aigrit et nous

[1] Sap., v, 21.

blesse : ici, non seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux, mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, et le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion, son désespoir et ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'ame criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la seconde dans les soins qu'on avait pris de se déguiser aux yeux des hommes, tandis qu'on vivait sur la terre. Car, mes frères, le monde est un grand théâtre où chacun presque joue un personnage emprunté : comme nous sommes pleins de passions, et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse, et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas ; l'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée. Ainsi toute votre vie, vous surtout qui m'écoutez, et qui regardez la duplicité de votre caractère comme la science du monde et de la cour, toute votre vie n'avait été qu'une suite de déguisemens et d'artifices ; vos amis mêmes les plus sincères et les plus familiers ne vous connaissaient qu'à demi ; vous échappiez à tout le monde, vous changiez de caractère, de sentiment, d'inclination selon le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par-là vous vous étiez fait une réputation d'habileté et de sagesse ; et on n'y verra qu'une ame vile, sans droiture, sans vérité, et dont la plus grande vertu avait été de cacher son indignité et sa bassesse.

Vous encore, ame infidèle, qu'un sexe plus jaloux de l'honneur avait rendue encore plus attentive à dérober vos faiblesses à la connaissance des hommes, vous étiez si habile pour vous épargner la honte d'une surprise, vous preniez de si loin et si sûrement vos mesures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne foi peut-être d'un confesseur : vous n'auriez pas survécu à un accident qui eût trahi là dessus vos précautions et vos artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit le Prophète, vos débordemens que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme dissipera, en ce grand jour, du seul souffle de sa bouche. J'assemblerai, dit le Seigneur, autour de vous, devant les nations assemblées, tous vos amans profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos* [1]. Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses ; ce trafic honteux de protestations et de sermens dont vous vous serviez pour fournir en même temps à des passions différentes, et pour endormir leur crédulité ; ils les verront,

[1] Ezech., XVI, 37.

et, remontant jusqu'à la source des complaisances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur persuader, mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir si noble, si sincère, et incapable d'être touché que du seul mérite : *Congregabo super te omnes amatores tuos.... et videbunt omnem turpitudinem tuam* [1]. Et tout cela se passera aux yeux de l'univers, de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avait conservés ; de vos proches, qui ne connaissaient pas le déshonneur dont vous les couvriez ; de ce confesseur, que vous aviez toujours trompé ; de cet époux qui avait si fort compté sur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu ! la terre aura-t-elle d'abîmes assez profonds où ne voulût alors se cacher l'ame infidèle ? Car, dans le monde, les hommes ne voient jamais de nos vices que les dehors et les scandales, et cette confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes : mais, devant le tribunal de Jésus-Christ, on verra vos faiblesses dans votre cœur même, c'est-à-dire, leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets, et mille circonstances honteuses et personnelles dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce sera là une confusion qui vous sera propre, et que vous ne partagerez avec personne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une ame forte, et au dessus des faiblesses vulgaires ; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, et des endroits dont l'ame la plus vile mourrait de honte. On vous regardait dans le monde comme un homme intègre, et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge ; cette réputation vous avait peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes ; ces dehors pompeux d'équité cachaient une ame inique et rampante ; et des vues de fortune et d'intérêt avaient mille fois trahi en secret votre fidélité et corrompu votre innocence. Vous paraissiez orné

[1] Ezéch., XVI, 37.

de sainteté et de justice; vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes; on vous croyait l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi; et cependant votre cœur n'était pas droit devant le Seigneur; vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée et des mystères d'ignominie: vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers; ceux qui vous avaient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé: l'espérance de l'hypocrite sera alors confondue. Vous aviez joui injustement de l'estime des hommes: vous serez connu, et Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, et révéler la honte de mes frères? vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous était confié; vous paraissiez tous les jours dans le sanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs et des sacrifices sans tache; on vous confiait le secret des consciences, vous souteniez le faible dans la foi, vous parliez de la sagesse parmi les parfaits: et sous ce que la religion a de plus auguste et de plus saint vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable; vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu; vous enseigniez les autres, et vous ne vous enseigniez pas vous-même; vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, et vous ne comptiez vos jours que par vos sacriléges. Ah! le mystère d'iniquité sera donc révélé, et l'on vous connaîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathème du ciel et la honte de la terre: *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes frères, toute la confusion dont sera accablée l'ame criminelle. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une faute; les bruits tombent peu à peu; de nouvelles aventures prennent enfin la place des nôtres, et le souvenir de nos chutes s'éteint et s'évanouit avec l'éclat qui les avait publiées: mais au grand jour la honte demeurera éternellement sur l'ame criminelle; il n'y aura plus de nouveaux événemens qui fassent perdre de vue ses crimes et son opprobre; rien ne changera plus, tout sera fixe et éternel; ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jésus-Christ, elle le paraîtra durant l'éternité tout entière; le caractère même de ses tourmens publiera sans cesse la nature de ses fautes, et sa honte recommencera tous les jours avec son sup-

plice. Mes frères, les réflexions sont ici inutiles, et, s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience, et à prendre dès ce moment des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur, que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire et la consolation du véritable juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur; de ce cœur dont toute la beauté, cachée aux yeux des hommes, n'était connue que de Dieu seul; de ce cœur, où il avait toujours cru voir des taches et des souillures, et dont son humilité lui avait dérobé toute la sainteté et l'innocence; de ce cœur, où Dieu seul avait toujours fait sa demeure, et qu'il avait pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses graces! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusque là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté! que de fervens désirs! que de victoires secrètes! que de sacrifices héroïques! que de prières pures! que de tendres gémissemens! que de transports amoureux! que de foi! que de grandeur! que de magnanimité! que d'élévation au dessus de tous ces vains objets qui forment tous les désirs et toutes les espérances des hommes! On verra alors que rien n'était plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable juste, que ces ames qu'on regardait comme inutiles, parce qu'elles l'étaient à nos passions, et dont on méprisait tant la vie obscure et retirée : on verra que ce qui passait dans le cœur d'une ame fidèle avait plus d'éclat et de grandeur que tous ces grands événemens qui se passent sur la terre, méritait seul d'être écrit dans les livres éternels, et offrait aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des Anges et des hommes que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monumens pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil et des passions humaines: premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le second désordre qui nîat dans le monde du mélange des bons et des méchans est l'inégalité de leurs conditions, et l'injuste échange de leurs destinées. Il en est du siècle présent comme de la statue dont Daniel expliqua le mystère : les justes, comme une argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu

des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus basses et les plus méprisables; au lieu que les pécheurs et les mondains, figurés par l'or et par l'argent, vains objets de leurs passions, s'y trouvent presque toujours placés à la tête, et dans les lieux les plus éminens. Or, c'est un désordre; et, quoique par là les bons soient exercés; et les pécheurs endurcis quoique cette confusion de biens et de maux entre dans l'ordre de la Providence, et que, par des routes et des ménagemens impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le juste et le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'Homme rétablisse toute chose : *Per ipsum instaurare omnia* [1], et qu'on voie enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien ; de celui qui sert le Seigneur d'avec celui qui le méprise : *Quid sit inter justum et impium; et inter servientem Deo, et non servientem ei* [2]. Or, voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli, les bons séparés des méchans ; les uns placés à la droite, et les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris* [3].

Séparation, premièrement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scène, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités ; ce n'était là qu'une fumée, qui n'avait de réalité que dans l'erreur publique ; on examinera seulement si vous êtes un animal immonde ou une brebis innocente. On ne séparera pas le prince, du sujet ; le noble, du roturier ; le pauvre, du puissant ; le conquérant, du vaincu : mais la paille, du bon grain ; les vases d'honneur, des vases de honte ; les boucs, des brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

On verra le Fils de l'Homme parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondues et assemblées à ses pieds, relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire des passions ou des vertus des hommes ; on le verra rassembler ses élus des quatre vents ; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation ; réunir les enfans d'Israël dispersés dans l'univers; exposer l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau ; produire sur la scène des héros de la foi jusque là inconnus au monde; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérans, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grace, par les vic-

[1] Ephes., I, 10. — [2] Malach., III, 18. — [3] Matth., XXV, 33.

toires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint et à un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le père, de l'enfant; l'ami, de son ami; le frère, de son frère : l'un sera pris, et l'autre laissé. La mort qui nous ravit les personnes chères, et qui nous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle; il n'y aura plus d'espoir de réunion; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfant, d'ami; plus de liens que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisièmement, ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule! on est si touché lorsque, dans la distribution des graces, on voit des subalternes emporter les premières places, nos services oubliés; et ceux que nous avions toujours vus au dessous de nous, élevés et placés sur nos têtes! mais c'est dans ce grand jour où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'ame criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'Homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, et la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou méprisé la vertu par des plaisanteries impies; un fidèle, qui peut-être était né votre sujet; un Lazare, qui vous avait importuné inutilement du récit de ses besoins et de son indigence; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, et sur les ruines duquel vos intrigues et vos artifices vous avaient élevé : vous verrez le Fils de l'Homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejeté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes frères, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant se trouvera dans celle-ci. Un sauvage, converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis; et le Chrétien, héritier des pro-

messes, sera laissé parmi les boucs. Le laïque s'élèvera comme un aigle autour du corps, et le ministre de Jésus-Christ restera couvert de honte et d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, et le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siècle seront chassés du côté des animaux immondes; et l'idiot qui ne savait pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire et de lumière. Rahab, une femme pécheresse, montera à la céleste Sion, avec les vrais Israélites; et la sœur de Moïse, et l'épouse de Jésus-Christ, sera séparée du camp et des tentes d'Israël, et paraîtra couverte d'une lèpre honteuse : *Et statuet oves quidem a dextris suis*, *hædos autem a sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu, que rien ne manque au désespoir de l'ame infidèle. Ce ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune; vous lui ferez encore un nouveau supplice de la félicité des justes qui lui seront préférés, et qu'elle verra portés par les Anges dans le sein de l'immortalité.

Quel changement de scène dans l'univers, mes frères! C'est alors que tous les scandales étant arrachés du royaume de Jésus-Christ, et les justes entièrement séparés des pécheurs, ils formeront une nation choisie, une race sainte, et l'Église des premiers nés, dont les noms étaient écrits dans le ciel. C'est alors que le commerce des méchans, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir leur foi et trembler leur innocence; c'est alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles et les hypocrites, ils ne seront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les ministres involontaires de leurs passions; c'est alors que tous les liens de société, d'autorité ou de dépendance, qui les attachaient ici-bas aux impies et aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophète : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil et notre demeure? notre ame sèche de douleur à la vue des crimes et des prévarications dont la terre est infectée. C'est alors enfin que leurs pleurs se changeront en joie, et leurs gémissemens en actions de graces; ils passeront à la droite comme des brebis, et la gauche sera pour les boucs et pour les impies : *Et statuet oves quidem a dextris suis*, *hædos autem a sinistris.*

La disposition de l'univers ainsi ordonnée, tous les peuples de la terre ainsi séparés, chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage, la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion peinte sur le visage des uns; sur celui des autres, la joie, la sérénité, la confiance; les yeux des justes levés en haut vers le Fils de

l'Homme, d'où ils attendent leur délivrance; ceux des impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée; le Roi de gloire, dit l'Évangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera; et se tournant du côté de ceux qui seront à sa droite, avec un air plein de douceur et de majesté, et seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles* [1]. Les pécheurs vous avaient toujours regardés comme le rebut et la portion la plus inutile du monde; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne subsistait que pour vous, que tout était fait pour vous, et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* [2].

Puis se tournant à gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles, comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables; d'une voix, dit un Prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir, il dira, non comme sur la croix : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font; mais : Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges; vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père; vos plaisirs ont été rapides et passagers, vos peines seront éternelles : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus* [3]. Les justes alors, s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter le cantique céleste : Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'Auteur de leur être et le jour fatal qui présida à leur naissance; ou plutôt ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs et de leur perte. Les abîmes s'ouvriront, les cieux s'abaisseront, les réprouvés, dit l'Évangile, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle :

[1] Matth., xxv, 34. — [2] Ibid.. — [3] Ibid., 41.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam [1]. Voilà un partage qui ne changera plus. (Massillon.)

Péroraison.

Concluons que le jour du jugement est donc nécessaire à la justice divine et fait partie essentielle de la religion, comme contenant la raison de tous les desseins, de tous les ouvrages de Dieu et de sa conduite avec les hommes. C'est le nœud de l'énigme, comme parle l'Apôtre, qui doit tout expliquer. Jusque là c'est le règne du monde, continue saint Paul, et des puissances des ténèbres. Dieu souffre tout en silence, et les blasphèmes de l'impiété, et les triomphes de l'hérésie, et les progrès du libertinage, et tous les ravages que l'ennemi fait dans le champ de son Eglise. Pourquoi? parce qu'avant tout, il faut, nous dit Jésus-Christ, que son Evangile soit prêché à toute la terre; c'est-à-dire, il faut que ses desseins sur ses élus soient accomplis, que la foi ait été portée à tous les peuples; il faut que la trompette évangélique ait retenti aux extrémités du monde, avant que la trompette fatale annonce le jugement; et qu'en un mot le mystère de grace et de miséricorde s'accomplisse avant que la vengeance arrive : *Prædicabitur Evangelium*, etc.

Enfin, concluons qu'elle est donc bien insensée la conduite de la plupart des hommes! Placés sur la terre comme des criminels dans une prison, tous tributaires de la justice d'un Dieu, près à chaque instant de tomber entre les mains de sa vengeance, au lieu d'employer ce peu de jours à fléchir leur juge, que font-ils? Les uns se jettent dans les plaisirs, les autres dans les affaires, ceux-là dans les systèmes et les fureurs de l'impiété : et là, étourdis par le bruit, fascinés par la bagatelle, enivrés par la volupté, non seulement ils n'ont plus ni crainte, ni souvenir du jugement futur, ils osent encore révoquer en doute ces terribles vérités. Qui est-ce qui en a été le témoin, disent-ils, de ce jugement? Qui est-ce qui en est revenu pour nous certifier que tout s'y passera comme on nous l'assure? Et dans ce doute insensé, dans ce délire impie, ils perdent à la fois et la raison et la conscience. Qu'arrive-t-il cependant? Les années s'accumulent et se précipitent, nous marchons à grands pas vers le terme; bientôt vont retentir pour plusieurs d'entre nous ces voix formidables : Levez-vous, morts: paraissez, votre Juge vous appelle. Que dis-je? peut-être vous-

[1] Matth., xxv, 46.

même, mon cher auditeur, portez-vous déjà des signes d'une mort prochaine; et un âge avancé, un corps chancelant, une infirmité habituelle, une santé languissante, vous avertissent que tout va bientôt finir pour vous, et que votre Juge approche. Cependant, à peine avez-vous daigné y penser; et depuis tant d'années que vous nous entendez en ce jour parler sur le jugement, ce redoutable sujet n'a été pour vous dans notre bouche qu'un amusement et une scène qui a passé sous vos yeux sans faire aucune impression sur votre ame. Nous vous parlons du jugement, et votre esprit le regarde à peine comme un spectacle digne de son attention; et vos cœurs s'endorment au bruit des anathèmes. O révolution effroyable! l'impie et le voluptueux jouissaient en paix de leurs crimes, ils dormaient sur des lits de fleurs: une voix a frappé les airs, et le soleil a fini sa carrière; mers, montagnes, forêts, trônes, tombeaux, tout a péri, tout a disparu: Dieu vivant, Dieu terrible, vous sortez du silence et des ombres qui vous couvrent, votre règne arrive, et l'univers est jugé. Malheur donc, encore une fois, malheur, si cette peinture, à force de devenir vulgaire, s'est affaiblie pour vous; si ces grandes vérités, par lesquelles un Paul commença à annoncer la foi à l'Aréopage, et fit trembler les païens mêmes; par lesquelles les plus grands saints et les plus grands pécheurs, Augustin lui-même, ont été effrayés et convertis, si, dis-je, vous ne les regardez plus que comme destinées à effrayer le simple peuple! Tremblez que cette année ne soit la dernière où Dieu vous fasse la grace de les entendre; et que, transportés subitement par une mort tragique et imprévue au pied du tribunal suprême, vous n'appreniez, par une affreuse expérience, combien les vengeances de Dieu sont terribles pour ceux qui les ont bravées ou méconnues.

Que tardons-nous donc à sortir de notre égarement, et à prévenir une destinée aussi épouvantable que celle d'un jugement sans miséricorde, et d'une éternité malheureuse? O jugement! ô éternité! ô foudres d'un Dieu vengeur! A quoi pensons-nous, si vos approches et vos menaces ne nous touchent pas? Tout nous entraîne à ce terme fatal; prince ou sujet, riche ou pauvre, il faut nous rendre tous à ce dernier tribunal: *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* Employons donc ce peu de jours qui nous sont accordés par la miséricorde, à fléchir, à désarmer notre Juge par la pénitence, afin qu'au grand jour, au lieu de l'anathème éternel, nous méritions d'entendre ces paroles consolantes: Venez les bénis de mon Père, etc. (CAMBACÉRÈS.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LE JUGEMENT DERNIER.

EXORDE.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venir sur une nuée, avec grande puissance et majesté. (*Luc.*, XXI, 27.)

Vous avouerai-je, mes frères, sans précaution et sans détour, le dessein qui me fait monter aujourd'hui dans cette chaire? Vous dirai-je que, pénétré d'effroi à la pensée des jugemens que Dieu exercera au dernier jour, je viens essayer de faire passer toute ma terreur dans vos ames, de troubler les pécheurs comme par un cri d'alarme, et de les arracher, s'il se peut, à leur funeste sommeil, avant qu'il se change pour eux en un sommeil de mort éternelle? Oui, sachez-le, pécheurs qui m'écoutez : ce n'est pas dans la vue de frapper votre imagination par des peintures vaines, ni de produire dans vos cœurs des émotions faibles et passagères; c'est dans l'espérance de vous convertir et de vous sauver, que je viens déployer devant vous le plus grand et le plus terrible des spectacles que la religion offre à notre foi.

Dans le zèle qui m'anime, je laisserai tous les timides ménagemens qu'une délicatesse mondaine pourrait se croire en droit d'exiger. La charité elle-même m'armera de toute la sévérité de mon ministère; et quoique je ne méconnaisse pas les égards dus à la sensibilité des grands du siècle, à leur faiblesse même; quoiqu'il m'en coûte de répandre l'amertume et l'épouvante dans vos ames, je ne vous épargnerai pas de tristes images et d'effrayantes vérités, seules capables peut-être de vous inspirer une juste horreur du péché, un salutaire dégoût pour les faux plaisirs et les vanités qui vous perdent, une résolution ferme et sincère de mener désormais une vie qui vous assure un jugement de miséricorde. Eh! ne vaut-il pas mieux vous affliger un moment, que de vous

laisser périr pour toujours? et ne serait-ce pas manquer au premier de mes devoirs envers vous que de m'arrêter à examiner s'il vous est pénible aujourd'hui d'entendre ce qu'il vous serait un jour si affreux de souffrir?

Armez-vous donc de courage, mes frères, pour contempler avec moi cette dernière et formidable scène, dont le souvenir peuplait autrefois les déserts d'anachorètes, et faisait trembler encore, au fond de leurs solitudes, les Jérôme, consumés de saints travaux, les Hilarion, exténués de jeûnes, de macérations et de veilles.

Mais, me direz-vous peut-être, puisque chacun de nous doit subir, au moment même de la mort, une sentence irrévocable qui décidera de notre éternelle destinée, n'est-ce pas là le jugement que nous devons craindre, sans nous tant occuper de cet autre jugement qui terminera les siècles, et ne sera que la promulgation solennelle et la confirmation du premier?

C'est à cette question, mes frères, que je me propose de répondre dans ce discours, en vous apprenant tout ce que le jugement universel ajoute à la rigueur du jugement particulier, et vous montrant comme il met le sceau aux vengeances divines, et achève l'entière désolation du pécheur. Parmi les événemens terribles qui marqueront ce grand jour des justices, je distingue trois circonstances principales, sur lesquelles je veux appeler toute votre attention : la résurrection des corps, la manifestation des consciences, et ce dernier arrêt qui séparera éternellement les élus des réprouvés. Or, je dis que la résurrection des corps sera pour le malheureux pécheur un redoublement de supplice, premier point; que la manifestation des consciences sera pour lui un comble d'ignominie, second point; enfin que le dernier arrêt de séparation, prononcé de la bouche même de Jésus-Christ, sera la consommation de son désespoir, troisième point.

Appliquez-vous, mes frères; vous frémirez plus d'une fois à la vue des redoutables vengeances de Dieu; je frémis moi-même en me préparant à vous les décrire. Demandons tous ensemble la grace de méditer si utilement, que nous n'ayons jamais le malheur d'en éprouver la rigueur. — *Ave*, *Maria*. (Le P. de Mac-Carthy, *Sur le jugement dernier*.)

Peinture du jugement dernier par les Prophètes.

Les Prophètes ont essayé de nous décrire le jour du dernier jugement. Ecoutez :

David : « Le Dieu des cieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé « toute la terre depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Notre Dieu viendra, il ne demeurera point dans le silence, il sera précédé d'un feu « dévorant, et entouré d'un tourbillon épouvantable. Il appellera « d'en haut le ciel et la terre, afin de juger son peuple [1]. »

Isaïe: « Voici le jour du Seigneur qui va venir, le jour cruel, « plein d'indignation, de colère et de fureur, pour dépeupler la « terre, pour en exterminer tous les méchans. Les étoiles du ciel « les plus éclatantes ne répandront plus leur lumière; et le soleil « à son lever se couvrira de ténèbres, et la lune n'éclairera plus. « Je viendrai punir les crimes du monde, et l'iniquité des impies; « je ferai cesser la fierté des superbes, et j'humilierai l'insolence de « ceux qui se rendent redoutables. J'ébranlerai le ciel même, et « la terre sortira de sa place, à cause de l'indignation du Seigneur « des armées, et du jour de la colère et de la fureur [2]. »

Le même Isaïe, dans un autre endroit : « Les cieux s'ouvriront « pour faire pleuvoir comme au temps du déluge, et les fondemens « de la terre seront ébranlés. La terre souffrira des élancemens « qui la déchireront, des renversemens qui la briseront, et des se- « cousses violentes qui l'ébranleront. Elle sera agitée, elle chancel- « lera comme un homme ivre; elle sera transportée comme une « tente dressée pour une nuit; elle sera accablée par le poids de son « iniquité, et elle tombera sans que jamais elle s'en relève. En ce « temps-là, le Seigneur visitera les armées d'en haut qui sont dans « le ciel, et les rois du monde qui sont sur la terre. Ils seront ras- « semblés comme des prisonniers qui sont dans un cachot profond, « ils seront renfermés dans une prison et visités après plusieurs « jours [3]. »

Malachie : « Voici le jour où le Seigneur Dieu tout puissant va « venir. Qui pourra comprendre le mystère du jour de son avéne- « ment, ou qui en pourra soutenir la vue? Car il sera comme le feu « qui épure les métaux, et comme l'herbe dont se servent les fou- « lons.... Il viendra un jour de feu, semblable à une fournaise ar- « dente. Tous les superbes et tous ceux qui commettent l'impiété « seront alors comme de la paille, et ce jour qui doit venir les « embrasera, dit le Seigneur, Dieu des Armées, sans leur laisser ni « germe ni racine [4]. »

L'homme des désirs, Daniel : « Je considérais attentivement, jus-

[1] Ps. XLIX, 1 et suiv. — [2] Isa., XIII, 9 et suiv. — [3] Isa., XXIV, 18 et suiv. — [4] Malach., III, 2.

« qu'à ce que des trônes furent placés, et que l'ancien des jours « s'assit. Son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce « trône un feu brûlant; un fleuve de feu très rapide sortait de de-« vant sa face; un million d'Anges le servait, et mille millions as-« sistaient devant lui. Le Juge s'assit, et les livres furent ouverts.... « Je vis comme le Fils de l'Homme qui s'avança vers l'ancien des « jours, et qui lui fut présenté. Et il lui donna l'honneur, la puis-« sance et le royaume; et tous les peuples, toutes les tribus et toutes « les langues le serviront. Sa puissance est une puissance éternelle, « qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit. « Mon esprit, renfermé dans un corps mortel, fut saisi d'étonne-« ment; moi, Daniel, j'en fus épouvanté [1], etc. »

Dans un jugement qui va prononcer sur le sort d'une cité, les magistrats eux-mêmes, sans aucun sujet de crainte personnelle, se sentent frappés d'horreur et d'épouvante : que sera-ce en présence de ce formidable tribunal, devant qui comparaît l'univers tout entier pour être jugé? point de témoins appelés; le coupable seul est son propre dénonciateur; sa conscience le juge et l'accuse devant ceux qui ne le connurent jamais. Il n'y aurait point de fleuve de feu, point de légions d'Anges, ministres de la colère divine; cette seule assemblée du genre humain, convoqué tout entier, et partagé entre les bons et les méchans, les bons réservés à des récompenses immortelles, les méchans condamnés à la confusion et au supplice, n'est-elle pas elle seule un spectacle assez imposant?

Ce ne sont plus les témoignages des Prophètes que je vais vous faire entendre. J'oublierai même que je parle à des Chrétiens; et, supposant que j'aie à répondre à un païen, je lui dirai ce qui lui deviendra impossible de nier. Nous avons de Jésus-Christ un grand nombre de prédictions; si celles qu'il a faites n'ont pas été accomplies dans le temps pour lequel il les a faites, nous vous permettons de ne pas croire aux autres. Mais si elles ont été fidèlement acquittées, vous n'avez plus de raison de douter de celles qui restent à accomplir. On aurait pu être fondé à douter des premières avant qu'elles ne fussent justifiées par l'événement; on ne peut plus douter du reste. Il avait prédit que Jérusalem serait prise par les Romains; qu'elle subirait une captivité telle qu'il n'y en avait point encore eu de semblable, et que jamais elle ne s'en relèverait; cette prédiction s'est vérifiée à la lettre. Il a prédit que la prédication de son Évangile se répandrait avec la rapidité de la semence; et nous

[1] Dan. VII, 9 et suiv.

voyons l'Évangile prêché par toute la terre. Il a prédit que ceux qui abandonneraient pour lui père, mère, frères, sœurs, trouveraient ailleurs une autre famille; nous en avons la preuve sous les yeux. Il a dit à ses disciples : *Vous aurez de grandes afflictions; mais ayez confiance en moi, j'ai vaincu le monde* [1]; c'est-à-dire personne n'aura l'avantage sur vous. Tout s'est accompli. Il a assuré que les portes de l'Enfer ne prévaudraient pas contre son Église [2], quelque persécution qu'elle eût à souffrir; l'Église triomphe sous nos yeux. La prédication de l'Évangile n'a pas été un moment suspendue. Cependant, quand il faisait ces prédictions diverses, quelle apparence y avait-il qu'elles dussent jamais se réaliser? Ce n'étaient, ce semble, que paroles en l'air. Les faits les ont confirmées. Jugez de l'avenir par le passé. (Saint Chrysostôme [3].)

Signes avant-coureurs du dernier jugement.

Une tribulation inexprimable et sans nulle consolation remplira la terre et les mers. Chacun, saisi d'épouvante à l'aspect des convulsifs mouvemens dont le globe est agité, ne songera qu'à fuir vers les montagnes, où la faim et la soif viendront bientôt les atteindre et les consumer. La pitié est morte au fond de tous les cœurs. On se demande éploré dans quel lieu du monde la parole du Seigneur se trouve encore sur la terre; et l'on se répond, nulle part.

Le démon en personne, sous la forme d'un dragon, armé d'une grande puissance, paraîtra sur la terre, opérant des merveilles, envoyant jusqu'aux extrémités du monde des émissaires, qui crieront aux peuples : Venez voir le grand Roi qui se montre dans toute sa gloire. Les saints ont fui; ils courent se cacher dans les antres les plus déserts : le tyran les poursuit en tous lieux, et sur la terre et sur les eaux. Il a résolu de régner sur le monde tout entier, et de soumettre à sa domination tout ce qui respire. L'insensé! il ignore que le jour approche où lui-même il va comparaître devant le souverain Juge, où toute sa puissance ne sera que faiblesse, et tout son orgueil sera confondu. Cependant, il trouble et effraie la terre par ses prestiges; il y a partout des famines et des tremblemens de terre; partout la mort se présente sous les formes les plus diverses. Malheur à qui n'est pas armé du signe de

1 Joan., XVI, 33. — 2 Marc., XVI, 18. — 3 *Ad Theodor. laps., exhort., et Hom.* XXI, *in Epist. ad Hebr.*

la croix ! parce qu'il sait combien elle est redoutable à son empire; l'ennemi cherche à l'abolir en tous lieux. Pour y réussir, il se déguise, il prend tous les masques. Afin de mieux tromper, il affectera de paraître modeste, réparateur des torts, ennemi de l'injustice, approbateur de la religion et de la piété, généreux envers les indigens, affable, miséricordieux. Il s'attachera particulièrement à honorer la nation juive. Par ses artificieuses manœuvres, il réussira à se faire un grand nombre de partisans. Et, séduits par l'éclat de ses œuvres extraordinaires, de ses apparentes vertus et de son énorme puissance, les peuples se diront : Où trouver ailleurs tant de grandeur, tant d'imposantes qualités ? Un moment verra naître son empire; trois grands monarques tomberont sous ses coups. Enflé de ses succès, le dragon exhale sur la terre tous ses poisons : elle s'agite. D'une extrémité à l'autre, elle est dans la confusion et le désordre. La corruption pénètre toutes les ames. Jetant bas son masque, le tyran se montre tel qu'il est, dur, violent, emporté, cruel et sanguinaire : ses desseins se manifestent. Il veut plonger le genre humain tout entier dans le plus profond abîme de l'impiété. Ses impostures entraînent les peuples; on accourt de toutes part autour de lui, et on lui rend hommage comme à un Dieu. (Saint Ephrem, *Exhortation à la pensée du dernier jugement.*)

Images du dernier jugement.

Tel, selon la parole même de Jésus-Christ, *que l'éclair qui sort de l'Orient, paraît tout à coup jusqu'à l'Occident, tel sera l'avénement du Fils de l'Homme* [1]. L'éclair n'a point besoin de précurseur ni de héraut, il se fait voir en un moment à tous les yeux ; ainsi se montrera le Fils de l'Homme sans être attendu, dans tout l'éclat de sa gloire. Ce n'est plus là un avénement borné à un coin du monde renfermé dans l'obscurité de Bethléem; Jésus-Christ paraît avec tous les caractères de sa divinité triomphante. Une multitude innombrable d'Anges, de martyrs, de bienheureux de toutes les conditions l'accompagne, comme *les aigles qui viennent se rassembler là où est le corps* [2]. A sa présence *le soleil s'est obscurci* [3]. Sera-ce que sa lumière sera détruite et anéantie ? ou plutôt parce qu'elle sera effacée par la gloire bien plus éclatante du Fils de Dieu qui vient juger tous les hommes ? Les étoiles tomberont du ciel, car à

[1] Matth., XXIV, 27. — [2] Ibid., 28. — [3] Ibid., 29.

quel usage pourraient-elles encore servir, puisqu'il n'y aura plus de nuit? *Les vertus du ciel seront ébranlées* à l'aspect de cette effroyable catastrophe de toute la nature; car si, au moment où les astres furent créés, les Anges du Seigneur, surpris, étonnés de leur brillante apparition, firent éclater par des transports de joie leur admiration, comme parle Job, de quels nouveaux sentimens ne seront-ils pas frappés en voyant cette prodigieuse révolution, toutes les générations sorties de leurs tombeaux pour venir comparaître au pied du souverain tribunal, et tout ce qu'il y eut jamais d'hommes sur la terre jugés selon leurs œuvres[1]! *Alors le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel*[2]. Ce signe, c'est sa croix, sa croix alors plus éclatante que le soleil éclipsé, absorbé par les rayons du nouvel astre qui seul domine dans le ciel pour la confusion des Juifs, pour la manifestation de sa justice. Jésus-Christ se fera voir, non seulement avec ses plaies, mais avec sa croix, vengé enfin de ses ignominies par la gloire de son triomphe. A sa vue, tous les peuples de la terre seront dans la tristesse et dans l'effroi. Il ne faut plus ni de témoin ni d'accusateur pour convaincre de leur crime ceux qui n'auront point profité de la mort du Fils de l'homme, ceux qui auront refusé de le reconnaître et qui l'auront outragé par leur mépris. *Ils verront*, dit un autre évangéliste, *celui qu'ils ont percé*[3]. Ils reconnaîtront dans celui-là même qu'ils ont crucifié, leur juge, venu sur les nuées du ciel, environné de puissance et de majesté. Ils le verront descendre du ciel, comme il y monta au jour de son ascension, porté *sur un nuage*[4], et ils pleureront; mais leur châtiment ne se terminera pas à des pleurs. *Mais il enverra ses Anges qui feront entendre la voix éclatante de leur trompette, et qui rassembleront ses élus des quatre vents et des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre*[5].

Les Anges ont sonné de la trompette; ce son éclatant a pénétré les tombeaux, il en a fait sortir les habitans, et rempli à la fois les uns d'allégresse, les autres d'épouvante et de douleur. Je ne puis, mes frères, penser sans effroi à ce jour terrible: cette pensée me confond, elle m'absorbe. Mais peut-être suis-je le seul à trembler, et tandis que vous me voyez glacé de terreur, gémissant et versant en votre présence des larmes amères, peut-être la joie est-elle dans vos cœurs. Hélas! je ne puis me rappeler sans la plus vive et

[1] Job., XXXVIII, 2. — [2] Matth., XXIV, 3. — [3] Joan., XIX, 37. — [4] Act., I, 9. — [5] Matth., XXIV, 31.

la plus profonde consternation les vierges folles et ce méchant serviteur de l'Evangile qui n'avait pas mis à profit le talent que son maître lui avait confié [1]. Voilà ce qui m'accable, ce qui me fait verser des larmes, en pensant quelle gloire et quelles félicités nous aurons perdues, à quelle confusion nous serons livrés, non pour un temps limité, mais pour une éternité tout entière, et cela seulement parce que nous n'aurons pas eu le courage d'endurer ici-bas quelques privations d'un moment.

Quand vous avez eu le malheur d'offenser votre père, une honte secrète vous empêche de lever les yeux jusqu'à lui. Comment les pourrez vous, à ce jour redoutable, lever sur Jésus-Christ, sur un père qui vous aima d'un si tendre amour, alors qu'il se disposera à vous faire rendre un compte si rigoureux de toutes les actions de votre vie? (Saint Chrysostôme, *Homélie LXXVI sur saint Matthieu.*)

Second avénement de Jésus-Christ.

A la suite de tant d'autres considérations mises sous les yeux des fidèles pour les exciter aux œuvres de piété qu'il leur a recommandées, l'Apôtre emploie la plus puissante de toutes. Le Juge, dit-il, est à la porte; voici le moment de comparaître à son tribunal. *Le temps est court* [2], écrivait-il aux Corinthiens. Il répète aux Hébreux le même avertissement. *Encore un peu de temps*, leur dit-il, *et celui qui doit venir viendra, et il ne se fera pas attendre long-temps* [3]. Ailleurs, c'étaient des consolations qu'il adressait à des Chrétiens fervens, pour les soutenir contre les persécutions qu'ils avaient à essuyer; ici ce sont des ames tièdes qu'il réveille de leur langueur. Nous pouvons nous appliquer à nous-mêmes ce double motif. Que veut donc dire l'Apôtre, par ces paroles: *Voici l'heure de nous réveiller de notre assoupissement* [4]? c'est-à-dire, la résurrection est proche, le formidable jugement s'avance: le jour est proche, jour d'épouvante, qui est semblable à la fournaise embrasée. Il est temps enfin de nous arracher à notre engourdissement. *Nous sommes plus près de notre salut, que lorsque nous avons commencé à croire* [5]. A mesure que le temps s'avance, la vie présente s'écoule, l'éternité s'approche. Si vous êtes prêts, si vous avez fidèlement exécuté ce qui vous a été ordonné, ce jour sera pour vous *un jour de salut*; sinon, point d'espérance. Dans les

[1] Matth., xxv, 1—30. — [2] I Cor., vii, 29. — [3] Hebr., x, 37. — [4] Rom., xiii, 11. — [5] Ibid.

commencemens, on avait fait montre de zèle; bientôt on s'était relâché; une lâche tiédeur avait remplacé la ferveur primitive. Aujourd'hui, plus le temps presse, plus aussi la ferveur doit se ranimer. C'est surtout à l'arrivée du prince que les sujets témoignent le plus d'ardeur; au terme de la carrière que l'on doit redoubler d'efforts pour ne point perdre le prix du combat. *La nuit est sur son déclin; le jour approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres pour nous revêtir des œuvres de lumières* [1]. Agissez pour le salut, comme journellement vous agissez pour vos affaires; vous n'attendez point que les rayons du soleil aient entièrement dissipé les ténèbres de la nuit pour reprendre vos travaux accoutumés; vous devancez le jour, vous pressez ceux qui sont en retard. Dissipez ces ombres vaines et ces songes imposteurs de la nuit; secouez le sommeil qui vous appesantit; marchez revêtus des armes de lumière. (LE MÊME, *Homélie XXIV sur l'Epître aux Romains.*)

La résurrection des corps sera pour le pécheur un redoublement de supplice.

A ce mot de résurrection l'impie ne va-t-il pas se récrier? ne demandera-t-il pas, comme ces païens à qui saint Paul annonçait le même dogme il y a dix-huit siècles, comment des morts pourraient revivre, et où ils retrouveraient leurs corps pour s'en revêtir de nouveau? Question grave et difficile aux yeux de nos prétendus sages, mais si puérile et si absurde au jugement du grand Apôtre, qu'il traitait hautement d'insensés et de stupides ceux qui n'avaient pas honte de la lui adresser: *Dicet aliquis, quomodo resurgunt mortui, qualive corpore venient; insipiens* [1]. ..... Et quelle autre réponse en effet convient-il de faire à un pareil doute? Quoi! sérieusement, celui qui donne la vie et qui l'ôte quand il lui plaît ne pourra pas aussi la rendre, lorsque le temps qu'il a marqué sera venu? *Insipiens!* Quoi! celui qui a tiré le corps de l'homme du néant ne pourra pas le retirer de la poussière? *Insipiens!* Quoi! les élemens de ce corps (ô folie de l'esprit humain!) seront tellement dispersés dans toutes les parties de l'univers, auront passé par tant de formes diverses, se seront mêlés et confondus avec tant d'élémens étrangers, qu'enfin l'œil même du Créateur ne pourra les démêler et les reconnaître, ni sa main les saisir et les rassembler? *Insipiens!* Quoi! le juste sera frustré de sa récompense, et le méchant soustrait au châtiment qu'il a mérité,

om., XIII, 12. — [2] I Cor., XV, 35, 36.

parce que Dieu ne pourra retrouver l'un et l'autre parmi les débris entassés par la mort, et qu'ils y échapperont également à sa colère et à son amour? *Insipiens!* Voilà cependant, ô grand Dieu du ciel et de la terre, les difficultés par lesquelles on prétend arrêter votre toute-puissance et déconcerter votre sagesse! Voilà les futiles raisonnemens qu'on oppose aux oracles de votre éternelle vérité! Voilà sur quels fondemens on se rassure contre vos plus terribles et vos plus authentiques menaces! Pour nous, Seigneur, nous croyons sans peine qu'il vous est facile de faire ce qu'il nous est impossible de comprendre; que vous ranimerez d'un souffle ce que vous créâtes d'une parole; et que nous ressusciterons tous, puisque vous l'avez dit, pour recevoir chacun selon nos œuvres: *Omnes quidem resurgemus* [1]. Voyons donc comment cette résurrection sera pour le pécheur un redoublement de supplice.

Précipité dans les sombres gouffres de l'Enfer, depuis le moment où il rendit le dernier soupir, il souffre, au milieu de ces brasiers qui ne s'éteindront jamais, d'ineffables douleurs; il semble que déjà son malheur soit au comble. Mais il ne souffre pas tout entier; l'ame seule est en proie à ces flammes dévorantes; le corps, cette autre portion de lui-même, est resté insensible et inanimé sur la terre. Cette ame infortunée se rappelle, au sein des tourmens, ce compagnon si cher, à qui elle fut si étroitement unie dans des temps plus heureux. Que de délices elle goûtait avec lui! Tous ses maux ont commencé depuis qu'elle en est séparée. Elle sait que la révolution des années et des siècles doit amener un jour connu de Dieu seul, où cette union, qui lui fut autrefois si douce, sera rétablie pour ne plus se rompre. Elle attend ce jour avec une ardente impatience, comme celui où elle connaîtra peut-être enfin quelque consolation. Il vient en effet ce dernier des jours; déjà les astres du firmament ont perdu leur lumière; le monde a été purifié par le feu. Tout à coup les éclats de la fatale trompette, retentissant jusqu'aux entrailles de la terre, rappellent les morts de toutes les générations à la vie. Aussitôt tout s'émeut, tout est en travail, pour enfanter de nouveau le genre humain qui va renaître. La poussière des tombeaux s'agite, les cendres éparses se réunissent; les ossemens se forment et se rapprochent; les chairs bientôt les couvrent; tous les corps des enfans des hommes reparaissent avec tous leurs membres, mais encore immobiles et sans vie. Au même instant les ames accourent de leurs demeu-

[1] I Cor., xv, 51.

res pour s'y réunir et les faire revivre. L'Enfer laisse échapper ses victimes. L'ame réprouvée s'élance hors de sa ténébreuse prison; elle est transportée avec la rapidité de l'éclair, au lieu où le corps, objet de tant de regrets et de tant d'amour, va lui être rendu : en quel état le retrouve-t-elle? (Le P. de MAC-CARTHY.)

Jésus-Christ paraîtra au jugement dernier dans toute la plénitude de sa majesté.

Autant son premier avénement fut obscur, autant celui-ci sera éclatant. Là, c'était le berger qui cherche sa brebis égarée, et pour elle délaisse le reste du troupeau, sans s'embarrasser de faire connaître sa force au furieux animal qui le menace. C'était le médecin qui se présente sans bruit chez le malade qu'il vient visiter : c'était, comme avaient dit ses Prophètes, une douce rosée qui tombe goutte à goutte sur la terre [1]. Rien de menaçant dans son langage; point de foudres dans ses mains; point d'escorte formidable. Ici, sa soudaine apparition est celle de l'éclair, qui perce en un moment de l'Orient à l'Occident. Il vient se montrer comme Juge à tout l'univers. Si le Prophète, après avoir commencé le tableau de la création, s'arrête, succombant sous le poids de tant de merveilles, et semble reprendre haleine pour s'écrier : *Que vos ouvrages sont grands*, *ô Seigneur* [2]! Si l'Apôtre, à l'occasion d'un seul des mystères de sa providence, laisse échapper ce cri : *O profondeur de richesses* [3]! Où trouver des couleurs assez énergiques pour peindre ce terrible avénement? Vous avez vu à l'instant de sa mort sur la croix, avec quelle majesté il se fait reconnaître pour l'arbitre souverain de la nature. C'est à ce moment que l'astre du jour s'éclipse, que les rochers se fendent, que le voile du temple se déchire, que la terre s'ébranle dans ses fondemens, que Judas se punit, en se donnant la mort, de son infâme trahison, que Pilate et sa femme se troublent et demandent grace. Au pouvoir de ses ennemis et sous les mains de ses bourreaux, il lui a suffi de dire : *Qui cherchez-vous* [4]? et tous sont tombés à ses pieds. Oh! combien il est véritablement terrible, puisque d'une seule parole il opère des choses si merveilleuses! Que si, dans le temps où il s'abaissait, il s'est montré si grand dans le ciel, sur la terre et dans les Enfers, que sera-t-il au jour de son futur avénement! Vous l'avez vu durant son séjour sur la terre, quand son humanité voilait sa majesté divine, gourmander les démons frémissans et couvrant

[1] Ps. LXXI, 6. — [2] Ibid. — [3] Rom., II, 33. — [4] Joan., XVIII, 4.

d'écume les liens dont il les a garottés; dans leur rage impuissante, ils s'écrient : *Jésus, fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous? êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps* [1] ? Que sera-ce alors qu'à sa présence les vertus des cieux seront ébranlées, le soleil se couvrira de ténèbres, et la lune ne donnera plus sa lumière? Que diront-ils en ce jour où sa gloire se déploiera d'une manière si formidable? Et quel langage humain exprimera la pompe effrayante de ce jour où nous le verrons envoyer ses Anges sur toutes les parties de l'univers, pour convoquer le genre humain tout entier aux pieds de son Juge, où la nature entière sera bouleversée; où la terre, ébranlée dans ses fondemens, rendra tous les morts qu'elle recèle dans ses abîmes; où le ciel se repliera comme un voile; où le Fils de l'Homme viendra poser son tribunal sévère, inexorable; où des fleuves de feu commenceront à rouler; où les livres s'ouvriront, et chacune de nos actions faites dans les ténèbres seront manifestées au grand jour? Là, seront décernés des châtimens que l'imagination elle-même ne se figure pas; là, les méchans seront livrés aux puissances infernales qui les entraîneront avec elles dans l'affreux séjour des supplices. Là, plus de grandeurs terribles, plus de noms d'empereur, de généraux d'armée, de consuls, de magistrats : ces vains titres se sont anéantis en présence des légions innombrables des Anges et du peuple des élus, appelés aux béatitudes immortelles; en présence des palmes de gloire, des ineffables récompenses et de ces biens supérieurs à toute intelligence, que le souverain Juge décerne à ses serviteurs. Où trouver des expressions propres à rendre une aussi terrible scène? (Saint CHRYSOSTÔME [2].)

La manifestation des consciences sera pour le pécheur le comble de l'ignominie.

Qui pourra soutenir cette manifestation terrible? Ici tombent en même temps, et le masque de l'hypocrite et toute l'audace du pécheur effronté. Ah! que vois-je? cet homme qui semblait si délicat sur l'honneur et la probité, qui en avait sans cesse les noms à la bouche, qui affectait, dans toutes ses démarches, tant de désintéressement et de droiture, à qui l'on aimait à confier un dépôt, à commettre les intérêts les plus chers, était un fourbe; il n'a dû la réputation honorable dont il jouissait qu'à sa duplicité, à ses artifices, aux odieuses combinaisons d'une perversité savante

[1] Matth., VIII, 29. — [2] *Expos. in ps.* XLIX.

et profonde : le monde entier connaîtra ses ruses, ses intrigues, ses parjures et ses larcins : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam* [1]. Ce magistrat qu'on croyait incorruptible, qui, dans un siècle dégénéré, était regardé comme un glorieux reste de l'intégrité et de la sévérité antiques, vendait en secret la justice, et grossissait sa fortune aux dépens de l'innocence opprimée : le monde entier connaîtra le détestable trafic qu'il faisait du sang et des larmes de la veuve et de l'orphelin; on verra toute la bassesse et la dureté de cette ame vénale et corrompue : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.* Cette épouse, qui passait pour un modèle de tendresse et de fidélité conjugale, qui possédait toute l'estime comme tout l'amour d'un époux vertueux et crédule, était adultère; elle cachait sous les plus beaux dehors la haine de tous ses devoirs, une mortelle indifférence pour tout ce que la nature lui commandait d'aimer, des penchans honteux et des habitudes pleines d'ignominie : le monde entier connaîtra le déréglement de son cœur, ses perfidies et ses débordemens : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.* Cette jeune personne dont on vantait la modestie, la piété, la pudeur, qu'on voyait si souvent prosternée dans les tribunaux de la pénitence, et au pied des autels, ne marchait pas dans la sincérité devant le Seigneur; elle trompait un confesseur charitable et des parens trop aveugles; elle abusait de ce que la religion a de plus saint, pour mieux couvrir des passions et des désordres qu'elle n'a pu dérober à l'œil du Tout-Puissant : le monde entier connaîtra ses faiblesses humiliantes, sa dissimulation et ses sacriléges : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.*

Ainsi seront démasqués et confondus tous les hypocrites. Mais vous, pécheur hardi, audacieux libertin, qui semblez faire gloire de vos dissolutions mêmes, qui bravez ouvertement le ciel, et, comme pour vous affranchir de toute honte, niez jusqu'à la distinction du vice et de la vertu; vous vous flattez peut-être qu'il vous sera plus facile de soutenir la confusion accablante de ce jour. Ah! vous n'y pensez pas. Eh quoi! n'avez-vous donc pas, vous aussi, votre hypocrisie? n'avez-vous pas vos mystères d'iniquité et d'opprobre, dont, avec toute cette audace, vous êtes forcé de rougir en secret, que vous renfermez avec soin dans le fond de votre cœur, et ne voudriez pas laisser apercevoir à vos plus in-

[1] Nah., III, 5.

times confidens? Parlons de bonne foi. Dans les occasions même où vous vantez le plus effrontément vos excès et vos désordres, vous arrive-t-il jamais de tout dire, de vous montrer tel que vous êtes, et tout entier, sans restriction et sans voile? Ah! s'il plaisait à Dieu de m'ouvrir en ce moment le fond de votre conscience, et qu'il m'ordonnât de raconter, en présence de cette assemblée, non l'histoire entière de votre vie, mais seulement vos œuvres de tel mois, de tel jour, de telle heure en particulier; si je dévoilais, non tout ce que vous avez fait ou pensé depuis que vous êtes au monde, mais seulement (écoutez bien ceci) tel sentiment bas et odieux que vous avez conçu et nourri dans votre cœur, telle perfidie, telle lâcheté que vous avez commise, tel goût, tel penchant qui vous domine; la situation abjecte, infâme, révoltante, où la passion vous a fait descendre, dans telle circonstance : c'en serait assez pour vous faire mourir de confusion et de dépit. Eh! que parlez-vous de votre force, vous qui avez le plus faible et le plus lâche orgueil qui fût jamais; vous qui n'auriez pas même le courage de découvrir les plaies de votre ame, sous le plus inviolable de tous les secrets, à un seul homme, et au ministre de la charité d'un Dieu; vous dont toute l'incrédulité, dont tout l'éloignement pour la religion de vos pères, n'a peut-être pas d'autre principe, ni d'autre fondement, que la terreur où vous jette la seule pensée de confesser une fois vos crimes, pour en obtenir le pardon, dans le tribunal de la miséricorde?. . . .

Voyez maintenant, mes frères, le pécheur flétri, dégradé de la sorte, chargé de tant d'horribles souillures, et obligé de se produire en cet état, non à la clarté de ce soleil matériel, mais aux rayons éclatans du soleil éternel de justice; dans cette lumière de Dieu qui n'est autre chose que le rejaillissement de sa sainteté, de sa pureté infinie; lumière que les élus eux-mêmes redoutent, et dans laquelle les Anges ne se trouvent pas assez purs. C'est dans ce jour éblouissant qu'il faudra que ce malheureux, couvert de l'opprobre comme d'un vêtement, *induatur sicut diploide confusione sua* [1], affronte les regards de l'assemblée la plus auguste et la plus nombreuse qui fût jamais; qu'il traverse tous les rangs des esprits célestes et des élus triomphans; qu'il soutienne le contraste de sa dégradation et de sa honte avec leur gloire et leur splendeur; qu'en expiation de ses railleries et de ses dérisions sacriléges, il essuie à son tour leurs justes dédains, et ce terrible

[1] Ps. CVIII, 29.

sifflement dont il est parlé dans les Écritures : *Sibilaverunt super te* [1] ; et cette ironie amère et accablante : Voilà donc celui qui s'élevait contre Dieu, qui sonnait de la trompette et déclarait la guerre au Tout-Puissant, qui nous trouvait si insensés de le servir et de croire à sa parole! Qu'il nous dise maintenant si la religion est une chimère, et si l'impiété est la sagesse : *Et super eum ridebunt, et dicent: Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum* [2].

Aux reproches des justes, succèderont les plaintes, les cris, les accusations des complices et des victimes de ses désordres. Je les vois fondre sur lui de toutes parts, comme des furies vengeresses, redemandant, avec l'accent de la rage et du désespoir, leur ame et leur éternité qu'il leur a fait perdre. J'entends des hurlemens et des imprécations qui font frémir. — C'est toi, vil séducteur, qui m'as ravi ce que j'avais de plus précieux, l'honneur et la vertu; qui, par tes indignes artifices et tes odieuses tendresses, m'as entraînée avec toi dans cet abîme de tous les maux. — C'est toi, femme sans pudeur, qui, en allumant un feu impur dans mon sein, m'as rendu la proie des flammes éternelles. — C'est toi, père dénaturé, mère barbare, qui m'as donné les premiers exemples d'irréligion et de licence; au lieu de réprimer mes passions naissantes, tu en as toi-même hâté le développement et brisé le frein : ma réprobation est ton ouvrage.—C'est de toi détestable époux que j'ai reçu les leçons infâmes du vice; tu as fait, d'un lien honorable et sacré, un piége fatal à mon innocence; nous devions nous sauver ensemble, tu as mieux aimé que nous périssions tous deux : voilà ce que ton épouse doit à ton amour. — Mais qui pourrait dire la multitude innombrable de malheureux réprouvés qui s'acharnent contre les corrupteurs publics de la morale et de la foi; contre les auteurs et propagateurs de livres obscènes et impies; contre tous ceux qui ont fait servir les sciences, les arts, leurs talens, leur industrie, leur pouvoir au triomphe du vice ou de l'erreur; qui ont ouvert ces grandes et intarissables sources, où les hommes de tout âge, de toute condition, de tout pays viendront puiser jusqu'à la fin des temps, et boire à longs traits le poison qui tue les ames? Je vois des générations entières, des peuples entiers, séduits, égarés, pervertis par cet hérésiarque, par ce poète licencieux, par ce prédicateur d'athéisme, poursuivre avec fureur l'auteur de leur perte, lui demander compte de ses impostures, de ses obscénités, de ses blasphèmes, et implo-

[1] Ezech., XXVII, 36. — [2] Ps. LI, 8, 9.

rer à grands cris la justice du Ciel contre celui qui s'est fait un jeu de précipiter tant de victimes dans les Enfers.

Mais, de toutes les voix qui s'élèvent contre le pécheur, la plus forte et la plus terrible est celle qui sort de son propre sein. Oui, sa conscience, qu'il avait toujours opprimée pendant la vie, à laquelle il permettait à peine de gémir et de murmurer en secret, libre enfin, rentrée dans tous ses droits, irritée et furieuse, rugit comme un lion, l'épouvante et le subjugue à son tour. Témoin irrécusable, impitoyable accusatrice, ennemie acharnée et domestique, elle raconte hautement, et par la bouche même du coupable, ses iniquités et ses infamies; elle peint des plus noires couleurs son aversion pour tout bien, son amour du mal, sa résistance constante aux lumières de sa propre raison, le mépris et l'abus qu'il a toujours fait des graces divines, son ingratitude et sa haine envers l'Auteur de son être. C'est alors que, se condamnant et se maudissant lui-même, ne voyant point dans l'univers de monstre plus odieux que lui, ne sachant où cacher sa honte, il invoque la mort et le néant, conjure les montagnes et les collines de tomber sur lui, et d'ensevelir tant d'opprobre sous leurs ruines. Mais en vain, il faudra qu'il vive, pour toujours se voir et toujours s'abhorrer, pour porter éternellement le poids intolérable d'une confusion et d'une ignominie sans bornes : *Evigilabunt..... in opprobrium ut videant semper*[1]. (Le P. de Mac-Carthy.)

Conséquences du dernier jugement.

Quand nous vous parlons du dernier jugement, vous avez toujours à nous répondre que ces menaces sont exagérées, dans le dessein de vous effrayer. Ignorez-vous si peu l'histoire du monde, qui vous raconte les sévères jugemens de Dieu? Mais rappelez-vous donc ce qui se passa au temps du déluge. N'y eut-il alors que des menaces? Ce que vous nous dites aujourd'hui, les hommes d'alors le disaient. On riait de ces cent ans qui devaient précéder l'inondation générale. On voyait construire l'arche, et l'on s'en moquait. Noé avait beau annoncer le déluge, on n'en croyait rien; et parce qu'on refusa de croire à la menace, on éprouva la rigueur du châtiment. Image trop fidèle de ce qui nous attend nous-mêmes. Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ compare

[1] Dan., XII, 2.

son futur avénement à la soudaine irruption des eaux du déluge. Nous serons surpris par les torrens de feux, comme les hommes incrédules d'alors le furent par un déluge d'eaux. Dirons-nous que nous soyons moins méchans que les hommes du temps de Noé? Dirons-nous que le déluge ne soit qu'une fable? Les monumens les plus respectables et les traditions les plus antiques en confirment l'incontestable vérité. Rappelez-vous les châtimens des villes infâmes de Sodome et de Gomorrhe, de Pharaon et de son armée, des Juifs murmurateurs dans le désert. De l'histoire de peuples entiers, descendez à l'histoire des particuliers, du fratricide Caïn, de l'Israélite violateur de la loi du sabbat, des enfans d'Héli dans l'Ancien-Testament; dans le Nouveau, Saphire et Ananie frappés de mort, pour le seul crime d'avoir soustrait une partie de l'argent qu'ils offraient aux Apôtres, etc., etc. Et dites-moi si des hommes qui tous les jours se rendent bien plus coupables seront plus épargnés. (Saint Chrysostôme [1].)

Péroraison.

Après avoir prononcé cet arrêt, lançant sur eux un dernier regard, où se peignent l'indignation et la pitié, il se détourne de ces infortunés pour toujours; et dissipant les nuages qui couvraient son front, il repose ses yeux sur l'assemblée des justes, avec un sourire plein de douceur et de majesté qui réjouit le ciel et la terre. Aussitôt commence le cantique immortel d'action de graces et de louange, auquel se joignent toutes les créatures. Au bruit de ces concerts, les cieux ouvrent leurs portes, et déploient toute leur magnificence aux regards enchantés des élus, qui, mêlés avec les Anges, s'élèvent sur les ailes des vents, et entrent, à la suite de l'Agneau, dans la Jérusalem éternelle, qui retentit de leurs acclamations redoublées de joie et de triomphe.

Pendant que les réprouvés contemplent ce spectacle dans un morne silence, ô effroyable contraste! la terre s'écroule autour d'eux, et l'Enfer découvrant le fond de ses gouffres, dilatant ses entrailles, demande ses victimes. C'est alors que ces malheureux, mesurant toute la profondeur de l'abîme qui va les engloutir, sentant plus que jamais l'horreur de leur destinée, qu'ils comparent à la félicité des justes, ne mettent plus de bornes à leur désespoir : toute force, tout courage les abandonne, leurs cœurs se brisent,

[1] Hom., VIII, *in Epist. I ad Thes.*

ils versent des torrens de larmes; et levant pour la dernière fois les yeux vers la céleste patrie qu'ils ne reverront plus; reconnaissant parmi ceux qui y sont introduits leurs amis, leurs concitoyens, leurs proches; discernant les places qui leur avaient été préparées, et que d'autres occupent; tout ce qu'ils eurent jamais de sensibilité vive et profonde se réveillant à la fois, au moment de cette désolante séparation, ils s'écrient d'une voix étouffée par les sanglots et les gémissemens : Adieu, Paradis de délices, admirable cité du Dieu vivant, séjour de paix, de gloire et de bonheur, pour lesquels nous avions été faits, et d'où nos crimes nous ont bannis sans retour! Adieu, Père des miséricordes, dont nous ne sommes plus les enfans; divin Fils, qui ne nous reconnaissez plus pour vos frères; Esprit d'amour que nous avons forcé de nous haïr! adieu, Rédempteur adorable, qui avez en vain répandu tout votre sang, pour nous préserver des maux où notre fureur nous a précipités! adieu, incomparable Vierge, mère de tous les vivans, que nous avons mieux aimé avoir pour ennemie que pour mère; saints Patrons, qui nous obtîntes tant de graces que notre endurcissement a rendues inutiles; Anges gardiens et protecteurs que nous avons repoussés, pour nous liguer avec les monstres dont nous sommes maintenant la proie! Adieu, ô vous dont le souvenir est plus tendre et plus déchirant, amis vertueux, dont nous méprisâmes les avis et les exemples; père, mère chrétiens, qui nous conjurâtes si souvent avec larmes d'avoir pitié de nous-mêmes, et que nous ne voulûmes pas écouter; chère épouse, à qui des liens si doux nous avaient unis, et dont notre infidélité nous sépare sans retour! adieu, vous tous enfin, fortunés habitans du ciel, l'Enfer nous réclame! adieu, beau jour de l'éternité bienheureuse, nous descendons dans l'éternelle nuit! adieu, joie, paix, consolation, espérance! adieu pour jamais! les tourmens, la désolation, le désespoir sont désormais notre partage. A ces mots ils tombent dans ces gouffres brûlans, qui mugissent en dévorant leur proie. Les portes de l'abîme se referment sur eux pour ne plus s'ouvrir. Tout est consommé, *là sont les pleurs et les grincemens de dents.*

Je n'ai pas la force de rien ajouter. Puisse, mes frères, la sincérité de votre conversion, votre fidèle correspondance à la grace, et l'infinie miséricorde du Seigneur, vous préserver d'une si affreuse destinée! C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. (Le P. de Mac-Carthy.)

MAUVAIS LIVRES.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Dès les premiers siècles de l'Église, le zèle des pasteurs pour la pureté de la foi et des mœurs leur fit sentir la nécessité d'interdire aux fidèles les lectures capables d'altérer l'une ou l'autre; conséquemment il fut défendu de lire les livres obscènes, ceux des hérétiques et ceux des païens. Cette attention était une conséquence nécessaire de la fonction d'enseigner, de laquelle les pasteurs étaient chargés.

Il n'est pas besoin de longues réflexions pour comprendre qu'à l'égard des livres obscènes rien ne peut excuser ni la licence des écrivains, ni la curiosité des lecteurs. Saint Paul ne voulait pas que les fidèles prononçassent une seule obscénité; il leur aurait encore moins permis d'en lire ou d'en écrire [1]. La multitude de ces sortes d'ouvrages sera toujours un triste monument de la corruption du siècle qui les a vus naître; la défense générale d'en lire aucun, portée par les prélats délégués du concile de Trente, est juste et sage [2].

On ne serait pas surpris de voir cette licence poussée à l'excès chez les païens; mais les poètes même de l'ancienne Rome, Ovide, Juvénal et d'autres, en ont reconnu les pernicieux effets, et la nécessité d'en préserver surtout la jeunesse. Qu'auraient dit les Pères de l'Eglise qui ont déclamé contre cette turpitude, s'ils avaient pu prévoir qu'elle renaîtrait chez les nations chrétiennes?

Bayle, qui ne passera jamais pour un moraliste sévère, est convenu du danger attaché à la lecture des livres contraires à la pudeur; il a même répondu aux mauvaises raisons que certains auteurs de ces livres alléguaient pour pallier leur crime [3], quand il a voulu justifier les obscénités qu'il avait mises dans la première édi-

[1] Ephes., v, 4. Coloss., 3, 8. — [2] Reg., 7. — [3] *Dict. crit.*, Guarini, Rem C. et D. *Nouvel. lettres crit. sur l'Hist. du calvin.*, œuv. tome II, lettre 19.

tion de son Dictionnaire, il n'a rien trouvé de mieux à faire que de promettre qu'il les corrigerait dans la seconde édition [1]; il s'est donc formellement condamné lui-même.

Une fatale expérience ne prouve que trop les pernicieux effets des mauvaises lectures; c'est par là que se sont corrompus la plupart de ceux qui se sont livrés au libertinage, et qu'ils ont augmenté le penchant vicieux qui les y portait. Plus les auteurs des livres obscènes y ont mis d'esprit et d'agrément, plus ils sont coupables; ils ont imité la scélératesse d'un chimiste qui aurait étudié l'art d'assaisonner les poisons pour les rendre plus dangereux.

Pour s'excuser ils disent que ces lectures font moins d'effet que les tableaux obscènes, les spectacles, les conversations trop libres des deux sexes : cela peut être; mais parce qu'elles font moins de mal, il ne s'ensuit pas qu'elles soient innocentes : il n'est pas permis de commettre un crime parce que d'autres en commettent un plus grand.

Ils disent que la plupart des lecteurs savent déjà ou apprendraient d'ailleurs ce qu'ils trouvent dans un ouvrage trop libre; cela est faux, en général. Ce livre peut tomber entre les mains de jeunes gens, qui n'ont pas encore le cœur gâté, et jeter en eux les premières semences du vice; mais quand même le mal serait déjà commencé, ce serait encore un crime de l'augmenter.

Ils allèguent enfin la multitude de ceux qui ont écrit, publié ou commenté de ces sortes d'ouvrages, et auxquels on n'en a fait aucun reproche. C'est justement parce que l'on a souffert souvent trop de licence sur ce point, qu'il est plus nécessaire de la réprimer; la multitude des coupables est un motif de plus de sévir contre les principaux, afin d'épouvanter et de corriger les autres.

Quant aux livres des hérétiques qui donnent atteinte à la pureté de la foi, l'Eglise les a également proscrits, parce que le danger est le même; souvent, pour les supprimer, les empereurs ont appuyé par leurs lois les censures de l'Eglise. Après la condamnation d'Arius par le concile de Nicée, Constantin ordonna que les livres de cet hérésiarque fussent brûlés; il défendit à toutes personnes de les garder ou de les cacher, sous peine de mort.

Arcadius et Honorius portèrent la même loi contre ceux des Eunomiens [2]. Théodose le Jeune la renouvela contre ceux de Nestorius [3]. Le quatrième concile de Carthage ne permit même aux

[1] OEuv., tom. IV, *Réflex. sur un imprimé*, nos 33 et 34. — [2] Socrate, *Hist. eccles.*, I, 9. — [3] Cod. Theod., XVI, 5, leg. 34.

évêques la lecture des livres hérétiques, qu'autant que cela serait nécessaire pour les réfuter; les prélats délégués par le concile de Trente ont prononcé la peine d'excommunication contre tous ceux qui retiennent ou qui lisent les livres condamnés par l'Eglise, ou mis à l'*index*.

Saint Paul défend aux fidèles d'écouter les discours artificieux des hérétiques, et même de les fréquenter [1]. Il n'y avait pas un moindre danger à lire leurs livres [2]. Quiconque fait cas de la foi, et la regarde comme un don de Dieu, ne s'expose pas témérairement à la perdre.

La sévérité de l'Eglise sur ce point a souvent été blâmée par les auteurs qui sentaient que leurs propres livres méritaient d'être proscrits; mais que prouvent les clameurs des coupables contre la loi qui les condamne? La défense de lire les livres hérétiques ne regarde point les docteurs chargés d'enseigner, capables de montrer le faible des sophismes des ennemis de l'Eglise et de les réfuter. Quant aux simples fidèles, nous ne voyons pas pourquoi il leur serait permis de chercher des doutes, des tentations, des piéges d'erreur, ni en quoi consiste l'avantage de satisfaire une vaine curiosité. Le nombre de ceux qui ont fait naufrage dans la foi par cette imprudence devrait retenir tous ceux qui sont tentés de s'exposer au même danger.

Dans tous les temps, les artifices des hérétiques ont été les mêmes; Tertullien les dévoilait déjà au troisième siècle. « Pour « gagner, dit-il, des sectateurs, ils exhortent tout le monde à lire, « à examiner, à peser les raisons pour et contre; ils répètent con- « tinuellement le mot de l'Évangile: *Cherchez et vous trouverez.* « Mais nous n'avons plus besoin de curiosité après Jésus-Christ, « ni de recherche après l'Évangile; un des points de notre croyance « est d'être persuadés qu'il n'y a rien à trouver au delà. Ceux qui « cherchent la vérité ne la tiennent pas encore, ou ils l'ont déjà « perdue; celui qui cherche la foi, n'est pas encore Chrétien, « ou il a cessé de l'être. Cherchons, à la bonne heure, mais dans « l'Église et non chez les hérétiques, selon les règles de la foi, et « non contre ce qu'elle nous prescrit. Ces hommes qui nous invi- « tent à chercher la vérité ne veulent que nous attirer à leur parti; « lorsqu'ils y ont réussi, ils soutiennent d'un ton d'autorité ce qu'ils « avaient fait semblant d'abandonner à nos recherches [3]. »

[1] Rom., 16, 17; Tit., 3, 10.— [2] Voyez Bellarm., tom. II, controv. 2, 3, 20. — [3] *De præscr. adv. hæret.*, 8.

Les sectaires des derniers siècles n'ont pas agi autrement que ceux des premiers; pour séduire les enfans de l'Église, ils les ont invités à lire leurs livres, à raisonner sur la foi, à disputer; mais ils déclamaient avec fureur contre quiconque n'embrassait pas leur avis à la fin de l'examen. Lorsqu'ils ont eu un grand nombre de sectateurs, ils leur ont défendu de lire les livres des controversistes catholiques; c'était, selon eux, un piége dangereux: après avoir reproché à l'Eglise catholique de vouloir dominer sur la foi de ses enfans, ils ont pris eux-mêmes un empire despotique sur la croyance de leurs sectateurs.

On dit que la prohibition des livres hétérodoxes n'aboutit qu'à leur donner plus de célébrité et à piquer la curiosité des lecteurs; cela fait soupçonner que ces livres renferment des objections insolubles. Mais, quand une loi produirait ce mauvais effet par l'opiniâtreté des infracteurs, il ne s'ensuivrait pas encore qu'elle est injuste et pernicieuse par elle-même. Toute défense irrite les passions par le frein qu'elle leur oppose; faut-il supprimer toutes les lois prohibitives, parce que les insensés se font un plaisir de les braver?

Si, en défendant de lire les livres des hérétiques, l'Eglise n'avait pas soin d'instruire les fidèles, de faire réfuter les premiers par ses docteurs, de mettre au grand jour la fausseté des reproches qu'on lui fait, sa conduite serait blâmable sans doute. Mais il n'a jamais paru un livre hétérodoxe digne d'attention qui n'ait été réfuté par les théologiens catholiques, et ceux-ci n'ont jamais dissimulé les objections de leurs adversaires. Nous avons toutes celles de Marcion dans Tertullien, celles d'Arius dans saint Athanase, celles des manichéens, des donatistes, des pélagiens dans saint Augustin, etc. Une preuve que ces argumens sont rapportés dans toute leur force, c'est que les incrédules et les sectaires qui les ont renouvelés, n'y ont rien ajouté et ne les ont pas rendus meilleurs.

Ceux qui accusent les Pères de l'Eglise et les théologiens de supprimer, d'affaiblir, de déguiser les objections des mécréans, sont des calomniateurs, puisque ordinairement les premiers ont la bonne foi de rapporter les propres termes de leurs antagonistes. Où sont les difficultés auxquelles on n'ait jamais répondu? Si un argument paraît plus fort dans le livre d'un hérétique, c'est que la réponse n'y est pas : il paraîtra faible, dès qu'un réfutateur instruit en fera sentir la faiblesse. C'est donc très mal à propos que des esprits légers, curieux, soupçonneux, se persuadent que les livres supprimés ou défendus renferment des objections insolubles.

Si ces livres ne contenaient que des raisonnemens, ils ne feraient pas grande impression; mais les impostures, les calomnies, les anecdotes scandaleuses, les accusations atroces, les déclamations, les sarcasmes, en sont les principaux matériaux; c'est de quoi la malignité aime à se repaître : est-il fort nécessaire de voir toutes ces infâmies dans les originaux?

On dit que, pour être solidement instruit de la religion, il faut savoir le pour et le contre. Soit d'abord; le pour et le contre se trouvent dans les théologiens catholiques. Mais la maxime est fausse. Un fidèle, convaincu de sa religion par de bonnes preuves, n'a pas plus besoin de connaître les sophismes par lesquels on peut l'attaquer, que d'être au fait de toutes les fourberies par lesquelles on peut éluder les lois. Cette seconde science est bonne pour les jurisconsultes; la première est faite pour les théologiens. Ne peut-on pas croire solidement un Dieu, sans avoir lu les objections des athées? N'avons-nous droit de nous fier au sentiment intérieur, au témoignage de nos sens, aux preuves de fait, qu'après avoir discuté les sophismes des sceptiques et des pyrrhoniens? Si sur chaque question il faut examiner le pour et le contre avant d'agir, notre vie se passera comme celle des sophistes, à disserter, à disputer, à déraisonner et à ne rien croire.

Nos adversaires suivent-ils eux-mêmes leur propre maxime? Ils n'en font rien, jamais ils n'ont lu ni étudié les *livres* des orthodoxes qui les ont réfutés.

Beausobre [1] blâme hautement les papes saint Léon, Gélase, Symmaque, Hormisdas, d'avoir fait brûler les *livres* des manichéens et les lois des empereurs qui l'ordonnaient ainsi. Il fait observer que les Chrétiens se plaignirent lorsque les empereurs païens ordonnèrent de brûler nos *livres*, et lorsqu'ils défendirent la lecture des *livres* des sibylles et de ceux d'Hystaspes, parce que ces ouvrages favorisaient le Christianisme. Les écrits des manichéens, dit-il, ne pouvaient inspirer que du mépris s'ils contenaient toutes les absurdités qu'on leur attribue.

Cependant Beausobre convient qu'il y a des *livres* qui sont dignes du feu, tels que sont ceux qui corrompent les mœurs, qui sapent les fondemens de la religion, de la morale et de la société. Voilà déjà une décision de laquelle les incrédules ne lui sauront pas bon gré, et sur laquelle ils auront droit d'argumenter. Si la foi fait partie essentielle de la religion, les *livres* qui en attaquent la

[1] Hist. du manich., I, 218.

pureté sont-ils moins dignes du feu que ceux qui en sapent les fondemens ? La question est de savoir si les *livres* manichéens n'étaient pas de cette dernière espèce ; or, nous soutenons qu'ils en étaient. Malgré les absurdités qu'ils renfermaient, ils n'étaient pas universellement méprisés, puisque les manichéens faisaient des prosélytes. Mais il ne convient guère aux descendans des calvinistes incendiaires de bibliothèques de se plaindre de ce que les papes ont fait brûler les *livres* des manichéens. On ne peut alléguer contre cette conduite aucune raison de laquelle les incrédules ne pussent se servir pour mettre à couvert du feu leurs propres *livres*.

Ce que nous disons à l'égard des *livres* hérétiques est encore plus vrai à l'égard de ceux des incrédules. Dans les premiers siècles nous ne voyons point de lois qui interdisent la lecture de ces derniers, parce que les philosophes ne firent pas un grand nombre d'ouvrages pour attaquer le Christianisme. A la réserve de ceux de Celse, de Porphyre, de Julien, d'Hiéroclès, nous n'en connaissons aucun qui ait eu quelque célébrité. Mais l'avis général que saint Paul avait donné aux fidèles : « Prenez garde de vous laisser « séduire par la philosophie et par de vaines subtilités [1], » suffisait pour les détourner de toute lecture capable d'ébranler leur foi. Le seizième canon du quatrième concile de Carthage, qui défend aux évêques de lire les *livres* des païens sans nécessité, semble désigner plutôt les fables des poètes, les *livres* d'astrologie, de magie, de divination, etc., que les *livres* de controverse ; lorsque Origène a écrit contre Celse, et saint Cyrille contre Julien, ils ont copié les propres termes de ces deux philosophes ; nous présumons que les Pères qui avaient réfuté Porphyre avaient fait de même.

Rien n'est donc plus injuste que le reproche souvent répété par les incrédules contre les Pères de l'Eglise, d'avoir supprimé tant qu'ils ont pu les ouvrages de leurs ennemis ; les Pères, au contraire, se sont plaints de l'injustice des païens à cet égard, parce que la lecture de nos *livres* ne pouvait produire que de bons effets pour les mœurs et pour le bon ordre de la société. Dioclétien fit rechercher et brûler tant qu'il put les *livres* des Chrétiens. « J'entends « avec indignation, dit Arnobe, murmurer et répéter que, par or- « dre du sénat, il faut abolir tous les *livres* destinés à prouver la « religion chrétienne et à combattre l'ancienne religion..... Faites « donc le procès à Cicéron pour avoir rapporté les objections des « épicuriens contre l'existence des dieux. Supprimer les *livres*, ce

[1] Coloss., II, 8.

« n'est pas défendre les dieux, mais craindre le témoignage de la « vérité [1]. » Aussi Julien remerciait les dieux de ce que la plupart des *livres* des épicuriens et des pyrrhoniens étaient perdus [2], et il souhaitait que tous ceux qui traitaient de la religion des Galiléens ou des Chrétiens fussent détruits [3]. Ce n'est pas ainsi qu'en ont agi les Pères; loin de supprimer les écrits de Celse, de Julien, d'Hiéroclès contre le Christianisme, ils en ont conservé les propres paroles; si ceux de Porphyre sont perdus, c'est que ceux de saint Méthodius et d'autres Pères qui l'avaient réfuté ne subsistent plus. On n'a pas détruit ce que Lucien, Tacite, Libanius, Zozyme, Rutilius, Numatianus, etc., ont dit au désavantage de notre religion, puisqu'on le retrouve encore dans leurs ouvrages. Plusieurs *livres* très avantageux au Christianisme ont péri, il n'est pas étonnant que ceux de ses ennemis aient eu le même sort. Si l'on a livré aux flammes des *livres* de divination, d'astrologie judiciaire, de magie, ou des livres obscènes, il n'y a aucun sujet d'en regretter la perte.

Or, les manichéens avaient des *livres* de magie. Lorsque Anastase-le-Bibliothécaire dit que *le pape Symmaque fit brûler leurs simulacres*, Beausobre répond qu'il ne sait ce que c'est que ces *simulacres;* c'étaient évidemment des caractères et des figures magiques.

La question est de savoir si ce que les Pères ont dit au sujet de la fureur des païens contre nos *livres* peut autoriser les incrédules à écrire impunément contre la religion; c'est ce que nous allons examiner.

Livres contre la religion.

La licence de publier de ces sortes d'ouvrages n'a été dans aucun siècle poussée aussi loin que dans le nôtre; aucune nation n'en a vu éclore autant qu'il s'en est fait en France; ce crime est sévèrement défendu par nos lois; plusieurs portent la peine de mort [4]. Il est bon de voir si ces lois sont injustes ou imprudentes, et si les incrédules ont des raisons solides à leur opposer.

La maxime qu'Arnobe opposait aux païens, savoir, que supprimer les *livres* ce n'est pas défendre les dieux, mais craindre le témoignage de la vérité, n'est point applicable au cas présent. 1° Les païens ne connaissaient pas les preuves du christianisme; ils le proscrivaient sans examen; nous connaissons depuis fort long-

[1] Advent. Gent., III, 46. — [2] Frag., 301. — [3] Epist. IX, *ad Ecdicium*, 378. — [4] Voyez *Code de la Religion et des Mœurs*, t. I, 8.

temps les objections des incrédules, ils n'ont fait que les répéter. 2° Les païens n'ont jamais pris la peine de répondre aux apologistes du Christianisme, au lieu que les argumens des incrédules ont été réfutés cent fois. 3° En proscrivant le Christianisme, on rejetait une religion dont on n'osait pas attaquer la morale, puisque ses ennemis mêmes prétendaient qu'elle était la même que celle des philosophes; nos incrédules nous prêchent celle de l'athéisme et du matérialisme, la morale des brutes et non celle des hommes. 4° L'on ne pouvait montrer dans les *livres* des Chrétiens aucun principe séditieux capable de troubler l'ordre public ou de révolter le peuple contre les lois; les *livres* des incrédules, au contraire, sont aussi injurieux au gouvernement que furieux contre la religion: c'est pour cela même que les magistrats ont sévi contre plusieurs. Il n'y a donc aucune comparaison à faire entre les uns et les autres.

Les incrédules disent qu'il doit être permis à tout homme de proposer des doutes, que c'est le seul moyen de s'instruire. Principe faux. Sous prétexte de proposer des doutes, est-il permis à tout homme de soutenir publiquement que notre gouvernement est illégitime et tyrannique, nos lois injustes et absurdes, nos possessions des vols et des usurpations? Tout écrivain coupable de cette démence serait punissable comme séditieux; il ne l'est pas moins lorsqu'il attaque une religion protégée par le gouvernement, autorisée par les lois, à laquelle tout bon citoyen attache son repos et sa tranquillité.

Pour s'instruire, ce n'est pas au public, aux ignorans, aux jeunes gens, aux hommes vicieux, qu'il faut proposer des doutes; c'est aux théologiens et aux hommes capables de les résoudre. Professer le déisme, le matérialisme, le pyrrhonisme, en fait de religion, ce n'est pas proposer des doutes, c'est vouloir en donner à ceux qui n'en ont point. Selon la loi naturelle, tout homme dont les incrédules ont ébranlé la foi, troublé le repos, empoisonné les mœurs, serait en droit de les attaquer personnellement, de les traduire au pied des tribunaux, de leur demander réparation du dommage qu'ils lui ont causé; à plus forte raison tous ceux qu'ils ont insultés, tournés en ridicule et calomniés.

Ils disent que leurs *livres* ne peuvent produire de mal; que, s'ils sont mauvais, ils tomberont dans le mépris; que, s'ils sont bons, ce serait une injustice de punir les auteurs. Autre principe faux. Dans ce genre de *livres*, la plupart des lecteurs sont incapables de discerner le bon du mauvais; il est toujours un grand nombre

d'esprits pervers et de cœurs gâtés qui vont au devant de la séduction, qui cherchent à se tranquilliser dans le crime par les principes d'irréligion ; leur fournir des sophismes, c'est les armer contre la société. Les incrédules ont saisi le moment dans lequel ils ont vu la contagion prête à se répandre, pour divulguer le venin qui devait l'augmenter : ils méritent d'être traités comme des empoisonneurs publics. Nous espérons, à la vérité, que leurs *livres* tomberont dans le mépris, et déjà nous en avons un assez grand nombre d'exemples ; leurs derniers écrits ont fait profondément oublier les premiers. Tous ont été annoncés dans le temps comme des ouvrages victorieux, terribles, décisifs, auxquels les théologiens n'auraient rien à répliquer ; et il n'en est pas un seul, dont on n'ait fait voir le faux et l'absurdité. Mais la chute et le mépris de es ouvrages de ténèbres ne réparera pas le mal qu'ils ont fait.

S'il n'était pas permis d'attaquer toutes les religions, continuent nos philosophes, les missionnaires qui vont prêcher chez les infidèles seraient punissables. Ils le seraient sans doute, s'ils voulaient établir l'athéisme, parce qu'il vaut encore mieux pour un peuple avoir une fausse religion que de n'en avoir point du tout. Ils le seraient s'ils allaient prêcher pour corrompre les mœurs, pour soulever les peuples contre les prêtres et contre le gouvernement, comme font les incrédules ; mais est-ce là le dessein des missionnaires ? Convaincus de la vérité, de la sainteté, de l'utilité du Christianisme, revêtus d'une mission divine qui dure depuis dix-sept siècles, ils bravent tout danger pour aller instruire des hommes qui en ont réellement besoin : lorsqu'ils ont du succès, ils parviennent à les civiliser et à les rendre plus heureux. Ce ne sont là ni les desseins, ni la marche, ni le talent des incrédules ; ils se cachent et désavouent leurs *livres* ; ils ne se montrent que quand ils sont sûrs de l'impunité, plusieurs ont fait fortune et ont acquis de la réputation : dès que cette espérance cesse, ils n'écrivent plus.

Quelques uns ont poussé l'ineptie jusqu'à dire que de droit naturel nos pensées et nos opinions sont à nous, et sont la plus sacrée de nos propriétés ; que c'est une injustice et une absurdité de vouloir empêcher un homme de penser comme il lui plaît et de le punir pour ses opinions. Et qui les empêche de penser et de rêver comme il leur plaît ? Des écrits rendus publics, des invectives, des impostures, des calomnies, ne sont plus de simples pensées, ce sont des délits soumis à l'inspection de la police ; s'ils attaquent un particulier, il a le droit de s'en plaindre ; s'ils troublent la so-

ciété, elle a raison de sévir. Lorsque les théologiens ont avancé des opinions dangereuses, on les a réprimés, et les philosophes ont applaudi à la punition; par quelle loi sont-ils plus privilégiés que les théologiens?

Quand on leur demande de quel droit ils se mêlent du gouvernement, de la religion, de la législation, ils répondent : Par le même droit qu'un passager éveillé donne des avis au pilote endormi qui tient le gouvernail du navire dans lequel il se trouve lui-même. Mais si ce passager est un somnambule qui rêve, qui trouble sans sujet le repos de tout l'équipage, il nous paraît que l'on fait bien de le garotter, afin qu'il ne donne plus l'alarme mal à propos.

Tout écrivain de génie, disent-ils encore, est magistrat né de sa nation, son droit est son talent. Pourquoi ne pas ajouter qu'il en est le législateur et le souverain? Ainsi la fatuité d'un discoureur qui lui persuade qu'il est écrivain de génie, suffit, selon nos nouveaux politiques, pour lui donner l'autorité de rendre des arrêts.

L'absurdité de toutes ces prétentions suffit pour démontrer quel serait le sort des nations, si elles avaient l'imprudence de se livrer à l'indiscrétion de pareils docteurs. S'ils étaient les maîtres, ils proscriraient cette liberté d'écrire qu'ils demandent; ils ne souffriraient pas que personne osât combattre leurs principes; ils feraient brûler tous les *livres* de religion; ils détruiraient les bibliothèques, comme ont fait les fanatiques d'Angleterre au seizième siècle, afin d'établir despotiquement le règne de leurs opinions. De tout temps, l'on a vu que ceux qui réclamaient le plus hautement la liberté pour eux-mêmes étaient les plus ardens à en dépouiller les autres.

On ne peut les méconnaître au portrait que saint Paul a tracé des faux docteurs : « Il y aura, dit-il, des hommes remplis d'eux-« mêmes, ambitieux, orgueilleux, et vains blasphémateurs, ingrats « et impies, ennemis de la société et de la paix, calomniateurs, vo-« luptueux et durs, sans affection pour personne, etc.... Il faut « les éviter. Ces hommes dangereux s'introduisent dans les sociétés, « cherchent à captiver les femmes légères et déréglées, sous pré-« texte de leur enseigner la vérité [1]. » (Bergier, *Dict. th. art. livres défendus.*)

[1] Tim., III, 2.

Livres contre les mœurs. Dangers des romans par rapport à l'esprit.

Le propre de toutes les fictions est de jeter dans l'esprit quelque chose de faux. On ne peut guère s'occuper souvent de pensées chimériques sans se familiariser avec elles, sans les adopter. L'esprit, ne se formant que par l'habitude de combiner des idées, s'accoutume insensiblement à former des jugemens ridicules, lorsqu'on ne lui présente que des modèles erronés. Ce vice s'étend également sur ce que la religion a de plus respectable, l'histoire de plus authentique, et les belles-lettres de plus évident et de plus clair. L'idolâtrie avait sans doute besoin de tous les efforts de l'imagination et de tous les ornemens du discours et de la poésie pour parer ses grossières erreurs; elle était elle-même trop commode et trop favorable aux passions pour ne pas faire le plus bel ornement des fictions anciennes. La mythologie n'était, pour ainsi dire, qu'un roman; on pouvait sans crime la faire entrer dans ces sortes d'ouvrages. Il faut observer cependant que les plus sages des anciens reprochèrent aux écrivains de leur temps de ne pas respecter assez les dieux, et, quoique engagés dans un culte impur, ils ne regardaient qu'avec horreur ceux à qui il échappait des impiétés. Mais la religion chrétienne rejette ce vain échafaudage d'erreurs et de mensonges. La majesté de celui qui nous l'a transmise en fait la solidité, comme la simplicité de ceux qui nous l'ont enseignée en fait toute la gloire. Elle méprise les parures étrangères, et de profanes trophées lui sont moins agréables que la docilité de l'esprit et la pureté du cœur. La vénération que nous lui devons s'étend même jusque sur les livres sacrés qui en sont les premiers dépositaires. Nous devons en adorer la profondeur, et il ne nous est pas permis d'en altérer la divinité par un style plein de fictions et de témérité. On conçoit facilement que l'auteur de l'*Histoire du peuple de Dieu*, qui, rappelant d'après les divines Ecritures l'histoire des Juifs, travestit les patriarches, les rois, les prophètes de l'ancienne alliance en indignes héros de roman, a mérité la juste sévérité dont on a usé envers lui. Boileau faisait un crime aux romanciers de son temps d'avoir fait des plus illustres héros de la république romaine autant de bourgeois langoureusement amoureux; qu'aurait-il dit d'un historien qui, en nous présentant les plus graves personnages de l'antiquité judaïque, donne dans le même excès? Il lui aurait reproché avec raison d'être sorti de la dignité de son sujet, et de ne pas avoir

conservé à ses héros leur caractère. Si cet ouvrage, qui semble avoir été fait pour défendre la religion et la rendre aimable, peut lui nuire, que ne doit-elle pas attendre de cette foule de romans dont les auteurs paraissent avoir pour objet de la rendre méprisable et de la détruire ! Quel tort ne lui font pas les romans de l'ancienne chevalerie et ceux qui leur succédèrent ! Ils ne sont pas à la vérité d'une irréligion marquée ; mais ils offrent un monstrueux assemblage de l'absurdité de la fable avec les vérités de la foi, et font servir ses pratiques les plus respectables au triomphe des plus viles passions. Combien de fois des héros, plus superstitieux que dévots, paraissent-ils vouloir rendre le ciel même complice de leurs crimes, en le suppliant de favoriser leurs amours ! Quoique ces défauts soient différens des impiétés des esprits forts du temps, ils n'en intéressent pas moins la religion. La superstition déshonore presque autant le Seigneur que l'irréligion elle-même. Sainte Thérèse étant parvenue dès sa plus tendre jeunesse, par la lecture des *Actes des Martyrs,* à un degré éminent de piété, sentit peu à peu diminuer ces divins sentimens. Surprise de ce changement, elle en chercha la cause, et la trouva dans la lecture des livres de chevalerie, dont elle faisait son occupation. Pour apporter un prompt remède à ce désordre, elle se retira dans la solitude, et oublia ces amusemens profanes dans l'étude qu'elle fit des *Lettres de saint Jérôme.* On sent aisément que ces romans pleins de superstitions doivent faire de plus mauvaises impressions sur l'esprit des personnes moins vertueuses que sainte Thérèse, leur inspirer du dégoût pour la piété, leur présenter la religion sous un faux jour, et nuire dans leur esprit à la pureté qui la distingue spécialement de tous les autres cultes. Heureusement on ne lit presque plus ces sortes d'ouvrages; c'est au chevalier de la Manche que nous en sommes en partie redevables. La délicatesse des deux derniers siècles, les plaisanteries de Boileau, et, peut-être encore plus que tout cela, l'ennui qu'il fallait essuyer pour parcourir ces énormes fictions, les ont fait heureusement rentrer dans l'oubli. Les productions qui suivirent donnèrent dans des excès encore plus déplorables. Leurs auteurs franchirent les limites sacrées posées par la foi, osèrent pénétrer jusque dans son sein, soumirent tout aux lumières d'une faible raison, qui doit tout craindre, tout admirer, se taire et se soumettre. Qu'est-il arrivé de là? Ce faible flambeau n'a servi qu'à égarer ces téméraires censeurs des volontés du ciel. Bayle fut un des premiers qui se fit un principe d'attaquer les preuves les plus incontestables de la reli-

gion. Portant partout son esprit sceptique, il fit tous ses efforts pour détruire par ses brillans sophismes ce que la foi a de plus respectable. Lorsqu'il sentait la faiblesse de ses armes, il se sauvait adroitement par cette finesse de critique qui lui était propre, et par cette abondance d'érudition qui, pour échauffer et détourner l'attention de ses lecteurs du point de vue d'un raisonnement captieux, lui faisait entasser une infinité de passages, presque toujours obscènes. La réputation de Bayle, et les progrès que ses sentimens hardis commencèrent à faire dans le monde, lui donnèrent bientôt des prosélytes. L'auteur des *Lettres juives* en fut un des plus remarquables. Rempli du venin dont son maître était infecté, il comprit que, pour plaire à la multitude, il fallait moins d'érudition que d'ornemens, moins de preuves que d'enjouement; aussi orna-t-il ses ouvrages de portraits et de plaisanteries. Avec de tels charmes, peut-on manquer d'être goûté ? Il le fut en effet, et ses ouvrages firent les délices des gens du beau monde. On n'admirait d'abord en lui que son style agréable; en le lisant, on ne cherchait qu'à s'amuser, et de la liberté qu'on se donna de le lire on en recueillit un esprit de révolte contre les règles de la foi. Les *Lettres persanes*, pour être un peu plus retenues et plus élégamment écrites, n'en sont pas moins dangereuses.

Le poison qu'elles contiennent fait d'autant plus de ravages que le style en est plus élégant. L'exemple de ces écrivains entraîna presque tous les autres. Chacun se crut en droit de produire ses doutes, et de mettre ses réflexions au jour. Sous le spécieux prétexte de chercher à s'instruire, on cita au tribunal de la raison l'œuvre du ciel, et on voulut y juger son Dieu. Chaque romancier prêta à son héros ses sentimens pervers, et prétendit faire approuver dans des êtres chimériques ce qu'on aurait détesté dans l'écrivain. Le monde, qui court continuellement après l'illusion, s'accoutuma insensiblement à entendre blasphémer sa religion. Chaque héros romanesque enseigna la sienne; chaque lecteur se crut fondé à s'arroger le même droit, et encensa ses propres idées, laissant au caprice et aux passions le soin de dicter les maximes de sa croyance. On abandonna la seule route qui conduit au sanctuaire de la vérité pour se précipiter dans les nombreux sentiers qui mènent à l'erreur. L'impiété a beau faire horreur, on s'accoutume insensiblement à son langage, ses maximes ébranlent, les exemples qu'elle propose entraînent, et le désir de passer pour esprit fort assure la victoire. L'esprit étant une fois séduit et aveuglé, le cœur adopte sans obstacle une doctrine trop

conforme à ses passions pour ne pas lui paraître flatteuse; de faible prosélyte qu'on était autrefois, on devient bientôt un maître redoutable. Voilà le fruit de toute lecture contraire à la religion; il suffit souvent de mettre le pied sur le bord du précipice pour n'être plus libre de s'arrêter. Peut-on concevoir trop d'horreur pour ces livres impies? peut-on graver trop profondément dans son cœur la résolution de n'en jamais lire? Cette lecture a des appas. Le chemin qui conduit à l'impiété est semé de fleurs; mais l'odeur qu'elles répandent renferme un poison qui cause la perte de celui qui y marche. Le premier effet que produit la lecture d'un roman est un esprit de prévention que l'on regarde comme une précaution nécessaire pour découvrir la vérité; c'est, dit-on, un doute méthodique que tout homme sage doit employer pour combiner les raisons de part et d'autre avant de se décider. On ne veut pas, il est vrai, se refuser à la lumière divine, qui nous peint l'image d'un Dieu dans les êtres sensibles, et encore plus efficacement dans notre propre cœur; mais on s'élève contre les attributs de cet Être suprême, et on ne réfléchit pas qu'admettre un Dieu, c'est admettre en même temps sa justice, sa miséricorde et sa providence. L'impie commence par se persuader que, puisqu'il ne peut pas concilier ces différentes qualités, il a droit de les rejeter. Partant de ce faux principe, il se peint un être imaginaire qui, tranquillement enseveli dans sa propre gloire, ne daigne pas jeter un coup d'œil sur l'homme, l'ouvrage de ses propres mains. Il bannirait l'impiété de son cœur, s'il recourait aux saintes Écritures; mais, fermant les yeux à toute lumière, il rejette avec dédain ces livres divins, il les attaque avec effronterie, et cela souvent sans les avoir lus, ou du moins n'y ayant porté que des yeux curieux et profanes. Esclave de la raison, c'est par les lumières naturelles qu'il veut être combattu; mais en vain lui représente-t-on qu'admettant un Dieu, c'est-à-dire un être infini, il ne peut refuser de reconnaître en lui toutes les perfections possibles dans un degré infini, sans anéantir l'essence de ce Dieu; en vain, à la seule exposition de la faiblesse de tout ce qui a été créé, lui fait-on voir la nécessité d'un être conservateur, en supposant un être créateur; en vain le renvoie-t-on aux préceptes des Socrate, des Platon, des Cicéron, pour lui apprendre dans leurs écrits l'existence et les miracles perpétuels de cette Providence conservatrice. Hélas! tandis qu'il devrait rougir de se voir plus déraisonnable que les païens mêmes, aveuglé par sa prévention, il ne répond autre chose, sinon qu'il ne croit pas, et qu'il a ses raisons pour ne pas croire.

Souvent même il raille et tourne en ridicule ceux qui voudraient lui dessiller les yeux; sa conduite et ses réponses sont ordinairement accompagnées de ris moqueurs et de fades plaisanteries: rarement il parle sérieusement. Comment pourrait-il le faire? L'erreur a-t-elle des principes certains? Parlez-lui de la nécessité d'un culte dans l'hypothèse d'un Dieu; rappelez-lui l'antiquité, l'unité, la sainteté, l'universalité de la religion chrétienne; mettez-lui devant les yeux le Seigneur adoucissant la rigueur de cette sentence qu'il prononça contre le premier homme prévaricateur par la douce espérance d'un libérateur, à la venue duquel la loi ancienne devait préparer la terre; racontez-lui la merveilleuse prédication de l'Evangile, et la fermeté des premiers Apôtres pour soutenir le fait de la résurrection de leur maître, que tout et surtout l'intérêt et l'amour-propre auraient dû concourir à leur faire nier, s'ils n'en eussent point été les témoins; de là conduisez-le dans la nouvelle Jérusalem fondée sur le sang des martyrs, et qui, victorieuse de ses ennemis, et assise sur le trône des Césars, voit les rois de la terre, peu auparavant ses cruels adversaires, porter son étendard et orner son temple; parcourant enfin les différens siècles de l'Église, ouvrez-lui cette multitude d'ouvrages composés pour établir et conserver ce sacré dépôt; et dans les Chrysostôme, dans les Ambroise, dans les Jérôme, dans les Augustin, faites-lui admirer des savans, aussi illustres par leurs profondes connaissances que par leur solide piété: il n'aura rien de solide à répondre à cet exposé, qui est sans réplique; mais il ne se rendra pas. Appuyé sur ce faux principe que le Seigneur est à lui-même sa propre gloire, et qu'il ne s'embarrasse pas des enfans des hommes, au seul mot de religion, il se révolte. On a beau lui en prouver la divinité, elle n'en est pas moins la matière de ses doutes. S'agit-il de quelque point d'intérêt? il ne sait douter; la justesse de ses réflexions et la prudence de ses précautions ne lui laissent aucun scrupule sur sa décision. Grand Dieu! jusqu'à quand l'impie ne sera-t-il sage que pour se perdre? jusqu'à quand, en matière de religion, où il a tout à risquer en doutant, et rien à risquer en croyant, refusera-t-il de se soumettre? S'il arrive qu'il manifeste quelque intention de sortir de son erreur, il demande des prodiges pour croire. Mais n'est-ce pas le comble de l'endurcissement et de l'opiniâtreté? Il demande des prodiges pour croire à l'immortalité de l'ame! Mais tout, jusqu'à l'amour-propre, ne lui dit-il pas qu'il est quelque chose en lui au dessus de la matière? Sa volonté corrompue, sa mémoire viciée, son entendement

dépravé, ne lui ont-ils donc jamais appris qu'il est quelque chose en lui qui agit avec liberté, avec connaissance, et qui peut subsister sans son corps et indépendamment de ses sens? Il demande des prodiges pour croire à l'existence d'une Providence! qu'il interroge le ciel et la terre, ils lui répondront qu'ils ne se sont pas donné l'être à eux-mêmes, que d'eux-mêmes ils n'entretiennent pas l'ordre admirable qui règne dans le monde. Qu'il parcoure l'univers, et qu'il admire, s'il est possible, toutes les routes différentes par lesquelles l'Auteur de toutes choses conduit tout à une seule et unique fin, qui est sa gloire; qu'il apprenne à admirer cette main sage, lors même qu'elle semble quelquefois à ses yeux s'écarter de son propre système; qu'il ouvre les yeux sur la conduite de la Providence, qui laisse quelquefois le juste languir dans la misère, et le méchant s'enivrer au sein de l'abondance, il reconnaîtra sans peine la bonté d'un Dieu qui, par ses préceptes et par son exemple, nous a appris que les folles joies du monde ne sont pas le partage de ses disciples, et que la félicité des méchans ne mérite pas nos désirs, puisqu'elle périt avec eux. L'incrédule demande des prodiges pour croire au péché originel! mais la dépravation du cœur humain, la rébellion de la chair contre l'esprit, les ténèbres épaisses au milieu desquelles nous vivons malgré ce germe de grandeur et d'innocence, germe qui ne se détruit jamais en nous : tout cela ne forme-t-il pas un tissu de preuves capables d'appuyer la révélation de cette faute héréditaire? N'éprouvons-nous pas tous les jours les suites funestes de cette désobéissance? L'incrédule demande des prodiges pour croire à la Divinité de la loi de Moïse! mais les miracles de ce divin législateur, opérés à la vue d'une infinité de Juifs et d'étrangers; les prophéties renfermées dans ses livres, oracles dont nous avons vu l'accomplissement; la sainteté de sa vie, la simplicité de ses mœurs; le respect de toute une nation pour une histoire dans laquelle ses propres prévarications lui sont si souvent reprochées; tout enfin ne démontre-t-il pas la divinité de la loi qu'il a transmise? L'incrédule demande des prodiges pour croire à la venue du Messie! mais l'accomplissement des prophéties, l'histoire de la vie de Jésus-Christ, dont les jours ne sont comptés que par des miracles et par des bienfaits; la pureté de sa morale, la majesté de sa doctrine, les merveilles de sa mort et de son tombeau, tout ne publie-t-il pas qu'il est le Fils de Dieu, le vrai Messie? L'incrédule demande des prodiges pour croire à la résurrection du Sauveur, résurrection qui est le premier et le plus solide fondement de nos espé-

rances! mais qu'il examine la conduite des Juifs et leur malice, qu'il admire la constance des Apôtres et leur simplicité, il sera obligé d'avouer qu'il faut être plus endurci que les Juifs mêmes pour méconnaître une vérité que toute la nature a annoncée.

Que peuvent les impies contre l'œuvre du Tout-Puissant? Leurs blasphèmes, semblables aux flots menaçans de la mer, viennent se briser contre la tour inébranlable de Sion : leurs flèches retournent sur eux-mêmes, mais leurs discours irréligieux et leurs exemples pervers ne réussissent que trop à obscurcir la vérité de la foi dans notre esprit et à nous en détacher. Il ne sont plus ces temps heureux où on parlait beaucoup moins de la religion qu'aujourd'hui; mais on la respectait davantage : c'était de ses ministres sacrés qu'on en recevait les règles et les maximes. Aujourd'hui la curiosité ne connaît plus de bornes. Chacun prétend décider et réformer, et c'est au milieu des cercles profanes, des repas dissolus, qu'on traite une matière aussi redoutable. Une femme, plutôt accoutumée à maîtriser un mari trop facile qu'à conduire sa maison, y condamne, suivant son caprice, les maximes les plus incontestables, les pratiques les plus respectables, et souvent se fait gloire d'ignorer le sujet sur lequel elle vient de porter des arrêts aussi ridicules qu'injustes.

La lecture des romans n'est pas moins nuisible à la morale de l'Evangile qu'à ses dogmes, et contribue autant à étouffer la vertu dans le cœur de ceux qui s'y adonnent qu'à éteindre la foi dans leur esprit. Par un contraste continuel de maximes, ces livres nous accoutument à confondre les idées du bien avec celles du mal, celles du vice avec celles de la vertu. Sans parler de la corruption du cœur qu'ils produisent, quels sont les crimes dont ils ne nous présentent pas des peintures riantes et agréables? Les auteurs de ces fictions dangereuses, forcés quelquefois de rendre hommage à la vertu, ne nous la peignent que sous des traits sombres et chagrins : ce n'est même que par de honteux ressorts que leurs héros paraissent vertueux. Ouvrez ces ouvrages, vous y verrez presque partout les droits de la justice divine et humaine violés, l'autorité des parens sur leurs enfans méprisée, les liens sacrés du mariage et de l'amitié rompus. Les parjures, les trahisons, les perfidies y paraissent avec honneur. Point de vice qui, à la faveur d'un nom étranger ou de quelques brillantes épithètes, n'y trouve des éloges. Si on s'en rapporte à leurs auteurs, l'envie n'est qu'une honnête ambition; l'ambition n'est qu'une louable émulation; la colère n'est qu'un noble courroux; la vengeance

n'est qu'une défense nécessaire; le duel, ce monstre qui porte l'alarme dans le sein des familles, qui enlève à l'état des membres nécessaires, et qui s'abreuve d'un sang qui ne devait couler que pour la défense de la patrie, est le signe caractéristique du courage et de la valeur.....

Tels sont les tristes effets des romans : ils tendent par eux-mêmes à anéantir la doctrine et la morale de la religion, soit que leurs auteurs n'aient d'autre intention que d'inspirer les sentimens que l'enchaînement de leur sujet les force d'exposer, soit qu'ils ne peignent les passions de l'ame et leurs funestes effets que pour intéresser en amusant. On ne saurait donc trop démontrer le danger auquel on s'expose en les lisant; ce danger semble n'avoir aucune borne. L'esprit romanesque ressemble à une nuit obscure qui répand ses épaisses ténèbres sur tout; c'est une chaîne de préjugés continuellement opposés à la vérité, aux sciences et au bon goût. Quel malheur pour un jeune homme, encore incapable de réflexions, que de s'abandonner à cette lecture! Combien d'idées chimériques ne se forme-t-il pas! combien de fausses maximes n'embrasse-t-il pas! Sa philosophie, en supposant qu'il en ait, ne le met point à couvert des dangers qu'il y rencontre. Ce qui amuse son esprit et flatte ses passions ne réussit que trop à le séduire; il faut qu'il soit doué d'une force extraordinaire pour pouvoir résister.

Loin d'acquérir la sagesse dans la lecture de ces sortes d'ouvrages, on ne peut que perdre celle qu'on a acquise avant de s'y adonner. Le but de la sagesse est de nous porter à agir de manière que nous n'ayons point à rougir de nos actions, à être et à nous montrer vrais, justes, bons, humbles dans la prospérité, grands dans l'adversité, ennemis du vice en plaignant le vicieux. Les romans sont-ils capables de nous inspirer ces vertus? Le but de la sagesse est de nous faciliter les moyens de distinguer le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le mensonge, le juste d'avec l'injuste. Le propre des romans n'est-il pas de confondre toutes les notions du bien et du mal? Quoique leurs auteurs raisonnent très mal, ils communiquent un certain plaisir qui empêche de rechercher en quoi consistent leurs sophismes; on suce le venin de leurs funestes doctrines sans s'en apercevoir; on se croit de grands personnages parce qu'on sait arranger et combiner quelques idées abstraites, parce que, sans avoir cherché à se connaître soi-même, on a porté des yeux curieux sur ce vaste univers et examiné les différentes parties qui le composent, parce qu'avant d'avoir interrogé son propre cœur, on a sondé les lois du mécanisme par des expériences réité-

rées. Après une pareille étude, souvent superficielle, on se croit en droit de plaindre les anciens philosophes et de les tourner en ridicule. Il est vrai que la plupart des anciens faisaient tourner le soleil autour de la terre; mais en jouissaient-ils moins que nous de ses rayons bienfaisans? Ils ignoraient la cause du flux et du reflux; mais la mer en favorisait-elle moins leur commerce? L'origine des pluies et des fontaines leur était cachée; mais le ciel en arrosait-il moins leurs campagnes fertiles? D'un autre côté, sur ce qui n'est que système, sommes-nous plus éclairés que nos pères? Qui peut même assurer qu'un jour nous ne serons pas pour nos descendans ce que les anciens sont par rapport à nous? N'est-il pas injuste d'insulter à des hommes dont les erreurs mêmes n'ont pas peu contribué à la découverte de la vérité? Il est vrai que la physique n'était chez les anciens que dans son enfance, et que cette enfance n'a duré que trop long-temps; mais ôtons cette partie de la philosophie, dont le véritable sage peut facilement se passer, nos pères étaient-ils moins philosophes que nous? Consultons les livres de morale qu'ils nous ont laissés, et nous conviendrons que c'est sur nous que retombent les traits que nous leur lançons. Le philosophe est l'amateur de la sagesse. Pénétrés de cette vérité, les anciens cherchèrent le chemin de la vertu; si quelques uns d'entre eux se sont trompés dans les moyens dont ils se sont servis pour y parvenir, du moins s'efforcèrent-ils d'acquérir le titre de sages. Considérons quels progrès ils firent dans cette partie de la philosophie qui, en formant les sentimens de l'ame, apprend à aimer le travail, la frugalité, la continence, la justice et la vérité. Jusqu'à quel point ne portèrent-ils pas cette grandeur d'ame et cette modération dans les succès, cette tranquillité et cette constance dans les adversités, cette prudence et cette fermeté dans les plus grands dangers! Cicéron, dans son livre de *la Nature des dieux* et dans celui des *Offices*, ne donne-t-il pas de véritables leçons de sagesse? Avec quelle surprise n'y voit-on pas un païen aussi respectueux envers l'Etre suprême que soumis aux ordres de la Providence! avec quel étonnement n'aperçoit-on pas ce grand homme prescrire des devoirs réciproques qui forment la société, et qui, rappelant au point commun les intérêts différens de la multitude, semblent n'en faire qu'une seule famille! avec quel plaisir ne l'entend-on pas autoriser les droits sacrés des pères sur leurs enfans, rappeler les enfans à la tendresse, à la reconnaissance, au respect envers leurs pères et mères, animer le cœur du citoyen de cet amour gé-

néreux de la patrie, recommander l'équité à l'homme en place et la bonne foi au négociant?

Pour parvenir à la sagesse, ou on ne doit pas lire les livres qui en éloignent, ou, si on les lit, il faudrait du moins pouvoir se garantir de l'impression qu'ils font ordinairement. Mais cela est-il possible? Le caractère de fausseté qu'ils impriment sur tout ce qu'ils touchent a trop d'analogie avec cet aveuglement qui nous est naturel, pour que le voile qu'ils jettent sur nos yeux ne s'épaississe pas insensiblement et ne nous fasse pas adopter toutes les chimères sans que nous nous en apercevions. L'opposition de la sagesse à la folie, de la vérité au mensonge, de la philosophie à la romancie, a beau être des plus parfaites, on oublie bientôt les sages maximes de l'une pour se laisser aller aux frivoles amusemens de l'autre. La lecture des bons livres nous conduit insensiblement à la bonne philosophie; les historiens choisis, en amusant agréablement, détachent facilement de l'amour des fictions, et inspirent l'amour de la sagesse. Rollin attribue les premiers commencemens du bon goût français à l'étude de l'histoire. « La « traduction de l'historien Josèphe en notre langue parut, dit-il, « dans un temps où, faute de meilleurs lectures, les romans « étaient entre les mains de tout le monde; elle contribua beau- « coup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend ai- « sément qu'il n'y a que des esprits faux, légers, superficiels qui « puissent s'attacher à de pareils ouvrages, qui ne sont que l'effet « des rêveries creuses d'un écrivain sans poids et sans autorité, et « les préférer à des histoires aussi belles et aussi solides que celles « de Josèphe. La vérité seule est la nourriture naturelle de l'es- « prit, et il faut qu'il soit bien malade pour lui préférer ou même « lui comparer des fictions et des fables. » C'est pour avoir profané son flambeau que plusieurs historiens se sont rendus si méprisables; ils ont cru plaire en mêlant dans leurs écrits du singulier, du merveilleux et en même temps du faux. L'ignorance du temps a appuyé et favorisé leur témérité; mais, incapables de soutenir le grand jour, ils se sont évanouis comme leurs songes.

De tous les romans, il n'en est pas qui répandent plus de ténèbres sur l'esprit, et qui déshonorent davantage l'histoire, que les romans historiques. Personne ne confondra avec l'histoire les aventures surprenantes de Robinson Crusoé; mais combien de gens ne connaissent les héros de l'antiquité que dans les romans! Sous quels sots personnages ne se les représentent-ils pas! Demandez-leur quel était l'esprit des Romains par rapport à la guerre

ou à la paix : ils ne vous diront pas, comme Tacite, Tite-Live et Aurelius Victor, que la gloire de vaincre leurs ennemis, et de ne faire la paix avec eux qu'après leur avoir donné des lois, était leur unique passion ; ils vous les représenteront comme des héros polis, délicats et galans, qui ne faisaient la guerre et ne désiraient la paix que pour nouer une intrigue amoureuse, supplanter un rival heureux, se procurer un libre accès auprès d'une beauté dont ils étaient épris, et qui sacrifiaient sans hésiter le bonheur de leur patrie au bonheur de posséder cette idole de leur cœur.

On aurait moins à se plaindre des romans historiques, s'ils n'avaient travesti que l'histoire ancienne. Rome et Athènes nous ont donné des historiens chez qui nous trouvons la vérité; mais c'est particulièrement chez nous qu'ils ont répandu et qu'ils répandent encore tous les jours leurs ténèbres. Ils ont rempli de tant d'absurdités et de fictions incroyables les commencemens des monarchies française, anglaise, espagnole et des différens états d'Italie, qu'il est presque impossible de démêler totalement la vérité du mensonge; ils ont jeté tant d'ombres sur l'établissement des différens empires et de presque toutes les villes, que nous devons révoquer en doute une partie de ce que nos pères nous en rapportent. Quels sont les princes et les grands hommes dont ils n'ont pas déshonoré les actions héroïques, en leur prêtant plus de tendresse que de courage, plus de faiblesse que d'intrépidité? Sans parler de la plupart des rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, des empereurs d'Allemagne et d'une infinité d'autres princes, dont les romans ont défiguré les portraits, avec quelle impudence ont-ils osé toucher à la mémoire des plus grands hommes des deux derniers siècles, des Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Catinat! Ils en ont fait, non seulement des gens polis, délicats et aimables, mais encore de fades langoureux ou de lâches voluptueux, péchant en cela autant contre la vérité que contre la vénération que nous devons avoir pour leur mémoire. Les romanciers, accoutumés à altérer la vérité, chargent d'intrigues galantes tous les sujets qu'ils traitent. Les plus grandes princesses de l'Europe n'ont pas pu se mettre à l'abri de leurs calomnies; ils n'ont pas su respecter celles dont la vertu solide a fait taire l'envie. La religion n'a rien d'assez redoutable pour mettre à couvert de leurs traits satiriques ses ministres les plus respectables, et jusqu'à ceux mêmes que l'Église a placés au nombre des saints. C'est plutôt l'impiété, l'envie et la volupté que la vérité, qui leur fournissent les aventures dont ils font présent à leurs héros; c'est l'imagination qui leur prête ses

couleurs et conduit leur plume, et la curiosité se charge de leur trouver des approbateurs. S'ils font entrer dans leurs ouvrages quelques faits authentiques, ils les surchargent de tant de fictions qu'il est impossible de les distinguer et de ne pas les confondre. Ils ne sont pas plus dignes de foi lorsqu'ils mettent au jour des anecdotes politiques et curieuses et des mémoires secrets; car comment pourraient-ils connaître et dire la vérité? Ils ne peuvent pénétrer les intentions particulières des princes, découvrir leurs secrets, les suivre dans toutes leurs résolutions, s'insinuer jusque dans leurs appartemens les plus retirés pour y entendre leurs conversations, et fouiller dans leurs portefeuilles pour y lire toutes leurs lettres politiques et galantes. Comme l'amour, qui est l'ame de leurs frivoles ouvrages, va de pair avec la satire, qui lui prête ses armes, on les lit sans trop les examiner; on rejette l'histoire, où la vérité se trouve, pour lire ces ouvrages, d'où elle est ordinairement bannie; on se rend incapable de la démêler d'avec l'imposture, et on se remplit la tête d'une foule de mensonges et de préjugés dont on se dépouille rarement. Combien d'anachronismes et de contradictions manifestes se débitent tous les jours dans les cercles, où on trouve des gens assez ignorans pour citer de bonne foi quelque aventure romanesque comme un fait authentique! Mais en vain la vérité désavoue ces fictions et ces impostures, elles ont cours, parce qu'elles plaisent. Autrefois, on n'aurait osé réciter de mémoire, en compagnie, le sommaire d'un roman qu'on aurait lu; aujourd'hui, on en impose avec impudence, en ne parlant que d'après des ouvrages pleins de mensonges et de mauvaise foi. Des gens, qui souvent ne pourraient pas entendre la discussion d'un fait historique, ne se contentent pas de nous étourdir de leurs citations romanesques et puériles, ils en font encore dans les cercles la matière de leurs disputes. Entrez dans une assemblée, vous êtes étonné de la vivacité avec laquelle ce jeune homme soutient son sentiment; vous êtes surpris de l'ordre avec lequel cette jeune personne produit ses raisons. Vous vous informez du sujet de la division, et vous êtes encore plus frappé, lorsque vous apprenez que c'est la lecture d'un roman qui a conduit à de véritables dissertations.

L'art trompeur de la romancie ne porte pas seulement atteinte aux sciences les plus sublimes, il exerce encore sa tyrannie sur tous les genres de la littérature, et, par un retour nécessaire, sur nos mœurs, qui sont essentiellement liées avec l'étude des belles-lettres. Les romans de chevalerie furent long-temps en hon-

neur; les idées folles et chimériques de bravoure et d'honneur dont ils étaient remplis introduisirent bientôt dans les autres ouvrages l'amour du merveilleux. On oublia la simple nature, on ne fut plus sensible à ses charmes; un écrivain n'était estimé qu'autant qu'il rapportait avec une affectation ridicule des aventures singulières, souvent incroyables. Tout devint mystère, et on ne chercha dans tous les livres que prodiges et miracles. Le public, toujours avide du nouveau et du merveilleux, adopta bientôt cette manie; la fureur, plutôt que la bravoure, s'empara des esprits: on ne jura plus que par l'épée que l'on portait; on inventa des armes grotesques et pesantes, moins propres à attaquer son ennemi qu'à se mettre à couvert de ses coups; on se battit, comme le héros de la Manche, pour sa Dulcinée sans la connaître, et souvent sans l'avoir jamais vue. L'imagination, échauffée par la mode et par l'exemple, se forma des monstres pour les combattre; on attribua à la magie et à la sorcellerie tous les effets qu'on ne pouvait pas lier avec leurs causes, ou qu'on ne voulait pas se donner la peine d'examiner. De là vient qu'une infinité de fourbes, se donnant pour sorciers, furent regardés avec une sorte de respect, et épouvantèrent les simples. Les devins furent consultés, les songes furent expliqués, les mânes furent évoqués du sein des tombeaux, les géans ressuscitèrent, et des morts sans nombre, sous le nom de *revenans*, firent trembler les vivans; tout, jusqu'aux phénomènes les plus simples, fut regardé comme l'effet de quelque enchantement. Nos vieilles histoires, même les meilleures, sont encore chargées de prédictions absurdes, faites le plus souvent après l'événement.

L'heureux règne de Louis-le-Grand, si fertile en ouvrages excellens, ne le fut pas beaucoup en romans. Occupés de l'étude des sciences les plus relevées, les grands hommes de ce siècle auraient eu honte de sacrifier leur temps et leurs talens à imaginer des fables. La majesté et la délicatesse des ouvrages d'esprit croissent à proportion que le mépris pour ces vaines fictions augmente. Des esprits vrais et justes ne se nourrissent point de chimères. Le bon goût, fondé sur la simple nature, ressemble à l'astre du jour: ce flambeau du monde ne paraît pas plus tôt que, dissipant les ombres de la nuit, il éclipse jusqu'aux plus brillantes lumières. Les ténèbres de l'esprit sont bientôt écartées, lorsque l'homme ouvre les yeux sur la vérité. La main sage qui prépare de temps en temps des hommes rares en tout genre, et qui se plaît à les rassembler sous un même règne, n'eut pas plus tôt fait sortir Louis XIV de la tutelle de ses ministres, que les sciences fleurirent et que les arts

se perfectionnèrent. Le siècle d'Auguste reparut. On admira dans les Bourdaloue, les Massillon et les Patru de nouveaux Cicérons, et on trouva dans le seul Boileau Horace et Juvénal. Quels progrès ne fit-on pas dans la philosophie! combien de vérités les mathématiques ne découvrirent-elles pas! Les arts se ressentirent promptement de cette heureuse révolution; une belle et noble architecture orna de magnifiques arcs de triomphe, la toile fut animée, le marbre respira, tout concourut à augmenter la gloire du héros qui animait les talens. Pendant les beaux jours de notre monarchie, la romancie languissait, mais elle se signala sur la fin de ces beaux temps par une infinité de misérables brochures qui se multiplient encore de nos jours. C'est de cette époque que date la décadence des belles-lettres. Après tant d'efforts et de travaux pour parvenir à la perfection, on vit tout à coup les sciences languir. Fatigué de ses longues recherches, l'esprit crut pouvoir se reposer en s'amusant de la lecture de quelques fictions qu'un style simple et épuré avait mis en usage, et l'on négligea des occupations plus sérieuses et plus essentielles. Ces romans firent les délices d'un sexe aux caprices duquel les écrivains n'ont pas assez souvent la force de résister. On oublia l'histoire; le mépris pour les sciences succéda à cet oubli, et ce mépris augmenta si visiblement tous les jours qu'on regarda comme autant de pédans ceux qui osaient encore les cultiver ouvertement. On ne garda plus aucune mesure dans l'art de composer des romans; on ne respecta pas plus la religion et les mœurs que la vraisemblance et la langue; on écrivit sans ordre, sans règle, et souvent même sans but. Avec un titre brillant, étranger ou équivoque, quelques descriptions plus voluptueuses que délicates, une préface burlesque, des titres de chapitre extravagans, on parut effrontément, et l'on fit acheter bien cher aux lecteurs la frauduleuse adresse avec laquelle on trompa les ordonnances du prince. Jamais il ne parut plus de romans que depuis un demi-siècle, et cependant à peine dans cette multitude peut-on en compter quelques uns qu'on puisse lire sans dégoût, et qui aient conservé quelque réputation, même chez les amateurs de fictions. Les uns, chargés d'aventures amoureuses et rebutantes, révoltent par leur grossièreté le lecteur le moins scrupuleux; les autres, sous le faux nom de *mémoires*, altèrent, augmentent, avec l'impudence la plus caractérisée, les faits les plus certains, et distillent, avec la dernière malignité, le venin de la plus noire calomnie sur ceux que le ciel a placés sur le trône, que nous devons aimer et respecter; les autres, pleins d'idées folles et de contes

absurdes, bouleversent impunément les élémens : leurs auteurs y renouvellent les enchantemens, changent les lois de la nature, soumettent tout au pouvoir ou au caprice de quelques fées, ou racontent d'une manière basse et triviale des aventures viles et méprisables. Depuis que l'on s'est ennuyé des romans héroïques, on a cherché à varier la forme des fictions autant qu'elle pouvait l'être. Malgré cette diversité, il est cependant quelques points sur lesquels les romanciers modernes semblent se réunir. Sans parler de leur mépris pour les choses saintes et de leurs maximes dangereuses, ils ne se servent plus que d'un style léger et épigrammatique; ils ne s'expriment que par des phrases coupées, des réticences secourables terminent merveilleusement des propos qu'ils ne sauraient souvent achever avec décence, et laissent aux lecteurs le droit de penser beaucoup mieux qu'eux. On n'y remarque ni suite dans les narrations, ni ordre dans les descriptions; un trait brillant et une jolie pensée tiennent lieu de l'un et de l'autre; les plaisanteries suppléent aux preuves. Tout se ressent aujourd'hui de cet esprit faux et frivole. Le philosophe perd du côté des mœurs et de la morale ce qu'il gagne par ses recherches sur la physique; l'orateur ne connaît plus la dignité de son état, et devient l'esclave de la mode; le poète tragique sacrifie au caprice de son siècle. Une longue coutume de romans héroïques a introduit l'amour sur la scène, et en a fait l'ame du théâtre. En vain écrit-on sur un sujet dans lequel l'amour n'a pas influé, et n'a pas dû même influer, on l'y fait entrer, et pour cela on change l'ordre des temps et de l'âge, et on va contre la vérité de l'histoire et contre les portraits de la fable. Aussi de combien de sentimens chimériques et ridicules ne sont pas chargées les tragédies de ceux de nos poètes qui ont une plus grande connaissance du cœur, et qui par conséquent sont plus propres à secouer ce joug! Est-il un seul héros sur la scène qui ne languisse pour quelque maîtresse? Alexandre, Pompée, César au milieu des combats, Mithridate, Cléopâtre aux portes de la mort, Britannicus avant quatorze ans, Hippolyte dans les forêts, ne respirent que l'amour.

Ce n'est donc point à tort que la littérature se plaint de la romancie, dont le souffle empoisonné rejaillit nécessairement sur les mœurs. Si Rome, à demi enchaînée par ses premiers empereurs, regardait avec indignation les spectacles comme la principale cause de la faiblesse et de la lâcheté de ses concitoyens, que devons-nous penser des romans, plus pernicieux encore que les spectacles? N'est-ce pas avec raison que nous reprochons les extravagances

d'un siècle où le caprice et l'inconstance tiennent lieu de sentimens, où les sociétés ne se soutiennent qu'autant que ceux qui les fréquentent ne se connaissent pas, où l'humeur fait le philosophe, la vanité l'homme de mérite, la suffisance l'homme d'esprit, la prétention l'homme galant; où un brillant équipage, un habit élégant, une mine artistement composée, font l'homme agréable?

Dangers des romans par rapport au cœur.

L'innocente pureté n'établit son trône que dans un cœur qui reste toujours sensible à ses attraits; son règne, bien différent de celui des passions, est doux et paisible. Dans le sein de la modération et de la modestie, elle laisse goûter à l'ame un plaisir que la crainte ne précède pas, que l'altération n'accompagne pas, et que les remords ne suivent jamais. On ne connaît pas la véritable volupté, lorsqu'on ne l'a pas puisée dans le sein de l'innocence. La pureté, semblable à une fleur brillante, fait l'ornement de la jeunesse; elle aime à se peindre sur son front, et à faire la gloire de l'âge mur. C'est cette vertu qui, donnant le prix à toutes nos actions, nous apprend l'art admirable de nous ménager des amis sincères. C'est un parfum délicieux qui, faisant naître en nous l'amour de notre devoir, répand une odeur suave sur tous les jours de notre vie; c'est une glace brillante qui retrace continuellement le portrait de la sagesse; c'est un trésor précieux dont la possession fait le bonheur de nos jours. Mais plus cette vertu est excellente, plus elle demande de ménagement, et plus il est aisé de la perdre. Un seul coup de vent du midi suffit pour faner la plus belle fleur. Les parfums les plus exquis sont ceux dont l'évaporation est plus facile. Le moindre souffle ternit dans l'instant la glace la plus claire. La conservation d'un trésor précieux demande de grands soins. Telle est la pureté; elle est si délicate qu'il ne faut qu'une pensée impure, qu'un regard trop libre, qu'une parole obscène pour lui porter un coup mortel. Cette précieuse vertu est une rosée céleste qui rafraîchit l'ame, mais que les premières ardeurs de la concupiscence peuvent dissiper en un moment. Sa perte est presque toujours irréparable. C'est une de ces vérités que le monde ne semble pas connaître, car toutes ses démarches sont autant de piéges qu'il tend à l'innocence. Quelle attention ne doivent pas avoir sur eux-mêmes ceux qui jouissent encore du double bonheur d'avoir conservé ce précieux don du ciel, et de n'avoir envisagé qu'avec horreur les suites aussi affreuses que nécessaires

de sa perte! Peuvent-ils, sans cesser d'être raisonnables, vivre dans une imprudente sécurité, lorsqu'ils savent que c'est dans des vases plus fragiles que le verre qu'ils portent ce dépôt sacré? Tout aujourd'hui, tant au dedans qu'au dehors de nous-mêmes, semble conspirer pour corrompre cette vertu. Infortunés héritiers des anathèmes lancés contre notre premier père, nous nourrissons sans cesse au dedans de nous un feu toujours rebelle à nous-mêmes. Notre cœur s'arme continuellement contre notre esprit, dont les lumières ne servent souvent qu'à éclairer le triomphe de la chair. Que de fantômes séducteurs l'imagination ne nous retrace-t-elle pas! par combien d'images enchanteresses ne nous flatte-t-elle pas! de combien de fleurs ne sème-t-elle pas les bords du précipice vers lequel elle nous conduit! Que de troubles les passions n'excitent-elles pas dans notre ame! et par combien de naufrages funestes à la vertu ne se rendent-elles pas célèbres! Après avoir plongé notre jugement dans le plus affreux aveuglement, sali notre mémoire, corrompu notre volonté, ne nous font-elles pas commettre le mal pour lequel même, au milieu des transports les plus vifs, nous sentons encore de l'horreur? Ajoutez à ces désordres intérieurs les armes étrangères que nous employons contre nous-mêmes, et l'impression que fait sur nous la vue des différens objets auxquels nous fixons notre cœur, c'est-à-dire, tout ce qui peut être pour nous une occasion de chute, tout ce qui peut nous faire perdre notre innocence en secondant la dépravation de notre cœur. Combien ne rencontre-t-on point de ces écueils dangereux? Les mauvaises compagnies nous accoutument insensible- au vice; les spectacles enchantent nos sens, et font pénétrer la volupté dans notre ame par mille canaux; la peinture, qui est, pour ainsi dire, un livre vivant, à la faveur des objets lascifs qu'elle nous présente, grave dans notre ame, sous des couleurs riantes, l'idée du crime; les romans nous offrent seuls tout ce que l'amour a de plus séduisant, de plus criminel : ils prêtent des armes à cette cruelle passion qui, semblable à un levain subtil, est déjà trop facile à s'allumer ou à se réveiller en nous, et qui cherche continuellement dans les objets extérieurs de quoi alimenter ce feu dévorant qu'elle entretient dans notre ame.

Si la volupté s'associe quelquefois à la curiosité pour aller puiser jusque dans les livres les plus respectables des sujets de crimes, quelle ample moisson n'a-t-elle pas lieu de se promettre dans l'empire de la romancie, qui est ordinairement le tombeau de la pudeur et le triomphe de l'amour profane! Ne sait-on pas que la curiosité conduit ordinairement plus loin qu'on ne veut, et que

souvent on trouve des engagemens où on ne cherchait que des amusemens?

En effet, il suffit qu'un livre soit libre et parle d'amour pour qu'il soit recherché. Avec quelle avidité ne lit-on pas les anciens romanciers qui ont blessé avec une inconcevable hardiesse les règles de la bienséance et de la pudeur, qui, non contens d'avoir employé tous les secours de l'art pour écrire des actions déshonnêtes et dévoiler le culte mystérieux de l'amour, ont fait en maîtres tous les portraits de la débauche la plus outrée? En vain représente-t-on que ces ouvrages ont toujours été en horreur; que Cicéron lui-même faisait un crime aux romanciers et aux poètes de son temps de chercher à amollir et à corrompre les cœurs, en travestissant les hommes les plus illustres en autant de personnages efféminés; on veut les lire, on les dévore avec d'autant plus d'avidité qu'ils flattent davantage la corruption du cœur; on laisse aux colléges Virgile et Cicéron, et on s'arrache Martial, Catule, Pétrone et la pastorale de Daphnis et Chloé. L'esprit de curiosité épuise toutes ses ressources pour se satisfaire. Il n'est que trop de personnes qui ne connaissent les écrivains de l'antiquité que par ce que leurs ouvrages ont de voluptueux et d'impur. Avec quel empressement ne recherche-t-on pas ces énormes fictions des écrivains modernes qui rapportent toutes les démarches de leurs héros à l'amour, qui représentent les plus sages personnages de l'antiquité comme des hommes plongés dans la mollesse, consumés d'amour, qui dévoilent jusqu'au moindre secret de cette séduisante passion, et qui la traitent avec toute la méthode et tout l'art dont elle est susceptible? Quelle impression ne doivent pas faire ces ouvrages sur le cœur d'une jeune personne sans expérience! Que peut-elle penser de l'amour, lorsqu'elle voit les plus sages philosophes, les princes les plus illustres, les princesses les plus vertueuses se faire gloire de subir ses lois? A quoi lui serviront les élémens d'une prudente éducation, lorsqu'elle apprendra qu'il faut être d'un tempérament passionné pour être véritablement vertueux, et qu'on ne peut aimer solidement la vertu, si on n'est pas capable d'une tendre passion? Que dira-t-elle, lorsqu'elle verra les plus grands princes ne former de vastes desseins, ne s'exposer aux hasards des combats, n'agir, ne vivre, ne respirer que pour une maîtresse? quelle idée se formera-t-elle de l'innocence et de la pudeur, lorsqu'elle saura de ces héros qu'il faut tout immoler à l'amour comme au dieu suprême, qu'on ne saurait trop tôt en ressentir les flatteuses impressions, et qu'on n'a reçu du ciel un cœur sensible à l'amour que pour aimer tendrement et fortement les créatures? Son cœur,

encore novice, connaîtra bientôt la théorie de l'amour, qui profite de tout pour le soumettre à son empire; il apprendra à soupirer, à former des désirs et à conduire des intrigues de galanterie. Lorsqu'elle sera arrivée à ce point, elle ne sera déjà que trop avancée dans cette fatale carrière. Le premier objet qui se présentera fixera son cœur flottant, et lui fera oublier que toutes ces héroïnes imaginaires, sur lesquelles elle s'était formée, ont long-temps disputé leur défaite, et même que les amours de la plupart n'avaient pour but qu'un lien respectable.

Il est toujours pernicieux de chercher à découvrir les mystères de l'amour, dût-il se mêler beaucoup de vertus dans les leçons qu'on en reçoit. Quand même certains romans se distingueraient de la foule par le goût et la politesse qui ont présidé à leur composition, la morale vicieuse qu'ils publient suffit pour en rendre la lecture dangereuse et criminelle, et même plus ils affectent de décence, plus ils sont capables d'insinuer sûrement leur poison, et de faire de profondes plaies. Comment l'amour ne charmerait-il pas, lorsqu'on le représente sous un voile honnête? La séduction devient insensible; le vice paraît aimable, et les chaînes dont il charge notre liberté nous semblent agréables et légères. On plaint un amant trompé, on pleure une maîtresse trahie, on se réjouit avec des amans heureux, sans s'apercevoir qu'au milieu de ces différentes situations, le cœur ne serait pas si vivement touché, s'il ne craignait tacitement pour lui-même de pareilles aventures, ou s'il ne formait secrètement le désir de goûter les délices d'un amour heureux. Si le cœur ne faisait que s'amuser, comme on le prétend, pourquoi cette avidité pour la lecture de certains romans? pourquoi ces transports? pourquoi prend-on sur son sommeil pour voir la fin d'une intrigue amoureuse? Que signifient ces feux qui se manifestent sur le front, et qui découvrent involontairement la flamme impure qu'ils allument dans le cœur? Il faut donc avouer qu'il y a un intérêt personnel qui agit dans le lecteur, qui le rend tout à la fois sensible et coupable, et que, comme il n'est aucun de ces romans où l'amour profane ne joue le premier rôle, on ne peut pas mieux faire que d'en abandonner entièrement la lecture.

Nous ne prétendons cependant pas qu'il faille renoncer à la lecture de la poésie et de l'histoire, parce qu'il leur arrive quelquefois d'entretenir leurs lecteurs de cette funeste passion. Il y a sans doute à réformer dans la poésie par rapport aux mœurs, surtout dans quelques pièces nouvelles, dont la contagion est d'autant plus subtile que les vers en sont plus énergiques, et se gravent plus fa-

cilement et plus profondément dans la mémoire; mais il y aurait de l'injustice de condamner l'histoire, lorsque la vérité des actions qu'elle raconte l'oblige quelquefois à parler d'intrigues amoureuses, particulièrement si elle parle avec modestie et pudeur. L'histoire, étant la relation fidèle des actions des hommes, doit les rendre telles qu'elles se sont passées. Si les bonnes actions nous montrent le chemin et la récompense de la vertu, les mauvaises doivent nous faire fuir et détester le vice. Peut-on tirer la même instruction des romans? Leurs auteurs n'ayant ordinairement d'autre but, d'autre intrigue, d'autre dénouement que des actions amoureuses, sous la fausse apparence de la vertu, ils ne peuvent nous présenter que le triomphe du vice. L'historien qui se trouve obligé de parler de quelque trait qui a rapport à l'amour en parle presque toujours avec ménagement et modestie. C'est, au contraire, dans de semblables occasions que les romanciers s'étendent et brillent, qu'ils travaillent à séduire le cœur, et l'attaquent sans garder aucune bienséance. Combien ne voit-on pas de romans dans lesquels la vertu se trouve en alarmes! Combien ne voit-on pas d'auteurs, dont les plumes, honteusement prostituées, osent mettre au jour les situations les plus lascives, les actions les plus impures et les excès les plus vicieux, en se servant de termes dont l'indécence est proportionnée à l'indécence de la matière qu'ils traitent! Ils se trompent cependant ces auteurs impurs, s'ils croient par là se faire une réputation. Leurs écrits, qui font tout au plus les délices de quelques libertins dont la perte n'était déjà que trop décidée, excitent l'exécration des gens de bien, qui se font un devoir de les ignorer, et même des voluptueux qui, pour se ménager plus de plaisirs dans leurs débauches, savent encore les couvrir de quelque décence.

On ne saurait trop redouter l'amour, quand même il ne s'adresserait pas à nous; il nous enflamme dès qu'il se montre à nos regards. C'est un poison subtil qui pénètre dans tous nos sens, et qui se glisse infailliblement dans le cœur; c'est une passion turbulente qui souffle des exhalaisons contagieuses sur tout ce qui l'approche; c'est un ennemi puissant, dont les ruses surpassent la force, et qui est d'autant plus à craindre, qu'industrieux à connaître notre caractère et à profiter de notre côté faible, il nous fait aimer le joug qu'il nous impose; c'est un Protée qui, sous mille métamorphoses, se reproduit continuellement pour attaquer notre innocence. Ami corrupteur de la peinture, il cache ses traits sanguinaires sous ceux de la beauté; ame des spectacles, il étale sur le théâtre tous ses charmes pour amollir, séduire et

vaincre; mobile des assemblées, à la faveur des masques propres à ses desseins, il cherche plus à tromper les cœurs que les yeux. Les leçons de volupté que l'amour dicte dans les romans sont encore plus puissantes et plus efficaces que la peinture: le langage muet, que présente cet art, ne frappe ordinairement que ses favoris. Le théâtre n'est ouvert que dans les grandes villes; les assemblées des bals n'ont qu'un temps limité. Les romans, au contraire, sont à la portée de tout le monde; ils font l'amusement de la campagne comme de la ville, et ne sont point sujets à la révolution des temps. Pour les rendre encore plus séduisans, on leur prête un secours étranger, en les remplissant de gravures lascives; de sorte qu'on ne peut les lire sans crime, ni même se familiariser avec ceux qui passent dans le monde pour indifférens, sans s'exposer au danger de se corrompre. La raison est trop étroitement liée à la pudeur pour ne pas regarder comme criminel tout ce qui blesse cette vertu. Les fictions romanesques ne tendent qu'à la déshonorer. N'ayant d'autre but que de peindre les faiblesses, les transports et les extravagances de l'amour, elles font envisager cette passion comme a source de tout ce qui se passe dans le monde, et comme le centre auquel tout se rapporte. Uniquement occupées d'intrigues amoureuses, elles remplissent tout à la fois l'imagination d'idées sensuelles, l'esprit de pensées luxurieuses, et la volonté de désirs impurs; elles enseignent un art dans lequel on ne fait que trop de progrès; par une seule réflexion voluptueuse, elles préparent mille pensées encore plus condamnables. Si la sagesse la plus scrupuleuse a beaucoup de peine à se soustraire aux traits de l'amour, comment les faibles s'imaginent-ils pouvoir s'excuser, lorsqu'ils s'y exposent volontairement par de pareilles lectures? Ils se plaignent tous les jours de la violence de leurs passions: ne voient-ils pas qu'ils sont les premiers à les entretenir, et à leur fournir des armes dont elles se servent habilement pour les tyranniser et les abattre? ne s'aperçoivent-ils pas qu'elles ne doivent leur violence qu'à l'imprudence avec laquelle ils se prêtent à l'illusion qu'elles produisent, et à la faiblesse avec laquelle ils résistent à leurs premières attaques? Quelque insinuant que soit leur langage, s'ils leur résistaient, ils viendraient à bout de les dompter, et ils n'en seraient pas si souvent les tristes jouets; mais, comme ils n'y résistent pas, ou n'y résistent que faiblement, elles s'emparent de leur cœur: ils s'y abandonnent sans réserve, ils perdent l'usage de la raison, ils tombent dans l'aveuglement; ils ne voient plus les dangers auxquels ils s'expo-

sent ; ils ferment les yeux sur les suites fâcheuses des vices qu'ils aiment. Non contens d'en adopter les sentimens corrompus, ils finissent souvent par en adopter le langage passionné et grossier.

Les romans ne nous apprennent pas seulement à être vicieux, mais encore à l'être avec effronterie, et à accompagner notre défaite de tous les crimes qui marchent à la suite de l'amour. Toutes les fictions amoureuses ont pour principe que tout doit céder à cette passion; que l'intérêt le plus cher, le lien le plus sacré, la fortune la plus brillante et la réputation la mieux établie doivent lui être sacrifiés. Où sont les romans dans lesquels l'autorité des parens ne soit blessée? N'est-ce pas sans leur volonté que des enfans rebelles et inconsidérés engagent un cœur et une liberté dont ils ne peuvent disposer eux seuls? n'est-ce pas par des crimes encore plus affreux, je veux dire par la fuite de la maison paternelle, qu'ils se soustraient aux justes châtimens que mérite leur désobéissance? n'est-ce pas par de nouveaux attentats, j'entends par des enlèvemens concertés, qu'ils cherchent à s'assurer l'objet de leurs feux criminels? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que, selon les règles de la romancie, ces aventures ne font aucun tort aux héroïnes dont on chante la gloire. Une princesse enlevée plusieurs fois, soit par celui qui lui fait la cour, soit par les rivaux de cet amant, n'en passe pas moins pour une vestale. Il semble même qu'un enlèvement concerté serve à rendre une maîtresse plus vertueuse. Où sont les romans dans lesquels toutes les passions qui ont quelque rapport à l'amour ne paraissent avec honneur? Est-il quelque aventure galante que la jalousie, cette noire compagne des tendres sentimens, ne remplisse de ses fureurs, en armant l'ami contre l'ami, le citoyen contre le citoyen, disons plus, les citoyens contre le prince et la patrie? Est-il quelque conte dans lequel les règles de la bienséance, les maximes de la morale, les principes de la société et les préceptes de la religion ne soient méprisés, ou tout au moins renversés? Combien ne trouve-t-on point de romans qui, pour mieux graver dans le cœur des jeunes gens les leçons de volupté qu'ils donnent, les enveloppent d'un voile épais qui en cache le venin, et ne semblent ménager la pudeur que pour lui porter des coups plus sûrs? Combien n'en voit-on point qui, pour encourager des personnes déjà trop portées d'elles-mêmes à la volupté, mais retenues encore par la honte et par la crainte, représentent hardiment toutes les faveurs de l'amour comme autant de plaisirs innocens? Les uns nous font imaginer dans la violence de la passion d'apparentes

excuses, en insinuant qu'il faut s'en prendre au cœur qui ne veut pas suivre les conseils que la raison lui donne, les autres nous apprennent à mépriser les pratiques les mieux établies de la religion et les règles les plus respectables de la société, en insinuant que le mariage ne consiste pas dans les cérémonies de l'église, mais dans le don du cœur et dans les sentimens qui l'accompagnent. Peut-on trouver des maximes plus pernicieuses ?

Les romans ne corrompent pas seulement ceux qui les lisent, ils leur enseignent encore l'art funeste de corrompre les autres. C'est là que la jeunesse apprend à se servir de toutes les ruses de l'amour pour porter la flamme dans le cœur d'un amant et d'une maîtresse ; c'est là qu'elle apprend combien un regard ménagé, un propos équivoque, un présent agréable, un portrait adroitement présenté, ont de pouvoir ; c'est là qu'elle découvre combien une querelle amoureuse et des reproches étudiés sont capables de réveiller une passion assoupie et d'irriter des désirs naissans ; c'est là qu'elle trouve le modèle de ces lettres tendres, de ces billets doux, dans lesquels on fait parler les sentimens les plus criminels sans en rougir. Combien ne fournissent-ils pas de moyens aux personnes mariées pour satisfaire la corruption de leur cœur, en leur enseignant l'art pernicieux d'allier une maîtresse chérie avec une femme vertueuse, un amant favorisé avec un mari respectable ? Ces funestes ouvrages, en portant le trouble dans le sein des familles, ne renversent-ils pas aussi l'ordre le plus nécessaire à la conservation de la société ?

La volonté du Tout-Puissant, en formant la femme, était d'en faire la compagne de l'homme et l'ornement de l'univers : les romans en font les tyrans des hommes et les idoles du monde. Où est le roman dans lequel l'héroïne n'exerce pas sur l'esprit de son amant un despotisme honteux et insupportable ? Y a-t-il un seul de ces ouvrages, où la maîtresse commande en maître à l'amant, qui ne se trouve encore trop heureux d'obéir en esclave ? Où sont les mémoires secrets dans lesquels la maîtresse d'un prince ne gouverne pas tout un royaume au gré de son caprice ? où est l'aventure galante dans laquelle de petites bergères, de simples paysannes n'aient pas droit d'aspirer à l'alliance des plus grands seigneurs, après en avoir fait autant d'esclaves de leur beauté ? Si les récits de ce genre ne font point imaginer à de jeunes personnes qu'elles deviendront les épouses de quelques princes, ils ne les exposent que trop souvent à de plus cruelles et à de plus affreuses aventures, parce qu'elles sont plus réelles. Par leurs éloges outrés, ils

leur inspirent des sentimens de vanité et de présomption, et remplissent leur cœur de tout ce que l'orgueil a de plus criminel et de plus insupportable. Leurs héros ne se font pas le moindre scrupule de prodiguer le terme d'adoration à celles qui les captivent; ils osent même en faire autant de divinités. Que manque-t-il à l'apothéose de ces femmes, sinon des temples et des autels? Leurs amans imaginaires ne les regardent-ils pas comme leurs seuls dieux? ne leur adressent-ils pas leurs prières? ne les accablent-ils pas de présens? ne trouvent-ils pas de la volupté jusque dans les soupirs qu'elles ne dédaignent pas? Combien de sacrifices, soit par rapport à leur fortune, soit par rapport à leur liberté, ne leur offrent-ils pas! que de services ne leur rendent-ils pas! avec quel plaisir ne chantent-ils pas leurs louanges! dans quelle posture ne leur jurent-ils pas une passion éternelle! ne se prosternent-ils pas à leurs pieds! Que peuvent faire de plus les vrais adorateurs de la Divinité? C'est ainsi que les romans apprennent aux femmes à exercer sur le cœur des hommes une tyrannie absolue, et aux hommes à faire fumer devant les profanes autels de la beauté un encens consacré au Très-Haut; c'est ainsi que ces livres corrupteurs enseignent aux femmes à mettre en usage tous leurs appas pour triompher de la liberté des hommes, science funeste pour laquelle le ciel ne leur a déjà accordé que trop de secours; c'est ainsi que ces fictions dangereuses rendent les femmes aussi propres à insinuer l'amour dans le cœur des hommes que faciles à recevoir leurs vœux. Qu'elles sont à plaindre les femmes qui s'exposent à devenir les tristes victimes de la vanité et de la volupté qu'elles vont puiser dans la lecture de ces misérables productions! Quand même ces romans parleraient quelquefois le langage de la vertu, et se couvriraient de temps en temps du voile de la décence, ils n'en sont pas moins dangereux pour elles; ce voile et ce langage leur sont étrangers, ils ne peuvent les soutenir long-temps. Si elles y trouvent quelquefois de grandes leçons de sagesse, elles en remportent presque toujours de plus grandes impressions du vice; elles y puisent presque toujours l'esprit du monde, le dégoût de la dévotion, l'oubli de Dieu et du salut; elles s'accoutument par degrés aux maximes du monde qui les étonnaient auparavant. L'exemple leur fait adopter avec plaisir ce qu'elles n'admettaient auparavant qu'avec répugnance; le plaisir les étourdit, et leur ôte même la réflexion. Alors les lectures sérieuses et intéressantes leur deviennent insipides à proportion que les plaisirs sensuels s'emparent de leur cœur; la véritable piété se dessèche; elles ne sen-

tent plus la même ferveur dans la prière, le même zèle pour les pratiques saintes. Occupées de profanes bagatelles, elles ne trouvent plus le temps de remplir leurs devoirs à l'égard de Dieu; son service leur devient à charge; elles trouvent son joug trop pesant, et elles le secouent sans scrupule. Mais si ces oracles de l'Evangile sont vrais, que *de ne point avancer dans le chemin de la vertu, c'est reculer;* que *de ne point amasser, c'est dissiper;* que *de regarder derrière soi, lorsqu'on a mis une fois la main à la charrue, c'est être un disciple infidèle*, combien n'est pas criminelle la témérité de ceux qui s'exposent ainsi à perdre leur religion! Si le Seigneur défend la moindre pensée impure, s'il menace de punition le moindre désir sensuel, s'il traite d'adultère le moindre regard impudique, combien n'est pas condamnable la présomption de ceux qui s'exposent ainsi à perdre leur innocence! Enfin, si cette expression de l'Esprit-Saint est incontestable, que *c'est chercher à périr que de marcher sur les bords de l'abîme*, peut-on douter que la lecture des romans ne soit en elle-même une pierre d'achoppement pour tous les hommes, et particulièrement pour les jeunes gens? Pour en être convaincu, il suffit de considérer combien l'homme est faible. Les objets extérieurs font trop d'impression sur ses sens, et ses sens sur son cœur, pour pouvoir se rappeler souvent des portraits aussi séduisans sans en sentir quelque atteinte. La vue d'une femme fut un crime pour David: comment des récits mille fois plus dangereux ne seraient-ils pas condamnables? Il faudrait un miracle pour résister à tant d'attraits : on n'a pas droit d'en attendre dans de pareilles circonstances. C'est là la source empoisonnée d'où sortent presque toutes les impiétés et toutes les débauches de nos jours. Les mauvais livres ont corrompu presque tous les cœurs. L'opposition entre la morale de l'Evangile et celle des romans est trop grande pour pouvoir les allier et les accorder. La morale des romans l'emporte sur la morale de l'Evangile, par la facilité qu'elle nous présente. Pour la suivre sans remords, on s'efforce de la justifier et même de la sanctifier. Malgré l'apparente régularité dont le déiste se pare, ce n'est pas sans intérêt qu'il combat contre la religion; s'il n'avait pas tant accordé à ses passions, il ne chercherait pas tant à ôter à la justice de Dieu. C'est pour pécher sans remords qu'il peint le ciel sans foudre; ce n'est pas l'esprit, mais le cœur qui lui a fait dire *qu'il n'y a pas de Dieu*.

On aurait tort de penser qu'en lisant des romans on n'y prend que le mal qu'on veut. Le cœur ne consulte pas avant de se laisser séduire. Un abîme conduit insensiblement dans un autre. Le pre-

mier pas que l'on fait vers le vice est souvent l'origine des plus grands désordres, et lorsqu'on vient à les reconnaître, ou les forces manquent pour les réparer, ou le cœur dément les faibles efforts de la raison. Rien ne semble contredire quand on veut faire le mal, il n'en est pas de même lorsqu'on veut le fuir. Dès qu'on est engagé dans l'occasion, on donne souvent dans le crime pour lequel un moment auparavant on n'avait que de l'horreur. Les charmes des objets extérieurs, les illusions de l'imagination conspirent contre notre faiblesse. Il en est des personnes qui ne s'imaginent pas faire le moindre mal en lisant des romans, comme de toutes celles qui s'exposent volontairement à offenser Dieu. Dès qu'une chose flatte, on cherche des prétextes pour se l'autoriser; la conscience a beau réclamer, les passions sont infatigables; on veut les satisfaire sans cesser de paraître innocent. L'illusion augmente bientôt; à force de se représenter comme raisonnables et innocens les objets les moins excusables, on finit par se persuader qu'ils le sont réellement. On tombe dans l'aveuglement de certains menteurs de profession, qui, après avoir souvent répété leurs mensonges, finissent par douter s'ils ne disent pas la vérité. On a beau se retrancher sur son intention et se rassurer sur le passé; la nécessité continuelle où on se trouve de faire son apologie est la preuve d'un goût au moins douteux, pour ne pas dire criminel.

On dira peut-être qu'on ne fait pas de mal en lisant les romans. Mais les partisans du théâtre tiennent un semblable langage; chacun d'eux a son excuse préparée. L'illusion, toujours au service de l'amour-propre, en dicte à tous. Cependant peut-on nier que le spectacle ne soit une occasion contre laquelle il est des âges et des tempéramens qui ne résistent pas? On n'a pas de meilleures raisons pour s'autoriser la lecture des romans. Si les jeunes gens voulaïent faire attention qu'étant dans un âge où les passions se font sentir avec vivacité, la lecture de ces livres corrupteurs, qui leur représentent continuellement l'image séduisante de l'amour, et qui leur enseignent les moyens de se le rendre favorable, est capable de les plonger dans les plus grands désordres, ils ne seraient pas surpris qu'on la leur interdît absolument. Si les vieillards voulaient comprendre que l'âge, qui diminue souvent les forces du corps sans faire cesser les désirs de la cupidité, n'est pas toujours un rempart assuré contre ces amusemens obscènes, ils ne seraient pas étonnés qu'on les leur retranchât. Tous sentiraient la nécessité de renoncer, et renonceraient en effet à un désordre qui souffle la corruption sur tous les âges et sur tous les états.

On dira peut-être que l'on peut lire ces romans qui ne parlent que d'un amour honnête, qui tend à une fin légitime. Mais peut-on regarder comme un amour honnête celui qui s'empare d'un jeune cœur, qui lui fait oublier les principes de la religion, qui surprend et enchante sa raison, qui le rend esclave d'une beauté pour laquelle il ne devrait jamais soupirer? Est-il permis d'honorer du titre d'amour honnête ces passions tendres, dont le seul récit est capable d'enivrer le cœur, et de le rendre insensible aux obligations les plus essentielles? Peut-on appeler honnêtes des passions qui ne sont dépeintes avec quelque ménagement et une sorte de décence que pour surprendre plus facilement l'innocence? Pourquoi certaines mères refusent-elles à leurs filles ces romans prétendus honnêtes qu'elles se permettent de lire chaque jour? N'avouent-elles pas par là que ces aventures galantes ne leur paraissent honnêtes que parce qu'elles ont intérêt de les regarder comme telles? Si elles croyaient ces lectures innocentes, elles n'empêcheraient pas ces chers objets de leur tendresse d'en profiter : elles ne mettent tant de soins à les leur soustraire que parce qu'elles en voient, malgré elles, le danger, et qu'elles sentent intérieurement que la perversité des maximes qui y sont disséminées flétrirait bientôt l'innocence de leur jeune cœur.

On dira peut-être aussi que la lecture des romans est nécessaire à un jeune homme, pour lui faire connaître le monde et ses usages, pour pouvoir y conformer sa conduite, et éviter la censure de ce juge sévère, qui revient difficilement de ses décisions. Remarquons d'abord que les leçons que les romans donnent du monde sont extrêmement pernicieuses, qu'ils le font aimer en le faisant connaître, et que les lumières qu'ils donnent ne servent qu'à corrompre plus facilement le cœur. Ils apprennent à un jeune homme, encore susceptible de toutes sortes d'impressions, que le monde demande pour sacrifice celui de l'innocence; que c'est risquer sa réputation et sa fortune que de vouloir y paraître toujours vertueux et naturel; que, pour s'y voir avec honneur, il faut avoir le cœur et l'esprit corrompus; qu'il est du bon ton d'étudier promptement tous les ridicules en crédit, et de les saisir heureusement; que l'on doit joindre à l'art de déguiser parfaitement son caractère celui de démêler les sentimens des autres; que la modestie est le vice qui déshonore le plus un homme qui veut passer pour agréable; qu'on ne doit s'occuper que du soin de se faire valoir, et de regarder les sots comme ses menus plaisirs; que les sentimens de l'amour doivent se réduire à une sorte de commerce intime, à une

amitié vive qui ressemble à cette passion sans en avoir la délicatesse; que les femmes, étant les seules juges du mérite des jeunes gens, n'en reconnaissent chez eux qu'autant qu'ils se forment sur leurs idées, sur leurs caprices et sur leurs déréglemens; qu'il faut courir après le frivole, et ne pas craindre de paraître étourdi pour paraître plus brillant; qu'il faut enfin se créer, en dépit de l'éducation, de ces vices heureux que le monde exige, et dont on a besoin pour lui plaire. Mais ne connaît-on pas déjà trop tôt ce monde que les romans célèbrent? Est-il nécessaire d'en connaître les maximes avant qu'on ne se soit mis en garde contre sa séduction? Combien de parens cruels se sont repentis d'avoir inspiré à leurs enfans le goût d'une pareille science! Ils ne regardaient ces livres, qu'ils mettaient entre les mains de ces victimes infortunées, que comme des amusemens capables de leur faire aimer la lecture; mais ce feu, caché pendant quelque temps sous la cendre, se changea bientôt en un vaste incendie qu'ils tentèrent inutilement d'éteindre. Qu'elle ne s'en prenne qu'à elle-même cette mère, justement affligée des désordres d'une fille devenue l'opprobre de toute une famille et la risée de toute une ville : elle en est seule la cause; en lui faisant lire mille aventures galantes, elle lui a appris à les réaliser. On se plaint tous les jours qu'il n'y a plus d'enfans, que la malice précède l'âge, et que la science du vice devance la raison : faut-il s'en étonner? On met sans scrupule entre les mains des jeunes gens ces livres corrupteurs, qui, en échauffant leur imagination fougeuse, leur font sentir ce qu'ils ne comprennent pas encore. Les progrès de la corruption ne sauraient être lents, lorsque le cœur éclaire l'esprit, et lui donne des leçons de volupté. Ne vaudrait-il pas mieux prévenir les jeunes gens contre les charmes du monde, leur en montrer tout le faux, et leur en inspirer un juste mépris? ne vaudrait-il pas mieux leur apprendre qu'il est une politesse conforme à l'Evangile, qui est fondée sur la douceur et sur la modestie, que le monde lui-même est obligé d'estimer?

Qu'on ne vienne pas nous dire qu'il est nécessaire de faire connaître l'amour aux jeunes gens; que cette connaissance, en leur découvrant tous les artifices de cette passion, peut leur apprendre à fermer l'oreille à ses sollicitations, quand elle a quelque chose de criminel; à se conduire sagement, quand elle a une fin honnête, et qu'il n'y a rien de plus propre à démasquer toutes ses ruses que la lecture des romans. Le moyen d'empêcher une maison de brûler est-il donc d'y mettre le feu? Le remède le plus certain contre l'amour serait-il donc d'y succomber? D'ailleurs est-il sage de

s'exposer à une chute certaine pour éviter un danger incertain? Il est bien rare qu'on pèche contre la pureté par simplicité; les lumières sur un sujet aussi séduisant ne sont que trop contagieuses pour nous laisser long-temps dans cette heureuse ignorance. Fût-il possible en s'éclairant de s'en tenir toujours à la théorie, cette théorie ne serait que trop souvent un crime. On n'est pas si savant en pareille matière sans être un peu coupable. Il n'en est pas de l'amour comme des autres passions, que l'on surmonte par des combats continuels. Pour vaincre cet ennemi redoutable, il ne faut point d'armes; *le vrai courage consiste à le fuir, mais à fuir sans délibérer, et sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derrière soi.*

Ce serait se tromper de croire qu'on peut lire les romans, parce qu'il s'y trouve de bonnes choses; car les bonnes choses ne peuvent faire oublier les mauvaises; quelques maximes raisonnables ne peuvent servir de passeport aux maximes criminelles. L'avantage de s'orner l'esprit ne peut balancer l'inconvenance de salir son imagination et de fausser son jugement. On ne peut compenser, par la lecture de quelques beaux vers et de quelques pages brillantes, la perte totale des mœurs, le mépris raisonné des choses les plus saintes, la dégradation de la religion, la dépravation d'une jeunesse ardente et passionnée qui peut bien aimer les beaux vers, mais qui aime bien mieux encore les romans licencieux et les contes obscènes. Quoique les romans contiennent de bonnes choses, ils n'en sont pas moins propres à amollir l'ame, à l'énerver, à lui ôter cette rigidité de principes, ce caractère de vigueur et de fermeté qui accompagne et soutient la vertu, à inspirer à un jeune cœur une sensibilité vague et incertaine, à lui faire éprouver des besoins factices, à le faire soupirer sans qu'il sache bien pourquoi. Ce cœur, attendri de plus en plus, languit et n'aime point encore, mais il cherche à aimer, il n'attend qu'un objet pour se fixer. Une douce et séduisante rêverie l'attache à des objets imaginaires dans l'absence d'un objet réel; l'objet s'annonce, et sans plus de choix le cœur se détermine; enchanté de ce qu'il éprouve, et déjà prévenu par les images qu'on lui a tracées de l'amour, il se reproche tout le temps qu'il a passé sans le connaître. L'imagination s'échauffe, toutes les passions s'allument, les sens même acquièrent une activité dangereuse et précoce; la pudeur ne combat plus; on se livre à l'empire de ses sens, à la fureur de ses penchans; on ne fait plus que se traîner dans la boue du crime.

Dira-t-on qu'on n'a pas moins la liberté de les lire que de les

imprimer et de les colporter ? Mais cette liberté, si elle existait, serait la plaie la plus funeste et la plus irrémédiable du corps social. Un état qui tolèrerait une semblable liberté s'exposerait aux plus grands malheurs, et les mériterait en devenant ainsi le complice de la corruption publique. On ne peut pas plus avoir la liberté d'imprimer et de colporter publiquement des ouvrages impies et licencieux que de colporter des drogues empoisonnées, et de vendre de fausses clefs à l'usage des larrons. S'il existe une liberté à chacun d'imprimer ses opinions, il ne s'ensuit pas qu'il existe une liberté d'imprimer ses opinions criminelles et immorales. Quoique les lois positives se taisent à l'égard des mauvais livres, ils n'en sont pas moins dangereux, et ceux qui s'en permettent la lecture n'en sont pas moins coupables. Il n'est pas toujours permis de faire ce que les lois ne punissent pas; ce n'est pas la loi qui fait la morale, c'est plutôt la morale qui fait la loi. Le silence des lois positives n'autorise point la lecture des livres qui portent aux plus grands désordres. S'ils ne sont point défendus par des lois insérées dans le Code, ils sont repoussés par Dieu qu'ils outragent, par les mœurs publiques qu'ils corrompent, par les rois dont ils avilissent l'autorité, par la société tout entière dont ils préparent la décadence et la ruine. Ils sont flétris et réprouvés par la loi éternelle, contre laquelle aucune loi ne peut prescrire, qui abroge en dernier ressort toutes les lois qui sont contre elle, qui seul supplée à l'insuffisance de toutes les autres, et qui parle en souveraine quand toutes les autres se taisent; qui vit toujours quand toutes les autres périssent, et qui ne permet pas plus à un état de se laisser dévorer par l'impiété et le libertinage, qu'elle ne donne à l'homme le droit d'attenter à sa propre vie et à celle de ses semblables.

Dira-t-on encore que, pour se former le goût, on ne peut pas mieux faire que de lire les romans, qui sont de tous les livres ceux qui en renferment le plus ? Quand il serait vrai que les romans renferment plus de goût que les autres livres, voudrait-on acheter cet avantage aux dépens des mœurs et de la raison ? Qu'est-ce, en effet, que l'esprit sans jugement et sans conduite ? Est-ce dans ces livres qu'on apprend à bien penser et à bien vivre ? Que trouve-t-on sous l'écorce qu'ils présentent ? On n'y trouve que des pensées fausses, que des maximes qu'il serait bien dangereux de suivre dans la pratique, que des exemples qu'on se repentirait toute sa vie d'avoir suivis ? Les romans changent presque toujours le véritable point de vue, ils apprennent à voir les choses comme

on les imagine; ils portent bientôt à les croire comme on les désire; ils aiguisent les traits de l'opinion, ou, s'ils la combattent, ce n'est que quand elle se montre contraire à nos penchans; ils assurent l'empire de la mode et de la coutume; ils embellisent les préjugés; ils peignent le vice sous des couleurs agréables qui le déguisent; ils effacent, par le brillant coloris des fausses vertus, des vertus réelles, et mettent un homme chimérique à la place du véritable qu'ils rendent méprisable. Plus ils font entrevoir de délicatesse dans les passions, plus ils en imposent; plus ils les déguisent, et moins ils peignent le monde tel qu'avec l'âge on apprend à le connaître. Loin de donner le goût de ce qui est utile et honnête, ils donnent le goût de tout ce qu'il y a de plus frivole et de plus oiseux, et enseignent à n'estimer les choses qu'autant qu'elles amusent. Ils échauffent promptement la tête, ils exaltent ridiculement l'imagination, ils affaiblissent le goût que Dieu a mis en nous pour le vrai et le beau. On y apprend à devenir non point éloquent, mais vicieux, à connaître le mal sans horreur et à en parler sans pudeur, à le commettre sans retenue. Ne voit-on pas tous les jours qu'il n'y a rien de plus frivole qu'une tête mise en combustion par le récit d'une foule d'aventures galantes, et que ceux qui s'y livrent avec passion finissent par être aussi romanesques que les héros de leurs lectures?

Si on nous demande maintenant quels sont les romans qui sont par eux-mêmes une occasion prochaine de chute, et quels sont ceux qui en sont une occasion éloignée, nous répondrons d'abord que l'occasion prochaine est celle qui, par sa nature, a la force de nous porter directement au mal, c'est-à-dire, selon saint Grégoire, celle qui a un tel rapport avec le crime, qu'il est très rare de ne pas s'en rendre coupable, lorsqu'on a eu l'imprudence de s'y engager. L'occasion éloignée est celle qui n'est pas étroitement liée avec le crime. Nous répondrons ensuite que tous les romans, qui, eu égard aux circonstances particulières dans lesquelles le lecteur se trouve, sont capables de faire naître dans son esprit des doutes sur les vérités de la religion, d'exciter en lui des pensées déshonnêtes, des désirs charnels, et de le porter à des actions contraires à la pudeur, doivent être mis au nombre des premiers : c'est sans contredit le plus grand. Les autres sont ceux qui, eu égard aux mêmes dispositions, sont tout au plus propres à jeter quelques semences de corruption dans le cœur. Nous répondrons enfin qu'un roman peut être une occasion prochaine de chute pour une personne, et une occasion éloignée pour une au-

tre. Un libelle plein de blasphèmes contre la religion est capable de remplir de doutes criminels un esprit chancelant et sans principes, tandis qu'il excite les larmes et l'indignation d'un homme sagement éclairé. Un livre galant enflamme les désirs d'une jeune personne dont le cœur ne respire que la tendresse, tandis qu'il amuse à peine un vieillard froid et détrompé. Ce qu'il y a de certain, c'est que la lecture de ces ouvrages conduit insensiblement au vice, et qu'il est toujours dangereux et très souvent criminel de faire de pareilles épreuves. Dans une matière aussi délicate, il ne faut presque jamais s'en rapporter à ses propres lumières; on n'est que trop souvent aveuglé sur les intérêts qui touchent de près. Il est un moyen sûr de lever toute difficulté à cet égard, c'est de n'en lire aucun.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est facile de voir combien est déplorable le sort de ceux qui s'adonnent à la composition des romans. Leurs fautes sont d'autant plus grandes, que souvent elles ne sont point réparables. Le vice qu'ils enseignent se multiplie par une funeste progression, sans qu'il soit en leur pouvoir d'en arrêter le cours. Chargés de la perte d'une infinité de personnes, leur satisfaction serait impossible, si la miséricorde de Dieu n'était infinie. Les regrets et les larmes des Gomberville, des Lafontaine, qui, aux approches de la mort, souhaitaient effacer, par leurs larmes, toutes les paroles licencieuses et obscènes dont ils ont souillé leurs écrits, devraient faire trembler tous ceux qui courent la même carrière. (M. L'abbé Hulot, *Instruction sur les romans.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LES MAUVAIS LIVRES.

Narraverunt mihi iniqui fabulationes; sed non ut lex tua.

Les méchans, ô mon Dieu! m'ont raconté des fables; mais elles ne sont pas comme votre loi. (*Ps.* 118, 85.)

Declinate à me, maligni; et scrutabor mandata Dei mei.

Impies, éloignez-vous de moi, afin que j'observe fidèlement les paroles de mon Dieu. (*Ibid.*, 115.)

Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis.

Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, fuis leurs caresses. (*Prov.*, 1, 10.)

Faciendi plures libros nullus est finis : frequensque meditatio, carnis afflictio est.

Il n'y a point de terme à faire des livres, et une fréquente méditation afflige la chair. (*Ecc.*, 12, 12.)

Quis dabit ori meo custodiam, et super labia mea signaculum certum, ut non cadam ab ipsis, et lingua mea perdat me?

Qui donnera une sentinelle à ma bouche; qui mettra un sceau inviolable sur mes lèvres, afin que par elles je ne tombe pas, et que ma langue ne cause pas ma perte? (*Eccli.*, 22, 33.)

Multi ex eis qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros, et combusserunt coram omnibus.

Plusieurs de ceux qui avaient exercé les arts curieux apportèrent leurs livres, et les brûlèrent devant tout le monde. (*Act.*, 19, 19.)

Sermo eorum ut cancer serpit.

Les discours impies sont une gangrène qui répand insensiblement sa corruption. (*II Tim.*, 2, 17.)

Lingua ignis est, universitas iniquitatis.... inflammat rotam nativitatis nostræ, inflammata a gehenna.... inquietum malum, plena veneno mortifero.

La langue est un monde d'iniquité, un mal inquiet, une source de venin mortel, un feu allumé aux brasiers de l'Enfer, qui dévore tout. (*Jac.*, *III*, 6 *et* 8.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LES MAUVAIS LIVRES.

EXORDE.

Numquid et vos vultis abire?... Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes; et nos cognovimus quia tu es Christus Filius Dei.

Voulez-vous aussi m'abandonner? Eh! Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. (*Joan.*, c. 6.)

Vous le croyez sans doute, mes chers auditeurs, que Jésus-Christ est ce Messie promis dès la naissance du monde, annoncé par tant d'oracles, attendu depuis tant de siècles; qui devait réparer la gloire de Dieu et guérir les blessures de l'homme, manifester la grace et réformer la nature. Les Prophètes et la Loi, les Apôtres et l'Évangile, la voix des miracles et le sang des martyrs, le ciel et la terre, tout a déposé en sa faveur, et vous avez souscrit à ce témoignage; en un mot, le Fils de Marie a parfaitement rempli toutes vos espérances, et vous n'attendez plus d'autre Sauveur ni d'autre Maître.

Graces immortelles soient rendues au Père des miséricordes, de ce que, parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est aucun qui regrette de s'être enrôlé sous les étendards de l'Homme-Dieu, et qui pense à suivre des drapeaux étrangers; aucun qui rougisse du nom de Chrétien, et qui ne soit déterminé à en soutenir jusqu'au tombeau le glorieux caractère!

Mais puisqu'il n'est personne parmi vous, mes frères, qui délibère encore sur le parti qu'il doit prendre en matière de religion et qui ne soit irrévocablement décidé en faveur de celle de Jésus-Christ; pour rendre ma joie pure et sans mélange, que quelques uns de vous m'expliquent donc quel motif les engage (comme il

arrive quelquefois) à lire des livres où est insultée cette religion qu'ils respectent, déchirée cette religion qu'ils aiment, attaquée par les fondemens, et, s'il était possible, renversée, détruite, anéantie cette religion dans laquelle ils s'estiment heureux de vivre et comptent bien avoir le bonheur de mourir.

Je prévois leur réponse, que je n'ai garde de ne pas croire sincère : c'est curiosité; c'est amusement. Or, c'est justement contre cette curiosité téméraire, contre cet amusement coupable, que je regarde comme une des principales parties de mon ministère d'élever ma voix et d'armer tout mon zèle; c'est la liberté dont on use en cette matière (quelque nom qu'on lui donne, et de quelque prétexte qu'on la colore) que je veux combattre aujourd'hui, en vous montrant le danger et le crime qui l'accompagnent. En deux mots, vous ne pouvez vous permettre la lecture des livres favorables à l'impiété de notre siècle sans risquer visiblement votre foi; et, dans la supposition même que votre foi ne coure aucun risque, sans intéresser grièvement votre conscience : deux réflexions simples, mais véritablement importantes, qui vont faire le sujet de cette courte instruction. *Ave*, *Maria*. (L'abbé de Marolles [1], *Sur les livres contraires à la religion.*)

On ne peut pas se permettre la lecture des livres contraires à la religion sans blesser la foi.

Il serait désormais inutile de vouloir cacher un scandale qui force toutes les barrières et éclate avec la plus extrême insolence. On sait que, dans ces derniers temps, il s'est trouvé, selon la prédiction de saint Paul, des hommes d'un esprit corrompu, *homines mente corrupti* [2], qui, portés sur les ailes de l'orgueil, et suivant la route frayée par ce Grec impie si vanté chez les Romains par un poète [3] philosophe, ont osé considérer de près et avec des yeux téméraires cette religion qui, du haut du ciel où elle fait remonter son origine, dictait ses lois aux mortels pénétrés d'une frayeur res-

[1] Marolles (Claude de), petit-neveu de l'infatigable traducteur du même nom, né le 23 août 1712, entra dans l'ordre des jésuites, et, après la destruction de la société, reparut avec éclat dans le monde comme prédicateur. Il mourut à Paris, le 15 mai 1792, brûlé dans son lit, où il avait l'habitude de lire avant de s'endormir. Ses sermons pour les principales fêtes de l'année et sur divers sujets de religion et de morale, sont exempts des défauts qu'on reprochait à ses contemporains. Ses plans sont judicieux, bien remplis, il a de beaux mouvemens oratoires, et il écrit avec correction et élégance.

[2] Tim., II, 3. — [3] Epicure et Lucrèce.

pectueuse : *Ausus mortales oculos attollere contra, quæ caput a regionibus ostendebat.*

En punition de leur audace, d'affreuses ténèbres sont sorties de cette religion lumineuse, et ont aveuglé ces orgueilleux scrutateurs. Alors ils n'ont point vu le sceau de la divinité qui brille sur son front, la majesté qui l'environne, les graces touchantes de sa beauté, la régularité parfaite de ses traits, la décence de sa parure. Seulement, à la faveur d'une lueur sombre et incertaine, ils ont cru voir, au milieu du ciel où ils promenaient leurs profanes regards, un Dieu enivré de délices éternelles et peu occupé de la conduite de ses ouvrages; regardant avec indifférence fumer l'encens que le respect allume sur ses autels; se faisant un spectacle amusant du jeu varié des passions humaines; se riant des vaines terreurs que le bruit de son tonnerre inspire aux timides mortels; compatissant à toutes leurs faiblesses avec une condescendance digne du plus indulgent de tous les pères; ne se dégradant point jusqu'à s'irriter de leurs attentats toujours impuissans contre sa souveraine grandeur; ou tout au plus n'exigeant d'eux que l'hommage stérile d'un esprit convaincu de sa dépendance; ne les assujétissant du moins qu'aux lois communes d'honneur et de probité qu'il leur impose par la voix de la nature; recevant sans distinction les sacrifices qu'offrent à son Etre suprême les peuples à qui un heureux hasard a fait rencontrer la vérité, et ceux qu'un destin moins favorable a livrés au mensonge; et se tenant également honoré du culte de Sion fidèle et de celui de Babylone qui prétend l'être.

De là, je veux dire de ce que cette religion, presque sans voiles pour des esprits humbles, avait refusé de se manifester à leurs regards insolens, ils ont conclu qu'elle n'était qu'un vain fantôme dont un coup d'œil intrépide avait dissipé l'antique illusion. Sur le trône auguste qu'avait occupé cette ombre, selon eux, trop long-temps révérée, ils ont fait asseoir je ne sais quelle raison également faible et présomptueuse, raison comparable à ce monstre hideux de l'Apocalypse, à qui il a été donné de dire des choses grandes qui, réduites à leur juste valeur, ne sont que des blasphèmes : *Datum est ei os loquens magna et blasphemias*[1]. Du haut de ce tribunal où ils l'ont placée, cette raison corrompue, elle a décidé, d'un ton d'oracle, que le sentiment de tous les siècles n'était qu'une erreur invétérée, que le suffrage unanime des plus

[1] Apoc., 5.

grands génies n'était qu'un assemblage de préjugés, que les plus absurdes paradoxes étaient d'ingénieuses découvertes : *Magna et blasphemias.*

Cet audacieux langage s'est d'abord fait entendre parmi des nations préparées par l'hérésie à secouer le reste d'un joug à demi brisé ; chez un peuple amateur de la science et de la liberté, mais trop peu en garde contre les écueils où peuvent entraîner l'abus de l'une et l'excès de l'autre ; dans le sein d'une république heureuse et florissante, mais plus habile à maintenir parmi ses sujets l'abondance et la paix qu'à bannir du milieu d'eux la licence et l'impiété... Et enfin (tels qu'aient été les premiers auteurs de ce monstrueux système), il n'est que trop vrai qu'il se reproduit sans cesse à nos yeux sous la plume légère et féconde de quelques uns de nos écrivains, ou inconnus ou dignes de l'être à jamais, et qu'il paraît dans presque tous leurs livres, tantôt paré du nom de critique impartiale, employé pour séduire l'imprudente crédulité; tantôt embelli des traits d'une plaisanterie délicate, propres à inviter la curiosité frivole ; quelquefois revêtu du pompeux appareil d'une érudition profonde, capable d'éblouir l'ignorance étonnée.

Or, ces livres méprisés sans doute autant que détestés par ces hommes que leur rang de maîtres et de docteurs en Israël met en droit de les lire et en état de les réfuter, vous, mes frères, qui êtes éloignés des dangereux honneurs du sacré ministère, et qu'une Providence, attentive à votre repos, a placés parmi les simples fidèles, vous croyez quelquefois pouvoir les parcourir impunément et remplir de cette lecture le vide de quelques heures que vous laissent vos occupations ordinaires, sans risquer à cet amusement ce que vous avez de plus précieux au monde, votre religion..... Mais me permettrez-vous de vous demander sur quels fondemens vous appuyez de si belles espérances ? ce ne peut être sans doute que sur la protection du ciel, sur la solidité de votre esprit, sur la droiture de votre cœur.

Je n'ai garde de vouloir affaiblir votre confiance dans les bontés de votre Dieu, ni votre reconnaissance pour ses dons ; mais je ne crains point d'avancer que (quelque autorisés que vous soyez en général à partir de ces principes), dès le moment que vous cédez à la tentation de lire les productions impies de nos modernes blasphémateurs, vous vous exposez au péril évident de vous voir enlever cette foi qui paraît si solidement établie dans vous, et de vous la voir enlever, si je puis m'exprimer ainsi, par voie de punition, par voie de séduction, par voie de corruption. Ne vous pré-

occupez point contre ces termes, dont le sens se développera de lui-même.

Danger de perdre votre foi par voie de châtiment et de punition. Pour vous faire convenir de la réalité de ce premier péril, souffrez, Chrétiens, que je vous rappelle ici aux premiers élémens de votre religion; que je vous remette devant les yeux ces grands principes dont une éducation chrétienne éclaira votre enfance, et que vous ne pourriez contester sans partager l'anathème lancé par l'Eglise contre Pélage et ses sectateurs : que la foi est un don de Dieu; que nous ne pouvons arriver à elle que par la grace; que sans la grace nous ne pouvons la conserver. Or, mes frères, quand, par le seul motif d'une curiosité dont je ne caractérise point assez l'indécence en ne la nommant que frivole, vous vous permettez la lecture des livres contraires à votre foi, ou (pour exprimer la même chose en d'autres termes) quand vous osez porter cet inestimable trésor au milieu des ennemis conjurés pour vous le ravir; je vous le demande, avec quelle vraisemblance et à quel titre pouvez-vous compter sur le secours céleste? La prière par laquelle vous oseriez le solliciter auprès de Dieu ne vous paraîtrait-elle pas à vous-mêmes une espèce de dérision insultante? Sa fidélité s'est-elle engagée à vous conduire, quand vous marchez sans son aveu; à vous soutenir, quand vous vous faites un jeu d'approcher du précipice? ou plutôt ne semble-t-il pas qu'il est de l'intérêt de sa gloire d'abandonner à leur faiblesse des téméraires qui se flattent de n'être point ébranlés, sans s'être assurés d'un appui nécessaire pour prévenir leurs chutes?

Ah! mes frères, que les généreux fils de Mathathias, dévorés du zèle de la maison du Seigneur, prennent enfin les armes pour la venger des profanations d'un peuple infidèle, et qu'après avoir invoqué le Dieu de leurs pères, ils se précipitent au milieu des bataillons des incirconcis, j'espère tout du beau feu qui les anime et de la faveur du ciel pour lequel ils combattent. Mais qu'Azarias et Joseph, épris du vain désir de se faire un nom parmi les nations, courent affronter ces mêmes ennemis sans avoir consulté, sans s'être rendu propice le Dieu des armées, je vois l'augure infaillible de leur perte dans la confiance même qu'ils étalent à mes yeux. Appliquons ce double exemple à notre sujet.

Que de zélés ministres de la religion, vivement touchés des coups que lui porte une cabale impie, après avoir imploré l'assistance du Dieu dont ils soutiennent la cause, pénètrent hardiment à travers cette nuée de traits envenimés qu'une sacrilége audace

lance depuis quelques années contre le Christianisme; n'en doutons point, ils éviteront l'atteinte funeste de ces traits; ils feront plus, ils sauront les briser dans les mains même de l'impiété, et nous applaudissons tous les jours aux victoires éclatantes qu'ils ne cessent point de remporter sur elle. Mais que, pressés par un désir curieux ou par une oisiveté inquiète, que, conduits par un motif non moins profane que celui qui guida les deux imprudens Israélites dont je viens de parler, vous, mes frères, qui n'êtes point appelés à *combattre les combats du Seigneur,* vous osiez braver les attaques de l'incrédulité, sous prétexte que vous êtes bien munis contre elle par la trempe de votre esprit et de votre cœur, quel autre sort pouvez-vous attendre que celui dont Dieu menace en mille endroits des livres saints ces hommes présomptueux qui se confient dans la force de leurs bras et se glorifient de leur propre vertu? une confusion trop méritée et la plus humiliante défaite.

Que dis-je? n'avez-vous pas même lieu de croire que ces menaces terribles commencent déjà à s'effectuer dans vous? et ces désirs impatiens, ces empressemens si vifs que vous témoignez quelquefois pour vous procurer la lecture de ces ouvrages scandaleux qui attaquent votre foi, ne seraient-ils point des signes trop manifestes qu'elle se détache insensiblement de vous, et qu'elle est près de vous abandonner tout-à-fait? Car enfin, si vous étiez aussi intimement convaincus que vous le devez être de la vérité de ses dogmes, que vous paraîtraient ces livres destinés à ébranler une religion fondée sur la parole de Dieu, et aussi inébranlable que lui-même? Quoi! sinon un méprisable ramas de sophismes honteux, de vraisemblances imaginaires, de contradictions réelles, d'impossibilités démontrées, d'absurdes chimères, de preuves déplorables, en un mot, de la faiblesse et des égaremens de l'esprit humain. Et quel goût pourriez-vous trouver à rapprocher de vous ces humilians témoignages de la misère de votre nature? Quel intérêt secret, au contraire, n'auriez-vous pas à les écarter bien loin de votre esprit, comme vous éloignez avec soin de vos yeux le rebutant spectacle de ces hommes livrés à de dégoûtantes infirmités, qui vous rappellent tristement qu'ayant une origine commune avec eux, vous pouvez éprouver les mêmes disgraces? Encore une fois, n'y aurait-il point dans cette conduite des traces trop visibles de la colère de votre Dieu, qui commence à vous livrer à l'infidélité par une juste punition, et de plus un danger réel d'arriver à son comble par voie de séduction?

Car quoi de plus propre à surprendre, à éblouir, à aveugler la

raison, que les différentes formes que prend dans ces sortes d'ouvrages l'esprit d'incrédulité qui y règne? Esprit tantôt audacieusement impie, qui, par le sang-froid avec lequel il attaque ouvertement les plus augustes vérités, fait d'abord perdre une partie du respect qui leur est dû, quand on les voit ainsi servir de jouet à l'insolence humaine, à laquelle on les croyait inaccessibles; tantôt insidieusement subtil, qui enchaîne le faux et le vrai par des nœuds difficiles à débrouiller, et qui, par les raisonnemens qu'il entasse, les obscurités dont il s'enveloppe, les faux-fuyans qu'il se ménage, échappe aux yeux qui le poursuivent, et élude les coups qu'on lui porte: esprit, tantôt fier et triomphant, qui pose des principes ruineux avec une emphase qui ôte la pensée de les contester, et en tire ensuite des conséquences trop évidentes pour qu'on puisse les contredire, exige avec insulte de la religion des démonstrations dont elle n'est pas susceptible et dont elle se peut passer, et ne daigne pas faire attention à celles qui lui conviennent et lui suffisent; tantôt modeste en apparence et réservé, qui ne cherche, à l'entendre, qu'à apprécier chaque preuve selon sa juste valeur, et à démêler la vérité au travers des préjugés anciens et nouveaux qui l'obscurcissent: presque toujours esprit de pyrrhonisme, obsédé de difficultés, investi de doutes, rassemblant de toutes parts des nuages, bâtissant avec complaisance pour démolir avec fracas, et embarrassant la raison dans un dédale de sophismes qu'on veut lui persuader qu'elle a elle-même enfantés, et qu'elle ne peut ni désavouer ni reconnaître pour son ouvrage.

Je sais que vous me direz que votre sagacité naturelle peut vous présenter un fil pour vous débarrasser de ces routes tortueuses, vous fournir des armes pour combattre avec succès tous ces monstres; mais je sais aussi que je suis en droit de vous répondre qu'un esprit juste et pénétrant ne suffit pas toujours pour percer ces ténèbres et pour remporter ces victoires; qu'il faut souvent de plus avoir fait une provision de connaissances, que la nature de vos emplois ne vous a pas permis de rassembler; qu'il faudrait même peut-être s'être rompu de bonne heure à ces exercices guerriers, et avoir fait un long usage des traits qu'on y lance contre l'ennemi; que le combat d'ailleurs n'est pas égal entre un lecteur peu préparé sur la matière controversée, et un auteur armé à loisir de ses propres réflexions et de celles d'une foule d'incrédules dont le génie et la manière de raisonner furent beaucoup moins méprisables que les sentimens et les mœurs. J'ajoute que la plupart même des meilleurs esprits sont incomparablement moins propres

à saisir le faible qu'à sentir la force d'une objection, dont l'éclat subit fait illusion à leur justesse et étonne leur pénétration; et enfin je prétends que votre cœur épie sans cesse le moment de vous faire tomber dans le piége de l'erreur; que, quelque droiture qu'on lui suppose, il penche secrètement vers le parti de l'incrédulité; qu'il entretient avec elle, à votre insu, une sorte d'intelligence dont il lui tarde de profiter pour ses intérêts particuliers; en un mot, que la lecture des livres contre lesquels je cherche à vous inspirer d'utiles précautions expose votre foi à un troisième péril; à celui de se perdre par voie de corruption.

Pourquoi cela? parce que, malgré l'heureux caractère, sans doute, que nous avons reçu de l'Auteur de la nature, nous portons tous au dedans de nous-mêmes le principe ou la racine de plusieurs penchans vicieux que favorisent adroitement ces livres suborneurs, germe de présomption et d'indocilité. Eh! qui ne serait flatté de se voir constitué tout d'un coup juge de ses propres juges, ou plutôt censeur de Dieu même; de pouvoir (suivant le droit qu'en donne une orgueilleuse philosophie) soumettre à l'examen de sa raison les procédés du Créateur, interroger librement ses voies, fixer les bornes de sa puissance, discuter la justice de ses arrêts, réformer le plan de sa Providence? Pente vers la fausse gloire et la vanité. Eh! quel homme n'est pas naturellement porté à rompre l'humiliant niveau qui lui donne tant d'égaux, à se frayer de nouvelles routes loin des sentiers foulés par le timide vulgaire, à se tirer, par quelque espèce de singularité, de la foule obscure vers laquelle on ne sent que trop que nous ramène d'ailleurs le caractère uni de notre mérite, ou la médiocrité de notre fortune? Semences cachées d'envie et de malignité. Eh! quelle ame ne serait tentée de se prêter à je ne sais quels mouvemens d'une joie basse et odieuse, en voyant dégrader ces hommes illustres, ces anciens docteurs du Christianisme, que nous nous sommes accoutumés à regarder comme nos maîtres; exposer peu favorablement le mérite qui leur valut l'admiration de leur siècle; relever avec affectation le peu d'exactitude de quelques-uns de leurs raisonnemens, ou l'imperfection de leur critique, et quelquefois répandre à pleines mains un sel caustique et amer sur les excès de leur crédulité, ou sur les écarts de leur zèle? Goût secret pour le plaisir et la volupté. Eh! quel cœur n'est pas disposé à saisir avec complaisance ces nouveaux et commodes systèmes, où, le vice et la vertu étant vu d'un œil égal par le souverain Être, les lois seraient sans force et les passions sans

frein; les remords, des erreurs, et tout ce qui plaît, sagesse?

Or, je le répète, ces honteux penchans qu'on craint de se développer à soi-même, et dont l'amour-propre aime à se faire une espèce de mystère, se trouvant tous intéressés (comme il serait aisé de le faire voir plus au long) en faveur des principes répandus dans ces ouvrages pervers, n'est-il pas à craindre que, par une suite naturelle de l'ascendant que le cœur a sur l'esprit, ils ne nous rendent, pour le moins autant que ces argumens captieux, favorables aux criminelles chimères de l'impiété?

Et pourquoi serions-nous plus privilégiés que tant d'autres qui se sont brisés contre l'écueil que nous avons l'imprudence de braver? Jetez les yeux, pourrais-je vous dire avec le Prophète, sur les nations qui nous environnent, et pleurez leurs naufrages. Voyez dans quelques unes de nos plus grandes villes la foi, presque bannie du sein des conditions relevées, chercher en gémissant un asile dans le cœur du simple peuple; remontez à la source du mal, qui le plus souvent n'est autre que des lectures téméraires, et reconnaissez que presque tous ceux qui se sont désaltérés dans ces sources malheureuses y ont puisé une espèce de fureur mille fois plus déplorable que celle dont se trouvaient tout-à-coup transportés les voyageurs imprudens qui goûtaient des eaux de cette fontaine fabuleuse si célèbre chez les anciens poètes : *Qui bibit, inde furit.*

Fureur impie et sacrilége, qui se manifeste par des signes différens, selon le différent génie de ceux qu'elle possède. Dans les uns, c'est une humeur aigrie contre tout ce qui sent l'autorité en matière de religion, et toujours prête à invectiver amèrement contre les puissances qui en imposent le joug salutaire; dans les autres, c'est un ton de plaisanterie qui n'épargne aucun des objets du culte extérieur, et qui s'attache surtout avec complaisance à en rendre les ministres méprisables et odieux; dans quelques uns, c'est une conviction presque intime que les grandes vertus du Christianisme ne sont qu'une belle chimère, et que ceux qui en font la profession la plus édifiante n'en ont que le masque et le fantôme; dans d'autres, c'est une criminelle indulgence qui ouvre le ciel à toutes les sectes, et une compassion réprouvée qui finit l'enfer de tous les pécheurs; dans le plus grand nombre, c'est un superbe aveu de leur ignorance, qui attend, pour honorer Dieu de la manière qui lui est la plus agréable, qu'il fasse lui-même connaître son goût par des signes qui n'aient plus rien d'équivoque; dans les plus grossiers, c'est un affreux désir de rentrer dans le néant, qui leur tient lieu de preuve qu'ils n'en

sont pas sortis pour toujours ; dans ceux enfin qui n'ont pas encore teint bien avant leurs lèvres dans ces eaux perfides, c'est du moins une demi-fureur, un mortel assoupissement sur les devoirs de leur religion, une extinction totale de pieux sentimens, une coupable défiance de toutes les opérations surnaturelles, une disposition prochaine à consommer le crime de leur infidélité : *Qui bibit, inde furit.*

Au reste, je ne nommerai point ici les sources particulières d'où tant de malheurs ont pris leur cours, ni cette ancienne et trop fameuse compilation [1] où les poisons sont rangés par ordre, et qui aurait perdu depuis long-temps toute la réputation qu'on lui conserve, si les matières stériles et ennuyeuses, dont elle est composée pour la plus grande partie, n'étaient rachetées aux yeux de plusieurs lecteurs par quelques articles où leur goût pour l'obscénité, la calomnie et l'irréligion, trouve encore plus abondamment de quoi se satisfaire que celui qu'ils pourraient avoir pour le naturel du style et pour la facilité du génie ; ni ces lettres dignes des divers infidèles qu'on y fait parler, où tout ce que prouve le plus solidement chacun des véritables auteurs qui leur a prêté sa téméraire et souvent fastidieuse éloquence, c'est qu'il n'avait de chrétien plus qu'eux qu'un nom qu'il a déshonoré dans lui-même, et voulu détruire dans les autres ; ni les volumineux blasphèmes en prose et en vers de cet auteur le plus vanté, le plus séduisant de tous ; ni. . . . . Je m'arrête, et me souvenant de ma promesse que je ne prétends point éluder par l'usage d'une figure familière aux orateurs, je ne parlerai, dis-je, d'aucune de ces sources particulières d'irréligion, qu'il vaut toujours mieux laisser dans les ténèbres que de les présenter même sous des jours odieux ; et je me contenterai de vous demander quelle assurance vous avez de ne point respirer dans ces livres l'air d'infidélité qui a étouffé les principes du Christianisme dans tant d'autres cœurs : où enfin, si vous vous obstinez à protester que les vapeurs empestées qui s'en exhalent ne corrompront point votre foi, plutôt que de m'obstiner moi-même vainement à vous détromper, je me retrancherai à soutenir qu'elles souilleront du moins à coup sûr votre conscience. (Le même.)

Réfutation du prétexte que de mauvaises lectures ne font sur nous aucune mauvaise impression.

Vous le dites, mais la foi et l'expérience attestent que celui qui

[1] Bayle.

aime le danger y périt. Comment donc croire que, sans nécessité et sans précaution, vous puissiez vous y exposer avec assurance, et vous promettre de lui échapper? Dire que ces lectures, considérées en elles-mêmes, ne présentent pas un péril réel et un grand péril, c'est démentir l'évidence. Il ne peut donc vous rester de ressource qu'en disant que ce qui est péril pour autrui ne l'est pas pour vous. Mais la témérité a toujours été elle-même un danger; mais on n'est jamais moins prémuni contre les écueils, que quand on ne prévoit pas seulement qu'on puisse y échouer; mais une présomptueuse confiance les multiplie à mesure qu'elle réussit à les déguiser; mais la soumission à une autorité légitime a toujours été et sera toujours un devoir. Or, puisque cette autorité proscrit les lectures dangereuses, comment donc ne pas mettre au nombre des dangers, ou plutôt comment ne pas placer au rang des fautes grièves, le mépris de cette même autorité toujours subsistante, la désobéissance à ses ordres, et des infractions coupables, qui jamais ne sauraient compatir avec la prétendue sécurité dont on ose se flatter?

Quoi! vous ne craignez rien pour votre religion et votre foi, tandis que vous vous écartez visiblement des règles essentielles de docilité que vous prescrivent la foi et la religion! Vous comptez que Dieu veillera sur vous pour vous conserver dans le sein de son Église, lors même que vous refusez d'acquiescer à la défense que l'Église fait à ses enfans? Vous osez blâmer, comme trop sévères et trop exactes, les précautions de cette Église sainte seule dépositaire de la doctrine de Jésus-Christ; et vous vous regardez comme hors de danger de juger bientôt cette doctrine même! C'est donc en vous déclarant déjà rebelle que vous vous répondez de votre fidélité! Étrange manière de lui attester votre attachement que de vous soustraire à ses lois! Eh! cette démarche elle seule est le premier pas qui tend à vous en séparer. Une infidélité nouvelle devient ordinairement le châtiment d'une première. L'erreur est fille de l'indépendance. Ceux qu'elle a séduits et entraînés ont commencé comme vous par quelques actes d'indocilité; ils ont voulu lire, et ils ont fini par ne plus croire.

Mais n'allons pas chercher des preuves ailleurs; n'en apportons pas seulement de générales, quand vous nous en fournissez de personnelles et de particulières. Parlons, mes chers auditeurs, avec sincérité: est-il bien vrai que ces lectures n'aient, par rapport à vous, aucun effet? Éprouvez-vous le même respect pour la religion, lorsqu'à vos yeux on la représente avilie? Que résulte-t-

il dans votre imagination, dans votre esprit, et de là, par une liaison comme nécessaire, dans votre cœur, de ces affirmations calomnieuses qui en sapent les fondemens; de ces ironies amères qui en dénaturent les dogmes et les mystères; de ce ton dédaigneux et satirique qui en dégrade les cérémonies et les ministres? Un sentiment de vénération moins vif, un secret refroidissement, une disposition à s'alarmer, à douter, préparent, et quelquefois de bien près, à n'avoir plus qu'une foi faible et chancelante. Une objection a frappé: on l'a retenue, on la roule dans son esprit; elle y répand de l'obscurité, elle le fatigue, on n'en sait pas la réponse. La lumière des grandes preuves, leur jour, et leur éclat qui brilleront toujours pour une ame sage qui réfléchit avec tranquillité, s'affaiblissent dans la confusion et dans le trouble. J'en appelle à vous-même; voilà la suite de votre prétendue sécurité.

S'il n'était pas constant que telle est l'impression journalière des mauvaises lectures, pourquoi donc n'entendons-nous objecter que les mêmes difficultés dont les livres sont les pernicieux dépôts? Pourquoi les discours familiers dans lesquels si fréquemment on les expose nous font-ils conclure avec certitude dans quelle source on les a puisées? Pourquoi se multiplient-elles dans l'esprit d'un plus grand nombre, à mesure qu'un plus grand nombre lit les ouvrages qui en sont le recueil? Pourquoi sommes-nous en état de marquer l'époque du poids qu'elles ont acquis, en fixant la date du temps auquel certains livres ont vu le jour? Pourquoi étendent-elles leurs ravages et franchissent-elles l'intervalle qui sépare les nations, dès que ces mêmes livres, furtivement et criminellement introduits parmi les nations différentes, y portent avec eux les principes funestes de la perversion? Il est donc certain que la force de leur impression est grande. Il est certain, au rapport de l'histoire, qu'on a vu plus d'une fois la science qui enfle, tomber dans le piége de la lecture qui séduit. Il est certain, par conséquent, qu'il est de la dernière témérité, et dès-là criminel, de braver le péril, et d'espérer d'en être à l'abri. Le témoignage du passé ne vous autorise point à le présumer. Jusqu'ici vous avez évité la chute; ce n'est point un augure infaillible, ou un préservatif assuré pour l'avenir. Vos dispositions présentes ne peuvent pas vous rassurer mieux. Eh! la chute de tant d'autres, qui étaient aussi bien disposés que vous, vous avertit assez de l'indispensable nécessité de vous précautionner. Vous ne changerez pas de religion, je le crois: en est-il une qui puisse

vous attirer, si vous abandonnez la seule qui soit revêtue des caractères de la vérité? Non : extérieurement vous ne changerez pas; mais vous ne laisserez apercevoir ni la créance, ni les œuvres de votre religion; et c'est ce qui s'appelle n'en point avoir. (Le P. Lenfant, *Sur les mauvais livres.*)

La lecture des livres contraires à la religion souille la conscience.

Vous accorder, comme je le veux bien faire ici, que la lecture des livres contraires à la religion ne sera point l'écueil infaillible de votre foi; qu'elle ne sera peut-être ni la victime d'un Dieu irrité, ni le jouet du sophisme, ni la dupe des passions; que cette tige d'immortalité, comme l'appelle le Sage, pourra tout à la fois échapper à la foudre du ciel, au vent d'une doctrine pestilente, au ver secret de l'orgueil et de la cupidité : avouez-le, mes chers auditeurs, c'est être bien éloigné du ton de l'hyperbole; c'est peut-être même trahir ma cause par un excès de condescendance; c'est du moins mériter par ma modération que vous écoutiez favorablement les preuves que je prépare pour vous convaincre de la seconde proposition que j'ai avancée, je veux dire que, si ces sortes de lectures ne vous enlèvent pas nécessairement la foi, elles ne peuvent au moins manquer de vous ravir l'innocence, en vous faisant commettre (indépendamment du crime de témérité envers vous-mêmes, dont vous ne pourrez jamais vous justifier pleinement) plusieurs autres péchés; et quels péchés encore? Quelqu'un des trois que je vais nommer, et presque toujours tous les trois ensemble : impiété, désobéissance, scandale; impiété envers Dieu, désobéissance envers l'Eglise, scandale envers vos frères. Suivez-moi, s'il vous plaît, dans ce détail.

Espèce d'impiété envers Dieu. Voici sur quoi je fonde les preuves de ce crime. Vous convenez, mon cher auditeur, que ces livres enfantés par un téméraire orgueil blasphèment le nom de l'Eternel; qu'ils calomnient ses desseins, qu'ils corrompent l'idée qu'on doit avoir de ses perfections, qu'ils lui disputent ses plus glorieuses prérogatives; que tantôt ils attaquent sa sainteté comme coupable des crimes que permet sa providence, comme peu éclairée sur les crimes que condamne sa sainteté; qu'ils rendent sa fidélité suspecte, répandent des ombres sur sa justice, renferment d'éblouissantes objections contre sa miséricorde; qu'ils outragent avec plus de fureur peut-être encore la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, son Fils bien-aimé, en le dégradant

jusqu'au rang de simple Prophète, et peut-être en le flétrissant du nom de Prophète imposteur.....

Eh quoi! mes frères, vous respectez, si l'on veut vous en croire, ce Dieu créateur et arbitre de l'univers, ce Dieu sauveur et réformateur des hommes; et non seulement vous ne frémissez pas d'une sainte colère à la vue de ce Philistin brutal, qui ose maudire le Dieu d'Israël; vous ne brûlez pas d'un saint zèle à l'aspect de cet Assyrien profane, qui insulte l'Oint du Seigneur; vous n'éprouvez pas une sainte douleur à la première découverte de tant d'impiétés détestables; mais, par un motif de simple curiosité, de pur amusement, vous souillez vos yeux de toutes ces horreurs; vous laissez tranquillement errer vos regards sur ces caractères tracés par une main que l'Enfer a guidée; vous admettez froidement dans votre esprit ces idées que le prince des ténèbres a le premier conçues; vous écoutez, vous consultez, vous faites parler à plusieurs reprises ce blasphémateur qui aiguise sa langue contre le ciel; vous prêtez une oreille attentive au mal qu'il vous dit de l'auteur de tout bien, contens de ne point approuver son audace, de ne point souscrire à ses blasphèmes!.. Enfans des hommes, ordinairement équitables envers eux, jusqu'à quand serez-vous injustes envers votre Dieu?

Car, répondez-moi, que penseriez-vous de la fidélité d'un sujet qui se transporterait dans une terre étrangère pour y entendre traiter son souverain d'usurpateur et de tyran; de la probité d'un ami, qui donnerait une audience toujours facile aux calomniateurs passionnés de son ami; du caractère tendre et respectueux d'un fils, qu'on trouverait toujours prêt à écouter le récit des lâches procédés imputés à son père? Le premier ne vous paraîtrait-il pas un rebelle, le second un perfide, le troisième un monstre? Et les croiriez-vous parfaitement lavés de ces accusations odieuses, quand ils auraient protesté qu'ils n'ont donné une attention tranquille à ces outrageux discours, qu'afin d'amuser quelques heures qui pesaient à leur loisir, ou pour égayer leur imagination de quelques traits agréables semés parmi les noirceurs d'une injurieuse satire? Seriez-vous satisfaits de ces excuses? Et vous, qui les faites valoir dans une cause toute semblable, si son objet ne la rendait infiniment plus importante, pouvez-vous les regarder autrement que comme de vains palliatifs d'une impiété trop réelle envers Dieu? Impiété qui, de plus, renferme communément une désobéissance formelle à l'Eglise, dépositaire en ce point de toute l'autorité de Dieu sur nous.

Que l'orgueilleux philosophe, enivré des charmes d'une funeste

liberté, appelle intolérable servitude cette heureuse dépendance; qu'il multiplie, qu'il exagère les inconvéniens prétendus d'une si sage économie; qu'il s'efforce d'en rendre le principe suspect de faiblesse, et d'en représenter les suites comme injurieuses à la raison et favorables à l'ignorance : il n'en est pas moins vrai que les pasteurs établis de Dieu pour conduire son troupeau ont reçu du Pasteur suprême le droit de frapper de la houlette les brebis indociles, que le son de leur voix ne peut écarter des pâturages empoisonnés et des sources corrompues; qu'ils ont usé sans contestation de ce droit dès la naissance du Christianisme; que les motifs les plus justes et les plus pressans ne leur manquent pas de nos jours pour les engager à suivre une conduite si bien autorisée; que les célèbres malheurs de notre France en particulier, occasionés par le mépris de cette police salutaire, l'Etat mis à deux doigts de sa ruine au temps de nos pères, les plaies encore saignantes de la religion déchirée, les restes presque encore fumans de nos temples embrasés, que tout cela leur fait les leçons les plus touchantes, et les exhorte puissamment à employer avec plus de zèle que jamais les préservatifs les plus propres à prévenir de si grands maux; en un mot, que l'Eglise peut interdire à ses enfans, je dis interdire, sous les peines spirituelles lès plus rigoureuses, la lecture de ces ouvrages de ténèbres, si propre à ébranler dans eux les fondemens de la foi : j'ajoute que non seulement elle est en droit de porter ces défenses terribles, mais qu'elle les a réellement portées à l'égard de plusieurs ouvrages marqués au coin de l'impiété et de l'irréligion; qu'elle condamne, du moins tacitement, les autres livres de cette espèce, que le hasard ou leur multitude a dérobés à ses foudres.

Oui, faisant valoir en cette matière l'autorité même que Dieu lui a confiée, et proscrivant en son nom ces malheureuses connaissances, sans comparaison plus funestes qu'une humble et aveugle simplicité, elle nous a fait à peu près la même défense que le Créateur jugea autrefois à propos d'intimer à nos premiers parens dans le jardin de délices : contentez, tant qu'il vous plaira, sur tout le reste, le désir de savoir naturel à tous les hommes; portez vos regards curieux sur les écrits des philosophes, et jusque dans le sein de la nature; parcourez les annales des siècles passés, et rendez-vous propres tous les trésors de l'histoire; étudiez-y la naissance et les progrès des arts, les révolutions des empires, les bizarreries de l'opinion, les effets des passions humaines; formez votre raison à l'école même des profanes; cherchez la vérité sous

l'écorce même des fables; occupez, si vous le voulez, votre loisir de ces diverses productions de l'esprit humain; et surtout (sans négliger néanmoins quelques sages précautions, faites votre nourriture la plus ordinaire de ces livres sacrés, dictés par l'esprit de Dieu et visiblement marqués du sceau de la raison éternelle : *Ex omni ligno Paradisi comede* [1].

Mais, quant aux fruits justement suspects de cet arbre qui vous promet la science, science pleine de doute et d'incertitude, d'orgueil et de présomption, d'infidélité et de blasphème, quelque brillans qu'ils soient à vos yeux, quelque salutaires même qu'ils vous paraissent, gardez-vous d'y porter une main téméraire : *De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas* [2]. Je vous en interdis l'usage; et sous quelle peine? Le plus souvent sous peine d'être retranchés du corps mystique de Jésus-Christ, d'être séparés de la société des fidèles, d'êtres privés des influences de leur chef; en un mot, sous peine de la mort, et d'une mort d'autant plus redoutable, qu'en éteignant tous les principes de la vie surnaturelle, elle étend ses coups jusqu'à l'ame : *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* [3].

Après une si terrible menace, qu'ils viennent, ces dangereux tentateurs, le fruit défendu à la main; et, copiant les artifices usés du premier séducteur, qu'ils nous en fassent remarquer le spécieux coloris de ce fruit de mort, qu'ils nous en exagèrent les rares vertus, qu'ils censurent la loi, qu'ils empoisonnent les intentions du législateur, qu'ils se moquent de notre crédulité, qu'ils insultent à notre faiblesse, qu'ils nous promettent des lumières supérieures à notre état, et une espèce d'égalité avec nos docteurs et nos maîtres : *Eritis sicut dii.* Ah! mes frères, répondons-leur avec une fidélité plus soutenue que ne fut celle de la mère des humains : Non, nous sommes menacés de mourir. A ce prix, s'instruise qui voudra: pour moi, je ne risque point mon immortalité. Gardez votre sagesse homicide, et laissez-moi mon heureuse ignorance: *Præcepit nobis Deus ne tangeremus illud, ne forte moriamur* [4].

Réponse d'autant plus indispensable, qu'il est presque impossible que l'usage de ce funeste présent ne donne la mort qu'à nous, et qu'il n'entraîne pas celle de plusieurs de nos frères, par le scandale meurtrier qui en résulte pour leur ame: scandale pour ceux que notre curiosité engage à préparer ces poisons, à les répandre, et à fonder sur ce commerce honteux les ressources de leur vie, ou

[1] Genes., 2. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid.

les espérances de leur fortune; scandale pour ceux que notre exemple autorise à puiser dans ces sources dangereuses, d'où les avait éloignés jusque-là une sage défiance, une circonspection chrétienne; scandale pour ceux à qui notre complaisance ne peut prendre sur elle de ne pas prêter de temps en temps les armes qui nous ont blessés, et dont ils paraissent curieux d'examiner après nous le secret artifice; scandale pour ceux devant qui notre vanité ne peut s'empêcher de laisser échapper assez souvent de téméraires objections, tirées de ces trésors d'impiété, au risque de porter à leur foi les plus mortelles atteintes: scandale surtout pour ceux que notre mort mettra en possession de nos dépouilles, sans nous avoir peut-être laissé le loisir de soustraire à nos héritiers une partie si contagieuse de notre héritage: scandale par conséquent qui commence par infecter le sein de notre famille, et des personnes qui nous doivent être les plus chères; qui répand ensuite son venin sur les amis et sur les proches; qui étend quelquefois ses ravages bien avant dans la postérité, porte sa malignité d'âge en âge et de génération en génération, fait remonter jusqu'à nous la source des crimes, en fait retomber sur nous la juste vengeance, et multipliera peut-être jusqu'à la fin des siècles ce poids de colère et d'iniquité sur nos têtes, chargées tout à-la-fois de malédictions personnelles et de malédictions étrangères, comme celle de ce prince [1] corrupteur, qui fit pécher Israel, et eut une part distinguée dans toutes les abominations dont se souillèrent ses successeurs. (L'abbé de MAROLLES.)

Même dans les lectures d'agrément il est bon de faire un choix.

Ne parlons point encore de ces lectures dont la vertu rougit, et ne confondons pas ces livres corrupteurs de l'innocence avec ceux dont l'innocence elle-même croit avec raison pouvoir faire un usage modéré. Mais, dans ceux mêmes que ne proscrit pas la vertu, choisissons par préférence ceux qu'approuve la raison. Elle dédaigna toujours ces narrations puériles, plus frivoles qu'ingénieuses, dont le vide ne présente ni leçon salutaire, ni morale utile, ni réflexion judicieuse, ni maxime sensée; ces ridicules fictions d'un héroïsme gigantesque qui remplissent l'imagination d'extravagantes mœurs et de misérables chimères, moins propres à lui plaire qu'à l'égarer; ces fades tissus d'aventures extraordinaires

[1] Jéroboam.

qui ne suppléent pas même à la vérité par la vraisemblance, qui heurtent la droiture des idées, qui n'en offrent que les délires, et qui, quelquefois (la chose n'est pas sans exemple), loin de servir à un esprit déjà peu solide, achèvent de le troubler.

Il est, mes chers auditeurs, il est, même en s'amusant, une façon de s'instruire, plus digne sans doute d'un homme qui veut, autant qu'il se peut, rapprocher tout de la raison. Il est des préceptes que couvre le voile léger de l'allégorie, et que la vérité enveloppe avec adresse, quoique sous des ornemens fabuleux. Il est de grandes actions dont le génie embellit le récit, pour en rendre l'exemple plus frappant. Il est des plans de sagesse que l'invention trace, pour inviter ceux qui les ont sous les yeux à les réaliser. Il est des peintures vives, des sentimens sublimes, des descriptions animées qui caractérisent une poésie aussi noble et brillante que chaste et réservée. Il est des tableaux variés des merveilles des arts et de la nature, qui rappellent au Créateur lui-même ceux qui en admirent les dons et la libéralité. Et qui ne voit pas que ce sont là des agrémens qu'il est permis de goûter?

Ce qu'il y aurait donc de répréhensible dans ce qu'on appelle lecture agréable, c'est ce goût dépravé qui n'est satisfait que par la grossière illusion du mensonge, par la futile vanité de ces productions momentanées qu'un même jour voit éclore et s'évanouir; par la stérile abondance des évaporations de quelque esprit oisif; en un mot, par des lectures qui n'annoncent qu'un esprit frivole, et qui répandent l'empreinte de cette frivolité sur les pensées, les conversations, les projets, sur le total de la vie; et qui, par un excès surtout condamnable, consument un temps que de sérieuses occupations ne cessent de redemander.

J'ai dit que la lecture devait servir à nourrir l'esprit de religion et de piété. Il ne peut donc pas être indifférent de lire des ouvrages qui dessèchent la piété, et qui sont condamnés par la religion; des livres qui en dénaturent la morale, sous prétexte de l'épurer; qui en combattent les principes, en paraissant les perfectionner; qui en outrent tous les préceptes, pour aboutir à les ruiner; qui, par un respect affecté des sacremens, ne prétendent qu'en éloigner; qui n'enflent les devoirs que pour en détourner; qui, sous les dehors du zèle pour la première des vertus, anéantissent toutes les autres que le véritable amour de Dieu engagerait à pratiquer. Il est donc un choix à faire, même dans ce qu'on appelle des lectures de piété.

Ce qui en est l'aliment, ce qui en maintient l'esprit fournit in-

contestablement le premier motif des bonnes lectures; mais est-ce uniquement à ce point qu'il faut les réduire? Non, mes chers auditeurs, et nous n'avons garde de vous le persuader. La religion est de tous les objets le plus important; mais elle n'est pas le seul. Elle doit les régler tous, et non les détruire. Il est d'autres connaissances que, loin de défendre, elle ordonne d'acquérir. Lisez donc pour éclairer votre esprit : second motif des lectures utiles. Lisez ce qui doit vous former; vous, dans la science des lois dont vous êtes les dépositaires et les interprètes; vous, dans l'art de servir la patrie, dont vous êtes les défenseurs et les héros; vous, dans la manière d'instruire les hommes, dont vous êtes les docteurs et les guides; vous, dans les différentes fonctions qui consacrent vos talens et vos travaux à l'avantage et aux secours de l'humanité. La religion vous y exhorte, elle vous en fait un devoir, elle applaudit à vos desseins et à vos efforts.

Mais, vous le sentez, c'est relativement à ses intérêts que je dois envisager ici l'utilité des lectures. Et, sans doute, vous n'attendez pas qu'au lieu de m'appliquer à développer les maximes qui forment les Chrétiens, je m'arrête à parcourir les méthodes qui font les savans. Quand donc j'ai dit qu'il était utile de lire pour acquérir des lumières; j'ai prétendu parler de ces lumières qui, puisées dans des sources salutaires et sûres, nous aident à connaître le Christianisme, à en approfondir les obligations, à en estimer le prix, à nous affermir dans la route du salut; en un mot, des lumières qui ont rapport à la religion.

Or, quelles lumières puiser chez un auteur, par exemple [1], qui n'emploie les talens du raisonnement que pour répandre les ambiguités du sophisme; qui, tour à tour, attaque la vérité et l'erreur, pour confondre l'une avec l'autre; qui ne présente un mélange confus de recherches que pour qu'on ne puisse rien découvrir; qui offre l'amas d'une érudition qui effraie, et qui feint de laisser apercevoir une ignorance qui étonne; qui renverse d'une main ce qu'il a construit de l'autre; qui, en même temps, combat les principes les plus universellement admis, et essaie de faire valoir les difficultés les plus faibles; qui évidemment n'enseigne rien, puisque l'absurdité d'un doute universel est le terme de la science qu'il expose? Est-ce donc s'instruire que d'apprendre à ne rien savoir?

Quelle lumière puiser chez un auteur [2], qui, affectant de porter la clarté de son flambeau sur tous les objets, le place si rapi-

[1] Bayle. — [2] Voltaire, considéré comme historien.

dement sur chacun d'eux, que, dans cette succession précipitée, on n'aperçoit qu'une faible lueur, ou qu'un faux jour; et qui, voulant parcourir tout, n'approfondit rien? Atténuer les événemens, pour en resserrer l'histoire; les interpréter à son gré, pour en éluder les conséquences; les altérer, pour en faire servir le récit à ses projets; donner un air de secret à quelque anecdote douteuse et ignorée, pour l'ériger en fait certain; dédaigner de sages contradictions, pour couvrir l'impuissance d'en réfuter les objections; affecter le rôle d'homme universel, pour en acquérir l'autorité; substituer au talent d'une érudition prudente et sûre, celui d'embellir la vaste superficie des points qu'on se borne à effleurer: est-ce donc là le savant auquel il faille s'attacher pour le devenir?

Quelles lumières puiser chez un auteur [1] qui révolte toutes les idées par la bizarrerie des siennes; qui détruit ses propres principes par les excès monstrueux de leurs conséquences; qui, malgré la force de son génie, se trouve fréquemment aux prises avec lui-même; qui craint moins de s'égarer dans une route inconnue que d'en suivre une qui ne soit pas extraordinaire; plus flatté d'un paradoxe, sous lequel la singularité propose le faux, que sensible aux attraits du vrai que la multitude avoue; plus fait pour étonner que pour instruire; plus propre à étendre le labyrinthe des opinions qu'à en indiquer l'issue; plus remarqué par ce qu'il a de dangereux qu'applaudi par ce qu'il a d'estimable; et marquant lui-même la faiblesse de l'esprit humain, lorsqu'il paraît en épuiser les ressources? Est-ce à la suite d'un pareil guide qu'on parvient à la simple vérité?

Quelles lumières puiser chez un auteur [2] qui s'enveloppe d'un langage obscur, pour ne dire pas trop clairement ce qu'il a prévu qu'on frémirait d'entendre; qui, sous une ténébreuse analyse de l'homme, ne rend sensible que les ténèbres de son ridicule système; qui semble ne réunir les pitoyables efforts de ses pensées, que pour en faire sortir la persuasion qu'on ne pense pas; qui s'embarrasse, se perd lui-même dans ce matériel chaos où il s'étudie à nous plonger; en un mot, qui laisse douter s'il est ou plus éloigné de la raison dont il ne réussit pas même à contrefaire le langage, ou plus opposé à la véritable sagesse dont il dénature honteusement les leçons?

Enfin, pour borner un détail que la malheureuse fécondité du siècle rendrait trop étendu, quelles lumières puiser dans un ou-

[1] J.-J. Rousseau. — [2] L'auteur du *Livre de l'Esprit*, Helvétius.

vrage [1] qui présente au premier coup d'œil la séduisante réunion des principes de toutes les sciences, et qui rassemble les écueils de toutes les erreurs; où l'artifice les couvre, et quelquefois même les combat, pour les reproduire ensuite avec plus de confiance, et les établir avec plus de succès; où la vérité se montre par intervalle escortée de quelques preuves qui la défendent, tandis qu'on dresse secrètement, autre part, les machines dirigées à en faire écrouler l'édifice? On dirait que, comme ces victimes que l'on conduisait au sacrifice, couronnées de fleurs, on n'a pris soin d'orner la vérité que pour l'immoler avec plus d'éclat, et que pour rendre plus mémorable sa défaite. Après avoir armé contre elle la main des savans, c'est dans le sanctuaire même des sciences qu'on a voulu creuser son tombeau. Stratagèmes diaboliques qui ne purent jamais être propres à éclairer, puisqu'ils ne sont préparés que pour séduire; ne laissent, ni à la vérité, ni au mensonge, leur liberté tout entière, puisque l'un et l'autre y sont déguisés; ne présentent réellement qu'un odieux tissu de contradictions, puisque quelquefois on affecte de dire le vrai, pour dissimuler qu'on veut le combattre, et ne manifestent qu'un coupable esprit de partialité, de complot, de mauvaise foi? Or, est-ce là que l'esprit trouve des lumières qui puissent véritablement l'éclairer? (Le père LENFANT, *Choix des livres.*)

Péroraison.

Il ne me reste à présent, mes chers auditeurs, qu'à vous répéter ce que disait autrefois le Seigneur à son peuple, par la bouche de Jérémie: Qu'ils ne vous séduisent point ces faux Prophètes, dont le langage se fait entendre au milieu de vous: *Non vos seducant Prophetæ vestri qui sunt in medio vestrum* [2]. Ce n'est pas moi qui les ai envoyés: *Non misi eos*. Eh! qu'ils produisent donc aux peuples, qu'ils produisent les titres de leur mission. Si c'est au nom du vrai Dieu qu'ils enseignent, que leurs intentions portent donc avec elles quelque caractère de la puissance ou de la sagesse de Dieu. Si c'est la raison dont ils font valoir les droits, qu'ils satisfassent donc la raison même; qu'ils expliquent pourquoi cette raison établit entre eux des principes si opposés. Si c'est la succession constante de l'enseignement qui autorise la leur, qu'ils nous disent pourquoi les leçons de l'impiété ont varié sans cesse avec les générations,

[1] L'*Encyclopédie*. — [2] Jérém., XIX, 8.

les temps, les pays, les nations, n'ayant entre elles, pour ressemblance la plus marquée, qu'une haine commune des vérités révélées. Si c'est la supériorité de leurs lumières qui leur donne droit de nous éclairer, pourquoi tous les jours, je ne dis pas les accuse-t-on, mais je dis pourquoi tous les jours peut-on démontrer de grossières erreurs, des inconséquences palpables, de pitoyables méprises, de monstrueuses absurdités? Serait-ce leur morale qu'ils exaltent? Quoi! Nous reconnaîtrions pour divine une morale qui favorise tous les déréglemens de l'humanité? Ah! qu'une telle philosophie nous laisse au moins le droit d'être assez philosophes, pour qu'il ne suffise pas d'en usurper le titre, pour nous convaincre à ceux qui s'arrogent la liberté de dogmatiser.

Suivez, mes chers auditeurs, suivez les maximes de cette philosophie chrétienne que vous enseignent ceux qui vous parlent au nom de Dieu. Voulez-vous les connaître? Qu'ils sont aisés à saisir les caractères de sa parole! C'est une parole sainte; elle combat les vices, et l'impiété les multiplie. C'est une parole chaste; elle apprend à respecter la vertu, l'impiété ne sait pas rougir. C'est une parole majestueuse; elle ennoblit les idées, et l'impiété avilit. C'est une parole simple; elle a tous les traits de la sincérité, et l'impiété entasse les artifices. C'est une parole sûre; elle expose avec clarté de grandes preuves, et l'impiété ne peut former que des doutes. C'est une parole uniforme; elle ne varie jamais, et l'impiété offre de toute part des contradictions. C'est une parole lumineuse; elle étale des principes admirables de conduite, et l'impiété en efface toutes les règles. C'est une parole consolante; elle nourrit les plus solides espérances, et l'impiété ne console pour un moment que les passions. C'est une parole de paix; elle en affermit le règne, et l'impiété enfante le trouble. C'est une parole aussi ancienne que le monde; elle remonte jusqu'au premier homme, auquel Dieu communiqua ses volontés. C'est une parole perpétuée à travers les siècles et les révolutions du monde; elle est parvenue jusqu'à nous avec une inviolable intégrité. C'est une parole que ni les discussions, ni les erreurs, ni la dépravation du monde n'ont pu altérer; toujours elle en a triomphé. C'est une parole appuyée visiblement encore sur des monumens authentiques qui subsistent au milieu du monde, et que rien n'a pu renverser. C'est une parole qui satisfait l'esprit par la force des motifs qu'elle présente, en même temps qu'elle subjugue par son autorité, que le cœur goûte par sentiment et par attrait, lors même qu'elle met

un frein à ses inclinations, et qu'elle entreprend de le captiver. Enfin, c'est une parole de vie, et d'une vie éternelle, et c'est la seule parole qui puisse vous conduire au séjour d'une heureuse immortalité. Je vous le souhaite. (Le même, *Sur les mauvais livres.*)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LES MAUVAIS LIVRES.

EXORDE.

Sermo eorum ut cancer serpit.

Les discours impies sont une gangrène qui répand insensiblement sa corruption.
(*II Tim.*, II, 17.)

Il est un mal qui, après avoir désolé les générations présentes, peut amener la ruine entière des générations à venir; un mal qui, s'étant répandu de la capitale dans les provinces comme une contagion, a fini par infecter les campagnes, non moins que les cités, les conditions obscures, non moins que les plus élevées ; qui, par son étendue et sa profondeur, paraît incurable, et dont il faut pourtant chercher le remède, soit pour l'extirper, soit du moins pour en affaiblir les ravages, si l'on ne veut pas que tout périsse, les mœurs, les lois, les institutions, la monarchie; je veux parler de la circulation toujours croissante d'une multitude de livres contre la religion. Déjà cet effroyable désordre a excité le zèle d'un éloquent pontife [1], qui, dans sa carrière oratoire de cinquante années, a livré tant de glorieux combats à l'impiété de son siècle, et peut-être cette seule considération aurait-elle dû nous engager à garder ici le silence ; mais nous avons pensé qu'on ne devait pas se lasser de combattre un mal qui ne cessait de se reproduire sous mille formes différentes, que tout ministre de la religion était appelé à la défendre suivant sa mesure de forces et de talent; et fallait-il donc que la chaire restât muette après qu'elle eut été tant illustrée par les Bossuet et les Massillon ?

C'est pour la première fois, messieurs, que, dans un discours

[1] M. de Boulogne, qui venait de publier en 1821 une *Instruction pastorale sur les mauvais livres*.

particulier, j'attaque directement les productions littéraires de l'impiété moderne. J'ai cru le devoir, et à la religion dont par vocation et par choix je me suis constitué plus spécialement le défenseur au milieu de vous, et à mon pays, persuadé que ce qui est la ruine du Christianisme l'est aussi de notre patrie, et à cet auditoire qui a peut-être le droit d'attendre de moi que, dans la situation nouvelle où la Providence m'a placé, je combatte plus que jamais avec force les ennemis du trône et de l'autel.

Aujourd'hui telle est la licence des esprits, telle est l'habitude de penser, de parler et d'agir sans règle et sans frein, de composer, lire, débiter, garder les productions les plus criminelles, que mon zèle paraîtra peut-être avoir quelque chose d'étrange ou du moins de bien éloigné de la tolérance illimitée dont se glorifie le siècle présent. Que d'illusions n'ai-je pas à dissiper, et dans ceux qui prostituent leur talent et leurs veilles à ces œuvres d'iniquité, et dans ceux qui les propagent avec le succès le plus déplorable, et dans ceux qui en font la pâture de leur esprit avec une insatiable avidité! Je l'avoue, en m'élevant contre les livres irréligieux, j'ai la triste certitude que ma voix ne sera qu'une barrière bien impuissante contre le torrent dévastateur; et que peuvent tous mes efforts pour briser les plumes impies ou les presses qui deviennent leurs complices? n'importe; il ne faut pas que la religion se taise devant l'audacieuse impiété, et que l'orateur évangélique recule devant le sophiste bel esprit. Du moins nous aurons éveillé le zèle des pères de famille, des instituteurs publics et particuliers, averti la jeunesse imprudente. Non, nos paroles n'auront pas retenti en vain dans cette enceinte; non, tous les cœurs ne seront pas fermés à la vérité.

Sans doute, messieurs, vous me pardonnerez de porter dans ce discours toute la liberté de mon ministère; mais je ne me pardonnerais pas d'y porter la licence d'un déclamateur : mes paroles n'auront point d'amertume. Mais, si la religion outragée ne demande pas qu'on la venge par des insultes et des personnalités, elle n'avoue pas pour ses défenseurs ces esprits timides qui tremblent devant ses ennemis, et dont les ménagemens pusillanimes ressemblent à de la complicité. (M. Frayssinous, *Sur les livres irréligieux.*)

Que faut-il penser des auteurs des livres contre la religion?

Si je mettais au même rang tous les écrivains ennemis de la reli-

gion chrétienne, si je les déclarais tous également coupables, pour les envelopper tous dans le même anathème, on pourrait m'accuser d'exagération et d'injustice. Je conçois, en effet, qu'on ne doit pas confondre ceux qui respectent quelques vérités sacrées avec ceux qui n'en respectent aucune, ceux qui ébranlent quelques colonnes de l'édifice avec ceux qui en sapent les fondemens; je vais donc les diviser en deux classes. Il est des écrivains qui ne connaissent d'autre Dieu que la nature, ne voient dans l'homme que ses organes, dans la vie future qu'une chimère, dans le bien et le mal qu'une invention humaine; ceux-là, par leurs principes, bannissent, détruisent tout sentiment pieux envers la Divinité : je les appelle du nom général d'impies. Il est des écrivains qui, en voyant peut-être dans le Christianisme une institution utile, n'y voient pas l'ouvrage de la Divinité; ils ne croient pas à la mission divine de Jésus-Christ; ils rejettent la révélation : je les appelle simplement incrédules. Examinons jusqu'à quel point les uns et les autres sont coupables.

Paraissez d'abord, écrivains impies, je viens vous citer au tribunal du genre humain. Ici vous êtes dépouillés de la pompe de vos sophismes et de l'éclat de vos phrases brillantes, loin du cortége bruyant de vos disciples séduits ou corrompus; mais vous demeurez chargés du poids de vos doctrines, et je veux en découvrir toute la noirceur. Je n'interrogerai pas votre vie privée, je ne veux pas savoir si le libertinage effréné de votre esprit n'a pas eu sa source dans celui de votre cœur; je ne veux même pas vous demander compte de vos sentimens impies, tant qu'ils ont été renfermés dans votre cœur, mais seulement de leur manifestation publique; et à ce sujet je vous accuse très sérieusement d'avoir commis le plus grand des crimes.

Vous en serez convaincus avec moi, messieurs, si vous voulez un moment le comparer avec celui de ces hommes que produit et frappe la justice humaine. Sans doute il est coupable devant la loi celui qui a dérobé le bien d'autrui; toutefois peut-être il y a été forcé par la faim et la misère, par les cris d'une femme et d'enfans aux abois qui lui demandaient du pain; et l'écrivain impie, que fait-il? sans nécessité, sans utilité, sans aucune excuse apparente, il prêche, il publie, il se réjouirait de voir devenir populaires des doctrines, qui, en brisant le frein religieux, émoussent les pointes du remords, affaiblissent l'horreur du crime, et tendent ainsi à rendre plus communs et même à justifier tous les vols et toutes les injustices. Il est plus coupable encore celui qui ose attenter à la

vie de son semblable; toutefois, peut-être a-t-il commis cet homicide dans les fureurs d'une vengeance provoquée par l'outrage, ou bien le crime a été individuel, et n'a frappé qu'une seule victime; mais l'écrivain impie que fait-il? durant des années entières, dans le silence de l'étude et de la réflexion, il médite froidement un ouvrage contre ces premières vérités qui furent sacrées chez tous les peuples; il emploie tout ce qu'il a de science et d'esprit pour embellir, s'il était possible, l'affreux athéisme; par des systèmes qui affranchissent toutes les passions, et les rendent plus hardies, plus audacieuses pour le mal, il dépose sciemment dans le sein du corps social des germes de ruine et de mort, et tue ainsi, autant qu'il est en lui, non pas un seul membre de la société, mais la société même. Surtout il serait coupable d'un crime bien plus atroce qu'un simple homicide celui qui, mêlant du poison aux alimens d'une famille entière, précipiterait en un jour dans le même tombeau le père, la mère, les enfans, les serviteurs : toutefois ce forfait exécrable aurait du moins quelques bornes; mais l'écrivain impie répand dans des cités, dans des provinces entières, des poisons corrupteurs des ames, qui vont dessécher la vertu jusque dans sa racine. S'agit-il des malfaiteurs ordinaires, leurs délits sont passagers et meurent avec eux; mais l'écrivain impie n'est plus, que son impiété est encore vivante, qu'après lui elle se propage, se perpétue, que, traduite peut-être en diverses langues, elle ira infecter les nations étrangères comme la postérité. Oui, universelle, immortelle en quelque sorte, son impiété sera sans terme dans ses ravages comme dans sa durée; tous les excès, tous les crimes que fera connaître un livre irréligieux, retombent sur son auteur. Ecrivains impies, voilà quels sont les trophées de votre tombeau.

Direz-vous, pour vous justifier, que vous n'avez fait qu'émettre votre opinion? mais, de bonne foi, aviez-vous la conviction intime et profonde que Dieu n'existait pas? Votre conscience vous rendait-elle le témoignage que vous étiez aussi fermes, aussi imperturbables dans votre impiété que dans toutes ces vérités dont personne ne doute? Vous reposiez-vous tranquillement dans la pensée que réellement les peuples seraient plus heureux sans religion et sans Dieu? Vous n'étiez pas étrangers à l'histoire du genre humain, à celle de ces génies immortels qui ont brillé sur la terre, et qui semblent avoir été placés de distance en distance comme des fanaux pour éclairer les nations et les siècles. Vous connaissiez mieux que nous et ces hommes prodigieux qui ont policé les cités et les peu-

ples, et ces esprits sublimes qui, de temps en temps, ont écrit sur l'art si difficile de gouverner les hommes, à commencer par Platon et finir par Bossuet, et ces savans extraordinaires qui ont paru dans notre Europe depuis trois siècles, et que nous révérons encore comme les fondateurs des sciences humaines, depuis Galilée jusqu'à Newton, et ces admirables bienfaiteurs de leurs semblables qui ont été, comme les Vincent de Paul, les anges consolateurs de toutes les misères et de toutes les infortunes. Vous saviez très bien qu'ils avaient tous été pénétrés de sentimens religieux plus ou moins purs, que leurs écrits, leurs lois, leurs institutions en présentent sans cesse l'empreinte sacrée, que tous ont pensé ce que l'un d'entre eux a dit, qu'il était *aussi impossible de fonder une société sans religion que de bâtir une ville dans les airs*; vous saviez tout cela, et vous n'avez pas craint de lutter seuls contre le genre humain et de vous égarer dans les ténèbres en dédaignant de marcher sur les traces lumineuses de cette troupe immortelle d'esprits créateurs! Ne me parlez pas de la force de vos argumens ; ces argumens, les grands hommes que je viens de citer les ont connus comme vous, et vous n'avez pas su les résoudre comme eux; vous avez été vaincus par des difficultés dont ils avaient su triompher, et vous avez pris pour de la force ce qui n'était de votre part que de la faiblesse. Ah! ne rougissez pas de l'avouer, plus d'une fois vous avez éprouvé des terreurs secrètes à la pensée de ce Dieu que vous blasphémiez et qui existait; peut-être, en écrivant vos lignes impies, la plume quelquefois a frémi dans votre main; jamais du moins vous n'avez pu vous élever au dessus de vagues incertitudes, et même, dans le doute, le bon sens ne vous disait-il pas de vous abstenir? Mais non, vous avez résisté au cri de la nature humaine, au cri de votre cœur pour vous jeter follement dans une monstrueuse singularité. (Le même.)

Témoignage de J.-J. Rousseau contre les auteurs des mauvais livres.

Citerions-nous ici, nos très chers frères, une autorité bien peu respectable, à la vérité, pour les gens de bien, mais très imposante pour les philosophes? C'est celle de leur patron même, c'est celle du sophiste génevois qui, dans une de ses constitutions qu'il adressait au peuple souverain du haut de son laboratoire, a mis la religion à la tête de l'état, à *charge*, dit-il, *de la croire, sous peine de bannissement, et de se comporter comme la croyant, sous peine de mort, pour avoir commis le plus grand des crimes et menti devant*

les lois; tant il était persuadé qu'en vain on élèverait un état si la religion ne lui servait de base, et qu'inutilement il établirait une religion si le premier impie pouvait avoir le droit de parler ou d'écrire contre elle! C'était sans doute, de sa part, une étrange contradiction et une folie de plus sortie de sa plume, et on aura toujours de la peine à comprendre l'inconséquence, aussi grossière que bizarre, d'un homme qui regardait *comme le plus grand des crimes* une action ou même un doute contre une religion à laquelle il donnait naissance, et qui passait sa vie à combattre la religion dans laquelle il était né; qui voulait qu'on punît de mort celui qui aurait écrit contre une religion nouvelle, et qui passait sa vie à blasphémer la religion ancienne; qui portait si loin la rigueur contre les ennemis d'*une religion humaine* qu'il établissait de son autorité privée, et qui prostituait son talent à combattre la religion divine qu'il trouvait établie. Mais plus l'inconséquence du maître saute aux yeux, plus elle est concluante contre les disciples, et plus nous avons le droit de la leur opposer. Ecoutez-le donc, éditeurs, imprimeurs et colporteurs de ses œuvres complètes, *qu'il soit banni de l'état!* et vous encore, ses fauteurs, prôneurs, lecteurs et admirateurs, écoutez donc votre sentence: *qu'il soit puni de mort!* Et c'est un des oracles du siècle qui a prononcé cet arrêt, et vous ne voyez pas qu'en l'imprimant et en le publiant, vous scellez de vos propres mains votre condamnation et votre honte!

Ah! qu'on ne les punisse pas de mort! Ce peut bien être le vœu de notre faiseur de constitutions romanesques, ce n'est point celui d'une religion miséricordieuse qui ne cherche pas à perdre le corps, mais à sauver l'ame, et qui, suivant la parole du Prophète, ne demande pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa pénitence. Ce n'est pas le vœu des ministres de Jésus-Christ, qui ne peuvent jamais punir que pour le bien et l'utilité des coupables, comme ils ne font des instructions et des condamnations que pour éclairer les esprits et épargner à l'état de nouveaux malheurs en excitant sa vigilance.

C'est dans ces sentimens de douceur et de charité, dont l'Eglise a toujours été animée, et qui seront aussi toujours dans notre cœur, que le clergé de France, assemblé à Paris en 1780, demanda au roi l'abolition de la peine de mort portée par la loi de la même année contre les auteurs des livres impies, ce qui n'empêcha pas les philosophes de crier, suivant leur style accoutumé, contre l'intolérance et la persécution. Mais en donnant cet exemple de modération qui fut toujours dans son esprit, et en invoquant la sup-

pression de peine capitale contre ces écrivains coupables, il n'en réclama qu'avec plus de force contre l'impression et la circulation de leurs œuvres; et il ne dit que plus hautement que s'il n'était pas dans son vœu qu'ils payassent de leurs têtes leurs odieuses provocations et leurs doctrines criminelles, il demandait au moins qu'ils ne pussent marcher tête levée, braver impunément le ciel, insulter sans aucun risque, comme aujourd'hui, à la religion de l'état et à la morale publique, et que, si le gibet n'en devait plus faire justice, ce fût au moins l'indignation universelle et le mépris du genre humain. (M. de Boulogne, *Instruction pastorale sur les mauvais livres.*)

Tous les législateurs ont puni les attentats par écrits contre la religion comme des crimes.

Oui, nos très chers frères, parcourons tous les siècles, compulsons les archives des peuples les plus anciens, interrogeons toutes les lois des plus grands fondateurs des empires, toutes celles de Numa, de Lycurgue et de Solon, et nous verrons les attentats, ou par actions ou par écrits, contre le culte de l'état, punis comme les plus grands crimes. Telle fut surtout la morale et la politique de Rome aux beaux jours de sa gloire, et sa gloire ne s'éclipsa que quand l'impiété prévalut, et qu'avec la liberté de tout écrire naquit celle de tout oser. Alors la ville éternelle tomba. Elle avait résisté aux plus formidables armées, elle ne put résister aux assauts des novateurs et des sophistes; l'inondation des livres prépara celle des Barbares : le Capitole s'écroula, miné par l'athéisme impuni; et la maîtresse des nations, après avoir tout vaincu, ne pouvant plus se vaincre elle-même, disparut de dessus la terre.

Et aujourd'hui même, nos très chers frères, qu'on nous montre une seule nation de l'Europe, toute malade qu'elle est de son philosophisme et de ses vices, où les écrits obscènes et blasphématoires soient publiquement autorisés! qu'on nous la montre! Qui ne connaît pas ce royaume du Nord, où les auteurs et imprimeurs de pareils ouvrages sont condamnés à un perpétuel bannissement, tant ce délit se confond avec la félonie et ressemble à la sédition? Qui ne connaît pas les prohibitions rigoureuses faites à ce sujet dans les codes récens de plusieurs états d'Allemagne? Ne voyons-nous pas l'Angleterre, que nous cherchons à imiter, d'accord ici avec la jurisprudence universelle? et la Suisse elle-même ne vient-elle pas de proscrire ces éditions fatales, qu'on ose parmi nous

offrir au vice triomphant et à la vertu consternée? Les apôtres de la raison ont eu beau réclamer l'intérêt du commerce et de la librairie, on leur a répondu comme nous répondrons aux partisans des œuvres complètes, que l'esprit monarchique et chrétien vaut encore bien mieux que l'esprit mercantile; qu'un peuple ne se sauve pas plus par son commerce que par ses armées, mais par sa religion et par ses principes; que nous avons bien assez de nos spéculations philosophiques pour corrompre les mœurs et ébranler les trônes, sans y mêler encore nos spéculations commerciales, et qu'il importe beaucoup plus à un état que les bonnes mœurs fleurissent aux dépens de la typographie, que la typographie prospère aux dépens des bonnes mœurs : maxime souverainement raisonnable, quoiqu'elle ne soit pas moderne. C'est avec cette politique que les empires durent long-temps, et que les peuples vivent tranquilles et heureux; et nous savons tout ce qu'il nous en a coûté pour l'avoir oublié, en tolérant le cours de ces livres empoisonnés, qui, en portant la vie dans le commerce, ont porté la mort dans l'état. (Le même.)

Rien ne peut justifier l'admiration pour les écrivains impies.

Mais que disons-nous, nos très chers frères, et n'entendons-nous pas ici le Seigneur nous dire par son Prophète : *Passez aux îles de Cethim, et voyez ce qui s'y fait; envoyez à Cédar, et voyez si vous y trouverez quelque chose de semblable* [1] : Voyez si ces pays barbares permettront que l'on change leurs dieux ou qu'on les outrage; que l'on renverse leurs autels ou qu'on leur insulte; qu'on attaque leur culte ou que l'on s'en moque, et que chacun puisse employer les ressources de son esprit à rendre leurs idoles ou ridicules ou méprisables. Ils se trompent sans doute, en les reconnaissant pour des divinités dignes de leurs hommages; mais ils ne sont pas assez insensés pour laisser avilir ces mêmes autels sur lesquels ils les ont placées, et sans doute qu'ils sont bien moins absurdes et bien moins méprisables que ce peuple prétendu éclairé qui reconnaît le Dieu vivant, et qui a pour lui bien moins de crainte et de respect que l'idolâtre pour ses dieux de boue : *Portes du ciel, désolez-vous*, ajoute le Prophète, *et soyez inconsolables, car mon peuple a fait deux maux; il m'a abandonné, moi qui suis une fontaine d'eau vive, pour se creuser des citernes ruinées qui ne peuvent retenir l'eau* [2]. Voilà, nos très chers frères, ce que nous

[1] Jerem., xi, 10. — [2] Ibid.

avons fait, ou ce qu'on voudrait faire de nous; voilà ces bourbiers infects, ces sources de corruption qu'on se propose de répandre encore au milieu de nous; voilà ces *citernes ruinées* qui ne peuvent contenir l'eau ou qui ne retiennent qu'une eau putride, croupissante, d'où s'exhale une odeur de mort; voilà ces viles idoles et ces oracles imposteurs que l'on propose à notre admiration, et contre lesquels on voudrait que la France *échangeât sa gloire :* idoles plus abominables que celles de Baal et de Moloch, puisqu'on ne peut leur plaire que par les sacrifices de la pudeur, de la morale, de la patrie et de la religion, cette source d'eau vive qui n'a rien que de pur, et dans laquelle viennent également pour se désaltérer les esprits les plus grands comme les ames les plus simples, qui *fait la santé des empires* [1] et à laquelle la France principalement doit tant de siècles de grandeur, de prospérité et de gloire : *Populus vero meus mutavit gloriam suam in idolum* [2].

Et que pourrait-on dire pour justifier cette coupable idolâtrie et ce culte insensé? et quel est donc le titre de ces écrivains pour leur prodiguer tant d'encens? Est-ce l'éclat de leurs talens? mais c'est l'usage des talens, et non leur éclat, qui les rend estimables. Sont-ce les grands services qu'ils ont rendus la langue et aux lettres? et que nous importe la pureté du style, quand elle est aux dépens de la pureté des mœurs, et qu'elle n'est achetée que par des vices et des scandales? Est-ce la beauté de leur génie? et les démons ont aussi du génie. Est-ce la gloire qu'ils répandent sur l'esprit humain? ils en ont fait la honte, et n'en ont prouvé que la faiblesse. Est-ce l'éclat de leurs vertus? il n'y a point de vertu sans morale, et ni l'un ni l'autre n'en ont eu. Est-ce l'honneur qu'ils font à la nation? malheur à la nation qui s'honorerait de pareils corrupteurs! malheur au peuple auquel on proposerait de pareils modèles! malheur à la France qui les a vus naître, et malheur au siècle qui les réimprime!

Ah! si au lieu de rouvrir encore parmi nous ces sources empoisonnées, ces citernes sans eau dont parle le Prophète Jérémie, ces réservoirs fétides de tant de turpitudes morales et de folies politiques creusés par des génies malfaisans, on eût mis le même art et la même industrie à publier et à répandre les magnifiques productions de ces génies vraiment dignes de ce nom, et tous ces trésors d'éloquence et de raison légués à la postérité par les grands hommes du plus beau siècle, quelle reconnaissance n'auraient pas

[1] Sap., VI, 26. — [2] Jerem., XI, 1.

eue pour de semblables éditeurs tous les amis de la vertu et de la saine littérature, et que de vœux n'aurions-nous pas faits pour le succès d'une si louable entreprise! Combien est grande la distance de ces écrivains immortels, que la religion avoue et dont elle s'honore, à ces héros de l'impiété dont la philosophie se vante! Et quelle immense supériorité n'ont-ils donc pas sur ceux-ci, ces hommes dont la plume fut toujours chaste, le goût toujours pur, les intentions toujours droites, et le jugement toujours sain! Là, les vertus marchent ensemble avec les lumières, les exemples avec les leçons, et la dignité de leurs écrits répond à la dignité de leur vie. Ils ne traitent pas les choses les plus sérieuses de la manière la plus frivole, comme Voltaire; ils ne combattent pas le vice avec des armes qui font rougir la vertu, comme Rousseau. Là, vous ne trouverez pas une seule instruction qui ne soit profitable, une seule pensée qui ne soit raisonnable, une seule maxime dont les mœurs aient à rougir, un seul principe dont la passion puisse abuser; là l'autorité y est éclairée bien plus que contredite; les rois y sont repris avec courage, et non régentés avec insolence; et, lors même que les impies y sont foudroyés, l'horreur et l'indignation qu'ils inspirent ne nuisent jamais à la décence et au bon goût; là, enfin, tout porte à la conviction, parce que tout en sort, tout éclaire l'esprit en même temps que tout élève l'ame : de sorte qu'on ne sait si c'est la majesté de la religion qui ajoute le plus à celle de leur génie, ou si c'est la majesté de leur génie qui ajoute le plus à celle de la religion. C'est ainsi que se présentent à notre admiration ces sublimes orateurs de la chaire sacrée, et ces profonds moralistes qui ont marché sur leurs traces, et même ces poètes du premier ordre que nous pourrions citer ici, et dont la plupart n'ont pas moins brillé par leur attachement au Christianisme que par leurs talens. Ah! voilà les auteurs qu'il faut louer, qu'il faut imiter, qu'il faut réimprimer, comme l'honneur de notre patrie et l'ornement de l'esprit humain; voilà les hommes dont nous pouvons dire, avec autant d'orgueil que de reconnaissance, qu'ils appartiennent véritablement à la France, et qu'ils font la gloire de la nation: *laudemus viros gloriosos;* et non ces deux modernes beaux esprits qui n'ont racheté par aucune espèce de bien l'horrible abus de leurs talens; que la patrie ne peut se rappeler sans se rappeler leurs écarts; qui n'ont voulu faire briller leur esprit qu'aux dépens de la vérité, et n'ont cherché la célébrité que dans le bruit, et le bruit que dans nos désastres; Empédocles nouveaux, qui, pour aller à l'immortalité et à la gloire, ne se

sont pas jetés dans le gouffre, mais nous y ont précipités nous-mêmes. (Le même.)

Y a-t-il de l'injustice à flétrir les écrivains impies?

Que l'on cesse donc de nous dire que nous sommes les calomniateurs de ces grands hommes, et qu'il y a, dans l'éloignement et l'horreur que nous inspirons pour eux, autant d'injustice que d'ingratitude. Mais leur prêtons-nous des blasphèmes qu'ils n'ont pas proférés ou des indignités qu'ils n'ont pas commises? Avons-nous donc falsifié leurs correspondances et dénaturé leurs lettres confidentielles? avons-nous supposé ce dépôt authentique de leur perversité, dont la Providence a trahi le secret, et dont, par cela seul, elle a fait la plus éclatante justice? et comment y aurait-il donc de l'injustice à les peindre, non seulement tels qu'ils ont été, mais encore tels qu'ils ont voulu paraître?

Les zélateurs des Œuvres complètes ne se croient pas sans doute eux-mêmes quand ils nous disent que l'on a abusé des principes de leurs patrons, et que c'est l'ignorance qui les a mal compris. Mais est-ce donc merveille qu'on abuse lorsqu'il est impossible de ne pas abuser? Quand on exalte les passions, ne faut-il pas que les passions s'enflamment? Quand on échauffe les esprits, ne faut-il pas que les têtes se dérangent? quand on rompt toutes les digues, ne faut il pas que les torrens se débordent, et quand on lâche la bride à un coursier fougueux, ne faut-il pas qu'il s'emporte et qu'il renverse tout ce qui s'oppose à son passage? qui donc avait pu promettre à ces sages par excellence qu'ils dirigeraient à leur gré les orages et les tempêtes après les avoir déchaînés? et comment des hommes qui n'écrivaient qu'avec leurs passions, leur haine et leur fanatisme, pouvaient-ils se flatter que leurs adeptes n'agiraient qu'avec prudence, discrétion, retenue et sagesse?

Qu'a-t-on d'ailleurs, nos très chers frères, mal entendu dans leurs écrits? et comment l'ignorance a-t-elle donc pu s'y méprendre? Sont-ce donc leurs paroles ou leurs intentions que l'on a mal comprises? Cette haine furieuse contre le Christianisme, qui n'avait point de bornes, ainsi que jusqu'alors on n'en avait point vu d'exemples, n'était-elle qu'un jeu où le cœur n'avait point de part? A-t-on mal expliqué ce mot épouvantable, cet infâme et éternel refrain qui terminait les lettres de l'un d'eux, et que notre plume se refuse de retracer ici? et cet ordre, signé de Satan, d'*écraser la religion à quelque prix que ce soit*, n'était-il qu'un simple conseil dont on a mal saisi ou l'esprit ou la lettre?

Mais les principaux chefs qui ont conduit le char de la révolution à travers une mer de crimes et de sang étaient-ils des ignorans? n'ont-ils pas fait preuve, au contraire, d'habileté et de suffisance? et ces hommes savans et ces hommes habiles n'ont-ils pas fait honneur de leurs affreux succès à nos deux coryphées de la philosophie? ne leur ont-ils pas décerné des couronnes civiques? n'ont-ils pas chanté des hymnes à leur gloire parmi les chants de mort? ne les ont-ils pas portés en triomphe et installés, à travers les furies, parmi les dieux ou les démons du temple des *Grands hommes?* la Providence le permettant encore, afin que les auteurs des OEuvres complètes fussent déshonorés par leurs propres commentateurs; qu'il ne restât plus aucun doute sur le sens de leurs principes; que rien ne manquât plus à leur honte et au décri de leur mémoire, et qu'ils ne fussent pas moins flétris et confondus par leurs propres triomphes que par leurs propres ouvrages.

Et remarquez, nos très chers frères, l'inconséquence de ces grands prédicans d'humanité et de tolérance. C'est au moment où ils prétendent avoir le droit d'imprimer tout ce que bon leur semble contre la religion et ses ministres, sans être retenus par aucun frein, ni repris par aucune censure; c'est alors qu'ils voudraient interdire aux premiers ministres de la religion le droit, sinon de parler, ce qui arrivera peut-être bientôt, mais celui de se plaindre; c'est alors qu'ils transforment nos doléances en injures, nos réclamations en persécutions, notre défense en attaque, notre affliction en diffamation et notre vigilance en fanatisme. Quoi! ils auront le droit de répandre le poison, et nous n'aurons pas le droit de répandre l'antidote? Ceux qui pervertissent les peuples en seront les bienfaiteurs, et, quand nous voudrons garantir les fidèles confiés à nos soins, des maux qui les menacent, comme des piéges qu'on leur tend, nous serons des agresseurs, des ennemis de la concorde, et des perturbateurs du repos public! Quel incroyable renversement d'idées! Mais les disciples ont hérité de l'esprit de leurs patrons, qui, persécutant à outrance et attaquant les préjugés de toute la terre, ne pouvaient souffrir qu'on censurât une seule de leurs erreurs; qui entraient en fureur toutes les fois qu'on les condamnait comme impies, tout en se faisant gloire de l'être; despotes intolérans autant qu'intolérables, qui mirent à défendre leurs opinions le même emportement que les enthousiastes et les hérésiarques de tous les temps à défendre leurs dogmes, et auxquels il ne manqua que des armées à leurs ordres pour faire dans leur siècle ce que les derniers réformateurs firent dans

le leur; ce qui faisait dire à un roi célèbre, proclamé par les philosophes eux-mêmes le Salomon du Nord: *Grand Dieu! comment tant de génie peut-il donc s'allier avec tant de perversité?*

Ce n'est pas tout, nos très chers frères, et leur audace s'accroît de plus en plus, et *leur orgueil*, pour parler avec le Sage, *monte sans cesse*[1]. Après nous avoir disputé jusqu'au droit de nous plaindre, ils prétendent encore nous enlever celui de condamner les livres les plus condamnables; à leurs yeux, nos réclamations sont des provocations, nos censures sont des proscriptions, et nos anathèmes des usurpations; ils réservent aux seuls magistrats le privilége d'être juges de la morale, comme si nous n'étions pas les gardiens-nés, les interprètes et les sentinelles de la morale, ainsi que les magistrats en sont les protecteurs et les vengeurs. Et en effet l'on conçoit assez comment les hommes qui croient que Dieu ne peut régner sur la terre que comme ils le veulent, et quand ils le veulent, et jusqu'à quand ils voudront, croiraient avoir le droit de faire à ses ministres la part de leur autorité. Comment ne nous demanderaient-ils pas compte de nos mandemens, eux qui demandent à Dieu compte de ses arrêts, et même de ses secrets? Ainsi l'épiscopat ne serait plus qu'un fantôme sans autorité, un vain nom sans réalité; nous n'aurions pas plus de droit de veiller au dépôt de votre foi qu'à la sûreté de votre salut; nous ne pourrions pas dire publiquement aujourd'hui, avec le Sauveur du monde: « Qui vous écoute, m'écoute; et que « celui qui n'écoute pas l'Eglise, soit regardé comme un païen et « un publicain. » Jésus-Christ lui-même, dont nous tenons notre mission, n'a donc pas pu appeler les Juifs rebelles, et ceux surtout qui faisaient les philosophes et les docteurs, *races de vipères et sépulcres blanchis*, tout couverts au dehors d'un vernis de belles paroles, et au dedans pleins de vers et de pourriture. Nous ne pouvons donc plus dire, dans nos instructions pastorales, aux philosophes de nos jours ce que saint Paul disait, dans ses lettres apostoliques, aux philosophes de son temps: *arbres deux fois morts* à la vérité et à la vertu; *nuées sans eau*, chargées de vents et de tempêtes; *astres errans*, qui, sans routes certaines, n'ont fait jusqu'ici que nous égarer et nous perdre dans un dédale sans issue. Ainsi les évêques, dont les prédécesseurs ont assisté à la fondation de la monarchie, et qui, dans tous les temps, en ont été regardés comme les plus fermes colonnes et les conseillers-nés,

[1] Ps. LXXIII, 23.

devraient aujourd'hui se regarder comme étrangers à sa conservation et à sa gloire; et ceux qui sont tombés avec tant de grandeur, en défendant ses derniers débris, auraient perdu le droit de la défendre des nouveaux coups que s'apprêtent à lui porter de nouveaux conjurés; nos prédicateurs mêmes ne pourraient plus tonner contre les vices et les scandales sans être taxés de témérité; et un de nos plus grands rois n'aurait nullement connu les droits de sa couronne, quand il disait de l'orateur sacré qui venait de lui annoncer les vérités les plus courageuses : *Il a fait son devoir, faisons le nôtre.* (Le même.)

Que faut-il penser des lectures des livres contre la religion ?

Ils ne sont plus ces jours où la foi était très commune et l'impiété très rare, où le Français s'effrayait d'un blasphème comme d'une parole sinistre, où les écrits irréligieux circulaient clandestinement et dans l'ombre, où, dociles à la voix de leurs pasteurs, les Chrétiens respectaient leurs défenses; cette docilité a disparu pour faire place à une curiosité superbe, et la jeunesse surtout s'indigne ici du frein, même le plus légitime, qu'on voudrait mettre à l'intempérance de ses désirs. Quels sont les prétextes que font valoir les lecteurs? Les uns ne sont pas impies, et ne cherchent pas à le devenir; mais ils prétendent que leur foi est assez ferme pour qu'elle ne reçoive aucune atteinte d'une semblable lecture; excuse pleine de témérité. Il en est qui, se dissimulant à eux-mêmes les dispositions secrètes de leur cœur, prétendent n'avoir d'autre dessein que celui de s'éclairer, de s'instruire, afin de prononcer avec connaissance de cause entre le Christianisme et l'incrédulité; excuse pleine d'illusion. Enfin il en est qui prétendent ne chercher que les agrémens du style, et ne croient pas devoir rester étrangers à des productions qui ont fait ou font encore tant de bruit; excuse pleine de frivolité. Oui, ce sont des imprudens et des téméraires ceux qui, sans nécessité, se permettent de lire des ouvrages contre la foi, sous prétexte que la leur est assez affermie. En effet, messieurs, notre esprit se révolte contre la hauteur des mystères du Christianisme; notre mollesse est bien tentée de repousser le joug de ses préceptes; il nous est pénible de nous assujétir à ses pratiques et à ses observances; enfin nos livres saints sont pleins de choses qui, par défaut de lumières suffisantes pour les expliquer, peuvent aisément nous déconcerter. Faibles et superbes, indolens et curieux tout en-

semble, nous sommes obligés de nous tenir en garde contre ces dispositions secrètes de notre cœur; et vous, que faites-vous? Au lieu de vous nourrir de lectures qui fortifient votre foi, et vous mettent en main des armes pour la défendre, vous cherchez ce qui tend à l'affaiblir dans votre ame, et à refroidir votre zèle pour ses intérêts. Quoi! vous lirez contre nos mystères des sophismes que peut-être vous êtes incapable de bien démêler, et vous ne craignez pas que cet argument subtil, qui vous aura ébloui de sa fausse lumière, ne poursuive votre esprit, ne le fatigue, et ne vienne peut-être attiédir votre cœur dans le moment même où il devrait s'anéantir davantage devant la majesté du Dieu trois fois saint! Vous lirez un livre plein de maximes épicuriennes, d'après lesquelles, sur certains points, la morale chrétienne doit paraître intolérable à notre faiblesse; et vous, qui portez déjà avec tant de peine le joug de la simple loi naturelle, ne serez-vous pas tenté de vous soustraire à celui de la morale plus pure et plus parfaite de l'Evangile? Cet ouvrage répand le ridicule et le mépris sur les pratiques les plus révérées de la piété chrétienne, et se joue de la simplicité de ceux des hommes plus instruits qui s'y soumettent comme le vulgaire; n'est-il pas à craindre qu'il ne vous inspire le dégoût de ces pieuses observances, et que vous ne finissiez par y voir des dévotions populaires indignes de vous? Dans un livre mêlé d'érudition et de bel esprit, de sentimens quelquefois respectueux, mais aussi de railleries piquantes, on vous présentera les saintes Ecritures sous un jour faux et odieux; pensez-vous que votre respect pour elles n'en sera point altéré? Craignez même qu'en touchant au fruit défendu, vous ne soyez encore plus sévèrement puni de votre curiosité, et qu'après avoir commencé par l'imprudence, vous ne finissiez par l'apostasie. Toutefois, j'y consens, votre foi n'en sera pas éteinte; mais elle ne sera plus qu'une lumière pâle ou sans chaleur. Les vérités saintes, amoindries à vos yeux, auront beaucoup perdu de leur empire sur votre cœur. C'est la conviction qui fait la force de l'ame; plus elle est vive et profonde, plus elle inspire de résolutions généreuses. L'homme qui doute n'est bon à rien; dès qu'il hésite, il est à demi vaincu, et sa conduite est faible comme ses opinions. Les œuvres languiront comme la foi, et c'est ainsi que, si l'arbre n'est pas desséché dans sa racine, il sera du moins frappé de stérilité.

Mais n'est-il pas permis d'examiner, d'écouter les adversaires de la religion, pour savoir ce qu'ils ont à lui opposer? seconde excuse qu'il faut discuter. Sans doute le Christianisme n'est pas une reli-

gion de ténèbres; elle aime les clartés du grand jour; elle n'a à rougir ni de son origine ni de ses propagateurs, ni de sa doctrine, ni de ses conquêtes; les vices de plusieurs de ses sectateurs ne souillent pas plus la pureté de ses maximes que les vapeurs de la terre ne souillent les rayons du soleil; même ses disciples cessent de l'être, du moment qu'ils commencent à être vicieux. Ce qui la fait gémir, ce qui fait le sujet de ses plaintes, c'est l'insouciance de ceux qui trouvent plus commode de la condamner sans l'avoir entendue. Notre soumission est celle de l'être intelligent qui ne cède qu'à la vérité connue, et, pour parler avec le plus grave de nos orateurs chrétiens, notre foi doit être raisonnable; et comment le serait-elle, si la raison n'y entrait pour rien? Mais prenons garde; examinons, je le veux, mais n'appelons pas du nom d'examen ce qui n'en serait qu'un vain simulacre. Il est un examen plein de partialité et d'injustice : ainsi on fait ses délices des livres contre la religion, on en fait le sujet de ses entretiens; on aime à fortifier les impressions qu'on en a rapportées par les impressions qu'en ont éprouvées ceux qui peuvent aussi les avoir lus; mais les écrits des apologistes, on les effleure à peine; mais les réfutations victorieuses des difficultés qui arrêtent, on ne les connaît même pas, et dès lors on est semblable au juge inique qui aurait toujours l'oreille ouverte aux clameurs bruyantes de l'accusateur, et toujours fermée à la voix modeste de l'accusé. Il est un examen plein d'orgueil : dans une présomptueuse confiance, on dédaigne les lumières d'autrui; on croirait rabaisser son intelligence en consultant les docteurs de la loi; on s'érige sur toutes les matières en arbitre suprême, et quelquefois même on est d'autant plus dédaigneux qu'on devrait être plus modeste. Il est un examen plein de faiblesse; on craint de trouver véritable une religion qui est pure dans ses préceptes; on l'étudie avec le désir secret de trouver plein de force ce qui la combat, et faible ce qui est consacré à la défendre; on voudrait se dérober à la lumière de la vérité, pour échapper aux devoirs qu'elle impose, et, comme le disent nos livres saints, on ne veut pas comprendre, pour être dispensé de bien faire : *Noluit intelligere, ut bene ageret.* Si c'est à ces traits qu'est marqué votre examen, quelle confiance peut-il vous inspirer? le secret de connaître la vérité, c'est de la désirer; qui l'aime la trouve; elle se montre aux cœurs purs, se cache au superbe, et le punit de ses dédains injurieux, en le laissant dans les ténèbres du mensonge.

Vous voulez, dites-vous, examiner; j'y consens : mais discutez donc les preuves de la religion, pour en sentir la force; pesez les

témoignages pour les évaluer, faites taire les passions qui vous offusquent, consultez dans vos doutes, éclaircissez vos difficultés : vous voulez examiner la religion; mais non, vous ne le voulez pas. Vous faites précisément ce qu'il faut pour rester incrédule, si vous l'êtes déjà, ou pour le devenir, si vous ne l'êtes pas encore. Nos livres saints, notre doctrine, nos traditions, notre culte, l'histoire du Christianisme, vous en cherchez la connaisssnce dans des écrits pleins de fiel et d'amertume, d'obscénités comme de blasphèmes, peut-être dans les commentaires libertins et facétieux de Voltaire; et c'est après y avoir puisé le dégoût et le mépris de la religion, qu'il vous vient en pensée de donner quelques momens à la lecture de ses apologistes; ce qui est grave, solide, approfondi, ne vous cause que de l'ennui. Je vais vous faire sentir, par quelques comparaisons, ce que votre conduite a d'étrange.

Ce jeune homme, après avoir terminé dans quelqu'une de nos provinces ses études littéraires, arrive dans cette capitale pour y étudier cet art si compliqué, si difficile, si précieux et si redoutable à la fois, l'art de guérir. Que fait-il pour cela? il commence par lire toutes les satires anciennes et modernes contre les médecins, tout ce qui peut lui persuader que c'est ici un art frivole, conjectural, fondé sur l'ignorance et la crédulité, exercé par des charlatans sur des dupes qui trop souvent en sont les victimes; plein de ces idées, imbu de tous ces préjugés, il parcourt quelques livres scientifiques, s'en entretient avec quelques compagnons de son âge, moins pour s'en rendre mutuellement un compte sérieux que pour s'en moquer. C'est à cela qu'il borne ses études, et le voilà médecin : ce n'est qu'une fable, si vous voulez; mais c'est l'image fidèle de ces jeunes gens qui, pour connaître la religion, la cherchent dans les livres de ses ennemis, écrivains souvent aussi licencieux qu'ils sont impies.

Encore une autre comparaison : vous êtes constitué par état le défenseur de l'orphelin et de l'opprimé; une veuve délaissée vous confie ses intérêts et ceux de ses enfans; elle vous remet entre les mains les titres qui doivent faire triompher sa cause, et se repose sur votre zèle; et vous, que faites-vous? Au lieu de les étudier avec soin, de bien vous en pénétrer, vous daignez à peine les parcourir rapidement; mais vous vous livrez à un examen approfondi de tout ce qui est contre celle que vous êtes appelé à défendre, sans vous occuper des moyens de repousser les attaques. Cependant le jour fixé pour les débats est arrivé, vous voilà devant votre adversaire comme un soldat désarmé devant l'ennemi; comment pour-

riez-vous soutenir le choc avec avantage? et, si le bon droit succombe, qui faudra-t-il en accuser? Ce n'est qu'un portrait imaginaire, mais dont l'original existe peut-être dans cet auditoire.

Enfin vous ne cherchez, dites-vous, que les agrémens du style: ainsi vous êtes plus attiré par quelques ornemens frivoles que vous n'êtes repoussé par le blasphème; et les ennemis de Dieu cessent de l'être pour vous du moment qu'ils ont l'art de vous amuser. Vous savez bien qu'il n'y a pas loin de l'auteur qui plaît à l'auteur qui séduit, et qu'aisément le plaisir fait la persuasion; n'importe, le désir de lire quelques traits d'esprit, quelques phrases brillantes, balance, efface même à vos yeux les graves interêts des mœurs et de la religion; il faut qu'une curiosité funeste vous entraîne à connaître par vous-même ce que vous ne pourriez connaître sans danger. Je vous le demande, si la renommée portait jusqu'à vous la connaissance des ravages d'une peste cruelle, ne vous contenteriez-vous pas d'applaudir au dévoûment de ceux qui, par état ou par zèle, iraient porter des secours aux malheureux atteints de la contagion? iriez-vous par curiosité sur les lieux mêmes respirer l'air empesté pour en faire l'épreuve personnelle?

Vous cherchez les agrémens de la diction, mais quoi! les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, les sciences et les lettres, la poésie et l'éloquence, les relations des voyageurs, l'histoire des hommes, celle de la nature, les livres saints avec leurs beautés originales et leur majestueuse simplicité, tout cela ne présente-t-il pas un choix de choses belles et pures, faites pour satisfaire l'esprit, l'imagination, le cœur, pour plaire à tous les goûts et charmer tous les loisirs? Certes ils sont bien avides ceux à qui ces trésors ne suffisent pas. (M. Frayssinous.)

Péroraison.

Méfiez-vous donc de plus en plus, nos très chers frères, de ce grand mot rebattu jusqu'au ridicule et répété jusqu'au dégoût; de ce mot de progrès des lumières qui ne saurait en imposer qu'aux simples; et n'oubliez jamais que plus un siècle parle de lumières et moins il en a. Sauvez-vous de plus en plus de cette nuée de régénérateurs, de refondeurs, de metteurs en œuvre qui ne trouvent rien de bon que ce qui est neuf, et veulent tout refaire jusqu'à la pensée. Sauvez-vous de ce nouveau déluge de livres, qui finira bientôt par la submersion totale de l'esprit humain. Gardez-vous surtout de ces funestes éditions que l'on vient encore ajouter aux

trésors de vos lumières ou de vos malheurs. Et que vous faut-il donc de plus pour vous les rendre à jamais méprisables, que de songer aux mains dont elles sont sorties, et aux maux effroyables qu'elles vous ont coûtés ?

Amis de la raison et du bon sens, gardez-vous de ces œuvres complètes, dont l'auteur nous apprend qu'elles ont été composées pendant *dix ans de fièvre et de délire*, et qui était d'autant moins étonné que les autres ne les entendissent pas qu'il avouait ne pas les entendre lui-même; des ces œuvres où l'utile est toujours sacrifié à l'agréable, et le grand au frivole, où les sophismes et les subtilités ne peuvent que fausser votre jugement, et où même vous pourriez oublier ce qui peut s'y trouver de bon et de raisonnable, sans que cet oubli eût aucune conséquence fâcheuse pour votre bonheur, votre vertu et votre véritable instruction.

Amis de votre patrie, gardez-vous des œuvres complètes de ce mauvais Français qui toujours loua nos rivaux aux dépens de notre gloire, et de celles de ce démagogue effréné, citoyen sans patrie, qui ne vous apprendrait qu'à mépriser la vôtre; non moins propres l'un que l'autre à éteindre en nous les sentimens d'amour et de fidélité que nous devons à nos maîtres, l'un en calomniant toutes les institutions sociales, et l'autre en ravalant les mœurs et les institutions françaises.

Amis des bonnes mœurs, gardez-vous des œuvres de ce poète ordurier qui a fait d'un chef-d'œuvre de saleté le chef-d'œuvre de son talent, tant l'amour du vice lui était naturel! et de celles de ce romancier systématiquement pervers qui, de son propre aveu, n'a jamais écrit que *quand il était passionné ;* qui prétend corriger les passions par la plus dangereuse et la plus violente de toutes, et les mauvaises mœurs par un ouvrage qui, encore de son propre aveu, ne peut que les corrompre; aveu inconcevable et opprobre éternel d'un homme qui, compromettant ainsi et l'honneur des familles et l'innocence des jeunes cœurs, ne s'en croit pas moins quitte envers Dieu de tout compte, et envers les hommes de tout blâme, pourvu que l'on admire son style et que l'on vante sa hardiesse à bafouer le genre humain.

Amis de la saine littérature et des bonnes études, gardez-vous des œuvres complètes qui, sous le rapport même des talens, ne seront jamais des modèles classiques, et dont les auteurs, à force de porter leur esprit partout, n'ont porté leur génie nulle part; de ces œuvres où vous ne trouverez ni la belle éloquence, parce qu'il n'y en a point sans raison et sans verité; ni le vrai goût, parce qu'il

n'y en a point sans la décence et la modération; ni les véritables graces, parce qu'il n'y en a point sans la réserve et la pudeur; ni les pensées véritablement grandes, parce que la nature n'a pas voulu qu'elles germassent dans les cœurs vicieux, et qu'elle a mis une telle harmonie et une telle affinité entre le beau et l'honnête, entre la grandeur du génie et la grandeur de l'ame, que l'une ne va jamais sans l'autre. Ah! n'oubliez jamais que s'amuser ce n'est pas s'instruire; qu'apprendre à tout mépriser ce n'est rien apprendre; que douter de tout ce n'est rien savoir, et qu'il n'y a qu'une route pour aller au beau, ainsi qu'il n'y en a qu'une pour aller au vrai, la religion, source éternelle de toute vérité et de toute beauté.

Amis de la religion, gardez-vous de ces œuvres complètes où elle est partout avilie, calomniée, défigurée, où ses grands bienfaits sont présentés comme des fléaux, où on qualifie de barbare celle qui nous a tirés de la barbarie, et qui peut seule nous empêcher d'y retomber; où chaque citation contre elle est un mensonge; où ses mystères sont traités de visions, ses miracles d'impostures, ses martyrs de fanatiques, ses docteurs d'ignorans, ses défenseurs de persécuteurs, et ses persécuteurs les plus cruels et les plus flétris dans l'histoire d'hommes humains, dignes non seulement de notre admiration, mais encore de notre reconnaissance, et où, pour comble d'impiété et de perfidie, les moyens d'attaque sont tellement combinés qu'on ne sait ce qui peut nuire davantage à cette religion divine, ou des éloges ou des outrages, ou des concessions hypocrites qu'on lui fait quelquefois, ou des traits violens qu'on ne cesse de lui lancer.

Pères et mères, gardez-vous de ces œuvres complètes, où l'on met en principe que les enfans n'ont pas besoin de catéchisme, et qu'il faut se garder de leur parler de religion, et de leur apprendre à aimer Dieu, avant qu'ils aient jugé à propos de le reconnaître par eux-mêmes; comme si le sentiment de la Divinité pouvait être trop tôt inspiré, et que Dieu fût de trop dans les premières tempêtes de la vie : éducation insensée et barbare, qui prend à contre-sens toute la nature de l'homme; système monstrueux, et digne de celui qu'aucun père n'aurait voulu avoir pour fils, et qu'aucun fils n'aurait voulu avoir pour père! et faut-il donc être surpris que cet étrange précepteur n'ait jamais fait qu'un seul élève, et que cet élève ait été le désespoir de sa famille et le déshonneur de son maître?

Et vous, nos très chers coopérateurs, vous nous seconderez de

tout votre pouvoir pour résister à cette nouvelle ligue qui se forme contre le Seigneur et contre son Christ, en inculquant bien avant dans le cœur de vos ouailles ces importantes vérités. C'est la leçon continuelle que vous leur donnerez dans ces jours de délire et d'obscurcissement, où tout tend à surprendre votre vigilance ou à lasser votre courage. Plus l'impiété met d'activité à répandre ses œuvres, plus vous mettrez d'ardeur à multiplier vos instructions, et plus vous surveillerez ces maisons d'éducation que l'on cherche à empoisonner. Vous vous rappellerez surtout qu'après avoir tenté de corrompre nos écoles, cette impiété barbare tente encore de pervertir juqu'aux hameaux, et qu'en ce moment même elle annonce, sans crainte comme sans pudeur une édition intitulée : *Voltaire des chaumières;* scandale inouï, qui met le comble à tous les autres, et contre lequel vous ne sauriez vous élever avec trop de force, ni garantir avec trop de soin les troupeaux confiés à votre sollicitude. *Voltaire des chaumières!* Grand Dieu! où allons-nous, et quel nom donner à ce siècle? Que peut-il donc y avoir de commun entre tant de contes frivoles ou de romans impies, et ces tristes réduits du travail et de l'indigence? Quelles vertus, quelles consolations et quels motifs de résignation et de patience pourront-ils inspirer à tous ces malheureux qui arrosent les sillons de leurs sueurs et de leurs larmes? et avec quelle nouvelle ardeur ne devez-vous pas signaler ce nouveau loup, qui cherche à s'introduire dans vos bergeries pour les ravager, et porter la désolation et la mort.... *dans les chaumières!*

Que de choses, nos très chers frères, n'aurions-nous pas encore à vous dire, et que de tristes réflexions n'aurions-nous pas encore à faire, si nous suivions ici toute l'impulsion de notre zèle, et si nous pouvions nous livrer à tous les sentimens d'affliction et d'amertume dont notre cœur est affecté! Mais nous savons, avec le Sage, qu'il y a un temps pour parler et un temps pour se taire [1]; nous savons, avec saint Paul, que *tout ce qui est bon n'est pas expédient* [2], et que, comme il y a une prudence pour le mal dont les enfans du siècle ne se servent que trop, il y en a une aussi pour le bien, dont l'Evangile même nous fait une loi [3]. Nous serons donc prudens comme le serpent, puisque Jésus-Christ nous l'ordonne [4]; nous le serons pour votre propre bien, pour le triomphe même de la vérité, qu'il n'est pas toujours opportun, qu'il serait dangereux peut-être de vous rappeler tout entière. Un

[1] Eccli., 20. — [2] I Cor. vi, 2. — [3] Luc., xvi, 8. — [4] Matth, x, 16.

jour plus vif et une lumière trop forte blesseraient peut-être vos yeux encore malades, et vous ne pourriez pas la supporter maintenant : *Non potestis portare modo.* Mais nous vous la dirons quand *les jours d'erreurs seront abrégés*, quand le charme qui vous fascine encore aura disparu, quand les esprits seront plus calmes et les passions moins irritées, et que la terre sur laquelle tombera la semence sera plus propre à la recevoir; c'est alors seulement que nous pourrons vous dire sans ménagement ce que vous pourrez entendre avec utilité : *Scies autem postea.* Il ne nous reste donc plus qu'à gémir et qu'à prier, à attendre avec résignation le moment de la Providence, et à nous envelopper du manteau d'une sage réserve, jusqu'à ce que le temps de l'aveuglement et du vertige s'écoule, et que le torrent de l'iniquité soit passé : *Donec transeat iniquitas* [1]. (M. DE BOULOGNE.)

[1] Ps. LVI, 2.

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LES MAUVAIS LIVRES.

EXORDE.

Narraverunt mihi iniqui fabulationes; sed non ut lex tua.

Les méchans m'ont raconté des fables, ô mon Dieu; mais elles n'étaient pas comme votre loi. (*Ps.* CXVIII, 85.)

Un des plus beaux dons que l'homme ait reçus du Créateur, c'est sans doute la noble faculté d'exprimer ses pensées et de les communiquer à ses semblables par la parole. Pendant que les animaux qui peuplent le monde ne poussent que des cris sans intelligence, et que les astres muets roulent dans le silence des espaces, l'homme s'avance à la tête de la création; il chante les grandeurs de Dieu, il bénit hautement sa miséricorde, et parle à tout ce qui l'entoure de la gloire du ciel et des merveilles de la terre.

Mais ce don du langage, qui de lui-même place l'homme au dessus de tous les ouvrages du Créateur, est devenu plus précieux encore depuis qu'on a trouvé l'art de peindre la parole aux yeux par l'écriture; dès ce moment les découvertes utiles à l'humanité, les préceptes des sages, les dogmes de la religion, qui, n'étant confiés qu'à la tradition orale, pouvaient se perdre ou du moins se dénaturer, ont été renfermés dans des livres, et ils ont pu traverser les siècles sans altération et sans mélange. C'est dans les livres que la religion a déposé ses oracles, que la saine philosophie a tracé ses enseignemens, que les sciences ont marqué leurs progrès. Mais l'irréligion s'est aussi servie de l'écriture pour enchaîner ses mobiles erreurs; l'orgueil de l'homme en a profité pour éterniser ses rêves audacieux, et toutes les passions ensemble l'ont appelée à leur secours pour justifier leurs égaremens. De là les livres utiles et les livres dangereux; de là cette division des bons et des mauvais livres, division fondée sur la nature même des choses: car autant la vérité nous est profitable, autant l'erreur nous est nuisi-

ble, et, si nous pouvons puiser dans les livres les connaissances qui nous éclairent et nous rendent meilleurs, nous pouvons y puiser aussi les connaissances qui nous égarent et nous dépravent. Les unes et les autres y sont à notre portée, comme les remèdes et les poisons sont dans la nature, et il n'est pas plus indifférent de lire toute espèce de livres, qu'il n'est indifférent d'user au hasard des alimens qui conservent la vie, et des alimens qui renferment des germes de mort. Le choix devient donc ici nécessaire. Aussi je dis : Vous ne pouvez lire les mauvais livres sans vous exposer à perdre la foi, parce qu'ils n'ont pas les caractères de la vérité; vous ne pouvez lire les mauvais livres sans vous exposer à perdre votre innocence, parce qu'ils n'ont pas les caractères de la vertu : deux réflexions qui feront le partage de ce discours. (M. l'abbé Fayet, *Sermon sur les mauvais livres.*)

On ne peut lire les mauvais livres sans s'exposer à perdre la foi.

On l'a dit souvent, mais il ne faut pas craindre de le redire, l'homme est né pour la vérité : le savant la cherche dans ses veilles, le voyageur la poursuit dans ses courses lointaines, l'artiste l'interroge dans ses ouvrages, l'enfant même ne multiplie la question et les demandes que pour apprendre la vérité. De là cette horreur naturelle que toute ame honnête éprouve pour le mensonge; de là cette agitation, ce trouble intérieur qu'on ressent dans le doute; de là cette joie qui nous transporte à la présence de la vérité comme à la présence de la lumière : l'avons-nous trouvée, notre esprit l'embrasse avec ardeur et se plaît à la contempler. Mais si Dieu a gravé dans nos cœurs un si grand amour pour la vérité, il doit l'avoir mise à la portée de tous les états et de tous les âges. Il est nécessaire que l'ignorant comme l'homme de lettres, le grand comme le petit, puissent la reconnaître à certains caractères; et en effet elle est revêtue de signes qui lui sont propres, et qui la feront toujours distinguer de l'erreur. Qu'est-ce que la vérité? demandait autrefois Pilate au Sauveur du monde. Jésus-Christ avait déjà résolu cette question : C'est moi qui suis la vérité. Ce n'est pas un mot vide de sens que la vérité sainte, éternelle, immuable; elle partage toutes les perfections de Dieu même. Nous ne craignons donc pas d'être démenti en disant qu'elle est une dans ses enseignemens, sincère dans ses discours, sage et grave dans ses discussions et bienfaisante dans ses effets.

Et d'abord la vérité est une dans ses enseignemens, c'est-à-dire que ses dogmes sont toujours les mêmes, qu'elle ne soutient

pas le pour et le contre, qu'elle ne nie pas ce qu'elle a une fois affirmé, que le temps qui détruit tout ne change pas ses leçons, et que les passions et les préjugés des hommes ne sauraient les altérer en rien.

Convaincu de ce principe incontestable, j'ouvre au hasard les ouvrages de l'incrédulité. Je ne m'arrête pas au choix des expressions, à l'éclat du style, aux brillantes images dont ils sont remplis. Saint Paul m'apprend que ce magnifique appareil ne doit pas m'éblouir, et que la vérité n'a pas besoin des vêtemens pompeux de l'éloquence humaine : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* Les opinions qu'on y étale méritent seules notre attention; mais qu'elles sont éloignées de la vérité! L'un me dit qu'il faut douter de tout, de l'existence du ciel, de la terre, de l'existence des corps qui m'entourent, de l'existence de mes semblables et de ma propre existence; l'autre qu'il n'y a point de Dieu, que le hasard a formé le monde, et que le hasard le conserve; celui-là veut qu'il existe un Dieu, mais il le relègue au fond du ciel, et, peu soigneux des affaires d'ici-bas, il laisse toutes choses errer à l'aventure. Ici on vous apprend que Dieu n'exige aucun culte de vous; plus loin, que vous n'avez pas d'ame; ailleurs, que toutes vos actions sont indifférentes, et que vous êtes aussi louable de plonger un poignard dans le sein de vos parens que de les sauver du naufrage. Mais c'est peu que de combattre les uns et les autres. Voyageurs égarés au sein des ténèbres, on les voit changer de route, avancer, revenir sur leurs pas, et toujours incertains et flottants abandonner leurs premières opinions, en soutenir de nouvelles, quitter celles-ci pour courir à d'autres. O mon Dieu! serait-ce dans ce chaos de doute et de contradiction que vous auriez placé la vérité? Non, mes frères, rassurons-nous, Dieu ne se contredit pas lui-même, et la vérité demeure éternellement exempte de variations et de changement : *Et veritas Domini manet in æternum.* Un second caractère de la vérité, c'est la sincérité dans les discours. Assurée que son triomphe sera d'autant plus éclatant que ses ennemis auront paru d'autant plus redoutables, elle développe les preuves de ses adversaires dans toute leur force, présente leurs objections sous le point de vue le plus favorable, et ne craint pas d'étaler leur autorité, quelque imposante qu'elle paraisse. Mais ce n'est pas là la marche des écrivains incrédules; leurs pensées ne sont pas celles de la vérité, et leurs voies n'ont rien de commun avec ses voies. Elles ne sont plus ignorées les sourdes machinations, les intrigues et l'insigne mauvaise foi de ces orateurs

sacriélges ; notre religion repose tout entière dans ses livres sacrés ; c'est là qu'est soigneusement conservé le dépôt de nos dogmes sublimes et de notre morale sainte. Frappés d'abord de la majesté des Ecritures, ils sentirent que la heurter de front, ce serait insulter trop ouvertement à la raison et au bon sens. Ils s'enveloppèrent donc au commencement d'une dissimulation profonde, et jetèrent dans leur langage quelque chose d'obscur et d'embarrassé qui pût tromper les sages et éblouir les ignorans. Toujours prêts à se rétracter lorsque la puissance séculière lève le bras pour les frapper, ils glissent furtivement leurs livres dans le public, et se servent de noms empruntés; mais, à mesure que s'est accru le nombre de leurs disciples, ils sont devenus plus hardis; bientôt ils se crurent assez affermis pour tout tenter impunément. Le croirait-on? ils n'ont point rougi d'altérer la pureté de l'Ancien et du Nouveau-Testament, tantôt en dénaturant les textes qu'ils en apportent, tantôt en les traduisant d'une manière ridicule, tantôt en les parodiant et en les travestissant en ouvrages dangereux et profanes. Qui pourrait raconter et leurs imprécations évidemment fausses, et leurs coupables calomnies, et leurs railleries malignes? Proposent-ils une objection, on n'y répondra jamais, nous disent-ils avec assurance, quoiqu'elle ait été cent fois résolue. Nomment-ils des monumens pour les opposer à nos monumens sacrés, ils en inventent, et les annales les plus incertaines des anciens peuples deviennent pour eux des démonstrations. Et vous, saints docteurs de la primitive Eglise, savans évêques, quel portrait n'ont-ils pas tracé de vos personnes pour diminuer l'autorité de vos écrits? Ah! vous n'êtes plus ces prêtres selon le cœur de Dieu, ces prêtres qui pleurent les péchés du peuple entre le vestibule et l'autel, les pères des pauvres, les protecteurs des opprimés; ils ont fait de votre courage et de votre constance sur les échafauds un fanatisme aveugle, un stoïcisme insensé; les œuvres de votre charité ne sont à leurs yeux que des œuvres d'hypocrisie, vos pénitences réparatrices qu'un lent et coupable homicide.

Et dans ces derniers temps n'ont-ils pas imaginé de transformer nos grands hommes, les Fénelon, les Bossuet et tant d'autres, en impies, en indifférens? Fénelon un indifférent! Bossuet un impie! Mais leur vie consacrée à la défense de la religion, mais tant de célèbres écrits où sont associés la piété la plus tendre et la foi la plus vive, ces preuves les plus victorieuses ne démasquent-elles pas l'imposture? Non, mes frères, ils sauront éviter des témoignages qui les confondraient. Ces ouvrages, ils en donnent des

éditions nouvelles, et, par des altérations palpables, d'une apologie à la religion, ils en feront une de l'impiété, et nous laisserions ignorer la honte de ces fraudes! et, sous prétexte d'une charité mal entendue, nous ne déchirerions pas le voile trompeur dont ils se couvrent! nous ne communiquerions pas à vos ames la sainte indignation dont les nôtres sont pénétrées! et nos enfans, nos chers enfans périraient égarés par de tels guides sans que nous osassions élever la voix! Qu'on mette plutôt des bornes à notre zèle, qu'on éloigne de nos cœurs le désir ardent de votre salut, ou nous dirons sans cesse que les mauvais livres n'étant point sincères, ils n'ont point les caractères de la vérité.

Un troisième caractère de la vérité, c'est la sagesse et la gravité dans les discussions. Aux tribunaux où l'on décide de la fortune des citoyens; aux conseils des rois, où l'on agite les plus grands intérêts des peuples, quel est le ministre qui osât mêler la légèreté ou la raillerie à leurs importantes déterminations? Sans doute on bannirait de ces augustes assemblées l'homme frivole, le railleur et le cynique impudent; et pourquoi? parce que la vérité doit être la base de leurs jugemens, et qu'elle demande que la sagesse et la gravité soient l'ame de leurs conseils. Or, s'il en est ainsi des affaires du monde, qui, quoique sérieuses, se bornent après tout à la vie présente, quelle sagesse, quelle décence, quelle inviolable circonspection devraient présider aux discussions théologiques! Ici c'est de Dieu que l'on parle, de sa nature, de ses promesses, de ses menaces. Cette vie n'est-elle qu'un exil? Y a-t-il au delà une balance où seront pesées mes pensées et mes actions? L'éternité, l'immuable éternité sera-t-elle témoin de mon bonheur ou de mes tourmens? Certes, mes frères, voilà des questions qu'on ne résout pas dans des bons mots et qu'on ne discute pas par des romans. Telle a été cependant la méthode de nos incrédules.

Que c'est avec raison que les nations voisines nous appellent légers et volages, plus admirateurs de l'esprit piquant que de l'homme raisonnable! Le peuple, enfant qui rit de ses malheurs, fait des chansons sur ses désastres, et va se consoler au spectacle de manquer de pain! Les philosophes modernes saisirent adroitement ce travers de la nation, et crurent pouvoir renverser par des plaisanteries indécentes, des saillies, des pointes et des épigrammes, ce qu'ils n'avaient pu ébranler par leurs raisonnemens. Dès lors on vit nos plus redoutables mystères convertis en rêves d'une imagination malade, nos cérémonies en pièces de théâtre, nos sacremens en usages passés de mode, des ministres du Dieu vivant métamor-

phosés en séducteurs des peuples, et la religion des plus beaux génies offerte comme le centre de toutes les superstitions.

A la tête de ces railleurs marchait le patriarche de l'incrédulité, tour à tour historien, moraliste, commentateur, romancier : le rire de malignité qui se peignait sur ses lèvres a passé dans ses écrits ; sa plume légère et facile a tout effleuré, tout flétri : en vain se cache-t-il derrière des noms respectables, on reconnaît sa figure à l'aigreur du style, l'entassement des sarcasmes, la licence des pensées et des expressions : ébranler en riant les fondemens de la religion et de la société, parer la vertu de fleurs pour l'immoler à la débauche, tracer avec un crayon impur une législation d'immoralité pour cette vie et d'impunité pour l'avenir, c'est avec de telles découvertes que cet oracle du mensonge se fit tour à tour à tous les penchans, à tous les caractères, pour tout pervertir et tout perdre. Ose-t-on le contredire, dévoiler son ignorance et sa mauvaise foi, le suivre et le combattre jusque dans la fange et l'ordure où il aimait à se souiller ; il couvre nos apologistes d'un ridicule sanglant ; jaloux de voir l'univers aux pieds de Jésus-Christ, l'insensé forma le projet de le précipiter du ciel, et la religion tremble de ses secousses, elle regrette presque son dernier âge et la fureur de ses tyrans. Pendant que cet homme aussi célèbre par l'orgueil de sa vie que par les circonstances de sa mort entraînait tous les esprits frivoles au char de la philosophie, un étranger, son rival, séduisait ceux qui se piquaient de raison par ce que l'éloquence a de plus mâle et de plus vigoureux, par les séductions et les sophismes que l'esprit humain peut rassembler. Celui-ci apparut à son siècle comme un des prodiges faits pour opérer de grandes révolutions dans le bien ou dans le mal ; fier de sa force, il crut pouvoir trouver assez de ressources dans son profond génie et dans les richesses de son imagination pour abattre d'une main ce qu'il élevait de l'autre, et, tout en prenant la vérité pour devise, il passa ses jours à se jouer de la vérité. Ainsi il fut l'apologiste du duel, et renversa son apologie par des argumens sans réplique ; célébra le suicide comme le dernier terme de l'héroïsme ; et le peignit ensuite sous les traits les plus hideux ; il préconisa l'impureté, et en fit sentir toute l'horreur ; il s'éleva contre les romans, et fit le roman le plus dangereux ; il ébranla jusqu'aux dogmes de l'existence de Dieu, et combattit les athées par des argumens invincibles ; il attaqua la religion chrétienne par des raisons captieuses, et la célébra par les plus sublimes éloges. Philosophe, le plus fougueux des philosophes, il méprisa ses semblables et apprit aux autres à

les mépriser, toujours en contradiction avec lui-même, jusqu'à ce que, fatigué de la société des hommes qu'il avait colomniés, il se précipitât lui-même dans la tombe, emportant comme ses pareils la célébrité qu'il ambitionnait, mais une célébrité d'opprobre et d'ignominie. Et maintenant, où sont ces hommes superbes? Ils ne sont plus, et le Christianisme a vaincu leurs ligues impies et leurs impuissantes fureurs: *Et flaverunt venti, et venerunt flumina, et irruerunt in domum illam et non cecidit.* Ils ne sont plus! que dis-je, ils vivent dans leurs livres; là respirent en traits de flammes et leur haine implacable contre le ciel, et leurs passions indomptées, et le fiel de leur langue, et la corruption de leurs cœurs, pour annoncer à toutes les générations à venir qu'ils furent les vils esclaves du mensonge et les persécuteurs infatigables de la vérité: tels les portraits de Néron et de la vieille Rome demeurent éternellement suspendus aux monumens pour perpétuer à jamais l'incontestable souvenir de leurs attentats; leurs projets sanguinaires et leur vie féroce respirent sur la toile inanimée; leurs yeux encore étincelans de fureur et leur bouche entr'ouverte répètent encore ce vœu: Que le genre humain n'a-t-il qu'une seule tête pour l'abattre d'un seul coup et régner sur des ruines!

Un quatrième et dernier caractère de la vérité: elle est bienfaisante dans ses effets. Les arts et les sciences utiles ne sont que l'application de certaines vérités aux besoins de l'homme. Le bien lui-même n'est que le vrai rendu sensible. Voilà pourquoi la religion chrétienne, qui a le dépôt de toutes les vérités, fut à sa naissance la mère de toutes les vertus; elle couvrit le monde de ses bienfaits, parce qu'elle l'éclaira des seules véritables lumières. Pour éprouver les doctrines, il faut considérer leurs résultats: l'arbre se juge par les fruits. Or, quels ont été les fruits des ouvrages contre la religion? S'il y avait dans l'histoire une suite d'événemens déplorables liés aux livres de la philosophie comme l'effet est lié à la cause, comme la pratique est liée à la théorie, comme l'exécution est liée à la volonté, ces funestes événemens nous instruiraient assez de ce que doit produire parmi nous la propagation de pareils ouvrages. Or, qu'est-ce que la révolution française? Cette révolution n'est pas, comme on voudrait le persuader aux générations naissantes, un torrent grossi tout à coup par des eaux inconnues, qui a tout ravagé, tout englouti dans sa course impétueuse. Cette révolution, avec ses inexpiables horreurs, n'est autre chose qu'une législation complète, une série de décrets froidement discutés et adoptés, un code de législation enfin, où, à la

honte éternelle de l'humanité, les lois sanctifient de leur nom les spoliations, les meurtres, toutes les iniquités ensemble. Quel est le crime social commis à cette fatale époque qui n'ait été précédé et ordonné par une loi? Mais ces lois de sang n'étaient pas l'expression de la volonté générale du peuple qu'elles opprimaient; elles étaient donc l'expression de la volonté particulière des législateurs; mais s'ils ne les ont faites qu'avec l'esprit, les principes et les propres termes des ouvrages philosophiques, ces ouvrages seuls les ont inspirées, et c'est à eux seuls que nous devons la révolution. Or, entrons dans le lieu des séances, si toutes nos provinces y comptent des députés, les doctrines dominantes alors y comptent des mandataires, et la religion, la monarchie et la philosophie ont leurs représantans dans les assemblées. Là ces trois puissances s'étaient renfermées en champ clos pour vider leurs différends, et la France étonnée contemplait le combat que se livraient des croyances opposées pour conquérir l'empire du monde; la lutte fut violente, mais la philosophie l'emporta sur ses rivales. J'en atteste et la loi qui renversa la monarchie, et la loi qui la fit monter vivante sur un échafaud, et la loi qui punit de mort la prière publique et le culte de Jésus-Christ, et cette longue suite de décrets lamentables qui porteront l'épouvante et l'horreur dans l'ame de nos derniers neveux. L'arbre est donc jugé par les fruits.

Mais si l'expérience ne parlait pas assez haut, croyons-en les ennemis de la religion et de la monarchie; ne fondent-ils pas sur la publication et la propagation des livres impies les succès des complots qu'ils trament dans l'ombre, ne les répandent-ils pas dans nos villes pour y nourrir les esprits des plus injustes alarmes, dans les campagnes et les chaumières pour y semer les germes du mécontentement et de la révolte, dans les paisibles asiles de l'enfance pour en faire le théâtre de l'insubordination et de l'anarchie, partout enfin, pour apprendre à secouer le joug de toute légitime puissance? (Le même.)

On ne peut lire les mauvais livres contre la religion sans s'exposer à perdre l'innocence.

Quel est, Chrétiens, le plus sûr moyen d'éteindre la foi dans les esprits? c'est de corrompre les cœurs fatigués, de travailler en vain à détruire la religion par des sophismes. Les philosophes prirent cette route abrégée pour l'étouffer de bonne heure dans les ames: de prédicateurs de l'impiété ils devinrent professeurs du

crime, et à la place des livres polémiques ils substituèrent les romans. Ici comme dans leurs autres ouvrages, ils surent s'accommoder à toute espèce de lecteurs : aux libertins effrontés ils adressèrent des romans où le vice est mis à nu dans toute sa difformité; aux demi-chrétiens qui croient et n'ont pas la force de pratiquer leur croyance, des romans où, sous les ombres de la retenue, sont lancés de temps en temps des traits libres et sans pudeur; aux ames pieuses et ferventes, des romans où la vertu semble respectée, mais qui n'en recèlent pas moins un venin mortel. Or, je soutiens que tous ces romans sont funestes à l'innocence, parce qu'ils n'ont pas les caractères de la vertu.

Nous portons au milieu de nous-mêmes un foyer de corruption et le germe de tous les vices. Semblable à une république dans l'anarchie, notre cœur est le théâtre des plus affreuses révolutions, et les passions y causeront les plus affreux ravages, si la vertu ne domine sur elles en souveraine et ne les régit avec un sceptre de fer. Voilà ce qui explique toutes les parties du précepte si salutaire de la vigilance chrétienne, la fidélité à peser les plus légères pensées au poids de l'Évangile; une attention perpétuelle à prendre garde que les sens ne peignent rien d'impur à l'imagination, ou qu'ils n'éveillent dans l'ame des émotions dangereuses; la modestie dans les regards; et surtout l'obligation sévère qu'elle nous impose de fuir sans cesse les occasions de chute, parce qu'il est écrit : Le Seigneur jugera non seulement vos œuvres, mais il pèsera rigoureusement vos pensées : *Qui interrogabit opera vestra et cogitationes scrutabitur.* Or, quel est le but des romans? je ne parle pas des romans infâmes qui lèvent tout voile de décence, bravent tout sentiment de pudeur, et qu'on ne rendit jamais sans rougir à ceux qui les prêtèrent. Pourquoi souiller inutilement ma bouche et vos oreilles? l'honnêteté et la raison sont éteintes en ceux qui n'ont pas honte de parcourir leurs pages corruptrices; mais je parle de ces romans dont la première vue n'offre rien d'odieux, et qu'un monde frivole met au nombre des amusemens permis. La vertu, disons-nous, réprime les mauvaises pensées et les mauvais désirs, et les romans les font naître; la vertu enchaîne les penchans déréglés, les romans les éveillent et les enflamment. Différens pour les situations et le détail des passions; la scène est toujours occupée par deux personnages principaux, brûlant l'un pour l'autre de feux illégitimes; les aventures multipliées, les accidens ménagés avec adresse, les descriptions, tout se ressent de l'intrigue; toujours, puisqu'il faut le nommer ainsi, c'est toujours l'a-

mour profane qu'on vous montre à sa naissance dès les premières lignes, qui va croissant dans les suivantes, qui éclate dans le cours de l'ouvrage, et qui après des obstacles accumulés à plaisir, triomphe sans cesse du devoir et de la vertu. Mais que devient l'Evangile dans cette victoire du vice? L'Evangile! on ne croit pas communément en transgresser les préceptes par une pareille lecture. Et pourquoi sont-ils donc faits ces commandemens d'enchaîner nos passions, de mortifier l'ardeur de nos sens, de tenir notre cœur dans le calme et la paix, si ce n'est pas un mal de lire des livres qui n'ont d'autre fin que de déranger le cœur de sa place, de vous mettre hors de vous-même, d'embraser vos passions; des livres auxquels la poésie a prêté ses richesses, la prose ses plus brillantes figures, pour rendre plus aigus et plus pénétrans les traits empoisonnés qu'ils enfoncent dans l'ame; des livres où tous les penchans sont favorisés, où ceux qui nous dominent reçoivent un nouvel éclat et nous rendent moins capables de résister; qui tournent la sagesse en ridicule, et substituent un jargon scientifique à la pratique des vertus? Vous voulez être pieux et lire des romans; c'est impossible, il faut renoncer à l'un ou à l'autre. Ecoutez, et je vous laisse juges.

Qui ne croirait porter un coup mortel à son innocence en écoutant volontiers des discours qui blessent la pudeur? Sans doute il n'appartient qu'à des âmes profondément perverties de leur prêter une oreille favorable : or, la lecture des romans est tout autrement dangereuse que les mauvais discours. Ceux-ci, prononcés tels que l'esprit les conçoit dans le moment, sont en général diffus et sans force; ils présentent le mal qui révolte, ou ne lui donnent pas cet air piquant qui le fait goûter. Ceux-là, au contraire, travaillés avec art dans le silence du cabinet, s'attachent au choix des termes, couvrent sous des expressions décentes des idées qui ne le sont pas, et dérèglent le cœur, moins par ce qu'ils disent que par ce qu'ils laissent à deviner. Ceux-ci, dénués de figures qui plaisent, de ces traits brillans qui étonnent, de ces à-propos qui charment toujours, ne font qu'une impression légère; ceux-là, ornés des plus gracieuses images, de portraits vifs et animés, de détails touchans, de descriptions attachantes, s'insinuent dans le cœur du lecteur, le flattent, le caressent jusqu'à ce que soit venu le moment de lancer le trait qui doit le corrompre; ceux-ci, la plupart du temps prononcés par des personnes qu'on connaît peu réservées, nous trouvent déjà prévenus contre eux; ceux-là, placés à dessein dans une bouche innocente et naïve, font doucement couler le vice

dans l'ame comme le serpent se glisse sous les fleurs. Plus dangereuse que les mauvais discours, la lecture des romans est encore plus pernicieuse que les mauvais exemples. Jésus-Christ a lancé les plus foudroyans anathèmes contre le scandale; eh bien! rassemblez tout ce que le scandale peut avoir de honteux, vous le trouverez dans les romans.

Scandale d'irréligion et d'impiété. Ah! vous verrez les personnages qu'on met en scène renfermés dans le cercle étroit de leurs intrigues, vanter les charmes d'une beauté qui se fane, disserter sur les plaisirs et les divertissemens, prostituer leurs hommages à la créature et sourire de pitié au seul nom de religion et de sagesse : *Edamus et bibamus*, *cras enim moriemur*. Scandale de tromperie et de mensonge. Ah! par un indigne renversement de toutes les convenances, vous verrez des pères et des mères applaudir honteusement aux passions de leurs enfans, les favoriser de tout leur pouvoir dans les entreprises les plus criminelles. Vous entendrez l'éloge de la volupté sortir de la bouche des personnes consacrées à Dieu, et l'art funeste de plaire enseigné par ce qu'il y a de plus respectable et de plus chrétien.

Scandale de désobéissance et d'outrages envers les parens. Là vous apprendez à mépriser leurs leçons, à former des liaisons dangereuses contre leur volonté, à les traiter de censeurs incommodes, à les plonger dans le désespoir, et, après les avoir abreuvés d'amertume et rassasiés d'outrages, à fuir la maison paternelle pour vivre en paix au sein de la licence.

Scandale de colère et de vengeance. Là passeront sous vos yeux des hommes qui ne respirent que la fureur des duels, qui poursuivent leurs ennemis de royaume en royaume, jusqu'à ce qu'ils se soient baignés dans leur sang. Des femmes vendues au crime, sujettes à tous les transports de la colère, à tous les emportemens de la jalousie.

Scandale d'ambition, de haine, de soupçon, d'envie, de cruauté, de toutes les passions. Ce sont elles qui meuvent tous les ressorts, décident des événemens, et qui sous des couleurs allégoriques exhalent une contagion pestilentielle plus dangereuse que les mauvais discours et les mauvais exemples. La lecture des romans est encore plus pernicieuse que les mauvaises compagnies. C'est toujours par hasard qu'on se trouve dans une société mal composée, et la bienséance avertit de se tenir sur ses gardes ; mais un roman, on le lit dans la solitude; l'esprit occupé de sa seule jouissance goûte tout ce qui le contente; assuré, ce semble, qu'on peut le

quitter à volonté, on se promet de le repousser au loin à la moindre émotion. Mais est-on arrivé à une situation critique pour la vertu : d'un côté la conscience avertit du péril, de l'autre nous sommes poussés par le désir de connaître le dénouement; et dans ces combats des plaisirs et du devoir, le cœur se trouble, l'imagination s'enflamme, l'œil poursuit..... On a désiré le mal. Mais voici quelque chose de plus fort encore : telle est notre nature et le désordre de nos inclinations que, par un je ne sais quoi qu'on ne pourrait définir, nous sommes portés vivement à nous intéresser aux personnages dont nous lisons l'histoire; ainsi nous désirons le succès de leurs entreprises, nous partageons leurs joies et leur tristesse; leurs maximes sont nos maximes, nos pensées se confondent avec leurs pensées : ce serait donc étrangement s'abuser que de prétendre demeurer indifférent à la lecture d'un roman. Veillez tant qu'il vous plaira sur vous-mêmes, votre cœur s'échappera à votre insu pour partager les passions du héros ou de l'héroïne. Ce qu'ils méditent de contraire à la loi de Dieu, vous le méditerez avec eux; les lieux qu'ils fréquenteront, vous les fréquenterez ensemble; vous serez de moitié dans leurs faiblesses et leurs égaremens. Quelquefois leur conduite vous paraîtra peu conforme aux règles de la morale; vous ne les suivrez qu'en tremblant dans des pas difficiles où leur impudence les engagera; mais enfin, prévenus de la vertu dont on n'aura pas manqué de vous faire un pompeux étalage, vous traiterez de vains scrupules les plus justes alarmes.

Une indiscrète curiosité met un roman entre les mains de cette jeune personne; tout est nouveau pour elle dans le monde inconnu où ce livre la transporte : les personnes qui y figurent ne ressemblent pas à celles qu'elle fréquente; il règne dans leur langage un ton emphatique et tendre; leur caractère, leurs mœurs ont je ne sais quoi d'imaginaire. Elle se plaît d'abord avec ces brillans fantômes; plus elle avance, plus le charme agit avec force, plus l'enchantement augmente. Bientôt son cœur assiégé, battu de toutes parts, s'ébranle, s'enivre, s'amollit; il se remplit d'une inquiétude jusqu'alors inconnue; il est tourmenté par des désirs vagues dont l'objet ne tardera pas à se manifester. Voyez-la maintenant, elle dont la sagesse et la modestie faisaient le plus bel ornement, ne se repaître que de ce qu'elle a lu, y songer, y rêver sans cesse; ne trouvant plus les jours assez longs, passer furtivement les nuits à la lecture qui l'a séduite; voyez-la verser sur des fables des larmes qu'elle versa autrefois au pied des autels; encore quelques jours, et elle ne supportera qu'avec peine l'idée du travail et de

toute occupation sérieuse, et ses mains défaillantes ne pourront plus manier l'aiguille ou le burin; encore quelques jours, et la morale des romans prendra la place de la morale évangélique, et leurs vertus seront échangées avec les vertus chrétiennes. Amour de plaire, amour des amusemens frivoles, passion des bals et des danses, comme des bêtes féroces, se disputent leur proie et la déchirent; toutes les passions déchirent son ame. Heureuse si, en s'attendrissant nuit et jour sur des malheurs chimériques, elle n'épuise pas tellement sa sensibilité qu'il lui reste encore une larme à donner aux véritables misères de ses semblables! Heureuse si, à force de s'attacher à des êtres fabuleux, elle ne se détache pas de ceux que la nature lui faisait un devoir d'aimer! Heureuse si, familiarisée avec de grands désastres et des revers hors de nature, elle peut encore s'intéresser aux peines, aux infirmités d'un père ou d'une mère dans les souffrances! Heureuse si, en s'arrêtant au libertinage des pensées. . . Que dis-je? Jamais fille sage n'a lu de romans! Elle peut voiler sa honte aux regards; mais il est certain que, sous une réputation brillante, elle cache un front flétri par le déshonneur. Celui qui l'a dit s'y connaissait trop bien: jamais fille chaste n'a lu de romans. Aujourd'hui, depuis quatre-vingts ans que les presses de l'Europe ne vomissent que de ces sortes d'ouvrages, la corruption s'accroît outre mesure: des palais des grands de la terre elle s'est glissée jusque dans le réduit obscur. Aujourd'hui que l'on commence à enseigner les sciences dans les romans, les fortunes sont renversées par le luxe qu'ils inspirent, les jeunes gens redoutent les liens du mariage; l'art sublime de Raphaël est prostitué pour faire respirer sur la toile et sur le papier ce que les livres renferment de plus infâme; les mauvais tableaux chassent des maisons les Christ et les images des Saints; les familles gémissent des désordres qui se multiplient au milieu d'elles; les parens se plaignent de l'inconduite de leurs enfans; ils pleurent avec des larmes de sang leurs égaremens déplorables, et, chose étrange, ils n'arrachent pas de leurs mains les livres qui les corrompent; ils s'étonnent de les voir empoisonnés, et ils leur apprêtent le poison: ô funeste aveuglement! Qu'une personne charitable leur désigne la source du désordre: Oh! il n'y a pas de mal à cela, répondent-ils froidement, les livres ornent l'esprit! Mais l'innocence qu'ils ravissent, qui vous la rendra? Mais l'agitation et le trouble dans lequel ils plongent, qui vous en délivrera? Mais le bandeau fatal dont ils couvrent les yeux de ceux qu'ils conduisent à leur perte, qui le déchirera? Mais la soif ardente des plaisirs

qu'ils allument, qui l'apaisera? Mais ces désirs, ces actions honteuses qu'ils inspirent, qui vous en préservera? Mais ces passions indomptables qu'ils nourrissent, ce brûlant incendie dont ils embrasent l'ame, qui l'éteindra? Ces livres ornent l'esprit! et voilà pourquoi nous sommes effrayés de voir la génération présente si précoce pour le crime; et voilà pourquoi l'affreux talent des équivoques, des mots à double sens, des railleries impies, domine avec orgueil dans les sociétés les plus décentes. Ces livres ornent l'esprit! et sommes-nous donc au temps où l'on ne peut apprendre à bien parler qu'en apprenant à mal vivre? Quoi! manquons-nous d'ouvrages propres à orner l'esprit sans gâter le cœur? et les ouvrages des Fénelon, des Massillon et mille autres, ont-ils un style moins pur et moins correct, un coloris moins brillant, des traits moins vifs et moins gracieux? L'histoire ne fournit-elle point un champ assez vaste, sans avoir recours à des fables impures? (LE MÊME.)

Péroraison.

Elle est donc clairement dévoilée l'imposture des livres impies et la trompeuse innocence des romans. Que ferez-vous donc de ces livres qui corrompent les bonnes mœurs? Ah! le Seigneur a pu vous convaincre, mais sans vous il ne vous convertira pas : vous les lirez; et comme l'ombre sanglante d'Abel s'attachait aux pas de Caïn fratricide, ainsi ces images obscènes, ces peintures si licencieuses, ces doutes désespérans, ces remords du libertin et de l'impie noirciront votre ame et déchireront votre cœur. Vous les lirez; et ces grandes passions dont vous aurez puisé le germe dans ces lectures infâmes, vous y serez abandonnés, et des chutes éclatantes feront peut-être l'opprobre de vos familles; et ces excès se reproduiront dans vos enfans à qui vous les aurez transmis, et ils se livreront au libertinage le plus effronté sous vos yeux, et ils rendront vos jours amers et vos années misérables.

Et vous, à qui un âge avancé donne, dites-vous, le privilége de tout lire et de ne pas ressentir les mortelles atteintes du vice, tremblez, s'écrie saint Jean-Chrysostôme; à quel âge le cœur de l'homme se flatte-t-il d'être invulnérable? *Et tu putas non posse lædi?* Vous êtes de chair, et il faudrait être de pierre pour lire de tels ouvrages sans crime : *Numquid lapideus es!* Les grottes de la Thébaïde, les chaînes et les cilices n'ont pas été pour tous les vieillards des asiles impénétrables à la volupté; et vous, au sein

de la licence des mauvais livres, vous vous croiriez inaccessibles à la vapeur empoisonnée qu'ils exhalent! Craignez, oui, craignez que les feux secrets qu'ils recèlent ne rallument les feux mal éteints de vos cœurs, et ne vous brûlent jusque dans les glaces de la vieillesse. Encore une fois, mon cher auditeur, que ferez-vous de ces livres? peut-être ne les lirez-vous pas, mais vous les renfermerez, vous les garderez! Vous les garderez! vous les renfermerez! eh bien! à la face du grand Dieu vivant qui vous jugera, vous répondrez des ravages qu'ils causeront après votre mort, des impiétés et des blasphèmes dont ils seront la source; des impuretés, des sacriléges, des abominations innombrables auxquels ils porteront vos fils et vos filles jusques aux générations les plus reculées. Ah! si la religion et la vertu ont encore quelque empire sur votre cœur, si vous êtes jaloux de la conservation de vos fortunes, de votre tranquillité privée et du repos public; si vous n'êtes pas insensible à la perte de votre réputation et de votre honneur, à la félicité de vos familles, brûlez ces livres qui enfantent tous ces maux à la fois; je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher, qu'ils périssent, qu'ils deviennent la proie des flammes, et le Seigneur bénira votre sacrifice, et vous coulerez ici-bas des jours paisibles et sans nuages, jusqu'à ce que se lève pour vous le jour de l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LES MAUVAIS LIVRES.

EXORDE.

Lingua ignis est, universitas iniquitatis.... Inflammat rotam nativitatis nostræ, inflammata à gehennâ, inquietum malum, plena veneno mortifero.

La langue est un monde d'iniquité, un mal inquiet, une source de venin mortel, un feu allumé aux brasiers de l'Enfer, qui dévore tout. (*Jac.*, III, 6 et 8.)

Un feu s'est allumé, depuis plus d'un demi-siècle, en Europe, et menace d'embraser le monde. Ce feu prend dans les esprits et les cœurs, se répand par la parole, se communique aux nations entières, s'attache aux fondemens des états et aux racines de l'arbre social, mine les trônes et les autels, change toute la terre en un vaste volcan, et semble devoir enfin tout détruire dans un incendie universel. Est-ce de l'Enfer que sont parties les premières étincelles de cette flamme? oui, sans doute: *Inflammata à gehenna.* Des hommes pervers ont-ils servi d'instrumens aux puissances des ténèbres, pour la propager et en étendre les ravages? oui, encore. Les discours séditieux et corrupteurs de ces hommes, leurs déclamations impies et furieuses, ont-elles été comme les torches et les brandons, avec lesquels ils ont tout enflammé autour d'eux? oui: l'univers en est témoin, et eux-mêmes ils s'en vantent; c'est leur langue qui a mis tout en feu: *Lingua ignis est.* Mais expliquons-nous, mes frères. Si, pour produire de si terribles effets, ils n'eussent eu que la langue et la voix qu'ils avaient reçues de la nature, le mal qu'ils eussent pu faire eût été fort circonscrit, et nécessairement renfermé avec eux dans le cercle étroit d'auditeurs à qui ils auraient pu se faire entendre: il leur fallait une autre langue bien plus forte, et qui ne se fatiguât jamais; une autre voix bien plus éclatante, et qui pût retentir en tous lieux à la fois; une autre bouche que la leur, et qui pût être toujours ouverte pour répandre et vomir au loin les flots brûlans et sans

cesse renouvelés de leurs calomnies et de leurs blasphèmes. Cette langue infatigable, mes frères, c'est leur plume; cette voix qui retentit partout, ce sont leurs livres; cette bouche qui les vomit nuit et jour, comme un torrent embrasé dont elle inonde toute la terre, c'est, vous me prévenez, c'est la presse, aujourd'hui si féconde, si criminelle, si redoutable aux gouvernemens, à la religion et aux mœurs. Ainsi, pour parler en termes simples et clairs, les mauvais livres et leur circulation funeste, voilà ce feu sorti de l'abîme, qui a causé un si fatal embrasement, et presque incendié les deux hémisphères: *Lingua inflammat rotam nativitatis nostræ, inflammata à gehennâ.* Les mauvais livres multipliés jusqu'à l'infini, traduits dans toutes les langues, répandus avec une profusion sans bornes dans toutes les contrées, remplissant toutes les bibliothèques, pénétrant dans toutes les demeures des hommes, depuis le palais du riche et le cabinet du savant, jusqu'à la cabane du laboureur, à l'atelier de l'artisan, au réduit du pauvre; corrompant tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions, tous les peuples: voilà ce monde d'iniquité dont nous parle l'Apôtre, et qu'il nous est impossible de méconnaître: *Lingua universitas iniquitatis.* Les mauvais livres soufflant la révolte et la guerre contre le Dieu du ciel et contre toutes les puissances légitimes de la terre; troublant l'Eglise, l'état, les familles et toute la société humaine; réveillant, enflammant toutes les passions violentes et haineuses; provoquant les discordes, les guerres, le bouleversement des empires: voilà ce mal inquiet qui porte partout l'agitation et le désordre, et ne laisse plus rien de tranquille dans l'univers: *Lingua inquietum malum.* Les mauvais livres outrageant à toutes les pages la vérité et la pudeur; enseignant la science du mal et l'art odieux du mensonge; faussant tous les esprits par leurs sophismes; souillant toutes les imaginations par leurs peintures lascives; étouffant jusqu'au germe de la vertu dans les cœurs, et y semant tous les vices: voilà cette source de poisons impurs, qui répand en tous lieux l'infection et la mort: *Lingua.... plena veneno mortifero.* Enfin, mes frères, car il faut achever cet effrayant tableau: tout ce que nous voyons de maux qu'on ne saurait assez pleurer; les crimes les plus inouïs et les plus énormes, devenus des événemens ordinaires qui ne causent plus de surprise; les plus horribles catastrophes offertes en spectacle journalier à une froide curiosité, qui n'en est plus même réveillée: le génie des révolutions parcourant les deux mondes, et dictant des lois au pouvoir; les bases éternelles de l'ordre, renversées; l'injustice convertie en

droit, la licence nommée la règle; tout ce que les générations révéraient comme sacré, depuis six mille ans, voué à la risée et au mépris; les plus monstrueux paradoxes du libertinage et de l'impiété, passés en maximes et en doctrine; les mœurs perdues, la foi presque éteinte, l'humanité même oubliée: voilà les fruits des mauvais livres, ce nouveau rejeton empoisonné de l'arbre de la science, qui, nous faisant comme une seconde plaie originelle, a encore une fois perverti et dégradé le genre humain: *Lingua... maculat totum corpus.* Qu'elle est profonde cette plaie, mes frères! qu'elle est envenimée! osons la sonder aujourd'hui, et découvrir à vos yeux toute la corruption qu'elle renferme. Vous frémirez d'horreur, mais du moins le mal sera connu tout entier, et l'on sera forcé de conclure qu'il faut y trouver un remède, ou périr.

Pour traîter mon sujet dans toute son étendue, il faudrait considérer les mauvais livres sous un triple rapport, et vous montrer qu'ils sont: premièrement, pour les mœurs et pour la religion, le plus dangereux des fléaux; secondement, pour l'humanité entière, un principe actif et terrible de destruction; troisièmement, pour la France en particulier, un sujet de honte et une source de calamités. Mais ce serait embrasser un dessein immense, et ne pas me renfermer assez strictement peut-être dans les limites du ministère que j'exerce. Je croirai en dire assez pour l'acquit de mon devoir, et pour votre instruction, en me bornant à faire voir tout ce que les mauvais livres ont de funeste, d'abord pour les mœurs, en second lieu pour la religion; et tel sera le partage de ce discours.

Grand Dieu! en donnant à l'homme que vous avez fait une volonté libre, vous lui avez dit: « Evite le mal, et fais le bien; » c'est l'abrégé de toute votre loi. Des hommes rebelles à cette loi sainte, et ligués avec l'Enfer contre vous, ont dit: Anéantissons le bien, établissons le règne du mal sur la terre. Leurs plumes audacieuses, mensongères et impures, voilà leurs armes pour vous combattre la mienne, pour repousser leurs traits, sera votre divine et toute-puissante parole.

Qu'elle soit donc sur mes lèvres, ô mon Dieu! cette parole de force et de lumière, qui a vaincu le monde, et confondu les faux sages de tous les temps; que mon esprit se taise, que votre esprit seul se fasse entendre, et qu'à sa voix, les ténébres amassées par l'esprit d'erreur se dissipent: *Exurgat Deus, et dissipentur ini-*

mici ejus [1]. *Ave, Maria.* (Le P. de Mac-Carthy, *Funestes effets des mauvais livres.*)

Les mauvais livres sont pour les mœurs le plus dangereux des fléaux.

Avez-vous jamais considéré, mes frères, quel puissant corrupteur est un mauvais livre? Corrupteur, en premier lieu, séduisant et agréable, enfanté par le talent funeste de quelque maître habile dans l'art de pervertir les hommes; qui n'a rien négligé ni pour l'orner de toutes les graces qui charment et captivent les esprits, ni pour l'armer de tous les traits qui font dans les cœurs de profondes et mortelles blessures. Corrupteur, secondement, effronté, qui ne peut rougir, qui ne s'arrêtera pas aux limites où s'arrêterait quelquefois l'homme le plus dissolu; qui, sans rien respecter, épanchera jusqu'à la dernière goutte, dans le sein du lecteur, le venin impur dont il est rempli. Corrupteur, enfin, qu'on écoute sans honte, parce qu'on est seul avec soi-même en l'écoutant; qu'on écoute à loisir, et pendant les heures entières du jour et de la nuit, jusqu'à ce que la contagion qu'il répand ait infecté tous les sens, et gagné la substance même de l'ame.

Suivez des yeux ce jeune homme, qui vient de saisir, pour la première fois, un de ces détestables livres, de ces conseillers muets d'iniquité, dont tout est plein aujourd'hui. Voyez comme, impatient de connaître mille honteux secrets, il court s'enfermer avec ce précepteur du vice, pour recevoir, sans distraction et sans témoin, les pernicieuses leçons qu'il en attend! Voyez, dès qu'il est seul, comme il s'attache et se colle sur ces feuilles corruptrices, suçant avidement un poison mortel, qui passe aussitôt dans ses veines et pénètre jusqu'à ses entrailles; qui l'enivre, l'agite, le brûle et le jette dans une sorte d'inexplicable délire! Déjà il ne se reconnaît plus lui-même. Que d'abominables fantômes sont entrés tout à coup dans son imagination! que de criminels désirs se sont élevés à la fois dans son cœur! que de passions d'ignominie se sont éveillées en un moment! Où est-il? que va-t-il devenir? écoutera-t-il encore la voix de la pudeur, du devoir, de la conscience, de la vertu? Son nouveau maître vient de lui apprendre que la pudeur est une faiblesse, le devoir un vain mot, la conscience un préjugé, la vertu une chimère; que l'homme, loin de rougir, doit se glorifier de suivre les penchans de la nature; que son unique devoir est de

[1] Ps. LXVII, 1.

procurer son bien-être; que son droit est de le chercher partout où il le trouve; que ce qui plaît est toujours honnête, et que le vice qui promet le bonheur n'est plus vice, mais vertu: que telle est la doctrine de nos sages, de nos philosophes, de nos écrivains fameux, de nos grands hommes; et que toutes les maximes contraires sont reléguées parmi ces vains scrupules et ces superstitions des temps d'ignorance, dont les lumières du siècle nous ont délivrés pour toujours. O infortuné jeune homme, quelle science vous venez d'acquérir! quels biens vous venez de perdre! qui vous rendra tout ce qu'une lecture de quelques instans vient de vous ravir? Vous l'aviez commencée innocent, vous la finissez pervers. Le germe de tous les crimes vient d'être jeté dans votre sein : il se développera, et bientôt il portera ses fruits. Ces passions dont vous éprouvez les premières révoltes, bientôt furieuses et indomptées, vous emporteront dans tous les excès, vous précipiteront dans tous les gouffres du désordre. Cette raison, déjà obscurcie, s'enfoncera bientôt dans les plus épaisses ténèbres, et embrassera, comme de sublimes vérités, tous les monstres de l'erreur. Ces doutes encore timides sur les principes fondamentaux de la morale, se changeront en un audacieux mépris et une aversion déclarée pour toute règle des mœurs; vous ne distinguerez plus le bien du mal que par votre amour effréné pour le mal, et votre implacable haine pour tout bien. Vous ne mettrez de différence entre l'homme et la bête, que pour exalter la bête et ravaler l'homme, vanter le brutal instinct, décrier la sévère et importune raison. Fléau de la société, vous ne chercherez autour de vous que des proies à dévorer, que des victimes à sacrifier à vos infâmes convoitises; quand vous serez las de les satisfaire et que la satiété aura amené le dégoût, vous trouverez d'autres jouissances plus odieuses, dans le plaisir de nuire et de corrompre, d'étendre l'empire du vice et des plus funestes doctrines, de multiplier le nombre des hommes aussi dissolus, aussi pervers que vous-même: jusqu'à ce que, vous consacrant enfin sans réserve, par des vœux et d'horribles sermens, à l'œuvre d'iniquité, vous entriez dans quelqu'une de ces grandes ligues, autrefois si secrètes, si connues aujourd'hui, où l'on s'associe, au nom des Enfers, pour la destruction de toute morale et de toute vertu sur la terre. Voilà, mes chers auditeurs, où conduisent les mauvais livres; voilà les conversions qu'ils opèrent, et les dévouemens qu'ils inspirent.

Calculez donc, si vous le pouvez, le ravage que doivent faire trois millions d'exécrables volumes, disséminés dans toutes les

parties d'un vaste empire, et produisant à toute heure, sur des millions de lecteurs à la fois, les effets que je viens de décrire. Non, celui qui mêlerait dans l'air que nous respirons, et ferait circuler avec lui, dans nos villes et nos provinces, ces germes de corruption et de mort qui engendrent les contagions et les pestes, ne ferait pas plus efficacement mourir les corps, que cet effroyable débordement de productions impures et empoisonnées ne fait mourir les ames, ne tue les mœurs, n'éteint chez tout un peuple ces sentimens d'honnêteté, de probité naturelle, qui sont le principe de vie des sociétés humaines! O Dieu! il me faudrait bien plutôt des larmes et des sanglots que des paroles pour exprimer la profonde et amère douleur qui me pénètre, en voyant partout étalés, aux yeux de tous les âges et de tous les sexes, les ouvrages cyniques et effrontés, fruit d'une dépravation sans bornes, provocateurs de tous les genres de désordres et de scandales, et dont les titres seuls, en insultant à la décence publique, semblent proclamer qu'il n'y a plus pour nous de pudeur, et qu'un grand royaume n'est plus tout entier qu'une grande école d'immoralité et de licence. Faut-il s'expliquer davantage? faut-il désigner ici et ces poèmes affreusement célèbres, qu'on croirait dictés par la luxure elle-même, que personne ne peut nommer sans rougir, et que tout le monde lit? et ces romans fameux, au front desquels leurs auteurs mêmes ont écrit, que les ouvrir seulement c'est être déjà perdu, et qui n'en sont pas moins l'ornement de toutes nos bibliothèques? et ces sacriléges parodies de nos saintes Écritures, où un langage divin est travesti, par le plus monstrueux attentat, en langage des esprits immondes? et ces *confessions* éhontées, où de prétendus sages, pour encourager tous les vices et s'en montrer les parfaits modèles, racontent avec complaisance les turpitudes et les infamies à peine croyables de leur vie? et ces traités *des mœurs*, qui sont la débauche mise en axiomes, et la dissolution en précepte? et ces traités *d'éducation* tout animale, où l'institution de la jeunesse est réduite toute entière au développement de l'instinct physique, et des facultés qui nous sont communes avec la brute? et ces livres tout matériels *de l'esprit*, où l'on nous apprend que le corps est tout l'homme, et que les plus sales voluptés sont pour lui l'unique et le souverain bien?... Je m'arrête de lassitude, de dégoût et de honte : et cependant ce sont là les œuvres, non de nos plumes vulgaires, mais de nos génies vantés, des coryphées de notre philosophie, des législateurs de notre nouvelle morale, des oracles du siècle des lumières. (Le même.)

Même sujet.

Mais je vous demanderai : connaissez-vous la cause de cette effrayante maladie à laquelle nous sommes en proie, ce monstre qui dévore une partie de la génération présente; cette fièvre brûlante qui dépeuple nos villes et nos campagnes; je veux parler du suicide? Savez-vous pourquoi tant de jeunes personnes, heureuses en apparence, tranchent le fil de leurs jours par une mort tragique? pourquoi tant de jeunes gens à qui la fortune sourit attentent à leur vie par le poison ou par le fer? pourquoi les tristes lieux bâtis sur le courant de nos rivières pour recevoir les cadavres les vomissent au dehors, trop étroits pour les contenir? Infortunés, ils ont appris dans des livres impies que tout finissait avec la vie, et que nous étions les maîtres d'en disposer au gré de nos désirs! Savez-vous pourquoi le plus noir égoïsme dessèche les cœurs, jette un glaive de division au sein des familles et mine à petit bruit la constitution des états? Savez-vous pourquoi l'or et l'argent sont les seules divinités qu'on adore? c'est qu'on a appris dans des livres impies que l'intérêt personnel, et non la vertu, devait être la règle des actions des hommes. Savez-vous pourquoi les hommes sont si faibles pour tenir leur parole, les femmes se respectent si peu elles-mêmes, la pitié, la bonne foi, l'amitié, l'honneur ne sont déjà plus qu'un vain nom? pourquoi les tribunaux jugent des parricides, où retentissent chaque jour des plaintes d'un père ou d'une mère outragés par des enfans ingrats? pourquoi le peuple est dans l'abrutissement, les orgies et l'intempérance? c'est qu'on a vu dans des livres impies que, pour être heureux, il fallait violer les droits les plus saints, et ne pas rougir de l'excès des désordres : donc les mauvais livres n'ont pas le caractère de la vérité; donc ils enseignent des erreurs; donc vous ne pouvez les lire que pour vous instruire de tout ce qu'il y a de plus funeste.

Mais, me dira quelqu'un, la religion craint-elle la lumière? est-ce un si grand mal d'examiner les objections des incrédules pour les comparer avec les preuves? La religion craint-elle la lumière? Ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les toits, disait Jésus-Christ à ses Apôtres; prêchez-le devant les tribunaux, les juges, les académies des savans, dans le palais des Césars, à temps, à contre-temps, sans craindre ni les clameurs des philosophes ni les raisonnemens des impies et des sophistes : *Quod in ore auditis, prædicate super tecta.* La religion craint-elle la lumière? Depuis dix-

huit siècles ses dogmes et ses preuves sont exposés aux yeux de l'univers; les villes et les campagnes retentissent de la voix des prédicateurs : îles lointaines, déserts, contrées sauvages, comme le soleil, l'Evangile a tout parcouru, tout éclairé; dans les maisons des grands et des pauvres, en tout lieu sont déposées les apologies invincibles de sa Divinité; c'est dans des sources pures qu'elle veut être contemplée, c'est dans des monumens que lui élèvent des défenseurs fidèles qu'il faut la voir parée de toute sa beauté et de tout son éclat. Les objections, vous les y trouverez, dans les propres termes des incrédules qui les ont proposées; mais l'impression qu'elles pourraient ailleurs produire sur vos esprits sera bientôt effacée par les réponses décisives qui les accompagnent; mais, ajoutez-vous, je suis instruit de ma religion, je saurai bien me mettre à couvert des sophismes. Vous êtes instruit de votre religion, donc vous savez qu'elle est véritable; après cela, qu'est-il besoin de lire des livres qui la combattent?

Vous êtes instruit de votre religion, sans doute; mais l'avez-vous approfondie pour n'avoir rien à redouter des ruses et des stratagèmes de l'impiété? Vous ne craignez pas d'être entraîné par tant de moyens perfides de séduire, la vivacité du style, la force de l'éloquence et les charmes de la diction; par ce langage hypocrite d'humanité, de bienfaisance, de raison et de vertu, qui flatte l'orgueil et toutes les passions déréglées, prend toutes les formes et se ménage des intelligences avec les penchans du cœur. Connaissez-vous l'histoire, la chronologie, la physique, l'histoire naturelle et tant d'autres sciences dont on abuse si indignement pour vous aveugler? Oui, mon cher auditeur, vous êtes sans doute suffisamment instruit de votre religion pour la pratiquer avec fruit, mais non pour braver impunément tant de périls à la fois. Aussi l'Eglise, également attentive à prévenir nos chutes et à verser sur nos plaies un baume salutaire, l'Eglise, revêtue de l'autorité du Seigneur, a-t-elle prononcé une solennelle excommunication contre ceux qui lisent les mauvais livres, contre ceux qui les prêtent, contre ceux qui les impriment : périls terribles qui seuls prouveraient d'une manière bien énergique que vous ne pouvez les lire sans vous exposer à perdre la foi, parce qu'ils n'ont pas les caractères de la vérité. Montrons d'une manière plus courte que vous ne pouvez les lire sans vous exposer à perdre l'innocence, parce qu'ils n'ont pas les caractères de la vertu. (M. l'abbé Fayet.)

Rien ne peut nuire davantage à nos mœurs et à notre foi que la lecture des mauvais livres.

Non, ce ne sont point ici, ainsi que le disent certains hommes intéressés à se jouer de la crédulité des simples, et qui mentent en cela autant à l'évidence qu'à eux-mêmes; ce ne sont point ici quelques taches légères, quelques points de doctrine plus ou moins erronés, quelques assertions plus ou moins téméraires, échappées à une plume inconsidérée; c'est un plan d'attaque suivi avec autant de perfidie que d'audace contre le trône et l'autel, c'est l'impudence des mensonges qui ne peut être surpassée que par celle des blasphèmes; c'est la pudeur indignement bafouée et la majesté du culte saint foulée aux pieds. D'une part, c'est le fanatisme philosophique dans tous les accès de sa fureur, et de l'autre, le fanatisme politique dans tout son délire. Dans le philosophe de Ferney, quel révoltant cynisme! quelle amère causticité! quel débordement de bile et de fiel! quel mépris plus ouvert de toutes vérités, de toutes bienséances et de toute équité! De qui se joue-t-il le plus, ou de ses lecteurs ou de son propre jugement? et qu'a-t-il donc travesti davantage, ou les livres saints, ou l'histoire, ou lui-même? Dans le citoyen de Genève, quel vil égoïsme! quel dégoûtant mélange de feinte modestie et d'orgueil effréné! quel talent déplorable de défendre, avec la même dextérité, et le vrai et le faux, et le pour et le contre! quel oubli de toutes les convenances! et où a-t-il donc mis plus de bizarrerie, d'incohérence et de désordre? est-ce dans ses actions ou bien dans ses idées? Le premier répond à tout par des sarcasmes et nous donne ses épigrammes pour des démonstrations; le second nous donne pour les premiers principes des choses les rêves de son imagination malade. Le premier, éminemment faux et vain, est le patron favori des littérateurs frivoles, des demi-savans et des esprits superficiels; le second, éminemment sophistique et paradoxal, est le dieu chéri de tous les visionnaires, de tous les hommes à systèmes et de toutes les têtes ardentes. L'un a mis la vertu au rang des ridicules, et c'est le plus grand des crimes; l'autre a mis les passions au rang des vertus et a divinisé le vice, et c'est le dernier degré de l'immoralité; enfin, divisés tous deux d'opinions et d'intérêts, et opposés par la trempe de leur esprit et de leur caractère, ils se sont réunis dans la même ambition, celle de tout bouleverser, et, par des voies diverses, ils ont marché vers le même but, celui de tout corrompre et de tout détruire.

Voilà donc ces deux héros de l'impiété que l'on vient aujourd'hui offrir encore à notre admiration, et qu'on ose nous proposer fastueusement pour nos modèles et nos oracles! voilà les œuvres complètes où vont se retremper les armes de tous les libertins, de tous les amateurs de nouveautés et de révolutions, et que l'on réimprime à moins de frais possibles afin que la circulation en soit plus prompte et plus rapide, que leur venin s'insinue plus aisément dans toutes les veines du corps social, et que l'acquisition en soit également facile aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands, aux jeunes comme aux vieillards, et que tout le peuple français puisse boire à longs traits dans cette coupe de prostitution et de mensonge! Grand Dieu! et que peut donc faire le peuple de pareilles œuvres, et quel profit peut-il donc en tirer pour son repos et son bonheur? Qu'en feront donc les pauvres, et quelles ressources y trouveront-ils pour supporter leurs peines? les vieillards, et quelles consolations y trouveront-ils au déclin de leur vie? les jeunes gens, et quelles leçons y puiseront-ils pour s'avancer dans la sagesse? Quel sera donc le père honnête qui osera les procurer à ses enfans? Quel sera l'instituteur qui osera les mettre entre les mains de ses élèves? Et que sont donc des œuvres qu'on ne pourrait lire sans honte dans aucune école, ni introduire sans danger dans aucune famille! Ah! loin de nous ces livres sur l'éducation où les instituteurs apprendraient à corrompre leurs élèves, et les élèves à mépriser leurs instituteurs, où les serviteurs ne peuvent que s'aguerrir dans l'infidélité envers les maîtres; où les enfans ne peuvent que puiser des leçons de désobéissance et d'ingratitude envers leurs pères; les pères, des leçons d'indifférence et de dureté envers leurs enfans; les époux, des leçons d'adultère; les jeunes gens, des leçons de libertinage; les malheureux, des leçons de suicide; les sujets, des leçons d'insubordination et de révolte; les rois, des leçons d'inquiétude et de méfiance qui conduisent à la tyrannie; et tous, de quelque âge et de quelque état qu'ils soient, des leçons d'impiété jusqu'au délire, et d'irréligion jusqu'au fanatisme. Et pour qui ces œuvres complètes peuvent-elles donc être spécialement destinées, si ce n'est pour les écoles de prostitution, où Rousseau lui-même, et il nous le dit, veut qu'on conduise ses élèves pour les former à la vertu, et faire un cours d'éducation et de morale? Exécrable conseil, et bien digne de l'insensé qui se disait par excellence l'*Homme de la nature*.

Ah! les vrais amis de l'état et des mœurs, comme les vrais zéla-

teurs de la réputation de ces deux écrivains, ne nous auraient pas donné leur œuvres complètes; ils les auraient laissées dans les bibliothèques jouir de leur obscurité; ils auraient fait un choix dont les ames honnêtes auraient pu leur savoir gré; ils auraient distingué les œuvres que le bon goût et la décence peuvent avouer, de celles que la morale, la vérité et les bienséances repoussent; ils auraient séparé avec soin l'or ou le clinquant qui se trouve mêlé parmi tant d'immondices, quoique cet or ne soit jamais sans alliage, et ils nous auraient fait grace de ces funestes et déplorables productions, qui ne peuvent que flétrir la mémoire des maîtres, et corrompre l'esprit et le cœur des disciples : à moins qu'ils ne prétendent que les bonnes choses qui s'y trouvent peuvent faire oublier les mauvaises; que quelques maximes raisonnables peuvent servir de passeport aux maximes criminelles; que l'avantage de s'orner l'esprit peut balancer l'inconvenance de salir son imagination et de fausser son jugement, et qu'on peut compenser, par la lecture de quelques beaux vers et de quelques pages brillantes, la perte totale des mœurs, le mépris raisonné des choses les plus saintes, la dégradation de la religion de son pays, et la dépravation de cette jeunesse ardente et passionnée, qui peut bien aimer les beaux vers, mais qui aime bien mieux encore les romans licencieux et les contes obscènes.

D'ailleurs, nos très chers frères, qu'avions-nous donc à faire de toutes ces œuvres complètes? qu'avions-nous besoin de ces trente volumes de dérisions impies et de sarcasmes sacriléges? Faut-il de toute nécessité que les objets les plus vénérables soient éternellement voués au ridicule? Serait-il vrai que cet esprit de persécution philosophique n'est point encore éteint, qu'il est encore plus comprimé que guéri, et qu'il n'attend, pour se montrer encore, que le moment et l'occasion? A quoi bon ces honteux répertoires de bouffonneries cyniques et de facéties burlesques? Et que ferons-nous de tous ces jeux folâtres et badins d'une plume légère? Y a-t-il donc à plaisanter sur ce que nous avons vu, et à nous égayer sur ce que nous voyons? Sommes-nous dans le temps de nous réjouir, ou dans celui de nous attrister; dans le temps de nous égayer aux dépens des mœurs, ou dans celui de verser des larmes amères sur nos malheurs et sur nos crimes? Que ferons-nous des utopies bizarres et de tous les rêves politiques du philosophe genevois? Voudrions-nous revenir aux beaux jours de la liberté et de la république, ourdir contre l'état de nouvelles conspirations, et remettre de nouveau en question la civilisation française? Faut-il encore recom-

mencer à nouveaux frais, et reprendre en sous-œuvre notre éducation civique, à nos risques et périls ? Que ferons-nous enfin de toutes leurs homélies fastidieuses jusqu'au dégoût sur le fanatisme ? Reste-t-il un autre fanatisme que celui de leurs disciples? Sur la tyrannie? y en a-t-il une autre que la leur? Sur la superstition ? l'impiété n'en a-t-elle pas pris la place? Sur la tolérance ? tout n'est-il pas toléré, jusqu'à leurs doctrines séditieuses, jusqu'à leurs écrits sacriléges ? Que ferons-nous de ces déclamations usées sur les disputes des théologiens, quand il y a tant de disputes entre les philosophes, qui ne s'entendent plus, et qui se battront long-temps encore avant de s'entendre ? et enfin de tous ces lieux communs, non moins contraires à la vérité qu'au bon goût, sur tous les maux qu'a causés la religion, quand nous ne voyons plus aujourd'hui que les maux effroyables qu'a produits la philosophie? Que veulent maintenant les partisans des œuvres complètes, et même des œuvres posthumes ? Le vœu de leurs auteurs n'est-il pas accompli, et la religion n'a-t-elle pas été *écrasée ?* Ils voulaient fermer les cloîtres, n'ont-ils pas été fermés ? proscrire les moines, n'ont-ils pas été proscrits? renverser les temples, n'ont-ils pas été renversés ? dépouiller les prêtres, n'ont-ils pas été dépouillés ? Enfin, tout ce qu'ils ont voulu n'est-il pas arrivé au delà même de leurs espérances? et, s'ils revenaient sur la terre, ne seraient-ils pas transportés en voyant qu'ils ont fait tout ce que nous avons vu ? Les trois quarts des œuvres complètes ne sont donc plus de saison, et n'auront plus d'application et d'à-propos dans l'état actuel des choses ; elles ne peuvent donc que perdre à être reproduites, à moins qu'on ne nous dise que tout ce qui favorise ou de près ou de loin l'esprit d'audace ou de libertinage vient toujours à propos; que les blasphèmes sont aussi anciens que le monde, et que rien de ce qui peut tendre à avilir la religion et ses ministres ne saurait être intempestif ; à moins qu'on ne prétende que tout n'est pas fini, qu'il faut encore de nouvelles secousses, une plus grande épuration des hommes et des choses ; à moins qu'on ne prétende que les intentions libérales de nos deux grands régénérateurs ne sont pas encore entièrement remplies, qu'ils nous ont légué de nouveaux malheurs, de nouveaux plans de destruction et de ruines, et qu'il faut se hâter d'exploiter encore ces mines fécondes de politique et de philosophie, où les peuples vont retrouver de nouveaux droits, les princes de nouvelles chaînes, et les uns et les autres de nouvelles leçons, pour mieux organiser encore notre perfection sociale. (M. de Boulogne.)

Les mauvais livres sont pour la religion le plus dangereux des fléaux.

Hélas! qu'est devenue parmi nous la religion de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis? qu'avons-nous fait de cette portion sacrée et la plus précieuse de l'héritage de nos pères? O France, qui fus si long-temps fidèle à ton Dieu, qui te glorifias, pendant quatorze cents ans, du nom de France Catholique, comment as-tu changé tout à coup? Comment, ô nation très chrétienne, as-tu démoli tes temples, brisé tes autels, égorgé tes prêtres et tes pontifes; remplacé tes solennités saintes par d'impures orgies, la piété par le blasphème, et presque rompu le pacte de ton antique alliance avec le Seigneur et avec son Christ? Qui a fait succéder tant de haine et d'emportement à tant de vénération et d'amour? Est-il besoin de le demander, mes frères? y a-t-il quelqu'un qui l'ignore? Ah! il retentira jusque dans la postérité la plus reculée, pour inspirer une éternelle horreur, ce cri, signal de la plus sacrilége guerre, et expression de la plus inconcevable rage: *Écrasez, écrasez!*.... Eh quoi? — *L'infâme!* — Qu'est-ce à dire? — O saints autels, pardonnez, si j'achève.... c'est-à-dire, juste Ciel!.... Ecrasez Jésus-Christ, sa religion et son Eglise. A ce cri forcené que poussèrent des écrivains trop fameux du dernier siècle, se forma une vaste coalition de sophistes, de beaux esprits, de savans, conjurés pour la destruction du Christianisme. Le monde fut inondé d'un déluge de livres déistes, athées, sceptiques, matérialistes, où ils exhalèrent toutes leurs fureurs contre la religion du vrai Dieu; où ses dogmes et ses mystères furent bafoués, sa divine morale indignement travestie et calomniée, son culte pur et sublime représenté comme une grossière superstition, sa loi d'amour traitée de fanatisme barbare, ses ministres voués à la haine publique, comme des imposteurs et des ennemis du genre humain. Ce sont ces livres qui, circulant partout avec impunité, pendant quarante années entières, et dévorés avidement par toutes les classes de lecteurs, fondèrent parmi nous un véritable antichristianisme; rendirent l'impiété, l'athéisme même populaire; et exaltant jusqu'au délire les passions violentes d'une multitude sans frein, puisqu'elle était sans Dieu, l'armèrent enfin de la hache qui abattit les édifices sacrés, et du glaive qui abreuva la terre du sang des prêtres de Jésus-Christ. Alors, le grand œuvre étant consommé, Dieu paraissant vaincu par l'Enfer, et son culte aboli, l'incrédulité triomphante proclama, parmi le sang et les ruines, que *les li-*

vres avaient tout fait, et plaça leurs auteurs, comme les nouveaux dieux du siècle, dans son Panthéon.

Et voilà les livres qu'on répand, avec plus de profusion que jamais, dans la France redevenue chrétienne; qu'on y reproduit chaque jour, sous toutes les formes, qu'on imprime pour la jeunesse des villes; qu'on réimprime pour le peuple des chaumières, qu'on étale dans nos rues et nos places publiques, qu'on offre aux curieux dans les cabinets littéraires; qu'on colporte, qu'on vend, qu'on loue, qu'on prête, qu'on donne: afin qu'à tout prix, et d'une manière quelconque, ces livres pleins d'apostasie et de blasphèmes, deviennent la nourriture de tous les esprits et l'étude universelle de tout ce qui sait lire. Que veut-on, si ce n'est (et on ne le cache pas, car ces mêmes livres ne cessent de le répéter) une nouvelle révolution anti-religieuse, plus funeste peut-être et plus décisive que la première? Eh! qui serait assez aveugle pour ne pas voir qu'elle est tout entière cette révolution dans les doctrines qui circulent; qu'elle couve et fermente dans les cœurs; et que, si elle n'éclate pas encore, elle nous avertit assez, par mille signes effrayans, du danger dont elle nous menace? comme ces affreuses tempêtes, encore renfermées dans le sein de noirs et épais nuages qui, avant de crever sur nos têtes, grondent quelque temps d'un bruit sourd et terrible, et laissent échapper les éclairs précurseurs de la foudre. Ah! lorsque les ministres de la divine parole annonçaient, il y a cinquante ans, d'une voix si prophétique, que la philosophie des livres dont nous parlons causerait la chute des autels et la ruine de l'antique Eglise de France, elle était encore, cette Eglise, dans toute sa vigueur, et semblait pouvoir braver les orages, appuyée qu'elle était sur la vénération héréditaire des peuples, sur quatorze siècles de gloire et de services, et sur ces racines profondes qui étaient entrées si avant dans les fondemens mêmes de la monarchie. La prédiction néanmoins n'a été que trop fidèlement accomplie : elle est tombée, cette puissante Eglise, avec un fracas qui a retenti dans tout l'univers, et la monarchie s'est écroulée sur elle; et lorsque la même cause de destruction agit avec un redoublement de force, et avec une liberté sans bornes; lorsque les livres obscènes et impies, multipliés comme le sable des mers, et répandus à pleines mains jusque dans les dernières classes de la société, soulèvent tout contre le ciel, nous ne tremblerions pas pour notre Eglise à peine renaissante, reparaissant faible, sans appui, et comme étrangère au milieu d'une génération nouvelle, qui ne l'a pas connue dans les jours de sa splen-

deur, dont les premiers regards l'ont vue calomniée, proscrite, traînée comme criminelle sur les échafauds, qui a sucé avec le lait les plus tristes préventions contre la religion et ses ministres, et qu'on ne cesse d'aigrir et d'irriter encore, par tout ce que la haine du Christianisme peut inspirer de déclamations et de blasphèmes! (Le P. de Mac Carthy.)

La guerre sourde que l'on fait à la religion est plus dangereuse qu'une persécution ouverte.

C'est à peu près la même persécution que l'Église éprouvait aux tristes jours de l'arianisme, et que le grand Hilaire de Poitiers déplorait si éloquemment en s'adressant à l'empereur Constance. Plût à Dieu, s'écriait-il, que nous fussions encore sous le règne des Néron et des Dioclétien! Mieux valait la violente persécution dirigée alors contre le nom chrétien, que cette guerre sourde et déguisée que l'on nous fait maintenant. Avec combien plus d'avantage nous aurions combattu pour la défense de notre foi! Couverts de l'armure céleste, nous n'aurions craint alors ni les chevalets, ni les tortures, ni les brasiers ardens; nous aurions remporté des palmes glorieuses, et nos bourreaux du moins auraient été confondus par le courage de nos athlètes. Les peuples mêmes, animés par notre exemple à confesser hautement la foi de Jésus-Christ, eussent aussi mis à profit les avantages d'une persécution ouverte. Mais aujourd'hui les échafauds sont remplacés par des piéges cachés, et les tortures par des embûches souterraines. Nous avons à combattre non plus un tyran qui menace nos têtes, mais un ennemi perfide, qui quelquefois nous flatte pour mieux nous endormir, et un persécuteur adroit, d'autant plus dangereux qu'il détourne ses coups, et ne cherche qu'à nous ôter ainsi les occasions de nous précautionner et les moyens de nous défendre: *Nunc pugnamus contra persecutorem fallentem, contra hostem blandientem* [1].

Ainsi, nos très chers frères, et remarquez-le bien, à la persécution de la religion va succéder aujourd'hui la persécution de la morale. Nous sommes arrivés à cette fatale époque, où tous les principes moraux vont être renversés, ainsi que l'ont été tous les principes politiques; où le vice seul croit avoir le droit de pardonner, et où la vertu seule a besoin d'excuse; où tous les devoirs sont mis au rang des problèmes, et toutes les vertus au rang des

[1] Lib. cont. Const. imper., nos 1, 2, 3.

préjugés; où les hommes sont mis à la place des principes; où la justice est appelée vengeance, et la défense de la vérité un esprit de parti; où l'indifférence se dit impartialité; où le mépris de tout est appelé tolérance; où la modération est toujours recommandée pour les devoirs et les saintes règles, jamais pour les désirs et les passions; où rien ne déshonore plus que la maladresse, et où il n'y a plus de crime que les fautes qui peuvent nuire. C'est cette confusion dont parle le Prophète, qui ne met plus de distance entre le sacré et le profane, entre le juste et l'injuste, entre le permis et le défendu, entre un culte reçu et un culte étranger, entre une religion révélée et une religion inventée : *Inter profanum et sanctum non habuerunt distantiam*[1] : confusion sans exemple qui fait que tout n'est qu'une opinion, l'athéisme une opinon, la sainteté du serment une opinion, le parjure et la trahison une opinion, le droit de propriété une opinion, la légitimité une opinion, la monarchie une opinion, et l'existence de l'état une opinion : de sorte que l'opinion est la raison de tout et la réponse à tout, et que le sol sur lequel nous marchons, aussi mouvant et aussi mobile qu'elle, peut s'affaisser à chaque instant. Triste et déplorable fruit de ces livres philosophiques, où l'on prend le doute pour l'instruction, l'incrédulité pour le savoir, et où, à force d'attaquer tous les préjugés, on finit par ébranler toutes les certitudes : phénomène moral d'autant plus alarmant qu'il n'alarme personne, et qui semble nous présager l'éclipse totale du soleil de la foi et de la vérité; nouvel abîme qui s'ouvre sous nos pieds, mille fois plus terrible pour nous que n'a été l'abîme de notre détresse, que la présence de l'étranger, que le dérangement des saisons et le débordement des fleuves, et d'où ni le commerce, ni les arts, ni les libraires, ni les doctes, ni tout le luxe des œuvres complètes et posthumes ne nous sauveront pas. (M. de Boulogne.)

Que faut-il penser du progrès des lumières.

Et maintenant que l'on nous parle du progrès des lumières, de nos conquêtes littéraires, et de l'état florissant et prospère de notre civilisation! Eh! que sont donc les lumières dans un peuple corrompu, que de nouveaux moyens de se pervertir et de se corrompre davantage? le progrès des lumières, quand le génie français s'abâtardit, que les lettres sont aussi pauvres et aussi dégéné-

[1] Ezech., XXII, 26.

rées que la morale; quand tout atteste parmi nous la stérilité des talens et la pénurie des arts, et que l'Ange exterminateur a déjà scellé parmi nous le livre de la science, en punition de l'abus que nous en avons fait! le progrès des lumières, quand nous sommes encore aux premiers élémens de la politique; quand, après un quart de siècle, nous sommes encore à nous débattre dans nos assemblées publiques, pour savoir ce que c'est que la liberté des opinions et celle des personnes; quand nous sommes à peine initiés dans l'art d'une bonne éducation, d'une bonne législation, d'une bonne constitution : mots mystérieux, que nous entendons d'autant moins que nous y revenons davantage. Quoi donc! confondrions-nous quelques découvertes amenées par le temps ou par le hasard, avec les vraies lumières sociales, qui ne dépendent ni du hasard ni du temps? Prendrions-nous notre curiosité inquiète pour l'étendue de notre esprit, et pour amour de la vérité l'art funeste de tout mettre en question, de tout corrompre avec des mots? Quelle idée vraiment utile et grande est donc sortie de tous nos alambics, de tous nos ateliers de morale et de politique? et la société, pour être refondue dans nos laboratoires, s'en trouve-t-elle mieux? Nos guerres, pour être plus savantes, en sont-elles plus justes? et nos arts, appliqués à nos tactiques militaires, qu'ont-ils donc fait, que de les rendre plus sanglantes et plus dévastatrices? Et certes, pour avoir perfectionné quelques instrumens d'optique, y voyons-nous plus clair dans la science de nos devoirs? En mettant plus d'art et de symétrie dans nos parcs et dans nos jardins, y a-t-il plus d'ordre et de bonheur dans nos familles? et, pour réparer avec plus de soin nos grandes routes, en sommes-nous plus dans le droit chemin? Tous nos systèmes et nos calculs nous ont-ils sauvés d'un seul écart, d'une seule folie, d'un seul désastre? ont-ils donc détruit une seule maison de jeu, un seul lieu de prostitution et de scandale? Depuis que nous nous mêlons du gouvernement des insectes, avons-nous mieux appris à nous gouverner nous-mêmes? pour avoir embelli nos édifices publics, les pauvres en sont-ils mieux logés et mieux nourris dans leurs tristes demeures? pour avoir fait quelques réformes dans nos prisons, les détenus en sont-ils moins vicieux, et leur nombre en est-il moins grand? et parce que nous avons multiplié nos muséums et nos lycées, la jeunesse en est-elle moins licencieuse, moins impatiente de tout frein, et moins prête à s'affranchir tout à la fois et de l'autorité des Pères et de l'autorité de Dieu? Et n'est-il donc pas évident qu'en devenant plus raisonneurs nous ne faisons que

prouver davantage cette parole de l'Esprit-Saint, que *le nombre des fous n'a plus de bornes* [1]? Le progrès des lumières! quand le flambeau de la philosophie n'a été jusqu'ici qu'une torche incendiaire qui, après avoir mis le feu à la maison, menace encore de le mettre aux quatre coins de l'Europe; quand, jusqu'à présent, nous n'avons su parfaitement que démolir sans fin, qu'entasser ruines sur ruines; et nous applaudir encore, nous pavanant sur ces vastes débris, semblables à ces enfans qui ne se réjouissent jamais plus que quand ils brisent les frêles édifices qu'ils avaient élevés pour leur amusement. Le progrès des lumières! Ah! parlons plutôt des progrès d'une dépravation sans exemple, qui déconcerte les tribunaux et épouvante les magistrats; parlons des progrès des suicides, des empoisonnemens, des parricides, et d'autres forfaits dont nos papiers publics sont souillés à chaque page, et avec lesquels nous sommes tellement familiarisés, qu'ils ne font pas plus d'impression sur les lecteurs que ces nouvelles éphémères qui, nous amusant aujourd'hui, sont oubliées le lendemain. Ah! périssent les lumières, s'il faut les acheter à un tel prix, et les acquérir aux dépens de tout ce que nous avons été et de tout ce que nous devons être! Non, ce n'est point la science ni les progrès de l'industrie qui peuvent assurer le sort d'un peuple, mais sa morale et ses vertus. C'est le bon sens *utile à tout comme la piété*, c'est l'honneur, c'est la probité, c'est l'élévation du caractère, c'est le respect pour les aïeux, c'est le respect pour les autels, c'est enfin la science de nos devoirs et l'amour de la religion, qui font la grandeur d'un état, et tout le reste n'est que chimère, *vanité et affliction d'esprit, concupiscence des yeux et orgueil de la vie* [2]. Voilà les lumières qu'il faut cultiver, qu'il faut chérir, et dont un peuple peut se vanter à juste titre; voilà les lumières des nations fortes et robustes qui bravent à la fois et les armées et les temps, et non ces feux errans et ces phosphores vains de la philosophie, qui n'éclairent un instant que pour laisser après eux des ténèbres plus profondes; et non ce luxe de perfection toute matérielle, qui ne peut qu'appauvrir l'intelligence au lieu de l'exercer; et non ces futiles conquêtes de l'esprit, qui ne nous ont pas plus profité que nos conquêtes guerrières; et non ces prétendus victoires sur les préjugés, dont nous n'avons pas plus à nous applaudir que de nos victoires sur les étrangers; et non ces théories si profondes et si creuses, qui

[1] Eccles., I, 15. — [2] Eccli., I, 14.

jusqu'ici ne nous ont promenés que d'erreurs en erreurs, de folies en folies, d'opprobres en opprobres. (M. DE BOULOGNE.)

Péroraison.

Hélas! mes frères, pour nous punir, faut-il à ce Dieu d'autres vengeurs que ces livres mêmes qui font tout notre crime? Que les doctrines qu'ils renferment remplacent encore une fois les dogmes de l'Évangile, et l'Enfer sera encore une fois au milieu de nous. De ces livres, bien mieux que de la fabuleuse boîte de Pandore, sortiront tous les maux : les haines, les discordes, les séditions, les guerres civiles, les proscriptions, les meurtres, les suicides, tous les fléaux et tous les crimes qui désolent la terre; plus de respect pour le prince, plus d'ordre, de société, plus de liens de famille, plus de lois protectrices, plus de règle, plus d'humanité, plus de frein; à la place de ces sanctuaires, où nous invoquons le Dieu trois fois saint, des temples impurs de la Raison; au lieu des objets vénérables et sacrés de notre culte, de hideuses effigies et d'infâmes prostituées sur les autels; plus de ministres de paix, de tribunaux de la réconciliation, de sacrifice non sanglant; mais des bourreaux, des échafauds, des supplices!

O mon Dieu! lorsque vous fûtes irrité à l'excès contre votre peuple, vous dites : Je détournerai mon visage, et je cacherai ma face à leurs yeux: *Abscondam faciem meam ab eis*[1]; je les laisserai (ô malédiction terrible!), je les laisserai suivre leurs inventions et leurs systèmes : *Ibunt in adinventionibus suis*[2]; je les verrai, sans compassion, courir vers les abîmes où les précipite leur folie, et périr victimes de leur propre fureur : *Et intelligam in novissimis eorum*[3]. Ah! Seigneur, ne nous traitez pas de la sorte; voilà que nous revenons vers vous dans toute la sincérité de nos cœurs : périssent ces détestables livres qui nous avaient appris à vous blasphémer! nous briserons ces idoles de notre orgueil; nous livrerons aux flammes ces monumens de notre délire. Après avoir ainsi purifié nos maisons, nous sanctifierons nos cœurs; et élevant vers vous des mains désormais innocentes, nous implorerons avec confiance ces puissantes bénédictions qui font seules la prospérité des particuliers et des empires, et que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. (Le P. DE MAC-CARTHY.)

[1] Deut., XXXII, 20. — [2] Ps., LXXX, 13. — [3] Ibid., 17.

LOI DIVINE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

On entend sous ce nom une loi que Dieu a intimée aux hommes par des signes extérieurs, et par un acte libre de sa volonté. Souvent, par des *lois positives*, Dieu a commandé ou défendu ce qui l'était déjà par la *loi* naturelle, comme lorsqu'il imposa aux Juifs le Décalogue avec tout l'appareil de la majesté divine : souvent aussi il a, par ces sortes de *lois*, imposé aux hommes des devoirs qui ne leur étaient pas prescrits par la *loi* naturelle; ainsi il voulut qu'Abraham reçût la circoncision ; il ordonna aux Juifs d'offrir au Seigneur les prémices des fruits de la terre, etc. Une *loi divine positive* ne peut donc être connue que par révélation, ou plutôt cette *loi* même est une révélation de la volonté de Dieu.

Dans l'article précédent, nous avons fait voir que Dieu a imposé aux hommes des *lois positives* dès le commencement du monde; il en porta de nouvelles pour les Juifs par le ministère de Moïse; enfin, il en a fait publier de plus parfaites pour tous les hommes par Jésus-Christ: ce sont là les trois époques de la révélation.

Il est évident que, par la *loi* naturelle, nous sommes obligés d'obéir à Dieu lorsqu'il commande, quelle que soit la manière dont il lui plaît de nous faire connaître ses volontés; dès qu'il a porté des *lois positives*, c'est pour nous un devoir naturel de nous y soumettre et de les accomplir; ce n'est point à nous de lui demander raison de ce qu'il juge à propos d'ordonner ou de défendre.

Telle est cependant la prétention des déistes : ils soutiennent que Dieu ne peut imposer à l'homme des *lois positives;* que ces *lois* seraient inutiles, injustes, pernicieuses, contraires à la *loi* naturelle; que quand il serait vrai que Dieu en a porté, l'homme est toujours en droit de ne pas s'en informer. Si leurs argumens

étaient solides, ils prouveraient, à plus forte raison, que toute *loi* humaine quelconque est inutile, injuste, pernicieuse, contraire à la liberté naturelle de l'homme : car enfin, si les hommes peuvent avoir droit de nous imposer des *lois positives*, nous voudrions savoir pourquoi Dieu n'a pas le même privilége.

1° Ils disent que Dieu, souverainement bon, ne peut donner aux hommes que des *lois* qui contribuent au bien de tous ; or, tels sont, selon eux, les seuls principes de la *loi* naturelle; ceux mêmes qui les violent, désirent qu'ils soient observés par les autres hommes : il n'en est pas ainsi des préceptes positifs. Qu'importe au bien général du genre humain que le dimanche soit fêté plutôt que le sabbat! Il ne servirait à rien de dire que les préceptes positifs contribuent à la gloire de Dieu; sa principale gloire est de faire du bien aux hommes.

La fausseté de ce principe des déistes saute aux yeux. De même que Dieu peut accorder à un seul homme un bienfait naturel ou surnaturel qu'il n'accorde pas aux autres, il peut aussi lui imposer un précepte positif qui ne fera ni bien ni mal aux autres, et qui ne leur sera pas connu. Ainsi, Dieu ordonna au patriarche Abraham de quitter son pays, de recevoir la circoncision, d'offrir son fils en holocauste, etc. Ces préceptes étaient un bienfait pour Abraham, puisque c'était pour lui l'occasion de mériter une grande récompense, et que Dieu lui donne les graces dont il avait besoin pour les accomplir. C'est une absurdité de soutenir que ces préceptes étaient inutiles ou injustes parce qu'ils ne procuraient aucun bien aux Chaldéens, aux Egyptiens, aux Chananéens.

Ce que Dieu peut faire à un seul homme, il peut le faire à un peuple entier, pour la même raison; ainsi, pour que les *lois positives*, imposées à la seule nation juive, aient été utiles et justes, il n'est pas nécessaire que Dieu en ait fait autant aux Chinois et aux Indiens : il suffit que cette faveur, accordée au peuple juif, n'ait porté aucun préjudice aux autres nations, n'ait diminué en rien la mesure des bienfaits naturels ou surnaturels que Dieu voulait leur accorder. Dieu n'est pas plus obligé de faire à tous les mêmes graces surnaturelles, que de départir à tous les mêmes dons naturels.

Il est encore faux que les préceptes positifs ne tournent pas au bien de tous; ils contribuent à faire mieux observer la *loi* naturelle; et ceux qui les accomplissent donnent à leurs semblables un grand exemple de vertu. La défense positive de manger du sang tendait à inspirer de l'horreur pour le meurtre; le sabbat

était destiné à procurer du repos aux esclaves et aux animaux: c'était une leçon d'humanité, etc.

Nous ne prendrons pas pour juge de l'importance des *lois positives* les déistes qui les violent; mais leur conduite même prouve contre eux. Quoiqu'ils ne veuillent se soumettre à aucune des *lois positives* de la religion, ils ne sont cependant pas fâchés que leurs femmes, leurs enfans, leurs domestiques y soient fidèles; ils savent bien que la désobéissance aux *lois positives* n'a jamais contribué à rendre un homme plus exact observateur de la *loi* naturelle, mais au contraire. Sans recourir à la gloire de Dieu, l'utilité des préceptes positifs est assez prouvée par l'intérêt de la société.

2° Les déistes objectent que ceux à qui Dieu imposait des *lois positives* seraient de pire condition que ceux qui connaissent les seules *lois* naturelles; après avoir observé celles-ci, ils pourraient encore être damnés pour avoir violé celles-là. Dieu n'a pas besoin de mettre notre obéissance à l'épreuve, et il n'y a point de meilleure épreuve que la *loi* naturelle; gêner notre liberté sans raison, ce serait nous tenter et nous porter au mal.

Nouveau tissu d'absurdité. Dieu n'a pas plus besoin de nous éprouver par la *loi* naturelle que par des *lois positives*, puisqu'il sait ce que nous ferons dans toutes les circonstances possibles; mais nous avons besoin nous-mêmes d'être mis à cette double épreuve afin de réprimer nos passions par l'obéissance, de nous juger par le témoignage de notre conscience, de nous élever à des actes héroïques de vertu que la *loi* naturelle n'exige point, mais dont la pratique nous est très avantageuse, et dont l'exemple est très utile à la société.

Il faut avoir le cœur dépravé pour envisager les *lois* de Dieu comme un joug qui nous est désavantageux : il s'ensuit de ce faux préjugé, que celui qui connaît tous les devoirs naturels est de pire condition que celui qui les ignore par stupidité; que toute *loi* qui gêne notre liberté, est une tentation qui nous porte au mal, comme si la liberté de mal faire était un privilége fort précieux. Le plus grand bonheur pour l'homme est d'avoir une parfaite connaissance de tout ce que Dieu exige de lui, des vertus qu'il peut pratiquer, des vices qu'il doit éviter; d'avoir des motifs et des secours puissans pour faire le bien; de trouver de fortes barrières contre l'abus de sa liberté. Tel est le sort du Chrétien en comparaison de celui d'un païen ou d'un sauvage.

Les déistes semblent craindre que l'homme ne soit trop instruit ou trop vertueux, ou que Dieu ne soit pas assez puissant

pour le récompenser du bien qu'il lui ordonne de faire; mais ceux qui ont tant de peur de pratiquer des œuvres de surérogation sont très-sujets à manquer aux plus nécessaires.

3° Ils disent que Dieu ne peut pas commander pour toujours des rites, des usages, des pratiques qui peuvent devenir nuisibles avec le temps; or, telles sont, continuent-ils, toutes les choses ordonnées par des *lois positives*. Vu la variété des climats, des mœurs, des événemens, rien ne peut être constamment utile que les devoirs prescrits par la *loi* naturelle. C'est donc toujours la raison qui doit nous servir de règle pour savoir ce qu'il faut faire ou éviter. Un précepte positif peut avoir été abrogé ou changé; ce n'est point à nous de le savoir. Les *lois* imposées aux Juifs sont conçues en termes aussi absolus que celles de l'Evangile; cependant elles ont été abrogées : celles du Christianisme peuvent donc l'être à leur tour.

Pour donner quelque apparence de solidité à cette objection, il aurait fallu citer au moins un rite, une pratique, un acte de vertu commandé par l'Evangile, qui puisse devenir nuisible avec le temps ou dans certains climats; aucun déiste n'a pu le faire. Il en résulte seulement que, dans certains cas, il y a des *lois positives* qui sont susceptibles de dispense, et nous en convenons; hors de ces cas, l'on est obligé d'y obéir jusqu'à ce que l'on soit sûr que Dieu a trouvé bon de les abroger, et c'est ce qu'il ne fera jamais.

Il est faux que les *lois* mosaïques aient été conçues en termes aussi généraux et aussi absolus que celles de l'Evangile; les premières n'étaient imposées qu'à la nation juive, étaient relatives au climat et à l'interêt exclusif de cette nation; les secondes sont prescrites à toutes les nations, pour tous les lieux, et jusqu'à la consommation des siècles.

En faisant profession de consulter toujours la raison, pour voir ce qui est utile ou nuisible, les déistes ont donné atteinte à plusieurs articles essentiels de la *loi* naturelle. Ils ont jugé que la polygamie, le divorce, la prostitution, l'exposition et le meurtre des enfans, n'étaient point des usages absolument mauvais; que l'on pourrait encore les permettre aujourd'hui; ils ont soutenu que la morale des philosophes qui approuvaient tous ces désordres était meilleure que celle de l'Evangile. En prétendant toujours suivre le même guide, tous les peuples jugent que leurs *lois* et leurs coutumes sont très raisonnables, quoique la plupart soient réellement absurdes et injustes : où est donc l'infaillibilité de la raison, pour juger de ce que Dieu a dû commander, défendre ou permettre?

L'exemple des quakers, qui prennent à la lettre plusieurs préceptes de l'Evangile susceptibles d'explication, ne prouve pas qu'il faut s'en tenir au *dictamen* de la raison pour prendre le vrai sens des *lois positives*, puisque ces sectaires font profession de la consulter; il est beaucoup plus sûr de s'en rapporter au jugement de l'Eglise, à laquelle Jésus-Christ a promis son assistance pour enseigner fidèlement sa doctrine.

4° Toutes les nations, poursuivent les déistes, se flattent d'avoir reçu de Dieu des *lois positives;* elles ne sont cependant pas moins vicieuses les unes que les autres. Occupés d'observances superflues, elles sont moins attachées aux devoirs essentiels de la morale; plus elles sont corrompues, plus elles mettent leur confiance dans les pratiques extérieures pour calmer leurs remords. Tel qui vole sans scrupule ne voudrait manquer ni à l'abstinence ni à la célébration d'une fête. On se flatte d'expier tous les crimes par le zèle pour l'orthodoxie. Païens, Juifs, Mahométans, Chrétiens, tous sont coupables de ce défaut; mais il domine surtout dans l'Eglise romaine : partout où il y a plus de superstition, il y a moins de religion et de vertu.

Si cette satire est vraie, les sectes qui ont fait profession de renoncer aux superstitions de l'Eglise romaine sont devenues beaucoup plus vertueuses; cependant leurs écrivains se plaignent de la corruption qui y règne. Les sauvages qui n'ont jamais oui parler de *lois positives* doivent observer la *loi naturelle* beaucoup mieux que nous; on sait ce qui en est. Les déistes surtout, guéris de toute superstition, doivent être les plus religieux de tous les hommes; affranchis du joug des *lois positives*, ils ne doivent être occupés que des devoirs de la *loi naturelle.* Mais cette *loi* défend de calomnier, et l'objection des déistes est une calomnie. Où règnent, parmi les Chrétiens, la corruption et les désordres que l'on nous reproche? Dans les grandes villes, à Rome, à Londres, à Paris; mais de tout temps ces capitales ont été le cloaque des vices de l'humanité : ce n'est pas par là qu'il faut juger des mœurs d'une nation. D'ailleurs, malgré l'énorme corruption qui y règne, les préceptes de l'Evangile y inspirent encore, à un très grand nombre de personnes, des vertus dont on ne trouve point d'exemple chez les Païens, ni chez les Mahométans, et dont les déistes ne seront jamais capables.

Quand un homme coupable de vol violerait encore toutes les *lois* religieuses, en serait-il mieux disposé à se repentir et à réparer son injustice? Tant qu'il lui reste de la religion, il n'est pas

vrai qu'il vole *sans scrupule*, puisque l'on suppose qu'il a des remords et qu'il cherche à les calmer par des pratiques de piété : or, les remords peuvent le conduire à résipiscence, et les pratiques de religion, loin de les calmer, doivent plutôt les augmenter. Il y a donc lieu d'espérer sa conversion, plutôt que celle d'un homme qui ajoute l'irréligion aux autres crimes dont il est coupable, afin d'étouffer ainsi les remords.

Les observances religieuses ne sont donc pas superflues, puisqu'elles sont commandées par des *lois positives*, et qu'elles peuvent servir directement ou indirectement à rendre un homme plus fidèle aux devoirs de la *loi naturelle.* Lorsque les athées et les déistes se vantent d'être plus vertueux que les autres hommes, ils sont aussi hypocrites que les superstitieux ; ceux-ci voudraient cacher leurs injustices sous le voile de la piété, ceux-là s'efforcent de pallier leur impiété sous un masque de zèle pour la *loi naturelle* : nous ne sommes pas plus dupes des uns que des autres.

Par une expérience aussi ancienne que le monde, il est prouvé que les peuples qui ont reçu de Dieu des *lois positives* ont mieux connu et mieux observé la *loi naturelle* que les autres : tels ont été les patriarches et les Juifs, à l'égard des nations idolâtres, et tels sont encore les Chrétiens en comparaison des peuples infidèles. Quoi qu'en disent les incrédules, les *lois civiles*, la police, les mœurs sont meilleures chez nous que chez tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens. C'est donc une absurdité de soutenir que les *lois divines positives* ne servent en rien, et ne contribuent en rien au bien de l'humanité.

Si un philosophe faisait sérieusement, contre les *lois civiles*, les mêmes argumens que les déistes font contre les *lois divines positives;* s'il disait que les *lois civiles* de telle nation sont injustes, parce qu'elles ne peuvent pas tourner à l'avantage des autres nations, ni contribuer à l'observation du droit des gens ; s'il soutenait que tout peuple, soumis à des *lois civiles*, est de pire condition que les sauvages, parce que sa liberté est plus gênée ; s'il prétendait que ces *lois* sont inutiles, puisqu'il faut souvent les abroger et les changer, et que ce qui était utile dans un temps devient nuisible dans un autre ; s'il voulait persuader que ces *lois* sont pernicieuses, parce que le peuple, plus occupé des devoirs civils que des devoirs naturels, croit avoir rempli toute justice lorsqu'il a satisfait aux premiers, etc., on ne daignerait pas lui répondre.

En un mot, Dieu a donné des *lois positives* aux patriarches, aux Juifs, aux Chrétiens; ce fait est invinciblement prouvé : donc elles

ne sont ni inutiles, ni injustes, ni pernicieuses : à un fait incontestable, il est absurde d'opposer des raisonnemens spéculatifs.

Ce n'est point là le seul artifice sur lequel nos philosophes modernes ont mal raisonné au sujet des *lois divines positives*. Ils disent que les *lois humaines* statuent sur le bien, et les *lois divines* sur le meilleur; cela n'est pas exactement vrai, la *loi positive*, par laquelle Dieu a défendu le meurtre, a pour objet le *bien* et non le *mieux;* il en est de même de toutes les *lois* du Décalogue. Il n'est donc pas vrai non plus que ce qui doit être réglé par les *lois humaines* peut rarement l'être par les *lois de la religion;* Dieu, pour de bonnes raisons, avait ordonné aux Juifs, par principe de religion, ce qui semblait devoir être plutôt réglé par des *lois humaines* ou *civiles.*

Enfin, il n'est pas absolument vrai que les *lois de la religion* aient plus pour objet la bonté de chaque particulier que celle de la société: tout particulier, fidèle aux *lois de la religion*, en est mieux disposé à être bon citoyen; l'homme, au contraire, qui méprise les *lois religieuses*, ne sera pas pour cela plus soumis aux *lois civiles;* tous ceux qui dissertent contre les premières ne manquent presque jamais d'invectiver contre les secondes.

Quand on dit qu'il ne faut pas opposer les *lois religieuses* à la *loi naturelle*, ce principe est équivoque et captieux. Si l'on entend que Dieu ne peut pas défendre, par une *loi religieuse*, ce qu'il a *commandé* par la *loi naturelle*, ou, au contraire, cela est vrai; si l'on veut dire qu'il ne peut pas défendre pour l'une ce qui était *permis*, ou n'était pas défendu par l'autre, cela est faux. Il n'était pas défendu à l'homme, par la *loi naturelle*, de manger du sang; mais Dieu l'avait défendu à Noé par une *loi positive*. (Bergier, *Dictionnaire théologique*, *art. Loi.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR L'OBSERVANCE DE LA LOI.

Usquequo non vultis custodire mandata mea et legem meam?

Jusques à quand refuserez-vous de garder mes commandemens et ma loi? (*Exod.*, 16, 28.)

Custodi præcepta ejus atque mandata quæ ego præcipio tibi, ut bene sit tibi et filiis tuis post te.

Gardez ses préceptes et ses commandemens que je vous prescris aujourd'hui, afin que vous soyez heureux vous et vos enfans après vous. (*Deut.*, 4, 40.)

Mandatum lucerna est, et lex lux, et via vitæ increpatio disciplinæ.

Le commandement est une lampe, la loi est une lumière et la réprimande qui retient dans la discipline est la voie à la vie. (*Prov.*, 6, 23.)

Nunc ergo, o filii, æmulatores estote legis; et date animas pro testamento patrum vestrorum.

Soyez maintenant, mes enfans, de vrais zélateurs de la loi, et donnez vos vies pour l'alliance de vos pères. (*Machab.*, 2, 50.)

Pax multa diligentibus legem tuam.

Ceux qui aiment votre loi jouissent d'une paix profonde (*Ps.*, 118, 165.)

Beatus vir.... in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte.

Heureux l'homme dont la volonté est attachée à la loi du Seigneur, et qui médite jour et nuit cette loi (*Ps.*, 1, 2.)

Portio mea, Domine: dixi, custodire legem tuam.

Vous êtes, Seigneur, mon partage: j'ai résolu de garder votre loi. (*Ps.*, 118, 57.)

Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam.

J'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur. (*Jerem*, 31, 33.)

Væ vobis qui dereliquistis legem Domini altissimi.

Malheur à vous, hommes prévaricateurs, qui avez abandonné la loi du Dieu Très Haut! (*Eccli.*, 41, 11.)

Non veni solvere legem, sed adimplere.

Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir. (*Matth.*, 5, 17.)

Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis : hæc est enim lex et prophetæ.

Agissez vous-mêmes envers les hommes, comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous, car c'est toute la loi et les Prophètes. (*Matth.*, 7, 12.)

Lex per Moïsen data est, gratia et veritas per Jesum-Christum.

La loi a été donnée par Moïse, mais la grace et la vérité ont été apportées par Jésus-Christ (*Joan.*, 1, 17.)

Plenitudo legis est dilectio.

L'amour est l'accomplissement de la loi. (*Rom.*, 13, 10.)

Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur.

Ce ne sont point ceux qui écoutent la loi qui sont justes, mais ceux qui la pratiquent (*Ibid.*, 2, 13.)

Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.

Portez les fardeaux les uns et les autres, vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. (*Galat.*, 6, 2.)

Notum vobis facio, fratres, Evangelium quod prædicavi vobis, quod et accepistis, in quo et statis, et per quod salvamini.

Je vous ai annoncé l'Evangile, lequel vous avez reçu et dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel vous êtes sauvés devant Dieu. (*I Cor.*, 15, 1, 2.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA LOI DE DIEU.

EXORDE.

Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege.

L'enfant fut conduit à Jérusalem pour y être présenté au Seigneur, comme il est ordonné par la loi. (*Luc.* 2.)

Quel spectacle, quelle leçon dans cette première démarche du Sauveur! Jésus, devant qui toute hauteur s'abaisse, dans le ciel et sur la terre; Jésus législateur, roi et Dieu, s'humiliant lui-même sous le joug de la loi, déposant devant elle sa royauté, sa divinité, et le Maître du monde se rachetant comme un esclave! Faibles mortels! et nous oserions encore nous croire déshonorés en obéissant à cette loi suprême, et nous plaindre de ses rigueurs! Apprenons de cette soumission d'un Dieu à vaincre toutes les délicatesses que l'amour-propre lui oppose; apprenons qu'en résistant à la loi, nous ne faisons que ce que des hommes peuvent faire; en lui obéissant, nous faisons ce que Jésus-Christ même a fait : tout avec elle, rien sans elle; hommes par notre révolte, semblables à Dieu par notre soumission.

D'où vient donc que, quoique le premier devoir de l'homme et sa plus grande gloire sur la terre soient de relever du souverain domaine de Dieu et de lui obéir, nos premiers pas se portent toujours vers l'indépendance, et toutes nos actions sont autant d'efforts pour nous soustraire à l'empire de la loi? Dieu parle, et l'homme n'obéit pas. Voilà, Chrétiens, l'étrange spectacle qui va m'occuper dans les deux parties de ce discours. Dans la première, je discuterai les motifs et les raisons qui doivent engager l'homme à reconnaître une loi et à s'y soumettre; et par là j'aurai occasion de m'élever aux plus sublimes vérités, de développer les premiers principes de la morale et de la religion. Dans la seconde

partie, j'examinerai la nature et les caractères de cette loi; et par là j'aurai occasion de combattre les inconvéniens, les difficultés, les prétextes que l'homme imagine pour se soustraire à la loi. Révolte contre la loi de Dieu, révolte la plus condamnable dans son principe, premier point; la plus frivole dans ses prétextes, second point. Pourquoi devons-nous obéir? Pourquoi n'obéissons-nous pas? C'est tout le plan de ce discours, et le sujet tout à la fois le plus digne d'exercer notre zèle et d'occuper votre attention. (L'abbé Cambacérès, *La loi de Dieu.*)

Révolte contre la loi de Dieu, révolte la plus condamnable dans son principe.

Quelle révolte, Chrétiens, plus condamnable dans son principe, que celle qui combat tout à-la-fois notre conscience, notre raison et notre bonheur; c'est-à-dire par laquelle l'homme se déclare tout ensemble coupable, insensé et malheureux? Or, je prétends que tel est l'homme pécheur et rebelle à la loi de Dieu. En refusant de la reconnaître, il se rend coupable, en ce qu'il combat sa propre conscience qui lui fait sentir la nécessité d'obéir à Dieu; insensé, en ce qu'il contredit sa raison qui lui en fait voir la justice; malheureux, en ce qu'il agit contre son propre intérêt, qui lui en montre les avantages, et lui fait voir que son bonheur sur la terre dépend de son obéissance à la loi. Développons ces trois vérités.

Je dis d'abord, révolte contre la loi de Dieu, révolte contre notre propre conscience et les premiers sentimens de notre cœur, qui rend l'homme coupable et criminel; premier motif de notre soumission à la loi. Remontons, en effet, au principe, Chrétiens auditeurs : interrogeons notre propre nature : que nous répondra-t-elle? Que l'homme n'a point été fait pour ne dépendre que de lui-même et des faibles lumières de sa raison. Placé dans ce monde, non par sa propre volonté, mais par les ordres d'un Maître suprême, qui l'a créé sans le consulter, lui a donné l'être sans son aveu, et le lui ôte sans son consentement, il doit dépendre en tout de l'Auteur de son être, et par conséquent lui rapporter ses actions, ses mouvemens, ses pensées, ses désirs mêmes; ne vivre, en un mot, et ne respirer que pour lui. Pourquoi? parce qu'un être intelligent et souverainement parfait ne peut avoir formé des créatures intelligentes pour une autre fin que pour lui-même, ni souffrir qu'elles aient d'autre maître que lui, d'autre loi que la sienne. Otez ce principe, l'homme, en quelque sorte, cesse d'être homme, et, confondu avec les bêtes, qui ne dépendent que d'el-

les-mêmes, qui n'ont d'autre lumière que l'instinct, d'autre loi que les sens, d'autre règle que l'aveugle nature, il devient semblable à elles; ce qui a fait dire au roi-prophète cette belle parole: Seigneur, donnez un législateur aux peuples de la terre, afin qu'ils sachent qu'ils sont hommes: *Pone legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* En effet, ce qui distingue l'homme des autres créatures, ce qui le met au dessus des animaux, ce n'est pas sa raison seule, qui, moins sûre que leur instinct, ne prête souvent à l'homme qu'une lumière douteuse; mais ce qui fait sa grandeur, son caractère, sa sûreté, c'est de dépendre de Dieu, de lui rendre un culte, d'avoir été formé pour Dieu et pour plaire à Dieu, de l'avoir pour législateur, de posséder enfin seul le privilége de rapporter toutes ses actions à Dieu; voilà sa dignité, ce qui distingue l'homme de tous les êtres qui l'environnent, et qui le rend le premier de tous les ouvrages de Dieu. Voilà pourquoi, dans le Paradis terrestre, Dieu donna à Adam un précepte, aisé à la vérité, parce que l'homme innocent devait être heureux, mais toujours nécessaire à l'homme, parce qu'il fallait que, dans l'innocence même, l'homme sût qu'il avait un Maître: *Pone legislatorem, ut sciant quoniam homines sunt.*

Il y a donc, dit saint Chrysostôme, au fond du cœur de l'homme, un principe et un sentiment qui nous rappellent tous à la dépendance de l'Être suprême. Il y a une loi ancienne, primitive, universelle, antérieure à la révélation même, savoir, la loi de la conscience, cette voix impérieuse de l'ordre et de la justice, qui se fait entendre dans toutes les langues et parle à tous les hommes, sans en excepter le sauvage même, qui cherche son Dieu et sa loi jusque dans l'idole et la religion que son cœur s'est formées. De là, continue le saint docteur (prenez garde à cette pensée, elle est digne de remarque); de là, dit ce Père, ce silence de Dieu dans le Décalogue même, où il ne rend aucune raison des préceptes qu'il fait à l'homme. En défendant l'adultère et l'homicide, il ne dit point, parce que ce sont de grands maux: en commandant l'amour des parens, il n'en donne point pour raison la justice qu'il y a d'aimer ceux qui nous ont donné le jour; en nous ordonnant de l'aimer lui-même et de le servir, il ne nous dit point que ce soit là un commandement nouveau. Pourquoi? c'est que Dieu avait déjà mis dans le cœur de l'homme, en le formant, ces premiers principes; la nature les lui avait appris avant la loi, et la conscience avant la religion: *Quoniam prœveniens conscientia hœc omnia nos docuit.* L'homme, il est vrai, n'a pas tardé à

mépriser cette première loi : emporté par les passions, il a fui son propre cœur, et rompu les chaînes sacrées de sa conscience; alors, qu'est-il arrivé? dit saint Augustin. Dieu a traité l'homme comme un esclave fugitif, qu'on fait revenir dans sa prison avec de nouveaux ordres plus sévères que les premiers; et, par la loi extérieure de la révélation, il a ramené le coupable à lui-même et à la loi intérieure qu'il avait violée; en sorte que la loi de la religion révélée n'est en un sens ni un joug nouveau, ni une loi nouvelle; elle n'est, à l'exception des mystères, que le développement même du cœur de l'homme, et, si cette expression est permise, comme le code de la nature, enrichi des connaissances de la révélation, et consacré par l'Évangile.

Quel égarement donc plus inexcusable dans l'homme que celui de braver les premiers sentimens de son cœur, de pousser l'injustice jusqu'à ne pas vouloir reconnaître pour la loi de Dieu des droits que nous reconnaissons tous les jours comme sacrés et inviolables dans la loi des hommes! car, prenez garde, je vous prie, ne reconnaissons-nous pas tous une conscience pour les lois civiles et humaines? Sur quoi est fondée toute société, si ce n'est sur cette première loi de la conscience, qui veille toujours, qui parle au fond du cœur de chaque homme en particulier, et que nous réclamons à chaque instant de la vie civile? Qu'un juge sur son tribunal prononce une sentence inique, on dit : Il a trahi sa conscience et ses lumières. Que, dans son commerce, l'homme de négoce fraude le public, on dit : C'est un malhonnête homme, il n'a ni conscience ni probité. Qu'un grand, un homme en place n'use de son autorité que pour vexer les peuples, on dit : C'est un barbare sans honneur, sans conscience, qui n'a ni foi, ni loi. C'est la conscience, en un mot, qui règle tout, qui décide de tout dans la vie; c'est elle qu'on réclame à la moindre infraction des lois humaines. Et si un malheureux, surpris dans son crime, est traîné au supplice, nous ne le plaignons pas; pourquoi? Parce que, quand il n'aurait pas violé la loi, il aurait trahi la nature, forcé sa conscience, séduit son cœur et méprisé sa raison. Et quoi! mon cher auditeur, il n'y aura que pour l'infraction des lois divines que la conscience n'aura aucun langage! nous la réclamerons au nom du prince, de la patrie, pour le monde, pour les autres, pour nous-mêmes, et jamais pour la religion : elle parlera pour tous; elle sera muette pour Dieu seul : elle accusera l'homme au tribunal des hommes, et jamais au tribunal de Dieu!

Mais je ne sens rien, dit-on; et lorsque j'ai péché contre Dieu,

que j'ai transgressé ses lois, mon cœur ne m'a rien reproché, ma conscience n'a point parlé. Vain langage! Eh! ne confondons point le sommeil trompeur et passager produit par l'ivresse des passions avec la paix véritable et le repos de l'ame. A n'en juger que par les apparences, rien de si tranquille que la plupart des pécheurs dans leur révolte contre Dieu. Pour eux alors la religion n'a point de lois qu'ils n'outragent; la conscience point de remords qu'ils n'étouffent; l'Enfer point de terreurs qu'ils ne méprisent; le ciel point de foudres qu'ils ne bravent. Sont-ils une fois rendus à eux-mêmes et parvenus à l'âge où cette tempête de l'ame et des passions est apaisée, où ce tourbillon de plaisirs et d'amusemens, qui les emportait par un mouvement si rapide, s'est enfin arrêté, ils se trouvent seuls avec eux-mêmes et leur conscience; c'est alors que la loi de Dieu, reprenant tous ses droits, les réflexions chagrines, l'humeur et la tristesse s'en emparent: leurs crimes, comme autant de fantômes effrayans, sortent, pour ainsi dire, de toutes les retraites de leur ame; leur conscience, plus agitée que les flots soulevés par l'orage, les arrache, comme malgré eux, au repos que la lassitude des plaisirs leur rendait nécessaire; ils ne peuvent souffrir la solitude, parce qu'ils ne peuvent se souffrir avec eux-mêmes. Le caractère du vice est de se déplaire; il redoute jusqu'aux ténèbres dont il s'enveloppe; et les pécheurs, après être sortis du crime par dégoût, y rentrent par désespoir: tant il est vrai que l'homme ne peut jamais oublier entièrement l'amour de l'ordre et de la justice; et que Dieu, avant de graver sa loi sur la pierre, l'a gravée dans notre ame et en caractères plus incorruptibles que l'or et le diamant. Le temps les altère et ne les détruit pas: notre cœur est cette table du Décalogue, que rien ne peut briser. Tranquilles dans le premier moment de notre révolte, rarement le sommes-nous dans celui qui la suit. Adam n'éprouve aucun trouble au moment de sa désobéissance: a-t-il touché au fruit défendu, la rougeur sur le front, le repentir dans le cœur, Adam fuit et cherche les ténèbres. Caïn est intrépide, et de sang-froid il égorge son frère; l'instant d'après, Caïn est un misérable qui ne saurait supporter les reproches de sa conscience, et qui fuit jusqu'à son ombre. Saül, en présence de David, ne respire que le plaisir de la vengeance; est-il seul dans son palais, Saül ne voit plus que son crime, et le remords, comme un vautour cruel, s'attache à son cœur, et le donne en spectacle à toute sa cour. Juste châtiment, ô mon Dieu! s'écrie saint Augustin, d'une ame qui méprise votre loi et qui est sortie de l'ordre; il faut qu'elle soit à elle-même son

accusateur et son supplice. En vain affectons-nous de la méconnaître, cette loi suprême, elle aura toujours le cri de la conscience pour la prouver, et la voix du remords pour la venger. (LE MÊME.)

Application que la loi prescrit à Dieu et à tous ses commandemens.

Mais je n'ai rien fait, Chrétiens, d'avoir peut-être un peu excité votre attention au soin de votre salut par la parole de Jésus-Christ et de l'Évangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes : c'est à Dieu de les y graver. Et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore en finissant ce qu'il a prononcé de sa propre bouche dans le Deutéronome. « Écoutez, Israël; le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. « Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre ame et de « toute votre force. Mettez dans votre cœur mes paroles et les lois « que je vous donne aujourd'hui : racontez-les à vos enfans et les « méditez en vous-même, soit que vous soyez assis dans votre mai- « son, soit que vous marchiez dans le chemin. » *Sedens in domo tua et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens.* « En vous « couchant et en vous levant, qu'elles vous soient toujours pré- « sentes; que mes préceptes roulent sans cesse devant vos yeux, « en sorte que vous ne les perdiez jamais de vue : » *Movebuntur inter oculos tuos*[1]; non comme un objet mort qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens. Telle est la loi inviolable des anciens que Dieu avait donnée à nos pères. Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints commandemens dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en éloigner point parmi les affaires; et néanmoins de prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée; afin que, notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches.

Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée. Ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnaissent encore aujourd'hui que cette obligation indis-

[1] Deut. VI, 4 et suiv.

pensable leur est imposée. Si nous prétendons, Chrétiens, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grace, et que les Chrétiens soient moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le Christianisme, et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Évangile. Le faux Prophète des Arabes, dont le Paradis est tout sensuel, et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour; et vous voyez combien ils sont ponctuels à cette observance. Les Chrétiens se croiront-ils dispensés de penser à Dieu, parce qu'on ne leur a point marqué des heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Le Chrétien doit veiller et prier sans cesse, et vivre toujours attentif à son salut éternel.

Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible : le passage que j'ai récité vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement de ses saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer et de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ses saintes paroles. Tout ce que nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique? Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilans et toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel, et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait être la seule, nos salutaires avertissemens ne vous seraient pas un supplice, et vous penseriez de vous-mêmes mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais, certes, ni nous n'aimons Dieu ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes Chrétiens que de nom. Excitons-nous enfin et prenons à cœur notre éternité. (Bossuet, *Pour le premier dimanche de l'Avent.*)

L'homme insensé dans sa révolte, second motif de notre soumission à la loi.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, je vais me servir du même raisonnement que Dieu fit à Job afin de l'arrêter au moment de la révolte et du murmure. Regarde, lui dit le Seigneur, et considère tous mes ouvrages : n'est-ce pas moi qui ai suspendu dans les airs la masse de la terre, moi qui tiens les vents et les tempêtes dans leur prison, qui enchaîne les mers dans leurs limites; moi qui

ai attaché le soleil à la voûte des cieux, semé d'étoiles les déserts du firmament, et peuplé chaque élément de ses habitans? Depuis tant de siècles qu'elles sont sorties de mes mains, aucune de mes créatures n'a osé encore enfreindre les lois que je leur ai prescrites. Fidèles à mes volontés, les brutes mêmes n'oseraient s'en écarter. Toujours fier et rapide, l'aigle plane au sein de la nue : le poisson, au sein de mers, fend l'onde écumante; les fleuves roulent leurs flots vers l'Océan; l'insecte rampe dans les campagnes; et jamais la terre n'a dit : Pourquoi ne suis-je point à la place du soleil? ni le soleil : Pourquoi suis-je obligé d'éclairer la terre? Jamais la mer n'a dit : Pourquoi n'engloutirais-je pas la terre? Furieuse et mugissante, elle voit la ligne que je lui ai tracée sur le sable; elle reconnaît son maître, et son courroux expire : *Vidit et fugit;* et comment cela? reprend le Seigneur : En vertu d'un seul mot de ma volonté souveraine; j'ai parlé et on a obéi : *Et factum est ita.* Ainsi parlait Dieu à Job, pour lui apprendre que tout est soumis à l'ordre de ses décrets immuables, que tout doit fléchir sous sa loi.

Or, l'application maintenant à la conclusion de ce raisonnement, la voici : c'est que tandis que toutes les créatures subissent sans murmure les lois du Créateur, la seule pourvue de raison et d'intelligence ait osé troubler l'harmonie générale; et que, plus insensible que les êtres inanimés, plus farouche, plus indomptable que les élémens les plus fougueux, l'homme seul ait osé dire à son Maître : Et moi je n'obéirai pas, *non serviam;* et non seulement il l'a dit, et pour mettre le comble à l'outrage, il s'est servi de sa raison pour célébrer la magnificence du Dieu créateur, pour applaudir à l'ordre et aux merveilles de la nature : il a vu, durant le cours du jour et de la nuit, la marche des astres, la pompe et la richesse du firmament; et il a dit : C'est pour moi que Dieu a fait ce superbe spectacle; roulez, flambeaux éclatans, et conduisez mes pas : il a vu dans les champs les sillons s'entr'ouvrir sous le tranchant du fer, et faire germer les épis, et il s'est écrié : O Dieu! quelle est donc ta puissance! c'est pour moi qu'il est ordonné à la terre d'être féconde; croissez, brillantes moissons, pour fournir à mes besoins; et après avoir tout approuvé, tout admiré, après avoir applaudi à toutes les lois que Dieu a données à chaque partie de l'univers, cet homme insensé n'a pas voulu reconnaître de loi pour lui : il s'est servi de sa raison et de son esprit contre Dieu même, pour disputer sur les lois de la religion, lui contester l'empire de son cœur; et, seul de tous les ouvrages de Dieu, il a voulu être indépendant de Dieu, et ne relever

que de lui-même. Voilà, dis-je, l'excès et le comble de la folie dans l'homme; voilà ce que j'appelle; un travers d'esprit et de conduite, qui ne peut ni s'excuser ni se comprendre. Car, prenez garde, je vous prie, et suivez-moi : si l'homme est indépendant de la loi de Dieu; s'il ne doit à son Dieu que l'hommage de l'esprit et de reconnaître son existence; s'il ne lui doit ni culte, ni service, ni obéissance, à plus forte raison l'homme est-il indépendant de tout autre homme et de toute autre loi; les sujets, de leur prince; les serviteurs, de leur maître; les enfans, de leur père. Un fils n'obéit point à son père, parce qu'il est son père, ni un sujet à son roi, parce qu'il est son roi; mais parce que c'est Dieu qui l'ordonne. Chacun doit voir Dieu dans son père, dans son roi, dans ses supérieurs; sans quoi nulle autorité dans le commandement, nulle sûreté dans l'obéissance, un homme n'ayant aucun droit sur un autre homme par la nature seule : *Omnis potestas à Deo est.* Aussi tous les législateurs ont-ils pris la religion pour base de leurs lois, et Jésus-Chrit lui-même n'est venu que pour nous apprendre à obéir à son Père; parce qu'après tout, si Dieu ne me commande rien, qui aura droit de me commander? Si je n'obéis point à l'Être-Suprême, obéirai-je à des mortels semblables à moi? on a beau dire que la reconnaissance et le devoir obligent à leur égard. Eh quoi! on veut que le doux nom de père me lie, me soumette, m'enchaîne; et le titre de Dieu, de maître souverain, à qui je dois tout, ne m'oblige à rien! Que par ses ordres, et en vertu des lois admirables qu'il a établies, les moissons couvrent les campagnes, que chaque saison m'apporte ses trésors, que les fleuves et les rivières coulent pour enrichir nos cités, qu'il envoie les pluies et les rosées enfler nos sources et fertiliser nos plaines : pour tant de biens, que dois-je à Dieu, et que peut-il exiger de moi? Rien, qu'une adoration de l'esprit, un hommage stérile rendu à sa toute-puissance, un aveu frivole de sa grandeur et de sa bonté; et après en avoir usé, après m'en être rassasié, moi, vile créature, j'oserai bien lui disputer le droit de me rien commander : il aura beau parler, je m'élèverai contre sa voix, je lui soutiendrai que ses lois sont indignes de lui et de moi; et, après avoir reçu tous ses bienfaits comme m'étant dus, je rejetterai son Evangile comme n'étant pas fait pour moi! Je le répète encore, est-il et peut-il être de délire, je ne dis pas plus injurieux à Dieu, mais plus honteux, plus flétrissant pour l'homme et la raison? que faudrait-il de plus pour confondre l'impie? (CAMBACÉRÈS.)

L'homme malheureux par sa révolte contre la loi de Dieu, parce qu'il combat contre son propre bonheur et ses plus chers intérêts.

Je sais que c'est ici la vérité la plus difficile à persuader, que la révolte contre la loi de Dieu soit un malheur pour l'homme. Cependant c'est l'Esprit-Saint qui nous avertit qu'il n'est point de bonheur pour l'impie sur la terre; que celui qui résiste au Seigneur n'aura jamais la paix. Vérité immuable, éternelle, infaillible, dont le monde même a tant de fois été forcé de convenir. Qu'importe donc que les pécheurs et les mondains nous vantent sans cesse les douceurs qu'ils goûtent dans le crime et dans le mépris des lois divines! Nous n'entrerons point ici dans l'examen et la discussion de leur prétendu bonheur, tant de fois démenti par leur propre aveu. Nous ne demanderons point à ces heureux du siècle, à ces hommes entraînés par le torrent des jeux et des amusemens, qui mettent leur félicité à vivre sans Dieu et sans religion, nous ne leur demanderons point en quoi consiste leur bonheur; nous leur proposons une autre question, et nous les conjurons de nous dire d'où peut venir, dans les plus heureux, dans les plus voluptueux même, cet ennui, cette inconstance, qui les fait passer si rapidement d'un plaisir à un autre, d'un objet à un autre objet, avec tant de légèreté et d'inquiétude; tandis que nous voyons au service de Dieu les personnes solidement affermies dans le bien passer les quarante, les cinquante années, toute la vie, assidues aux mêmes pratiques de vertu, aux mêmes exercices de piété, de charité, de religion, sans jamais se lasser de ses lois, et y goûter toujours une douceur nouvelle. Que veut dire ce contraste, mon cher auditeur? Ah! le maître dont on ne se lasse jamais est sans doute le meilleur des maîtres. Le plaisir est donc bien vif, l'attrait bien sensible sous la loi du Seigneur, puisqu'elle seule a le privilége de captiver l'homme et de fixer un cœur toujours porté au changement et à la nouveauté.

Qu'importe enfin tout ce que le monde peut promettre de séduisant à ceux qui vivent sous ses lois, au mépris de celles de Dieu même! Nous ignorons quel est le bonheur que le monde peut promettre, mais nous savons en quoi consiste celui que tout le monde cherche. Le vrai bonheur de l'homme n'est-il pas, d'un aveu général, dans la satisfaction de ses désirs, dans cette situation douce, qui bannit le trouble et l'inquiétude de notre ame, pour y établir le calme et la sérénité? Or, on connaît bien, parmi ceux qui portent le joug du

Seigneur, des ames dans cet heureux état; et lorsque le hasard ou la curiosité conduisent quelquefois les mondains dans ces fameuses retraites qu'habitent d'illustres pénitens, on les voit contempler, avec une admiration mêlée d'étonnement et de respect, ces visages pâles et exténués, où les traits de la vertu, l'image de la sainteté embellissent la nature crucifiée. On leur entend dire alors qu'on est bien heureux d'être appelé à ce genre de vie; que la paix n'est qu'en ces saints lieux: ils sentent qu'un seul jour passé dans les tabernacles du Seigneur vaut mieux que mille dans les palais des pécheurs; et ils semblent ne quitter qu'à regret ces pieuses retraites, où la loi de Dieu, dans son triomphe, répand une odeur de paix et d'allégresse, qui fait sentir malgré eux aux mondains que toute la félicité que le monde leur promet sous ses lois, n'est, en comparaison de la loi de Dieu, que mensonge et illusion : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Et, en effet, Chrétiens, sans vouloir affecter ici une philosophie chagrine et farouche, qu'on cherche dans toutes les conditions, dans ce que le monde a de plus brillant, un seul exemple de cette paix, de ce repos de l'esprit et du cœur. Ces hommes mêmes, dont la vie n'est qu'un amusement; ces héros de la volupté, dont le sort est si envié, qu'on voit, emportés par le tourbillon de la dissipation, passer sans intervalle d'un divertissement à l'autre, n'en sont pas plus satisfaits; absorbés par les plaisirs, ils en sont accablés, ils n'en jouissent pas, et, fatigués d'eux-mêmes, lassés de leurs joies et de leur félicité, ils sont forcés de revenir au travail ou à la retraite, étonnés d'avoir trouvé le tourment dans les plaisirs et l'ennui au centre des amusemens. Rassemblez enfin, parcourez tous les heureux du siècle, que verrez-vous parmi tous les acteurs de cette scène bruyante et frivole? Hélas! des infortunés qui parlent de liberté, chargés de chaînes et de bonheur, accablés de peines; qui le cherchent sans le connaître, le poursuivent et s'en éloignent toujours. Au milieu de leurs plaisirs, dit un Prophète, ils ressemblent à un voyageur altéré, et qui, fatigué de sa route, s'endort à l'ombre d'un vallon : dans l'illusion du sommeil, il lui semble être au bord d'une fontaine; il croit sentir la fraîcheur, entendre le murmure de ses eaux; prêt à étancher sa soif ardente, il approche ses lèvres..... A l'instant le songe s'évanouit, et il s'éveille plus altéré que jamais : *Dormierunt somnum suum et nihil invenerunt.* Combien, en effet, n'en a-t-on pas vu, de ces pécheurs fortunés, de ces déserteurs de la loi de Dieu, se plaindre de leur état, et, fatigués de leur existence, envier le sort de ceux qui ont su fouler

aux pieds le monde et ses pompes, pour suivre le Seigneur; avouer enfin que, dans l'abondance de tous les biens, enivrés de toutes les délices, ils avaient vu cent fois la fin de tous les plaisirs, et n'avaient pu atteindre au commencement du bonheur!

Eh! ne me dites pas que je ne parle ici que des insensés du siècle, de ceux qui courent après un fantôme de félicité; mais que l'homme qui pense, le sage, le philosophe, en un mot, sait bien chercher autrement son bonheur et le trouver ailleurs que dans les plaisirs. Je sais tout ce que la philosophie a osé nous promettre; je sais que cette superbe enchanteresse se flatte de pouvoir métamorphoser les hommes, de mettre sous leurs pieds les orages et les passions; elle se vante de pouvoir elle seule nous guérir de tous les maux qui altèrent la tranquillité de notre ame; elle se vante, en un mot, d'opérer ce que la loi de Dieu seule peut faire. Mais, hélas! toutes ces belles promesses, qu'ont-elles produit? Aucun effet encore; ces vagues orgueilleuses, après avoir tant fait de bruit, sont venues se briser et se convertir en écume; et toute la différence entre le philosophe et le mondain, c'est que celui-ci n'a éprouvé que le vide de ses plaisirs, et que l'autre éprouve à chaque instant le vide de sa raison.

Non, le Seigneur l'a dit (et sa parole s'accomplira), qu'il n'y a point de paix pour l'impie, et que le cœur de l'homme ne peut trouver hors de lui sa félicité et sa consolation. L'impiété est une mer toujours orageuse; et s'il est encore pour celui qui s'y embarque des jours de sérénité, c'est un sommeil de la nature qui ne repose que pour mieux s'agiter; c'est un calme qui passe et qui ne dure que pour laisser aux vents le temps d'appeler les tempêtes. La joie de l'impie est une joie rapide, qui n'a rien de durable que le regret qu'elle lui laisse, une joie perfide qui finit par des larmes; une joie superficielle qui ne va point jusqu'au cœur, ou qui n'en remplit pas la vaste étendue. Les besoins du pécheur seront toujours plus grands que son abondance. Les riches ont eu faim, dit le Prophète, leurs maisons sont pleines, mais leur cœur est vide: *divites eguerunt et esurierunt.* Je vous rends grace, ô mon Dieu! s'écriait saint Augustin, revenu des vanités des plaisirs, des illusions de la philosophie et des erreurs du monde pour embrasser le joug de la loi; je vous rends grace de ce que vous m'avez rendu mon repos et ma liberté. Hélas! je me figurais votre loi comme un fardeau accablant; je croyais que le bonheur consistait à le braver, et qu'on ne pouvait vivre heureux et libre que dans les plaisirs des sens. Cependant, avec quelle facilité je m'en suis privé! qu'il m'a

été doux de renoncer à toutes ces fausses douceurs, et que je me trouve bien moins esclave, depuis que je suis entré dans la carrière de vos commandemens! *Quam suave mihi subito factum est carere omnibus suavitatibus!* Hélas! tous les jours la scène du monde retentit autour de nous des plaintes des malheureuses victimes des passions, qui ne cessent de déplorer leur destinée et d'envier celle des serviteurs de Dieu: jamais encore on n'a vu, jamais on ne verra un saint porter envie aux heureux du siècle; et tandis que le monde ne cesse de grossir la foule des mécontens qui marchent sous ses lois, il est encore à naître que la loi de Dieu ait fait un seul malheureux: *Pax multa diligentibus legem tuam.* (Le même.)

Révolte contre la loi de Dieu, révolte la plus frivole dans ses prétextes.

Entre les esprits qui s'élèvent contre la loi de Dieu et lui refusent l'obéissance, distinguons l'incrédule qui refuse d'obéir aux dogmes, parce qu'il n'entend pas les mystères de la loi; l'esprit pharisaïque, qui, sous prétexte qu'il y a différens sentimens et partages d'opinions dans les maîtres de la loi, se permet de l'interpréter et de l'éluder; l'esprit mondain, qui, dédaignant les conseils et les petits devoirs, sous prétexte de ne s'attacher qu'aux grands préceptes et au gros de la loi, en néglige l'esprit, et ne s'attache qu'à la lettre; enfin, l'esprit de faiblesse et de lâcheté, qui n'exécute rien, sous prétexte qu'elle exige trop, que la loi est trop difficile et même impossible dans la pratique. Obscurité de la loi en elle-même, incertitude et partage d'opinions dans les maîtres de la loi; distinction de l'esprit et de la lettre dans la loi; impossibilité dans la pratique de la loi; quatre causes de nos révoltes prises dans la nature même de la loi. Tâchons de les détruire, et reprenons.

Première cause: l'obscurité de la loi, qui sert de prétexte à l'incrédule, pour refuser de soumettre son cœur aux préceptes, parce que les mystères font peine à sa raison. On ne peut pas croire ce qu'on n'entend pas, ni obéir à une loi qui, quoique admirable dans les maximes de la morale, est incompréhensible dans les mystères de la foi. Si cette loi est la parole de Dieu, ajoute-t-on, elle doit être claire dans tous ses points et sans obscurité.

Je n'ai qu'une réponse à faire à ce langage et une question à proposer à ces sortes d'esprits. Je demande: La loi de Dieu est-elle le seul de ses ouvrages qui renferme des mystères incompréhensibles pour l'homme? Regardez, dit le Sage (je l'ai dit ailleurs et

je dois le répéter ici), regardez au dessus de vous, autour de vous, vous-même ; tout ici-bas est énigme pour notre faible raison. Dieu a fait partout un mélange de lumières et de ténèbres; il s'est si fort plu à être un Dieu caché, que le voile du mystère s'offre partout à nos yeux, jusque dans les vérités qu'il nous a révélées. Il a caché ses attributs et son existence même sous le voile de la nature, qui paraît seule agissante et féconde; sa Providence, qui gouverne tout, sous les apparences du hasard, qui paraît se jouer de tout et disposer des événemens; sa sagesse, sous les désordres et les scandales qui règnent dans l'ordre physique et moral; sa bonté, dans la foule innombrable des maux et des misères qui nous accablent. Et si nous voulons passer de la connaissance de ces attributs à celle des autres vérités qu'il nous a manifestées, nous verrons qu'il a caché l'immortalité de l'ame dans la ressemblance de la naissance et de la mort avec les autres animaux, la véritable religion sous la multitude des fausses; la catholicité dans la multitude des hérésies; la vraie piété dans la multitude des fausses piétés et des superstitions sans nombre; la voie du ciel dans le grand nombre de celles qui mènent à la perdition; la vraie vertu au milieu des apparences de la fausse et des détours de l'hypocrisie; la vérité, enfin, dans cette foule de mensonges et d'apparences trompeuses qui la dérobent à nos yeux: nuage, embarras, obscurité, mystères de toutes parts. Ce que nous croyons connaître est si obscur encore, nos lumières sont si imparfaites, si douteuses, que notre savoir même fait partie de notre ignorance. Pourquoi donc nous étonner que ce voile que Dieu a jeté sur tous ses ouvrages et sur le grand livre de la nature, s'étende aussi sur le livre de la loi et de la religion? Quoi! le Dieu créateur pourra avoir des secrets dans toutes ses opérations: le Dieu législateur n'en pourra point avoir dans sa parole! Notre esprit, après avoir reconnu son impuissance à percer les ténèbres qui couvrent les ouvrages de la création et les objets qui tombent sous nos sens, n'en reconnaîtrait plus, dès qu'il s'agit des objets de la foi, et après avoir avoué qu'il n'entend rien dans la nature, il voudrait tout entendre dans la religion!

Mais les ouvrages de la nature sont faits pour en jouir, et non pour les comprendre; la loi, au contraire, faite pour être connue et pratiquée, doit être claire et intelligible. Homme superbe, est-ce donc là tout le chagrin de votre orgueil, et toute la subtilité de votre esprit? au lieu de vous dire à vous-même ce que la raison vous dit si naturellement; au lieu de distinguer deux objets dans

la loi, l'un ténébreux et obscur, ce sont les mystères qui ne doivent être connus que dans le ciel; l'autre lumineux et précis, savoir, les devoirs de morale et de conduite que l'homme doit pratiquer sur la terre. Rien de plus clair dans la loi que les préceptes et la morale; pourquoi? Parce qu'étant faits pour être pratiqués, ils doivent être sans nuage et à portée de tous les esprits. Rien de plus obscur dans la loi que les mystères et les objets de la foi; pourquoi? Parce qu'ils sont faits pour être crus et non pour être compris; parce que, s'ils étaient compris, il n'y aurait plus de mérite à croire; parce que, s'ils étaient compris, l'homme cesserait d'être homme, il serait égal à Dieu et comprendrait Dieu même; parce qu'enfin le sacrifice de notre raison est dû à l'Être suprême, à aussi juste titre que celui de notre volonté. Par les préceptes, Dieu soumet notre volonté; par les mystères, il règne sur notre raison, qui, étant la plus fière et la plus noble des facultés de l'ame, doit être la première immolée comme le plus grand sacrifice de l'homme, et la première victime due à la grandeur de Dieu. Or, je demande : Quel est le devoir de l'homme dans cette situation et cette alternative? Refusera-t-il de marcher dans la voie lumineuse de la loi, parce qu'il en est une obscure et ténébreuse qu'il ne peut pénétrer? Osera-t-il faire à Dieu un crime de ses secrets, et prétendra-t-il avoir sur la terre les connaissances qui sont réservées pour le ciel?

Ici, Chrétiens, ne pourrais-je point appliquer à mon sujet cet endroit du quatrième livre d'Esdras, où l'auteur de ce livre se représente faisant lui-même des difficultés sur la conduite de Dieu à l'égard de l'homme, et pressant son Ange de les résoudre. L'Ange lui ferme la bouche par cet ingénieux apologue : Les arbres un jour tinrent conseil et dirent : Allons livrer la guerre à la mer, afin que nous connaissions ses abîmes et ses profondeurs. Les flots s'assemblèrent aussi et dirent : Venez, faisons la guerre aux forêts des champs, afin que nous allions visiter leurs demeures. Qu'arriva-t-il? Le feu vint qui consuma la forêt; le sable vint aussi, s'amoncela et arrêta les flots. Or, si tu étais juge, lequel des deux condamnerais-tu? L'un et l'autre, dit le Prophète. Tu as fort bien jugé, répliqua l'Ange; mais pourquoi n'as-tu pas porté le même jugement sur toi-même et sur ta curiosité à l'égard des ouvrages du Seigneur? Car, comme la terre est ordonnée pour les forêts et la mer pour les flots, de même ceux qui sont sur la terre ne sauraient pénétrer les secrets du ciel, et ne peuvent entendre dans la parole de Dieu que les préceptes qui sont faits pour la terre.

Louange à Dieu dans son secret; à nous, silence et adoration dans la pratique de ses Commandemens; et malheur à qui voudrait, pour obéir, en savoir davantage. Le Seigneur dicte sa loi sur le sommet de Sinaï, au milieu des orages et des tempêtes; les foudres et les éclairs partent d'un tourbillon de flamme et de fumée: Moïse a disparu; tout est dans les ténèbres. Irai-je alors, parce que je ne vois plus la montagne sainte, parce qu'un nuage a dérobé le législateur à mes yeux; irai-je, comme les infidèles Israélites, dresser une idole et me faire à moi-même une autre loi, un autre dieu, une autre religion; parce que celui qui me parle s'est caché à mes yeux dans les ténèbres du mystère? Homme stupide et insensé, il est sur ta tête, ce Dieu législateur; encore un moment, et il va sortir du nuage et de son secret, pour briser les tables de la loi, fondre sur les coupables et exterminer les prévaricateurs. Appliquons-nous cet emblème, mon cher auditeur; l'Evangile, la loi nouvelle, est pour nous cette montagne mystérieuse, dont un nuage épais nous dérobe le sommet, c'est-à-dire les vérités sublimes qui commandent à la raison; un voile jaloux et redoutable couvre tout ce qui regarde la nature et les opérations divines; la foudre gronde autour des mystères: en reconnaîtrai-je moins pour cela le Dieu législateur qui nous parle, qui nous fait entendre sa voix derrière ces voiles, ces emblèmes? Ferai-je le sujet de ma révolte de ce qui doit, au contraire, augmenter mon respect, ma frayeur pour les divins oracles? N'est-ce pas le moins, dit admirablement saint Augustin, que Dieu puisse dire quelque chose à l'homme, que l'homme ne puisse point entendre? *Demus Deum aliquid posse quod nos fateamur nescire non posse.*

Mais si j'entendais tout, j'obéirais mieux. Ah! Chrétiens, qu'elle est grossière, cette illusion de l'amour-propre! Dites-moi, je vous prie, quand la loi de Dieu serait sans difficulté pour notre esprit et notre raison, n'en aurait-elle plus pour le cœur et les passions? Un libertin qui ne trouverait aucune peine à croire le mystère de la Trinité, n'en trouverait-il plus à renoncer à ses plaisirs, et à vivre selon les lois de l'Evangile? Quand il comprendrait comment un Dieu a pu se faire homme et être crucifié, un mondain en serait-il plus disposé à porter sa croix et à se renoncer lui-même? Quel hérétique, s'il venait à être éclairé sur le point de la loi qu'il conteste, renoncerait à sa secte et à son parti? quel avare à son or, quel impur à l'objet de sa passion, quand le voile de l'Eucharistie serait levé pour eux? Ou bien, quand nous saurions comment la grace opère sur le cœur de l'homme, aurions-

nous moins de peine à faire notre salut, moins de combats à livrer, moins de sacrifices à faire? En un mot, la route du Calvaire serait-elle moins épineuse, quand un nuage ne nous en déroberait pas le sommet, et que nous comprendrions comment un Dieu a pu mourir et verser son sang pour les hommes? Par conséquent, rejeter sur l'obscurité des mystères notre désobéissance à la loi, ce n'est pas tromper Dieu, c'est nous tromper nous-mêmes. La loi est ce qu'elle doit être, sans tache comme Dieu même: *Lex Domini immaculata :* claire dans les préceptes de la morale; c'est le sacrifice du cœur, il doit être expliqué: obscure dans les mystères; c'est le sacrifice de l'esprit, qui consiste à croire sans voir, et que l'homme doit à Dieu au même titre de dépendance que celui de son cœur. Si nous ne cédons qu'à l'évidence, lorsque Dieu parle, quel hommage lui rendons-nous que n'obtienne le témoin le plus suspect? Nous croirions à Dieu, comme nous croyons aux hommes, et sa parole n'aurait rien au dessus de la parole de l'homme. Dieu nous donne assez de lumières pour agir, et nous en voulons pour savoir tout! Au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache; nous aspirons ambitieusement à tout comprendre, et nous ne le pouvons pas; nous pouvons régulièrement tout observer, et nous ne le voulons pas. Rien donc de moins sensé que l'incrédule qui s'en prend aux mystères pour ne point obéir aux dogmes de la morale. Mais l'esprit mondain l'est-il davantage, lorsque, sous le prétexte du partage des opinions dans les maîtres et les docteurs de la loi, il s'arroge le droit de l'interpréter et de la juger. Seconde cause de notre désobéissance : je m'explique.

Quelle est la règle générale dans le monde, au sujet des lois de la religion? Chacun a sa conscience, dit-on, et puisqu'il se trouve tant d'opposition et de diversité de sentimens dans les maîtres mêmes et les interprètes de la loi, pourquoi n'aurions-nous pas chacun le nôtre? De là, qu'arrive-t-il? que chacun veut interpréter les lois de Dieu, et que, dans la pratique, on se conduit plutôt par un esprit de passion et de parti, que par l'esprit de l'obéissance chrétienne.

Tantôt, par un esprit de singularité, on se piquera de suivre les théologiens et les docteurs les plus sévères; on poussera la morale jusqu'au rigorisme; mais en quoi? Dans les devoirs dont la pratique nous gêne: par exemple, sur la fréquente communion, afin de communier moins souvent; sur l'usage des sacremens, afin d'en approcher plus rarement. Mais sur tout ce qui plaît et

qui flatte la passion dominante, sur le jeu, le théâtre, le luxe, l'oisiveté, la mollesse, on ne se pique pas de suivre les mêmes autorités; et rien de moins rare dans le monde que de voir des Chrétiens, tout à-la-fois les disciples des casuistes les plus relâchés, par leur conduite, et les partisans des plus sévères, dans leurs discours.

Tantôt, par un esprit d'orgueil et d'entêtement, on aura sur certains points de la loi une pratique et des sentimens outrés, uniquement parce que l'opinion qu'on adopte n'est pas celle du grand nombre. On citera la primitive Eglise pour avoir le plaisir de fronder l'Eglise présente; on se vantera d'avoir les anciens pour soi, afin de se distinguer de ses contemporains, de faire une secte et une religion à part; on élèvera les premiers siècles du Christianisme pour faire le procès au sien, et on se piquera de suivre ses ancêtres, uniquement pour se séparer de ses frères.

Tantôt, par un esprit bizarre et superstitieux, on renverse la loi, et par l'observance d'un précepte, on croit réparer l'infraction d'un autre : on a calomnié son frère, et l'on se contente de prier Dieu; on a fait une injustice, et l'on se contente de faire l'aumône; on est dur à ses créanciers, et libéral envers les pauvres; on n'observe ni jeûne, ni pénitence, mais on est dévot à Marie, et l'on porte les livrées de son culte; on ne voit point son ennemi, et l'on visite les orphelins et les prisonniers. Ainsi, on court à la perfection en se pardonnant le crime, et l'on se pique de suivre les saints, qu'on n'a pas encore commencé à être Chrétien. Et ce qu'il y a de plus funeste dans ce caractère particulier de désobéissance, c'est qu'on ose l'imputer à la loi même, si embarrassée, dit-on, si incertaine de sa nature, qu'elle a produit le même partage et le même désordre dans cette foule de casuistes et de docteurs, les uns sévères, les autres mitigés, tous opposés entre eux d'opinions et de sentimens. Or, les maîtres de la loi ne s'accordant pas sur le sens de la loi, comment les disciples s'accorderaient-ils sur l'obéissance due à la loi? et puisqu'il y a tant de manières de l'enseigner, faut-il être surpris qu'il y ait tant de façons différentes de la pratiquer?

Raisonnement aussi faible que trompeur. Et sans m'arrêter ici à vous faire remarquer que ce partage d'opinions parmi les auteurs qui ont écrit sur la morale ne tombe d'ordinaire que sur des points peu essentiels, qu'on peut regarder, pour ainsi dire, comme l'extérieur de la loi, mais que, pour tout ce qui est nécessaire au salut, l'humilité, la pénitence, le renoncement à soi-même,

la fuite du monde, sur toutes les grandes vérités du Christianisme, on s'est accordé dans tous les temps et dans tous les écrits des docteurs approuvés par l'Eglise : je dis les écrits des docteurs approuvés par l'Eglise; car, quant à cette foule d'opinions bizarres ou scandaleuses, de ces doctrines, ou monstrueuses, ou ridicules, nées dans les temps de superstition, d'ignorance, de fanatisme, l'Eglise n'y ayant point mis le sceau de son approbation, la raison peut bien en faire honte à l'esprit humain, mais il n'y a que l'impiété qui puisse en faire un crime à la religion : sans m'arrêter encore à vous faire observer que les vérités convenues de tout le monde, ne sont pas peut-être celles auxquelles vous êtes le plus fidèle; que l'envie d'être à vous-même votre docteur et votre casuiste, ou même l'envie de disputer et de faire un parti, vous fait préférablement chercher dans la loi de Dieu ce qu'il n'a jamais plu à Dieu, ni été possible aux hommes d'expliquer, ni utile et nécessaire qu'il le fût jamais; ce que saint Paul appelle d'oiseuses et vaines questions de paroles, qui, ne pouvant servir à l'édification, n'engendrent que des scandales, tandis que vous négligez dans la loi les préceptes les plus clairs et les plus importans au salut : sans, dis-je, insister sur toutes ces raisons, j'ajoute que cette différence de morale ou plus sévère, ou plus relâchée dans les docteurs de la loi, fût-elle encore plus grande que vous ne le prétendez, n'accuserait que vous-même, et ne prouverait rien contre la clarté et l'évidence de la loi. Pourquoi? parce que c'est le relâchement et la tiédeur des disciples qui a fait des maîtres et des docteurs relâchés; c'est l'indocilité des peuples qui a détruit l'uniformité de sentiment dans les pasteurs, et que la loi de Dieu n'en est pas moins vierge et inaltérable : *Lex Domini immaculata.* Donnez-moi un peuple de Chrétiens dociles et fervens, il n'y aura plus de partage dans les guides des consciences. Tant qu'Israël conserva sa religieuse ferveur pour les commandemens du Seigneur, il n'eut besoin que d'un seul guide et d'un seul Prophète, pour lui annoncer les ordres de son Dieu, et lui expliquer la loi. Dès qu'il devint indocile, corrompu, et qu'il s'éloigna de sa première simplicité, alors parut cette multitude de faux prophètes, dont les folles visions égarèrent les enfans d'Israël.

Et, pour dire quelque chose de plus sensible, dans les premiers siècles de l'Eglise, lorsque les Chrétiens poursuivis et menacés n'avaient pour asile que les forêts, pour temples que les cavernes, pour maîtres que les tyrans, pour écoles que les amphithéâtres et les échafauds, leur foi alors était inaltérable; l'esprit du schisme

et d'erreur respectait leurs cabanes et leur ignorance. Assez éclairés pour croire, mais trop sages pour disputer, moins savans et plus Chrétiens que nous, ils mouraient pour des vérités qu'à peine ils commençaient à connaître et la simplicité faisait des martyrs, où la science a fait depuis des fanatiques. Hélas! dans ces temps de ferveur et de sainteté, l'Évangile suffisait aux premiers Chrétiens; ils n'avaient d'autre interprète, d'autre commentaire que la voix des pasteurs; et le livre de la loi était pour eux sans nuage, parce que leur cœur sans duplicité était encore dans la droiture et la simplicité de la foi. Ce n'est que lorsqu'on a cessé d'être à Jésus-Christ qu'on a voulu être à Paul et à Céphas : on n'a commencé à disputer que lorsqu'on a cessé de pratiquer. A mesure que la loi de Dieu s'est effacée des consciences, il a fallu que la main de l'homme en recueillît dans ses écrits l'esprit et les devoirs. Dès-lors on a vu naître et se multiplier cette foule de volumes et de commentaires sur la loi, qui, faits pour l'éclaircir, ont servi de prétexte pour l'éluder; car de quoi n'abuse-t-on pas? Et tel est le sort de l'esprit humain, que plus on veut l'éclairer, plus il s'obstine à ne pas voir la lumière; sa propre science l'aveugle, et la multitude des écrits n'a servi qu'à augmenter les ténèbres, et à faire naître les doutes : parce que plus on a de maîtres parmi les hommes, moins on a de docilité pour le Maître suprême. Les mêmes lumières qu'on emploie d'abord à éclaircir la vérité deviennent ensuite des armes pour la combattre; et il est arrivé que ces siècles d'ignorance qui ont fait tant de honte à l'esprit humain sont encore ceux qui font le plus d'honneur à la religion et à la vertu. Cessons donc, encore une fois, d'accuser la loi ou les maîtres de la loi, lorsque nous ne devons accuser que nous-mêmes; ne pensons pas nous faire un rempart contre les volontés du Seigneur, des difficultés que notre mauvaise volonté seule a fait naître, et se plaît à grossir chaque jour. Ayons la simplicité du cœur, et la loi de Dieu sera pour nous simple et sans nuage; alors nous marcherons sans tergiverser dans la route des commandemens, selon la parole du Sage : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter*. Alors nous en saurons plus que les docteurs mêmes, et non seulement ce scandale cessera, mais tant d'autres moins funestes qui désolent l'héritage du Seigneur, et qui ont le même vice pour principe. Car de là encore cet esprit d'audace et de présomption qui refuse d'obéir aux moindres obligations, sous prétexte qu'il suffit de remplir les plus grandes; c'est ce que j'ai appelé l'esprit mondain, qui néglige les conseils et les moindres devoirs, pour ne s'attacher

qu'aux préceptes généraux, et à ce qu'on appelle l'essentiel de la loi.

Troisième cause de notre désobéissance, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus générale dans le monde, où presque toujours on veut faire une compensation avec la loi de Dieu; et parce qu'on remplit certains points importans, on se fait un titre pour négliger tous les autres, sans penser que c'est ainsi qu'on se fraie la route au désordre, et que celui qui se permet les petites infidélités, ne tardera pas à faire les plus grandes fautes sans s'en apercevoir. Pourquoi? L'Esprit saint nous l'apprend, parce que tout est essentiel dans la loi de Dieu, et que ce n'est que par l'attention à éviter les fautes qu'on se préserve des crimes : *Qui spernit maudica paulatim decidet.* Le trajet du vice à la vertu est immense, celui de la vertu au vice est presque imperceptible. On descend plus aisément qu'on ne monte, et pour tomber, on n'a qu'à se laisser aller au penchant. D'où pensez-vous, par exemple, que soit venu, dans cette femme, cet oubli de sa réputation et de tous ses devoirs? Peut-être de tout ce qu'il y a de moins criminel en apparence. Il ne s'agissait d'abord que de rendre moins fréquent l'usage des sacremens, de retrancher un peu de sa dévotion pour se rendre plus agréable au monde; on ne se proposait pas d'enfreindre la loi de Dieu, on voulait seulement la plier et l'accorder avec celle du monde. Mais une légère complaisance a conduit à une plus grande; du mépris des conseils, on a passé à celui des préceptes; insensiblement l'infidélité s'est accrue de jour en jour, et on se trouve enfin arrivé au dernier crime, qu'on ne se doutait pas de pouvoir aller jusqu'à la première faiblesse; et voilà le naufrage et la perte de tant de demi-vertus ou de fausses dévotions, qui croient pouvoir partager leur obéissance entre les lois de Dieu et les lois du monde.

Disons de même de tout le Christianisme et de la religion en général. On s'étonne quelquefois, et avec raison, de voir dans un siècle tant d'impiété et d'incrédulité, tant d'esprits forts sans principes et sans religion; mais ce qui doit étonner davantage, c'est de voir ce qui conduit à cet abîme. Le plus hardi pécheur a commencé par être timide : l'impiété n'est pas un précipice qu'on se creuse tout d'un coup; on balance, on recule toujours quelque temps avant de franchir le pas, et rarement les grands crimes ont été les coups d'essai des méchans. Interrogez l'impie sur ses voies, et demandez-lui la route qu'il a tenue pour se perdre, pour ne plus reconnaître ni loi, ni maître : écoutez et tremblez, son histoire deviendra peut-être la vôtre.

Qu'était-ce d'abord dans ce jeune homme que son incrédulité? Rien moins qu'un système; c'était une envie d'être un peu moins gêné dans ses passions; on supportait avec peine une loi si austère dans ses préceptes, si terrible dans ses châtimens. On a donc douté de cette loi et de cette religion, d'abord sur un article, ensuite sur plusieurs, enfin sur tout; du doute on est venu à l'assertion la plus opiniâtre, jusqu'à nier des faits, à rejeter des autorités, à être seul contre la tradition de tous les siècles, seul contre tout un monde. Alors l'amour-propre venant au secours de l'ignorance, on s'est paré du nom de philosophe, et l'impiété, qui n'était d'abord qu'un besoin honteux des passions, est devenue une gloire de l'esprit; et voilà les déistes et les athées.

On ne pensait pas d'abord à déclarer ouvertement la guerre à l'Église, encore moins à se soustraire à ses lois et à son autorité; c'était simplement un point de la loi qui choquait, un abus qui révoltait, une difficulté qu'il fallait éclaircir, enfin une inquiétude de l'esprit plutôt qu'un dessein formé dans le cœur d'être hérésiarque et chef de parti. Mais, pour une entreprise si légère en apparence, à quoi n'en vient-on pas, et à quoi n'en est pas venu Luther? Lui-même n'a pu s'empêcher de l'avouer, qu'il n'eût jamais pensé que la dispute sur les indulgences, sur les abus qui s'étaient glissés dans le sanctuaire, l'eussent conduit à de si grands excès, jusqu'au mépris des pasteurs et de toute autorité légitime, jusqu'à détruire la hiérarchie, et à tout renverser dans la religion. C'est que dans la loi de Dieu (puissions-nous ne l'oublier jamais!) tout est si bien lié qu'une seule vérité attaquée, la chaîne est rompue et l'édifice s'écroule. Le vaisseau de l'Église vogue sur une mer où le moindre souffle de l'orgueil et des passions peut exciter les plus violentes tempêtes; le faux zèle en ce genre devient bientôt une ivresse, l'ivresse conduit au fanatisme; et voilà les schismes et les hérésies.

On ne croyait pas que de se permettre quelque adoucissement, ce fût tendre à la destruction des règles et à l'anéantissement de toute ferveur; ce n'était qu'un article de la loi qui paraissait peu important; mais ce premier adoucissement a ouvert la porte à de plus grands abus; on ne voulait que relâcher les liens de la discipline, on a été jusqu'à les rompre; le changement a conduit la tiédeur à la dissipation, la dissipation à la mondanité, la mondanité au scandale; et voilà le relâchement des monastères et la chute des plus fervens instituts.

Que sais-je, et qui pourrait tout dire sur ce sujet? Apprenons

de ces réflexions qu'il n'y a de sûreté dans la loi de Dieu qu'autant que nous saurons respecter tous ses Commandemens. Réservons les contestations, les subtilités de l'esprit, les distinctions, les modifications pour les lois des hommes; mais quand un Dieu parle, apprenons que tout doit se soumettre jusqu'à l'amour-propre, tout doit se taire jusqu'à la raison, tout doit s'exécuter jusqu'au moindre précepte; et souvenons-nous que c'est là surtout qu'il est vrai de dire que pécher en un seul point, c'est pécher dans tous : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.*

Mais est-il possible de l'observer, cette loi? Elle est si dure, si austère! disent les mondains: elle semble faite pour des Anges et non pour des hommes; et le moyen d'accorder la fragilité de la nature avec l'héroïsme de l'Évangile? Dernière cause de notre désobéissance, sur laquelle je me contenterai de vous proposer le parallèle de la loi de Dieu avec la loi du monde, de ce que Dieu commande avec ce que le monde exige, de ce que nous refusons à Dieu avec ce que nous faisons pour le monde; et voyons si nos plaintes sont fondées, si c'est le monde qui mérite d'être préféré à Dieu.

Vous donc qui répétez sans cesse que la loi de Dieu est trop dure, qu'elle surpasse les forces de la nature, dites-moi, si elle vous ordonnait, cette loi, de flatter des hommes que vous méprisez, de ramper devant des protecteurs que vous détestez, d'adorer leurs caprices, de servir leurs passions aux dépens de votre intérêt et de votre honneur; si elle vous ordonnait, cette loi, de rechercher des biens et des graces qui ne dépendent pas de vous, que vous ne pourriez obtenir qu'à force de bassesses et d'intrigues, et peut-être d'injustices et de crimes; vous crieriez sans doute à la cruauté, à la barbarie! Et quel homme, diriez-vous, pourrait supporter un tel état? Voilà cependant ce qu'on fait tous les jours dans les palais des grands, dans les cours des princes, avec gaîté, avec courage; voilà le martyre qu'endure une partie du monde, et qui fait envie à l'autre.

La loi de Dieu est trop dure; mais si elle vous ordonnait de franchir les mers, d'aller à travers mille dangers, mille périls, chercher la fortune; ou si, courbé sans cesse sur vos trésors, occupé à les grossir, il fallait passer les jours et les nuits dans les études forcées d'un aride calcul, et, renonçant à toute société, faire des opérations du cabinet votre seul plaisir sur la terre; ah! diriez-vous, quel supplice! Et qui voudrait, non pas des richesses, mais de la vie même à ce prix? Voilà cependant la vie de tant

d'hommes d'état, d'affaires, de négoce, de fortune; voilà ce qu'on appelle les habiles et les heureux du siècle.

La loi de Dieu est trop dure! mais quel sacrifice exige-t-elle donc, je ne dis pas plus grand, mais comparable seulement à ceux que les lois de l'honneur mondain vous imposent? Je vois deux hommes armés d'un fer parricide, la fureur dans les yeux, le désespoir dans le cœur..... A quel maître vont-ils sacrifier leur vie? pour qui va couler ce sang? Est-ce Dieu qui le demande? est-ce la religion qui l'ordonne? Ah! ce sacrifice si noble, si glorieux sous les lois du respect humain, eût paru injuste et barbare pour Dieu. Le monde seul a parlé, le monde a ordonné le meurtre et l'homicide, et il est obéi. O insensés! ô martyrs d'une folle gloire! ô dignes victimes d'un tel législateur! allez donc achever de venger la religion; et d'un bras poussé par la haine et la fureur, plongez dans le sein de votre frère ce fer homicide que la loi du monde a mis dans vos mains, et que la loi de Dieu n'a pu en arracher, et prononcez lequel des deux maîtres est le plus aisé à servir. (Le même.)

Péroraison.

Cessons d'accuser la loi de Dieu de trop de rigueur ou l'homme de trop de faiblesse, puisque notre conduite seule suffit pour nous confondre. On ne manque ni de force, ni de courage pour tout ce que le monde ordonne; on a de la force et de la santé pour les excès de la table, les veilles et les tourmens d'un jeu effréné, pour supporter les éclatans embarras de la grandeur, pour s'immoler aux caprices de ses maîtres : et pour le jeûne, la prière, la pénitence, l'humilité, l'aumône, on n'a plus ni force, ni santé, ni fortune; alors on fait valoir tous les embarras de l'état, toute la délicatesse du sexe, de l'âge; souvent ce sont ceux mêmes qui ont plus fait pour le service du monde qui se disent les plus faibles pour le service de Dieu. Le courtisan, après tant d'intrigues et de travaux pour se maintenir dans la carrière des honneurs, ne peut rien pour se soutenir dans les sentiers de la vertu. Le guerrier peut affronter mille morts et sacrifier sa vie pour son roi, et il ne saurait mourir une fois à lui-même, ni sacrifier ses passions pour son Dieu. Le riche, après avoir tout souffert de la fortune pour satisfaire son injuste cupidité, ne peut rien souffrir de la pénitence pour satisfaire à la justice de son Dieu. Le jeune homme, après tant de martyres et de sacrifices pour une vile idole, se ré-

volte au seul mot de mortification et de renoncement évangélique. La femme superbe, après avoir souffert tous les caprices, toutes les tortures de la mode et du luxe pour plaire au monde, ne saurait porter la croix pour plaire à Dieu. Encore une fois, Chrétiens, cessons de trop injustes murmures, et ne combattons pas davantage contre une loi en faveur de laquelle tout parle en nous, la raison, la conscience et notre propre intérêt; contre laquelle nous n'avons que de frivoles prétextes, qui disparaissent au moindre rayon de lumière. Adorons-la dans ses mystères; ils doivent être un motif de soumission, puisqu'ils sont une preuve de sa divinité. Aimons-la dans tous ses préceptes; la pratique n'en coûte qu'à ceux qui veulent les adoucir, les interpréter; et apprenons une fois qu'avec Dieu on n'obéit point assez, lorsqu'on craint d'obéir trop. Faisons taire notre faible raison devant la grandeur et la majesté de cette loi sainte, et souvenons-nous que ce qui distingue la loi de Dieu des lois faites par les hommes, c'est que celles-ci tiennent toujours de l'inconstance et de l'instabilité de leurs auteurs; l'interprétation en dépend des hommes, et fragiles comme eux, elles varient sans cesse avec eux : *Leges populorum vanæ sunt;* au lieu que la loi de Dieu, semblable à Dieu même, est immuable et éternelle comme lui. Tout varie autour d'elle : les autres législateurs, leurs lois et leurs empires ont passé, elle seule ne change pas; le monde même, les cieux et la terre ne seront plus, qu'elle subsistera encore; et les ruines de l'univers en cendres seront le dernier tribunal où elle prononcera l'arrêt du dernier coupable : *Iota unum non præteribit a lege.* Souvenons-nous enfin qu'elle est la seule lumière qui doit nous éclairer au milieu de la nuit et des écueils qui nous environnent; et qu'après avoir dirigé notre course sur la mer de ce monde, elle nous conduira au port du salut et de l'éternité bienheureuse. (Le même.)

Autre péroraison.

Heureux donc, heureux, pouvons-nous dire avec le Prophète-Roi, heureux celui qui s'est toujours éloigné des conseils des impies et de la voie des pécheurs : *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit* [1]. Heureux celui qui, dans le précepte du Seigneur, a écouté les utiles leçons sur lesquelles il devait se former, et qui a cherché la véritable sagesse

[1] Ps. I, 1 et 2.

dans les ordres émanés de la Sagesse même: *Sed in lege Domini voluntas ejus.* Heureux celui qui s'est appliqué à approfondir les beautés de la loi divine, qui en a proposé la touchante sublimité à son esprit, pour en exciter le vif amour dans son cœur: *Et in lege ejus meditabitur die et nocte!* Comme un arbre planté sur le bord d'un ruisseau porte toujours des fruits dans la saison, il portera des fruits de grace et de salut: les mérites naissent du saint accomplissement de la loi; des fruits de consolation et de félicité: il n'est de véritable félicité que pour les observateurs de la loi; des fruits d'honneur et de gloire: ils résultent de l'attachement à la loi: *Erit tanquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum dabit in tempore suo.* De même que cet arbre conserve toujours sa beauté, tout aussi contribue à rendre le juste plus florissant. Le bonheur fait briller sa modération; l'infortune donne de l'éclat à sa patience; l'intention ennoblit ses œuvres; et ses œuvres, dirigées par la loi de Dieu, forment un trésor pour l'éternité: *Et omnia quæcumque faciet, prosperabuntur.* Dieu le voit avec complaisance suivre la voie que sa loi lui trace. Il le soutient par sa grace dans le temps, et il le récompense pleinement dans l'éternité. Je vous la souhaite, etc. (Le P. Lenfant.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA LOI DE DIEU.

SON ÉVIDENCE.

EXORDE.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous? (*Joan.* VIII, 86.)

Jusqu'ici Jésus-Christ avait confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres et par ses prodiges; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience, et à l'évidence de la vérité, laquelle, malgré eux, rendait témoignage à sa doctrine et à son ministère. Cependant, comme ils s'aveuglaient sur l'évidence de ses prodiges, en l'accusant de les opérer par le ministère des démons, ils s'aveuglaient aussi sur l'évidence de sa doctrine et de sa mission si clairement prédite dans les Écritures, en y trouvant des obscurités qui la leur rendaient encore douteuse et suspecte.

Car, mes frères, quelque évidente que soit la vérité, c'est-à-dire, la loi de Dieu, soit dans notre cœur, où elle est écrite en caractères éclatans et ineffaçables, soit dans les règles que Jésus-Christ nous a laissées, nous voulons toujours, ou que notre conscience n'y voie que ce que nos passions y veulent voir, ou que ces règles ne soient pas si claires qu'on n'y puisse trouver des adoucissemens et des interprétations qui nous soient favorables.

En effet, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la loi de Dieu. Premièrement, pour se calmer sur mille abus que le monde autorise, on nous dit qu'on se croit en sûreté dans cet état; que la conscience n'y reproche rien, et que, si l'on était persuadé qu'il y eût du mal, on en sortirait à l'instant. Premier prétexte qu'on oppose à l'évidence de la loi de Dieu : la bonne foi, et la tranquillité de la conscience.

On nous oppose, en second lieu, que l'Évangile n'est pas si clair

et si précis sur certains points que nous le disons; que chacun l'interprète à sa manière, et lui fait dire ce qu'il veut, et que ce qui paraît si positif à nous ne paraît pas tel à tout le monde. Second prétexte : l'obscurité et l'incertitude des règles.

Or, je dis que la loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui confondra ces deux prétextes et condamnera toutes les vaines excuses des pécheurs au jour des vengeances du Seigneur.

Premièrement, elle est évidente dans la conscience du pécheur : première réflexion. Secondement, elle est évidente dans la simplicité de ses règles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi de Dieu, qui jugera la fausse sécurité et la prétendue bonne foi des ames mondaines. L'évidence de la loi de Dieu dans la simplicité de ses règles : second caractère de la loi de Dieu, qui jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que votre loi sainte jugera le monde, et que la conscience criminelle sera un jour confondue devant votre tribunal, et par les lumières de son propre cœur et par la clarté de vos célestes maximes. *Ave, Maria.* (MASSILLON, *Sur l'Évidence de la loi de Dieu.*)

La loi de Dieu est évidente dans la conscience du pécheur.

Il est assez surprenant que la plupart des ames mondaines nous allèguent la bonne foi et la tranquillité de leur conscience pour justifier les abus du monde et le danger de ses maximes. Outre que la paix et la sécurité dans des voies fausses et injustes en est plutôt la punition que l'excuse, et que quand il serait vrai que la conscience ne reprocherait rien dans des mœurs réglées seulement selon les faux jugemens du monde, cet état ne serait que pire et plus désespéré pour le salut : il semble que la propre conscience est le tribunal auquel une ame infidèle devrait le moins en appeler, et que rien n'est moins favorable aux égaremens du pécheur que le pécheur lui-même.

Je sais qu'il est des ames endurcies à qui nul rayon de grace et de lumière ne fait presque jamais ouvrir les yeux ; qui vivent sans remords et sans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux ; en qui toute conscience paraît éteinte, et qui poussent l'excès de leur aveuglement, dit saint Augustin, jusqu'à se faire honneur de leur aveuglement même : *De cæcitate ipsa gloriantium.* Mais ce sont là de ces exemples rares et terribles de la justice de

Dieu sur les hommes; et, s'il y en a eu sur la terre, ils prouvent seulement jusqu'où peut aller quelquefois son abandon et la puissance de sa colère.

Oui, mes frères, soit que nous affections de nous révolter tout haut et à découvert contre l'autorité de la loi, comme les impies et les libertins, soit que nous tâchions de l'adoucir et de la réconcilier artificieusement avec nos passions, par des interprétations favorables, comme la plupart des ames mondaines et des pécheurs ordinaires, notre conscience rend en nous un double témoignage à cette loi divine, un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes, et un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

Je dis premièrement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes frères, Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre, et il est trop bon en même temps pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères; un caractère d'équité et un caractère de bonté : un caractère d'équité, qui règle tous les devoirs; un caractère de bonté, qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur dans le devoir et dans la règle.

Aussi nous sentons au fond de nos cœurs que ces règles sont justes et raisonnables; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, et toutes les vertus recommandées dans l'Évangile; que les passions interdites par la loi sont la seule source de tous nos troubles; que, plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur; et que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres : nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes : nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au dedans de nous pour la vertu ; nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchans et nos lumières : la loi

de Dieu, née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair étrangère à l'homme ; elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité ; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle ; en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

Ainsi, en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance, nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme, que c'est se punir soi-même que de haïr, et, en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étaient nos premiers penchans, et qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentimens les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur, et nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disait Saül à David au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es quam ego* [1]. La bonté, née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachait cet aveu, et désavouait en secret l'injustice et la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchans insatiables de plaisir : nous sentons bientôt que le déréglement nous mène trop loin pour être conforme à la nature ; que tout ce qui nous assujétit et nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution ; et que l'Evangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père* [2], disait le prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire et dans l'abondance ! et je traîne ici dans l'ennui et dans l'opprobre l'indignité de ma passion. C'était un reste de raison et de noblesse qui se faisait encore entendre au fond de son cœur.

Enfin, parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu, vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme ; que ce sont des règles fondées sur une profonde connaissance de ce qui se passe au dedans de nous ; qu'elles ne renferment que les remèdes de nos maux les plus secrets et les secours de nos penchans les plus justes, et qu'il n'y avait que celui seul qui connaît le fond des cœurs qui pût prescrire de telles maximes aux hommes.

[1] Reg. XXIV, 18. — [2] Luc. XV, 17.

Les païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'était pas encore éteinte, rendaient cette gloire à la morale des Chrétiens : ils étaient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles : ils étaient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome ou de la Grèce, et ne pouvaient comprendre que le fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les désirs, les penchans secrets du cœur de l'homme que Platon et tous ses disciples.

Venez nous dire, après cela, que la nature est notre première loi, et que des penchans de plaisir nés avec nous ne sauraient être des crimes. Je l'ai dit souvent, c'est une impiété qui n'est que dans le discours ; c'est une ostentation de libertinage dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret. Augustin, dans ses égaremens, n'avait rien oublié pour effacer du fond de son cœur ce reste de foi et de conscience qui le rappelait encore à la vérité; il avait cherché avidement dans les sentimens les plus impies et dans les erreurs les plus monstrueuses de quoi se rassurer contre ses crimes ; son esprit, fuyant la lumière qui le poursuivait, errait d'impiété en impiété et d'égarement en égarement ; cependant, malgré tous ses efforts et toutes ses fuites, la vérité toujours victorieuse au fond de son ame s'y faisait entendre malgré lui; il ne pouvait réussir à se séduire et à se calmer dans ses désordres : Je portais, ô mon Dieu, dit-il lui-même, une conscience déchirée et comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisaient sans cesse : *Portabam conscissam et cruentam animam meam* [1]. J'étais à charge à moi-même, je ne pouvais plus soutenir mon propre cœur ; je me tournais de tous les côtés, et il ne se trouvait bien nulle part; et je ne savais où le placer pour m'en décharger et soulager mon inquiétude: *Impatientem portari a me, et ubi eam ponerem non inveniebam* [2]. (LE MÊME.)

La loi est la lampe qui éclaire, la vie qui anime et qui soutient.

La loi a son principe en Dieu. Donnons à ses oracles une sérieuse attention. S'il est ordonné d'écouter debout, dans l'attitude du respect et du recueillement, la lecture qui est faite des ordonnances du prince, à plus forte raison devons-nous prêter la plus religieuse attention à celles qui nous viennent, non d'aucun homme,

[1] S. Aug. in Conf. — Ibid.

mais de Dieu lui-même. Je sais qu'il est des esprits bizarres qui accusent le Législateur, et s'en prennent à la loi des manquemens où ils tombent. Commençons par justifier et sa personne et son ouvrage, en prouvant par l'évidence des faits que son intention, en publiant la loi, n'a été que de ménager un appui à notre faiblesse. C'est ce que le prophète nous déclare dans ces propres termes [1]. Ailleurs, l'Écriture la compare à la lampe qui éclaire nos pas, et à la lumière qui luit dans le sentier où nous marchons [2]. Sont-ce là des marques d'indifférence ou de haine? Ne sont-ce pas plutôt des preuves d'un intérêt affectueux et prévenant, qui s'empresse de dissiper les ténèbres et d'écarter les obstacles qui se rencontrent sur notre route, afin d'assurer nos pas et de prévenir nos chutes? Salomon enchérit encore sur ces images en l'appelant *la vie* [3]. Bien loin d'y voir un fardeau imposé à notre nature, l'Apôtre y voit un soutien qui nous est donné [4]. Ecoutez le divin psalmiste, chantant le cantique de louanges au Seigneur : *Jérusalem, chantez*, s'écrie-t-il, *les louanges du Seigneur, chantez les louanges de votre Dieu, ô Sion; car il a mis de fortes barrières à vos portes, il a béni vos enfans au milieu de vous; il a établi la paix dans vos frontières; il vous rassasie du plus pur froment* [5]. Après avoir parcouru les divers bienfaits que nous tenons de la libéralité de Dieu, il ajoute le plus précieux de tous: *Il annonce sa parole à Jacob, et ses lois et ses ordonnances à Israël; il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations, et elles n'ont point connu ses ordonnances.* Ce sont assurément d'assez mémorables avantages que d'habiter une île tranquille, exempte du fléau de la guerre, où abondent les ressources de la vie, où l'on jouit de la légitime espérance d'une postérité nombreuse; mais tant de faveurs signalées ne sont rien auprès du bienfait de cette loi privilégiée que la nation choisie tenait de Dieu même. *Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations*; non, car ces avantages divers dont je viens de parler, on a vu souvent d'autres nations les posséder; mais un seul a joui du bienfait de recevoir les ordonnances du Seigneur émanées de lui-même.

Jérémie, gémissant sur la captivité où vivaient ses concitoyens, déplorait comme le plus grand des maux le malheur qu'ils avaient eu d'abandonner la source de la sagesse, c'est-à-dire la loi qui leur avait été donnée. Et, pour marquer le prix de cette loi: « On n'a

[1] Isa. VIII, 20. — [2] Ps. CVIII, 105. — [3] Prov. VI, 23. — [4] Rom. II, 17. — [5] Ps. CXLVII, 12, 20.

« point oui parler d'elle parmi les Cananéens, et elle n'a point été « vue dans Theman [1]. Les enfans d'Agar, qui recherchent une pru- « dence qui vient de la terre, ces négociateurs de Metan et de Thé- « man, n'ont point connu la voie de la vraie sagesse, et ils n'ont « point aperçu ses sentiers. » Pour en faire voir la divine origine : « Qui est monté au ciel, demande-t-il, pour y aller prendre la sa- « gesse, ou qui l'a fait descendre du haut des nues?» Il ajoute immédiatement : « C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne peut « lui être comparé. C'est lui qui a trouvé toutes les vraies voies de « la vraie science et qui l'a donnée à Jacob, son serviteur, et à « Israël son bien-aimé. » David avait donc bien raison de dire : *Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations, et il ne leur a point fait connaître ses ordonnances* [2]. Quand l'Apôtre, écrivant aux Romains, leur dit : *Quel est donc l'avantage des Juifs, et quelle est l'utilité de la circoncision* [3] ? quel est le sens qu'il attachait à ces paroles? C'est, en premier lieu, d'avoir été choisis pour être les dépositaires des promesses; en second lieu, que, pour leur en transmettre le dépôt, Dieu n'a pas fait choix d'un autre organe que lui-même. (Saint CHYSOSTÔME, *VIIIe Hom. sur la Genèse.*)

Excellence de la loi de Dieu.

Eh! quelle comparaison encore entre les autres législateurs et celui-là ! Combien notre doctrine et notre morale ne l'emportent-elles pas sur celles qui n'ont eu pour auteurs que des hommes ! Ceux-ci n'ont fait qu'entrevoir la vérité. Jésus-Christ seul l'a puisée à la source. Aussi le plus célèbre d'entre eux, Socrate, n'a-t-il trouvé personne, pas même un seul de ses disciples, qui ait voulu souffrir la mort pour sa doctrine; tandis que pour Jésus-Christ non seulement des sages et des savans, mais une multitude d'ignorans et de gens du peuple ont bravé les menaces, les tortures et la mort. Ne vous en étonnez pas, les premiers étaient abandonnés à la faiblesse humaine; et c'est la force même du Verbe de Dieu qui soutient les Chrétiens. Moi-même, sectateur de la philosophie de Platon, en voyant d'une part les Chrétiens traduits devant les tribunaux par la calomnie et courant avec intrépidité à la mort, j'ai compris qu'il n'était pas possible qu'ils fussent des esclaves de la volupté. Ainsi je ne réponds rien aux accusations que l'on fait contre eux en ce genre, et dont on s'efforce d'arracher par les

[1] Baruch. III, 22. — [2] Ps. CXLVII, 20. — [3] Rom. III, 2.

plus affreuses tortures l'aveu à leurs enfans, à leurs esclaves, à des femmes faibles et délicates. J'en appelle à la justice de Dieu, qui voit tout. (Saint JUSTIN, *Seconde apologie.*)

La loi condamne ceux qui y sont infidèles.

Il est des choses à l'égard desquelles les Barbares nous surpassent, et il en est à l'égard desquelles nous les surpassons. Je l'ai déjà dit, supérieurs du côté de la loi qui est sainte, nous perdons cette supériorité du côté des mœurs qui sont déréglées. Mais après tout, quel avantage pouvons-nous tirer d'une loi sainte en elle-même et déshonorée par nos iniquités? La loi est sainte, puisqu'elle est un don de Dieu; nos mœurs sont criminelles, parce qu'elles sont notre ouvrage. Or, voilà ce qui fait notre crime, de vivre sous une loi sainte et de la mal observer. Est-on en droit de se parer du nom d'une loi qu'on viole? Pour se vanter d'appartenir à une loi sainte, il faut l'observer saintement. Ainsi, loin que la loi nous justifie, elle ne sert alors qu'à mettre mieux notre crime dans tout son jour.

Ne parlons donc plus de la loi, puisque cette prérogative, loin d'être pour nous un argument favorable, est un des titres de notre condamnation. Attachons-nous désormais à faire un parallèle de nos inclinations, de nos mœurs, de nos vices avec ceux des Barbares, de l'injustice, de l'avarice, de la mauvaise foi, de la cupidité, de l'impureté, en un mot tout ce qu'on nomme péché et déréglement. Or lequel de ces désordres ne règne pas parmi les Chrétiens? Il ne reste donc plus qu'un seul retranchement aux impies, il consiste à dire : Si les Chrétiens sont semblables aux Barbares, eu égard à la dépravation des mœurs, pourquoi ne le sont-ils pas en force et en puissance? Car, supposant le nombre des péchés égal, n'a-t-on pas droit de demander, ou qu'ils ne l'emportent pas sur les Chrétiens par l'éclat des prospérités, ou que, du moins, ils ne soient pas mieux traités que nous? Je ne conteste pas ce principe, et j'en tire cette conséquence que, puisque nous sommes plus malheureux, il faut que nous soyons plus coupables. La preuve en est que, comme je l'ai déjà démontré, Dieu fait tout avec justice. En effet, parce que, comme dit le Sage [1]: *En tout lieu les yeux du Seigneur considèrent avec attention les bons et les méchans;* à quoi

[1] Prov. xv, 3.

saint Paul ajoute[1] : Que Dieu condamne les méchans selon la vérité ; par cette raison il devient évident que si Dieu ne cesse d'appesantir sa main sur nous, c'est que nous ne cessons de l'offenser. (SALVIEN.)

La conscience du pécheur rend un témoignage de sévérité à l'exactitude des règles de la loi de Dieu.

Une seconde illusion pour la plupart des ames mondaines qui vivent exemptes des grands désordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaisirs, de tous les abus, de toutes les sensualités, de toutes les dissipations que le monde autorise, c'est de vouloir se persuader que l'Evangile n'en demande pas davantage, et nous persuader à nous-mêmes que leur conscience ne leur reproche rien, et qu'elles se croient en sûreté dans cet état. Or, je dis que c'est encore ici que la conscience mondaine est de mauvaise foi, et ne prend point le change; et que malgré tous les adoucissemens qu'on tâche de se justifier à soi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de sévérité à la loi de Dieu.

En effet, mes frères, l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi ; tous nos penchans corrompus dans leur source ont besoin d'une règle qui les rectifie et qui les redresse : nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage ; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses ; que l'amour-propre infecte toutes nos démarches, et que partout nous nous retrouvons faibles et toujours opposés à l'ordre et au devoir : nous sentons donc que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchans ; que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée ; que la loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favorise nos inclinations ne saurait être le remède destiné à les guérir; que tout ce qui flatte nos désirs ne peut être le frein qui doit les réprimer ; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour-propre n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire et l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi ; nos penchans de ses règles, nos plaisirs de ses devoirs; et dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

[1] Rom. II, 2.

Et souffrez, mes frères, que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alléguez, et à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Êtes-vous calmes de bonne foi, comme vous nous l'assurez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualité; en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous soutenez éternellement l'innocence? Avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous persuader que c'est là voie qui mène au salut? Ne sentez-vous pas que l'Evangile exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites? Voudriez-vous aller paraître devant Dieu, et n'avoir à lui présenter que ces plaisirs, ces amusemens que vous appelez innocens, et qui composent presque tout le fonds de votre vie? je vous le demande. Dans ces momens, où, touchés quelquefois plus vivement de la grace, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre salut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux spectacles, aux vanités, et à l'indécence des parures, à la dissipation des assemblées et des plaisirs; vous donnerez plus de temps à la prière, à la retraite, aux lectures saintes, aux devoirs de la religion? Or, que vous dites-vous par là à vous-mêmes, sinon que, tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de temps à tous ces devoirs de piété, vous ne pensez pas sérieusement au salut, vous ne devez rien y prétendre, vous êtes dans la voie de mort et de perdition?

Mais, d'ailleurs, vous poussez si loin la sévérité de vos censures contre les gens de bien; rappelez toute la rigueur de vos maximes et de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusemens, dont vous nous faites sans cesse l'apologie, et qui veulent jouir de la réputation de la vertu sans rien perdre des plaisirs du monde? ne traitez vous pas leur piété de chimère et de grimace? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme le monde vit; et que toutes ces vertus ambiguës ne servent qu'à décrier la vertu véritable? J'en conviens avec vous; mais je vous réponds : Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à

Dieu ; et votre conscience ne vous reproche rien, à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout? Vous condamnez ces ames abusées qu'un partage du moins apparent entre le monde et Jésus-Christ peut rassurer; et vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul et le danger de ses usages? Croyez-vous donc que la voie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous? que le monde ait là-dessus des priviléges qu'on perde dès qu'on veut servir Dieu? Accordez-vous donc avec vous-mêmes: et, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne nous justifiez plus le monde lui-même, puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne foi, vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons la faiblesse humaine; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudrait se retirer dans des déserts, ou être des Anges plutôt que des hommes. Cependant, rendez gloire à la force de la vérité; si un ministre de l'Evangile venait vous porter ici une doctrine tout opposée à celle que nous vous enseignons; s'il venait vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venait vous prêcher dans ce lieu de la vérité que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde et servir Dieu; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaisirs, dans les spectacles, que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les cloîtres que pour la cour et pour les personnes d'un certain rang; et qu'enfin Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage, et dont nous voulons vous faire un scrupule; s'il venait, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce lieu saint, qu'en penseriez-vous? que diriez-vous de sa nouvelle doctrine? quelle idée auriez-vous de ce nouvel apôtre? Le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Evangile? le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut et sur les règles de la vie chrétienne? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie; vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il ferait de son ministère.

Eh quoi! mes frères, ces maximes annoncées à la face des au-

tels vous paraîtraient des blasphèmes ou des extravagances, et débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendront des règles de raison et de sagesse? Dans la bouche d'un ministre de l'Evangile, vous les regarderiez comme les discours d'un insensé; et dans votre bouche elles vous paraîtraient plus solides et plus sérieuses? Vous ririez, ou plutôt vous auriez horreur d'un prédicateur qui vous les annoncerait; et vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement, et que vous êtes d'accord avec vous-mêmes lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance! (Massillon.)

La loi de Dieu est évidente dans la simplicité de ses règles.

Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son Auteur; et dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, et son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire sans lui prescrire ce qu'il devait à son Créateur, aux autres hommes, et ce qu'il se devait à lui-même. Aussi, en le tirant de la boue, il imprima dans son être une lumière vive, sans cesse montrée à son cœur, qui réglait tous ses devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie, et l'abondance de l'iniquité, qui avait prévalu sur la terre, n'ayant pu à la vérité effacer entièrement cette lumière du cœur des hommes, mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes et de la consulter, et ne paraissant plus même se maintenir encore en eux que pour les rendre plus inexcusables, Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que la malice des hommes augmente, voulut bien graver sur des tables de pierre cette loi que la nature, c'est-à-dire que lui-même avait gravée dans nos cœurs; il mit devant nos yeux la loi que nous portions au dedans de nous, afin qu'elle nous rappelât à nous-mêmes. Cependant le peuple, qui en fut le premier dépositaire, l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéraient la pureté, Jésus-Christ, la sagesse et la lumière de Dieu, est venu enfin sur la terre lui rendre sa première beauté, la purger des altérations de la Synagogue, dissiper les ténèbres qu'une fausse science et des traditions humaines y avaient répandues; en développer toute la sublimité, en appliquer les règles à tous nos besoins, et en nous laissant son Evangile, ne laisser plus d'excuse ni à l'ignorance ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu est la prétendue ambiguité de ses règles : on nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons; on conteste sur tout; on trouve des répliques à tout; on répand des ténèbres sur tout, et on obscurcit tellement la loi que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de son côté.

Or, je dis qu'outre l'évidence de la conscience, la loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses règles, et qu'ainsi les pécheurs qui veulent justifier ainsi leurs voies injustes seront confondus un jour, et par le témoignage de leur propre cœur, et par l'évidence des règles saintes.

Oui, mes frères, la loi de Dieu est lumineuse, dit le Prophète, et elle éclaire même les yeux de ceux qui voudraient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum illuminans oculos* [1]. En effet Jésus-Christ, en venant nous donner lui-même une loi de vie et de vérité, pour régler nos mœurs et nos devoirs, et où l'évidence ne pouvait être trop grande, n'aurait pas voulu y laisser sans doute des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il était venu combattre. Les lois humaines peuvent être sujettes à ces inconvéniens : comme l'esprit de l'homme qui les a inventées n'a pu tout prévoir, il n'a pu prévenir aussi toutes les difficultés qui pouvaient naître un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses expressions et sur la nature même de ses règles. Mais l'Esprit de Dieu, auteur des règles saintes proposées dans l'Evangile, a prévu tous les doutes que l'esprit humain pouvait opposer à sa loi ; il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obscurités que leur corruption pouvait répandre sur la nature de ses règles : aussi il les a concertées d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorans comme les plus habiles ne peuvent y méconnaître ses volontés et les voies de la vie éternelle.

Il est vrai que des obscurités sacrées y cachent les mystères incompréhensibles de la foi ; mais les règles des mœurs y sont formelles et précises, les devoirs y sont évidens, et rien de plus clair et de moins équivoque que les préceptes de Jésus-Christ. Et certes il fallait bien qu'ils fussent clairs et intelligibles, puisqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des disciples grossiers et aux bourgades de la Judée, et que le sermon de la montagne, où toutes es règles des mœurs sont renfermées d'une manière si sublime e

[1] Ps. XVIII, 9.

si céleste, n'eut pourtant pour auditeurs que cette populace obscure qui avait suivi Jésus-Christ au désert.

Ce n'est pas, mes frères, qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations; que l'assemblage de mille circonstances différentes ne puisse tellement obscurcir la règle qu'elle n'échappe quelquefois même aux plus habiles, et que, sur les devoirs infinis des états et des conditions, tout soit décidé de façon dans l'Evangile qu'on ne puisse souvent s'y méprendre.

Mais je dis (et je vous prie de suivre ces réflexions qui me paraissent d'une extrême conséquence, et renfermer toutes les règles des mœurs); je dis premièrement que si sur le détail des devoirs la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais; qu'on voit bien toujours de quel côté penche l'Evangile, et où nous conduit l'analogie et l'esprit dominant de ses maximes; je dis qu'elles s'éclaircissent toutes les unes les autres; qu'elles tendent toutes au même but; que ce sont comme autant de lumières qui, se réunissant toutes au même point, forment un si grand éclat qu'on ne peut plus les méconnaître; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières, et qu'enfin, si la loi peut nous paraître quelquefois équivoque, l'intention du législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Ainsi, vous voudriez savoir, vous qui vivez à la cour, où l'ambition est comme la vertu des personnes de votre rang; vous voudriez savoir si c'est un crime de souhaiter vivement les honneurs et les prospérités de la terre, de n'être jamais content de son état, de vouloir avancer sans cesse, et de rapporter à ce seul désir toutes ses vues, toutes ses démarches, tous ses soins, tout le fonds de sa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où est votre trésor, c'est-à-dire dans le désir et dans l'espérance des biens éternels, et que le Chrétien n'est pas de ce monde. Décidez là-dessus la difficulté vous-même.

Vous demandez si les jeux éternels, les amusemens, les spectacles et tant d'autres plaisirs si innocens aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qui pleurent, et que malheur à ceux qui rient et qui reçoivent leur consolation en ce monde. Suivez l'esprit de cette règle, et voyez où elle vous conduit.

Vous vous informez si, ayant à vivre dans le monde, vous ne devez pas vivre comme le monde; si nous voudrions condamner

tous les hommes presque qui vivent comme vous ; et si, pour servir Dieu, il est nécessaire d'affecter des singularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas se conformer à ce siècle corrompu ; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes et d'être serviteurs de Jésus-Christ, et que la multitude est toujours le parti des réprouvés. C'est à vous à nous dire si la réponse n'est pas précise.

Vous doutez si, ayant pardonné à votre ennemi, vous êtes encore obligé de le voir, de le servir, de l'aider de vos biens et de votre crédit, et s'il n'est pas plus juste de réserver vos graces et vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire ; dites du bien de ceux qui vous calomnient ; aimez ceux qui vous haïssent. Entrez dans l'esprit de ce précepte, et dites-nous s'il ne répand pas une lumière sur votre doute, qui l'éclaircit à l'instant et le dissipe.

Enfin, proposez-vous tant de doutes qu'il vous plaira sur les devoirs, il vous sera aisé de les décider par l'esprit de la loi, si la lettre n'en dit rien ; car la lettre tue, dit l'Apôtre : c'est-à-dire, s'en tenir là, ne tenir pour devoir que ce qui est littéralement marqué, s'arrêter à ces bornes grossières, et n'entrer pas plus avant dans le fond et dans l'esprit qui vivifie, c'est être Juif, et vouloir se tromper soi-même. Ne nous dites donc plus, mes frères, lorsque nous condamnons tant d'abus que vous vous permettez sans scrupule : Mais l'Evangile n'en dit rien. Ah ! l'Evangile dit tout à qui veut l'entendre ; l'Evangile ne laisse rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu ; l'Evangile répond à tout à qui n'y cherche qu'à s'instruire ; et il va même d'autant plus loin, et en dit d'autant plus, que, sans s'arrêter à régler un certain détail, il règle les passions mêmes ; que, sans détailler toutes les actions, il va réprimer les penchans qui en sont les sources, et que, sans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour règles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui se passe, et toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : première réflexion.

Je dis, en second lieu, que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs ; que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurité dans les règles des mœurs ; que rien ne paraît clair à ceux qui voudraient que rien ne le fût ; u e tout paraît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit :

je dis, avec saint Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule qui donne l'intelligence des préceptes ; qu'on ne connaît bien les règles et les devoirs que lorsqu'on les aime ; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, et que le désir sincère du salut est le grand dénoûment de toutes les difficultés : je dis que les ames fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu, et que leurs doutes sont plutôt des alarmes pieuses, sur des actions saintes, que des prétextes et des difficultés pour en autoriser de profanes.

Les hommes n'ont appris à douter sur les règles des mœurs que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes. Hélas ! tout était presque décidé pour les premiers fidèles : nous ne voyons pas que dans ces siècles heureux, les premiers pasteurs de l'Eglise eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs : ces volumes immenses qui en décident les doutes par des résolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs ; à mesure que les fidèles ont eu plus de passions à satisfaire, ils ont eu plus de doutes à proposer ; il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formait ; des difficultés déjà toutes résolues dans l'Evangile, et sur lesquelles les premiers âges de la foi auraient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes. Nos siècles encore plus dissolus que ceux qui nous avaient précédés ont vu encore croître et multiplier à l'infini ces recueils énormes de cas et de résolutions : toutes les règles les plus incontestables de la morale de Jésus-Christ y sont presque devenues des problèmes ; il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à proposer, et auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissemens : tout y a été agité, contesté, mis en doute : on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'esprit de Dieu, et substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel : et quoique nous ne prétendions pas blâmer ici universellement tous ces hommes pieux et habiles, qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions, il eût été à désirer que l'Eglise se fût passée de ce secours ; et nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies, et comme les tristes fruits de la nécessité des temps, de la dépravation des mœurs et de l'affaiblissement de la vérité parmi les hommes. (Le même.)

Les maximes les plus communes de l'Évangile vont plus loin que tous les discours des prédicateurs.

Vous croyez que l'Évangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plupart des règles que nous voulons vous prescrire; que nous outrons sa sévérité, et que nous lui faisons dire ce qu'il nous plaît. Écoutez-le donc lui-même, mes frères; nous consentons que de tous les devoirs qu'il vous prescrit vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs et si précis qu'on ne saurait s'y méprendre et les méconnaître : on ne vous en demande pas davantage, et nous vous quittons de tout le reste. Écoutez-le donc : « Celui qui ne porte pas sa croix chaque « jour, et qui ne me suit pas, ne saurait être mon disciple [1]. Qui- « conque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède, et ne se « renonce pas sans cesse lui-même, ne doit rien prétendre à mes « promesses [2]. Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a « que ceux qui se la font qui en jouiront un jour [3]. Si vous ne faites « pénitence, vous périrez tous [4]. Il n'est pas possible de servir Dieu « et le monde [5]. Malheur à ceux qui sont dans la joie et dans l'abon- « dance; et bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent ici-bas [6]. « Celui qui aime son père, sa femme, ses enfans, ses biens, son « corps, son ame plus que moi, n'est pas digne de moi [7]. Le monde « se réjouira; mais vous, mes disciples, vous y serez toujours dans « la tristesse de la foi et dans les larmes de la pénitence [8].

Est-ce moi qui parle ici, mes frères? viens-je vous tromper par un excès de sévérité, ajouter à l'Evangile, et vous porter mes propres pensées? Faible comme je suis, j'ai moi-même besoin d'indulgence; et si je prenais dans la faiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerais que le langage de l'homme; je vous dirais que Dieu est trop bon pour punir des penchans qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même; que, lorsqu'on a du bien, il faut en jouir et ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrais (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair et de sang). Mais me croiriez-vous, mes frères, je vous l'ai déjà demandé, respecteriez vous mon ministère? me regarderiez-vous comme un Ange du ciel qui viendrait vous annoncer un nouvel Évangile? (Le même.)

[1] Luc, 14, 27. — [2] Ibid., 33. — [3] Matth., 11, 12. — [4] Luc, 13, 5. — [5] Matth., 6, 24. — [6] Luc, 6, 25. — [7] Ibid., 14, 26. — [8] Joan., 16, 20.

Pour qui lit l'Évangile, tout ce qui regarde les devoirs est bientôt décidé.

Oui, si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne, c'est que l'Évangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles; c'est que par un abus déplorable on passe toute la vie à acquérir des connaissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit nous conduire, les titres de notre espérance, les gages de notre immortalité, les consolations de notre exil et le secours de notre pèlerinage : c'est qu'entrant dans le monde on a soin de nous présenter les livres qui expliquent les règles de la profession à laquelle on nous destine; et que le livre où les règles de la profession du Chrétien sont renfermées, cette profession, qui survivra à toutes les autres, seule nécessaire, et la seule qui nous suivra dans l'éternité; ce livre, dis-je, est laissé dans l'oubli, et n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années; c'est enfin que des histoires fabuleuses et lascives amusent puérilement notre loisir, et que l'histoire des merveilles de Dieu et de ses miséricordes sur les hommes, remplie d'événemens si grands, si sérieux, si intéressans, qui devrait faire toute l'occupation et toute la consolation de notre vie, ne nous paraît pas même digne de notre curiosité.

Je ne suis pas surpris après cela si nous avons besoin tous les jours de faire l'apologie de l'Évangile contre les abus et les préjugés du monde; si l'on nous écoute avec la même surprise lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que si nous annoncions la croyance et les mystères de ces peuples sauvages et éloignés, dont les terres et les mœurs nous sont à peine connues; et si la doctrine de Jésus-Christ trouve aujourd'hui la même contradiction dans les esprits qu'elle trouva à la naissance de la foi : c'est qu'il est des Chrétiens à qui le livre de l'Évangile est presque aussi inconnu qu'il l'était alors aux païens; qui savent à peine si Jésus-Christ est venu porter des lois aux hommes, et qui ne peuvent soutenir un seul moment, sans ennui, la lecture de ce livre divin, dont les règles sont si sublimes, les promesses si consolantes, et dont les païens eux-mêmes, qui embrassaient la foi, admiraient si fort la beauté et la divine philosophie. Ainsi, mes frères, lisez les livres saints, et lisez-les avec cet esprit

de foi, de soumission, de dépendance que l'Église exige; et vous en saurez bientôt autant sur vos devoirs et sur les règles des mœurs que les docteurs eux-mêmes qui vous enseignent : *Super omnes docentes me intellexi; quia testimonia tua meditatio mea est*[1]. (Le même.)

Quand même il se trouverait quelque chose d'obscur dans la loi de Dieu, elle retrouve son évidence dans l'instruction et dans le ministère.

Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes saintes; les pasteurs les prêchent sur les toits; les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille; des hommes pleins de zèle et de lumière les font passer à la postérité dans des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Eglise : jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours, jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, jamais siècle ne fut plus éclairé et ne connut mieux l'esprit de la foi et toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siècles d'ignorance où les règles ne subsistaient que dans les abus qui les avaient altérées, où le ministère était souvent pour les fidèles une occasion d'erreur et de scandale, et où le prêtre passait pour éclairé dès qu'il était plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu ! que pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connaissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre; à mesure que les mœurs se corrompent, les règles se développent; à mesure que la foi s'affaiblit et s'éteint, elle s'éclaircit et se purifie, semblable à ces feux qui, en expirant, jettent une plus grande clarté, et ne font jamais mieux sentir leur force et leur éclat que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles et des prophètes qui annoncent leurs propres songes; mais le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés; quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire : ce ne sont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent, c'est nous qui les cherchons, parce que nous voulons nous égarer avec eux; ils ne sont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en sont que les approbateurs; ils ne nous mènent pas dans la voie de la perdition, ils ne font que nous y laisser, et nous sommes déjà tout résolus de périr

[1] Ps., 118, 99.

dès que nous venons chercher leur suffrage. En effet, on sent bien soi-même le danger et l'imprudence du choix que l'on fait; plus même l'oracle est complaisant, plus on se défie de ses lumières; plus il respecte nos passions, moins on respecte son ministère; on en fait même souvent le sujet de ses dérisions; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée; on se vante d'avoir trouvé un protecteur commode des faiblesses humaines, et, par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie son ame et son salut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non seulement de respect, mais même d'attention et de ménagement; semblables à ces Israélites qui, un moment après avoir fléchi le genou devant le veau d'or, et attendu de lui leur salut et leur délivrance, le brisèrent avec outrage et le réduisirent en cendres.

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affaiblissement des ministres pourrait être une occasion d'erreur, les exemples des saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promesses et dont nous honorons sur la terre la mémoire et les saints travaux; vous voyez que nul d'entre eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sûre et si innocente; vous voyez que tous les saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, méprisé le monde avec ses plaisirs et ses maximes; vous voyez que les siècles, si différens entre eux pour les usages et pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des justes; que les saints des premiers temps étaient faits comme ceux des derniers; que les pays mêmes les plus dissemblables pour l'humeur et pour les manières ont produit des saints qui se sont tous ressemblés; que ceux des climats les plus éloignés et les plus différens du nôtre ressemblaient à ceux de notre nation; que, dans toute langue et dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes; qu'enfin leurs situations ont été différentes; que les uns se sont sauvés dans l'obscurité, les autres dans l'élévation; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance; les uns dans la dissipation des dignités et des soins publics, les autres dans le silence et dans le repos de la solitude; en un mot, les uns sur le fumier, les autres sur le trône; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainsi se sont sanctifiés dans tous les siècles et dans tous les pays les princes religieux, les saints conquérans, les courtisans qui ont craint le Seigneur, les magistrats chrétiens, les vierges retirées, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les solitaires pénitens, les prêtres appliqués à l'autel saint, les maî-

tres et les esclaves, et jouissent aujourd'hui de la bienheureuse immortalité. (Le même.)

Péroraison.

Mon Dieu! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcusable! Sa consience la lui montre, votre loi sainte la lui conserve; la voix de l'Eglise la fait retentir à ses oreilles, l'exemple de nos saints la lui met sans cesse devant les yeux: tout s'arme contre ses crimes, tout prend les intérêts de votre loi contre sa fausse paix; de toutes parts sortent des traits de lumière, qui vont porter la vérité jusqu'au fond de son ame; nul lieu, nulle situation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines sorties de votre sein, qui le poursuivent partout, et qui, en l'éclairant, le déchirent; la vérité, qui devrait le délivrer, le rend malheureux; et, ne voulant pas en aimer la lumière, il est forcé d'en sentir par avance la juste sévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur? Pourquoi changez-vous en une source intarissable de remords cruels des lumières qui devraient être au dedans de vous toute la consolation de vos peines? Puisque, par une suite des richesses de la miséricorde de Dieu sur votre ame, vous ne pouvez réussir, comme tant d'impies et d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure, qui vous rappelle sans cesse à l'ordre et au devoir, pourquoi vous raidissez-vous contre le bonheur de votre destinée? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même? tant de diversions et de fuites pour vous éviter? Réconciliez enfin votre cœur avec vos lumières, votre conscience avec vos mœurs, vous-même avec la loi de Dieu: voilà le seul secret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez. Tournez-vous de tous les côtés, il faudra toujours en venir là. L'observance de la loi est le véritable bonheur de l'homme: c'est se tromper de la regarder comme un joug; elle seule met le cœur en liberté. Tout ce qui favorise nos passions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre servitude; la loi de Dieu toute seule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guérit, nous délivre. Telle est la destinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ses passions; de n'aller que par la violence aux plaisirs véritables du cœur, et ensuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la loi du Seigneur. Ainsi soit-il. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA LOI DE DIEU.

SON IMMUTABILITÉ.

EXORDE.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? (*Joan.*, 8, 46.)

Ce n'est pas assez d'avoir défendu l'évidence de la loi de Dieu contre l'ignorance affectée des pécheurs qui la violent, il faut encore établir son immutabilité contre tous les prétextes qui semblent autoriser le monde à se dispenser de ses règles saintes.

Jésus-Christ ne se contente pas d'annoncer aux pharisiens que la vérité qu'ils connaissent les jugera un jour; qu'ils avaient beau se la dissimuler à eux-mêmes, et que le crime de la vérité connue et méprisée demeurerait à jamais sur leur tête. C'est par l'évidence de la loi qu'il les rappelle d'abord à leur propre conscience; il les accuse ensuite d'avoir donné atteinte même à son immutabilité; de substituer des usages et des traditions humaines à la perpétuité de ses règles; de les accommoder aux temps, aux circonstances, aux intérêts; et leur déclare que jusqu'à la fin des siècles un seul iota ne sera pas changé à sa loi; que le ciel et la terre passeront, mais que sa loi et sa parole sainte seront toujours les mêmes.

Et voilà, mes frères, les abus qui règnent encore parmi nous contre la loi de Dieu. Nous vous avons montré que malgré les doutes et les obscurités que nos cupidités répandaient sur nos devoirs, la lumière de la loi, toujours supérieure à nos passions dissipait malgré nous ces ténèbres, et que nous n'étions jamais de bonne foi dans les transgressions que nous tâchions de nous justifier à nous-mêmes. Mais c'est peu de vouloir, comme les pharisiens, obscurcir l'évidence de la loi; nous donnons encore atteinte comme eux à son immutabilité, et comme si la loi de Dieu

pouvait changer avec les mœurs des siècles les différences des conditions, la nécessité des situations, nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonstances différentes, et y trouver des prétextes, ou pour en adoucir la sévérité, ou pour en violer tout-à-fait les préceptes.

En effet, premièrement, le cœur des hommes est changeant; chaque siècle voit naître parmi nous de nouveaux usages; les temps et les coutumes décident toujours de nos mœurs : or, la loi de Dieu est immuable dans sa durée; toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux; et, par ce premier caractère d'immutabilité, elle seule doit être la règle constante et perpétuelle de nos mœurs : première réflexion.

Secondement, le cœur des hommes est vain, tout ce qui nous égale avec le reste des hommes blesse notre orgueil; nous aimons les distinctions et les préférences; nous croyons trouver dans l'élévation du rang et de la naissance des priviléges contre la loi : or, la loi de Dieu est immuable dans son étendue; elle égale tous les états et toutes les conditions; elle est la même pour les grands et pour le peuple, pour le prince et pour les sujets; et, par ce second caractère d'immutabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états et de conditions qui répand tant d'inégalité sur le détail des mœurs et des règles : seconde réflexion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même; il se persuade que ses intérêts doivent l'emporter sur la loi et sur les intérêts de Dieu même; les plus légers inconvéniens lui paraissent des raisons contre la règle : or, la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie; et par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perplexité, ni inconvénient, ni nécessité apparente qui puisse nous dispenser de ses préceptes : dernière reflexion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppose à l'immutabilité de la loi de Dieu confondus : le prétexte des mœurs et des usages; le prétexte du rang et de la naissance; le prétexte des situations et des inconvéniens. La loi de Dieu est immuable dans sa durée, donc les mœurs et les usages ne sauraient la changer; la loi de Dieu est immuable dans son étendue, donc la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même; la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations, donc les inconvéniens, les perplexités n'en justifient jamais la plus légère transgression. Implorons, etc. *Ave, Maria.* (MASSILLON, *Sur l'immutabilité de la loi de Dieu.*)

La loi de Dieu est immuable.

Bien loin d'être sujette au changement, le caractère essentiel de la loi, c'est sa perpétuité qui la rend immortelle, unique dans son essence, et toujours la même sous les noms divers de loi de nature, loi de philosophie écrite, loi de grace ou de la nouvelle alliance. *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais* [1]; ainsi a parlé Jésus-Christ, pour désigner son immutabilité. Ce qui émane de l'Esprit de Dieu est au dessus des temps, au dessus des vicissitudes humaines; il est impérissable. Pourquoi? parce qu'il fut conçu au sein de la justice et de la vérité, bien différent des lois humaines qui changent au gré du caprice et des événemens. Rien là d'obscur ni d'arbitraire; rien qui soit borné à des intérêts d'un moment; c'est l'avantage réel du genre humain qui les a dictés: l'objet qu'elle se propose, c'est l'exercice de la vertu, c'est la possession des vrais biens pour l'éternité. (Saint Chrysostôme [1].)

La loi de Dieu est immuable dans sa durée.

Voyant tout changer autour d'elle, seule elle ne change point; les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux comme elle. Tout change sur la terre, parce que tout se sent de la mutabilité de son origine; les empires et les états ont leurs progrès et leur décadence; les arts et les sciences tombent ou se relèvent avec les siècles; les usages changent sans cesse avec le goût des peuples et des climats; du haut de son immutabilité, Dieu semble se jouer des choses humaines, en les laissant dans une révolution éternelle; les siècles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin. Nous détruisons ce que nos pères avaient cru digne d'une durée éternelle; et, pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'aient rien de fixe et de solide que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais au milieu des changemens des mœurs et des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la règle immuable des siècles et des mœurs. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles saintes de la loi ne passeront point; telles que les premiers fidèles les reçurent

[1] Matth., XXIV, 35. — [2] Exp., *in ps.*, CX.

à la naissance de la foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendans les recevront un jour, telles enfin les bienheureux dans le ciel les adoreront, les aimeront éternellement; la ferveur ou le déréglement des siècles n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères ni plus accommodantes; la rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions et des doctrines leur laisse toute la sage sobriété de leurs règles; et elles forment cet Evangile éternel que l'Ange, dans l'Apocalypse, annonce dès le commencement du haut du ciel, à toute langue et à toute nation : *Et vidi alterum Angelum volantem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super omnem terram.*

Cependant, mes frères, lorsque nous vous représentons quelquefois dans les mœurs des premiers fidèles tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres et des plaisirs publics, leur assiduité dans les temples, la modestie et la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur désir continuel d'aller se réunir à Jésus-Christ; en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes, et par la consolation des livres saints, et telle enfin que l'Evangile la prescrit à tous les disciples de la foi; lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour nous faire sentir, par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du royaume de Dieu, loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point qu'on croirait à peine que vous fussiez disciples d'un même maître et sectateurs de la même loi, vous nous reprochez de rappeler sans cesse jusqu'à l'ennui ces premiers temps, de ne parler que de l'Eglise primitive, comme s'il était possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis long-temps aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, et que les temps et les usages ont universellement abolies; vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont; qu'il serait à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Eglise; mais que tout se relâche et s'affaiblit avec le temps; et que, vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre. (Massillon.)

Loi de Moïse destituée de la vie.

Que ne puis-je vous transporter en esprit sur cette terrible montagne où paraît la majesté du Seigneur ! c'est la montagne de Sinaï, sur laquelle Dieu donne sa loi à Moïse. Là je vois ce grand Dieu tout-puissant, qui grave sur de la pierre ses saintes lois, dignes d'être écrites dans le ciel le plus élevé avec les rayons du soleil. Et après cela, par la bouche de son serviteur Moïse, il fait publier à son peuple ses ordonnances, et menace les transgresseurs de peines dont le seul récit fait horreur. Certes cette loi est très sainte; mais ne vous persuadez pas, mes très chères sœurs, qu'elle contienne la vie. Toutes ces paroles majestueuses et cette écriture du doigt de Dieu ne sont qu'un instrument de mort, si elles ne sont accompagnées de l'esprit de la grace. « C'est une lettre qui « tue, [1] » dit le grand apôtre saint Paul. Combien d'ames présomptueuses ont été précipitées dans la mort éternelle par ces augustes commandemens ! Ne vous étonnez pas de cette parole : c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul, et en voici la véritable explication. La loi montrait bien ce qu'il fallait faire ; mais elle ne subvenait pas à l'impuissance de notre nature. Elle frappait les oreilles ; mais elle ne touchait pas le cœur. Ce n'était pas assez que Dieu d'une voix tonnante et impérieuse fît annoncer au peuple ses volontés ; il fallait qu'il parlât intérieurement, et que, par une opération toute puissante, il amollît notre dureté. Grand Dieu éternel, vous me commandez ; il est juste que vous soyez obéi : mais ce n'est rien faire que me commander, si vous ne me donnez la grace par laquelle je puisse observer vos Commandemens. Or, cette grace n'est point par la loi : c'est le propre don de l'Evangile, selon ce que dit l'apôtre saint Jean, que « la loi a été donnée « par Moïse, et la grace et la vérité a été faite par Jésus-Christ [2]. » Qu'est-ce donc que faisait la loi ? Elle ordonnait, elle commandait, elle liait les transgresseurs d'éternelles malédictions, parce que « maudit est celui qui n'observe pas les paroles qui sont écrites en « ce livre [3] : » mais elle ne soulageait en rien nos infirmités. C'était une eau faible et sans vigueur, capable de nous agiter, incapable de nous soutenir.

C'est pourquoi le Sauveur Jésus, ayant compassion de notre impuissance, vient nous donner un vin d'une céleste vigueur ; c'est

[1] II Cor. III, 6. — [2] Joan, I, 17. — [3] Deut. XXVII, 26.

sa grace, c'est son Esprit-Saint dont les Apôtres furent enivrés au jour de la Pentecôte. C'est ce saint et divin Esprit qui porte la loi au fond de nos cœurs, et l'y grave par des caractères de flamme. Là il l'anime intérieurement et la remplit d'une force vivifiante : il change la lettre en esprit, et c'est la nouvelle alliance que Dieu contracte avec nous par son Evangile. C'est pour cette raison que parlant par la bouche de Jérémie : « Voici, dit-il, que j'établirai « avec la maison de Juda un nouveau testament, non selon le tes« tament que j'ai établi avec leurs pères : ils ne sont point demeu« rés dans mon testament, et moi je les ai rejetés, dit le Seigneur. « Mais voici le testament que je disposerai à la maison d'Israël, » c'est-à-dire aux vrais enfans d'Israël et au peuple de la nouvelle alliance : « J'inspirerai, dit-il, ma loi dans leurs ames, et je l'écri« rai, non en des tables de pierre, mais je l'écrirai en leurs cœurs ; « et ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu [1]. » Quelle est donc cette vertu merveilleuse qui entre si profondément dans nos cœurs ? d'où vient à cette loi nouvelle cette force si pénétrante ? Chères sœurs, elle vient de l'Esprit de Dieu, qui est le vrai moteur de nos ames, qui tient nos cœurs en sa main, qui est le maître de nos inclinations. Mais par quelle sorte d'opérations la porte-t-il ainsi au fond de nous-mêmes ? c'est par une charité très sincère, par un puissant amour qu'il nous inspire, par une chaste délectation, par une sainte et ravissante douceur.

Dieu exerce deux sortes d'opérations sur nos ames, qui font la différence des deux lois. Premièrement il les effraie, il les remplit de la terreur de ses jugemens : et en second lieu il les attire, il les enflamme d'un saint amour. La première opération qui est la crainte, elle ne peut pénétrer au fond de nos ames : elle les étonne, elle les ébranle, mais elle ne les change pas. Par exemple, que vous rencontriez des voleurs, si vous êtes le plus fort, ils ne vous abordent qu'avec une apparence de civilité feinte : ils n'en sont pas moins voleurs, ils n'en ont pas l'ame moins avide de carnage et de pillerie. La crainte étouffe les sentimens, elle semble les réprimer ; mais elle n'en coupe pas la racine. Voyez cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi : en est-elle changée, pour avoir en soi de si saintes paroles ? en est-elle moins dure ? rien moins. Ces saints commandemens ne tiennent qu'à une superficie extérieure. Ainsi en est-il de la loi de Dieu : quand elle n'entre dans nos ames que par la terreur, elle ne touche que la surface ; tant qu'il n'y a que

[1] Jer. XXXI, 31 et suiv.

cette crainte servile, le fond ne peut être changé comme il faut. Il n'y a que l'amour qui entre au plus secret de nos cœurs : lui seul en a la clef; lui seul en modère les mouvemens. Vous avez de méchantes inclinations, vous avez des affections déréglées : jamais elles ne pourront être chassées que par des inclinations contraires, que par un saint amour, que par de chastes affections du vrai bien : ainsi l'ame sera tout autre. L'amour la dilate par une certaine ferveur : il l'ouvre jusqu'au fond, pour recevoir la rosée des graces célestes. Ce n'est plus une pierre sur laquelle on écrit au dehors : c'est une cire pénétrée et fondue par une divine chaleur. C'est ainsi que le Sauveur Jésus est véritablement gravé dans toutes les facultés de nos ames. Il est dans nos volontés toutes transportées de son saint amour : il est dans la mémoire; car on ne peut oublier ce qu'on aime : il est dans l'entendement; car l'amour curieux et diligent n'a point d'autre satisfaction que celle de contempler les perfections du bien-aimé qui l'attire. De là il passe dans les corps par l'exercice des vertus et par de saintes opérations, qui, prenant leur origine de l'amour de Jésus, en conservent les traits et les caractères.

Tel est l'esprit de la loi nouvelle. C'est pourquoi Dieu ne vient point à nous avec cette apparence terrible qu'il avait sur le mont Sinaï. Là cette montagne fumait de la majesté du Seigneur, qui « fait distiller les montagnes comme de la cire.[1] » Ici il ne rompt pas seulement un roseau à demi brisé; il est tout clément et tout débonnaire. Là on n'entend que le bruit d'un long et effroyable tonnerre; ici c'est une voix douce et bénigne : « Apprenez de moi, « dit-il, que je suis doux et humble de cœur [2]. » Là il est défendu d'approcher sous peine de la vie : « N'approchez pas, dit-il, de « peur que vous ne mouriez; et les hommes et les animaux qui « approcheront de la montagne, ils mourront de mort [3]. » Ici il change bien de langage : « Venez, venez, dit-il, approchez, ne crai- « gnez pas, mes enfans; venez, oppressés, je vous soulagerai, je « vous aiderai à porter vos fardeaux; venez, malades, je vous gué- « rirai; pécheurs, publicains, approchez, je suis votre libérateur; « ne chassez pas ces petits enfans; à de tels appartient le royaume « de Dieu [4]. » D'où vient ce changement? ah! c'est qu'il se veut faire aimer. Il vient changer la terreur en amour, cette eau froide de la crainte qui resserrait le cœur par une basse et servile timidité,

[1] Ps. xcvi, 5. — [2] Matth. xi, 29. — [3] Exod. xix, 12, 13. — [4] Matth. xi, 28 et Marc. x, 14.

en un vin d'une divine ferveur qui le dilatera, qui l'encouragera, qui l'échauffera par de bienheureuses ardeurs. C'est l'esprit de la loi nouvelle. Je vous ai dit les changemens qu'a faits le Sauveur. L'eau, vous ai-je dit, est fade et insipide. Ainsi était la loi dans ses ombres et dans ses figures, si Jésus ne la change en la vérité de son Evangile, vin doux et savoureux qui nous remplit de délices célestes. L'eau n'a point de force pour nous émouvoir. Ainsi était la loi par sa lettre inutile et impuissante, si elle n'est accompagnée du vin de la loi nouvelle, c'est-à-dire de l'esprit de la grace. Ces deux premiers changemens ne sont que pour le troisième. Assez et trop long-temps nous avons été abreuvés de cette froide terreur; il est temps que nos cœurs soient échauffés de l'amour de Dieu.

Nous ne sommes plus sous la loi de crainte, nous sommes sous la loi d'amour, parce que nous ne sommes plus dans la servitude, nous sommes dans la liberté des enfans de Dieu; Jésus, qui est la vérité, nous a délivrés. Partant servons notre Dieu d'un amour libéral et sincère. Aimons la justice, aimons la vérité, aimons la vraie et solide raison, aimons l'unique repos. Tout cela c'est Jésus; aimons donc Jésus de toute l'affection de nos ames; qui n'aime pas Jésus, je l'ose dire, il n'est pas Chrétien. Un Chrétien, c'est un homme renouvelé; nous ne pouvons être renouvelés sans l'esprit de la loi nouvelle; l'esprit de la loi nouvelle, c'est la charité; qui n'a pas la charité n'est pas Chrétien. Ah! que le siècle se réjouisse dans les débauches et dans les banquets, dans les vins friands et délicieux! Nous avons un vin dont il nous est permis de nous enivrer; vin qui nous échauffe, mais d'une ardeur toute spirituelle; qui nous fait chanter, mais des cantiques d'amour divin; qui nous ôte la mémoire, mais du monde et de ses vanités; qui nous excite une grande joie, mais une joie que le monde ne comprend pas. (Bossuet, *Pour le second dimanche après l'Epiphanie.*)

La loi rapportée à Jésus-Christ comme à sa fin.

Je dis donc avant toutes choses que la loi n'a que des ombres et des figures, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « Toutes « choses leur arrivaient en figure [1]. » Pour éclaircir cette vérité par la doctrine du saint Apôtre, posons premièrement ce principe. Tout ce qui agit par intelligence se propose nécessaire-

[1] I Cor. x, 11.

ment une fin à laquelle elle rapporte ses actions; et d'autant plus que la cause est parfaite, d'autant plus ce rapport est exact : et la raison en est évidente; car si la cause est plus excellente, il s'ensuit que l'opération est mieux ordonnée. Or, il est certain que l'ordre consiste dans l'accord de la fin avec les moyens; et c'est de ce concert que résulte cette justesse qu'on appelle l'ordre. Cette vérité étant supposée, passons outre maintenant, et disons : la loi est une œuvre d'intelligence, et d'une intelligence infinie, parce que c'est une œuvre de l'esprit de Dieu. Par conséquent elle a une fin à laquelle elle est destinée; et quand nous connaîtrons cette fin, il ne faudra nullement douter que toutes les parties de la loi n'y soient rapportées. Or, l'apôtre saint Paul dit que « Jésus-Christ est la fin de la loi » : *Finis legis Christus* [1]. C'est pourquoi, et les Patriarches, et les Prophètes soupiraient perpétuellement après sa venue, parce qu'il était la fin de la loi et le sujet principal de ses prophéties. D'où il s'ensuit manifestement que toutes les cérémonies de la loi, toutes ses solennités, tous ses sacrifices regardaient uniquement le Sauveur, et qu'il n'y a page dans les Écritures en laquelle nous ne le vissions, si nous avions les yeux assez épurés.

Et certes, puisqu'il plaisait à notre grand Dieu de se revêtir d'une chair humaine, il était convenable, mes sœurs, que, de même que ce mystère étant accompli nous en célébrons la grandeur par de pieuses actions de graces, aussi ceux qui en ont précédé l'accomplissement vécussent dans l'attente de ce bonheur qui devait arriver à notre nature. Il est vrai que le Verbe éternel, en se faisant homme, est né dans un temps limité; car c'est une suite de la condition humaine. L'éternité s'est alliée avec le temps, afin que ceux qui sont sujets au temps pussent aspirer à l'éternité. Mais encore que la venue du Sauveur fût arrêtée à un temps certain par les ordres de la Providence divine, toutefois il faut avouer que le mystère du Verbe fait chair devait remplir et honorer tous les temps. C'est pourquoi il était à propos qu'où il n'était pas par la vérité de sa présence, il y fût du moins d'une autre manière par des figures très excellentes. Et de là vient que la loi de Moïse est pleine de merveilleuses figures qui nous représentent le Sauveur Jésus.

En effet, je vous demande, d'où vient tant de sang répandu dans les cérémonies anciennes, sinon pour représenter le sang de Jésus? Pourquoi est-ce que par le sang de l'Agneau le peuple est délivré du glaive vengeur qui désola les maisons des Egyptiens?

[1] Rom. x, 4.

pourquoi est-ce que l'alliance est signée et ratifiée par le sang? pourquoi n'y a-t-il point d'entrée dans le sanctuaire, si le Pontife n'a les mains teintes du sang des victimes? pourquoi les crimes sont-ils expiés, les Pontifes et leurs vêtemens consacrés par le sang versé dans le sacrifice? le sang des animaux égorgés était-il suffisant pour apaiser Dieu? était-il capable de purifier l'homme? si ce n'est pour nous faire entendre qu'il n'y a ni délivrance, ni consécration, ni alliance, ni expiation, ni salut, que par le sang de l'Agneau sans tache, « qui a été tué, dit saint Jean, dès l'ori- « gine du monde[1]: » tué, dis-je, dès l'origine du monde, parce que dès l'origine du monde sa mort a été figurée par une multitude infinie de sacrifices sanglans. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem!* « O que Jésus-Christ est an- « cien dans la nouveauté de son Evangile! » Ce que nous honorons est nouveau, parce que Jésus-Christ l'a mis dans un nouveau jour : ce que nous honorons est ancien, parce que la figure s'en trouve dès les premiers temps. La loi est un Evangile caché; et l'Evangile est une loi expliquée.

Et c'est ce qu'exprime l'apôtre saint Paul en ces excellentes paroles : « La loi a l'ombre des choses futures et non point la vive « image[2].» Que veut dire ce grand Apôtre, que la loi a l'ombre et non point la vive image des choses? La comparaison est prise de la peinture. Le peintre dessine le portrait du roi. Vous en voyez déjà quelque ressemblance dans les premiers crayons du tableau : ce sont ses traits, c'est sa taille, c'est son air, c'est l'image du prince que vous y voyez; mais quand l'ouvrage sera accompli, c'est alors que le roi paraîtra avec sa majesté naturelle. Ainsi la loi avait Jésus-Christ dans des ombres et dans des figures, et comme dans un crayon imparfait; mais elle n'avait pas l'image finie. Et de même que la peinture achevée efface les linéamens imparfaits, ainsi la beauté parfaite de l'Evangile efface l'imperfection de la loi par des couleurs plus vives et plus éclatantes. C'est pourquoi Jésus-Christ change l'eau en vin, c'est-à-dire la loi de Moïse en son Evangile. (LE MÊME.)

Plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente.

Croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de

[1] Apoc., XIII, 8. — [2] Hebr., X, 1.

mépris du monde, n'aient été faites que pour les premiers âges de la foi? croyez-vous que Jésus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctrine pour ces hommes chastes, innocens, charitables, fervens, qui vivaient dans ces temps heureux de l'Eglise; ces hommes qui s'interdisaient eux-mêmes tous les plaisirs, ces premiers héros de la religion, qui conservaient presque tous jusqu'à la fin la grace de la régénération qui les avait faits chrétiens? Quoi, mes frères! Jésus-Christ n'aurait récompensé leur zèle et leur fidélité qu'en aggravant leur joug, et il aurait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Quoi, mes frères! Jésus-Christ n'aurait fait des lois sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières femmes chrétiennes qui renonçaient à tout pour lui plaire; qui ne se partageaient qu'entre le Seigneur et leur époux; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevaient leurs enfans dans la foi et dans la piété? les Electre, les Eunice, les Loïde, ces premières héroïnes de la foi? et il exigerait moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuses, mondaines, qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, et qui corrompent les cœurs par la liberté de leurs mœurs et les piéges qu'elles tendent à l'innocence? Et où serait ici l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne? On exigerait donc plus de celui qui doit moins? les transgressions de la loi dispenseraient donc de sa sévérité ceux qui la violent? il suffirait d'avoir des passions pour être en droit de les satisfaire? la voie du ciel s'aplanirait pour les pécheurs et conserverait toute son âpreté pour les justes? et plus les hommes auraient de vices, moins ils auraient besoin de vertu?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes frères : si le changement des mœurs pouvait changer les règles, si les usages pouvaient justifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderait donc à l'inconstance des temps et au goût bizarre des hommes? Il faudrait donc un Evangile pour chaque siècle et pour chaque nation; car nos usages n'étaient pas établis du temps de nos pères; sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux; ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jésus-Christ. Donc ces usages ne peuvent ni devenir notre règle ni la changer; car la règle est de tous les temps et de tous les lieux; donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile, puisqu'il faudrait dire anathème à un Ange même qui viendrait nous en annoncer un nouveau, et que l'Evangile ne serait plus qu'une loi humaine et point sûre pour les hommes, si

elle pouvait changer avec les hommes; donc il ne faut pas juger des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages, mais juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles; donc c'est la loi de Dieu qui doit être la règle constante des temps, et non pas la variation des temps devenir la règle même de la loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes frères, que les temps ne sont plus les mêmes; mais la loi de Dieu ne l'est-elle pas? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers: changez-vous vous-même; sauvez votre ame dont vous êtes chargé; voilà tout ce qu'on exige de vous; qu'enfin les chrétiens des premiers temps avaient, ou plus de force, ou plus de grace que nous: ah! ils avaient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde: voilà tout ce qui les distinguait de nous.

N'avons-nous pas les mêmes sources de graces qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Eglise? N'avons-nous pas encore au milieu de nous des ames pures et saintes qui font revivre la foi et la ferveur des premiers temps, et qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs et des miséricordes du Seigneur sur son peuple? Ne dites donc plus, dit l'Esprit de Dieu, que les temps qui nous ont précédés avaient des avantages sur le nôtre: *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt, stulta enim est hujuscemodi interrogatio*[1]. Il a toujours coûté pour suivre Jésus-Christ, il a fallu dans tous les temps porter sa croix, ne pas se conformer au siècle corrompu, vivre comme des étrangers sur la terre; les saints ont eu dans tous les temps les mêmes passions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obstacles à surmonter; et s'il y a ici quelque différence, c'est que dans les premiers temps ce n'étaient pas de seuls usages arbitraires qu'il fallait éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avait à craindre en se déclarant pour Jésus-Christ; c'étaient les supplices les plus cruels auxquels il fallait s'exposer, c'étaient la puissance des Césars et la fureur des tyrans qu'il fallait mépriser; c'étaient des superstitions respectables par leur ancienneté, autorisées par les lois de l'empire et par le consentement de presque tous les peuples dont il fallait se dispenser; c'était, en un mot, l'univers tout entier qu'il fallait

[1] Eccles. VII, 11.

armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux était plus forte que les supplices, que les tyrans, que les Césars, que le monde entier; et la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages ou la puérilité d'une dérision; et l'Evangile, qui pouvait autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle. La loi de Dieu est donc immuable dans sa durée, toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux. (Massillon.)

La loi de Dieu est immuable dans son étendue.

Le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ est de réunir sous les mêmes règles le Juif et le Gentil, le Grec et le Barbare, les grands et le peuple, le prince et les sujets; en lui il n'y a plus d'acception de personnes. La loi de Moïse, du moins dans ses usages et dans ses cérémonies, n'était donnée qu'à un peuple seul. Mais Jésus-Christ est un législateur universel; sa loi comme sa mort est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps; c'est le même esprit qui l'anime, les mêmes lois qui le gouvernent, on peut y exercer des fonctions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables; mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses qui divisaient autrefois les hommes sont anéanties par l'Evangile; cette loi sainte ne connaît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni esclave ; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle qui les égale tous; elle ne les distingue point par leurs noms et par leurs places, mais par leurs vertus; et les plus grands à ses yeux sont ceux qui sont les plus saints.

Cependant une seconde illusion assez ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle change et s'adoucit en faveur du rang et de la naissance; que ses obligations sont moins austères pour les personnes nées dans l'élévation, et que les obstacles que les grandes places et les mœurs attachées à la grandeur mettent à l'observance des devoirs sévères de l'Evangile, et qui en rendent aux grands la pratique presque impossible, en rendent aussi la trangression plus innocente. On se figure que les abus permis de tout temps par l'usage aux grands leur sont accordés par la loi de Dieu, et qu'il y a une autre voie de salut pour eux que pour le peuple. De là toutes les lois de l'Eglise violées les temps et les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le

reste des jours, sont regardés comme des priviléges refusés au vulgaire et réservés au nom seul et à la naissance; de là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire, ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition, faire son Dieu de soi-même; la même prospérité qui facilite tous ces excès les excuse et les justifie.

Mais, mes frères, je l'ai déjà dit, l'Evangile est la loi de tous les hommes; grands, peuples, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer; l'Eglise, en vous recevant au nombre de ses enfans, n'a pas proposé aux grands d'autres vœux à faire et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple; vous y avez tous fait les mêmes promesses, tous juré, à la face des autels, d'observer le même Evangile; l'Eglise ne vous a pas demandé alors si, par votre naissance selon la chair, vous étiez grand ou peuple, mais si, par votre renaissance en Jésus-Christ, vous vouliez être fidèle et vous engager à suivre sa loi; sur le serment que vous en avez fait, elle a mis l'Evangile saint sur votre tête, pour marque que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Or, mes frères, tous les devoirs de l'Evangile se réduisent à deux points. Les uns sont proposés pour combattre et affaiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant; les autres pour perfectionner cette première grace du Chrétien que nous avons reçue du baptême; c'est-à-dire, les uns pour détruire en nous le vieil Adam, les autres pour y faire croître Jésus-Christ. La violence, le renoncement, la mortification regardent le premier; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le désir des biens invisibles sont renfermés dans le second: voilà tout l'Evangile. Or, je vous demande, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs dont le rang et la naissance puissent vous dispenser? (Le même.)

Péroraison.

Mourons au monde et à nous, mes frères; rendons à notre cœur les sentimens d'amour et de préférence qu'il doit à son Seigneur, alors tout nous paraîtra possible; les difficultés s'aplaniront en un instant; et ce que nous appelons inconvéniens, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice. Qu'il est aisé de trouver des prétextes quand on les aime! Les raisons ne manquent jamais aux passions : l'amour-propre est habile à mettre toujours du moins les apparences de son côté; il

change toujours nos faiblesses en devoirs, et nos penchans deviennent bientôt des titres légitimes; et ce qu'il y a ici de plus déplorable, dit saint Augustin, c'est que nous appelons la religion même au secours de nos passions; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les règles de la piété même; et que nous recourons à des prétextes saints, pour autoriser des cupidités injustes : *Et multi sunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena, religionem suffragari debere christianam* [1].

C'est ainsi, ô mon Dieu! que nous passons presque toute la vie à nous séduire nous-mêmes; que nous n'employons les lumières de notre raison qu'à obscurcir celles de la foi; que nous ne consumons le peu de jours que nous avons à passer sur la terre qu'à chercher des autorités à nos passions, qu'à imaginer des situations où nous croyons pouvoir vous désobéir impunément; c'est-à-dire que tous nos soins, toutes nos réflexions, toute la supériorité de nos vues, de nos lumières, de nos talens, toute la sagesse de nos mesures et de nos conseils se bornent à nous perdre, et à nous déguiser à nous-mêmes notre perte éternelle.

Evitons ce malheur, mes frères, ne comptons de voie sûre pour nous que celle des règles et de la loi; et souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui semblent autoriser les transgressions de la loi que par les crimes déclarés qui la violent. C'est ainsi que la loi de Dieu, après avoir été la règle de nos mœurs sur la terre, en sera la consolation éternelle dans le ciel. (Le même.)

[1] Saint Aug.

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA LOI DE DIEU.

SA SAGESSE ET SA DOUCEUR.

EXORDE.

Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos. Et ecce vox de nube, dicens: Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui. Ipsum audite.

Tandis qu'il parlait encore, une nuée lumineuse les enveloppa, et il sortit une voix de cette nuée, qui fit entendre ces paroles : C'est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. Écoutez-le. (*Matth.*, ch. 17.)

Voici l'accomplissement de ce grand mystère qu'annonçait l'Apôtre aux Hébreux, lorsqu'il leur disait que Dieu ayant autrefois parlé à nos pères en plusieurs manières différentes par ses Prophètes, il nous a enfin parlé dans ces derniers temps par son Fils même : *Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime locutus est nobis in Filio* [1]. C'est dans la Transfiguration de Jésus-Christ, qui fait aujourd'hui le sujet de notre Evangile, que cette parole de saint Paul s'est pleinement et sensiblement vérifiée. Dieu avait donné aux hommes sur la montagne de Sinaï une loi dont Moïse était le ministre, l'interprète, et même, selon l'expression de l'Ecriture, le législateur. Dans la suite des temps, il avait suscité des Prophètes pour expliquer aux hommes cette loi, pour leur en faire connaître les préceptes, pour leur en reprocher la transgression, pour les y soumettre et pour les engager, soit par des menaces, soit par des promesses, à l'accomplir. Mais, du reste, ni Moïse, ni les Prophètes ne furent les précurseurs de l'Homme-Dieu; et la loi qu'ils publiaient ne fut qu'une disposition à la sainte et nouvelle loi que Jésus-Christ devait apporter au monde. C'est pour cela qu'il paraît entre Moïse et Elie, l'un législateur, l'autre prophète, et qu'il y paraît tout éclatant de lumière; c'est, dis-je, pour nous apprendre que toutes les

[1] Hebr. 1.

ombres de l'ancienne loi étaient dissipées que toutes les prophéties ayant reçu un parfait éclaircissement, il n'y a plus désormais que lui qui mérite d'être écouté, ni qui nous doive servir de maître. Ecoutons-le donc en effet, Chrétiens, ce nouveau Législateur, et obéissons à cette voix céleste qui nous dit : *Ipsum audite.* Pour vous inspirer ce sentiment si juste et si nécessaire, je veux vous entretenir de la loi chrétienne ; et pour traiter dignement un si grand sujet, j'ai besoin des graces du Saint-Esprit, et je les demande, etc. *Ave, Maria.*

Quand saint Paul dit qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes par la folie de l'Evangile : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* [1], il ne faut pas se figurer que la loi chrétienne ait rien pour cela de contraire à la véritable sagesse et à la raison. Car, selon la remarque de saint Jérôme, le même Apôtre, après avoir parlé de la sorte, déclare néanmoins que son ministère est de prêcher la sagesse aux spirituels et aux parfaits : *Sapientiam loquimur inter perfectos.* Puisque je tiens aujourd'hui la même place que le Docteur des nations, tout indigne que j'en puisse être, et puisque je prêche la même loi qu'il prêchait aux Gentils, j'ai droit, Chrétiens, de vous dire comme lui, et je vous le dis dès l'entrée de ce discours, que la loi évangélique, dont je viens vous parler, est de toutes les lois la plus raisonnable et la plus sage ; c'est ma première proposition. Je ne m'en tiens pas là ; mais pour vous y attacher encore plus fortement, j'ajoute que cette loi si sage est en même temps de toutes les lois la plus aimable et la plus douce ; c'est ma seconde proposition. Deux rapports sous lesquels nous devons considérer la loi de Jésus-Christ : rapport à l'esprit, rapport au cœur. Par rapport à l'esprit, elle n'a rien qui ne soit digne de notre estime ; par rapport au cœur, elle n'a rien qui ne soit digne de notre amour. C'est ainsi que je prétends combattre deux faux principes dont les ennemis de la religion chrétienne se sont servis de tout temps pour nous la rendre également méprisable et odieuse : méprisable, en nous persuadant qu'elle choque le bon sens et les règles de la vraie prudence ; odieuse, en nous la représentant comme une loi trop dure et sans onction. Or, à ces deux erreurs, j'oppose deux caractères de la loi évangélique : caractère de raison et caractère de douceur. Loi souverainement raisonnable ; vous le verrez dans le premier point. Loi souverainement aimable ; je vous le montrerai dans le second point : deux vérités

[1] I. Cor. I.

importantes, qui vont faire le sujet de votre attention. (BOURDALOUE, *Sagesse de la loi de Dieu.*)

La loi de Dieu est souverainement raisonnable.

A prendre les choses en elles-mêmes, et dans les termes de ce devoir légitime qui assujétit la créature au Créateur, il ne nous appartient pas de contrôler ni même d'examiner la loi que Jésus-Christ nous a apportée du Ciel, et qu'il est venu publier au monde. Car, puisque les souverains de la terre ont le pouvoir de faire des lois sans être obligés à dire pourquoi; puisque leur volonté et leur bon plaisir suffisent pour autoriser les ordres qu'ils portent, sans que leurs sujets en puissent demander d'autre raison, il est bien juste que nous accordions au moins le même privilége, et que nous rendions le même hommage à celui qui, non seulement est notre maître, mais notre Sauveur et notre Dieu. Ce qui nous regarde donc, c'est de nous soumettre à sa loi, et non point de la soumettre à notre censure; c'est d'observer sa loi avec une fidélité parfaite, et non point d'en faire la discussion par une curiosité présomptueuse.

Cependant, Chrétiens, il se trouve que jamais loi dans le monde n'a été plus critiquée, et, par une suite nécessaire, plus combattue ni plus condamnée que la loi de Jésus-Christ; et l'on peut dire d'elle ce que le Saint-Esprit dans l'Ecclésiaste a dit du monde en général, que Dieu, par un dessein particulier, a voulu, ce semble, l'abandonner aux disputes et aux contestations des hommes : *Tradidit mundum disputationi eorum* [1]. Car cette loi, toute simple et toute vénérable qu'elle est, a été, si je puis m'exprimer de la sorte, depuis son institution, le problème de tous les siècles. Les païens, et même, dans le Christianisme, les libertins, suivant les lumières de la prudence charnelle, l'ont réprouvée comme trop sublime et trop au dessus de l'humanité, c'est-à-dire comme affectant une perfection outrée et bien au delà des bornes que prescrit la droite raison. Et plusieurs, au contraire, parmi les hérétiques, préoccupés de leur sens, l'ont attaquée comme trop naturelle et trop humaine, c'est-à-dire, comme laissant encore à l'homme trop de liberté, et ne portant pas assez loin l'obligation étroite et rigoureuse des préceptes qu'elle établit. Les premiers l'ont accusée d'indiscrétion, et les seconds de relâchement. Les uns, au rapport de saint

[1] Eccles., 3.

Augustin, se sont plaints qu'elle engageait à un détachement des choses du monde chimérique et insensé : *Visi sunt iis Christiani res humanas stulte et supra quam oportet deserere ;* et les autres, téméraires et prétendus réformateurs, lui ont reproché que sur cela même elle usait de trop d'indulgence, et qu'elle exigeait encore trop peu. Savez-vous, Chrétiens, ce que je voudrais d'abord inférer de là ? Sans pénétrer plus avant, ma conclusion serait que la loi chrétienne est donc une loi juste, une loi raisonnable, une loi conforme à la règle universelle de l'Esprit de Dieu : pourquoi ? parce qu'elle tient le milieu entre ces deux extrémités. Car comme le caractère de l'esprit de l'homme est de se laisser toujours emporter à l'une ou à l'autre, et que le caractère de l'esprit de Dieu, selon la maxime de saint Grégoire, pape, consiste dans une sage modération, il est d'une conséquence presque infaillible qu'une loi que les hommes ont osé tout à la fois condamner et d'excès et de défaut, est justement celle où se trouve ce tempérament de sagesse et de raison, qui en fait, selon la pensée du Prophète royal, une loi sans tache : *Lex Domini immaculata* [1].

Et certes, ajoute saint Augustin (cette remarque est importante), si la loi de Jésus-Christ avait été parfaitement au gré des païens, dès là elle aurait cessé, pour ainsi dire, d'être raisonnable ; et si les libertins l'approuvaient, dès là elle nous devait être suspecte, puisqu'elle aurait plu, et plairait encore à des hommes vicieux et corrompus. Pour être ce qu'elle doit être, pour être une loi irréprochable, il faut nécessairement qu'elle ne soit pas de leur goût ; et l'excès même qu'ils lui ont imputé est sa justification. Je dis à proportion de même des hérésiarques prévenus d'un faux zèle et enflés d'un vain orgueil ; ils ont voulu la resserrer, cette loi déjà si étroite ; ils ont entrepris de réformer, comme parle Vincent de Lérins, ce qui devait les réformer eux-mêmes ; et il a fallu que la loi chrétienne, pour ne pas aller à une sévérité sans mesure, et pour demeurer dans les limites de ce culte raisonnable, qui fait son essentielle différence et par où saint Paul la distingue, ne se rapportât pas à leurs idées, et qu'ils y trouvassent des défauts afin qu'il fût vrai qu'elle n'en a aucun.

S'il s'agissait seulement ici de faire une simple apologie des devoirs du Christianisme, je pourrais m'en tenir là ; et, sans rien dire de plus, je croirais avoir suffisamment rempli mon dessein ; mais je vais plus loin, et autant qu'il est possible, il faut, Chrétiens,

[1] Ps. 18.

vous mettre en état de rendre désormais sans contradiction, sans résistance, une obéissance entière à ce divin Maître, que Dieu ordonne d'écouter : *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite.* Il nous faut vous affectionner à sa loi, vous y attacher, et pour cela vous en donner toute la connaissance nécessaire. Attention, s'il vous plaît. J'avoue donc que la loi de Jésus-Christ est une loi sainte et parfaite; mais je soutiens en même temps que dans sa perfection elle n'a rien d'outré, comme l'esprit du monde se le persuade. J'avoue que c'est une loi modérée, et, comme telle, proportionnée à la faiblesse des hommes; mais je prétends que dans sa modération elle n'a rien de lâche, comme l'esprit de l'hérésie se l'est figuré. Or, ces deux vérités bien conçues m'engagent efficacement à la pratiquer cette loi; détruisent tous les préjugés que le libertinage ou l'amour-propre pourraient former dans mon esprit contre cette loi; me déterminent à vivre en Chrétien, parce que rien ne me paraît plus raisonnable ni plus droit que la conduite de cette loi. Quel avantage et pour vous et pour moi, si nous étions bien remplis de ces sentimens!

Non, mes frères, dit saint Chrysostôme traitant le même sujet, la loi de Jésus-Christ dans sa perfection n'a rien qui doive blesser la prudence humaine la plus délicate, et, la rejeter comme une loi outrée, c'est lui faire injure et ne la pas connaître. Soit que nous ayons égard aux obligations générales qu'elle impose à tous les états, soit que nous considérions les règles particulières qu'elle trace à chaque condition, partout elle porte avec soi, si je puis user de ce terme, le sceau d'une raison souveraine qui la dirige; partout elle fait voir qu'elle est émanée du conseil de Dieu comme de sa source. Car enfin, poursuit saint Chrysostôme, qu'y a-t-il de si singulier dans la loi chrétienne que le bon sens le plus exquis ne doive approuver? Elle oblige l'homme à se renoncer soi-même, à mortifier son esprit, à crucifier sa chair; elle veut qu'il étouffe ses passions, qu'il abandonne ses intérêts, qu'il supporte un outrage sans se venger, qu'il se laisse enlever ses biens sans les redemander; elle lui commande deux choses en apparence contradictoires, du moins les plus paradoxales, l'une de haïr ses proches et ses amis, l'autre d'aimer ses persécuteurs et ses ennemis; elle lui fait un crime de rechercher les richesses et les grandeurs, une vertu d'être humble, une béatitude d'être pauvre, un sujet de joie d'être persécuté et affligé; elle règle jusqu'à ses désirs, jusqu'à ses pensées; elle lui ordonne, en telle occasion qui se présente, de s'arracher l'œil, de se couper le bras; enfin elle le réduit à la né-

cessité même de verser son sang, de donner sa vie, de souffrir la mort et la plus cruelle mort, dès que l'honneur de sa religion le demande et qu'il est question de prouver sa foi. Or, tout cela, mes chers auditeurs, est raisonnable, et tellement raisonnable que si la loi évangélique ne l'exigeait pas, tout intéressé que j'y puis être, et quelle que soit la corruption de mon cœur, j'aurais peine à ne la pas condamner. Venons au détail, et reprenons.

Oui, il est raisonnable que je me renonce moi-même; c'est de quoi je ne puis douter sans me méconnaître et sans ignorer ce que je suis. Car, puisque je ne suis de moi-même que vanité et que mensonge; puisque tout ce qu'il y a de bien en moi n'est pas de moi, et que je ne suis de mon fonds que misère, qu'aveuglement, qu'emportement, que déréglement; n'est-il pas juste que me regardant moi-même et me voyant tel, je conçoive de l'horreur pour moi-même, je me haïsse moi-même, je me détache de moi-même? Et voilà le sens de ce grand précepte de Jésus-Christ: *Abneget semetipsum.*

Il ne veut pas que je renonce ni à mes vrais intérêts, ni à la vraie charité que je me dois à moi-même, ni à la vraie justice que je puis me rendre; mais parce qu'il y a une fausse justice que je confonds avec la vraie; parce qu'il y a une fausse charité qui me flatte et qui me séduit; parce qu'il y a un faux intérêt dont je me laisse éblouir, et qui me perd, et que ce que j'appelle moi-même n'est rien autre chose que tout cela, il veut que, pour me défaire de tout cela, je me défasse de moi-même, en me renonçant moi-même.

Il est raisonnable que je mortifie ma chair, parce qu'autrement ma chair se révoltera contre ma raison et contre Dieu même; que je captive mes sens, parce qu'autrement la liberté que je leur donnerais m'exposerait à mille tentations; que je traite durement mon corps et que je le réduise en servitude, parce qu'autrement, affaibli du joug d'une sainte obscurité, je tomberais dans une criminelle et honteuse mollesse.

Il est raisonnable que la vengeance me soit défendue; car que serait-ce si chacun était en droit de satisfaire ses ressentimens, et à quels excès nous porterait une aveugle passion? Raisonnable, non seulement que j'oublie les injures déjà reçues, mais que je sois prêt à en essuyer encore de nouvelles; et qu'en mille conjectures où ma faiblesse me ferait perdre la charité, si je m'opiniâtrais à faire valoir dans la rigueur mes prétentions, je me relâche de mes prétentions et je me désiste de mes demandes: pourquoi? parce que

la charité est un bien d'un ordre supérieur, et que je ne dois risquer pour nul autre, parce qu'il n'y a rien que je ne doive sacrifier pour conserver la grace qui se trouve inséparablement liée à l'amour du prochain. Raisonnable que cet amour du prochain s'étende jusqu'à mes ennemis même les plus mortels, puisque, sans parler de la grandeur d'ame, de cette grandeur héroïque et chrétienne qui paraît dans l'amour d'un ennemi et dans les services qu'on lui rend, la foi m'enseigne que cet homme, pour être mon ennemi, n'en est pas moins mon frère, et que d'ailleurs j'attendrais moi-même, si j'étais ennemi de Dieu, que Dieu usât envers moi de miséricorde, et qu'il me prévînt de sa grace. Car pourquoi serais-je plus délicat que lui dans mes sentimens et dans mes affections? Raisonnable, par un retour qui semble d'abord bien surprenant et bien étrange, que je haïsse mes amis, mes proches, ceux mêmes à qui je dois la vie, quand ceux à qui je dois la vie, quand ceux à qui je suis le plus étroitement uni par les liens du sang et de l'amitié sont des obstacles à mon salut. Car alors la raison veut que je m'en éloigne, que je les fuie et que je les abhorre; et c'est ainsi qu'il faut entendre cette parole de Jésus-Christ: *Si quis venit ad me et non odit patrem et matrem, non potest meus esse discipulus* [1]: « Si quelqu'un veut venir à moi, et ne hait pas son père et sa mère, il ne peut être mon disciple.» Parole, dit saint Grégoire, pape, qui n'abolit point le devoir des enfans envers leurs parens, mais condamne l'impiété des parens prévaricateurs, lorsqu'ils abusent de leur pouvoir pour servir de démons à leurs enfans et pour les engager dans la voie de perdition. Eh quoi! reprend Tertullien, justifiant cette maxime évangélique, il fallait que les soldats romains, pour être incorporés dans la milice, fissent comme une espèce d'abjuration, et de pères et de mères, entre les mains de ceux qui les commandaient; et l'on estimait cette sévérité de discipline également juste et nécessaire. Si donc Jésus-Christ nous impose cette même loi en certaines conjonctures, savoir, quand l'attachement d'un fils à son père, d'une femme à son mari, est incompatible avec les intérêts de Dieu et l'obéissance qui lui est due, pouvons-nous dire que c'est trop en demander?

Mais pourquoi s'arracher l'œil? pourquoi se couper le bas? Répondez vous-même, divin Sauveur; et, sur la dureté de cette expression, satisfaites dans un mot la prudence humaine: C'est qu'il vaut mieux, dit-il, entrer dans la vie n'ayant qu'un œil ou

[1] Luc., 14.

qu'une main, que d'être pour jamais condamné au tourment du feu; c'est que tous les jours, à la honte des serviteurs de Dieu, un homme du siècle, par une sagesse mondaine, s'arrache l'œil, se coupe le bras, selon que Jésus-Christ l'a entendu; s'arrache lui-même à ce qu'il a de plus cher, et se sépare de ce qu'il aime plus tendrement, afin d'éviter un scandale dont il craint les suites fâcheuses pour sa fortune; c'est qu'une femme du monde, que la raison conduit encore ne balance pas à rompre un engagement, quelque flatteur, quelque utile qu'il soit, dès qu'elle en prévoit quelque danger pour sa réputation; comme si Dieu avait voulu que la conduite des enfans du siècle servît de modèle aux enfans de lumière; ou plutôt comme s'il avait voulu que ce fût une apologie du précepte de l'Évangile : *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum* [1].

Ce n'est pas assez : pourquoi faire à l'homme un crime de ses désirs, et traiter d'adultère un regard impur et lascif? Apprenez-le de saint Jérôme: c'est qu'il n'est point permis de désirer ce qu'il n'est point permis de rechercher; c'est que toute loi qui laisse les désirs dans l'impunité est une loi imparfaite, propre à faire des hypocrites plutôt que des justes, puisqu'il est impossible de réformer l'homme si l'on ne commence par réformer son cœur. Pourquoi ériger en béatitude un état aussi vil et aussi abject que la pauvreté? *Beati pauperes spiritu* [2]. Jugez-en par vos propres sentimens : c'est qu'autant qu'on a de mépris pour la pauvreté forcée, autant convient-on que la pauvreté volontaire dont parle Jésus-Christ est respectable; et d'ailleurs l'expérience nous fait bien voir qu'il n'y a d'heureux sur la terre que les pauvres de cœur, puisque la source la plus ordinaire de nos chagrins est l'attachement aux biens de la vie. Mais enfin, et voici le point capital, pourquoi réduire des hommes faibles à cette affreuse nécessité, ou d'être apostats ou anathèmes, ou d'endurer à certains temps de persécutions le plus rigoureux martyre? Car c'est là-dessus que la loi de notre Dieu pourrait paraître aux sages du monde d'un caractère plus outré. Elle nous ordonne, et nous l'ordonne sous peine d'une éternelle damnation, d'être habituellement disposés à mourir plutôt que de déguiser notre foi. Or, cela, dites-vous, est-il raisonnable? Et moi je réponds: Pouvez-vous en douter? et, pour s'en convaincre, faut-il autre chose que les premiers principes de la raison? En effet, on demande s'il est raisonnable de s'exposer à la mort

[1] Matth. 18. — [2] Ibid., 5.

plutôt que de trahir la foi qu'on doit à son Dieu; mais moi je demande s'il n'est pas raisonnable qu'un sujet soit prêt à perdre la vie plutôt que de trahir la foi qu'il doit à son prince. Mais moi je demande s'il n'est pas raisonnable qu'un homme d'honneur soit en disposition de souffrir tout plutôt que de commettre une lâcheté et une perfidie; mais moi je demande s'il n'est pas raisonnable qu'un homme de guerre se sacrifie en mille rencontres, comme une victime toujours sur le point d'être immolée et de recevoir le coup mortel, plutôt que de manquer à son devoir. Il ne le trouve pas seulement raisonnable, mais il s'en fait un point d'honneur et une gloire. Quoi donc, mes frères, reprend saint Augustin, le martyre pour Dieu sera-t-il censé une folie, et le martyre pour le monde une vertu? La raison de l'homme aura-t-elle peine à reconnaître l'obligation de l'un, tandis qu'elle approuve et qu'elle autorise l'obligation de l'autre? Non, non, Chrétiens, rien en cela, rien en tout le reste qui ne soit à l'épreuve de notre censure. Soyons raisonnables, et nous avouerons que la loi de Jésus-Christ l'est encore plus que nous. Soumettons-nous de bonne foi à tout ce que la raison ordonne, la loi évangélique n'aura plus rien qui nous choque. Car, si elle nous choque, c'est parce qu'elle nous assujétit trop à la raison, et qu'elle n'accorde rien à notre passion. Prenez garde, s'il vous plaît: je ne dis pas que la loi chrétienne n'ajoute rien à la raison, c'est une erreur des pélagiens; mais je dis qu'elle n'ajoute rien à la raison qui ne la perfectionne, qui ne l'élève, qui ne la purifie, et que la raison elle-même n'eût établi, si par elle-même elle eût été assez éclairée pour en découvrir l'excellence et l'utilité.

Je sais, mes chers auditeurs, et c'est ainsi que je passe à la seconde vérité, qui, bien loin d'affaiblir la première, va plus solidement encore la confirmer; je sais, et j'en conviens, qu'il y a eu de tout temps dans le monde des esprits singuliers, qui, prévenus de leurs idées chimériques, ont porté cette perfection de la loi chrétienne bien au delà de ses bornes. Appliquez-vous à ma pensée; ceci mérite votre réflexion. Je sais que saint Augustin a observé que la perfection de l'Evangile, mal conçue et soutenue par un faux zèle, a fait naître dans la suite des siècles les hérésies les plus opiniâtres; et pour descendre aux espèces particulières, je sais que, dès la naissance de l'Église, il s'éleva, comme dit l'Apôtre, des sectes de parfaits et d'illuminés qui condamnaient, ceux-là le mariage, ceux-ci l'usage des viandes; les uns la pénitence réitérée, les autres la fuite dans les persécutions; réprouvant de leur au-

torité propre tout ce qui ne leur semblait pas assez saint, et s'érigeant pour cela, non pas en simples réformateurs, mais en souverains et en législateurs. Je sais qu'une des illusions de Pélage fut de confondre les conseils avec les préceptes, et de prétendre, par exemple, que, sans le dépouillement réel et effectif des biens temporels, il n'y avait point de salut; ne voulant pas qu'un Chrétien pût rien posséder sans tomber dans une espèce d'apostasie, et sans démentir sa profession. Je sais que, par ce principe, quelques uns même en sont venus jusqu'à troubler la société civile, traitant de désordre l'usage établi de poursuivre ses droits en justice, prenant à la lettre ce qui est écrit : *Ei autem et qui aufert quæ tua sunt, ne repetas* [1]; et, sans prévoir les funestes conséquences qui suivraient de là, et les avantages qu'en tirerait une injuste cupidité, défendant à un serviteur de Jésus-Christ de redemander jamais son bien, lui fût-il même arraché par violence; je sais, dis-je, tout cela; et si vous voulez, je sais encore que ces fausses idées de perfection n'ont communément servi qu'à rendre la loi chrétienne méprisable aux païens, insupportable aux libertins, scandaleuse et sujet de chute aux ames faibles et timorées; autre remarque de saint Augustin : méprisable aux païens, qui, jugeant par là de notre religion, l'ont rejetée comme une religion extravagante, quoiqu'elle soit l'ouvrage et le chef-d'œuvre de la sagesse d'un Dieu; insupportable aux libertins, qui sont bien aises, en matière d'obligations et de devoirs, qu'on leur exagère les choses pour avoir droit de n'en rien croire et surtout de n'en rien faire, et qu'on leur en demande trop pour avoir un prétexte de refuser tout; sujet de scandale et de chute pour les ames faibles, qui de ces erreurs se sont souvent formé des consciences, et à qui ces fausses consciences ont fait commettre de véritables crimes. Car voilà les effets qu'a produits cette prétendue perfection, quand elle n'a pas été mesurée selon les règles de la vraie foi. Mais tout cela, mes chers auditeurs, n'est point la perfection de la loi chrétienne; pourquoi? Parce qu'il n'y a rien en tout cela que la loi chrétienne n'ait désavoué et qu'elle n'ait même censuré. Comme elle s'est déclarée contre tous les adoucissemens qui pouvaient altérer sa pureté, aussi n'a-t-elle pu souffrir qu'on portât trop loin la sévérité de ses préceptes, pour lui donner une fausse couleur de sainteté. Quelque apparence de réforme qu'elle ait aperçue dans l'hérésie, elle s'en est tenue inviolablement à cette grande parole : *Rationa-*

[1] Luc., 6.

bile obsequium [1]; afin, dit saint Jérôme, que l'infidélité la plus critique n'eût rien à lui opposer, et que la raison la plus sensée n'y trouvât rien qui pût justement la blesser.

Car, encore une fois, étudions bien cette loi; et plus nous l'approfondirons, plus elle nous paraîtra sage, soit qu'elle contredise nos plaisirs, soit qu'elle nous accorde certains divertissemens honnêtes et modérés, soit qu'elle condamne nos entreprises, soit qu'elle nous permette certains soins convenables et même nécessaires, soit qu'elle réprime notre ambition, soit qu'elle nous laisse la liberté de penser à nos besoins et de pourvoir par des voies légitimes à notre établissement, soit qu'elle réprouve notre luxe, soit qu'elle approuve une bienséance modeste et chrétienne : partout nous découvrirons le même caractère de sagesse. Elle est donc parfaite, mais d'une perfection qui gagne le cœur en persuadant l'esprit; elle est parfaite, mais d'une perfection qui s'accommode à tous les états et à toutes les conditions des hommes; elle est parfaite, mais d'une perfection qui, bien loin de causer du trouble, règle tout, corrige tout, maintient tout dans l'ordre; elle est parfaite, mais de ce genre de perfection dont parle saint Ambroise, qui inspire une humilité sans bassesse, une générosité sans orgueil, une modestie sans contrainte, une liberté sans épanchement, retenant comme dans un juste équilibre tous les mouvemens et toutes les affections de l'ame; enfin elle est parfaite, mais toujours dans l'étendue de ces deux termes : discrétion et vérité.

J'ajoute que, par une disposition d'ailleurs toute divine, comme elle n'a rien d'outré dans sa perfection, elle n'a rien aussi de lâche dans sa modération. Faudrait-il insister sur ce point si nous ne vivions pas dans un siècle où la parole de Dieu doit servir à tout et contre tout? Non, la loi de Jésus-Christ dans sa modération n'a rien de lâche; quelque effort qu'aient fait les hérésiarques pour la décrier sur cela, elle s'en est hautement défendue, et en a même tiré sa gloire. En vain Tertullien lui a-t-il reproché son indulgence dans le pardon des péchés; en vain a-t-il déclamé contre les catholiques, et les a-t-il appelés charnels; en vain a-t-il représenté l'Église de son temps comme un champ ouvert à toute sorte de licence : ses invectives n'ont servi qu'à marquer l'aigreur et l'amertume de son zèle, et n'ont fait impression que sur quelques esprits faibles. Il est vrai que la loi chrétienne ne désespère pas

[1] Rom. 12.

les pécheurs; mais, sans les désespérer, elle leur inspire une crainte bien plus salutaire que le désespoir, et, sans leur ôter la confiance, elle sait bien rabattre leur présomption. Il est vrai qu'en toutes choses elle ne conclut pas à la condamnation ; mais, sans y conclure absolument, elle ne manque pas sur mille sujets d'en proposer le danger d'une manière à saisir de frayeur les saints mêmes. Il est vrai que dans l'ordre des péchés elle ne condamne pas tout comme mortel; mais à quiconque connaît Dieu, à quiconque veut efficacement son salut, elle donne une grande horreur de tout péché, même du véniel. Il est vrai qu'elle distingue les préceptes des conseils; mais elle déclare en même temps que le mépris des conseils dispose à la transgression des préceptes, et que l'un est une suite presque infaillible de l'autre.

Or, j'avoue, Chrétiens, que parmi tous les motifs qui me persuadent la vérité de la sainte religion que je professe, il n'y en a point de plus puissant que celui-là. Saint Augustin disait que mille raisons l'attachaient à la foi, et il en faisait un détail capable d'en convaincre les esprits les plus indociles : *Múlta me in Ecclesia justissime retinent*. Mais pour moi je sens que cette sagesse toute pure et toute divine de la loi de Jésus-Christ a je ne sais quoi de particulier qui me touche et qui m'entraîne. Car je dis avec l'abbé Rupert : Puisqu'il y a un Dieu, et que les preuves les plus sensibles et les plus évidentes me le démontrent; puisqu'il faut l'honorer, ce Dieu, par un culte propre et par l'exercice d'une religion, je ne puis manquer, en embrassant celle-ci, où je découvre un fond de sagesse et de sainteté qui ne peut venir que d'en haut, et qui est incontestablement au dessus de l'homme. Si c'était une sagesse profane, elle pourrait d'abord m'éblouir; mais, pour peu que je voulusse m'appliquer à l'approfondir et à la bien connaître, j'y trouverais bientôt quelque faible pour m'en détromper. Il n'y a qu'une religion sage comme la nôtre, c'est-à-dire d'une sagesse toute sainte, d'une sagesse établie sur le fondement de toutes les vertus, à quoi je ne puis refuser de me rendre, parce que c'est sans contredit l'ouvrage d'un Dieu, et que je n'ai rien à y opposer. Je m'écrie, avec plus de sujet encore que saint Pierre : *Domine, bonum est nos hic esse :* Ah! Seigneur, c'est un bien pour moi, et un bien que je ne puis assez estimer, d'avoir connu votre loi et de l'avoir embrassée. C'est là que je dois m'en tenir; et, pour m'y conserver, je dois être prêt, comme vos martyrs, à sacrifier ma fortune et à répandre mon sang : *Domine, bonum est nos hic esse.* Saint Pierre, dans le transport de sa joie,

demandait à demeurer sur le Thabor; mais parce qu'en le demandant il ne pensait qu'à une félicité temporelle, et non point à l'éternelle béatitude de l'autre vie, l'Evangéliste ajoute qu'il ne savait ce qu'il disait: *Nesciens quid diceret*[1]. Pour moi, mon Dieu, je comprends parfaitement ce que je dis, et c'est avec une connaissance entière que je vous demande à demeurer toujours ferme et inébranlable dans l'obéissance et dans la pratique de votre loi: *Domine, bonum est nos hic esse.* Je ne crains point de m'égarer en la suivant, parce que c'est de toutes les lois la plus raisonnable dans ses maximes et la plus sage. (BOURDALOUE.)

Tout ce que la loi nous prescrit est digne de Dieu.

En vain on s'est écrié: Que font à Dieu nos hommages? quel intérêt peut-il y prendre? quel bien en résulte-t-il pour lui? Méprisable question que forme l'impiété, qu'elle s'essaie d'ériger en maxime, et dans laquelle elle prétend renfermer la dispense du culte que nous ordonne la loi. Question présomptueuse que d'un seul mot on peut résoudre et confondre. Car dès que Dieu explique sa volonté, à qui peut appartenir le droit d'en sonder témérairement les motifs? Est-ce à nous qu'il convient d'interroger la majesté suprême? Dieu doit-il nous rendre compte de ses desseins, parce que nous devons lui rendre compte des nos œuvres? Quelle est donc sur nous la force de son empire, si nous ne devons obéir, que lorsqu'il nous manifeste les vues qui le déterminent à nous commander? Question insensée. Eh! qui a jamais prétendu que le bien essentiel de Dieu dépende de nous, et qu'entre nos mains soient son bonheur et sa gloire? Ce sont moins ses intérêts qu'il recherche que les nôtres. Que peut donc votre frivole objection contre la sagesse de sa loi? Vous demandez pourquoi Dieu vous l'impose. Je réponds: Parce que Dieu nécessairement aime l'ordre, et parce qu'il est essentiellement dans l'ordre que tout se rapporte à Dieu. La justification de sa loi se trouve dans la nature de Dieu même. Ce qu'il est vous indique ce que, par rapport à lui, vous devez être. Car, si Dieu est incontestablement le premier et le souverain maître, s'il est le seul grand, s'il est le seul dont l'existence soit sans limite, le pouvoir sans faiblesse, la science sans obscurité, la sagesse sans défaut, la bonté sans mesure, toutes les perfections sans mélange, quoi de plus raison-

[1] Luc., 9.

nable et de plus légitime que le culte qu'il exige de nous et qu'il exprime dans sa loi?

Aussi, comme la majesté de Dieu imprime à nos obligations envers lui une force qui subjuge, on rougirait de se refuser ouvertement à l'aveu qu'il faut honorer l'Etre suprême; c'est le langage même de l'impie qui voile, sous cet aveu, la folie de son audace. S'il tend à détruire en détail le culte divin, il n'ose pas cependant entreprendre d'en abolir jusqu'au nom; et tandis qu'il dispute artificieusement contre chacun des points de la loi en particulier, il craindrait de voir retomber sur lui l'horreur du blasphème qui ne reconnaîtrait point de loi. Sa ressource, c'est en ne contestant point toute la nécessité d'un culte, de se réduire uniquement à celui du cœur, qu'il prétend être le seul digne de Dieu.

Le culte du cœur! Ah! mes chers auditeurs, n'est-ce donc pas celui que nous prescrit la loi? N'est-ce pas le cœur qui nous soumet à Dieu, qui nous attire à Dieu, qui nous fait aimer Dieu? Je le dis encore, et je le dis après saint Paul, n'est-ce point la sainte affection du cœur qui engage l'esprit à croire aux oracles de Dieu? *Corde creditur*[1]. N'est-ce pas le cœur que la religion nous ordonne d'offrir à Dieu, et dont elle nous répète que Dieu est jaloux? N'est-ce pas le sacrifice du cœur sans lequel elle nous apprend que Dieu rejette celui de nos lèvres? N'est-ce pas le cœur dont elle nous avertit que les sentimens donnent devant Dieu du prix à nos œuvres? N'est-ce pas la pureté du cœur qui, selon ses principes, fixe les complaisances de Dieu? N'est-ce pas le repentir du cœur qu'elle nous présente comme le moyen de désarmer Dieu? N'est-ce pas la préparation du cœur qu'elle dit être écoutée favorablement de Dieu? N'est-ce pas un cœur dur et insensible, un cœur double et faux, un cœur hypocrite et dissimulé, un cœur obstiné et endurci, qu'elle nous peint comme l'objet de la haine de Dieu? On peut donc le dire: sa religion est la religion du cœur; elle tend à le réformer, à le purifier, à le perfectionner; elle condamne tous les vices du cœur, tous les déréglemens du cœur, toutes les passions désordonnées du cœur. C'est à proprement parler sur le cœur qu'elle travaille. Et puisque, selon les ennemis mêmes de la loi de Dieu, il est juste que nos cœurs honorent Dieu, elle est donc sage cette loi qui nous enseigne en détail à honorer Dieu du fond de nos cœurs.

[1] Rom. x, 10.

Or, voici en quoi elle est vraiment supérieure aux vues naturelles que l'on affecte de préconiser dans les lumières de la raison pour s'autoriser à méconnaître les instructions de la loi. C'est qu'en exigeant le culte intérieur que le cœur doit à Dieu, la loi doit y joindre ce qui sert à l'aider et à l'affermir. Car, telle est, mes chers auditeurs, la fin spéciale, tel est l'effet propre et ordinaire de ce qu'il y a d'extérieur dans les pratiques; et, si je puis parler ainsi, dans le corps et la substance des œuvres, le sentiment doit être l'ame; et ce serait n'en saisir que les apparences que de ne pas s'apercevoir qu'elles sont dirigées à produire, à soutenir, à animer les dispositions du cœur. Mais que fait la religion? Elle emploie, pour humilier le cœur, les dehors efficaces de la pénitence; pour l'attendrir, le souvenir touchant des mystères; pour l'élever, le spectacle majestueux des cérémonies et des temples; pour l'encourager, l'édifiante réunion et les nombreuses assemblées des fidèles; pour l'émouvoir, le ministère de la parole; pour le convertir, l'idée des bontés de Dieu, et le tableau de ses vengeances. C'est-à-dire qu'en nous prescrivant des devoirs elle nous fournit en même temps des secours pour les remplir.

Supposons, pour un moment, que, selon les prétentions d'une fausse sagesse réprouvée de Dieu, tout se réduise à ce sententieux oracle: Dieu ne veut que les hommages secrets du cœur: j'en prends à témoin la bonne foi des hommes; quelle impression ferait sur eux une religion sèche et stérile, telle que la voudraient ceux qui n'osent dire publiquement qu'ils n'en veulent point? Comment les hommes professeraient-ils, à la gloire extérieure du Seigneur, un culte qui ne paraîtrait point? Quel serait le règne visible de Dieu sur la terre, si la terre ne l'honorait point sensiblement? Disons plus encore: quel est le culte du cœur, de la part de ceux qui, à l'exception de celui-là, n'en reconnaissent point? quels sont leurs hommages? Ce n'est pas celui de la prière; à les entendre, Dieu ne change pas ses desseins selon nos désirs, parce qu'il sait mieux que nous ce dont nous avons besoin. Ainsi, sous le spécieux prétexte de reconnaître en lui une Providence qui règle tout, on se livre à une indolence qui ne lui demande rien. On veut avoir droit à ses graces, et s'épargner la peine de les solliciter. On attend tout de lui, sans qu'il doive rien attendre de nous. Ce n'est pas celui de la vigilance sur soi-même. Ils la regardent en pitié comme l'apanage d'une ame timide, ou comme l'esclavage d'une ame faible. Ainsi, sous le spécieux prétexte de n'être point assujéti par la bonté de Dieu aux soins d'une servitude pénible, on

favorise une liberté dangereuse; on néglige toutes les précautions qui gênent, pour s'abandonner aux idées qui plaisent; on permet aux inclinations de décider des devoirs. Ce n'est pas celui du sacrifice des passions; ils ne cessent de répéter qu'elles sont une inspiration de la nature, et le partage nécessaire de l'humanité. Ainsi, sous le spécieux prétexte de trouver, au dedans de soi, la force de tous ses penchans, on nourrit l'ardeur qui porte à les suivre; on en excuse les effets parce qu'on ne peut pas s'en reprocher le principe. On n'y aperçoit pas le crime, l'on n'en accuse que la nature pour disculper la volonté. Ce n'est pas celui de l'assujétissement des sens. Un point de leur système est de regarder comme superstitieux le mérite d'une mortification dont le corps est la victime. Ainsi, sous le spécieux prétexte d'adorer Dieu en esprit, on fomente les révoltes d'une chair rebelle; on entretient l'opiniâtreté des combats qu'elle livre à l'ame, par lesquels elle s'affaiblit et parvient trop sûrement à en triompher.

Et avouons-le, mes chers auditeurs, si c'est là honorer Dieu, c'est l'honorer à peu de frais. Si c'est là ce qu'on appelle le culte du cœur, qu'on nous marque en quoi il consiste. Est-ce dans le sentiment de l'excellence et de l'infinie grandeur de Dieu? Mais ce sentiment nécessaire et de pure spéculation, on peut le conserver au milieu des plus grands désordres. On peut donc rendre au Dieu des vertus tout ce qu'on lui doit jusque dans le sein des vices. Est-ce dans le sentiment de la préférence que Dieu mérite? Mais à quoi se réduit cette préférence, s'il est des objets auxquels nous ne soyons pas obligés de le préférer? Est-ce dans le sentiment de son pouvoir et de son autorité? Mais à quoi sert de reconnaître l'universalité et l'étendue de son domaine, si ce n'est pas pour nous un devoir continuel de lui obéir? Est-ce dans le sentiment de sa science et de sa véracité? Mais quelle influence aura sur nos esprits la vérité éternelle, s'il nous est libre de ne pas souscrire à ce qu'elle nous révèle? Est-ce dans le sentiment de ses miséricordes? Tout légitime qu'il est, Dieu peut-il l'agréer comme un hommage, lorsque, par l'abus qu'on en fait, il devient un attrait pour l'outrager?

Disons-le clairement : le seul sentiment de l'existence de Dieu qu'accompagne le terme d'adoration, ou, si vous voulez, l'adoration même, voilà donc tout leur culte, et, selon eux, toute la loi. Loi facile et commode qui n'offre aucun détail de précepte, qui n'assigne à Dieu aucun droit, qui n'énonce aucune obligation particulière pour les hommes, qui ne consacre aucun jour, qui n'ad-

met aucune solennité, qui ne fixe aucun devoir. Loi stérile et muette qui ne propose rien, qui n'instruit de rien, qui n'ordonne rien, qui ne détermine rien. Loi obscure et ambiguë, dont chacun peut interpréter les conséquences à sa manière, que tous peuvent plier à la bizarrerie de leurs idées, varier selon leurs caprices, étendre ou restreindre à leur gré. Loi, par conséquent, inefficace; c'est le développement et l'explication des divers points qu'une loi renferme, qui répand sur la loi même un principe de forme et d'activité. (Le P. Lenfant, *Sagesse de la loi de Dieu.*)

On objecte que Dieu voit le fond de notre ame, et que nos démonstrations n'ajoutent rien à ses connaissances.

Vous dites vrai; mais est-il également vrai que l'activité de vos démonstrations n'ajoute rien à la vivacité de vos sentimens? Ah! de saintes réflexions embrasaient le cœur de David. La lecture seule de la loi attendrissait jusques aux larmes le peuple choisi. La voix des Prophètes y opérait des changemens. Et n'est-ce pas encore aujourd'hui dans les conversations avec Dieu, dans les méditations sur les vérités du salut, dans l'instruction de la parole divine, que les fidèles puisent de nouvelles forces pour s'attacher à Dieu? Vous nous dites que le Seigneur remplit tout de son immensité, et que l'univers entier est le sanctuaire de sa gloire. Vous dites vrai; mais est-il également vrai que vous soyez pénétrés de la pensée de Dieu dans les différens lieux de l'univers aussi facilement que dans les temples? Avouez-le, il se montre partout à vos yeux, et vous ne l'apercevez presque jamais. De toutes parts il vous investit; et vous oubliez que vous vivez dans lui; le spectacle de sa puissance qui vous frappe produit rarement l'idée de sa puissance qui doit vous régler. Dieu paraît borner l'endroit de sa demeure pour mettre des bornes à la dissipation qui vous aveugle. Il choisit une maison particulière pour que vous en fassiez une maison de recueillement et de prière. En effet, si vous vous occupez spécialement de Dieu, c'est dans le lieu où spécialement il réside. Si vous lui demandez singulièrement des graces, c'est dans le lieu où, selon qu'il le declare, singulièrement il les accorde. Si votre cœur se dilate, c'est dans ces mêmes temples où la majesté de Dieu se concentre pour vous. Que rarement ils élèvent leurs désirs et leurs affections vers Dieu, ceux-là qui, par négligence ou par dédain, entrent rarement dans la maison de Dieu! Vous nous dites que, dans la sincérité de vos regrets, Dieu lit le désaveu de vos péchés. Vous dites vrai; mais

est-il également vrai que vous fussiez vivement touchés de vos désordres, s'il ne vous était pas ordonné d'en rappeler le souvenir pour en préparer l'aveu? Cet aveu, que la loi exige, n'excite-t-il pas la douleur que la pénitence doit produire? Connaîtriez-vous aussi distinctement, vous reprocheriez-vous aussi amèrement, détesteriez-vous aussi efficacement vos péchés si Dieu ne vous imposait pas l'obligation de les accuser? Dieu envoya Nathan à David pour lui inspirer le repentir de son crime. Hélas! si ce n'était pas pour vous un devoir de les avouer à ses ministres, vous penseriez peu à vous repentir des vôtres. Vous nous dites que les bienfaits de Dieu doivent, par eux-mêmes, exciter la reconnaissance. Vous dites vrai; mais est-il également vrai que ce sentiment de reconnaissance vous occupe, lorsqu'il n'est point aidé par le souvenir des bienfaits de Dieu que vous rappellent les jours consacrés à en célébrer la mémoire? Ces jours de sanctification et de solennité que la loi de Dieu a expressément désignés pour les actes particuliers de religion ne vous ramènent-ils pas aux œuvres du salut? Et comme ils sont, d'une part, la tradition et le monument de ce que Dieu a fait pour vous, ne sont-ils pas, de l'autre, un avertissement et une instruction de ce que vous devez faire pour lui? Supprimez ce que nous appelons le jour du Seigneur, et bientôt toute la succession des vôtres, abandonnée aux affaires, aux occupations, aux distractions, aux amusemens de la vie, vous laissera oublier le Seigneur lui-même. Qu'on s'écarte des divers points auxquels assujétit la loi de Dieu; bientôt ou l'indolence ne l'honore plus, ou la superstition le déshonore, ou la froideur l'oublie. Il n'y a plus ni règle, ni ordre, ni sagesse dans le culte divin. Dès lors, tout devient arbitraire, tout est changeant comme l'usage, tout est déréglé comme l'imagination, tout est inconstant comme la volonté des hommes. Dieu a donc fait sagement de désigner par une loi expresse ce qu'il exige; de leur marquer quel tribut ils lui doivent, en se montrant à eux comme la fin à laquelle ils sont obligés de tendre, et de leur frayer la voie par laquelle ils doivent y arriver. (Le même.)

Quel bien prouve à l'homme la loi de Dieu?

Ah! mes chers auditeurs, elle lui donne des principes de conduite proportionnés à la sublimité de sa destination. Car c'est sur la dignité, sur l'excellence de notre être que sont appuyés les préceptes de la loi. Nous eussions pu, il est vrai, par les lumières naturelles, décou-

vrir notre supériorité sur tous les objets créés qui nous environnent; qu'en serait-il arrivé? Notre orgueil, flatté de cette idée, l'eût saisie avidement, et nous nous serions glorifiés du sentiment de notre grandeur; mais, dès qu'il devait nous en coûter des efforts pour la soutenir, nous en eussions trouvé onéreux le privilége. Notre gloire nous eût moins frappés que le prix auquel il fallait la conserver. L'esprit eût reconnu dans nous la prééminence de nos titres, et, par lâcheté, le cœur les eût laissés s'éteindre et périr.

Or, c'est à nos prérogatives et à nos droits que la loi de Dieu nous rappelle formellement. Les ordres que Dieu nous intime par elle nous apprennent clairement ce que nous sommes dans ses desseins. Elle nous dit que nous sommes au dessus de tout ce qu'il y a sur la terre, en nous assurant le ciel pour récompense de nos mérites. Elle nous sépare de toutes les créatures visibles qui n'ont d'autre durée que celle du temps, d'autre loi que celle de la nécessité, en nous exposant l'heureuse immortalité que la liberté de nos œuvres peut nous obtenir. En exigeant de nous la fidélité qui obéit, elle nous offre le touchant tableau de la fidélité de Dieu, qui couronne la nature même des devoirs qu'elle propose à notre soumission. C'est une leçon sensible qui excite notre courage. Ce qu'elle nous demande est l'indice de ce qu'elle nous promet.

Pouvez-vous, en effet, mes chers auditeurs, entendre le Seigneur vous commander le détachement des biens passagers de cette vie, sans porter des vues saintement ambitieuses sur cette vie éternelle qui seule en mérite le nom; vous faire un précepte de triompher de la séduction des sens, sans penser aux pures délices que la vertu vous prépare et que Dieu lui réserve; vous inspirer une sainte haine pour ce corps que doit dévorer le tombeau, sans vous occuper de la noblesse de cette ame contre laquelle les traits de la mort sont impuissans; réclamer les droits de Dieu sur vos cœurs, sans reconnaître ceux que Dieu lui-même vous a donnés sur le sien? Si, d'une part, vous ne regardez la loi de Dieu que comme une servitude et une contrainte; de l'autre, que penseriez-vous de vous-mêmes, si Dieu ne vous avait pas donné de loi? A quoi prétendriez-vous? qu'espéreriez-vous? sur quoi vous détermineriez-vous? La raison est une lumière, je l'avoue; mais dans les passions combien de ténèbres viennent en obscurcir le flambeau! La raison vous est donnée pour vous commander, sans doute, mais sous cette autorité, quand elle est seule, les passions consentent-elles à fléchir? La raison connaît des devoirs, je le sais; mais les passions raisonnent-elles, et laissent-elles tranquillement raisonner? La raison, de

concert avec la conscience, forme comme un tribunal secret où l'homme s'éclaire, s'instruit et se juge; oui, mes chers auditeurs; mais lorsque les passions troublent la raison, lorsqu'elles disputent avec la conscience, comment terminer ces embarrassantes perplexités, s'il n'est pas un arbitre souverain hors de nous qui décide et qui règle ce qui doit se passer dans nous? La raison peut-elle être en général un guide infaillible sur tous les objets, puisqu'il en est plusieurs sur lesquels elle s'est sensiblement égarée? Peut-elle être le guide sûr de tous les hommes, puisque, de l'aveu commun des hommes, il en est un grand nombre en qui elle est presque sans force?

Si, pour se bien conduire, il faut toujours employer la justesse et la sagacité du raisonnement, quelle ressource peut donc rester à cette multitude qu'on regarde si dédaigneusement comme aveugle et comme uniquement asservie à l'empire de l'usage, à l'impression du préjugé, au poids de l'exemple? Prenez-y garde, mes chers auditeurs, cette stupidité que la philosophie du siècle affecte d'attribuer au peuple, pour énerver la force du pieux spectacle qu'il présente en se soumettant à la loi de Dieu; oui, cette stupidité même, ou supposée, ou réelle, ou exagérée, devient une nouvelle preuve de la sagesse de la loi. Car, puisque cette portion des hommes qui, sans doute, est la plus nombreuse, ne puise pas assez abondamment au dedans d'elle-même des règles de conduite, il fallait donc que la loi de Dieu les lui présentât; il fallait que, comme un astre lumineux, elle dirigeât leur course au milieu des ténèbres de l'ignorance et du chaos des erreurs. Il fallait qu'elle les instruisît par la claire simplicité des préceptes, sans vouloir les élever jusqu'à la pénétration de la sublimité de leurs motifs. Effet vraiment admirable de la loi divine et dont nous sommes témoins! Par son secours nous voyons la lumière de Dieu se répandre sur ce qu'il y a de moins éclairé parmi les hommes; nous voyons les maximes les plus pures et les plus parfaites être le mobile de ceux qui sont les plus simples et les plus grossiers; nous voyons celui d'entre eux qui ne sait que la loi, avoir le cœur plus droit, les mœurs plus intègres, la probité plus à l'épreuve, les sentimens plus nobles, l'ame plus grande que ces faux sages du monde qui opposent les mépris d'un orgueil qui s'égare, à une sainte docilité qui les confond. Nous voyons le pauvre dans sa chaumière, lorsqu'il s'y enferme avec la loi, trouver dans sa soumission seule plus de véritable force que n'en produisent ces hommes fastueux, parés du superbe étalage des recherches et des connaissances humaines. En un mot, nous voyons

l'homme juste, sobre, modéré, maître de lui-même, partout où nous rencontrons la fidélité à la loi de Dieu. Mais lorsque cette loi est sans efficacité, que voyons-nous?

Dites-nous, mes chers auditeurs, quelle idée vous présente celle d'un homme livré à lui-même? Cette seule expression, déterminée par l'usage que l'on en fait journellement, ne désigne-t-elle pas un état de déréglement? Ne prétend-on pas retracer par là ce qu'il y a de plus fougueux dans les inclinations, de plus humiliant dans les désordres, de plus funeste dans les écarts, de plus terrible dans les dangers? De bonne foi, Chrétiens, quel est celui d'entre les hommes qui, après la violente attaque d'un penchant, ne puisse pas dire à Dieu, comme le Prophète : Si votre loi n'était pas devenue ma défense, ma faiblesse eût entraîné ma perte [1]! Qu'on vante tant qu'on voudra les sentimens et les impressions d'une sagesse naturelle; quel épais nuage ne jette point sur une vérité morale la vivacité d'un attrait que cette vérité combat! Cette vérité, on l'avait goûtée, on l'avait adoptée, on l'avait aimée, je le veux; mais tout paraît changé avec les circonstances, dès qu'on ne raisonne plus qu'avec soi-même. On essaie de tourner les armes de la raison contre la raison même; d'user de la subtilité de ses ressources, pour résister à la solidité de ses enseignemens; de la faire servir à autoriser ce qu'elle condamne; de l'engager au moins à excuser ce qu'elle ne peut pas ouvertement approuver. Non, non, il n'est que la loi de Dieu qu'on désespère de jamais rendre complice des désordres qu'on se permet. C'est une colonne que rien n'ébranle : malheur à celui qui abandonne ce soutien! S'il se livre à lui-même, bientôt il sera livré à tous les vices. Le bouclier impénétrable qui peut le plus sûrement le défendre de leurs traits, c'est la loi.

L'homme livré à lui-même! C'est de là, j'en atteste l'histoire des égaremens de l'esprit humain; c'est de là que sont nés ces opinions insensées, ces ridicules systèmes, ces fanatiques délires, ces monstrueuses absurdités qui ont prouvé en même temps ce qu'il y a dans l'homme, et de capacité pour connaître, et de besoin d'être dirigé dans ces connaissances. Il lui fallait une loi qui captivât son intelligence pour la gouverner. Mille écueils s'ouvrent devant celui dont elle n'est pas le guide. La présomption y conduit, la témérité s'y jette, la curiosité s'y enfonce, et l'orgueil s'y perd.

L'homme livré à lui-même! C'est de là, j'en atteste l'histoire des

[1] Ps. CXVIII, 92.

égaremens du cœur humain; c'est de là qu'ont pris leur origine tant de voluptés infâmes, tant d'odieux excès, tant d'affreuses débauches qui ont outragé la nature, et qui ont prouvé ce qu'il y a dans l'homme, je ne dis pas seulement de faiblesse, mais de fureur et de brutalité. Il lui fallait une loi qui mît une digue à ses penchans. Que devient celui qui la méconnaît ou qui la renverse? Les sens avilissent l'ame; leurs révoltes énervent son empire, leurs victoires consomment sa dégradation.

L'homme livré à lui-même! C'est de là, j'en atteste le trop fidèle tableau de nos mœurs; c'est de là que viennent parmi nous cette licence qui se permet tout, et cette audace qui ne rougit de rien. Où sont, de nos jours, la noble droiture, l'aimable franchise, la modeste simplicité, la frugale tempérance, la sincère cordialité, la timide innocence, la vigilante pudeur, la généreuse charité? Hélas! on l'avoue, et l'on en gémit: toutes les vertus disparaissent à mesure que l'on s'efforce d'affaiblir la loi de Dieu. Et quelles lois lui substituent les hommes qui mettent tout en œuvre pour l'effacer? Lois d'ambition qui invitent à écraser tout ce qui s'oppose aux prétentions de la vanité; lois de vengeance qui, pour autoriser la chimère du point d'honneur, cessent de protéger les droits respectables de la nature, du sang et de l'humanité; lois de sensualité qui engagent à se plonger dans les délices, et qui réduisent les principales occupations de la vie à trouver l'art d'en abuser; lois de frivolité qui immolent les talens aux plaisirs, l'utilité aux amusemens, le temps à l'illusion, le mérite des qualités estimables au vain éclat des dehors brillans. Ne cherchons point à discourir, consultons l'expérience: que la raison est faible, ou qu'on est peu docile à ses leçons, puisque le siècle qu'on appelle le siècle des lumières est celui des déréglemens! (Le même.)

La loi de Dieu est souverainement aimable.

Il est de la grandeur de Dieu, d'avoir droit de commander aux hommes de grandes choses, et d'exiger d'eux de grands services; mais il est aussi de la même grandeur de Dieu, que ces grands services qu'il exige des hommes, non seulement ne les accablent point par le poids de leurs difficultés, mais qu'ils leur deviennent agréables et qu'ils y trouvent de la douceur. Car, comme dit le savant Cassiodore, la gloire d'un maître aussi grand que Dieu, est d'être tellement servi, qu'on se fasse de l'obligation même de le servir un bonheur et une félicité. Ceux qui de leur propre sens

ont voulu expliquer la loi chrétienne, se sont encore ici égarés en s'attachant trop à l'un de ces principes, et ne faisant pas assez de réflexion sur l'autre. Il est vrai que Jésus-Christ, notre Souverain législateur, nous a proposé sa loi comme un joug et un fardeau; mais en même temps il nous a fait entendre que ce fardeau était léger, et que ce joug était doux : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve* [1]. D'où vient que, par une admirable conduite de sa sagesse, il n'a invité à le prendre, que ceux qui se trouvaient déjà chargés d'ailleurs et fatigués; s'engageant à les soulager, et toutefois ne leur promettant point d'autre soulagement que de leur imposer son joug et de les obliger à le porter : *Venite ad me omnes qui laboratis, et ego reficiam vos* [2]. Mystère qui semblait d'abord impossible et contradictoire, mais dont l'accomplissement a fait connaître l'infaillible vérité; mystère confirmé par l'expérience de tous les justes, et même de tous les pécheurs, puisqu'il est évident que rien n'est plus capable de soulager un pécheur chargé de la pesanteur de ses crimes, et fatigué de la servitude du monde, que de prendre le joug de Jésus-Christ et de s'y soumettre parfaitement.

Pour former donc une idée complète de la loi évangélique, il ne fallait jamais séparer ces deux choses, qu'elle a si saintement et si divinement unies, le joug et la douceur. Or, c'est néanmoins ce qu'ont séparé les hommes, qui, par une préoccupation de leur amour-propre, ne s'arrêtant qu'à ces termes de joug et de fardeau, et, pour avoir dans leur lâcheté quelque prétexte, n'y joignant pas cette onction et cette douceur que Jésus-Christ y a ajoutées, se sont figuré la loi chrétienne comme une loi fâcheuse, pesante, insoutenable, faite seulement pour mortifier, et par là s'en sont eux-mêmes rebutés et en ont rebuté les autres; semblables à ces Israélites, qui venaient de découvrir la terre de promission, et qui n'en donnèrent au peuple que de l'horreur par la triste peinture qu'ils lui en firent, comme d'une terre affreuse, qui dévorait même ses habitans, et où ils n'avaient vu que des monstres : *Hæc terra quam lustravimus devorat habitatores suos : ibi vidimus monstra* [3]; artifice le plus dangereux et le plus subtil qu'ait toujours mis en avant l'ennemi de notre salut, pour perdre les ames et y étouffer toutes les semences du christianisme; mais en vain l'emploiera-t-il jamais contre un chrétien solidement instruit de sa religion et sincèrement disposé à garder la loi qu'il professe : pourquoi? parce

[1]. Matth., 11. — [2] Ibid. — [3] Num., 13.

qu'étant tel, il s'en défendra aisément par cette pensée dont sa foi le prémunit; qu'autant que la loi de son Dieu est parfaite, autant l'onction qui l'accompagne la rend-elle aimable et facile à pratiquer: et quoique la chair et le monde puissent lui suggérer au contraire, il en viendra toujours à ce sentiment de David : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua*[1] ! Ah! Seigneur, que votre loi est douce pour ceux qui la goûtent, et qu'il faut être grossier et sensuel pour ne la goûter pas! Et, en effet, si David pouvait parler de la sorte en vivant sous une loi de rigueur, telle que fut la loi de Moïse, ce serait, non point seulement une honte, mais un crime de n'en pas dire autant de la loi chrétienne, puisque c'est une loi de grace et une loi de charité. Remarquez bien, s'il vous plaît, mes chers auditeurs, ces deux qualités qui sont essentielles à la loi de Jésus-Christ; loi de grace et loi de charité : voilà ce qui vous met en état de l'observer, malgré toute la difficulté de ses devoirs, et ce qui anéantit devant Dieu toutes vos excuses. Ecoutez-moi.

C'est une loi de grace où Dieu nous donne infailliblement de quoi accomplir ce qu'il nous commande; disons mieux, où Dieu accomplit lui-même en nous ce qu'il exige de nous : que pouvez-vous souhaiter de plus? Ce qui vous empêche d'accomplir la loi, ce qui vous fait même désespérer de l'accomplir jamais, ce sont, dites-vous, les inclinations vicieuses de votre cœur, c'est cette chair conçue dans le péché qui se révolte sans cesse contre l'esprit : mais imaginez-vous, mes frères, répond saint Chrysostôme, que Dieu vous parle en ces termes : O homme, je veux aujourd'hui vous ôter ce cœur, et vous en donner un autre; vous n'avez que la force d'un homme, et je veux vous donner celle d'un Dieu. Ce n'est point vous seulement qui agirez, vous qui combattrez, vous qui résisterez; c'est moi-même qui combattrai dans vous, moi-même qui triompherai de ces inclinations et de cette chair corrompue. Si Dieu s'adressait à vous de la sorte, s'il vous faisait cette offre, oseriez-vous encore vous plaindre? Or, en combien d'endroits de l'Ecriture ne vous l'a-t-il pas ainsi promis? N'était-ce pas à vous qu'il disait, par le prophète Ezéchiel : Je vous ôterai ce cœur endurci, et je vous donnerai un cœur nouveau, un cœur docile et souple à ma loi? N'est-il pas de la foi que cette promesse regardait ceux qui devaient vivre dans la loi de grace, et n'y êtes-vous pas dans cette loi de grace, puisque vous êtes Chrétiens? Que craignez-vous donc? que Dieu ne tienne pas sa parole? mais

[1] Ps. 118.

c'est douter de sa fidélité ; que, malgré la parole de Dieu, vous ne trouviez trop de peine à observer sa loi? mais c'est douter de sa puissance.

Ah! Seigneur, s'écriait saint Augustin, commandez-moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous me donniez ce que vous commandez, c'est-à-dire que vous me donniez par votre grace la force d'exécuter ce que vous commandez par votre précepte : *Da quod jubes, et jube quod vis.* Non, mon Dieu, ne m'épargnez pas, n'ayez point d'égard à ma délicatesse, ne considérez point ce que je suis; car puisque c'est vous qui devez vaincre en moi, c'est sur vous-même et non pas sur moi que je dois compter. Usez donc de votre empire absolu, chargez-moi de tout le poids de vos commandemens, obligez-moi à tout ce que mes sens et mon amour-propre abhorrent le plus, faites-moi marcher par les voies les plus étroites; avec votre grace rien ne me coûtera. J'en parle, Seigneur, ajoutait-il, par mon expérience personnelle; car c'est vous qui avez rompu mes liens, et je veux, pour l'intérêt de votre gloire et pour la justification de votre loi, le publier à toute la terre. Ah! mon Dieu, que n'avez-vous pas pu dans moi, et que n'ai-je pas pu avec vous! avec quelle facilité ne me suis-je pas privé de ces plaisirs dont je m'étais fait une servitude honteuse, et combien m'a-t-il été doux de quitter ce que je craignais tant de perdre! Je me figurais dans votre loi et dans moi-même des monstres qui me paraissaient insurmontables; mais j'ai reconnu que c'étaient des monstres imaginaires, du moment que votre grace a touché mon cœur; et voilà pourquoi je ne fais plus d'exception ni de réserve en ce qui regarde votre service : *Da quod jubes, et jube quod vis.* C'est ainsi que parlait ce grand saint; et si la force de la grace est telle, comment pouvons-nous dire à Dieu que sa loi est un joug trop rude à porter, et qui nous accable? (BOURDALOUE.)

Péroraison.

C'est ainsi que la loi de Dieu est tout à la fois un joug et un soulagement, un fardeau et un soutien. Si vous en doutez, j'en appelle, non point à votre témoignage, puisque vous ne pouvez rendre témoignage de ce que vous n'êtes point en état de sentir, mais au témoignage de tant de saints qui l'ont éprouvé, et de tant d'ames justes qui l'éprouvent encore tous les jours. Eh quoi! cette loi de charité n'a-t-elle point changé les chaînes en des liens d'honneurs? témoin un saint Paul. N'a-t-elle pas donné des charmes à la croix? témoin un saint André. N'a-t-elle pas fait trouver du ra-

fraîchissement au milieu des flammes? témoin un saint Laurent. N'opère-t-elle pas encore à nos yeux tant de miracles? N'est-ce pas elle qui fait porter à tant de vierges chrétiennes toutes les austérités du cloître? N'est-ce pas elle qui engage tant de pénitens dans une sainte guerre contre eux-mêmes, et qui leur apprend à crucifier leur corps? N'est-ce pas elle qui fait préférer la pauvreté aux richesses; malgré eux, rendre témoignage au souverain pouvoir, l'obéissance à la liberté, la chasteté aux douceurs du mariage, les abstinences et les jeûnes, les haires et les cilices à toutes les commodités de la vie? que dis-je! dont vous n'ayez des exemples présens et fréquens? et ces exemples que vous voyez, ne sont-ce pas autant de leçons pour vous? Si donc, conclut saint Jérôme, la loi vous paraît difficile, ce n'est point à la loi qu'il faut vous en prendre ni à ses difficultés, mais à vous-mêmes et à votre indifférence pour Dieu. Il est difficile à ceux qui la craignent, à ceux qui la voudraient élargir, à ceux que l'esprit de Dieu, cet esprit de grace, cet esprit de charité ne réveille point, n'anime point, ne touche point, parce qu'ils n'en veulent pas être touchés, mais prenons confiance, et, dans un saint désir de plaire à Dieu, entrons dans la voie de ses Commandemens, nous y marcherons comme David, nous y courrons, nous arriverons au terme de l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc. (Le même.)

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

INCRÉDULITÉ.

JEUNE.

JUGEMENT DERNIER.

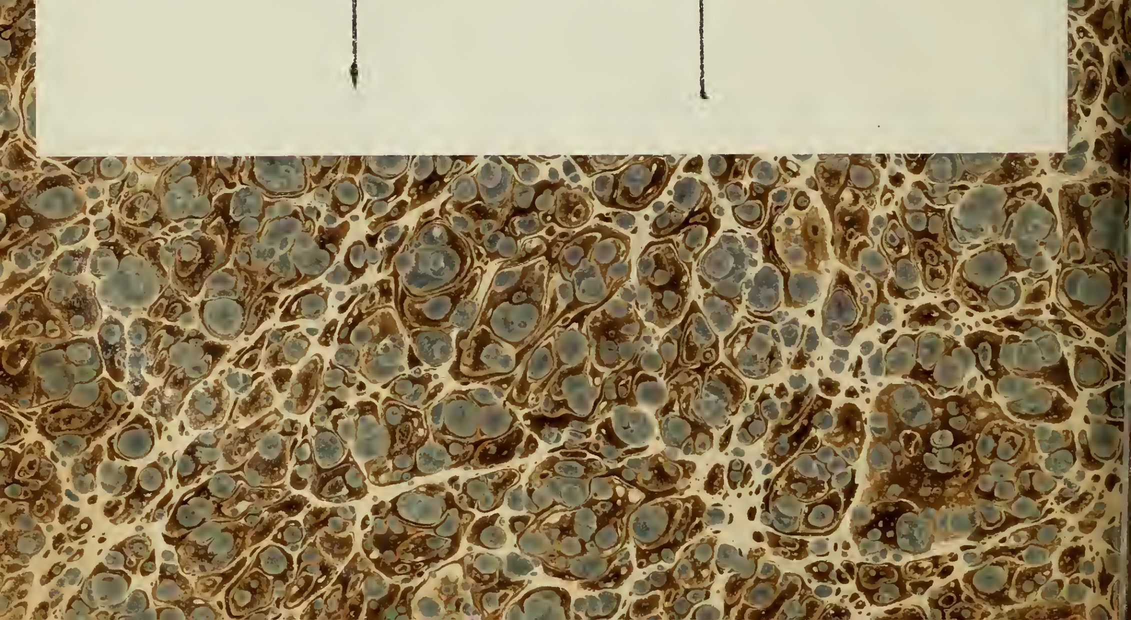
MAUVAIS LIVRES.

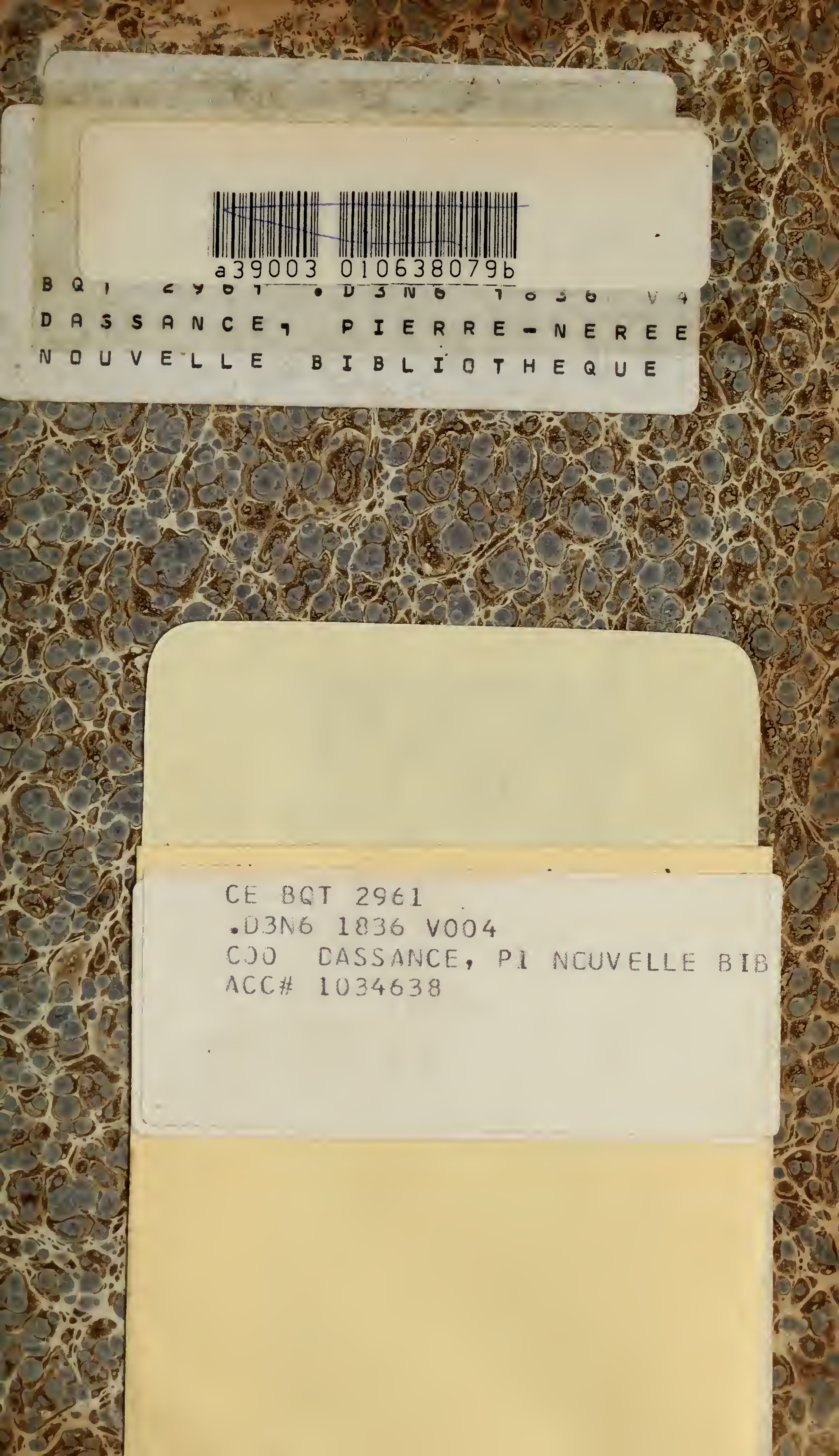
LOI DIVINE.

FIN DE LA TABLE.








a39003 010638079b
DASSANCE, PIERRE-NEREE
NOUVELLE BIBLIOTHEQUE
CE BQT 2961
.D3N6 1836 V004
CJO DASSANCE, PI NCUVELLE BIB
ACC# 1034638

